



HAL
open science

Les usages sociaux de la pornographie en ligne et les constructions de la masculinité

Florian Vörös

► **To cite this version:**

Florian Vörös. Les usages sociaux de la pornographie en ligne et les constructions de la masculinité. Sociologie. Ecole des hautes études en sciences sociales, 2015. Français. NNT: . tel-01318004

HAL Id: tel-01318004

<https://hal.science/tel-01318004v1>

Submitted on 19 May 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES EN SCIENCES SOCIALES

École doctorale de sciences sociales

Formation Sociologie

Institut de recherche interdisciplinaire sur les enjeux sociaux (IRIS)

Thèse de doctorat en sociologie

Les usages sociaux de la pornographie en ligne et les constructions de la masculinité

Une sociologie matérialiste de la réception des médias

Volume 1/2

Florian Vörös

Thèse dirigée par Michel Bozon

Soutenu le 20 novembre 2015

Jury :

Michel Bozon, Directeur de recherche à l'INED (directeur de la thèse)

Béatrice Damian-Gaillard, Maître de conférences HDR à l'Université Rennes 1, CRAPE

Fabien Granjon, Professeur des universités à l'Université Paris 8, CEMTI (rapporteur)

Josiane Jouët, Professeure des universités à Université Paris 2, CARISM

Éric Maigret, Professeur des universités à l'Université Paris 3, CIM (rapporteur)

Susanna Paasonen, Professeure des universités à l'Université de Turku, Finlande

À ma mère

Remerciements

Je remercie toutes celles et tous ceux qui m'ont accompagné durant cette recherche, sans qui je n'aurais pas pu accomplir ce parcours.

Toute ma gratitude va d'abord à Michel Bozon pour la rigueur et la générosité dont il a fait preuve dans son travail d'encadrement de thèse. Les conseils qu'il m'a prodigués lors des différentes étapes de cette recherche ont été très précieux. Il m'a aussi guidé avec ouverture et bienveillance dans un parcours théorique parfois déroutant. Après m'être nourri de la lecture de leurs travaux, je suis heureux et honoré d'avoir l'occasion d'échanger avec les membres du jury. Je voudrais donc remercier chaleureusement Béatrice Damian-Gaillard, Fabien Granjon, Josiane Jouët, Éric Maigret et Susanna Paasonen, d'avoir accepté d'engager la discussion avec moi.

Au sein de l'Institut de recherche interdisciplinaire sur les enjeux sociaux (IRIS), j'ai pu bénéficier d'excellentes conditions de recherche. Je remercie en particulier son directeur, Marc Bessin, ainsi que les membres de l'équipe administrative, Estelle Girard, Émilie Jacquemot, Anne-Claire Baratault, Monique Marques da Silva et Emmanuelle Gravejat. Au sein de ce laboratoire, le séminaire de l'axe « Domination, Violence, Genre » de l'IRIS, d'abord animé par Rose-Marie Lagrave et Éric Fassin, puis par Héléne Bretin et Élisabeth Anstett, a constitué un espace d'échange important.

Le travail d'enquête a été rendu possible par une allocation de recherche de trois ans (2009-2012) de l'Agence Nationale de Recherche sur le Sida et les hépatites virales (ANRS), que je remercie pour le soutien et la confiance qu'elle m'a accordés. Le travail d'écriture a ensuite été effectué dans le cadre d'un poste d'attaché temporaire d'enseignement et de recherche à l'UFR Culture et Communication de l'Université Paris 8 Vincennes-Saint-Denis (2013-2015). Je remercie Aurélie Aubert, Daniel Dujo et Pascal Froissart de m'avoir offert un cadre de travail propice à l'écriture. Ce poste d'ATER m'a donné l'occasion d'échanger avec les chercheurs et les chercheuses du Centre d'Études sur les Médias, les Technologies et l'Internationalisation (CEMTI), notamment lors des séminaires organisés par Christophe Magis et Alexandra Saemmer.

Mon parcours doctoral a été enrichi par la participation à plusieurs groupes de travail et ma reconnaissance va aux collègues des collectifs suivants : le Réseau de Jeunes Chercheurs en Sciences Sociales sur le VIH-sida, le séminaire des doctorant·e·s de l'IRIS, le séminaire

Approches critiques des masculinités, le réseau thématique n° 24 « Genre, classe, race » de l'Association Française de Sociologie, ainsi que les comités de rédaction des revues, *Comment s'en sortir ?*, *Poli – Politique de l'image* et *Porn Studies*.

Pour m'avoir permis de présenter ma recherche en cours, je remercie Feona Attwood, Isabelle Bastian-Dupleix, Enrico Biasin, Valérie Beaudouin, Rodrigo Borba, Malek Bouyahia, Franck Freitas, Clémence Garrot, Alain Giami, Hervé Glévarec, Luca Greco, Patricia Legouge, Elizabeth Sara Lewis, Sophie Jehel, Éric Macé, Elissa Maïlander, Giovanna Maina, David Michels, Sharif Mowlabocus, Jean-Baptiste Pettier, Karima Ramdani, Gianfranco Rebutini, Manuela Salcedo, Clarissa Smith, Federico Zecca, ainsi que les membres du bureau des réseaux thématiques n° 28 « Recherches en sciences sociales sur la sexualité » et n° 37 « Sociologie des médias » de l'Association Française de Sociologie. Pour les conseils prodigués au début de ce parcours, je remercie sincèrement Jean-Raphaël Bourge, Baptiste Coulmont et Laurent Gaissad. Les échanges informels avec Marion Dalibert, Marco Dell'Omodarme, Gabriel Girard, Virginie Julliard et Stéphanie Kunert ont également été importants. La présence à mes côtés d'Aurélie Audeval, Lila Belkacem, Manuel Guevara, Thibaut Menoux, David Michels et Ian Zdanowicz a rendu le travail d'écriture plus jovial.

Pour leurs conseils avisés, leurs relectures minutieuses et leurs commentaires efficaces, je remercie Marie Bergström, Maxime Cervulle, Pauline Delage, Patrick Farges, Annie Gal, Mélanie Gourarier, Noémie Mariginier, Élise Marsicano, Noémi Michel, Fred Pailler, Nelly Quemener et Mathieu Trachman. Je remercie par ailleurs Marion Duval pour son travail d'édition du manuscrit.

Ce travail n'aurait pas été possible sans le temps et la confiance que m'ont accordés les trente-quatre spectateurs et spectatrices qui ont accepté de se prêter au jeu de l'entretien ethnographique : je leur en suis reconnaissant.

Je voudrais enfin remercier chaleureusement mes proches : ma mère, Annie, pour ses inlassables encouragements et son soutien infaillible, et son compagnon Michel ; mes colocataires, Julien et Ariane, pour avoir traversé avec moi au quotidien les hauts et les bas de ce parcours ; et enfin Diego, Élise, Fred, Ian, Manuel, Marco, Marion, Maxime, Nelly, Noémi et Pauline pour leur amitié.

Résumé et mots-clés

Résumé

De la carte postale érotique au XIX^e siècle à la pornographie numérique au XXI^e siècle, le visionnage de représentations sexuellement explicites est progressivement devenu une pratique culturelle inscrite dans les routines de la vie quotidienne. À partir d'une enquête en réception menée en région parisienne, cette thèse propose une sociologie des contextes matériels et culturels au sein desquels interviennent les usages hétérosexuels et homosexuels masculins de la pornographie. L'enquête consiste en des entretiens approfondis avec trente-quatre spectateurs et spectatrices, dont les parcours de navigation sexuelle ont ensuite été reconstitués. Naviguer, se saisir et se laisser saisir, discuter et taire, archiver et effacer, poster une photo de soi en ligne et visionner des images avec des partenaires sont des pratiques communicationnelles qui participent de la formation de sociabilités, de l'organisation d'espace-temps domestiques et, surtout, de la production de subjectivités. Le façonnage de sensations et la construction d'imaginaires à l'œuvre dans le visionnage autosexuel sont resitués par rapport à des configurations plus larges de la pratique de la masculinité et des rapports de genre. La comparaison des expressions sexuelles de la virilité en contextes gay et hétérosexuel ouvre alors à l'analyse des reconfigurations contemporaines de la masculinité hégémonique.

Mots-clés

Pornographie, internet, publics, masculinités, hétérosexualité, homosexualité, affects, hégémonie.

Abstract and Keywords

Abstract

From 19th century erotic postcards to 21st century online browsing, sexually explicit viewing practices have become everyday life practices. Based on an audience reception study conducted in Paris, this PhD dissertation investigates the material and cultural contexts through which gay and heterosexual male uses of digital pornography operate. The study consists in in-depth interviews with 34 viewers, combined with the replication of their online sexual meanderings. It examines the cultural practices of browsing and clicking, watching and listening, saving and archiving, sharing and expressing, reimagining and reflecting upon. These practices shape homosocial sociability, domestic space-time and, most importantly, sexual subjectivity. Affective intensities and cultural representations at work in domestic autosexual practices are situated within larger patterns of masculinity and gender relations. Comparison between expressions of sexual manliness in gay and heterosexual contexts is a way of getting hold of current reconfigurations within hegemonic masculinity.

Keywords

Pornography, Internet, audiences, gender, masculinities, heterosexuality, homosexuality, affect, hegemony.

Sommaire

<i>Remerciements</i>	5
<i>Résumé et mots-clés</i>	7
<i>Abstract and Keywords</i>	9
<i>Sommaire</i>	11
<i>Introduction générale</i>	15
<i>I. Épistémologie des effets de la pornographie</i>	27
Introduction de la première partie	29
Chapitre 1. Généalogie du regard médical sur les effets de la pornographie	31
A - Connaître pour contrôler : genèse d'un regard médical.....	34
B - Le danger internet : entreprises de morale contemporaines	44
Conclusion : la persistance du regard médical	58
Chapitre 2. Cartographie des approches féministes de la représentation pornographique	61
A - Les théories féministes anti-pornographie de l'expérience spectatorielle	62
B - Repenser l'expérience spectatorielle avec les <i>porn studies</i>	73
C - Les enquêtes sur les pratiques de réception de la pornographie	86
Conclusion : le dénominateur commun des approches féministes.....	96
Chapitre 3. Une sociologie matérialiste de la réception des médias	97
A - La matérialité des rapports sociaux : articulation, hégémonie et constructions idéologiques de la masculinité	99
B - La matérialité du corps : les affects, les émotions et la construction sensorielle de la masculinité.....	115
C - Scripts sexuels et subjectivation.....	124
D - Du texte médiatique aux contextes de réception des médias	134
Conclusion : définition de l'objet et de la problématique de recherche.....	143
Conclusion de la première partie.....	145

II. La vie sociale des mots, images et objets pornographiques	147
Introduction de la deuxième partie	149
Chapitre 4. Saisir la réception : méthodologie de l'enquête de terrain.....	153
A - Définir un public	155
B - Entrer sur un terrain intime	165
C - Une rencontre sexuelle	177
D - De l'empathie à la critique	183
E - Saisir l'expérience spectatorielle	193
F - Une démarche compréhensive	198
Conclusion. Porosités ethnographiques	204
Chapitre 5. Parler de pornographie entre amis	207
A - Désir homosocial masculin et complicité hégémonique.....	209
B - La régulation sexuelle de l'homosocialité masculine	221
C - « Sortir le porno du placard » : l'expression de soi en tant que spectateur de pornographie.....	228
Conclusion. Faire public à travers la pornographie.....	242
Chapitre 6. Le partage de pornographie entre partenaires sexuels	243
A - Conjugalités hétérosexuelles et gays.....	245
B - Sexualités multipartenaires gays	266
Conclusion : dénaturiser le partage entre « fantasme » et « réalité »	283
Conclusion de la deuxième partie	285
III. L'usage de pornographie comme séquence de la vie quotidienne	289
Introduction de la troisième partie	291
Chapitre 7. Sentiments domestiques : la temporalité et la spatialité de l'usage autosexuel de pornographie.....	293
A - L'espace domestique des pratiques autosexuelles	296
B - Routines quotidiennes et temporalités domestiques.....	307
Conclusion : espace-temps pornographiques	317

Chapitre 8. À la recherche de l'intensité sexuelle : le plaisir de naviguer et de visionner	319
A - L'expérience spectatorielle comme expérience multi-sensorielle	321
B - Rhétoriques de l'authenticité.....	332
C - Scripts et techniques autosexuelles	341
D - Parcours numériques	350
E - L'imagination pornographique dans les routines de la vie quotidienne.....	354
Conclusion : la fabrique sensorielle du genre	358
Chapitre 9. La valeur des émotions pornographiques.....	359
A - L'utilitarisme, ou le bonheur simple de la pornographie	362
B - La mise à distance, ou comment ne pas se laisser salir.....	369
C - La reprise en main, contre la « dépendance » et la « compulsion ».....	376
D - La passion pour la pornographie comme genre et comme subculture.....	383
Conclusion : ceci n'est pas une pratique culturelle illégitime.....	396
Conclusion de la troisième partie	397
IV. Expérience spectatorielle et subjectivation	399
Introduction de la quatrième partie	401
Chapitre 10. L'attrait pour la disponibilité féminine et la production hétéronormative de la masculinité.....	403
A - La pratique hétéronormative de la navigation pornographique	405
B - Hétéromasculinité pornographique et masculinité hégémonique	423
C - La neutralisation de la critique et la défense du <i>statu quo</i>	433
D - Au-delà de la masculinité hétérosexuelle.....	445
Conclusion : politique de la virilité hétérosexuelle.....	453
Chapitre 11. L'attrait pour l'hypermasculinité et la production homonormative de la masculinité	455
A - Attirance pornographique et orientation sexuelle	458
B - « Un homme, un vrai » : les usages du porno gay entre homonormativité et hybridité de genre	470
C - <i>Straight guy for the gay eye</i> : l'appel de la masculinité hétérosexuelle	481
D - Le gay blanc et le garçon arabe : le fétiche de la masculinité « lascar »	493
Conclusion : politique de la virilité gay	505

Chapitre 12. L’attrait pour la pénétration sans préservatif et le rapport subjectif au VIH/sida	507
A - Les problématisations du risque dans la sphère publique	509
B - Le plaisir de voir le sexe « cru » : une question de genre ?	521
C - Les interactions sexuelles sans préservatif	527
D - Les interactions sexuelles avec préservatif	532
Conclusion : scripts dissonants et sujets fragmentés.....	535
 Conclusion de la quatrième partie	 539
 <i>Conclusion générale</i>	 <i>541</i>
 <i>Bibliographie générale</i>	 <i>553</i>
 <i>Table des illustrations</i>	 <i>597</i>
<i>Table des matières</i>	<i>599</i>

Introduction générale

De la carte postale érotique au XIX^e siècle à la navigation pornographique en ligne du XXI^e siècle, la vision de représentations explicites de la sexualité est progressivement devenue une pratique culturelle du grand public. Chaque nouvelle phase d'élargissement de l'accès à la pornographie a coïncidé avec un renouvellement de ses problématiques politiques. À partir des années 1970, certaines féministes se sont données pour objectif l'interdiction de la pornographie en tant que discours d'infériorisation sexuelle des femmes¹. D'autres féministes, parfois qualifiées de « pro-sexe² », ont privilégié la production de représentations alternatives, l'amélioration des conditions de travail des actrices et l'accès des femmes à un large éventail de représentations de la sexualité.

Tout en s'inscrivant dans la tradition du féminisme anti-censure, cette recherche doctorale interroge le rôle joué par l'usage masculin de pornographie dans le maintien de rapports de genre asymétriques. La réponse à cette question se base sur une enquête en réception auprès du public. L'enquête de terrain a d'abord consisté en la conduite d'entretiens semi-directifs approfondis en face-à-face avec 34 spectateurs et spectatrices, dont les parcours pornographiques en ligne ont ensuite été reconstitués. Avec quelques enquêtés, cette reconstitution a pu être faite sur un ordinateur portable pendant l'entretien. D'une durée d'une à six heures, parfois répétés, les entretiens ont ensuite été intégralement retranscrits, puis analysés.

Les enjeux de la recherche sur la pornographie

L'usage de pornographie est désormais une pratique fréquente et profondément inscrite dans les routines de la vie quotidienne. Dans l'enquête Contexte de la Sexualité en France (CSF), réalisée en 2006 auprès d'un échantillon de 12 000 personnes représentatives de la population vivant en France, une femme sur cinq et un homme sur deux déclarent visionner « souvent ou

¹ Les théoriciennes les plus influentes du féminisme anti-pornographie sont : Dworkin Andrea, « La pornographie et le désespoir », in Laura Lederer (dir.), *L'Envers de la nuit*, Montréal, Les Éditions du remue-ménage, 1982 ; et MacKinnon Catharine A., *Ce ne sont que des mots*, Paris, Des femmes, 2007.

² L'expression « féminisme pro-sexe » est associée à l'idée de l'expérimentation sexuelle comme espace d'*empowerment* des femmes. Cette expression émerge aux États-Unis dans les années 1980 au sein des mobilisations féministes contre le renforcement de la censure de la pornographie. Voir Rubin Gayle, « La lutte contre la pornographie : une erreur sur toute la ligne », in Rostom Mesli (dir.), *Surveiller et jouir. Anthropologie politique du sexe*, Paris, Epel, 2010, p. 275-315.

parfois » des films pornographiques¹. Aussi commune soit-elle, cette pratique continue toutefois de faire l'objet d'un traitement scientifique particulier. Par exemple, alors que des questions concernant l'usage de pornographie sont couramment intégrées aux questionnaires des grandes enquêtes sur la sexualité, cette pratique est systématiquement effacée des enquêtes sur les pratiques culturelles commandées par le Ministère de la Culture², ainsi que de celles de l'Institut national de la statistique et des études économiques (Insee) sur les utilisations d'internet³. Cette difficulté à considérer la navigation pornographique comme une pratique « culturelle » ou comme un usage d'internet « comme les autres » marque la persistance des hiérarchies culturelles et des normes sexuelles dans la statistique publique ainsi que dans les sciences humaines et sociales françaises.

Dans le monde anglophone, les recherches sur la pornographie se sont notamment développées dans le cadre des *porn studies*, qui émergent dans les années 1980 au croisement des *cultural studies* et de la théorie féministe du cinéma. Si les *porn studies* sont parfois considérées comme une sous-discipline spécialisée dans l'étude de la pornographie, leur potentiel critique me semble mieux valorisé lorsqu'on les envisage comme un courant de recherche féministe interdisciplinaire s'intéressant à toute forme de représentation sexuelle⁴. Le développement de recherches sur la pornographie ne doit pas conduire à une réification des frontières de l'objet, alors même que, du minitel (Jouët, Dakhli, Poels, 2012) à l'internet (Granjon, 2010 ; Paasonen, 2011 ; Pailler, 2011) en passant par le téléphone mobile (boyd, 2012 ; Albury, Crawford, Byron et Mathews, 2013 ; Nielsen, Paasonen et Spisak, 2015), l'histoire récente des technologies de communication montre que la représentation sexuelle n'est pas – au grand dam des régulateurs – cantonnée à un lieu prédéfini dans notre paysage médiatique. L'extension des pratiques de recherche et d'enseignement prenant en compte les représentations sexuelles doit, à terme, permettre à l'étude de la pornographie de perdre son

¹ Bozon Michel, « Pratiques et rencontres sexuelles : un répertoire qui s'élargit », in Nathalie Bajos, Michel Bozon (dir.), *Enquête sur la sexualité en France. Pratiques, genre et santé*, Paris, La Découverte, 2008, p. 280. L'enquête CSF fait suite aux enquêtes dites « Simon » de 1972 et « ACSF » de 1992, voir Giami Alain et de Colomby Patrick et groupe ACSF, « La vie sexuelle des amateurs de pornographie », *Sexologies. Revue européenne de sexologie médicale*, vol. 6, n° 22, 1997, p. 40-47.

² Voir Donnat Olivier (dir.), *Les Pratiques culturelles des Français à l'ère numérique, Enquête 2008*, Paris, La Découverte, 2009. Ainsi que les enquêtes précédentes de 1974, 1981, 1989 et 1997.

³ Voir l'enquête « TIC » sur les utilisations des technologies de l'information et de la communication, réalisée chaque printemps auprès des ménages.

⁴ Vörös Florian, « Introduction. Le porno à bras-le-corps : genèse et épistémologie des *porn studies* », in *Cultures pornographiques. Anthologie des *porn studies**, Paris, Éditions Amsterdam, 2015, p. 5-24. J'écris « représentation sexuelle » lorsque c'est la matière même de la représentation médiatique qui est sexualisée.

statut d'exception « obscène » au sein des sciences humaines et sociales. La relative banalisation de la pornographie dans l'espace universitaire est en effet la condition préalable à son analyse sereine et rigoureuse.

Ces dernières années, trois recherches importantes ont fait émerger en France une sociologie de la production, de la diffusion et de la régulation des représentations pornographiques, documentant leur encadrement étatique ainsi que les formes de division du travail et les modèles socio-économiques qui organisent leur production : les recherches de Baptiste Coulmont (en collaboration avec Irene Roca-Ortiz) sur les sex-shops (2007), celles de Mathieu Trachman sur la production de la pornographie audiovisuelle hétérosexuelle (2013a), et celles de Béatrice Damian-Gaillard sur l'économie du désir de la presse pornographique hétérosexuelle (2015). De plus, il existe désormais un nombre conséquent de recherches portant sur les constructions médiatiques du genre, de la sexualité, de la classe et de la race à l'œuvre dans les représentations pornographiques, comme celles de Marie-Hélène Bourcier (2006 [2001]), de Stéphanie Kunert (2014c) et de Marie-Anne Paveau (2014a) et sur les (post)pornographies féministes et *queer*, ainsi que celles de Maxime Cervulle et Nick Rees-Roberts (2010) sur la pornographie gay.

S'il existe une littérature anglophone désormais substantielle sur les publics de la pornographie¹, cette recherche doctorale présente, à l'échelle du monde francophone, la première enquête sociologique qualitative sur les usages de la pornographie. Les entretiens ont été réalisés entre le printemps 2008 et l'automne 2012, dans un contexte sociotechnique que l'on peut d'abord caractériser comme la massification de l'expérience de la navigation en ligne et de l'équipement en technologies numériques domestiques et mobiles². Ce contexte se caractérise également par le développement du visionnage de vidéos en *streaming**³ sur des plateformes proposant des contenus pornographiques gratuits : XTube, le premier *porn tube** est créé sur le modèle de YouTube en 2006 (Mowlabocus, 2015). Il faut ensuite souligner la nouvelle centralité de l'échange de photos et de vidéos pornographiques amateurs sur les sites

¹ La dernière livraison de la revue *Porn Studies* (vol. 2, n° 3, 2015), qui comporte un dossier spécial « Audiences and consumers » dirigé par Sharif Mowlabocus et Rachel Wood, montre la vitalité de ce domaine de recherche.

² En 2010, sept personnes sur dix déclarent avoir navigué au moins une fois sur internet au cours des douze derniers mois. Parmi elles, huit sur dix l'utilisent tous les jours. Deux ménages sur trois sont connectés à internet et quatre internautes sur dix naviguent sur une technologie mobile (Gombault, 2011). En 2013, trois foyers sur dix sont équipés d'une tablette numérique. Les non-usagers sont souvent les moins jeunes et les moins diplômés (Bigot, Crouette et Daudey, 2013). Pour une réévaluation critique des non-usages de l'internet, voir Granjon (2010). Pour une analyse des inégalités en termes d'usages sociaux, et non seulement d'équipement, voir Granjon, Lelong, Metzger (2011).

³ Le signe (*) indique un terme défini dans le glossaire.

de rencontre (Bergström, 2014 ; Pailler, 2014b), notamment gays : Grindr, la première application de drague gay géolocalisée, est lancée en 2009 (Race, 2014). Pour cette période, cette enquête ne traite bien évidemment pas de tous les usages de toutes les pornographies : elle s'intéresse spécifiquement aux constructions de la masculinité à l'œuvre dans les usages ordinaires des pornographies hétérosexuelles et gays.

Les enjeux de la recherche sur les masculinités

Cette enquête intervient par ailleurs dans un contexte de renouvellement des recherches féministes sur les hommes et les masculinités dans le monde francophone, à la faveur de la traduction des approches anglophones *queer* des « masculinités féminines » [*female masculinity*] (Halberstam, 1998 ; Bourcier et Molinier, 2008 ; Quemener, 2014), des approches postcoloniales (Guénif-Souilamas et Macé, 2004 ; Rebucini, 2013, Le Renard, 2014) et des approches néo-gramsciennes en termes de « masculinité hégémonique » (Connell, 2014 [1995] ; Demetriou, 2015 [2004]).

Par « masculinité hégémonique », j'entends pour ma part, en m'inspirant de la relecture poststructuraliste du concept d'hégémonie par Ernesto Laclau et Chantal Mouffe (2009 [2001]), un processus de double articulation. Ce concept désigne d'abord une pratique de la masculinité qui articule des corps, des idées et des objets selon la logique du binarisme hiérarchique masculin/féminin. Ce concept désigne ensuite le processus d'articulation de différentes pratiques de la masculinité en un projet de genre conservateur plus large. Les éléments « masculins » en jeu dans ce double mécanisme d'articulation entretiennent entre eux des relations contingentes (non nécessaires) et leur articulation est interminable (jamais achevée) : la masculinité hégémonique est un processus d'organisation des relations sociales en constante réélaboration. L'étude de la masculinité hégémonique étant indissociable du projet d'une hégémonie féministe¹, c'est-à-dire d'un mode d'organisation sociale qui ne reposerait plus sur la domination masculine et la bi-catégorisation de sexe, il s'agit aussi de penser les pratiques de la masculinité qui ouvrent sur des dynamiques de genre alternatives.

Ce questionnement n'est pas entièrement nouveau dans le monde francophone puisque la critique de l'androcentrisme (Guillaumin, 1992 ; Mathieu, 2013 [1991] ; Wittig, 2013 [1992]) et l'analyse de la « classe des hommes » (Devreux, 1988 ; Delphy, 2013 [2001] ;

¹ Je traduis vers le féminisme la notion léninienne puis gramscienne d'« hégémonie du prolétariat ». Sur ce point voir Gourarier, Rebucini, Vörös (2015).

Thiers-Vidal, 2010) sont au fondement des théories des rapports sociaux de sexe qui se développent à partir des années 1970 dans le sillage du Mouvement de Libération des Femmes. Aussi, plusieurs travaux historiques et sociologiques sur la famille (de Singly, 1993), les rites de passage (Bozon, 1987 ; Bessin, 2002), les pratiques culturelles (Maigret, 1995), la justice (Sohn, 2009) et le travail salarié (Molinier, 2000) interrogent depuis les années 1980 la masculinité et la virilité dans les contextes francophones. Il convient par ailleurs de rappeler que les études sur les masculinités sont traversées par d'importants débats relatifs à l'appropriation masculine des savoirs féministes¹ et au positionnement de ce champ de recherche par rapport aux mouvements masculinistes, notamment sur la question de la « crise de la masculinité » (Bessin et al, 2004 ; Dulong et Guionnet, 2012 ; Arambourou et Paoletti, 2013 ; Gourarier, 2014).

Cette recherche commence au printemps 2008 sous la forme d'un mémoire de master 2 sur les usages sociaux de la pornographie gay². À l'automne 2009, elle devient une recherche doctorale qui s'élargit à la pornographie hétérosexuelle et se centre sur la question du genre et des masculinités. Contre la fausse évidence selon laquelle une enquête sur les constructions de la masculinité inclurait évidemment et exclusivement des hommes, l'intention initiale de cette recherche était de maintenir en tension les contours du public étudié, en mobilisant alternativement deux conceptions complémentaires de la masculinité. Dans une première acception, historiquement portée en France par le féminisme dit matérialiste, la masculinité devait être appréhendée comme la condition politique objective des hommes dans des rapports sociaux de sexe structurellement asymétriques. Dans une seconde acception, introduite dans les années 1990 par les travaux *queer* d'inspiration poststructuraliste, la masculinité est appréhendée comme un ensemble de performances, d'incarnations et d'identifications subjectives qui ne sont pas le monopole des hommes cisgenres³.

À l'arrivée, je me suis entretenu avec 14 hommes gays, 13 hommes hétérosexuels, 3 hommes bisexuels, deux lesbiennes, une femme bisexuelle et un trans *Female-to-Male* (FtM). Ces quatre derniers entretiens font office de contrepoint au reste du corpus et l'analyse

¹ Voir les critiques féministes adressées à *La Domination masculine* de Pierre Bourdieu, notamment par Nicole-Claude Mathieu (1999).

² Vörös Florian, « Les usages sociaux du film pornographique gai. La consommation de pornographie au prisme de l'homo/hétérosexualité », mémoire de master 2, Paris, IEP de Paris, 2008.

³ « Homme cisgenre » est une expression issue de l'épistémologie trans qui désigne, par contraste avec les trans FtM (*Female-to-Male*), les hommes qui ont été assignés au sexe masculin à la naissance et qui ont été socialisés tout au long de leur vie en tant qu'hommes (Baril, 2009).

se centre essentiellement sur la construction des masculinités cisgenres gays et hétérosexuelles. La majorité des hommes interviewés appartiennent aux classes moyenne et supérieure et sont socialement perçus comme « blancs¹ », ce qui oriente plus spécifiquement le questionnement sur la production des masculinités socialement dominantes.

Le cheminement d'une question de recherche

Cette thèse se situe au croisement de deux disciplines – la sociologie et les sciences de l'information et de la communication – et de deux domaines de théorisation féministe – la sexualité d'une part et la culture, les médias et les technologies d'autre part. Elle est le produit d'un parcours intellectuel qui a connu de nombreux rebondissements. Si rétrospectivement les *cultural studies* peuvent apparaître comme un principe unifiant, l'articulation entre les différents moments théoriques qui jalonnent ce parcours n'avait *a priori* rien d'évident.

Le point de départ de cette recherche est la découverte simultanée, lors de mes premières années de formation à la recherche en sciences sociales, de la sociologie des scripts sexuels (Gagnon et Simon, 2003 [1973] ; Bozon et Giami, 1999 ; Bozon, 2013 [2002] ; Gagnon, 2008) et de l'ethnographie des publics pratiquée au sein des *cultural studies* (Radway, 1991 [1984] ; Maigret, 2008). Ensemble et contre les approches médico-psychologiques en termes d'effets des images sur les comportements, ces deux courants de recherche m'ont permis d'envisager l'usage de pornographie comme une pratique culturelle (dimension évacuée par les modèles béhavioristes de type stimulus/réaction) dont la signification ne dépend pas seulement du texte médiatique, mais également du contexte matériel et culturel depuis lequel celui-ci est lu, visionné, écouté et manipulé (dimension évacuée par les modèles herméneutiques du type texte/lecteur).

La proximité de certains des programmes critiques développés dans le cadre des *cultural studies* et de la sociologie francophone des usages des technologies de l'information et de la communication (TIC) ne m'est apparue que plus tard. Ma rencontre tardive avec la sociologie des usages peut s'expliquer par une formulation initiale de ma question de recherche en termes de « réception des médias » plutôt qu'en termes d'« usages des technologies ». Aussi, l'histoire des influences croisées de ces deux traditions de recherche –

¹ À travers les termes de « blanc » et de « blanchité », je ne me réfère pas à un type corporel essentialisé mais à « un construit social aux modalités dynamiques par lesquelles, en certains contextes socio-historiques, certains individus ou groupes peuvent être assignés ou peuvent eux-mêmes adhérer à une "identité blanche" socialement gratifiante », Cervulle Maxime, *Dans le blanc des yeux. Diversité, racisme et médias*, Paris, Éditions Amsterdam, 2013, p. 48-49.

aux contours parfois difficiles à saisir¹ – reste, à ma connaissance, à écrire. Dans leurs versions critiques, l’ethnographie des publics et la sociologie des usages convergent sur trois points qui sont ici essentiels. D’abord, la dimension microsociale des usages d’un média ou d’une technologie (subjectivation individuelle, génération de sociabilité, production d’espace-temps domestiques, etc.) doit être pensée dans son interaction avec la dimension macrosociale des antagonismes entre groupes sociaux – en l’occurrence, les rapports de genre, entendus premièrement comme les rapports de pouvoir entre hommes et femmes et, secondairement, comme les rapports de pouvoir entre différentes masculinités. Il est ensuite insuffisant de décrire la manière dont les usages d’un média ou d’une technologie sont déterminés par un rapport social, par exemple à travers l’observation de disparités dans les usages ; il faut aussi et surtout penser la manière dont ces usages participent activement de la configuration des rapports sociaux, ce qui implique l’élaboration de théories de la matérialité des usages. Troisième et dernier point de convergence, la réception d’un genre médiatique et l’usage d’une technologie ne doivent pas être artificiellement isolés du reste de l’activité sociale et doivent au contraire être replacés dans les contextes médiatiques² et les écosystèmes technologiques³ dans lesquels ils interviennent.

La rencontre avec les théories des affects, d’inspiration phénoménologique et deleuzienne⁴, a fortement ébranlé le sol du raisonnement sociologique que je m’efforçais de mettre en place, contre les paniques morales et l’expertise médico-psychologique autour des « effets » de la pornographie. Cette désorientation s’est avérée productive car elle a conduit à replacer au centre de ma réflexion la matérialité corporelle des sensations de plaisir, de dégoût, de honte ou de lassitude qu’une approche trop strictement symbolique des usages de la pornographie avait jusque-là laissées au second plan. Une approche par les affects amène à prendre au sérieux le fait que certaines pratiques culturelles sont d’abord orientées vers la recherche d’une intensité d’expérience et permet, ainsi, d’interroger la dimension sensorielle

¹ Pour une réflexion sur la genèse et les frontières de chacun de ces deux champs de recherche, je renvoie d’une part à la synthèse de Josiane Jouët (2000) et d’autre part à celles d’Éric Macé, Éric Maigret, Hervé Glévarec (2008), Maxime Cervulle et Nelly Quemener (2015).

² Grossberg Lawrence, « The Context of Audiences and the Politics of Difference », in *Bringing It All Back Home: Essays in Cultural Studies*, Durham et Londres, Duke University Press, 1997, p. 320-342.

³ Granjon Fabien et Denouël Julie, « Penser les usages sociaux des technologies numériques d’information et de communication », in Julie Denouël, Fabien Granjon (dir.), *Communiquer à l’ère numérique. Regards croisés sur la sociologie des usages*, Paris, Presses des Mines, 2011, p. 10.

⁴ Le chapitre introductif « Carnal Appeal » de Paasonen Susanna, *Carnal Resonance: Affect and Online Pornography*, Cambridge, MIT Press, 2011, p. 1-30 a été la boussole qui m’a permis de me repérer dans la complexité des débats relatifs au « tournant affectif » [*affective turn*] des sciences humaines et sociales.

et émotionnelle de l'attachement des publics à certaines propositions idéologiques. En posant la réception de pornographie comme un processus complexe d'enchevêtrement d'événements corporels et de formulations idéologiques, l'approche par les affects est une des voies du dépassement matérialiste de l'ornière que constitue l'opposition entre les tenants des « effets » des médias et les tenants du « public actif ».

Ma socialisation croissante dans des espaces de discussion centrés autour du matérialisme historique¹ m'a ensuite amené à repenser mon objet à la lumière de la longue et complexe relation que les *cultural studies* entretiennent avec le marxisme. Les relectures par Raymond Williams, Stuart Hall, Ernesto Laclau, Chantal Mouffe et Michèle Barrett du concept gramscien d'hégémonie et du concept althussérien d'articulation m'ont permis de problématiser plus solidement la relation entre les constructions de la masculinité à l'œuvre dans les usages de la pornographie et la totalité des pratiques de la masculinité au sein d'une formation sociale donnée. Au-delà de l'accusation d'idéalisme postmoderne adressée aux *cultural studies* par certaines tendances du féminisme matérialiste, les relectures féministes du matérialisme culturel (Women's Studies Group, 1978 ; Barrett, 2014 [1980] ; Barrett, 1992) m'ont permis de formuler une théorie de la matérialité des usages masculins de la pornographie.

Ce double tournant matérialiste de ma pratique théorique – la confrontation avec les théories des affects d'une part et l'approfondissement des théories de l'hégémonie et de l'articulation d'autre part – me permet *in fine* de proposer une sociologie des contextes socioculturels au sein desquels interviennent les usages de la pornographie. Cette sociologie matérialiste des contextes constitue une alternative critique, à la fois aux approches scientifiques en termes d'« effets directs de la pornographie », qui tendent à verser dans le moralisme conservateur, et aux approches scientifiques en termes d'« effets limités », qui tombent souvent dans le travers libéral du « tout va très bien² » en proposant une conception idéaliste des représentations pornographiques comme formes purement imaginaires et fantasmatiques. Le point de départ de cette recherche était que la pornographie n'a pas d'effet dans la mesure où elle n'a que des usages ; à ma propre surprise, le manuscrit final se présente

¹ Notamment ma participation aux séminaires du Centre d'études sur les médias, les technologies et l'information (CEMTI) et la coordination avec Maxime Cervulle et Nelly Quemener de l'ouvrage *Matérialismes, culture et communication, vol. 2 : Cultural Studies, théories féministes et postcoloniales*, Paris, Presses des Mines, à paraître.

² Pour une critique de ce travers, voir Morley David, « La réception des travaux sur la réception. Retour sur le "Public de Nationwide" », in *Cultural Studies. Anthologie*, Paris, Armand Colin, 2008, p. 165.

comme une cartographie des effets matériels des usages masculins de la pornographie. Par rapport à l'histoire des théories de la communication de masse, cela revient à passer du modèle des « effets limités » des médias développé par la sociologie des usages et gratifications¹ à l'ethnographie matérialiste de l'effectivité des usages des médias proposée par Lawrence Grossberg².

L'organisation du manuscrit

La thèse est organisée en quatre parties, chacune divisée en trois chapitres. La première partie propose une réflexion épistémologique sur les modes de problématisation scientifique des « effets » de la pornographie. Le chapitre 1 consiste en une généalogie des savoirs médicaux sur les effets de la pornographie sur le corps et le comportement du public. L'analyse se base sur la relecture problématisée de travaux historiques sur l'invention de l'obscénité et de la pornographie au XIX^e siècle, ainsi que sur l'analyse de trois corpus de discours experts contemporains : les savoirs sur l'addiction à la pornographie (depuis les années 1970), les études scientifiques reliant expositions à la pornographie et au risque de transmission du VIH-sida (depuis les années 1980) et les rapports officiels traitant de l'accès des jeunes à la pornographie (depuis les années 2000). Le chapitre 2 dresse un panorama des approches féministes des représentations pornographiques et de leurs effets. Il revient notamment sur les théories de l'expérience spectatorielle élaborées dans les cadres du féminisme anti-pornographie et des *porn studies*. Ce chapitre présente en outre un état des lieux des connaissances sociologiques quantitatives et qualitatives concernant les publics et les usages de la pornographie. Le chapitre 3 propose une construction de l'objet « usages sociaux et construction de la masculinité » et propose quelques éléments théoriques pour une sociologie matérialiste de la réception des médias.

La deuxième partie propose une analyse des sociabilités qui se nouent autour des mots, des images et des objets pornographiques. Le chapitre 4 présente la méthodologie de l'enquête de terrain, développe une analyse réflexive de la relation enquêteur-enquêté et propose une réflexion sur la porosité de la frontière entre le « sujet » et l'« objet » de

¹ Voir notamment Lazarsfeld et Katz (2008 [1955]). Pour une critique de l'oubli de l'idéologie par la sociologie des usages et gratifications, voir Maigret Éric, *Sociologie de la communication et des médias*, 2^e édition, Paris, Armand Colin, 2007, p. 72-73.

² « Nous n'avons pas besoin d'un déni de la force des effets des médias, mais d'une attention minutieuse à l'effectivité des médias et aux modalités de production de cette effectivité », Grossberg Lawrence, "The Context of Audiences and the Politics of Difference", *op. cit.*, p. 341 (ma traduction).

l'enquête ethnographique. Le chapitre 5 décrit différentes scènes de sociabilité amicale : la camaraderie masculine autour de l'humour sexuel hétéronormatif, la subculture masculine des fans de pornographie hétérosexuelle, les sociabilités gays et, enfin, les sociabilités militantes LGBT¹. Le chapitre 6 décrit quant à lui la place de la pornographie dans différentes configurations conjugales, ainsi que dans les réseaux sexuels multipartenaires gays.

La troisième partie de cette thèse interroge l'usage de pornographie comme séquence de la vie quotidienne. Le chapitre 7 décrit les spatialités domestiques produites par l'usage de pornographie et la relation de ces spatialités avec différentes « économies morales » du foyer. Il décrit également les rythmes et les temporalités domestiques générées par les usages numériques de la pornographie, dans un contexte de reconfiguration technologique et idéologique des relations entre travail et loisir. Partant des définitions de la « bonne vidéo porno » formulées au cours des entretiens, le chapitre 8 interroge la pornographie en tant que pratique orientée vers l'intensification de la sensation et resitue la relation spectateur/vidéo par rapport à des pratiques corporelles de réception et des parcours techniques de navigation. Si tous les spectateurs s'accordent sur une même définition élémentaire du « bon porno » en tant que « ce qui excite », tous n'accordent pas la même valeur à cette pratique et le chapitre 9 explore cette pluralité en distinguant, selon la quantité et la qualité des affects qu'ils mettent en jeu, différents modes d'appropriation de la pornographie : l'utilitarisme, la mise à distance, la reprise de contrôle sur soi et la passion.

La quatrième et dernière partie déplace la focale des sociabilités et des espace-temps vers les subjectivités. Ce sont d'abord les subjectivités genrées qui sont interrogées, dans leur encastrement dans les rapports de sexualité, de classe et de race. Partant du constat que la majorité des spectateurs hétérosexuels interrogés sont attirés par les représentations de la soumission féminine, le chapitre 10 interroge la relation complexe entre les pratiques autosexuelles et pornographiques de la masculinité, et l'ensemble des pratiques discursives et non-discursives de la masculinité dans lesquelles ces spectateurs sont par ailleurs investis. Le chapitre 11 interroge ensuite la manière dont les usages de la pornographie interviennent dans la production des masculinités gays. Il analyse le rôle de l'attrait pour la masculinité « brute » dans l'adhésion des hommes gays et bisexuels à des projets de genre conservateurs. Ce sont enfin les subjectivités sexuelles au temps du VIH qui sont interrogées dans le

¹ Lesbiennes, Gays, Bisexue·le·s et Trans.

chapitre 12, qui compare le goût des hommes gays et hétérosexuels pour les représentations de la pénétration anale et vaginale sans préservatif.

Ces douze chapitres sont accompagnés, dans le volume suivant, par des tableaux de présentation synthétique du public enquêté, des annexes méthodologiques, quelques séquences d'entretiens, des analyses complémentaires, un entretien intégralement retranscrit et, enfin, de deux publications en anglais issues de cette recherche doctorale.

I. Épistémologie des effets de la pornographie

Introduction de la première partie

De tous les genres médiatiques populaires, basés sur l'intensification de la sensation, la pornographie est celui auquel la science a adressé avec le plus d'entêtement la question des « effets ».

« L'effet des images » est un signifiant glissant. Quatre niveaux de réalité sont successivement ou conjointement invoqués depuis le XIX^e siècle par les études sur la pornographie. Celles-ci peuvent d'abord prendre la forme d'un discours sur les effets somatiques, sensoriels et émotionnels des images. Des psychiatres revendiquent par exemple un accès immédiat aux effets corporels des représentations sexuellement explicites à travers la mesure des effets directs sur les organes génitaux et le cerveau. Ce sont ensuite les effets des images sur les comportements qui sont invoqués. Le modèle de l'apprentissage en psychologie béhavioriste pose que la pornographie suggère, incite, voire cause des comportements sexuels « déviants ». Un troisième niveau invoqué par le discours des effets est celui de la conscience et de l'idéologie. La pornographie est investie par certains courants féministes d'un pouvoir de persuasion idéologique : les images seraient en mesure de faire adhérer les publics à une certaine vision du « sexe ». À un quatrième niveau, non plus individuel mais collectif, la pornographie aurait un effet sur l'ordre social. Ce dernier niveau contient les trois précédents et implique des théories de la sexualité à même de relier des événements locaux (afflux sanguins, pratiques sexuelles, articulations idéologiques, etc.) à des processus plus larges (anomie, renforcement du patriarcat, etc.).

La première partie de cette thèse interroge les liens tissés par ces différentes théories des effets entre le corps, le comportement, la conscience et l'ordre social. La généalogie des savoirs médicaux (chapitre 1) et la cartographie des savoirs féministes (chapitre 2) sur les *effets des images* aboutit à une ré-articulation de ces quatre niveaux de réalité dans le cadre d'une sociologie matérialiste de l'*effectivité des usages* de la pornographie (chapitre 3).

Cette entreprise de généalogie et de cartographie des savoirs se poursuivra dans les trois parties suivantes en une réflexion sur les *effets de vérité* des théories des effets. Les savoirs sur les effets de la pornographie participent en effet de l'organisation sociale de la réception de ce genre médiatique, en circonscrivant des *cadres* et des *modèles* à partir desquels les publics font sens de leurs expériences.

Chapitre 1. Généalogie du regard médical sur les effets de la pornographie

« La précocité sexuelle, dont la pornographie est la cause première, tend à produire des générations incapables d'énergie, de virilité et de volonté. La déperdition des forces sexuelles chez les jeunes, est un appauvrissement et parfois même un épuisement de l'individu, et un affaiblissement de la race¹ », Émile Pourésy.

La pornographie n'est pas un phénomène universel mais une forme culturelle historiquement spécifique². Elle émerge en Europe de l'Ouest entre la Renaissance et le début du XX^e siècle, avec le développement des technologies de communication écrites (imprimerie) puis visuelles (photographie et cinéma), l'émergence de nouvelles conceptions scientifiques de la sexualité, l'imposition de nouvelles normes de pudeur, l'avènement de la sphère publique bourgeoise et la refonte de la censure d'État. Au XVIII^e siècle, les représentations sexuellement explicites, sous forme d'écrits et de gravures, s'intègrent à des traités métaphysiques et des satires politiques et contribuent au développement d'un sentiment révolutionnaire au sein de cercles lettrés³. La constitution de la pornographie en catégorie juridique et artistique clairement séparée des autres représentations écrites et visuelles du corps humain – « le sexe pour le sexe » – intervient au début du XIX^e siècle⁴. Il faut attendre la Belle Époque pour assister à l'avènement de la pornographie comme industrie culturelle et comme consommation culturelle de masse, avec la démocratisation de la carte postale érotique⁵.

¹ Pourésy Émile, *La Gangrène pornographique, choses vues*, Saint-Blaise et Roubaix, Foyer solidariste, 1908, p. 417.

² C'est la thèse développée par la nouvelle histoire culturelle [*new cultural history*] états-unienne d'inspiration foucauldienne et notamment par Walter Kendrick (1989) et Lynn Hunt (1993). Pour une présentation des autres courants de recherche historique s'étant intéressés à la pornographie, voir Laurent Martin (2003).

³ Darnton Robert, *Édition et sédition. L'univers de la littérature clandestine au XVIII^e siècle*, Paris, Gallimard, 1991.

⁴ Hunt Lynn, « Introduction: The Invention of Pornography: Obscenity and the Origins of Modernity, 1500-1800 », in *The Invention of Pornography: Obscenity and the Origins of Modernity, 1500-1800*, New York, Zone Books, 1993, p. 9-45.

⁵ Sigel Lisa, « L'obsécénité entre de mauvaises mains. Cartes postales et expansion de la pornographie en Grande-Bretagne et dans le monde atlantique, 1880-1914 », in Florian Vörös (dir.), *Cultures pornographiques. Anthologie des porn studies*, Paris, Éditions Amsterdam, 2015.

Avant de désigner à partir du XIX^e siècle la « représentation de choses obscènes, sans préoccupation artistique et avec l'intention délibérée de provoquer l'excitation sexuelle du public¹ », le terme de pornographie est au XVIII^e siècle un néologisme pour un nouveau type d'écriture (*graphê*) scientifique : le traité de santé publique sur les prostituées (*pornê*). Le « pornographe² » est initialement un médecin hygiéniste qui élabore des connaissances sur les prostituées tout en s'efforçant de ne pas devenir « flétri par le contact de ces malheureuses³ ». À la fin du XIX^e siècle, alors que la pornographie désigne désormais le « fléau social » représenté par l'accès des classes laborieuses à la consommation sexuelle, l'étymologie grecque du mot garantit un effet de scientificité au discours des liges anti-pornographie⁴. Ce n'est qu'au cours du XX^e siècle que le mot intègre le langage courant et prend une connotation à la fois populaire et vulgaire (d'abord « la porno », puis « le porno »). Lorsqu'il est question de « pornographie », il est aujourd'hui moins souvent question d'un genre médiatique spécifique que des « excès » du capitalisme tardif⁵.

La constitution de la pornographie en genre médiatique *sui generis* est une des conséquences de la refonte au début du XIX^e siècle de la censure d'État et de l'invention de la catégorie juridique de l'obscène. Ces critères de censure impliquent une conception des effets que les « mauvaises » images ont – ou pourraient avoir – sur les « mauvais » publics. C'est l'acte de naissance d'un regard médical⁶ sur les effets de la pornographie, organisé autour des binarismes nous/eux et raison/émotion. Ce processus de médicalisation⁷ implique de nouveaux savoirs sur les publics « vulnérables » et sollicite l'ensemble des relations de pouvoir qui organisent la vie intime. Revenir sur la genèse au XIX^e d'un regard médical sur les

¹ Définition du Centre national des ressources textuelles et linguistiques. Cette définition contemporaine apparaît dans le Dictionnaire Littré en 1866, selon Kendrick Walter, *The Secret Museum: Pornography in Modern Culture*, New York, Viking, 1987, p. 8.

² Rétif de La Bretonne Nicolas-Edme, *Le Pornographe, ou Idées d'un honnête homme sur un projet de règlement pour les prostituées, propre à prévenir les malheurs qu'occasionne le « publicisme » des femmes, avec des notes historiques et justificatives*, Londres, J. Nourse, 1769.

³ Parent-Duchâtelet Alexandre, *La Prostitution dans la ville de Paris*, Paris, Seuil, 2008, p. 59.

⁴ Paicheler Agnès, « Essor et faillite d'une entreprise moraliste : la croisade antipornographique entre deux siècles (Belle époque - Années folles) », Paris, IEP de Paris, 1997, p. 7.

⁵ Les deux tiers des occurrences du terme « pornographie » dans la presse quotidienne nationale ne désignent pas les représentations sexuellement explicites mais la pornographie « informationnelle », « mémorielle », « climatique » ou encore « de la pauvreté ». Voir Wolff Benjamin, *La Routinisation d'une catégorie politique. Sociologie comparée des discours publics sur la pornographie (1975-2010)*, mémoire de master 2, Paris, EHESS, 2012.

⁶ Foucault Michel, *Naissance de la clinique. Une archéologie du regard médical*, Paris, PUF, 1963.

⁷ Conrad Peter, « Medicalization and Social Control », *Annual Review of Sociology*, vol. 18, n° 1, 1992, p. 209-232.

effets de la pornographie permet de mieux comprendre les formes contemporaines de problématisation des « risques » et des « dangers » de la pornographie en ligne.

A - Connaître pour contrôler : genèse d'un regard médical

Entre l'invention de l'obscénité comme catégorie de censure au début du XIX^e siècle et les premières entreprises de morale¹ contre la démocratisation de la pornographie à la fin de ce même siècle, émergent de nouvelles pratiques de connaissance des effets de la pornographie. La généalogie des savoirs sur les effets de la pornographie est alors un point d'entrée pour saisir, plus généralement, les dimensions sexuelles des savoirs qui se focalisent, à partir de la fin du XIX^e siècle, sur la « mécanique des foules » et les effets anomiques des médias dits de masse².

1) La censure de l'obscène, première forme d'objectivation des effets de la pornographie

Les critères modernes de censure de la pornographie sont établis au début du XIX^e siècle dans les domaines du droit, de la bibliographie et de l'histoire de l'art. Anticipant l'introduction du délit d'outrage aux bonnes mœurs dans le droit français à travers le Code pénal napoléonien de 1810³, le bibliographe Étienne-Gabriel Peignot⁴ propose en 1806 des critères « rigoureux » et « impartiaux » de censure des ouvrages « sotadiques ». Cette censure spécifiquement morale se présente comme distincte de la censure politique. Au nom de la « nécessité de protéger la société de l'immoralité », cette censure cible spécifiquement les textes qui « offensent un sens basique et partagé de l'ordre social⁵ ». Ce sont d'abord des objets du passé qui sont requalifiés comme « pornographiques » par ce nouveau critère de censure. La collection d'Enfer à la Bibliothèque nationale de France, créée en 1836, vise ainsi des ouvrages de la Renaissance, tandis que le Musée Secret du Musée Bourbon de Naples est consacré à partir de 1866 aux objets obscènes exhumés des ruines de Pompéi.

¹ Une entreprise de morale est une mobilisation collective contre des comportements jugés « déviants », visant à la création ou à l'application d'une norme. Becker Howard, *Outsiders. Études de sociologie de la déviance*, Paris, Métailié, 1985, p. 171-188.

² Mattelart Armand, *L'Invention de la communication*, Paris, La Découverte, 2011, p. 255-336 ; Maigret Éric, « Le piège des théories des effets directs : paniques morales et béhaviorisme », in *Sociologie de la communication et des médias*, 2^e édition, Paris, Armand Colin, 2007, p. 45-54 ; Khalifa Dominique, *La Culture de masse en France, tome 1 : 1860-1930*, Paris, La Découverte, 2001.

³ Ce délit punit « l'exposition ou la distribution de pamphlets, chansons, figures ou images contraires aux bonnes mœurs ». Il est étendu à la presse en 1819. Stora-Lamarre Annie, *L'Enfer de la III^e République. Censeurs et pornographes (1881-1914)*, Paris, Imago, 1989, p. 12.

⁴ Peignot Étienne-Gabriel, *Dictionnaire critique, littéraire et bibliographique des principaux livres condamnés au feu, supprimés ou censurés*, Paris, Renouard, 1806.

⁵ Cité par Hunt Lynn, « The Invention of Pornography », *op. cit.*, p. 14.

Dans le discours des juristes, des bibliographes et des historiens de l'art, pornographie et obscénité sont deux notions savantes quasiment interchangeables. Pour comprendre le sens moderne de ces termes, Linda Williams propose de croiser deux étymologies. L'obscénité est à la fois ce qui est « grossier, vulgaire, qui a trait aux excréments » (*obscenus*) et ce qui est ou doit « être placé hors (*ob*) de la scène (*scena*) de la représentation publique¹ ». La combinaison de ces deux acceptions indique comment cette nouvelle catégorie de censure regroupe des objets culturels qui, au-delà de leur grande hétérogénéité, ont en commun de « blesser ouvertement la pudeur », selon la définition de l'obscénité qui s'impose dans le dictionnaire Littré. Au-delà des seules représentations explicites de la sexualité, la pornographie regroupe, lors de sa naissance comme catégorie de censure, l'ensemble des textes qui contreviennent aux normes morales de l'espace public bourgeois.

Dans l'introduction de son ouvrage consacré aux objets « pornographiques » exhumés des ruines de Pompéi, Louis Barré précise que les hommes sans éducation, les femmes et les enfants ne doivent en aucun cas accéder à son contenu, afin que soient préservées « les lois de la décence et de la pudeur² ». Cette préoccupation pour les effets de la pornographie sur les publics subalternes est associée à la mise en place de stratégies d'exclusion, à travers l'interdiction d'accès aux collections pornographiques des musées et des bibliothèques, des prix de vente élevés, l'usage d'un langage érudit et, surtout, l'instauration d'un contrôle policier sur les outrages aux bonnes mœurs. Dans les colonies britanniques, c'est l'accès des hommes « indigènes » à des images érotiques de femmes blanches qui fait l'objet d'un contrôle étatique spécifique³.

Retracer le processus d'émergence de la pornographie comme catégorie de censure revient à esquisser la formation d'un nouveau « champ de bataille culturel⁴ », c'est-à-dire d'un combat élitiste qui vise à limiter la visibilité et l'accessibilité des représentations de la sexualité. La « nécessité de protéger la société de l'immoralité », pour reprendre l'expression de Peignot, est « un projet normatif qui se fonde sur la séparation des publics⁵ », autrement

¹ Williams Linda, « Second Thoughts on Hard Core: American Obscenity Law and the Scapegoating of Deviance », in Pamela Church-Gibson (dir.), *More Dirty Looks: Gender, Pornography and Power*, Londres, British Film Institute, 2004, p. 165.

² Barré Louis, *Herculanum et Pompéi, vol. 8 : Le musée secret*, Paris, Firmin Didot, 1867, p. 12.

³ Sigel Lisa, « L'obscénité entre de mauvaises mains. Cartes postales et expansion de la pornographie en Grande-Bretagne et dans le monde atlantique, 1880-1914 », *op. cit.*, p. 223-224.

⁴ Kendrick Walter M, *The Secret Museum, op. cit.*, p. 31.

⁵ Stora-Lamarre Annie, *L'Enfer de la III^e République, op. cit.*, p. 12.

dit, sur une « ségrégation politique du regard basée sur [l'âge,] le genre, la classe et la race¹ ». L'obscénité est un principe d'exclusion des publics subalternes.

En même temps qu'ils s'efforcent de les maintenir l'obscénité hors de portée des mauvais yeux et des mauvaises mains, les bibliographes et les historiens de l'art développent une nouvelle conception des effets de la mise en circulation des représentations sexuelles. La deuxième condition posée par Louis Barré à la création de catalogues sur les objets « pornographiques » de Pompéi est que l'historien « manipule ces objets comme un anatomiste contemple des cadavres », « sans rougeur ni sourire² ». À la servitude corporelle des publics animalisés ou infantilisés, s'oppose ainsi la maîtrise de soi de l'homme de science, « adulte » et « civilisé ». Cette distinction entre publics capables d'autocontrôle et publics placés sous tutelle est également au fondement de la réflexion étatique sur la censure : « selon les tenants du ministère public, seul le chercheur, l'érudit, l'expert ou le bibliothécaire peuvent résister au péril du livre pornographique. Loin des “masses” et des “foules”, le livre appartient à ceux qui ont un jugement et un goût sûrs³ ». La régulation des images est donc également une régulation des corps, et le gouvernement des effets de la pornographie sur les « masses » implique en retour le gouvernement de soi de l'homme de science.

L'objectivation des effets de la pornographie sur les publics subalternes (femmes, jeunesse, classes populaire, populations colonisées) implique la constitution d'un nouveau sujet de connaissance : l'« homme de science⁴ », position transparente et transcendante qui ne peut être incarnée que par un individu de sexe masculin issu des bourgeoisies ouest-européennes. La discipline scientifique est une question de maîtrise masculine de soi : si la « pudeur » de Louis Barré lui permet d'anticiper les effets de la pornographie sur les « autres », la « pudeur » des femmes requiert en revanche qu'elles soient exclues de cette entreprise scientifique. En plus d'un nouveau rapport d'exclusion, cette première forme de connaissance sur les effets de la pornographie produit ainsi un nouveau rapport

¹ Preciado Beatriz, « The Architecture of Porn: Museum Walls, Urban Detritus and Stag Rooms for porn-prosthetic Eyes », in Tim Stüttgen (dir.), *Post Porn Politics: Queer-Feminist Perspective on the Politics of Porn Performance and Sex-Work as Culture Production*, Berlin, b_books, 2010, p. 23–33.

² Barré Louis, *Herculanum et Pompéi, vol. 8 : Le musée secret, op. cit.*, p. 12.

³ Stora-Lamarre Annie, *L'Enfer de la III^e République, op. cit.*, p. 9.

⁴ Haraway Donna, « Le témoin modeste : diffractions féministes dans l'étude des sciences », in Laurence Allard, Delphine Gardey, Nathalie Magnan (dir.), *Manifeste cyborg et autres essais. Sciences-Fictions-Féminismes*, Paris, Exils, 2007, p. 309–333.

d'objectivation, reposant sur un alignement des dualismes eux/nous, corps/esprit, émotion/raison et subjectivité/objectivité.

2) La lutte contre la pornographie et la mise en place d'un dispositif biopolitique de régulation des corps

La volonté de savoir sur les effets de la pornographie prend une nouvelle ampleur à la fin du XIX^e siècle, dans un contexte où la massification des technologies de visualisation photographique (la carte postale) et proto-cinématographique (zoopraxiscope, kinétoscope, stéréoscope et mutoscope) démocratise l'accès à l'expérience du plaisir de voir des corps, le plus souvent féminins, poser pour l'objectif et se mouvoir à l'écran. Charles Baudelaire s'indigne dès 1859 de la vulgarité de ces « milliers d'yeux avides [qui] se penchent sur les trous du stéréoscope » dans un « amour de l'obscénité » qui toucherait selon lui notamment les femmes de la bourgeoisie¹. Un mouvement de lutte contre la pornographie émerge dans les années 1880 au croisement des morales chrétienne et républicaine, porté par trois organisations : la Ligue pour le Relèvement de la Morale Publique, la Société centrale de protestation contre la licence des rues et L'Étoile Blanche². Ces organisations recrutent dans les milieux bourgeois et ciblent les déviances des classes laborieuses. Le mouvement atteint son apogée au tournant du XX^e siècle, puis décline au cours de la Première Guerre mondiale. Les intellectuels de ce mouvement, au premier rang desquels le savant-moraliste Émile Pouréty, élaborent une théorie des effets de la pornographie, à la croisée de la théorie des foules, de l'hygiène sociale, de l'eugénisme et de la criminologie. La pornographie est envisagée au même niveau que les autres « maladies sociales » et « fléaux sociaux » que sont l'alcoolisme, la prostitution, la criminalité et l'insalubrité du logement.

La répression de l'obscène s'inscrit dans un effort d'amélioration du corps national par l'éducation, mythe fondateur de la III^e République³. La restriction de l'accès à la pornographie doit permettre à la jeunesse, le futur de la nation, « de se développer normalement, raisonnablement, sainement », comme l'affirme Louis Comte lors du Premier

¹ « J'ai entendu une belle dame, une dame du beau monde, non pas du mien, répondre à ceux qui lui cachaient discrètement de pareilles images, se chargeant ainsi d'avoir de la pudeur pour elle : “donnez toujours, il n'y a rien de trop fort pour moi.” Je jure que j'ai entendu cela ; mais qui me croira ? » Baudelaire Charles, « Le public moderne et la photographie. Salon de 1859 », in *Curiosités esthétiques*, Grenoble, Roissard, 1975, p. 142-163.

² Paicheler Agnès, « Essor et faillite d'une entreprise moraliste : la croisade antipornographique », *op. cit.*

³ Stora-Lamarre Annie, *L'Enfer de la III^e République*, *op. cit.*, p. 211.

Congrès national contre la pornographie en 1905¹. Au récit de l'anomie dans lequel on inscrit alors l'accessibilité croissante des cartes postales érotiques, s'oppose un récit du progrès et de la civilisation à travers la démocratisation d'une culture écrite, froide et rationnelle. On peut dater de cette époque la croyance, encore vive aujourd'hui, selon laquelle la mise en circulation de représentations sexuelles aurait le pouvoir magique d'enivrer les corps et d'affaiblir les esprits.

La répression de l'obscène est également un projet sanitaire, dans un contexte où l'« on définit pour la première fois une morbidité propre au sexuel », où « le sexe apparaît comme un champ de haute fragilité pathologique », comme une « surface de répercussion pour d'autres maladies » mais aussi comme un « foyer de nosographie propre, celle de l'instinct, des penchants, des images, de la conduite² ». Les paradigmes de la « dégénérescence » et de la « perversion » fournissent, notamment sous la plume d'Émile Pourésy³, le cadre théorique des premières théories médicales des effets de la pornographie, dont la visibilité croissante participerait d'une usure des sens et d'une fatigue des organismes, conduisant à des pathologies héréditaires. Le déploiement d'un réseau de relations de savoir-pouvoir autour des effets de la pornographie est orienté vers la surveillance des sensations corporelles potentiellement pathologiques (donc réformables et soignables) ainsi que vers la protection et la promotion de la vitalité du corps social, de la « nation » et de la « race ».

Le contrôle des images est un contrôle des corps : un contrôle patriarcal de la sexualité féminine, un contrôle colonial de la sexualité des indigènes, un contrôle des adultes sur la sexualité des enfants. Ce maillage de relations de savoir-pouvoir forme un dispositif de régulation biopolitique, « comportant des discours, des institutions, des aménagements architecturaux, des décisions réglementaires, des lois, des mesures administratives, des énoncés scientifiques, des propositions philosophiques, morales, philanthropiques, bref : du dit aussi bien que du non dit⁴ ». Il faut insister sur la dimension biopolitique de ce dispositif, au sein duquel la régulation de la visibilité et de l'accessibilité des images pornographiques se justifie par un objectif d'« amélioration » du corps national.

¹ Paicheler Agnès, « Essor et faillite d'une entreprise moraliste : la croisade antipornographique », *op. cit.*, p. 58.

² Foucault Michel, *Histoire de la sexualité, tome I : La volonté de savoir*, Paris, Gallimard, 1976, p. 90.

³ Pourésy Émile, *La Gangrène pornographique, choses vues, op. cit.*

⁴ Foucault Michel, « Le jeu de Michel Foucault », in *Dits et écrits II*, 1994, p. 299.

3) Crise définitionnelle de l'obscénité et avènement d'une science des effets de la pornographie

Les critères de censure instaurés au XIX^e siècle font l'objet de controverses publiques à répétition dans la deuxième moitié du XX^e siècle. Linda Williams avance que les sociétés européennes et nord-américaines ont, dans les années 1970, changé de régime de visibilité et d'accessibilité des représentations sexuelles, en passant de l'ob/scénité à l'en/scénité¹. « L'enscénité n'est pas la fin de l'obscénité² » mais plutôt une crise définitionnelle de l'obscénité. Les critères de censure font désormais l'objet de controverses publiques à répétition, dans un contexte de « politisation croissante des représentations médiatiques de la sexualité » et de « prolifération du discours sexuel³ ».

L'ère de l'enscénité se caractérise par un recours de plus en plus marqué au registre positiviste des « preuves scientifiques », aux dépens du registre moraliste des « valeurs » dans la dénonciation des dangers de la pornographie. Cette technicisation des modes de justification de la censure sollicite la quantification scientifique de plus en plus précise des effets immédiats de la pornographie. En 1970, une commission d'experts mandatés par le Congrès états-unien (President's Commission on Obscenity and Pornography) conclut à l'absence de preuve empirique concernant la dangerosité de l'exposition aux images sexuellement explicites. En 1980, la troisième version du *Diagnostic and Statistical Manual of mental disorders* (le « DSM » publié par la American Psychiatric Association) raye la « masturbation » et la « promiscuité sexuelle » – entités pathologiques classiquement associées à l'usage de pornographie – de la liste officielle des troubles mentaux. Ces deux dates marquent le déclin d'un encadrement disciplinaire alliant criminalisation et pathologisation de l'usage d'images « obscènes ».

Contre l'affichage de plus en plus explicite de la sexualité sur les écrans de cinéma⁴ et dans les vitrines de sex-shops⁵, de nouveaux mouvements anti-pornographie se forment dans les années 1970. Ces mouvements reprennent la rhétorique de la « marée » et de l'« invasion » pornographique forgée par le premier mouvement anti-pornographie des

¹ Traduction du néologisme *on/scenity* proposée par Raphaël Nieuwjaer. Williams Linda, *Screening Sex. Une histoire de la sexualité sur les écrans américains*, Paris, Capricci, 2014 [2008].

² Williams Linda, « Second Thoughts on Hard Core: American Obscenity Law and the Scapegoating of Deviance », *op. cit.*

³ *Ibid.*

⁴ Boyer Martine, *L'Écran de l'amour. Cinéma, érotisme et pornographie : 1960-1980*, Paris, Plon, 1990.

⁵ Coulmont Baptiste, *Sex-shops. Une histoire française*, Paris, Dilecta, 2007.

années 1880. Le sujet du « problème » pornographique change alors de visage pour épouser les traits d'un homme psychologiquement déstructuré (frustration, agressivité, viol, perversions) par la consommation excessive de représentations sexuelles¹. Aux États-Unis, une seconde commission, la très controversée Commission Meese (du nom du président de la Attorney General's Commission on Pornography, 1986) commandée par le Président Reagan et étroitement liée aux mouvements anti-pornographie, revient sur les conclusions de la commission de 1970. Cette commission se base sur une conférence à huis clos de deux jours réunissant les principaux psychologues spécialistes des effets de la pornographie (notamment Neil Malamuth, Edward Donnerstein, Dolf Zillman) pour arriver aux conclusions suivantes : « l'usage prolongé de pornographie favorise la croyance selon laquelle les pratiques sexuelles les moins communes sont les plus communes », « la pornographie qui représente l'agression sexuelle comme plaisante pour la victime favorise l'acceptation et le recours à la coercition dans les relations sexuelles », « la mesure en laboratoire des effets à court terme montre que l'exposition à la pornographie violente favorise les comportements punitifs envers les femmes² ».

C'est dans ce contexte de controverses politiques concernant la régulation étatique de la pornographie que l'étude scientifique des « effets » se développe dans la psychologie béhavioriste nord-américaine à partir des années 1960³. En écho à l'émergence d'un mouvement féministe anti-pornographie (que nous présenterons au chapitre suivant), ces recherches se penchent notamment sur les thèmes de la violence masculine, du viol et du consentement sexuel. Le passage de questionnaire, associé à l'exposition à des images pornographiques, est censé permettre la mesure des effets de la pornographie sur les connaissances, les attitudes, les comportements et les pratiques des spectateurs. Les chercheurs ont le plus souvent recours à leurs propres étudiants pour mener ces études, d'où la surreprésentation des enquêtes auprès de jeunes hommes de 18 à 25 ans. Alain Giami distingue deux paradigmes au sein de cette littérature prolifique. Le paradigme de l'apprentissage (ou de la *mimesis*) pose une relation de cause à effet, directe (imitation) ou indirecte (sensibilisation) entre l'exposition aux images et les comportements délinquants.

¹ Friedman Andrea, « Sadists and Sissies: Anti-pornography Campaigns in Cold War America », *Gender & History*, vol. 15, n° 2, 2003, p. 201-227.

² Koop Everett Charles, « Report of the Surgeon General's Workshop on Pornography and Public Health », *American Psychologist*, vol. 42, n° 10, 1987, p. 944-945 (ma traduction).

³ Wilson W. Cody, « Pornography: The Emergence of a Social Issue and the Beginning of Psychological Study », *Journal of Social Issues*, vol. 29, n° 3, 1973, p. 7-17.

Inversement, le paradigme de la catharsis, moins répandu, présente l'exposition à la pornographie comme favorable à la réduction des pulsions agressives¹.

Malgré leur influence, les fondements épistémologiques de ces recherches sont fragiles². Ces études manquent tout d'abord de réflexivité vis-à-vis des effets d'un dispositif méthodologique, qui crée un contexte de réception *in vitro* et sous surveillance, sur les réactions et les réponses des enquêtés. Ces recherches manquent ensuite de réflexivité axiologique, dans la mesure où les points d'appui normatifs qui permettent de qualifier certaines images de « violentes » et certaines attitudes de « dangereuses » sont présentés comme des allant de soi et ne sont pas ouverts à la délibération politique. La dimension interprétative de l'activité de réception est par ailleurs ignorée, alors même que certains des films « misogynes » auxquels les enquêtés sont « exposés » peuvent faire l'objet de lectures féministes³. Un des résultats les plus intéressants issus de cette psychologie béhavioriste, inspiré du modèle du *third person effect*⁴, est qu'il existe une corrélation positive entre le fait d'attribuer davantage d'effets à la pornographie sur les autres que sur soi-même, et l'opinion selon laquelle la censure de la pornographie doit être renforcée⁵.

¹ Giami Alain, de Colomby Patrick et groupe ACSF, « La vie sexuelle des amateurs de pornographie », *Sexologies. Revue européenne de sexologie médicale*, vol. 6, n° 22, 1997, p. 40-47. Giami Alain, « Que représente la pornographie ? », in Simone Bateman (dir.), *Morale sexuelle*, Paris, CNRS, 2004, p. 33-65.

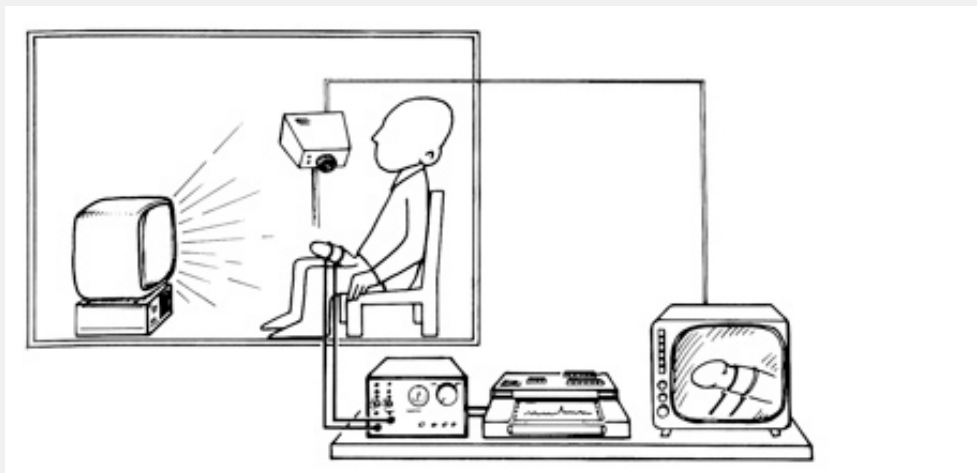
² McNair Brian, « Rethinking the effects paradigm in porn studies », *Porn Studies*, vol. 1, n° 1-2, 2014, p. 161-171.

³ Kipnis Laura, « Comment se saisir de la pornographie ? », in Florian Vörös (dir.), *Cultures pornographiques. Anthologie des porn studies*, Paris, Éditions Amsterdam, 2015, p. 42. Edward Donnerstein et Daniel Linz utilisent par exemple dans leurs enquêtes une scène de viol d'une femme par trois hommes tirée du film *I Spit on Your Grave* (Meir Zarchi, 1978) sans tenir compte du fait que le reste du film est consacré à la vengeance meurtrière d'un personnage féminin.

⁴ Davison W. Phillips, « The Third-Person Effect in Communication », *Public Opinion Quarterly*, vol. 47, n° 1, 1983, p. 1-15.

⁵ Gunther Albert C., « Overrating the X-Rating: The Third-Person Perception and Support for Censorship of Pornography », *Journal of Communication*, vol. 45, n° 1, 1995, p. 27-38.

Illustration 1. Le pléthysmographe pénien



Source : J. Opsomer, F. X. Wese, P. J. Van Cangh, « Visual Sexual Stimulation Plethysmography: Complementary Test to Nocturnal Penile Plethysmography », *Urology*, 35(6), 1990, p. 504-507.

La conception de la réception comme réponse somatique à un stimulus visuel et le projet positiviste de quantification des effets de la pornographie est porté à son comble en psychiatrie. Au sein de cette discipline, un dispositif méthodologique associe en effet l'exposition aux images pornographiques et la mesure de l'afflux sanguin dans le pénis, par l'intermédiaire d'un pléthysmographe (voir illustration 1). Cette technique est mise en place en 1947 par le psychiatre tchèque Kurt Freund pour distinguer les « vrais » des « faux » homosexuels parmi les hommes qui demandent l'exemption du service militaire¹. Après avoir été utilisé dans le cadre de thérapies aversives (associant de « mauvaises » images à de « mauvaises » sensations) de l'homosexualité masculine², il est aujourd'hui utilisé dans le cadre de thérapies non-aversives (associant de « bonnes » images à de « bonnes » sensations) pour la guérison de l'agressivité sexuelle masculine³ et, dans sa version vaginale, pour les troubles du désir sexuel féminin⁴. L'introduction de la pornographie dans des thérapies non-aversives est le signe d'un changement de statut des représentations sexuelles : la « bonne » pornographie visionnée de la « bonne » manière devient « bonne » pour la santé. Ce changement de statut biopolitique de la pornographie avait été amorcé dès la Première

¹ Freund Kurt, « A laboratory Method for Diagnosing Predominance of Homo- or Hetero-Erotic Interest in Male », *Behaviour Research and Therapy*, vol. 1, 1963, p. 85-93.

² Jagose Annamarie, *Orgasmology*, Durham et Londres, Duke University Press, 2012.

³ Lotringer Sylvère, *À Satiété*, Paris, Éditions du Rocher, 2006.

⁴ Irvine Janice, « Regulating Passions: The Invention of Inhibited Sexual Desire and Sexual Qddiction », in Jennifer Terry, Jacqueline Urla (dir.), *Deviant Bodies: Critical Perspectives on Difference in Science and Popular Culture*, Bloomington, Indiana University Press, 1995.

Guerre mondiale avec la distribution aux troupes par les États-majors de cartes postales érotiques représentant des femmes nues¹. Le XX^e siècle marque ainsi un tournant avec l'apparition d'usages institutionnels des « effets » de la pornographie hétéronormée pour prévenir, identifier ou soigner les anomalies sexuelles des hommes et, plus rarement, des femmes.

Un dispositif advient selon Michel Foucault pour « remplir une fonction stratégique », souvent pour « répondre à une urgence² ». Cette urgence est posée à la fin du XIX^e siècle par la visibilité et l'accessibilité croissantes de la pornographie, dans un contexte de rigidification des normes de pudeur, ainsi que de stabilisation d'un ordre social reposant sur des hiérarchies d'âge, de genre, de race et de classe. Foucault poursuit en expliquant que les dispositifs survivent ensuite, en se reconfigurant, aux intentions qui ont présidé à leur mise en place. Comment les relations de savoir-pouvoir qui se nouent au XIX^e siècle autour du problème des effets de la pornographie se reconfigurent-elles aujourd'hui à l'occasion des entreprises de morale ciblant l'addiction à la pornographie et la sexualité des jeunes de banlieue ?

¹ Prévost-Bault Marie-Pascale, « Cartes postales coquines et grivoises de la Grande Guerre », in François Rouquet, Fabrice Virgili, Danièle Voldman (dir.), *Amours, guerre et sexualité*, Paris, Gallimard, 2007, p. 38-47.

² Foucault Michel, « Le jeu de Michel Foucault », *op. cit.*, p. 299.

B - Le danger internet : entreprises de morale contemporaines

La généalogie du regard médical sur les publics « vulnérables » permet d'éclairer la manière dont sont aujourd'hui formulés les « risques » et les « dangers » de la visibilité et de l'accessibilité des pornographies numériques.

1) L'invention de l'addiction à la pornographie

La diffusion dans les années 2000 du vocabulaire de l'addiction à la pornographie dans la sphère publique française peut être envisagée comme un processus de remédicalisation¹ de l'usage de pornographie. L'invention de l'addiction à la pornographie² est un processus de formation conjointe d'un nouveau domaine de savoir : découvrir, observer et distinguer l'état de dépendance à la pornographie ; d'une nouvelle forme de subjectivité : se reconnaître comme dépendant ; et surtout d'un nouveau type de normativité : diagnostiquer et prendre en charge cet état de dépendance pour restructurer le comportement sexuel autour de désirs et de pratiques réfléchis comme moins asservissants et plus épanouissants.

Un premier savoir pratique de la sortie de la dépendance à la pornographie est formulé, sans l'intermédiaire du corps médical, dans le cadre des pratiques de prise en charge mutuelle au sein des Alcooliques Anonymes de Boston à la fin des années 1970³. À partir de leur expérience personnelle, des membres de ce groupe d'entraide transposent le langage et les méthodes de sortie de la dépendance à l'alcool vers la « dépendance au sexe et à l'amour ». Le remède à l'état d'aliénation causé par des plaisirs sexuels vécus comme frustrants, au premier rang desquels la pornographie, consiste en un recentrement sur une sexualité relationnelle équilibrée dans le cadre d'un couple hétérosexuel stable, perçue comme plus épanouissante.

À partir de son travail thérapeutique avec des *sex addicts*, le psychologue Patrick Carnes propose au début des années 1980 une première conceptualisation scientifique des dynamiques d'addiction à l'œuvre dans la consommation de pornographie⁴. Dans son modèle de chute progressive dans la « dépendance sexuelle », l'usage masturbatoire intensif de photographies et de films explicites – avec la fréquentation de prostituées et les pratiques

¹ Conrad Peter, « Medicalization and Social Control », *op. cit.*

² Vörös Florian, « L'invention de l'addiction à la pornographie », *Sexologies*, vol. 18, n° 4, 2009, p. 270-276.

³ Levine Martin et Troiden Richard, « The Myth of Sexual Complacency », *The Journal of Sex Research*, vol. 25, n° 3, p. 356.

⁴ Carnes Patrick, *Out of Shadows: Understanding Sexual Addiction*, Minneapolis, CompCare Publications, 1983.

homosexuelles – constitue le premier niveau d’une escalade dans la recherche de sensations sexuelles toujours plus « extrêmes, toxiques et dangereuses », culminant avec le passage à l’acte criminel (viol, pédophilie). En parallèle, des recherches sur la « compulsion sexuelle » et sur l’« hypersexualité » prennent également pour objet la grande consommation de pornographie, en l’assimilant à un trouble obsessionnel compulsif (TOC), ou en l’interprétant comme l’extériorisation d’un trop-plein d’énergie sexuelle interne. Ces notions voisines dessinent alors les traits d’un nouveau domaine de savoir : celui des « troubles du contrôle sexuel ».

Le volume des publications scientifiques abordant l’addiction à la pornographie s’accroît considérablement à partir du milieu des années 1990, avec l’essor des études sur la « cyberdépendance », conçue comme l’ensemble des « polyaddictions » se situant à l’intersection entre l’addiction aux nouvelles technologies et des formes d’addictions comportementales plus anciennes (jeu pathologique, achat compulsif, addiction sexuelle). La psychologue K. Young¹ propose la première définition scientifique de la cyberdépendance en transposant aux usages d’internet le questionnaire élaboré pour diagnostiquer le jeu pathologique, seule addiction comportementale reconnue dans les quatrième (1994) et cinquième (2013) versions du *Diagnostic and Statistical Manual of mental disorders*.

À l’instar de l’addiction sexuelle, cet intérêt clinique pour l’addiction à l’internet intervient alors que la catégorie fait déjà l’objet d’une connaissance profane. L’étude de Young se base en effet sur des groupes d’entraide (Internet Addiction Support Group, Webaholics Support Group) qui s’auto-diagnostiquent comme dépendants avant même d’avoir sollicité une intervention médicale. Le sous-ensemble de la dépendance au cybersexe² recouvre l’usage excessif et incontrôlé de sites pornographiques, de chats érotiques et de sites de rencontres. Le « sexe virtuel » est conçu comme une drogue qui, en tant que telle, constitue toujours une échappatoire illusoire à la réalité. Le dépendant y trouve un refuge face aux frustrations relationnelles, aux difficultés à assumer son corps, ou encore aux traumatismes sexuels. Prisonnier du virtuel, il se sent coupable et honteux face à ses fantasmes et perd toute estime de soi. Il perd également goût pour la « vraie » sexualité relationnelle et s’enferme dans la masturbation solitaire ; puis se désocialise progressivement : la dislocation du couple,

¹ Young Kimberley, « Internet Addiction: The Emergence of a New Clinical Disorder », *CyberPsychology & Behavior*, n° 1, 1998, p. 237-244.

² Cooper Alvin (dir.), *Cybersex: The Dark Side of the Force. A Special Issue of the Journal of Sexual Addiction and Compulsion*, New York, Routledge, 2000. Griffiths Mark, « Does Internet and Computer Addiction Exist? Some Case Study Evidence », *CyberPsychology & Behavior*, vol. 3, n° 2, 2000, p. 211-218.

l'éloignement des enfants et l'échec professionnel sont les éléments classiques de la chute dans la « cybersexedépendance ».

En France, la première étude empirique d'envergure sur « l'utilisation d'internet et ses conséquences sur le comportement sexuel de ses consommateurs » est menée en 2005 par une sexologue¹, sur le même modèle que la MSNBC On-Line Sexuality Survey conduite aux États-Unis par une équipe de psychologues². L'enjeu est de distinguer les usages relevant de l'addiction des usages normaux. Les mises en récit de leur rapport à la pornographie par des patients face à un thérapeute, transformées ensuite en corpus d'études de cas, ont fourni un premier matériau empirique. L'accumulation des témoignages individuels permet ensuite de dégager des définitions typiques de l'état pathologique comme sensation de perte de contrôle de son corps face au pouvoir d'excitation des images ; sensation associée à des dynamiques plus larges de désengagement de la sexualité relationnelle, de développement de fantasmes extrêmes et de perte de contact avec la réalité. Le recensement de ces traits distinctifs a ensuite permis l'élaboration de tests de dépistages³ et l'accumulation d'un savoir clinique a fini par donner lieu à des tentatives de mesure de la prévalence de la dépendance au cybersexe en population générale, à travers des enquêtes par questionnaire en ligne. À partir d'un échantillon de 7 588 réponses spontanées, dont 89 % proviennent d'hommes, Valérie Cordonnier distingue trois populations : « les utilisateurs pour qui il s'agit d'un divertissement », « les utilisateurs à risque » et « les utilisateurs compulsifs ». Ces derniers représentent 10 % de la population enquêtée ; ils étaient 8,5 % dans l'enquête états-unienne MSNBC.

Le recours aux tests de dépistage puis à l'enquête épidémiologique témoigne d'une volonté d'expertiser, de la manière la plus « objective » qui soit, l'état d'addiction en effaçant les dimensions « subjectives » du diagnostic. Le fonctionnement standardisé de ces techniques d'enquête s'oppose alors à la contingence de l'acte de langage par lequel un individu donné, dépositaire d'une certaine autorité (psychologue, psychiatre, sexologue, psychanalyste), juge « pathologique » la consommation de pornographie d'un autre individu

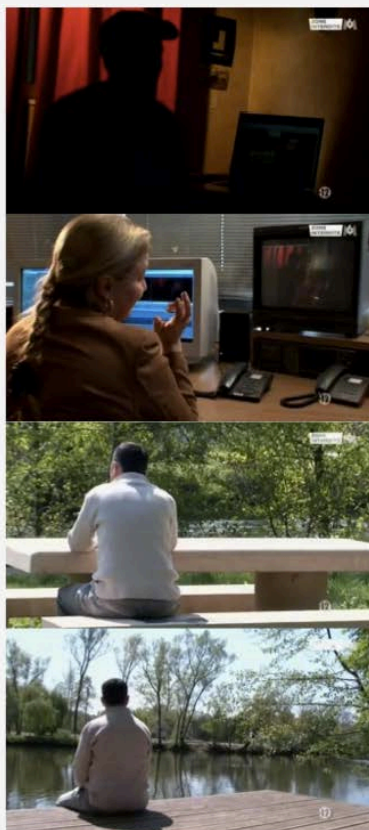
¹ Cordonnier Valérie, « Cybersexe et addiction : quelle thérapie ? », *Sexologies*, vol. 15, n° 3, 2006, p. 202-209.

² Cooper Alvin, Sherer Coralie, Boies Sylvain et Gordon Barry, « Sexuality on the Internet: From Sexual Exploration to Pathological Expression », *Professional Psychology: Research and Practice*, vol. 30, n° 2, 1999, p. 154-164.

³ Tels que le Sexual Addiction Screening Test, la Compulsive Sexuality Scale ou plus récemment la Compulsive Internet Use Scale. Ces instruments fonctionnent d'une manière assez simple : si vous dépassez un certain ratio de réponses positives, alors votre usage relève de la pathologie.

donné se présentant à lui dans le cadre d'un cabinet de consultation. Le seuil des onze heures hebdomadaires de cybersexe retenu par une majorité de ces questionnaires, bien qu'il puisse être considéré plus « objectif » parce que reposant sur des données chiffrées, n'atteste toutefois d'un état pathologique que dans la mesure où il est accompagné d'un sentiment de « culpabilité », de « honte » et de « perte de contrôle » : autrement dit, d'un jugement personnel négatif de l'enquêté sur sa pratique. Ou bien d'une « minimisation des risques » et d'un « refus de se soigner » : autrement dit, d'un jugement personnel négatif de l'enquêteur sur la pratique de l'enquêté. Ces méthodes de mesure du degré d'addiction ne font donc *in fine* que quantifier la perception négative par le patient, par son entourage ou par le clinicien lui-même, d'un investissement intensif dans une pratique sexuelle et culturelle peu légitime par rapport aux échelles de valeur dominantes.

Illustration 2. L'iconographie de la chute dans l'addiction à la pornographie



Zone Interdite,
M6, 14/06/2009



Le Journal de la santé,
France 5, 15/10/2009



Sortir de la pornodépendance.
<http://orroz.net>
(dernière consultation : 16/09/2015)

Face à cette impossibilité radicale de circonscrire objectivement la pathologie¹ à travers les déclarations des individus sur leurs pratiques de consommation, deux possibilités s'offrent à l'expertise. La première stratégie est le recours à une définition tautologique de la maladie : l'addiction à la pornographie existe puisque certaines personnes en souffrent. L'exposition de la détresse psychologique des patients à travers l'accumulation des études de cas remplace ici l'argumentation scientifique comme mode d'administration de la preuve. Cette position de repli transforme alors l'expert en porte-parole d'une souffrance qui ne serait pas reconnue par les institutions médicales. La reconnaissance et la diffusion d'une expertise sur l'addiction à la pornographie passe en fait par l'investissement d'espaces non scientifiques où la parole du clinicien peut faire autorité : reportages journalistiques, talk-shows télévisés et surtout sites internet amateurs² (voir illustration 2). La deuxième stratégie consiste à prouver l'existence d'une dépendance à la pornographie avec l'Imagerie par Résonance Magnétique (IRM), c'est-à-dire en faisant directement « parler » le cerveau, sans intermédiation de la parole du patient. Des études en neurobiologie, menées cette fois-ci par des chercheurs ouvertement anti-pornographie³, s'attachent ainsi à démontrer que l'exposition continue aux images pornographiques provoque à court (sécrétion de sérotonine, d'ocytocine, de dopamine et de testostérone) et long terme (inhibition des circuits de récompense) les mêmes altérations des mécanismes naturels de la prise de plaisir que celles observées chez les usagers de drogues dures.

Au-delà des variations dans le discours des différents acteurs (psychiatres, psychologues, sexologues, militants anti-pornographie, ex-dépendants, journalistes) impliqués dans la lutte contre l'addiction à la pornographie, l'état de santé sexuelle auquel il est implicitement fait référence consiste en une sexualité relationnelle régulière (mais modérée), s'inscrivant dans une relation de couple durable n'impliquant aucun fantasme pervers (concentration sur l'acte en lui-même), et permettant une vie sociale « réussie ». Un enchevêtrement de plusieurs régimes de normativité sexuelle est ainsi impliqué dans la production de cette nouvelle anomalie sexuelle : la norme de « bon fonctionnement sexuel »,

¹ Les addictions à la sexualité, à internet et à la pornographie ne sont toujours pas reconnues par l'Organisation mondiale de la santé et l'Association des psychiatres américains.

² Voir notamment le site pionnier « Se sortir de la pornodépendance » fondé en 2000, géré par un « ex-dépendant », et qui revendiquait cinq à six cents connexions par jour sur son forum en 2006, disponible à l'adresse : www.orroz.net (consulté le 16 septembre 2015).

³ Riesman Judith, *The Psychopharmacology of Pictorial Pornography: Restructuring Brain, Mind and Memory and Subverting Freedom of Speech*, Crestwood, The Institute for Media Education, 2000.

selon laquelle une sexualité relationnelle régulière, associée à une minimisation de l'autosexualité (perte de l'énergie sexuelle masculine), serait une source d'équilibre psychologique et de performance corporelle ; l'idéal conjugal, selon lequel le seul plaisir sexuel épanouissant est celui qui participe de la construction d'une relation de couple durable ; et enfin la norme hétérosexuelle, à travers l'opposition entre des relations sexuelles « normales » et « saines » (coït hétérosexuel) et des fantasmes pornographiques « extrêmes » ou « pervers » (représentations de viols, d'actes pédophilies, zoophilies, mais aussi des sexualités gay, trans ou BDSM¹). La lutte contre la dépendance à la pornographie peut dès lors être envisagée comme entreprise de morale visant à l'imposition d'une certaine norme du plaisir sexuel, duquel l'usage « excessif » d'images pornographiques serait exclu.

Le postulat essentialiste de ces discours est que l'addiction à la pornographie touche naturellement plus les hommes que les femmes en raison de leur constitution psychologique ou hormonale différente. La couverture du phénomène par les émissions de télévision, les dossiers de la presse féminine ou l'aide à la sortie de la dépendance proposée par les sites internet spécialisés vient alors renforcer ce contraste entre hypervisibilité pathologique de la consommation des hommes et invisibilité de la consommation des femmes. D'une part, en cantonnant les femmes aux rôles conventionnellement féminins de la « thérapeute », de « l'épouse » ou de la « mère » de dépendant. D'autre part en construisant un imaginaire masculin autour de la pathologie. Les représentations écrites et visuelles de « l'accro » mettent en effet quasi systématiquement en scène des hommes hétérosexuels blancs d'âge moyen (la trentaine ou la quarantaine) à travers la figure typique du « monsieur-tout-le-monde sain et normal » à l'intérieur duquel sommeillerait une personnalité « monstrueuse », « machiste » et « perverse » que la pornographie viendrait réveiller. À la différence des perspectives behavioristes en termes de conduites « antisociales » envers autrui, et en particulier des hommes envers les femmes, la perspective de l'addiction s'intéresse avant tout à la détérioration de la santé sexuelle de ceux qui deviennent prisonniers des images : alors que le « délinquant sexuel » est coupable d'un passage à l'acte criminel à partir de ses fantasmes pornographiques, le « pornodépendant » est victime des sensations nerveuses et musculaires causées par les images à son insu.

Les liens tissés au XIX^e siècle entre d'une part contrôle de soi et contrôle des autres et, d'autre part, santé individuelle et santé du corps social restent ainsi au centre de la

¹ Bondage, Discipline, Domination, Soumission, Sadomasochisme.

formulation contemporaine du problème de la consommation de pornographie « excessive ». Ce processus de remédicalisation se fait au nom d'une nouvelle norme sexuelle : l'addiction à la pornographie se définit moins par son écart avec la norme de l'hétérosexualité reproductive que par son écart avec la norme d'épanouissement sexuel au sein du couple. Si ce langage médical est largement contesté, l'enjeu du débat est bien la légitimité de l'usage de pornographie.

2) Jeunesse victime et jeunesse coupable

La rhétorique de la « protection de la jeunesse » est depuis le XIX^e siècle la clé de voûte aussi bien de la justification de la censure d'État que des mises en gardes formulées par les mouvements anti-pornographie. Une nouvelle « rhétorique de l'anxiété¹ » émerge à partir du milieu des années 1990 avec le développement de l'accès domestique à internet et l'essor des filtres parentaux ; nous la saisissons ici à travers l'analyse des rapports officiels et des projets de loi relatifs à la pornographie publiés depuis l'an 2000. À l'exception d'un rapport dirigé par deux sociologues des médias², plus nuancé et équilibré, les rapports officiels des années 2000 ont quasi exclusivement recours à l'expertise des magistrats, psychocriminologues et pédopsychiatres, au détriment des sciences sociales³.

Dans les rapports officiels, la pornographie en ligne est décrite comme un « foisonnement » et un « pullulement⁴ » connotant l'idée d'une reproduction animale hors de contrôle. Aux multiples « bienfaits » d'internet s'opposent les « risques » que représentent « la désinformation et le contenu choquant (violence, pornographie)⁵ » et qui doivent être prévenus par le contrôle parental. Les rapports convergent toutefois sur le constat de la difficulté de contrôler l'accès aux pornographies numériques. Un projet de loi déposé par le député UMP Christian Vanneste propose, en s'inspirant des travaux de la députée

¹ Patterson Zabet, « Going On-Line: Consuming Pornography in the Digital Era », in Linda Williams (dir.), *Porn Studies*, Durham, Duke University Press, 2004, p. 104-123.

² Frau-Meigs Divina, Jehel Sophie et Collectif Interassociatif Enfance et Médias (CIEM), *L'Environnement médiatique des jeunes de 0 à 18 ans : que transmettons-nous à nos enfants? Rapport à M^{me} Ségolène Royal, Ministre déléguée à la Famille, à l'Enfance et aux Personnes handicapées*, Paris, 2002.

³ Maigret Éric, « Le rapport Kriegel ou le bégaiement de la mythologie des effets », *Médiamorphoses*, n° 10, 2004, p. 64-66. Les rares sociologues invoqués, à l'instar de Richard Poulin, travaillent essentiellement à partir des résultats des enquêtes psychologiques en termes d'effets directs des images sur les comportements.

⁴ Assouline David, *Rapport d'information fait au nom de la commission des Affaires culturelles sur l'impact des nouveaux médias sur la jeunesse*, Sénat, 2008, p. 65.

⁵ Défenseur des droits, *Enfants et écrans : grandir dans un monde numérique*, Paris, La Documentation française, 2012, p. 16.

conservatrice britannique Claire Perry, de « bloquer par défaut l'accès aux sites à caractère pornographique¹ ». Si ce projet de loi visant à contraindre les fournisseurs d'accès à bloquer par défaut l'accès des usagers à une liste n'aboutit pas en France, il est adopté en 2013 en Grande-Bretagne sur proposition du gouvernement de David Cameron.

Ces rapports ne ciblent pas uniquement la pornographie comme genre médiatique mais plus largement la « pornographisation » et « l'hypersexualisation² », entendues comme la prolifération dans la culture grand public des codes pornographiques. La diversité des pornographies est systématiquement réduite à l'opposition entre « porno *soft* » et « porno *hard* » et aucune mention n'est faite de la pornographie gay ou des pornographies féminines et féministes. La pornographie n'est souvent même pas considérée comme un genre médiatique à part entière, notamment lorsqu'elle est considérée « comme un “cas particulier” de la violence³ » dans les médias.

La pornographie n'est pas envisagée comme une pratique culturelle associée à la construction de sens mais comme une pratique psychotrope purement somatique⁴. Le jeune public est décrit comme « soumis à des représentations dont le potentiel émotionnel le déborde totalement⁵ ». L'enquête européenne ESPAD 2003 (European School Survey Project on Alcohol and Other Drugs), citée par de nombreux rapports, traite de la consommation de pornographie sur un même plan que la consommation d'alcool et de cannabis. Elle établit ensuite des corrélations entre la consommation de pornographie et des variables telle que la zone d'habitation, la situation matrimoniale des parents, le niveau d'études du père et de la mère et l'absentéisme scolaire. La pornographie est implicitement présentée comme un comportement aliéné qui enferme les classes populaires dans leur position sociale subalterne. La reproduction des classes sociales *via* la pornographie se ferait en deux temps : d'un côté, « plus le niveau d'études du père est élevé, moins les jeunes sont des spectateurs assidus », de

¹ Vanneste Christian, *Proposition de loi visant à lutter contre la pornographie*, 2011.

² Jouanno Chantal, *Contre l'hypersexualisation. Un nouveau combat pour l'égalité*, Sénat, 2012.

³ Kriegel Blandine, *La Violence à la télévision. Rapport à M. Jean-Jacques Aillagon ministre de la culture et de la communication*, Paris, ministère de la Culture et de la Communication, 2002, p. 70.

⁴ Depuis le modèle de la « seringue hypodermique » d'Harold Lasswell, il est courant de recourir à l'image de la drogue pour conférer l'idée que les consommateurs des médias sont passifs. La sociologie de l'usage de drogue montre toutefois que l'expérience des drogues est toujours médiée par la culture. Howard Becker décrit par exemple le processus d'apprentissage de la perception et du goût pour les effets de la marijuana, Becker Howard, *Outsiders. Études de sociologie de la déviance*, *op. cit.*, p. 70-75.

⁵ Brisset Claire, *Les Enfants face aux images et aux messages violents diffusés par les différents supports de communication. Rapport de M^{me} Claire Brisset, Défenseure des enfants, à M. Dominique Perben, Garde des Sceaux, Ministre de la Justice*, 2002, p. 8.

l'autre, « les jeunes “absentéistes”, garçons comme filles, sont plus souvent des spectateurs assidus¹ ». Alors que cette enquête ne faisait qu'instaurer le soupçon à travers des corrélations statistiques, celles-ci ont été mobilisées par certains acteurs comme des « preuves » d'un rapport de cause à effet entre usage de pornographie et pratiques déviantes – le projet de loi déposé par Christian Vanneste allant jusqu'à invoquer le suicide.

Le jeune public de la pornographie est alternativement présenté comme victime « traumatisée » et comme coupable « agressif ». Le premier registre est prédominant, dans la mesure où les rapports partent du postulat contestable que les adolescent·e·s tombent sur des contenus pornographiques par erreur et par hasard, sans les avoir activement cherchés. Le rapport Kriegel va jusqu'à comparer le traumatisme sexuel que représenterait l'exposition involontaire à la pornographie à un viol². Les jeunes femmes sont unanimement présentées comme des victimes³, selon trois déclinaisons différentes. L'adolescente « dégoûtée » par les images pornographiques est la figure la plus présente dans les rapports. Celle-ci s'appuie sur les résultats de l'enquête ESPAD, où une majorité de garçons se dit amusée et une majorité de filles se dit dégoûtée par la pornographie⁴. Les adolescentes conformeraient ensuite leurs pratiques sexuelles et leur présentation de soi à des désirs masculins informés par la pornographie : « c'est comme si les normes pornographiques leur pénétraient littéralement la peau⁵ ». Elles peuvent enfin souffrir d'un rapport banalisé à des pratiques jugées déviantes, comme par exemple le fait d'avoir un rapport sexuel avec plusieurs hommes à la fois.

La différence entre garçons victimes et garçons coupables de pornographie est souvent, comme le note Éric Fassin⁶ à propos du discours journalistique sur les « tournantes », une

¹ Conseil Supérieur de l'Audiovisuel, « Les effets de la pornographie chez les adolescents », *La Lettre du CSA*, n° 178, 2004.

² Kriegel Blandine, *La Violence à la télévision*, *op. cit.*, p. 26.

³ Pour une analyse du traitement différencié du comportement des filles et des garçons dans les discours sur la transformation de la sexualité des jeunes, voir Bozon Michel, « Autonomie sexuelle des jeunes et panique morale des adultes », *Agora débats/jeunesses*, vol. 60, n° 1, 2012, p. 121-134.

⁴ La frontière entre le plaisir et le dégoût est souvent mince dans les expériences de la pornographie. Le très faibles taux de déclaration d'expériences traumatisantes dans l'ensemble de ces enquêtes n'est jamais relevé. Selon l'enquête EU Kids Online, 14 % des 9-16 ans ont vu des images pornographiques lors de leur navigation (soit moins que les 23 % qui en ont vu *via* d'autres médias), un tiers rapportent une expérience « négative » et seulement 2 % disent que cela a été une expérience « très négative ». Livingstone Sonia, Görzig Anke, Haddon Leslie, Olafsson Kjartan (dir.), *Risk and Safety on the Internet: The Perspective of European Children*, Londres, LSE, 2011.

⁵ Richard Poulin, cité in Jouanno Chantal, *Contre l'hypersexualisation. Un nouveau combat pour l'égalité*, *op. cit.*, p. 30.

⁶ Fassin Eric, *Liberté, égalité, sexualités. Actualité politique des questions sexuelles*, Paris, Belfond, 2003, p. 191-220. Voir également Hamel Christelle, « “Faire tourner les meufs”. Les viols collectifs : discours des

différence de classe et de race entre « nos » enfants et « leurs » enfants, entre « têtes blondes » et « petits caïds ». Le projet de loi déposé par la députée UMP Marcelle Ramonet, lorsqu'il établit une chaîne de relations causales entre « dégradation de l'image de la femme » par la consommation de pornographie et « augmentation du nombre d'agressions sexuelles », invoque par euphémisme les « tournantes » pratiquées par « une partie de la population », des « jeunes adultes », les « plus fragiles », frappés par une « inquiétante altération de leurs références morales¹ ». Le rapport Bur décrit « des relations hommes/femmes particulièrement violentes ou perverses, très éloignées des valeurs transmises dans les sociétés européennes² ». Tandis que dans son audition pour le rapport Assouline, Nadine Morano avance que « l'impact des médias est particulièrement fort dans les familles les plus démunies, dans lesquelles les enfants passent beaucoup de temps devant la télévision, plus de 1 200 heures par an³ ».

L'analyse de l'article de presse « Pourquoi aime-t-on si mal en banlieue ? », paru en 2001 sur le site web du magazine *Psychologies*⁴ permet d'explicitier ce qui reste implicite dans les projets de loi et les rapports officiels, concernant le lien entre « effets de la pornographie » et « jeunes de banlieue ». Cet article se présente comme un reportage « au cœur d'un quartier difficile des Hauts-de-Seine » à l'occasion d'un débat sur les « tournantes » organisé pour les élèves d'une classe de Brevet d'études professionnelles (BEP) d'un lycée d'enseignement professionnel (LEP). De la question du viol, l'article glisse rapidement vers la question de l'influence de la pornographie et du *gangsta-rap*, envisagés comme des formes d'apologie du viol. Entre fascination et répulsion, le recours à des termes présentés comme vernaculaires tels que « kiffer » et « niquer » vient refléter la « culture machiste des bandes », teintée de « tradition musulmane ». Un enquêté, « Youssef », vient incarner une masculinité arabe violente et archaïque, inassimilable aux valeurs égalitaires de

médias et des agresseurs », *Gradhiva*, n° 33, 2003, p. 85-92. Mucchielli Laurent, *Le Scandale des "tournantes". Dériver médiatiques, contre-enquête sociologique*, Paris, La Découverte, 2005.

¹ Ramonet Marcelle, *Proposition de loi visant à renforcer la protection des mineurs face à la propagation de la pornographie sur Internet*, 2007.

² Bur Yves, *Rapport fait au nom de la commission des affaires culturelles, familiales et sociales sur la proposition de loi n° 317 visant à protéger les mineurs contre la diffusion de programmes comprenant des scènes de violence gratuite ou de pornographie*, Assemblée Nationale, 2002, p. 19.

³ *Ibid.*, p. 130.

⁴ Drouet Jean-Baptiste, « Pourquoi aime-t-on si mal en banlieue? », *Psychologies.com*, 2001. Pour une analyse sociologique, féministe et non-orientaliste, des rapports de genre dans les cités HLM, voir Clair Isabelle, *Les Jeunes et l'amour dans les cités*, Paris, Armand Colin, 2008.

la République française¹. L'usage des mots « barbare » et « bestial » racialise la domination masculine en la renvoyant à l'animalité et la sauvagerie de ces jeunes hommes. Le récit journalistique va jusqu'à sexualiser architecture, en comparant les barres HLM à des « utérus géants » et en présentant les fameuses « caves » où se déroulent « les trois quarts des tournantes » comme des « lieux enterrés, univers dégradants qui échappent aux codes sociaux présents en surface ». Les experts convoqués incarnent par contraste une masculinité rationnelle et égalitaire, implicitement blanche et porteuse des valeurs républicaines².

Au cours des années 2000, la pornographie a été successivement ou conjointement dénoncée dans l'espace public comme la cause de problèmes de santé, de comportements asociaux, de violence masculine, de renforcement des stéréotypes sexistes, de relâchement dans les comportements de prévention vis-à-vis du VIH, d'une perte d'intérêt pour la culture légitime, ou encore de dissociation entre amour et sexualité. L'objectif de l'éducation sexuelle auprès des jeunes est par exemple, selon le rapport Kriegel, de « parvenir à l'harmonie de couple³ » et de renouer le lien rompu entre amour et sexualité. Cette bataille contre ces images « dénuées de poésie⁴ » s'inscrit aussi dans une entreprise de morale qui vise plus largement à promouvoir les bonnes pratiques culturelles. Cette promotion des valeurs civilisationnelles que seraient l'Amour et la Culture réunit dans les années 2000 un large éventail d'acteurs politiques allant de l'extrême droite à la « gauche morale⁵ ». Contrairement à la rhétorique positiviste de la « preuve » scientifique mobilisée par ces rapports, le danger représenté par la consommation de pornographie n'est alors pas tant, comme le fait remarquer Ruwen Ogien, un « danger psychologique » qu'un « danger idéologique⁶ ». Pour le dire dans les termes de la théorie *queer*, la justification de la censure au nom de « protection de la jeunesse » relève d'un « futurisme reproductif⁷ » qui ne vise pas tant à garantir des droits aux enfants qu'à reproduire une idéologie hétérosexuelle, familialiste et nationaliste.

¹ Sur la construction médiatique du « garçon arabe » par la focalisation sur son sexe, voir Guénif-Souilamas Nacira et Macé Éric, *Les Féministes et le garçon arabe*, La Tour d'Aigues, L'Aube, 2004.

² Sur la construction de la masculinité blanche dans les reportages sur les violences de genre à la périphérie de la République, voir Dalibert Marion, « Le marquage socio-discursif de la race par le genre. Les « roms », les Tunisiens, les Ukrainiens et les habitants des banlieues françaises dans les médias », *Revue française des sciences de l'information et de la communication*, n° 4, 2014.

³ Kriegel Blandine, *La Violence à la télévision*, op. cit., p. 25.

⁴ *Ibid.*, p. 26.

⁵ Fassin Eric, *Liberté, égalité, sexualités. Actualité politique des questions sexuelles*, op. cit., p. 202-206.

⁶ Ogien Ruwen, *Penser la pornographie*, Paris, PUF, 2003, p. 134.

⁷ Edelman Lee, *L'Impossible homosexuel. Huit essais de théorie queer*, Paris, Epel, 2013.

Paradoxalement, la croyance positive en la preuve scientifique par l'observation directe des corps exposés aux images oblige le rapport Kriegel à nuancer : « en matière de spectacles pornographiques, les dommages n'ont pu être établis scientifiquement car il est interdit de mener des expériences psychologiques sur les enfants avec ce genre de films ». Et le rapport de continuer : « mais de fortes présomptions et de sérieux soupçons suffisent pour justifier des mesures de protection ». Faute de preuves scientifiques, le rapport invoque alors le « principe de précaution¹ », plaçant ainsi la « toxicité » présumée des images pornographiques au même niveau que les organismes génétiquement modifiés ou les émissions électromagnétiques de téléphone portable.

Si les théories médico-scientifiques et les normes sexuelles invoquées ont évolué, la formulation dominante du problème reste inchangée : la consommation de pornographie aurait un effet négatif sur la sexualité des jeunes, et cela serait fondé en science.

3) La vulnérabilité aux effets de la pornographie dans les discours de prévention du VIH

La prévention de la transmission sexuelle du VIH-sida constitue une autre arène publique où l'idée d'un effet direct de la pornographie sur les comportements des publics « vulnérables » est toujours vivace.

Les campagnes de prévention de la transmission sexuelle du VIH-sida visent en général à avoir un effet positif sur les connaissances, les croyances, les attitudes et les comportements du public². Depuis les années 1980, la promotion du sexe gay à moindre risque se fait notamment à travers des contenus sexuels explicites et la mobilisation des codes visuels du porno gay³. La littérature scientifique qui étudie le lien entre usage de pornographie et comportements prophylactiques s'intéresse toutefois, dans la grande majorité des cas, aux effets *négatifs* de la pornographie sur les comportements des *jeunes* et, en priorité des jeunes hommes.

¹ Kriegel Blandine, *La Violence à la télévision*, *op. cit.*

² Pour une histoire des campagnes de prévention du VIH en France, voir Paicheler Geneviève, *Prévention du sida et agenda politique. Les campagnes en direction du grand public, 1987-1996*, Paris, CNRS, 2002.

³ L'association Gay Men Health Crisis à New York (Greg Bordowitz, Jean Carlomusto, GMHC Safer Sex Project, 1989) et la AIDS Hilfe en Allemagne (Wieland Speck, Safer Sex Promotion Videos, 1990) sont ainsi devenues productrices de courts métrages pornographiques à la fin des années 1980. Des acteurs de porno gay participent régulièrement aux campagnes des associations de santé communautaire.

Certaines de ces études se focalisent sur les effets de la pornographie, quels que soient ses contenus. Dans les études sur le jeune public, le risque VIH est présenté comme un des « dangers » parmi d'autres engendrés par le visionnage de pornographie, aux côtés d'une sexualité trop précoce et des grossesses non désirées¹. Dans les enquêtes se centrant sur la « compulsivité sexuelle » chez les hommes gays², l'« exposition » au porno est un « facteur de risque » parmi d'autres, au même titre que l'usage de drogues par exemple.

Il peut aussi s'agir d'études portant spécifiquement sur les effets de la pornographie « à haut risque ». La consommation de pornographie représentant des pénétrations sans préservatif (ou « porno bareback ») est souvent présentée comme une des causes des taux d'incidence chez les gays, avec encore une fois une insistance chez les plus jeunes³. Un résultat intéressant est toutefois que, tandis que plus de 50 % des répondants à une enquête britannique⁴ pensent que le visionnage de pornographie bareback a un effet sur le comportement des gays en général, mais moins 7 % d'entre eux pensent que cette pratique a un effet sur leur propre comportement sexuel.

Certaines publications se contentent d'observer une corrélation statistique entre déclaration de visionnage et déclaration de prise de risque⁵. Il s'agit d'études qui ne prétendent pas « prouver » un lien de cause à effet mais qui, de fait, maintiennent une suspicion, et sont fréquemment mobilisées dans les débats publics comme des « preuves ». D'autres publications passent de l'observation de corrélations à l'analyse d'un rapport de cause à effet. C'est notamment le cas des études qui présentent l'« exposition » à la pornographie comme un « facteur » de risque d'exposition au VIH. Le schéma béhavioriste en termes de *mimesis* est alors souvent convoqué, en transposant une grille d'analyse

¹ Wingood Gina M. *et al.*, « Exposure to X-rated Movies and Adolescents' Sexual and Contraceptive-Related Attitudes and Behaviors », *Pediatrics*, vol. 107, n° 5, 2001, p. 1116-1119. Salazar L. F. *et al.*, « Teens' Exposure to Pornography and its Relation to STD/HIV Associated Risk Behaviors », Mexico, 2008.

² O'Leary A., Muench F., Morgenstern J., Parsons J. T. et Bimbi D. S., « HIV Risk Behavior of Men Who Have Sex With Men (MSM) Who Report Difficulty Controlling Sexual Behavior (Poster Presentation) », Bangkok, 2004. Léobon Alain, *Rencontres en ligne, sexualité et comportements à risque chez les internautes gays et bisexuels français. Résultats du « Net Gay Baromètre 2009 »*, 2009.

³ Girard Gabriel, « France. Les jeunes gais des années 2000 : une population « vulnérable » ? », in Véronique Blanchard, Régis Révenin, Jean-Jacques Yvorel (dir.), *Les Jeunes et la sexualité. Initiations, interdits, identités (XIX^e-XXI^e siècle)*, Paris, Autrement, 2010, p. 340-351.

⁴ Enquête par questionnaire menée en 2012 auprès de « plus de 1 000 lecteurs » du magazine de santé gay FS par l'association GFMA, Gay Men's Health Charity, « Fancy a bit of porn? », www.gfma.org.uk, 2012.

⁵ Häggström-Nordin E., Hanson U. et Tydén T., « Associations Between Pornography Consumption and Sexual Practices Among Adolescents in Sweden », *International Journal of STD & AIDS*, vol. 16, n° 2, 2005, p. 102-107.

initialement issue des études en psychologie sur les effets des contenus violents sur les publics (en termes de banalisation, d'adaptation et d'influence) vers les enjeux de prophylaxie. Un autre schéma convoqué est celui des « troubles du contrôle sexuel », issu de la psychiatrie¹. L'exposition à la pornographie entraîne ici une perte de contrôle de soi à court terme, ou une détérioration de la santé sexuelle à moyen terme, qui conduisent, *in fine* à la prise de risque.

Illustrant le principe établi par John Gagnon selon lequel « la décision qui consiste à confier un trouble à une institution particulière pour traiter le problème qu'il est devenu n'est pas un processus neutre mais bien un processus qui modèle inévitablement le trouble pour qu'il se conforme à n'importe quel problème que l'institution ou la discipline choisie savent le mieux résoudre² », l'étude du lien entre usage de pornographie et comportements prophylactiques, dans un contexte d'ascendant des sciences biomédicales sur les sciences sociales, passe par la mobilisation des modèles psychologiques (la *mimesis*) et psychiatriques préexistants (l'addiction et la compulsion), qui assimilaient déjà, avant même l'épidémie du VIH-sida, la consommation de pornographie à une « pratique à risque ».

Le dispositif de régulation biopolitique des effets de la pornographie a ainsi survécu en s'adaptant à des nouveaux thèmes, tels que lutte contre les violences masculines, la lutte contre le VIH et la promotion d'une sexualité conjugale stable et épanouie.

¹ Au même moment où Patrick Carnes développe le modèle de l'addiction sexuelle chez les hommes hétérosexuels (cf. *supra*), Michael Quadland explique la progression rapide de l'épidémie de VIH-sida chez les gays par la « compulsivité sexuelle ». Quadland Michael C., « Compulsive Sexual Behavior: Definition of a Problem and an Approach to Treatment », *Journal of Sex & Marital Therapy*, vol. 11, n° 2, 1985, p. 121-132.

² Gagnon John, « Les théories de la sexualité à risque », *Les Scripts de la sexualité. Essais sur les origines culturelles du désir*, Paris, Payot, 2008, p. 144.

Conclusion : la persistance du regard médical

Les discours contemporains sur les effets de la pornographie présentent de nombreuses ressemblances avec ceux du XIX^e siècle. Dans chacun de ces deux contextes historiques, ils sont posés comme un problème de santé qui pourrait être mesuré de manière neutre et objective. La question des effets est ensuite celle des dangers et des risques, même si ceux-ci coexistent désormais dans le discours médical avec la question des effets positifs de l'exposition à certaines images dans certaines conditions. La régulation des images pornographiques est ensuite pensée comme un enjeu de contrôle de soi (pour les publics suffisamment avertis) et de contrôle des autres (pour les publics qui doivent être placés sous tutelle). Aussi, la prévention des effets (par la censure) et leur mesure (par la science) oppose un « nous » (adulte, en contrôle, non affecté par la pornographie) et un « eux » (à contrôler).

Ces discours se sont dans le même temps reconfigurés. Les théories des effets ont évolué, passant de la théorie des foules à la psychologie béhavioriste et à la psychiatrie de l'addiction. Les contours du public problématique ont évolué, passant d'une configuration où les foules féminines s'opposent à la rationalité masculine de l'homme de science, à une nouvelle configuration où la pornographie devient une source de pulsions masculines à civiliser et à domestiquer. Surtout, l'idée selon laquelle la pornographie serait une nuisance sociale est désormais controversée et coexiste avec des discours de banalisation de la pornographie qui, notamment lorsqu'il s'agit des spectateurs et plus rarement lorsqu'il s'agit des spectatrices, la présentent comme un passe-temps comme un autre.

Comme Michel Foucault le faisait remarquer dans sa critique de l'hypothèse de la répression de la sexualité, la censure moderne n'est pas seulement une régulation négative, c'est aussi une régulation positive, qui promeut certaines formes de subjectivité. L'imposition de la censure de l'obscénité et la lutte contre la pornographie ont fait émerger, à travers la figure de « l'homme de science », de nouvelles manières de voir et de ressentir les représentations sexuelles, marquées du sceau du genre, de la classe et de la race. L'enquête en réception présentée dans les chapitres suivants part de l'hypothèse que les expériences spectatorielles contemporaines de la pornographie sont en partie le produit de ces pratiques de connaissance et de régulation. Il s'agira dès lors, dans le discours des spectateurs masculins interrogés de retrouver les traces de « style de raisonnement médical » indexé sur un modèle de masculinité blanche et bourgeoise.

Afin de rompre avec une conception de l'usage de pornographie comme expérience purement physiologique et *a priori* négative, la sociologie de la réception que je développe dans cette thèse écarte la notion d'« exposition à la pornographie », en ce qu'elle connote tout à la fois le risque, le danger, la passivité et la maladie. Le chapitre suivant interroge l'autonomie des approches féministes vis-à-vis de ce regard médical.

Chapitre 2. Cartographie des approches féministes de la représentation pornographique

« Ces débats ont révélé combien le
porno peut déchaîner les passions, du dégoût
au plaisir en passant par la peine ou le
sentiment d'empowerment¹ »,
Susanna Paasonen.

Les théories féministes déplacent la question des effets de la pornographie de l'enjeu de la santé du corps social vers celui de la reproduction idéologique du patriarcat. Les approches féministes les plus influentes de la représentation sexuelle ont été écrites en langue anglaise, à partir des années 1980. Si la « grande » littérature pornographique avait déjà fait l'objet de relectures féministes dans les années 1960 et 1970², les perspectives féministes sur la pornographie « commerciale » et « de masse » ne se développent que dans les années 1980, avec l'émergence de nouvelles théories culturelles de la sexualité, et dans le contexte des *sex wars* [« guerre du sexe »] qui opposent alors mouvements anti-pornographie et anti-censure. Le débat féministe francophone s'est davantage centré sur les questions de la prostitution, du travail sexuel et de la traite³, opposant un mouvement féministe dit abolitionniste⁴ à un mouvement féministe de défense des travailleuses et travailleurs du sexe⁵. Le débat francophone sur les représentations sexuelles est moins intense, les clivages y sont moins nets, et restent largement dépendants des coordonnées du débat anglophone. Le but de cette cartographie des approches féministes n'est pas l'exhaustivité, mais l'identification des limites et des impensés des approches existantes. Les deux premiers temps de ce chapitre, consacrés aux approches anti-pornographie et aux *porn studies*, sont centrés sur l'expérience spectatorielle de la pornographie. La troisième partie discute les enquêtes en réception menées auprès des publics.

¹ Paasonen Susanna, « Étranges promiscuités. Pornographie, affects et lecture féministe », in Florian Vörös (dir.) *Cultures pornographiques. Anthologie des porn studies*, Paris, Éditions Amsterdam, 2015, p. 61.

² Voir notamment les écrits de Susan Sontag (2009 [1969]) et Angela Carter (1979).

³ Pour une contextualisation des débats sur la prostitution au sein des mouvements féministes en France, voir Taraud (2005) ; Debenest, Gay et Girard (2010).

⁴ Mathieu Lilian, *La Fin du tapin. Sociologie de la croisade morale pour l'abolition de la prostitution*, Paris, Éditions François Burin, 2014.

⁵ Mensah Maria Nengeh et Thiboutot Claire et Toupin Louise, *Luttes XXX. Inspirations du mouvement des travailleuses du sexe*, Montréal, Remue-Ménage, 2011.

A - Les théories féministes anti-pornographie de l'expérience spectatorielle

Les mouvements anti-prostitution¹ et anti-pornographie² qui émergent en Europe occidentale et en Amérique du Nord à la fin du XIX^e siècle rallient un féminisme bourgeois et utilisent une rhétorique de la « vertu féminine », de la « morale intersexuelle » et de la « frivolité des maris ». À la fin des années 1970, un important mouvement anti-pornographie émerge aux États-Unis. Les porte-parole de ce mouvement avancent que le porno aurait un effet accablant sur les hommes, qui s'identifieraient à des rôles masculins dominateurs, seraient pris dans une tension sexuelle misogyne et adopteraient des comportements sexistes. Cette grille de lecture est traduite vers la France et adaptée au contexte de préoccupations concernant la « dégradation de l'image de la femme ».

1) *Sex wars* : le débat féministe sur la censure de la pornographie

Dans le contexte du *backlash* néolibéral contre les politiques d'égalité³ lancé par la New Right états-unienne, une « guerre du sexe » [*sex wars*⁴] est lancée par un courant féministe dit « radical » contre la pornographie, la prostitution et le BDSM.

Le mouvement féministe anti-pornographie surgit des luttes contre les violences envers les femmes et les représentations sexistes dans les médias menées aux États-Unis dans les années 1970⁵. Il est notamment porté par le groupe Women Against Pornography, l'actrice pornographique retraitée Linda Boreman (autrefois connue sous le nom de « Linda Lovelace » à l'époque de *Gorge profonde*⁶) et les intellectuelles, Andrea Dworkin, Rae

¹ Walkowitz Judith, « Male Vice and Female Virtue: Feminism and the Politics of Prostitution in Nineteenth-Century Britain », in Ann Snitow, Christine Stansell, Sharon Thompson (dir.), *Powers of Desire: The Politics of Sexuality*, Monthly Review Press, 1983, p. 419-438.

² Paicheler Agnès, « Essor et faillite d'une entreprise moraliste : la croisade antipornographique entre deux siècles (Belle époque - Années folles) », *op. cit.*, p. 30.

³ Duggan Lisa, *The Twilight of Equality? Neoliberalism, Cultural Politics, and the Attack on Democracy*, Boston, Beacon Press, 2004.

⁴ Duggan Lisa et Hunter Nan, *Sex Wars: Sexual Dissent and Political Culture*, New York et Londres, Routledge, 2006 ; Bourge Jean-Raphaël, « Sex Wars and Queer Theory : le laboratoire pornographique », *MAG Philo [en ligne]*, n° 29, 2012.

⁵ Carolyn Bronstein, *Battling Pornography: The American Feminist Anti-Pornography Movement, 1976-1986*, Cambridge, Cambridge University Press, 2011. Rubin Gayle, « La lutte contre la pornographie : une erreur sur toute la ligne », in Rostom Mesli (dir.), *Surveiller et jouir. Anthropologie politique du sexe*, Paris, Epel, 2010, p. 275-315.

⁶ *Gorge profonde [Deep Throat]* (réal. Gerard Damiano, 1972).

Langton et Robin Morgan et Catharine MacKinnon¹. Celles-ci sont porteuses d'un féminisme « radical » ou « culturel » qui fait de la sexualité le lieu premier de l'oppression des femmes et envisage la pornographie comme participant de manière univoque d'une dynamique de contrôle des hommes sur le corps des femmes. Ce mouvement accroît son importance en tissant des alliances avec la psychologie béhavioriste dans son effort de « prouver » une relation de causalité entre l'exposition des hommes à la pornographie et les violences envers les femmes. Elles s'allient par ailleurs avec la New Right à l'occasion des Antipornography Civil Right Ordinances de Minneapolis et Indianapolis, projets de décrets d'interdiction locale de la pornographie en tant que violation des droits civiques des femmes. Elles participent également aux travaux de la commission Meese, commandé par le Président Reagan, qui conclut à l'existence de preuves suffisantes permettant d'attester un effet néfaste de « la » pornographie.

Pour contrer ces initiatives, Lisa Duggan, Nan Hunter, Sylvia Law et Carol Vance lancent en 1984 la Feminist Anti-Censorship Taskforce² (FACT), une coalition anti-censure qui regroupe des figures féministes, lesbiennes et gays aussi diverses que Betty Friedan, John D'Emilio, Kate Millet, Adrienne Rich, Esther Newton, Vito Russo ou Barbara Smith. La riposte anti-anti-pornographie est également portée par des groupes de défense des droits des travailleuses du sexe, à l'instar du Club 90, fondé par les actrices Veronica Hart, Gloria Leonard, Candida Royalle, Annie Sprinkle et Veronica Vera. Ces mobilisations donnent lieu à l'émergence d'un féminisme « pro-sexe » ou « sexe-positif », qui valorise toutes les formes de sexualité consentante. Le « *no means no* » de la lutte contre le viol y est complété par un « *yes means yes* » qui investit la masturbation et le sexe en public comme des pratiques d'*empowerment*. Ce mouvement se juxtapose avec celui de la « radicalité sexuelle » [*sex radicals*], entendu comme la coalition politique de travailleurs et travailleuses du sexe, de séropositifs et séropositives, de pratiquant·e·s de BDSM, de transgenres et de transsexuel·le·s, ainsi que de bisexuel·le·s, de lesbiennes et de gays, qui se forme contre la répression sexuelle aux États-Unis dans les années 1980. C'est de cette effervescence politique que se nourrissent les *porn studies* et la *queer theory*, qui émergent entre la fin des années 1980 et le début des années 1990.

¹ Voir notamment Lederer Laura (dir.), *L'Envers de la nuit*, Montréal, Les Éditions du remue-ménage, 1982.

² Feminist Anti-Censorship Task Force (dir.), *Caught Looking: Feminism, Pornography and Censorship*, 3^e édition, New Haven, Longriver Books, 1992.

2) La performativité de la pornographie : Catharine MacKinnon et le féminisme « radical » anti-pornographie

La théorie de la performativité de la pornographie développée par la juriste états-unienne Catharine MacKinnon dans *Ce ne sont que des mots* est le texte théorique le plus important du féminisme anti-pornographie. Elle est la théorie d'un mouvement qui vise à faire interdire la pornographie au nom du droit des femmes¹. « Il faut supprimer ces significations² ». L'objectif politique de cette théorie est de prouver que la pornographie ne relève pas de « la liberté d'expression » (Premier amendement de la constitution états-unienne) mais constitue une discrimination envers les femmes (soit une entorse au Onzième amendement, qui pose le principe d'égalité entre citoyens). La théorie de la performativité du langage du philosophe pragmatiste John Austin, associée à des témoignages au tribunal de femmes présentées comme victimes, à divers titres, de la pornographie, doit permettre de penser la pornographie comme « constructive et performative, pas simplement référentielle ou connotative³ ». La lecture que je propose de ce texte ne se concentre pas sur les enjeux juridiques mais sur la conceptualisation des effets idéologiques.

Cette théorie de l'effet idéologique de la pornographie sur son public masculin⁴ (l'existence d'un public féminin n'est pas prise en compte par MacKinnon) part du principe que le visionnage de pornographie ne serait pas une simple représentation misogyne mais l'expérience et l'institution mêmes du patriarcat. La pornographie est investie du pouvoir de transformer l'expérience masculine, d'une manière qui renforcerait le contrôle des hommes sur les femmes. La fiction et la réalité, le fantasme pornographique et l'expérience de la masculinité, seraient alors constitués de la même chair patriarcale. Plus encore, le fantasme pornographique aurait le pouvoir de subjuguier le consommateur, de façonner son expérience, de devenir la réalité du monde tel qu'il la voit et la ressent. La pornographie « se substitue à la réalité⁵ » puisque l'expérience spectatorielle de la pornographie est une expérience totalisante,

¹ Dworkin Andrea et MacKinnon Catharine A., *Pornography and Civil Rights: A New Day for Women's Equality*, Minneapolis, Organizing Against Pornography, 1988.

² MacKinnon Catharine A., *Ce ne sont que des mots*, Paris, Des femmes, 2007, p. 33.

³ *Ibid.*, p. 24.

⁴ Le cas des spectatrices n'est pas envisagé par MacKinnon. Dans le féminisme anti-pornographie, les amatrices de pornographie sont soit invisibles, soit renvoyées à la fausse conscience et à l'aliénation.

⁵ MacKinnon Catharine A., *Ce ne sont que des mots*, *op. cit.*, p. 27.

qui ne laisse aucune place à la recontextualisation, à la resignification et à la rematérialisation¹.

Si la pornographie « fabrique », « transforme » et « influence² » les hommes, c'est qu'elle n'est pas seulement une représentation, mais une expérience qui sature le corps *via* la stimulation du pénis. Cette intensité sexuelle aurait le pouvoir de court-circuiter l'activité cérébrale, de conférer au public la sensation d'y être réellement et d'annuler toute possibilité de réflexivité critique. Parce que la pornographie est un « support masturbatoire », MacKinnon présente son usage comme purement corporel et pénien, plutôt que mental et cérébral. Pour le dire dans les termes d'un proverbe yiddish cité par l'auteure, « un pénis en érection réduit l'esprit en bouillie³ ». La spécificité de la pornographie par rapport aux autres représentations médiatiques sexistes ou misogynes serait alors sa qualité de représentation sexuelle, qui lui confère un pouvoir exceptionnel d'impression passive du sujet. La réception de pornographie est assimilée à une « réaction physique » qui rendrait les hommes perméables à la misogynie et ce, qu'ils « apprécient ou non, condamnent ou non, ce qu'exprime la pornographie⁴ ». La question de savoir si cette réaction physique est naturellement ou historiquement masculine est laissée sans réponse, dans la mesure où l'auteur choisit une formule ambiguë : la masturbation pornographique serait « presque systématiquement une réaction masculine conditionnée et universelle⁵ ». Le paradoxe est en tout cas que le renforcement du contrôle des hommes sur le corps des femmes passe, dans le cas de la consommation de pornographie, par la perte de contrôle des hommes sur leur propre corps.

Pour faire comprendre que la consommation de pornographie est un processus d'ingestion passive (et non de réception active), MacKinnon a recours à une métaphore alimentaire surprenante : « un consommateur de pornographie ne consomme pas plus une idée qu'un consommateur de pain ne consomme les idées contenues dans la recette ou sur le papier d'emballage⁶ ». En l'opposant à la pratique de la lecture et en l'associant à une pratique alimentaire, l'auteure situe les pratiques de réception de la pornographie dans le domaine du

¹ Butler Judith, *Le Pouvoir des mots. Discours de haine et politique du performatif*, Paris, Éditions Amsterdam, 2004, p. 97. Butler propose une critique de cette conception de la performativité du langage (cf. *infra*).

² MacKinnon Catharine A., *Ce ne sont que des mots, op. cit.*, p. 18.

³ *Ibid.*, p. 19.

⁴ *Ibid.*, p. 39.

⁵ *Ibid.*, p. 39.

⁶ *Ibid.*, p. 19.

corporel, qui se voit opposé de manière dualiste au domaine de l'idéal¹. La réception de pornographie consisterait en un processus animalisé d'ingestion et de digestion à travers lequel les hommes seraient gavés d'expériences et de sensations misogynes. Pour expliciter l'approche de Catharine MacKinnon en convoquant la célèbre métaphore de la seringue hypodermique de Harold Laswell, le processus de réception est présenté comme un processus d'injection de la matière phosphorescente des images dans la chair des corps masturbateurs.

L'allié politique masculin du mouvement féministe anti-pornographie est le *porn refuser*², celui qui dit « non » à la pornographie et qui proteste contre l'attitude patriarcale du *porn user*. Des universitaires masculins se définissant comme pro-féministes continuent cette entreprise intellectuelle de dénonciation de toute forme de représentation sexualisée des rapports de pouvoir. Le juriste australien Christopher Kendall adapte cette critique de la pornographie hétérosexuelle vers la pornographie gay en avançant que, dans les deux cas, les mêmes modèles de masculinité sont valorisés et les mêmes logiques de dévalorisation du féminin sont à l'œuvre³. Ces travaux reposent principalement sur des anecdotes personnelles⁴ et la littérature médico-psychologique en termes d'effet des images sur les comportements⁵.

Il peut aussi s'agir d'enquêtes sociologiques qui reprennent les présupposés épistémologiques du féminisme anti-pornographie comme de la psychologie béhavioriste. Par exemple, un article sociologique présentant la « première étude australienne sur l'effet du porno sur les jeunes » pose pour programme de recherche de « mesurer la prévalence de l'exposition [à la pornographie] et ses effets⁶ ». Dans la théorie de MacKinnon comme dans les enquêtes sociologiques qui s'en inspirent, le style de raisonnement sur la pornographie comme expérience purement physiologique et *a priori* négative est ainsi toujours à l'œuvre.

¹ La sociologie de l'alimentation a montré que les pratiques alimentaires sont toujours des pratiques signifiantes. Bernard de Raymond Antoine et Parasie Sylvain, « Les sciences sociales au prisme de l'alimentation (avant-propos) », *Terrains & travaux*, vol. 9, n° 2, 2005, p. 3-11 ; Cervulle Maxime, Coville Marion et Quemener Nelly (dir.), « Les imaginaires comestibles », *Poli - Politique de l'image*, n° 7, 2013.

² Boyle Karen, « Porn Consumers' Faces: Mainstream Media, Address and Representation », in Karen Boyle (dir.), *Everyday Pornography*, Londres et New York, Routledge, 2010, p. 134-146.

³ Kendall Christopher, *Gay Male Pornography: An Issue of Sex Discrimination*, Vancouver et Toronto, UBC Press, 2004.

⁴ Kimmel Michael, *Men Confront Pornography*, New York, Plume, 1991. Stoltenberg John, *Refuser d'être un homme. Pour en finir avec la virilité*, Paris, Syllepse, 2013.

⁵ Voir par exemple Poulin Richard, *Sexualisation précoce et pornographie*, Paris, La Dispute, 2009.

⁶ Flood Michael, « Exposure to Pornography Among Youth in Australia », *Journal of Sociology*, vol. 43, n° 1, 2007, p. 45.

La mise en scène de la honte d'avoir été consommateur de pornographie occupe une place importante dans les écrits au ton plus subjectif. Robert Jensen se met par exemple en scène en pleurs devant son téléviseur, à la suite de sa première journée de visionnage de pornographie dans un cadre scientifique. Ayant été consommateur de pornographie à l'adolescence, cette expérience de visionnage fait resurgir chez lui des sensations insupportables de plaisir patriarcal : « les hommes ne seraient pas excités par de telles images s'ils avaient un tant soit peu de respect pour les actrices¹ ». Le dégoût et la honte sont alors érigées en émotions nobles, qui permettent de faire face au fléau patriarcal de la pornographie.

3) La théorie de la déshumanisation pornographique de Michela Marzano et le problème de la « dégradation de l'image de la femme ».

La théorie de la « déshumanisation » pornographique de Michela Marzano, auteure de cinq ouvrages et de nombreuses interventions publiques sur la pornographie au cours des années 2000, peut être lue comme une acclimatation des théories féministes anti-pornographie états-uniennes au contexte français, marqué par une préoccupation pour la « dégradation de l'image de la femme ». En France, l'État aborde la pornographie sous l'angle de la « dégradation de l'image de la femme », formule centrale aussi bien dans les rapports officiels² que dans les décisions des autorités de régulation des médias³. En mobilisant cette notion, l'État français s'arroge le droit de distinguer, pour l'ensemble des femmes résidant sur le territoire qu'il administre, les « bonnes » images émancipatrices des « mauvaises » images aliénantes.

Une fois de plus, il est ici essentiellement question du public masculin de la pornographie hétérosexuelle, envisagé comme un tout homogène. Dans *La pornographie ou l'épuisement du désir*, Michela Marzano reprend l'idée de Catharine MacKinnon selon

¹ Jensen Robert, « Pornography is What the End of the World Looks Like », in Karen Boyle (dir.), *Everyday Pornography*, Londres et New York, Routledge, 2010, p. 112 (ma traduction).

² Secrétariat d'État aux droits des femmes et à la formation professionnelle, *L'Image des femmes dans la publicité*, Paris, La Documentation française, 2001 ; Jouanno Chantal, *Contre l'hypersexualisation. Un nouveau combat pour l'égalité*, Sénat, 2012.

³ La recommandation « Image de la personne humaine » de l'Autorité de régulation professionnelle de la publicité précise dans son point 2.1 que « La publicité ne doit pas réduire la personne humaine, et en particulier la femme, à la fonction d'objet ». Pour un exemple d'application anti-pornographie de ce principe, voir la décision 237/13 du 16 janvier 2013 du Jury de la Déontologie Publicitaire, qui interdit une publicité Allo Resto au prétexte qu'elle met en scène une actrice pornographique dans son quotidien de travail.

laquelle « celui qui regarde est réduit à son excitation¹ », annulant toute possibilité de construction de sens. Ainsi, « le spectateur est transformé en un objet passif, un simple récepteur de stimuli », « sans jamais pouvoir élaborer ce qui est donné à voir² ». Dans son ouvrage suivant, *Malaise dans la sexualité : le piège de la pornographie*, Marzano pose la question « Que veut donc un homme qui se nourrit d'images pornographiques ? ». Elle ménage le suspense pendant quelques pages, pour proposer une réponse dramatisée : « la quasi-totalité des consommateurs du X cherchent à s'exciter³ ». La philosophe ne se prive pas de tourner en ridicule ce qu'elle décrit comme une activité mimétique, qui réduirait les spectateurs à des chiens de Pavlov, « prisonniers de leurs pulsions, des pulsions activées par la mise en scène d'un désir mimétique qui les pousse à s'exciter devant l'excitation des autres⁴ ». Ce tableau sombre est complété par le silence pesant du sentiment de honte, supposément ressenti par l'ensemble des membres d'un public pour qui « les images pornographiques ne sont jamais le support d'un échange parlé⁵ ».

La sensation prend le pas sur l'émotion. Le spectateur perd la faculté de reconnaître l'humanité des actrices avant de perdre le sens de sa propre humanité. Le processus de déshumanisation décrit par Marzano est assez proche de celui décrit par le modèle psychiatrique de la chute dans l'addiction à la pornographie⁶. La recherche de sensations toujours plus fortes conduit le spectateur à visionner de plus en plus d'images, de plus en plus violentes, jusqu'à « la liquidation de la subjectivité et du désir » et « l'installation d'un dispositif totalitaire d'effacement de l'humain⁷ ». Comme dans la littérature psychiatrique sur l'addiction, les « dérives » auxquelles la déshumanisation conduit sont aussi bien le viol, que la zoophilie et la nécrophilie, ou encore que le BDSM, le fist-fucking et l'usage de godemichets⁸.

¹ Marzano Michela, *La Pornographie ou l'épuisement du désir*, Paris, Buchet/Chastel, 2003, p. 200. Il n'est pas anodin que les protagonistes du féminisme anti-pornographie, aux États-Unis comme en France, ne sont pas des spécialistes des médias.

² *Ibid.*, p. 252.

³ Marzano Michela, *Malaise dans la sexualité. Le piège de la pornographie*, Paris, Jean-Claude Lattès, 2006, P. 99-102 (Les italiques sont de l'auteure).

⁴ *Ibid.*, p. 17.

⁵ Marzano Michela, *La Pornographie ou l'épuisement du désir*, *op. cit.*, p. 255.

⁶ Je renvoie au premier chapitre pour une présentation de ce modèle. Marzano propose d'ailleurs une interprétation psychanalytique de l'addiction à la pornographie dans son ouvrage *Malaise dans la sexualité*, *op. cit.*

⁷ Marzano Michela, *La Pornographie ou l'épuisement du désir*, *op. cit.*, p. 196.

⁸ *Ibid.*, p. 184-189.

Cette critique de la déshumanisation prend ensuite la forme d'une dénonciation moraliste et élitiste de la pornographie comme « industrie », « monde marchand » et « univers où tout n'est que produit¹ ». La pornographie serait tout à la fois un « symptôme », un « paradigme » et un « miroir » du néolibéralisme². Comme souvent dans les dénonciations moralistes et élitistes de la pornographie au nom de l'anticapitalisme, l'ensemble des représentations pornographiques est présenté à la fois comme un reflet et comme une justification idéologique des rapports sociaux capitalistes, sans bien sûr qu'aucun film pornographique ne soit cité et qu'aucune théorie de l'idéologie ou des industries culturelles ne soit mobilisée.

Si Marzano reprend au féminisme radical anti-pornographie son écriture dégoûtée (comme lorsqu'elle entame ses analyses par l'avertissement : « Je n'aime pas les films pornos³ ») et anxigène (comme lorsqu'elle dramatise « l'envahissement des représentations pornographiques⁴ »), la philosophe franco-italienne évacue en revanche la thèse d'une oppression systémique des femmes. Elle isole d'abord la pornographie des autres domaines marqués par l'emprise des rapports de genre. Dans sa dénonciation des effets de la pornographie, elle remplace ensuite les termes « hommes » et « femmes » par « individus » – tout en affirmant « l'évidence de la différence anatomique des sexes » selon laquelle « l'individu est toujours soit un homme, soit une femme⁵ » – pour formuler un projet qui relève davantage de l'humanisme hétéronormatif que du féminisme. Le projet politique qui se dessine en filigrane des écrits de Marzano est en effet la reconstruction des sentiments d'« humanité », de « pudeur » et d'« amour », seuls à même de restaurer « la rencontre sexuelle comme un instant d'authenticité sexuelle et de partage⁶ ». Le glissement politique par rapport aux thèses féministes radicales est conséquent.

Dans chacune de ces formulations, anglophones comme francophones, le féminisme anti-pornographie entretient un rapport ambivalent avec le style de raisonnement médical qui

¹ *Ibid.*, p. 183.

² Marzano Michela, *Malaise dans la sexualité*, *op. cit.*, p. 15.

³ Marzano Michela, « La pornographie et la construction de l'imaginaire amoureux », *VEI Enjeux*, n° 128 : « rapports de sexe, rapports de genre : entre domination et émancipation », 2002, p. 160.

⁴ Marzano Michela, *La Pornographie ou l'épuisement du désir*, *op. cit.*, p. 24. Pour une analyse de la rhétorique émotionnelle du féminisme anti-pornographie, voir Paasonen Susanna, « Étranges promiscuités. Pornographie, affects et lecture féministe », *op. cit.*

⁵ Marzano Michela, *La Pornographie ou l'épuisement du désir*, *op. cit.*, p. 12.

⁶ *Ibid.*, p. 266.

monopolise depuis le XIX^e siècle la production de connaissances légitimes sur la pornographie. Il s'agit certes d'un courant de pensée féministe pour qui la pornographie pose *a priori* problème non pas en ce qu'elle déstabiliserait un ordre social mais précisément en ce qu'elle constitue un – voire *le* – fondement du patriarcat. La frontière entre la pornographie comme « problème médical » et comme « problème féministe » est toutefois rendue incertaine par la persistance dans ces écrits du vocabulaire médicalisé des « effets », de « l'impact » et de « l'exposition », ainsi que par le recours à des arguments non-féministes comme la « dignité humaine » et « l'amour conjugal ».

4) Les limites d'une théorie « clés en main » de l'effet idéologique de la pornographie

La présentation des théories féministes anti-pornographie est un passage obligé de la construction de l'objet dans la mesure où il s'agit du courant le plus prolix et le plus influent sur la question des constructions de la masculinité à l'œuvre dans l'usage de pornographie. La démarche de cette thèse est de reprendre, en lui faisant subir une torsion *queer*¹, l'axiome de MacKinnon selon lequel la pornographie « construit la réalité sociale de ce qu'est un homme² ». En reformulant le propos de la juriste états-unienne dans le vocabulaire de la sociologie des médias, je pars de l'hypothèse que Catharine MacKinnon a identifié avec succès un point nodal des articulations idéologiques à l'œuvre dans l'usage masculin de pornographie, que l'on peut résumer par l'équation suivante :

« Homme = masculinité = actif = pénétrant = sujet de la vision > femme = féminité = passive = pénétrée = objet de la vision ».

Si je ne diverge pas tant avec MacKinnon concernant les enjeux idéologiques de la réception de pornographie, je m'oppose en revanche au processus de matérialisation idéologique qu'elle décrit. Trois problèmes majeurs peuvent être distingués.

Le premier problème est que la pornographie n'est pas un concept unifié dont on pourrait faire une théorie abstraite mais un genre médiatique pluriel et évolutif. Ce que MacKinnon appelle « pornographie », je l'appellerai pour ma part « pornographie hétérosexuelle conventionnelle ». Par là, j'entends les pornographies qui s'adresse à un public

¹ J'entends ici *queer* non pas comme ce qui a spécifiquement trait aux minorités de genre et de sexualité, mais plus largement comme une opération de décentrement, de dés-essentialisation et dé-linéarisation du raisonnement. Concernant la démarche qui consiste à tordre [*to queer*] de l'intérieur les raisonnements essentialistes, je renvoie à El-Tayeb Fatima, *European Others: Queering Ethnicity in Postnational Europe*, Minneapolis, University Of Minnesota Press, 2011.

² MacKinnon Catharine A., *Ce ne sont que des mots*, op. cit., p. 28.

hétérosexuel masculin blanc en possession d'un pénis à masturber et à faire éjaculer, dont les principales attractions sont les gros plans sur les pénétrations orales, vaginales et anales et dans lesquelles les performances de genre sont organisées autour d'un strict et binaire alignement du sexe, du genre et du rôle sexuel, et où les corps non-blancs sont soit absents, soit blanchis, soit réduits à l'incarnation de stéréotypes racistes. Cette notion vient remplacer celle de « porno *mainstream* » dont l'usage le plus courant tend à faire présupposer que la pornographie « grand public », la plus visible et la plus accessible, est toujours une pornographie androcentrée, eurocentrée et hétéronormée.

Le deuxième problème de la théorie de MacKinnon est qu'elle se concentre essentiellement sur le public hétérosexuel masculin blanc, sans que les termes « blanc » et « hétérosexuel » fassent l'objet d'une problématisation critique relativement autonome. Une limite forte du féminisme anti-pornographie est sa conception « moniste¹ » de la masculinité et son refus de prendre en compte toute théorisation relativement autonome des hiérarchies sexuelles² et des rapports sociaux de race³. Partant du principe que les dynamiques de genre ne sont compréhensibles que dans leur enchevêtrement avec les dynamiques sexuelles, raciales et de classe, cette recherche n'isole pas la masculinité des multiples rapports sociaux qui lui donnent des formes plurielles.

Un troisième et dernier problème de la théorie de MacKinnon, habilement soulevé par Judith Butler dans *Le pouvoir des mots*, concerne le « pouvoir proche de celui de l'État⁴ » d'instituer la réalité qui est conférée aux images pornographiques. Si la croyance en un tel « pouvoir souverain » de la pornographie d'assujettir exhaustivement son public permet de dessiner « une cartographie du pouvoir plus simple et plus rassurante⁵ », elle constitue selon Butler une impasse théorique et politique. Tout en concordant sur le principe féministe selon lequel « le fantasme joue un rôle dans la construction de la réalité sociale », Butler propose d'appréhender le fantasme comme une « construction plus fragile et moins déterminante⁶ ».

¹ Bilge Sirma, « De l'analogie à l'articulation : théoriser la différenciation sociale et l'inégalité complexe », *L'Homme et la société*, vol. 176-177, n° 2, 2011, p. 43-64.

² Cette thèse est notamment développée par Rubin Gayle, « Penser le sexe. Pour une théorie radicale de la politique de la sexualité », in *Anthropologie politique du sexe*, Paris, Epel, 2010, p. 135-210.

³ Cette thèse est notamment développée par Nash Jennifer C., « Strange Bedfellows: Black Feminism and Antipornography Feminism », *Social Text*, vol. 26, 4/97, 2008, p. 51-76.

⁴ MacKinnon Catharine A., *Ce ne sont que des mots*, op. cit., p. 41.

⁵ Butler Judith, *Le Pouvoir des mots*, op. cit., p. 116.

⁶ *Ibid.*, p. 99.

Butler propose alors plusieurs pistes pour élaborer une théorie féministe alternative de la performativité des images pornographiques. Une première piste consiste à envisager la pornographie comme un espace d'expression de normes de genre hyperboliques : le caractère excessif des représentations de la masculinité et de la féminité proposées par la pornographie hétérosexuelle conventionnelle en ferait des « normes irréalisables » face auxquelles le public est condamné à « échouer perpétuellement¹ ». Une deuxième piste proposée par la philosophe poststructuraliste est d'explorer la capacité d'agir dissidente des publics qui « lisent ces textes contre eux-mêmes² ». Une troisième piste consiste enfin à interroger le processus de réception de la pornographie comme un long et incertain processus de réalisation dont l'issue n'est pas donnée d'avance. Abandonner, dans le sillage de Michel Foucault, le modèle conceptuel de la souveraineté permet d'interroger comment « sont, petit à petit, progressivement, réellement, matériellement constitués les sujets », « à partir de la multiplicité des corps, des forces, des énergies, des matières, des désirs, des pensées, etc.³ »

¹ *Ibid.*, p. 100.

² *Ibid.*, p. 100.

³ Foucault Michel, « Cours du 14 janvier 1976 », in *Il faut défendre la société*, Paris, Gallimard-Le Seuil, 1997, p. 33.

B - Repenser l'expérience spectatorielle avec les porn studies

Les *porn studies* émergent dans les années 1980, au paroxysme de la controverse opposant féministes anti-pornographie et féministes anti-censure. À l'instar des autres champs d'étude qui se développent dans le sillage des *cultural studies*, les *porn studies* se définissent moins par leur objet de prédilection (« la pornographie ») que par le renouvellement épistémologique qu'elles proposent¹. Leur indiscipline consiste à replacer au centre des pratiques de recherche et d'enseignement ces mêmes textes « vulgaires » et « dégoûtants » qui avaient été évincés lors de la fondation aux XIX^e et XX^e siècles des différentes disciplines qui composent aujourd'hui le paysage des sciences humaines et sociales. Cette démarche passe par la création d'un espace critique interdisciplinaire au sein duquel se développe, pour reprendre l'expression de Feona Attwood, un « changement de paradigme² » dans l'étude des représentations sexuelles. La contribution des *porn studies* à l'épistémologie de la critique en général et à l'épistémologie féministe en particulier est une réflexion sur la place du corps et de la sensation dans le processus de production de connaissances.

1) Un changement de paradigme dans la politique féministe des représentations sexuelles

Une nouvelle génération de recherches féministes et *queer* sur la pornographie émerge au cours des années 1980 entre la Grande-Bretagne et les États-Unis, dont *Hard Core*³ de Linda Williams est alors la publication la plus remarquée. Ces travaux s'inscrivent dans un contexte de politisation des représentations par les mouvements féministes, antiracistes et LGBT et participent d'un « tournant culturel⁴ » qui, dans les sciences humaines et sociales, élargit les définitions de la culture et opère un virage constructiviste dans l'appréhension du social. Le geste fondateur des *porn studies* est de se détourner des « binarismes fatigués⁵ » du débat

¹ Un débat stimulant sur l'interdisciplinarité critique des *cultural studies* a récemment été hébergé par la revue *Questions de communication*, voir notamment Maigret (2013), Glévarec (2014), Granjon (2014), Julliard (2014), Maigret (2014).

² Cette formule est initialement proposée par Kirkham Pat et Skeggs Beverley, « Pornographies, Pleasures and Pedagogies in the UK and the US », *Jump Cut*, n° 40, 1996, p. 106-113. Elle est ensuite conceptualisée par Feona Attwood dans Attwood Feona, « Reading Porn: The Paradigm Shift in Pornography Research », *Sexualities*, vol. 5, n° 1, 2002, p. 91-105, et « The Paradigm Shift: Pornography Research, Sexualization and Extreme Images », *Sociology Compass*, vol. 5, n° 1, 2011, p. 13-22.

³ Williams Linda, *Hard Core: Power, Pleasure and the « Frenzy of the Visible »*, 2^e édition, Berkeley, University of California Press, 1999 [1989].

⁴ Maigret Éric, « Après le choc des cultural studies », in Éric Macé, Éric Maigret (dir.), *Penser les médiacultures*, Paris, Armand Colin-INA, 2005, p. 17-40.

⁵ Juffer Jane, *At Home with Pornography: Women, Sex and Everyday Life*, New York, NYU Press, 1998, p. 2.

public (« La pornographie est-elle dangereuse ? », « Doit-elle continuer à exister ? »), voire du débat féministe dans sa tendance à reprendre cette approche de « la » pornographie comme entité homogène et ahistorique (« La pornographie est-elle subversive ou conservatrice ? »), pour envisager les pornographies, dans leur pluralité, par rapport aux contextes historiques qui les produisent et dans lesquels elles interviennent. Parfois à contre-courant des discours de politisation des représentations à l'œuvre dans les mouvements sociaux, ces recherches partagent une méfiance commune envers l'opposition entre images « positives » et « négatives », laquelle en vient souvent à reproduire les échelles de valeur hégémoniques à travers un discours normatif sur la « bonne image » sexuelle qui doit être donnée d'un groupe subalterne – comme les femmes, les Noir·e·s ou les trans pour prendre l'exemple de trois groupes sociaux dont la représentation pornographique a été fortement politisée.

Au cours des années 1980 et 1990, l'affirmation d'un tel programme de recherche reste subordonnée à l'impératif de lutter contre le renforcement de la censure¹, et il faut en réalité attendre les années 2000 pour voir les *porn studies* s'affirmer en tant que programme de recherche autonome. Linda Williams identifie en 1999, dans la préface à la seconde édition de *Hard Core*, l'émergence de « *pornography studies* » et rappelle qu'il n'y avait, au paroxysme des *sex wars*, rien d'évident à ce qu'il devienne finalement possible de s'engager dans une analyse féministe des images pornographiques sans devoir entrer dans le débat sur leur existence même². Elle dirige ensuite en 2004 un ouvrage collectif intitulé *Porn Studies*³ et, dans les années suivantes, de nombreuses conférences et ouvrages collectifs se réclament de cette perspective. On peut notamment citer les ouvrages *More Dirty Looks* (Church-Gibson, 2003), *Pornification* (Paasonen *et al.*, 2007), *Porn.com* (Attwood, 2010), *The Feminist Porn Book* (Taormino *et al.*, 2013) et *New Views on Pornography* (Comella et Tirant, 2014). Au printemps 2014, le premier numéro de la revue *Porn Studies* se donne pour objectif de renforcer ce programme de recherche, en maintenant le cap d'une analyse critique des représentations et de leurs pratiques de production, de régulation, de diffusion et de réception, au-delà du débat réducteur « pour » ou « contre » :

¹ Segal Lynne et McIntosh Mary (dir.), *Sex Exposed: Sexuality and the Pornography Debate*, 2^e édition, New Brunswick, Rutgers University Press, 1993. Gibson Pamela Church et Gibson Roma, *Dirty Looks: Women, Pornography, Power*, Londres, British Film Institute, 1993. Une des protagonistes de cette première institutionnalisation des *porn studies* est récemment revenue sur ce contexte politique houleux dans un entretien : Church Gibson Pamela et Kirkham Neil, « Revisiting Dirty Looks », *Porn Studies*, vol. 1, n° 1-2, 2014, p. 41-52.

² Linda Williams, *Hard Core*, *op. cit.*, p. X.

³ Williams Linda (dir.), *Porn Studies*, Durham, Duke University Press, 2004.

Nous ne sommes pas intéressé·e·s par les postures de dénonciation ou de célébration qui envisagent la pornographie comment essentiellement oppressante, corruptrice, libératoire, subversive, *empowering*, nuisible ou dangereuse¹.

Un objectif de cette institutionnalisation est de permettre aux sciences humaines et sociales de peser davantage dans l'élaboration des rapports officiels et des textes de loi, là où l'expertise médico-psychologique en termes de « risques » et de « dangers » est encore en situation de quasi-monopole². À l'annonce en mai 2013 du lancement de la revue *Porn Studies*, le groupe *Stop Porn Culture* adresse à la maison d'édition Routledge (Taylor and Francis) une pétition³ contre sa nouvelle revue. Cette pétition exige la modification du comité de rédaction, dont la composition majoritairement « pro-porno » conduirait à une « marginalisation de toute position critique ou anti-porno ». À défaut, il faudrait que la revue soit renommée *Pro-Porn Studies*, afin de laisser le champ libre à son pendant *Anti-Porn Studies*, revue qui présenterait alors « la position des chercheurs, chercheuses et militant·e·s anti-porno, donnerait la voix aux professionnel·le·s de santé mentale, ainsi qu'aux survivant·e·s de l'industrie porno ». En réaction à cette pétition, les rédactrices en chef de la revue distinguent l'analyse critique (« critique ») de la dénonciation (« criticism ») de la pornographie⁴.

Les *porn studies* entretiennent par ailleurs un rapport ambivalent avec les pornographies « alternatives » d'inspiration féministe. D'un côté, l'étude féministe de la pornographie est indissociable de l'émergence d'une culture pornographique féministe, au sens d'un ensemble de manières de voir, de ressentir, d'incorporer et de discuter publiquement d'un large éventail de représentations sexuelles. Il n'est pas anodin que le développement des *porn studies* soit contemporain de la massification de l'accès des femmes à la pornographie (à travers les technologies domestiques que sont la télévision et l'ordinateur), ainsi que du développement d'un réseau économico-culturel féministe composé de sex-shops (tels que Good Vibrations), de plateformes de distribution (telles que QueerPornTV), de festivals (tels que le Porn Film Festival de Berlin ou la Muestra Marrana de Barcelone) ainsi que de cérémonies (telles que les Feminist Porn Awards). D'un autre côté, les *porn studies* mettent en garde contre une valorisation de l'« alternatif » contre le

¹ Feona Attwood et Clarissa Smith, « Porn Studies: An Introduction », *Porn Studies*, vol. 1, n° 1-2, 2014, p. 4.

² Pour un exemple d'expertise alternative sur la question des usages des médias sexuellement explicites par les jeunes publics, voir Attwood Feona, Bale Clare et Barker Meg, *The Sexualization Report*, 2013, disponible à l'adresse : <http://thesexualizationreport.wordpress.com> (consulté le 16 septembre 2015).

³ « Routledge Pro-Porn Studies Bias », disponible à l'adresse : www.ipetitions.com/petition/porn_studies_bias/ (consulté le 16 septembre 2015).

⁴ Smith Clarissa et Attwood Feona, « Anti/pro/critical porn studies », *Porn Studies*, vol. 1, n° 1-2, 2014, p. 7-23.

« *mainstream* » qui reconduirait le préjugé anti-porno selon lequel « le *mainstream* ne serait pas digne d'une analyse sérieuse, voire serait carrément dégoûtant¹ ». Reprenant l'intérêt historique des *cultural studies* pour la culture populaire et leur méfiance envers l'élitisme culturel des avant-gardes, Laura Kipnis rappelle que « les publics se constituent autour des images qui comptent à leurs yeux et restent largement à l'écart de celles qui ne tirent sur aucune de leurs cordes sensibles² ». Indifférentes aux normes de bon comportement culturel et sexuel, les *porn studies* posent un regard féministe sur toutes les formes de représentation sexuelle, sans distinction moraliste ou élitiste, avec un intérêt particulier pour les plus « pornographiques » et les plus « obscènes » d'entre elles³.

2) Au-delà du « *male gaze* » : une intervention dans la théorie féministe du cinéma

Les *porn studies* se construisent avec et contre la théorie féministe du cinéma⁴ d'inspiration psychanalytique. Ce champ de recherche est alors dominé par le concept de *male gaze* élaboré en 1975 dans « Plaisir visuel et cinéma narratif⁵ » par la réalisatrice et théoricienne britannique Laura Mulvey. Dans les années suivantes, la construction de la féminité et de la masculinité à l'œuvre dans la culture visuelle en général et dans la pornographie⁶ en particulier, est largement envisagée à travers ce concept.

À l'instar des théoriciens français André Baudry et Christian Metz, Laura Mulvey traduit les théories psychanalytiques du domaine du rêve et de l'hypnose vers celui du cinéma. L'expérience spectatorielle est conçue comme une régression infantile dont l'étude permet d'accéder à l'inconscient. Alors que le genre du spectateur « voyeur » et « fétichiste » n'est pas interrogé par Baudry et Metz, Mulvey se distingue en en proposant une théorisation

¹ Paasonen Susanna, Nikunen Kaarina et Saarenmaa Laura, *Pornification: Sex and Sexuality in Media Culture*, Oxford, Berg Publishers, 2007, p. 18.

² Kipnis Laura, « Comment se saisir de la pornographie ? », in Florian Vörös (dir.), *Cultures pornographiques. Anthologie des porn studies*, Paris, Éditions Amsterdam, 2015, p. 28.

³ En France, avant de faire l'objet d'une anthologie de textes traduits (Vörös, 2015), les *porn studies* anglophones ont notamment inspiré les travaux de Marie-Hélène Bourcier (2006 [2001]), de Beatriz Preciado (2008, 2011), de Maxime Cervulle et Nick Rees-Roberts (2011).

⁴ Pour une histoire de la théorie féministe du cinéma, voir Burch Noël et Sellier Geneviève, *Le Cinéma au prisme des rapports de sexe*, Vrin, 2009.

⁵ Mulvey Laura, « Visual Pleasure and Narrative Cinema », *Screens*, vol. 16, n° 3, 1975, p. 6-18. Une partie de l'article a été traduite en Français : Mulvey Laura, « Plaisir visuel et cinéma narratif », *CinémAction*, n° 67, 1993, trad. de Valérie Hébert et Béatrice Reynaud, p. 17-23.

⁶ Voir par exemple Ellis John, « Photography/Pornography/Art/Pornography », *Screen*, vol. 21, n° 2, 1980, p. 81-108.

féministe : le cinéma hollywoodien classique est un dispositif qui produit une position de spectateur masculinisée. Dans ce cinéma, la fascination filmique « est renforcée par des modèles de fascination préexistants chez le spectateur et dans les formations sociales qui l'ont façonné¹ ». Le regard masculin sollicité par le dispositif cinématographique est lié à une organisation sociale et psychique androcentrées. Autrement dit, les rapports de vision – voir et être vu·e à travers le dispositif cinématographique – sont aussi des rapports de genre.

Tout en reconnaissant à demi-mot que le cinéma offre potentiellement une multiplicité de plaisirs, Mulvey fait de la scopophilie le mode de production de plaisir privilégié par le cinéma hollywoodien. Le texte cinématographique androcentré invite le public au déploiement d'un regard fixe et insistant [*gaze*] sur des corps féminins. Elle s'appuie sur la définition freudienne de la scopophilie comme regard fixe [*gaze*], actif, curieux et contrôlant, qui objective et soumet. Mulvey ajoute une réflexion sur le « rôle exhibitionniste » traditionnellement assigné aux femmes, ainsi que sur l'obsession de la culture visuelle patriarcale à rendre indissociablement visible et érotique le corps féminin. De Freud, elle s'approprie également le concept de fétichisation, qu'elle entend comme l'effort masculin pour maîtriser la différence sexuelle des femmes, et qu'elle applique à la construction d'icônes féminines rassurantes par des hommes, pour des hommes. L'observation troublante du « manque » du phallus chez la femme conduit l'homme à la quête d'un substitut rassurant, lequel peut aussi bien être un accessoire connoté comme féminin que le corps même de la femme.

Au sein de l'« interaction complexe de regards » et de la « division hétérosexuelle du travail » construites par le dispositif cinématographique androcentré, le plaisir de voir les corps féminins est doublé d'un investissement narcissique dans les corps masculins. À la manière de l'enfant qui, chez Lacan, se reconnaît pour la première fois dans le miroir, le spectateur idéal construit par ce dispositif est amené à s'identifier aux personnages masculins. Cela entraîne une stricte séparation de l'objet du plaisir (la scopophilie vis-à-vis des personnages féminins) et l'objet de l'identification (le narcissisme vis-à-vis des personnages masculins).

L'opposition masculin/féminin, sujet/objet et actif/passif opère simultanément à trois niveaux : le corps féminin est un objet érotique pour les personnages masculins du film, pour la caméra du réalisateur *et* pour le spectateur masculin construit par le dispositif

¹ Mulvey Laura, « Plaisir visuel et cinéma narratif », *op. cit.*, p. 6.

cinématographique. Lorsqu'un homme s'assied dans un fauteuil de cinéma, il ressent alors « la satisfaction, le plaisir et le privilège de l'invité invisible [*invisible guest*] ». Mulvey précisera six ans plus tard que ce spectateur masculin idéal sollicité par ce dispositif cinématographique est une position fictionnelle qui peut être occupée par tous les publics, « indépendamment du sexe réel¹ ».

Malgré ces précisions ultérieures, le cadre théorique proposé par Laura Mulvey partage avec le féminisme anti-pornographie une conception essentialiste – ahistorique, hétérocentrée et eurocentrée – du plaisir cinématographique. Chez Mulvey comme chez MacKinnon, le spectateur masculin est un sujet sans histoire, universellement valable. Des théoriciennes afro-féministes du cinéma telles que Jane Gaines (1986) et bell hooks (1992) ont pointé du doigt l'effacement des expériences des spectateurs et spectatrices non-blanches. Des théoricien·ne·s *queer* tel·le·s que Richard Dyer (1987) et Kobena Mercer (1994 [2005]) ont souligné le « structuralisme hétérosexuel² » d'un cadre théorique qui empêche de penser l'expérience des publics LGBT et qui simplifie l'expérience des publics cisgenres et hétérosexuels. La théorie du *male gaze* partage enfin avec le féminisme anti-pornographie une condamnation implicite des « perversions sexuelles » (le voyeurisme, le fétichisme, le sadisme, le masochisme) en tant que formes de contrôle masculin sur la sexualité des femmes, associée à la valorisation implicite d'un érotisme vanille³.

3) Genre filmique corporel et « frénésie du visible »

Le concept de genre filmique corporel [*body genre*], dont Carol Clover⁴, Richard Dyer⁵ et Linda Williams⁶ sont les principales théoricien·ne·s, fournit à partir des années 1980 un cadre théorique plus flexible que le *male gaze* pour penser l'expérience spectatorielle de la pornographie. Traçant des parallèles entre le film d'horreur, le mélo et le film porno, ce concept désigne les genres filmiques au sein desquels la sensation prime sur la signification.

¹ Mulvey Laura, « Afterthoughts on “Visual Pleasure and Narrative Cinema” Inspired by *Duel in the Sun* », *Framework*, n° 15-16-17, 1981, p. 12.

² Paasonen Susanna et Vörös Florian, « Affects et pornographies numériques. Entretien avec Susanna Paasonen », *Poli - Politique de l'image*, n° 9, 2014, p. 84.

³ Dans la culture BDSM, « vanille » désigne la sexualité conventionnelle.

⁴ Clover Carol, « Her Body, Himself: Gender in the Slasher Film », *Representations*, n° 20, 1987, p. 187-228.

⁵ Dyer Richard, « Le porno gay, un genre filmique corporel et narratif », in Florian Vörös (dir.), *Cultures pornographiques. Anthologie des porn studies*, Paris, Éditions Amsterdam, 2015.

⁶ Williams Linda, « Film Bodies: Gender, Genre, and Excess », *Film Quarterly*, vol. 44, n° 4, 1991, p. 2-13.

Les études cinématographiques traditionnelles reprochent à ces genres de seconde voire de troisième classe leur monstration grossière et gratuite des corps (saisis par l'effroi, le chagrin ou le plaisir), leur manque de profondeur psychologique et le caractère absurde, répétitif et prévisible de leurs scénarios. La disqualification culturelle de ces genres filmiques repose notamment sur la perception du corps du public comme pris dans un mimétisme corporel passif et grossier. Dès lors, le spectateur qui adhère à la norme de la cinéphilie savante se sent trop directement et trop viscéralement manipulé par ces textes, et ce de manière spécifiquement genrée¹. Le spectateur en extase, transporté hors de lui-même par les convulsions, les spasmes et les cris inarticulés, les effusions de pleurs, de sexe et de violence, devient, selon cette perspective, un spectateur aliéné, qui s'abandonne dans la sensation aux dépens de la réflexion.

Du côté des théoricien·ne·s du *male gaze*, la représentation spectaculaire et excessive du corps des femmes dans ces cinémas de genre semble davantage inviter à la dénonciation qu'à l'examen critique attentif et passionné. Linda Williams revient dans la préface de *Hard Core* sur la manière dont un certain sens commun dans la théorie féministe du cinéma considère comme évidente la signification politique de la pornographie puisque, comme chacun sait, « si vous en avez vu un, vous les avez tous vus ». Dans le sillage de Mulvey, la pornographie est envisagée comme un miroir grossissant de la représentation du genre dans le cinéma hollywoodien classique : « voyeurisme à l'état pur, femmes punies pour être aussi sexuelles que les hommes, fétichisme du corps féminin qui fournirait un cas d'école pour une analyse freudienne. Autrement dit, « le film pornographique était voué à illustrer une objectification totale du « corps filmique » féminin réduit à l'état d'objet du désir masculin² ». L'intérêt pour la pornographie en tant que genre filmique corporel permet au contraire de requalifier la pornographie à partir de l'intensité sensorielle des expériences spectatorielles qu'elle permet. Dans un article paru pour la première fois en 1985 dans un numéro spécial de la revue de théorie culturelle *Jump Cut*, consacré aux approches féministes de la pornographie, Richard Dyer appelle ainsi à un renouvellement du nouveau regard sur le corps affecté du public :

Une défense du porno comme genre filmique (ce qui, j'insiste, n'est absolument pas la même chose que de défendre tous les pornos) pourrait se fonder sur l'idée qu'un art impliquant des effets corporels peut nous donner une connaissance du corps que d'autres ne peuvent pas nous donner³.

¹ *Ibid.*, p. 5.

² Williams Linda, *Hard Core*, *op. cit.*, p. xv.

³ Dyer Richard, « Le porno gay, un genre filmique corporel et narratif », *op. cit.*, p. 48.

Dans le sillage de cette déclaration fondatrice de Dyer, les *porn studies* élaborent en fait « une conceptualisation plus large des représentations sexuelles¹ », évitant ainsi l'écueil de l'essentialisation des frontières de « la pornographie ». Le réinvestissement du terme « porno » se justifie néanmoins pour rappeler la dimension charnelle et viscérale de la représentation sexuelle que les traditions intellectuelles élitistes s'efforcent de tenir à distance.

Cette approche permet à Linda Williams de développer dans *Hard Core* une réflexion sur les procédés techniques et idéologiques qui permettent l'intensification sexuelle du corps du public *via* la mise en scène du plaisir des corps féminins portés à l'écran. Le « premier moment clé de l'histoire du *hardcore* cinématographique² » n'est selon Williams pas la réalisation au début du XX^e siècle des premiers films sexuellement explicites, mais la mise au point au XIX^e siècle de technologies proto-cinématographiques par Edward Muybridge (et son zoopraxiscope), Thomas Edison (et son kinétoscope) et Jean-Martin Charcot (et sa photographie de l'hystérie). À travers l'étude de ces trois moments d'invention du cinéma, la Williams identifie l'émergence d'un désir indissociablement scientifique et sexuel d'enregistrement visuel des vérités cachées du sexe féminin. Ces nouvelles techniques de visualisation du mouvement humain sont d'une part des « machines du visible », au sens de Jean-Louis Comolli, qui augmentent et intensifient l'expérience humaine de la vision, font advenir des vérités invisibles à l'œil nu et transforment le mouvement en une « mécanique rendue visible ». Elles sont ensuite parties prenantes d'une *scientia sexualis*, au sens de Michel Foucault d'« une herméneutique du désir orientée vers l'exploration toujours plus détaillée des vérités scientifiques de la sexualité³ ». Ces évolutions techniques et idéologiques se conjuguent pour donner naissance au principe de « visibilité maximale », à travers lequel la pornographie offre la promesse d'une vérité visuelle du plaisir féminin sans censure ni trucage.

Ces nouvelles technologies de visualisation du corps produisent de nouvelles manières de voir, caractérisées par une matérialité des contacts œil/machine et main/corps, que Williams nomme « densité charnelle de la vision ». En plaçant le corps des spectateurs et des spectatrices au centre de leur dispositif, ces technologies rendent de plus en plus visibles le fait que « la vision advient de l'intérieur du corps et qu'elle est donc à la fois une vision *du* et

¹ *Ibid.*, p. 47.

² Williams Linda, « La frénésie du visible. Pouvoir, plaisir et savoir pornographique moderne », in Florian Vörös (dir.), *Cultures pornographiques. Anthologie des porn studies*, op. cit., p. 85.

³ *Ibid.*, p. 83.

*dans le corps*¹ ». À mesure que ces techniques de visualisation du corps se massifient, le voyeurisme et le fétichisme sur le corps des femmes deviennent des « perversions » normalisées, accessibles au grand public.

Là où la théorie psychanalytique du « *male gaze* » enferme la représentation sexuelle dans un « *remake* perpétuel du scénario de la castration œdipienne² », la généalogie des techniques de visualisation de l'orgasme proposée par Williams présente le regard masculin qui organise les conventions de la pornographie hétérosexuelle comme le produit d'une histoire culturelle spécifique, qu'il est possible de retracer et de dépasser. Cette histoire du regard masculin est par ailleurs tout autant une histoire de la domination masculine dans la science et les industries culturelles, que l'histoire d'un échec sans fin à tenir la promesse d'une représentation « sans censure ni trucage » de l'orgasme féminin. En effet, « bien que le genre dans son ensemble semble é/mu [« *moved* »³] par la quête de la preuve visuelle irréfutable du plaisir sexuel en général, et du plaisir féminin en particulier, ceci est précisément ce que le *hardcore* ne parvient jamais à garantir⁴ ».

4) Le tournant affectif des *porn studies* et les intensités tactiles des pornographies numériques

Une autre limite de la théorie du « *male gaze* », pointée par les *porn studies*, est qu'elle privilégie la dimension visuelle de l'expérience spectatorielle aux dépens de sa dimension pluri-sensorielle. Or l'efficace d'un « genre filmique corporel » comme la pornographie ne saurait se résumer à la génération d'un jeu de regards. Elle implique aussi et surtout un agencement complexe de sensations tactiles, sonores et visuelles. La réflexion sur les aspects sensoriels de la pornographie ouverts par le concept de « genre filmique corporel » dans les années 1980 s'approfondit dans les années 2000 à la faveur des ponts jetés par Susanna Paasonen entre les *porn studies* et les débats relatifs au « tournant affectif » [*affective turn*] et au néomatérialisme [*new materialism*] qui animent aujourd'hui les *cultural studies*⁵.

¹ Williams Linda, « Corporealized Observers: Visual Pornography and the “Carnal Density of Vision” », in Patrice Petro (dir.), *Fugitive Images: From Photography to Video*, Bloomington et Indianapolis, Indiana University Press, 1994, p. 11 (ma traduction).

² Williams Linda, « La frénésie du visible. Pouvoir, plaisir et savoir pornographique moderne », *op. cit.*, p. 93.

³ Les guillemets autour de « *moved* » indiquent un jeu de mot : Williams s'intéresse à l'é/motion comme mise en mouvement du corps (celui des actrices et acteurs comme celui des spectatrices et spectateurs).

⁴ Linda Williams, *Hard Core*, *op. cit.*, p. XV (ma traduction).

⁵ Les coordonnées de ce débat sont présentées dans le chapitre 3.

Le postulat de la primauté du tactile sur le visuel s'associe à une critique de la notion d'identification. La construction cinématographique du genre est pensée par la théorie féministe du cinéma d'inspiration psychanalytique en termes d'identification visuelle, avec pour cadre de référence le long-métrage hollywoodien des années 1930 à 1950, visionné en salle¹. Or un tel modèle théorique ne peut être mécaniquement transposé à l'étude de la navigation sexuelle en ligne². L'organisation narrative n'est pas la même dans le cinéma hollywoodien et dans la vidéo pornographique en ligne : les scénarios pornographiques sont minimalistes et orientés vers l'exhibition spectaculaire des corps. La dimension psychologique de l'identification aux personnages dans le cinéma traditionnel cède sa place, dans la pornographie, à un corps-à-corps que Paasonen conçoit comme une « résonance charnelle » polymorphe, imprévisible et incontrôlable entre le corps du public et les corps qui s'affichent sur l'écran.

Aborder la représentation médiatique à travers la métaphore du rêve comme le fait Mulvey ne permet pas non plus de saisir la matérialité des différentes technologies de communication³. Cette métaphore du rêve conduit à l'illusion de la transparence médiatique et d'un rapport immédiat aux images. Si l'immersion sensorielle peut conférer l'impression temporaire et fugace de regarder à travers l'écran de l'ordinateur, Paasonen nous rappelle que, lorsque nous visualisons une image au cours d'un parcours de navigation en ligne, nous manipulons des machines et nous interagissons avec des interfaces⁴. La matérialité technique des technologies numériques oriente les modalités d'affection et d'interprétation des images⁵. À rebours des analyses du tournant numérique en termes de dématérialisation des images et d'effacement des corps⁶, la chercheuse finlandaise propose alors une réflexion sur les processus de matérialisation en jeu dans les pratiques pornographiques numériques.

¹ Laura Mulvey reconnaît elle-même le caractère historiquement situé de son analyse, élaborée à un moment d'arrivée sur le marché de la consommation de masse des films 16 mm et des caméras Super 8, qui permettent l'essor d'une production féministe artisanale et donc de nouvelles expériences spectatorielles par rapport aux restrictions sexuelles et de genre de la production hollywoodienne androcentrée.

² Paasonen Susanna, *Carnal Resonance: Affect and Online Pornography*, Cambridge, MIT Press, 2011, p. 181 et suivantes.

³ Sur le lien entre matérialité de la technique et manières de penser, de voir et d'interagir, je renvoie également aux travaux de Jouët Josiane, « Le vécu de la technique. La télématique et la micro-informatique à domicile », *Réseaux*, vol. 5, n° 25, 1987, p. 119-141 ; et « L'informatique sans le savoir », *Culture technique*, n° 21, 1990, p. 216-222.

⁴ Paasonen Susanna, *Carnal Resonance*, *op. cit.*, p. 174-175.

⁵ *Ibid.*, p. 99-100.

⁶ Voir aussi à ce sujet Casilli Antonio A. et Coville Marion, « Corps en ligne, corps hors ligne. Entretien avec Antonio A. Casilli », *Poli - Politique de l'image*, n° 4, 2011, p. 127-145.

La matérialité n'est pas ici une « propriété des choses » mais un « enchevêtrement de relations dynamiques, en déplacement continu¹ ».

Suanna Paasonen propose, à la suite de Theresa Senft², de remplacer la notion *gaze* (regarder fixement) par celle de *grab* (« se saisir », « être saisi-e ») pour penser les nouvelles formes de tactilité, de rythme et de coprésence en jeu dans la navigation pornographique. La théorisation du *grab* par Theresa Senft intervient à la suite d'une observation participante en ligne des interactions entre les *camgirls*, ces femmes qui diffusent des images d'elles en continu sur internet par le biais d'une webcam, et leur public. Cette notion s'inspire de l'expression « faire une capture d'écran [*screen grab*] » pour désigner l'interaction des sensations tactiles et visuelles à l'œuvre d'une part dans les réactions du public (« être saisi-e ») et d'autre part dans la manipulation des outils informatiques et des interfaces numériques (« se saisir » à travers le clic, le copier-coller, le téléchargement et l'archivage). Senft invite à la prolifération conceptuelle à l'intérieur du champ sémantique du *grab* et propose également les verbes *to seize* [saisir], *to clutch* [empoigner] ou *to grasp* [agripper]. Le passage du *gaze* au *grab* permet aussi un déplacement du questionnement freudien sur le cinéma comme espace de fétichisation vers un questionnement marxien d'internet comme espace de fétichisme de la marchandise, redéfini par Senft comme « la manière dont les consommateurs modernes investissent une énergie psychique dans des objets qui ne reflètent en rien le travail nécessaire à leur réalisation³ ». Le *grab* permet ainsi de relier les sensations et les émotions du public au travail affectif⁴ de mise en scène et d'enregistrement du plaisir par les travailleuses et travailleurs numériques du sexe.

La nouvelle centralité d'internet fait progressivement passer les *porn studies* de l'étude des écrans à l'étude des réseaux. Ainsi, la pornographie est de moins en moins interrogée en tant que corpus audiovisuel, et de plus en plus en tant qu'agencement dynamique de connexions technocorporelles.

¹ Karen Barad, citée in Paasonen Susanna, *Carnal Resonance*, *op. cit.*, p. 103.

² Senft Theresa, *Camgirls: Celebrity and Community in the Age of Social Networks*, New York, Peter Lang, 2008, p. 52-54.

³ *Ibid.*, p. 47 (ma traduction).

⁴ Pour une discussion des applications du concept de « travail affectif » à la pornographie en ligne, voir Paasonen Susanna, « Labors of Love: Netporn, Web 2.0, and the Meanings of Amateurism », *New Media & Society*, vol. 12, n° 8, 2010, p. 1297-1312.

5) Réflexivité sensorielle et analyse critique

Les *porn studies* formulent un nouveau sujet de connaissance en fusionnant les positions de spectatrice (et de spectateur), de chercheuse (et de chercheur) et de féministe, là même où ces postures avaient été posées comme exclusives les unes des autres par les traditions intellectuelles anti-pornographie. L'objectivation des « effets » de la pornographie repose en effet classiquement sur l'opposition entre le « nous » de l'expertise, implicitement défini comme non-affecté par la pornographie, et le « eux » des publics, entité masculine essentialisée et altérisée¹. Aussi, la conception par Laura Mulvey de la « destruction du plaisir » comme « arme radicale » de la critique² avait pu conduire à une opposition entre passivité sensorielle et activité critique au sein de la théorie féministe du cinéma, selon laquelle le plaisir lors du visionnage de pornographie hétérosexuelle conventionnelle induirait un désarmement de la subjectivité critique de la chercheuse.

La contribution des *porn studies* à l'épistémologie féministe est alors une réflexion sur la place des sensations et des émotions (du plaisir au dégoût en passant par l'ennui et la colère) dans les processus de production de connaissances. Une telle démarche invite à ne pas séparer arbitrairement les mots du monde physique, la chercheuse de son objet et la matérialité de la représentation, en partant du principe que « la signification n'est pas une propriété des images, des textes ou des vidéos, mais quelque chose qui émerge à travers des pratiques matérielles spécifiques³ ». Laura Kipnis invite par exemple à produire des connaissances avec et par (plutôt que sur) la pornographie, qu'elle envisage comme une forme culturelle éloquente et expressive⁴. Elle avance que l'usage du corps est heuristique dans ce « parcours des marges » qu'est l'étude de la pornographie, dans la mesure où l'expérience des frontières psychiques individuelles, auxquelles la pornographie nous confronte lorsqu'elle suscite le dégoût et la honte, sont aussi des frontières sociales et collectives. Si « l'émotion ne doit pas être opposée à la critique⁵ », c'est ainsi parce que la connaissance d'un genre

¹ Attwood Feona, « “Other” or “One of us”? The Porn User in Public and Academic Discourse », *Participations: Journal of Audience and Reception Studies*, vol. 4, n° 1, 2007.

² Laura Mulvey fait de la « destruction du plaisir » androcentré une « arme radicale » pour la critique féministe, dans « Visual Pleasure and Narrative Cinema », *Screen*, vol. 16, n° 3, 1975, p. 9.

³ Paasonen Susanna, *Carnal Resonance*, *op. cit.*, p. 256. Pour une critique de l'idéalisme dans l'analyse du discours pornographique, voir également Champagne John, « “Stop Reading Films!”: Film Studies, Close Analysis, and Gay Pornography », *Cinema Journal*, vol. 36, n° 4, 1997, p. 76-97.

⁴ Kipnis Laura, « Comment se saisir de la pornographie ? », *op. cit.*

⁵ Linda Williams, *Hard Core*, *op. cit.*, p. XI.

médiatique proposant une « connaissance corporelle du corps¹ » appelle en retour une connaissance incarnée. C'est alors l'expérience du plaisir, et surtout du plaisir ambivalent que procurent les représentations sexuelles, qu'il s'agit d'explorer : « voir des corps faire l'expérience du plaisir, être un corps faisant l'expérience du plaisir² » sont des dimensions inévitables de tout travail sur les images et leurs pratiques de production et de réception, « que les chercheurs et les chercheuses nient aux dépens de la rigueur intellectuelle³ ».

Les *porn studies* proposent une riche réflexion méthodologique concernant la place du corps dans le processus de production de connaissance scientifique⁴. Susanna Paasonen parle par exemple de « sentiments mitigés » (*mixed feelings*) et d'« excitation glauque » (*creepy arousals*) pour décrire l'enchevêtrement du plaisir, du dégoût, de la consternation, de la honte et de la lassitude dans le travail d'exploration des mondes de la pornographie en ligne⁵. Dans la « lecture féministe impliquée et réparatrice » qu'elle prône, la réflexivité sensorielle doit permettre de renouveler l'imagination critique, contre la routinisation des grilles de lecture et, en particulier, contre les interprétations trop littérales et évidentes des stéréotypes de genre, de classe et de race mobilisés par les pornographes⁶.

À travers une réflexion sur les genres filmiques corporels, qui se prolonge aujourd'hui par l'étude des affects et de leurs médiatisations, les *porn studies* renouvellent les manières d'aborder l'expérience spectatorielle et réévaluent la place de la sensation et de l'émotion dans le travail critique. Le fait que les instigatrices et instigateurs de ce courant de recherche soient initialement formé·e·s à l'analyse textuelle, plutôt qu'aux méthodes d'enquête ethnographiques, a toutefois retardé l'émergence de recherches sur les pratiques de réception du public.

¹ Dyer Richard, « Le porno gay, un genre filmique corporel et narratif *op. cit.*, p. 48.

² Smith Clarissa et Attwood Feona, « Anti/pro/critical porn studies », *op. cit.*, p. 13.

³ Paasonen Susanna, *Carnal Resonance*, *op. cit.*, p. 23.

⁴ Pour un équivalent français, voir Damian-Gaillard Béatrice et Trachman Mathieu, « Le sexuel, le savant et le vulgaire. Retour sur deux enquêtes sur la pornographie », in Christine Guionnet, Sophie Rétif (dir.), *Exploiter les difficultés méthodologiques*, Rennes, PUR, 2015, p. 47-66.

⁵ Paasonen Susanna, *Carnal Resonance*, *op. cit.*, p. 188-192.

⁶ Une démarche critique similaire est proposée pour l'analyse sémiotique des stéréotypes publicitaire par Kunert Stéphanie, *Publicité, genre et stéréotypes*, Fontenay-Le-Comte, Lussaud, 2014.

C - Les enquêtes sur les pratiques de réception de la pornographie

Le projet d'enquêter auprès des publics de la pornographie est, pour les sciences sociales critiques en général et pour les études de genre en particulier, un projet récent, qui ne se formule véritablement que dans les années 2000. Avant de proposer un panorama de ces recherches, il s'agit dans un premier temps de retracer les grandes lignes de leur processus d'émergence.

1) La difficile émergence des enquêtes auprès des publics de la pornographie

Les premières enquêtes en sciences sociales auprès des publics de la pornographie sont imprégnées d'hétéronormativité et de mépris culturel. Un chapitre de *The Uses of Literacy* (1957) de Richard Hoggart est consacré à la « presse d'assouvissement » grand public. L'auteur traite surtout du style et de la texture des magazines, mais aussi de leurs publics : « certains adultes, hommes et femmes mariés, qui ne se font pas à la monotonie de la vie conjugale » ou encore « quelques déséquilibrés, les “vieux saligauds”, et surtout les conscrits et les lycéens¹ ». Le mépris avec lequel Hoggart aborde cette pratique transparait en fait dès le titre du chapitre en question – « Le sexe sous cellophane » – et se poursuit lorsqu'il qualifie de « sous-prolétaires culturels² » les habitués des *milk bars*, au sein desquels ces magazines circulent. Ici, donc, nul examen minutieux des pratiques de lectures nonchalantes des classes populaires. Comme le fait remarquer Mathieu Trachman³, la dimension sexuelle de ces magazines semble ici annuler la créativité que Hoggart met par ailleurs en évidence dans sa description des usages de la culture populaire. Deux décennies plus tard, dans un contexte de sexualisation des écrans de cinéma et d'essor des mouvements féministes, les journalistes Marie-Françoise Hans et Gilles Lapouge publient un ouvrage consacré au rapport des femmes à la pornographie, notamment basé sur des entretiens. Si les verbatim publiés constituent un matériau intéressant, les analyses proposées sont en revanche une fois de plus gâchées par la mise à distance élitiste de l'objet :

¹ Hoggart Richard, *La Culture du pauvre. Étude sur le style de vie des classes populaires en Angleterre*, Paris, Minuit, 1970, p. 301.

² *Ibid.*, p. 304.

³ Trachman Mathieu, *Des hétérosexuels professionnels. Genre, sexualité et division du travail dans la pornographie française (1975-2010)*, thèse de doctorat en sociologie, Paris, EHESS, 2011, p. 55.

La pornographie des films X et des sex-shops – et, dans son ombre, la sexualité qu’elle dit – nous entraîne du côté de ce *zéro absolu* que Nietzsche reconnaissait comme annonce du nihilisme. Nous entrons dans le temps du “sexe sans qualités”¹ (p. 12).

Les premiers jalons d’une ethnographie des usages de la pornographie sont posés au même moment, à Bloomington dans l’Indiana, par John Gagnon et William Simon, en parallèle de leur première formulation de la théorie des scripts sexuels (présentée dans le chapitre suivant). Cette approche est définie dans deux textes de 1973 : « Youth and Pornography in Social Context² » et Pornography: Social Scripts and Moral Dilemmas³ ». Le premier texte, coécrit avec Alan Berger, revient sur deux enquêtes, l’une auprès d’adolescents de la classe ouvrière urbaine, l’autre auprès de lycéens et d’étudiants, conduites pour la Commission on Obscenity and Pornography, commandée par le président Johnson et qui conclut en 1970 à l’absence de preuves d’effets négatifs de l’usage de pornographie. Contre les approches béhavioristes en termes d’effets directs des images sur les comportements, ce texte insiste sur la nécessité de prendre en compte les contextes interactionnels dans lesquels interviennent les pratiques pornographiques, le statut social des pratiquants, les fonctions sociales qu’ils assignent à la pornographie, ainsi que le lien entre les usages de la pornographie et les autres pratiques culturelles dans lesquelles les pratiquants sont investis. L’usage adolescent de pornographie est requalifié à l’issue de la démonstration comme une forme d’expérimentation sexuelle.

Le second texte, intégré à l’ouvrage *Sexual Conduct*, est plus spéculatif, bien qu’il se base sur quelques observations de projections collectives de *stag movies*⁴ dans des fraternités universitaires. Gagnon et Simon partent du constat de la prégnance de la représentation de la pornographie comme force anomique disposant d’« une capacité magique à pousser les humains (essentiellement les hommes) à l’action sexuelle⁵ ». Ils opposent à cette représentation une réflexion sur les conditions interactionnelles de l’excitation sexuelle : pour qu’un film acquière une « fonction pornographique » il faut qu’il soit visionné dans un contexte catégorisé comme sexuel. La croyance populaire selon laquelle la pornographie réveillerait des pulsions libidinales protégées par « le plus fin des tissus de répression

¹ Hans Marie-Françoise et Lapouge Gilles, *Les Femmes, la pornographie, l’érotisme*, Paris, Seuil, 1978, p. 12.

² Berger Alan et Simon William et Gagnon John, « Youth and Pornography in Social Context », *Archives of Sexual Behavior*, vol. 2, n° 4, 1973, p. 279-308.

³ Gagnon John et Simon William, « Pornography: Social Scripts and Moral Dilemmas », in *Sexual Conduct*, 2^e édition augmentée, New Brunswick et Londres, Aldine, 2004 [1973], p. 197-215.

⁴ Les *stag movies*, ou « films de mecs », sont des films pornographiques hétérosexuels, le plus souvent tournés en format super 8, de production et de diffusion clandestine jusqu’aux années 1970.

⁵ Gagnon John et Simon William, « Pornography: Social Scripts and Moral Dilemmas », *op. cit.*, p. 198 (ma traduction).

sociale¹ » organise en retour les usages de la pornographie, lesquels sont vécus comme des pratiques de relâchement. L'usage de pornographie est donc conditionné par des représentations culturelles qui rendent l'usage « sexuel » des images possible et signifiant.

À travers ces deux textes, Gagnon et Simon insistent sur la nécessité de saisir ces pratiques dans leur banalité quotidienne, en rapport avec la masturbation. Si de manière rétrospective, cela peut paraître évident, le déplacement de la question des « effets de la pornographie sur le comportement » vers celle du « façonnage des fantasmes masturbatoires² » est important, dans la mesure où il fait de l'usage autosexuel de pornographie un espace de construction de soi, relativement autonome par rapport à la sexualité à deux ou plusieurs. Bien que la sociologie des scripts sexuels ait de nombreuses accointances avec les *porn studies*, ces dernières, initialement portées par des spécialistes des écrans (*screen studies*) et des méthodes d'analyse textuelle, préféreront Foucault à Gagnon et Simon pour étudier la construction sociale de la sexualité à l'œuvre dans les scénarios sexuels³. Cela explique que le travail de Gagnon et Simon ne soit pas cité dans les enquêtes en réception auprès des publics de la pornographie s'inscrivant dans la tradition de l'ethnographie des publics issue des *cultural studies*. Dans l'enquête Pornresearch.org, que je présenterai dans un instant, Clarissa Smith, Feona Attwood et Martin Barker avancent une conception similaire de l'excitation sexuelle comme processus physique faisant l'objet d'une mise en forme culturelle lorsqu'elles décrivent « le travail de désignation de l'excitation sexuelle » mis en œuvre par les publics⁴. Les auteur·e·s envisagent également la pornographie comme un « espace de transformation de soi » et soulignent que, souvent, « le porno compte davantage dans les relations que l'on entretient avec soi-même que dans les relations que l'on entretient avec les autres⁵ ».

Une autre étape importante dans l'émergence d'une ethnographie des usages de la pornographie est la réflexion menée dans les années 1990 par Jane Juffer sur la

¹ *Ibid.*, p. 197 (ma traduction).

² *Ibid.*, p. 203.

³ Sur la relation de Gagnon et Simon à Foucault, voir Giami Alain et Bozon Michel, « Les scripts sexuels ou la mise en forme du désir. Présentation de l'article de John Gagnon », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 128, n° 1, 1999, p. 68-72.

⁴ Smith Clarissa, Barker Martin et Attwood Feona, « Les motifs de la consommation de pornographie », in Florian Vörös (dir.), *Cultures pornographiques. Anthologie des porn studies*, op. cit., p. 264.

⁵ *Ibid.*, p. 275.

« domestication¹ » de la pornographie. Cette réflexion se situe à contre-courant des débats féministes issus des *sex wars*, focalisés sur les enjeux de représentation et le potentiel subversif des images. Juffer propose un déplacement vers les enjeux spatiaux de l'accessibilité, de la mobilité et de la prise de positions. Dans un contexte pré-internet, où les espaces de consommation sexuelle sont pensés par et pour les hommes, Juffer pose la nécessité de penser ensemble les dimensions sémiotiques et spatiales de la transgression de genre, entendue comme l'action de franchir et de traverser. La question de recherche qu'elle propose est alors la suivante : quel accès différentes femmes – enserrées par différentes barrières de genre, d'âge, de classe, de sexualité et d'ethnicité – ont-elles à différentes formes de consommation sexuelle ?

Le concept de *domesticated porn* proposé par Juffer désigne d'abord l'ensemble des consommations sexuelles (le vibromasseur², la littérature érotique, la lingerie, la lecture de manuels d'épanouissement personnel, les VHS pornos, etc.) à travers lesquelles les femmes s'approprient des moments de plaisir individuel dans des routines quotidiennes notamment marquées par le poids du travail domestique. Prenant l'exemple de l'essor de la littérature érotique ciblant un public de lesbiennes *of color*, l'auteure souligne l'enchevêtrement des processus de domestication et de marchandisation de la sexualité, dans la mesure où, pour entrer massivement dans la vie quotidienne des femmes, une technologie sexuelle doit prendre la forme d'une marchandise facilement accessible. Le concept de *domesticated porn* désigne ensuite l'ensemble des discours publics qui mettent en relation « la femme », « le foyer » et « la pornographie », des discours politiques conservateurs aux publicités ciblant les femmes en tant que consommatrices sexuelles, en passant par la réclame pour les anti-virus et les filtres parentaux. Juffer travaillant uniquement avec des méthodes d'analyse textuelle, c'est en fait cette deuxième acception du concept qu'elle met en œuvre dans ces travaux.

La mise en œuvre effective de la maxime « passer du texte au contexte [*from text to context*] » n'intervient que dans les années 2000. Parmi les différentes enquêtes en réception

¹ Juffer Jane, *At Home with Pornography: Women, Sex and Everyday Life*, op. cit. Juffer Jane, « There's No Place like Home: New Developments on the Domestic Front », in Pamela Church-Gibson (dir.), *More Dirty Looks: Gender, Pornography and Power*, 2^e édition, Londres, British Film Institute, 2005, p. 45-58. Juffer Jane, « Sexual Technologies/Domestic Technologies: Pornography as an Everyday Matter », in Tony Bennett, Elizabeth Silva (dir.), *Contemporary Culture and Everyday Life*, Durham, British Sociology Association: Sociology Press, 2005, p. 71-88.

² Rachel Maines montre que le vibromasseur est la première technologie qui réconcilie, à partir des années 1960, l'idéal domestique et la sexualité féminine. Toutefois, cet objet est en même temps décrit dans la presse comme menaçant l'hygiène de la maison et l'éducation des enfants. Maines Rachel P., *Technologies de l'orgasme. Le vibromasseur, l'« hystérie » et la satisfaction sexuelle des femmes*, Paris, Payot, 2009.

menées auprès des publics, deux sortent du lot par leur caractère programmatique, leur ampleur et leur croisement des méthodes quantitatives et qualitatives. La première est menée en 2003 en Australie par Alan McKee, Katherine Albury et Catharine Lumby. Elle consiste d'abord en une enquête par questionnaire glissée dans un catalogue de vente de pornographie par correspondance, rempli par 1 023 personnes (dont 82 % d'hommes), puis par des entretiens semi-directifs avec 26 femmes et 26 hommes, sélectionné·e·s parmi les répondant·e·s au questionnaire. La deuxième est menée par Clarissa Smith, Feona Attwood et Martin Barker depuis la Grande Bretagne en 2011. Le questionnaire utilisé laisse une place importante à l'expression écrite et permet de construire des données aussi bien quantitatives que qualitatives. Il est diffusé *via* un site web et partagé sur des réseaux socio-numériques ainsi que sur des blogs traitant de sexualité. Parmi les 5 500 répondant·e·s, un tiers sont des femmes et deux tiers sont des hommes, la moitié déclare visionner du porno « assez souvent » ou « le plus souvent possible », tandis que moins d'un quart confère une « grande » ou une « extrême importance » à cette pratique.

Un premier apport de ces deux enquêtes est la mise en évidence de la réflexivité des spectateurs et spectatrices face aux problématisations dont ils et elles font l'objet dans la sphère publique. Dans les entretiens réalisés pour le *Porn Report* australien, les enquêté·e·s se voient demander directement ce qu'ils et elles pensent de cette question des « effets ». Les réponses sont très variées et consistent parfois en la contestation du bien-fondé de la question. Les répondant·e·s qui insistent sur les effets positifs – en termes de plaisir et d'éducation – réfléchissent à partir de leurs propres pratiques, tandis que ceux et celles qui insistent sur les effets négatifs – en termes d'addiction et de confusion entre fantasme et réalité – traitent exclusivement des pratiques des autres¹.

Un autre apport de ces enquêtes est de montrer le large éventail de significations en jeu dans les usages. L'enquête Pornresearch.org fait apparaître l'usage de pornographie comme une pratique à laquelle une majorité du public accorde une faible importance. Elle est souvent appréhendée à travers des métaphores alimentaires et comparée à d'autres fonctions « vitales » (manger, aller aux toilettes). Le plaisir et la quête de sensations fortes sont les motifs les plus souvent invoqués par les répondant·e·s lorsqu'il s'agit d'expliquer la pratique. La fréquence du recours à la pornographie dans les moments d'ennui ou de stress souligne ensuite l'inscription de la pratique dans les rythmes de la vie quotidienne. D'autres motifs

¹ McKee Alan, « The Need to Bring the Voices of Pornography Consumers into Public Debates About the Genre and its Effects », *Australian Journal of Communication*, vol. 32, n° 2, 2005, p. 71-94.

sont par ailleurs invoqués, parmi lesquels : la curiosité et le désir d'apprendre, l'exploration sexuelle de soi et la réflexion sur son identité sexuelle et de genre, l'importance de maintenir une bonne hygiène corporelle et le besoin de se reconnecter avec son corps. Pour certain·e·s, il s'agit aussi d'un substitut à l'absence de relations sexuelles, quand pour d'autres il s'agit d'une pratique à deux qui vient renforcer le lien conjugal.

Une première limite de ces enquêtes est leur positionnement en porte-parole transparent d'un public qui n'aurait pas voix au chapitre dans l'espace public. Je conçois inversement l'enquête en réception comme un travail critique, situé et réflexif de reconstruction problématisée des pratiques et des discours du public. La volonté louable de requalifier la pratique et les pratiquant·e·s conduit ensuite à mettre au centre de l'argumentaire les dimensions heureuses de la pratique, sans fournir de véritable analyse des pratiques malheureuses. Enfin, l'approche en termes de « motivations » adoptée par Clarissa Smith, qui pose la question du « pourquoi ? » me semble moins heuristique que la question du « comment ? », laquelle permet de faire émerger la signification à partir d'un récit des pratiques, en évitant le recours à des formes de rationalisation trop déconnectées des pratiques ordinaires.

2) Caractérisation sociodémographique du public de la pornographie : l'apport des enquêtes quantitatives

Le croisement des résultats de l'enquête Pornresearch.org avec ceux des enquêtes Analyse des comportements Sexuels en France (ACSF, 1992) et Contexte de la sexualité en France (CSF, 2008) permet une appréhension quantitative des publics de la pornographie, notamment selon le sexe, l'âge et la catégorie socio-professionnelle.

Les enquêtes quantitatives menées en population générale aux États-Unis¹ et en France² concordent pour décrire l'usage de pornographie comme une pratique massifiée, inscrite dans les routines de la vie quotidienne d'une grande minorité, voire de la majorité de la population. Dans l'enquête CSF, trois femmes sur quatre (73 %) et neuf hommes sur dix (92 %) déclarent

¹ Laumann Edward, Gagnon John, Michael Robert et Michaels Stuart, *The Social Organization of Sexuality: Sexual Practices in the United States*, Chicago, The University of Chicago Press, 1992. Buzzell Timothy, « Demographic Characteristics of Persons Using Pornography in Three Technological Contexts », *Sexuality and Culture*, vol. 9, n° 1, 2005, p. 28-48.

² Giami Alain, de Colomby Patrick et groupe ACSF, « La vie sexuelle des amateurs de pornographie », *Sexologies. Revue européenne de sexologie médicale*, vol. 6, n° 22, 1997, p. 40-47. Bozon Michel, « Pratiques et rencontres sexuelles : un répertoire qui s'élargit », in Nathalie Bajos, Michel Bozon (dir.), *Enquête sur la sexualité en France. Pratiques, genre et santé*, Paris, La Découverte, 2008, p. 273-295.

avoir déjà vu un film pornographique au cours de leur vie. Une femme sur cinq (20 %) et un homme sur deux (52 %) hommes déclarent avoir visionné « souvent ou parfois » de la pornographie au cours des douze derniers mois¹. Les chiffres relatifs à la navigation pornographique – déclarée par une femme sur trente (3,6 %) et un homme sur trois (30 %), avec une concentration des pratiquant·e·s parmi les 18-39 ans – sont une photographie déjà datée dans la mesure où les déclarations ont été enregistrées en 2006, soit au début du processus de massification de l'accès à l'internet haut débit et d'essor de la vidéo pornographique gratuitement accessible en ligne.

Dans l'enquête Pornresearch.org, les hommes sont trois fois plus nombreux que les femmes à déclarer visionner « presque tous les jours » (6/10 contre 2/10) et « le plus souvent possible » (6,8 % contre 1,6 %). Les sites de partage de vidéos [tubes] est la forme de pornographie numérique la plus couramment utilisée. Les femmes se différencient par un attrait pour les sites de fiction écrite et les blogs. Les hommes envisagent davantage la pornographie comme un « mode d'expression » de leur excitation, là où les femmes l'envisagent davantage comme un « moyen d'excitation ». Les hommes visionnent plus souvent de la pornographie lorsqu'ils s'ennuient et pour se détendre et les femmes plus souvent pour mettre de l'ambiance avec leur partenaire et pour reconnecter avec leur corps.

Dans l'enquête CSF, les femmes découvrent en moyenne la pornographie plus tard et la visionnent davantage en couple, là où les hommes sont plus amenés à découvrir ensemble la masturbation et la pornographie à l'adolescence. Sur l'ensemble de la population, l'âge du premier film pornographique se situe en moyenne à 25 chez les femmes et à 18 ans chez les hommes. Cet écart se resserre avec le temps : l'âge moyen du premier porno est de 18 ans chez les femmes et de 16 ans chez les hommes pour la génération née entre 1982 et 1988. L'avis dominant à propos des films pornographiques est que « ces films sont choquants mais qu'il ne faut pas les interdire » (57 % des femmes, 49 % des hommes), suivi de « ces films ne sont pas particulièrement choquants » (21 % des femmes, 37 % des hommes).

Les groupes d'âge qui déclarent la fréquence de visionnage la plus élevée dans l'enquête Pornresearch.org sont les 18-25 ans et plus de 65 ans. Lorsque l'on sépare les réponses des femmes, un clivage générationnel apparaît : les 18-25 ans investissent nettement plus la pornographie que les femmes plus âgées. Les femmes et les hommes plus jeunes

¹ Un taux de déclaration similaire se retrouve dans l'ensemble des grandes enquêtes sur les pratiques sexuelles réalisées pendant les années 1990 sur un échantillon représentatif d'une population nationale, selon Giami Alain *et al.*, « La vie sexuelle des amateurs de pornographie », *op. cit.*

invoquent en priorité les items suivants pour rendre compte de leur usage de pornographie : « parce que je suis excité-e », « quand je n'ai rien de mieux à faire », « quand je m'ennuie », « quand je n'arrive pas à me détendre ou à dormir » et « pour rire ». Les plus âgé-e-s invoquent en priorité les motifs : « parce que je suis excité-e », « quand je n'ai rien de mieux à faire », « quand je m'ennuie », « quand je n'arrive pas à me détendre ou à dormir » et « pour rire ».

Dans l'enquête ACSF, les hommes qui déclarent une lecture fréquente de journaux pornographiques (5,7 % d'entre eux, soient 187 individus) sont plus souvent jeunes et célibataires. Ils ont dans l'ensemble une activité sexuelle plus élevée que la moyenne des hommes et un répertoire de pratiques sexuelles plus diversifié. Aussi, la lecture est plus forte chez les hommes qui déclarent une expérience homosexuelle au cours de leur vie. L'enquête CSF enregistre une corrélation positive similaire chez les femmes entre consommation fréquente et occasionnelle de films pornographiques et nombre de partenaires.

Les déclarations de pratiques de visionnage des femmes de 25 à 49 ans décroissent dans l'enquête CSF à mesure que l'on monte dans la hiérarchie des catégories socio-professionnelles : le taux de déclaration est d'environ 30 % chez les ouvrières et les employées, d'environ 16 % chez les intermédiaires dans le domaine de la santé et du travail social et les professions intellectuelles, les cadres du secteur public et les professions libérales, pour tomber à 12 % chez les femmes cadres d'entreprise. De telles disparités ne s'observent pas en revanche dans les déclarations des hommes.

3) Les enquêtes qualitatives sur les constructions du genre

Plusieurs stratégies d'enquête qualitative ont été mises en place pour saisir les pratiques et les discours des publics : l'observation ethnographique des sex-shops, des salons, foires et festivals¹, des forums de fans², des sites web et des applications mobiles de drague gay³, ainsi

¹ Baudry Patrick, *La Pornographie et ses images*, Paris, Armand Colin, 1997 ; Leveratto Jean-Marc, « Le goût du sexe. Un sociologue au salon de l'érotisme », *Corps*, n° 9, 2011, p. 226-238. Comella Lynn, « Studying Porn Cultures », *Porn Studies*, vol. 1, n° 1-2, 2014, p. 64-70.

² Lindgren Simon, « Widening the Glory Hole: The Discourse of Online Porn Fandom », in Feona Attwood (dir.), *Porn.com: Making Sense of Online Pornography*, Londres, Peter Lang, 2010, p. 171-185.

³ Mowlabocus Sharif, *Gaydar Culture: Gay Men, Technology and Embodiment in the Digital Age*, Farnham, Ashgate, 2010 ; Race Kane, « Les technologies de drague dans la vie gay », *Poli - Politique de l'image*, n° 9, 2014, p. 50-61.

que l'entretien individuel (voir ci-dessous les publications de Ramlagun, Smith, Ciclitira, Parvez et Hardy) et l'entretien collectif¹.

Lorsqu'il est question de construction du genre, les femmes et les hommes, les homos et les hétéros, sont le plus souvent étudiés de manière séparée. Dans une enquête comparative auprès d'hommes et de femmes hétérosexuel-le-s, Beth Eck montre que les premiers, à la différence des secondes, disposent de « scripts culturels partagés et prêts à l'emploi lorsqu'il s'agit d'interpréter et de réagir à des images de nus féminins² ». Certaines enquêtes décrivent alors le développement des pratiques de lecture de pornographie par les femmes comme un processus d'autonomisation³ et d'éducation⁴ sexuelle. D'autres insistent davantage sur les normes excluantes qui sous-tendent la figure de la « femme moderne » mise en discours dans le « porno pour femmes » qui se développe depuis les années 1980⁵. Les sentiments mitigés des spectatrices de pornographie hétérosexuelle conventionnelle sont aussi étudiés en rapport avec leur sensibilité féministe⁶ et leur perception de l'authenticité du plaisir pris par les actrices⁷. Le rapport aux images pornographiques semble renvoyer, davantage chez les femmes que chez les hommes hétérosexuels, à un enjeu de représentation de soi face aux normes corporelles dominantes⁸.

Les enquêtes sur les constructions de la masculinité sont dans l'ensemble de moins bonne qualité critique et scientifique. Certaines publications annoncent un questionnement critique sur les « constructions de la masculinité⁹ » ou sur la « masculinité hégémonique¹ »

¹ Mowlabocus Sharif, Harbottle Justin et Witzel Charlie, « Porn Laid Bare: Gay Men, Pornography and Bareback Sex », *Sexualities*, n° 16, 2013, p. 523-547.

² Eck Beth A., « Men Are Much Harder: Gendered Viewing of Nude Images », *Gender and Society*, vol. 17, n° 5, 2003, p. 691-710.

³ Smith Clarissa, *One for the Girls! The Pleasures and Practices of Reading Women's Porn*, Bristol, Intellect, 2007.

⁴ Ramlagun Pamela, « "Don't Call me Weird, but I Normally Watch Porn" - Girls, sexuality and porn », *Agenda*, vol. 26, n° 3, 2012, p. 31-37.

⁵ Sonnet Esther, « Erotic Fiction "by Women for Women": The Pleasures of Post-Feminist Heterosexuality », *Sexualities*, vol. 2, n° 2, 1999, p. 167-187.

⁶ Ciclitira Karen, « Pornography, Women and Feminism: Between Pleasure and Politics », *Sexualities*, vol. 7, n° 3, 2004, p. 281-301. Cette enquête par questionnaire et entretien s'intéresse en particulier à la tension entre sensibilité féministe et visionnage de pornographie hétérosexuelle conventionnelle.

⁷ Parvez Z. Fareen, « The Labor of Pleasure: How Perceptions of Emotional Labor Impact Women's Enjoyment of Pornography », *Gender and Society*, vol. 20, n° 5, 2006, p. 605-631.

⁸ Attwood Feona, « What do People do With Porn? Qualitative Research into Consumption, Use and Experience of Pornography and Other Sexually Explicit Media », *Sexuality and Culture*, vol. 9, n° 2, 2005, p. 65-86.

⁹ Lajeunesse Simon Louis et Deslauriers Jean-Martin, « Point de vue masculin de la pornographie: Des fantasmes à la réalité », *Sexologie actuelle*, n° 13, 2011, p. 4-11.

sans pour autant l'effectuer, tandis que d'autres adoptent une attitude de défense des consommateurs de pornographie contre le féminisme². Le seul authentique effort déployé pour « employer les outils conceptuels et méthodologiques de la sociologie » afin de « saisir l'impact de la pornographie commerciale hétérosexuelle sur la sexualité masculine contemporaine³ [...] d'une manière qui évite le piège du béhaviorisme » est l'œuvre de Simon Hardy. Ce sociologue britannique se lance dans les années 1990 dans une analyse textuelle de la presse magazine pornographie hétérosexuelle *soft*, combinée avec une enquête par entretiens auprès de ses lecteurs masculins. Hardy arrive à la conclusion que le plaisir de voir la pornographie hétérosexuelle conventionnelle forclot immédiatement toute imagination sexuelle. Le pouvoir idéologique de ce genre médiatique proviendrait de sa promesse de montrer la seule « vraie » sexualité. Selon Hardy, le plaisir hétérosexuel masculin de feuilleter et de visualiser est nécessairement une forme d'adhésion à l'idéologie qui sous-tend ces magazines pornographiques hétéronormés.

¹ Johansson Thomas et Hammarén Niels, « Hegemonic Masculinity and Pornography », *Journal of Men's Studies*, vol. 15, 2007, p. 57-70.

² Loftus David, *Watching Sex: How Men Really Respond to Pornography*, New York, Thunder's Mouth Press, 2002.

³ Hardy Simon, *Softcore Pornography and Heterosexual Men: The Reader, The Author, His Woman and her Lover*, Londres et Washington, Cassell, 1998, p. 1-3.

Conclusion : le dénominateur commun des approches féministes

Au-delà d'importants clivages théoriques et politiques, les différentes perspectives féministes sur la représentation pornographique tendent à s'accorder sur deux points. D'abord, sur le principe général de la performativité des images : les représentations pornographiques ne sont pas une description transparente, mais une construction active du « sexe ». Les approches féministes tendent ainsi à se distinguer de la conception idéaliste selon laquelle les représentations pornographiques ne seraient « que des fantasmes » et n'auraient aucun effet sur « la réalité ». Les « textes » pornographiques sont donc investis d'une effectivité culturelle. Les approches féministes tendent ensuite à s'accorder sur le terrain idéologique d'opération des imaginaires pornographiques, à savoir l'articulation des dualismes hiérarchisant homme/femme, masculin/féminin, actif/passif et pénétrant/pénétré.

Ces différentes perspectives partagent ainsi l'idée que la pornographie *engendre* le corps de ses publics et, notamment, de ses publics masculins. La divergence porte alors sur le « comment ? » de cet engendrement et, plus particulièrement, sur la caractérisation de l'ampleur de la force performative des images pornographiques et sur la prévisibilité des articulations idéologiques à l'œuvre dans leur réception.

Par rapport aux théories anti-pornographie, l'apport des analyses textuelles détaillées de corpus filmiques et des enquêtes en réception auprès des publics, est de complexifier l'idée d'un effet mécanique des images sur la conscience. Dans les théories féministes, l'impression corporelle des représentations sexuelles (le plaisir) tend à être assimilée à une impression idéologique (l'hétéronormativité). À y regarder de plus près, la réalisation à travers l'usage masculin de pornographie hétéronormée de l'équation patriarcale selon laquelle les hommes seraient masculins, dominants et pénétrants apparaît plus incertaine. C'est cette relation incertaine entre les représentations dominantes (la pornographie la plus visible et la plus accessible) et le public dominant (les hommes) qu'il s'agit de penser.

Chapitre 3. Une sociologie matérialiste de la réception des médias

« Le problème pour une théorie matérialiste ou non-idéaliste est de savoir comment appréhender les idées, qui sont des événements mentaux, de manière ni idéaliste, ni vulgairement matérialiste¹ », Stuart Hall.

Lorsqu'il est question des médias, il est courant d'opposer « les représentations médiatiques » à « la réalité matérielle ». Cette opposition est doublement problématique : d'abord parce que les expériences et les analyses que nous faisons de la réalité reposent nécessairement sur un ensemble complexe de médiations techniques et idéologiques ; ensuite parce que, ne flottant pas dans l'air ou sur les nuages, les représentations médiatiques elles-mêmes n'existent pas indépendamment d'un ensemble complexe de réalités matérielles et, notamment, d'objets techniques et de pratiques de réception. À rebours de cette opposition rigide entre représentation et réalité, la sociologie matérialiste de la réception des médias que je propose dans cette thèse interroge la dialectique de l'idéologie et de la matière dans la formation des rapports sociaux.

Encore faut-il s'entendre sur ce que nous entendons ici par rapports sociaux, idéologies et matière. À la différence des relations sociales, qui sont interindividuelles, les rapports sociaux sont des antagonismes qui opposent des groupes. La notion de rapports de genre désigne ici à la fois les rapports entre femmes et hommes et les rapports entre différents groupes d'hommes. La matière est dans cette thèse un signifiant plus flottant. Pour reprendre la formule d'Althusser, « elle existe sous différentes modalités, toutes enracinées en dernière instance dans la matière "physique" » et « se dit en plusieurs sens² ». En les plaçant en un même voisinage, il s'agit de créer de la promiscuité conceptuelle entre une définition de la matérialité comme *détermination historique*, inspirée du matérialisme marxien, et une définition de la matérialité comme *sensation corporelle*, inspirée des théories néo-matérialistes des affects, d'inspiration phénoménologique et deleuzienne. Si ces différentes théorisations de la matière et de la matérialité sont souvent opposées les unes aux autres, ou

¹ Hall Stuart, « Signification, Representation, Ideology: Althusser and the Post-Structuralist Debates », *Critical Studies in Mass Communication*, vol. 2, n° 2, 1985, p. 99 (ma traduction).

² Althusser Louis, « Idéologie et appareils idéologiques d'État (Notes pour une recherche) », in *Positions*, Paris, Les Éditions Sociales, 1976, p. 106.

isolées les unes des autres, il s'agit ici de les colliger en une réflexion sur le rôle déterminant des usages de la pornographie dans l'engendrement idéologique et sensoriel des hommes.

La construction de l'objet « usages sociaux de la pornographie et constructions de la masculinité » se fait en quatre temps. Il s'agit d'abord de préciser le sens des notions d'idéologie, d'articulation, de rapport social et d'hégémonie à travers une lecture des débats marxistes et postmarxistes relatifs à la « matérialité » des groupes sociaux et des sujets politiques. Il s'agit ensuite de préciser les notions d'affect et d'émotion à travers une lecture des débats autour du « tournant affectif » [*affective turn*] relatifs à la « matérialité » du corps et de la sensation. Je définis ensuite les notions de scripts, de fantasmes, d'autosexualité et de subjectivation à travers une relecture de la sociologie des scripts de la sexualité de John Gagnon et William Simon au prisme des *cultural studies*. Je reprends enfin le déplacement du texte médiatique vers les contextes de réception des médias opéré par l'ethnographie des publics et la sociologie des usages des technologies de communication pour formuler, à la suite de Lawrence Grossberg, le projet d'une sociologie matérialiste de la réception des médias.

A - La matérialité des rapports sociaux : articulation, hégémonie et constructions idéologiques de la masculinité

La sociologie matérialiste de la réception des médias que je propose dans cette thèse se définit d'abord en relation avec le matérialisme historique, entendu comme la réflexion sur « la liaison étroite existant entre d'une part la pensée sous toutes ses formes et d'autre part la réalité sociale au sein de laquelle elle se développe et notamment, dans la société moderne, la division du travail et la vie économique¹ ».

1) Au-delà du matérialisme mécaniste

Le féminisme matérialiste « à la française² », par exemple tel que redéfini par Christine Delphy dans les années 2000³, se construit avec et contre le marxisme. Contre le féminisme marxiste, qui interroge la reproduction sociale du capitalisme à travers le travail des femmes, il s'agit de penser le patriarcat comme une forme autonome d'appropriation et d'exploitation des femmes. Avec la pensée marxienne, dans sa version la plus mécaniste, il s'agit de penser la division sexuelle du travail au sein du mode de production domestique comme le lieu de la détermination en dernière instance des manifestations culturelles de la féminité et de la masculinité. Ainsi, les positions objectives des « classes de sexe » précèdent logiquement, voire déterminent entièrement, leur conscientisation subjective. Nicole-Claude Mathieu relativise toutefois le pouvoir déterminant des rapports économiques et confère une relative autonomie au processus de subjectivation, en précisant que « si l'on peut – dans un rapport d'exploitation donné – parler *d'une* position objective de classe pour les dominants et *d'une* position objective de classe pour les dominés, on ne retrouve pas cette opposition simple dans le champ de la conscience⁴ ». Christine Delphy pousse en revanche jusqu'à son terme l'application du principe mécaniste de la détermination en dernière instance de la subjectivité par son positionnement dans les rapports de production domestique. Dans son prolongement,

¹ Goldmann Lucien, « L'Idéologie allemande et les thèses sur Feuerbach », *L'Homme et la société*, vol. 7, n° 1, 1968, p. 37-55.

² Pour des éléments de sociohistoire de cette construction, je renvoie à Clair Isabelle, *Sociologie du genre*, Paris, Armand Colin, 2012 ; Clair Isabelle, « Pourquoi penser la sexualité pour penser le genre en sociologie ? », *Cahiers du Genre*, vol. 54, n° 1, 2013, p. 93-120.

³ Delphy Christine, « Féminisme et marxisme », in Margaret Maruani (dir.), *Femmes, genre et société. L'état des savoirs*, Paris, La Découverte, 2005.

⁴ Mathieu Nicole-Claude, « Quand céder n'est pas consentir. Des déterminants matériels et psychiques de la conscience dominée des femmes, et de quelques unes de leurs interprétations en ethnologie », in *L'Anatomie politique. Catégorisations et idéologies du sexe*, Paris, Ixe, 2013, p. 129.

Léo-Thiers Vidal, va jusqu'à affirmer qu'« un lien direct de causalité existe entre position et subjectivité¹ ».

En tant que reflet des rapports sociaux, l'idéologie est dotée d'une faible effectivité et elle est reléguée aux rangs d'enjeu politique et d'objet scientifique secondaires. Un usage faible de l'idéologie l'envisage alors comme un simple voile masquant la réalité des rapports sociaux. Un usage plus conséquent peut en faire une justification, qui vient naturaliser *a posteriori* l'ordre social. Lorsque Colette Guillaumin avance que « la différence vient de l'appropriation² », elle pose toutefois l'appropriation matérielle comme première et la justification idéologique comme seconde. L'« idée de nature » n'est en effet que « l'enregistrement » d'un rapport social déjà là, « un constat prescriptif³ » qui avalise un ordre des choses.

Dans l'institution rétrospective de champ de recherche, la clôture définitionnelle de la matérialité a « progressivement conduit à écarter des programmes de recherche la question de l'idéologie comme levier de la reproduction sociale et, en conséquence, une série d'objets de première importance pour penser la conflictualité, tels que le langage, les représentations ou la subjectivité⁴ ». Claire Cossée⁵ souligne par exemple que le postulat de la primauté du « matériel » (l'appropriation) sur l'« idéal » (la naturalisation) est, contrairement à ce qui est avancé dans les relectures sociologiques contemporaines de l'auteure, absent dans les travaux que Guillaumin réalise au début des années 1970 sur l'idéologie raciste⁶. Une autre pensée dissonante, aux marges du corpus de la sociologie des rapports sociaux de sexe⁷, est la théorie

¹ Thiers-Vidal Léo, *De « L'Ennemi Principal » aux principaux ennemis. Position vécue, subjectivité et conscience masculines de domination*, Paris, L'Harmattan, 2010, p. 144.

² Guillaumin Colette, « Pratique du pouvoir et idée de nature », in *Sexe, race et pratique du pouvoir*, Paris, Indigo-Côté-femmes, 2007, p. 57.

³ *Ibid.*, p. 81.

⁴ Cervulle Maxime et Clair Isabelle, « Matérialismes féministes », Appel à contribution pour le numéro 4 de la revue *Comment s'en sortir ? [en ligne]*, 2015.

⁵ Cossée Claire, « Les différents visages de la culture dans l'œuvre de Colette Guillaumin : une lecture diachronique », in Maxime Cervulle, Nelly Quemener, Florian Vörös (dir.), *Matérialismes, culture et communication, volume 2 : Cultural Studies, théories féministes et postcoloniales*, Paris, Presses des Mines, à paraître.

⁶ Guillaumin Colette, *L'Idéologie raciste. Genèse et langage actuel*, Paris, Mouton, 1972.

⁷ La dénomination disciplinaire du féminisme matérialiste français.

du façonnement du monde social par la matérialité du langage développée par Monique Wittig¹.

Le corpus de la sociologie des rapports sociaux de sexe, et notamment les écrits de Nicole-Claude Mathieu et de Colette Guillaumin sur la catégorie de nature, est important pour les analyses proposées dans cette thèse. Ce cadre théorique ne peut toutefois faire office d'ossature principale en raison de sa forte réticence à penser la matérialité de l'idéologie. La métaphore base/superstructure bride en effet implicitement ou explicitement la réflexion sur l'idéologie au sein de la sociologie des rapports sociaux de sexe. Rompant avec cette métaphore architecturale, les théories féministes anglophones d'inspiration gramscienne et althussérienne, qu'elles se formulent dans les termes marxistes de l'« idéologie » ou dans les termes postmarxistes du « discours », fournissent des outils conceptuels précieux pour penser le rôle déterminant des pratiques culturelles dans la formation des rapports sociaux de sexe et des subjectivités genrées. Les théoriciennes féministes mobilisées pour construire l'ossature conceptuelle de la thèse ont des rapports divers au matérialisme historique. Entre ses écrits précoces et ses écrits tardifs, Michèle Barrett passe d'une théorie marxiste de l'idéologie² à une théorie postmarxiste du discours³. Si la réception française de Judith Butler et de Teresa de Lauretis a davantage insisté sur les inspirations psychanalytiques et foucaaldiennes de ces théoriciennes des représentations du genre, il s'agit ici de souligner les relectures qu'elles proposent d'Althusser et de Gramsci. Enfin, la sociologie des masculinités de Raewyn Connell participe dans les années 1980 d'un effort plus large de traduction du concept d'hégémonie pour penser la complexité des rapports de genre. Pour saisir pleinement le potentiel des concepts d'idéologie, d'articulation et d'hégémonie, il est utile de faire un détour par ses théoriciens initiaux, souvent masculins et androcentrés.

La réception des *cultural studies* par les sciences sociales françaises, que celle-ci soit sceptique ou enthousiaste, oublie souvent la centralité du corpus marxiste dans le

¹ Wittig Monique, *La Pensée straight*, réédition, Paris, Éditions Amsterdam, 2013. Pour une lecture plus approfondie, je renvoie à Kunert Stéphanie, « Renouveler le matérialisme depuis ses marges : la sémioclastie créative de Wittig », in Maxime Cervulle, Nelly Quemener, Florian Vörös (dir.), *Matérialismes, culture et communication, volume 2 : Cultural Studies, théories féministes et postcoloniales*, Paris, Presses des Mines, à paraître.

² Barrett Michèle, *Women's Oppression Today: The Marxist/Feminist Encounter*, 3^e édition, Londres et New York, Verso, 2014 [1980].

³ Barrett Michèle, *The Politics of Truth: From Marx to Foucault*, Londres, Polity Press, 1992.

développement de ce champ d'études entre les années 1968 et les années 1980¹. En raison de l'accent qu'ils mettent sur la culture et/ou sur l'idéologie, Edward P. Thompson, Raymond Williams et Stuart Hall sont souvent rangés dans la catégorie du « marxisme occidental² ». Si les *cultural studies* s'inspirent à partir des années 1970 essentiellement des écrits d'Antonio Gramsci et de Louis Althusser, la critique qu'elles portent conjointement aux pensées idéalistes et aux pensées matérialistes mécanistes de la culture, les place notamment dans une relation de cousinage avec les pensées contemporaines d'Armand Mattelart³ et de Lucien Goldmann. Dans le texte qu'il consacre aux *Thèses de Feuerbach*, Goldmann présente Marx comme l'auteur du « premier monisme vraiment et rigoureusement dialectique⁴ », dans la mesure où celui-ci pense la relation entre la conscience et la « pratique globale des hommes » en évitant les écueils qui consistent à nier alternativement la matière ou l'esprit, à isoler ces deux termes l'un de l'autre, ou encore à réduire l'un au statut de simple effet de l'autre. La théorie de la transformation sociale de Marx décrit selon Goldmann « un cercle où il n'y a pas d'antériorité du social sur l'idéologique ou inversement⁵ ». Dans la citation placée en exergue de ce chapitre, Stuart Hall formule de manière remarquablement proche ce qui constitue pour les *cultural studies* l'enjeu d'une pensée matérialiste non-réductionniste de l'idéologie. Le détour par la théorie de l'idéologie élaborée au sein des *cultural studies* peut alors être un des lieux du dépassement de l'opposition, au sein des féminismes francophones, entre les théories « matérialistes » (premièrement intéressées par les rapports de production et la division du travail) et les théories « poststructuralistes » (premièrement intéressées par l'identification et la catégorisation dans le discours).

¹ Le moment des « *cultural studies* marxistes » coïncide avec la période de direction du Centre for Contemporary Cultural Studies (CCCS) de Birmingham par Stuart Hall, qui succède à Richard Hoggart en 1968, puis est remplacé par Richard Johnson en 1979. Un fait surprenant dans la réception française de ce courant de recherche est que, parmi les quatre fondateurs, Richard Hoggart soit souvent érigé en représentant d'une authenticité matérialiste des premières *cultural studies*, alors même qu'il était antimarxiste. Sur ce point, voir Sparks Colin, « Stuart Hall, Cultural Studies and Marxism », in David Morley, Kuan-Hsing Chen (dir.), *Stuart Hall: Critical Dialogues in Cultural Studies*, Londres, Routledge, 1996, p. 71-102.

² Anderson Perry, *Sur le marxisme occidental*, Paris, Maspero, 1977.

³ Mattelart Armand, *Communication, idéologie et hégémonies culturelles. Une anthologie en trois volumes (1970-1986). Tome 1*, sous la direction de Fabien Granjon et Michel Sénécal, Paris, Presses des Mines, 2015.

⁴ Goldmann Lucien, « L'Idéologie allemande et les thèses sur Feuerbach », *op. cit.*, p. 46.

⁵ *Ibid.*

2) Repenser la détermination avec le concept d'articulation

Nous avons clos le chapitre précédent sur une interrogation relative au caractère déterminant des usages masculins de la pornographie dans la configuration des rapports de genre. Il s'agit désormais de montrer l'apport à cette question de la théorie de l'articulation de Louis Althusser, telle qu'elle a été relue par Ernesto Laclau et Chantal Mouffe.

Dans son texte « Idéologie et appareils idéologiques d'État », Louis Althusser reprend la définition de l'idéologie du jeune Marx comme « le système des idées, des représentations qui domine l'esprit d'un homme ou d'un groupe social¹ » et se revendique d'une tradition marxiste qui reconnaît « une autonomie relative de la superstructure par rapport à la base », ainsi qu'« une action en retour de la superstructure sur la base² ». Althusser poursuit son travail de réévaluation du rôle déterminant des superstructures idéologiques en avançant qu'il n'y a rien d'humain qui préexiste à l'idéologie.

Les *cultural studies* en retiendront l'idée que les rapports sociaux n'existent pas indépendamment de leurs médiations idéologiques (notamment à travers les représentations médiatiques) et qu'il n'y a pas accès à la « réalité » des rapports sociaux sans la médiation d'images et de métaphores. La contestation du déterminisme économique absolu passe chez Raymond Williams par une réflexion généalogique et sémantique qui rouvre le sens de la détermination, désormais entendue comme « imposition de limites » et « exercice d'une pression » sans préfiguration totale et prévisible *a priori*³. Stuart Hall approfondit ce travail de réévaluation du lien entre économie et culture en proposant le principe de la « détermination sans clôture du sens garantie⁴ », selon lequel les positions dans les rapports de production et de reproduction ne déterminent pas mécaniquement les visions du monde et, en retour, les visions du monde ne reproduisent pas non plus mécaniquement les rapports sociaux. Poser l'autonomie relative des idéologies par rapport aux positions sociales permet d'étudier, au-delà des schémas de causalité univoque, la relation complexe entre les groupes dominants (dans notre cas, les hommes et, plus particulièrement, les hommes socialement dominants) et les idées dominantes (celles qui organisent les pornographies hétérosexuelles et gays les plus visibles et les plus accessibles).

¹ Althusser Louis, « Idéologies et appareils idéologiques d'État », *op. cit.*, p. 97.

² *Ibid.*, p. 75.

³ Williams Raymond, *Keywords: A Vocabulary of Culture and Society*, Londres, Fourth Estate, 1988, p. 95-99.

⁴ Hall Stuart, « The Problem of Ideology: Marxism Without Guarantees », in David Morley, Kuan-Hsing Chen (dir.), *Stuart Hall: Critical Dialogues in Cultural Studies*, Londres et New York, Routledge, 1996, p. 25-46.

L'abandon de l'axiome de la détermination en dernière instance par les rapports de production conduit progressivement à l'abandon de tout postulat de nécessité dans l'analyse des relations entre les différents éléments articulés au sein d'une même formation sociale. Althusser précise en post-scriptum que l'objectif de son texte est « d'éclairer certains des aspects du fonctionnement de la Superstructure et de son mode d'intervention dans l'Infrastructure ». L'intérêt de la métaphore base/superstructure et en effet, selon le philosophe français, qu'elle pose la question de l'*articulation* entre les différentes instances d'une *totalité* sociale : poser la question de la détermination, c'est interroger selon lui l'« indice d'efficacité respectif » de chacune de ces dimensions de l'organisation sociale.

Ernesto Laclau et Chantal Mouffe font subir une torsion postmarxiste et poststructuraliste au concept d'articulation. Le dépassement du marxisme d'Althusser est aussi un dépassement de son structuralisme. Le duo belgo-argentin revient sur le postulat de la société comme « tout suturé », organisé par des lois nécessaires, au sein duquel les différentes instances entretiendraient des relations de nécessité. Cela conduit à ne plus attribuer à certains énoncés, *a priori* et une fois pour toutes, le statut d'idéologie d'une classe particulière ou la fonction de reproduction d'un rapport social donné. Le principe de fixation ultime du sens par des structures idéologiques, cède sa place au principe de « fixation partielle » autour de « points nodaux¹ », afin de penser le caractère ouvert et incomplet de toute formation sociale.

Le principe de détermination est remplacé par celui de *surdétermination*. Chez Freud, à qui Althusser reprend le concept, la surdétermination est un principe de fusion entre des éléments. Cette fusion a pour caractéristiques d'être symbolique (et non purement physique) et de recouvrir simultanément plusieurs sens (plutôt que d'être univoque). Chez Laclau et Mouffe, la surdétermination est, par contraste avec la détermination, un principe d'indétermination radicale de la relation entre les différents éléments qui composent une formation sociale². La surdétermination est le produit temporaire et instable de pratiques d'articulation qui établissent des relations entre des éléments, dont l'identité se transforme au

¹ Laclau Ernesto et Mouffe Chantal, *Hégémonie et stratégie socialiste. Vers une politique démocratique radicale*, Besançon, Les solitaires intempestifs, 2009, p. 208-209.

² *Ibid.*, p. 184.

cours du processus articulatoire¹. Cette articulation est un principe immanent qui n'a pas d'existence « avant ou en dehors² » des éléments qu'elle articule.

Laclau et Mouffe précisent que cesser de présupposer que les rapports de genre ont un lieu de détermination en dernière instance n'implique pas pour autant l'abandon d'une analyse systémique du sexisme³. Ce déplacement invite plutôt à interroger l'articulation entre les différentes institutions qui produisent des positions de sujet « homme » et « femme » dans une relation duale et hiérarchisée. Dans cette recherche, il s'agit ainsi de s'interroger sur les formes de l'articulation entre les pratiques de la masculinité à l'œuvre dans les usages de la pornographie et les pratiques de la masculinité à l'œuvre dans les autres temps et espaces sociaux.

3) La conflictualité idéologique comme lutte d'articulation

Nous avons vu dans le chapitre précédent que le débat féministe tend à s'accorder sur le terrain idéologique d'opération des imaginaires pornographiques, à savoir l'articulation des dualismes hiérarchisant homme/femme, masculin/féminin, actif/passif et pénétrant/pénétré. Pour le formuler dans les termes des *cultural studies*, la réception de pornographie peut être envisagée comme un espace d'articulations, de désarticulations et de réarticulations de cette chaîne de signification.

Dans son texte « Codage/décodage⁴ » paru pour la première fois en 1970, Hall avance que l'idéologie opère par connotation, en articulant différents signes pour former une vision du monde. Là où la dénotation désigne le sens « littéral », c'est-à-dire « consensuel », d'un signe, la connotation désigne l'ensemble des « sens associatifs moins fixés » qui sont quant à eux l'objet d'une lutte pour la fixation du sens⁵. L'objet d'un conflit idéologique est donc l'imposition d'une connotation et, ainsi, d'un mode de structuration symbolique de l'ordre social. Stuart Hall joue Gramsci contre Althusser pour penser non pas l'unicité de l'idéologie, mais la pluralité conflictuelle des idéologies. Aussi, au-delà de l'idée d'une opposition duale

¹ *Ibid.*, p. 196.

² *Ibid.*, p. 204.

³ *Ibid.*, p. 217-218.

⁴ Hall Stuart, « Codage/décodage », *Réseaux*, vol. 12, n° 68, 1994, p. 27-39.

⁵ Hall précise à ce sujet : « Les exemples où les signes organisés en discours ont exclusivement un sens "littéral" (c'est-à-dire universellement consensuel) sont très rares. Dans un discours réel, la plupart des signes combineront aspects dénotatifs et aspects connotatifs ». *Ibid.*, p. 33.

entre une unique idéologie dominante et une unique idéologie subordonnée, Hall s'intéresse au jeu d'interaction complexe entre une multiplicité d'idéologies. La conflictualité idéologique se déroule sur un terrain commun aux différentes idéologies en jeu, qui ne sont ni auto-suffisantes, ni exclusives les unes des autres. Si les différentes forces en présence « partagent les mêmes répertoires de concepts », en revanche « elles les réarticulent et les désarticulent au sein de différents systèmes de différence ou d'équivalence¹ ». L'ordre culturel qui se constitue en imposant son mode de classification du monde social ne parvient jamais à se réaliser entièrement : aucune idéologie ne peut parvenir à articuler la totalité du monde social. Une entreprise de totalisation idéologique est un processus toujours inachevé, ou toujours « en crise² » et la structuration idéologique du social est toujours incomplète et contestée.

Quel est le mode d'existence matériel de ces pratiques d'articulation, de désarticulation et de réarticulation ? Althusser pose que l'existence de l'idéologie est avant tout « matérielle », car elle n'existe qu'à travers « des actes matériels dans des pratiques matérielles, réglés par des rituels matériels, eux-mêmes définis par l'appareil idéologique matériel dont relèvent les idées de ce sujet³ ». Dans leur relecture d'Althusser, Laclau et Mouffe insistent également sur la matérialité de l'articulation discursive qui, loin d'être un événement purement mental, implique en fait « toute la densité matérielle des diverses institutions, pratiques et de divers rituels par lesquels une formation discursive est structurée⁴ ».

Dans le sillage de Laclau et Mouffe, les *cultural studies* développent le concept de *double articulation* pour se référer simultanément à la manière dont les discours assemblent des éléments qui n'entretiennent aucun lien essentiel les uns avec les autres *et* à la manière dont ces discours se matérialisent dans les objets techniques, les rythmes et les temporalités de la vie quotidienne⁵. Le concept de double articulation ouvre à l'analyse de la

¹ Hall Stuart, « Signification, Representation, Ideology: Althusser and the Post-Structuralist Debates », *op. cit.*, p. 104.

² Dorlin Elsa, « Sexe, genre et intersexualité : la crise comme régime théorique », *Raisons politiques*, vol. 18, n° 2, 2005, p. 117.

³ Althusser Louis, « Idéologies et appareils idéologiques d'État », *op. cit.*, p. 108.

⁴ Laclau Ernesto et Mouffe Chantal, *Hégémonie et stratégie socialiste. Vers une politique démocratique radicale*, *op. cit.*, p. 203.

⁵ Silverstone Roger, *Television and Everyday Life*, New York, Routledge, 1994. Livingstone Sonia, « On the Material and the Symbolic: Silverstone's Double Articulation of Research Traditions in New Media Studies », *New Media and Society*, vol. 9, n° 1, 2007, p. 16-24.

matérialisation idéologique des représentations pornographiques *via* des pratiques de réception inscrites dans des contextes sociaux.

4) La production culturelle de l'hégémonie

Comment les pratiques de réception de pornographie interviennent-elles dans les rapports de genre ? Le concept gramscien d'hégémonie (*via* ses relectures par Raymond Williams, Raewyn Connell, Demetriakis Demetriou, Ernesto Laclau et Chantal Mouffe) permet de penser le processus d'institution des hiérarchies sociales à travers les pratiques culturelles¹.

Antonio Gramsci, dans sa réflexion stratégique sur la manière de parvenir à une hégémonie prolétarienne dans les sociétés capitalistes avancées « occidentales », souligne l'importance des formes extra-étatiques de pouvoir et en particulier du front culturel². Dans le cadre de cette réflexion, il distingue les idéologies qui relèvent du fait individuel (les « idéologies arbitraires ») de celles qui relèvent du fait de culture : ces dernières sont pensées comme « historiquement organiques » et « historiquement nécessaires » dans la mesure où elles répondraient à des problèmes posés par la structure sociale et fourniraient aux membres d'un ou plusieurs groupes sociaux la substance d'un monde vécu³. Ces idéologies sont transversales et structurent les dimensions économiques, politiques et culturelles de la vie sociale. L'idéologie d'une classe sociale se décline sous plusieurs formes, dont la plus sophistiquée et la plus cohérente, mais aussi la plus virtuelle, est sa *philosophie*. Une forme plus courante et plus ordinaire de l'idéologie est le *sens commun*, soit l'ensemble des croyances et des expériences qui guide le rapport à la réalité d'un ou plusieurs groupes sociaux. Les idéologies, notamment dans leurs formes les plus ancrées et les plus routinières, ont une pesanteur que tout projet révolutionnaire de transformation politique et économique doit prendre en compte⁴.

¹ Alors que la sociologie des pratiques culturelles française s'est construite sur une définition institutionnelle (étatique) de la culture, les *cultural studies* adoptent une définition anthropologique de la culture comme « production sociale de sens, quels qu'en soient les formes et les supports : tout objet social est culturel », Maigret Éric et Macé Éric (dir.), *Penser les médiacultures. Nouvelles pratiques et nouvelles approches de la représentation du monde*, Paris, Armand Colin-INA, 2005, p. 11.

² Gramsci Antonio, *Guerre de mouvement et guerre de position*, Paris, La fabrique, 2011, p. 45-91 ; Keucheyan Razmig, « Culture, information et subalternité : Antonio Gramsci », in Fabien Granjon (dir.), *Matérialismes, culture et communication, volume 1*, Paris, Presses des Mines, à paraître.

³ Piotte Jean-Marc, *La Pensée politique de Gramsci*, Montréal, Lux Éditeur, 2010, p. 184.

⁴ *Ibid.*, p. 209.

Gramsci entend par hégémonie à la fois une forme de direction culturelle et morale et le processus d'articulation à travers lesquels une classe sociale prend et stabilise une position dominante. Il s'agit d'un processus indissociablement politique, économique et culturel de réorganisation des relations sociales¹. Les institutions par lesquelles l'idéologie se diffuse – que Gramsci nomme « société civile » et qu'Althusser appellera « appareils idéologiques » – représentent un « théâtre » de conflictualité politique historiquement décisif dans la mesure où elles constituent des lieux d'imagination et d'institution des conditions matérielles d'existence. C'est ainsi que les industries culturelles et les médias de masses constituent, dans le contexte des sociétés capitalistes avancées, un front culturel dans le combat pour la transformation révolutionnaire de l'ordre social et la réalisation d'une autre mode d'organisation des relations sociales.

Raymond Williams poursuit dans son essai de 1980 « Base et superstructure dans la théorie culturelle marxiste » cette réflexion sur la manière dont certaines pratiques culturelles en viennent à produire « la substance et la limite du sens commun² » et ainsi à jouer un rôle actif dans la construction de l'hégémonie. Une première caractéristique importante de l'hégémonie selon Williams est qu'elle « n'est pas une³ » : elle ne s'exerce pas de manière uniforme et ses manifestations sont plurielles, dans la mesure où elle est constamment contestée, défendue et réformée. Les efforts déployés par la classe dirigeante pour construire un *sens commun* se voient toujours opposer des résistances plus ou moins ouvertes. L'hégémonie fonctionne alors moins sur le principe du consentement des dominés que sur celui de l'endiguement [*containment*⁴] par lequel la classe dirigeante s'efforce de limiter l'imagination politique des classes subalternes. Une seconde caractéristique de l'hégémonie selon Williams, c'est qu'elle « ne doit pas être appréhendée au niveau de la simple opinion⁵ » mais au niveau de sa réalisation dans l'expérience, la conscience et la chair. Williams invite ainsi à porter une attention aux « processus d'incorporation » pour saisir la manière dont

¹ Gourarier Mélanie, Rebucini Gianfranco et Vörös Florian, « Penser l'hégémonie », *Genre, sexualité & société*, n° 13, 2015. Boggio Éwanjé-Épée Félix, « L'hégémonie au regard des politiques sexuelles et nationales du socialisme bolchévique dans la Russie révolutionnaire », *Genre, sexualité & société*, n° 13, 2015.

² Williams Raymond, « Base et superstructure dans la théorie culturelle marxiste », in *Culture & matérialisme*, Paris, Les prairies ordinaires, 2009, p. 37.

³ *Ibid.*, p. 36.

⁴ Grossberg Lawrence, « History, Politics and Postmodernism: Stuart Hall and cultural studies », in David Morley, Kuan-Hsing Chen (dir.), *Stuart Hall: Critical Dialogues in Cultural Studies*, Londres et New York, Routledge, 1996, p. 151-173 ; Coladonato Valerio, « Genre et formes d'hégémonie dans les études sur les stars », *Genre, sexualité & société*, n° 13, 2015.

⁵ Williams Raymond, « Base et superstructure dans la théorie culturelle marxiste », *op. cit.*, p. 37.

l'hégémonie « agit en profondeur, en sélectionnant, en organisant et en interprétant notre expérience¹ ».

Si la filiation intellectuelle avec Williams n'est pas revendiquée, on peut néanmoins comprendre la théorie des rapports de genre [*social theory of gender*] développée par la sociologie des masculinités de Raewyn Connell comme une transposition féministe de sa lecture du concept d'hégémonie. L'argument de Williams selon lequel l'hégémonie se structure autour d'« un système central de pratiques, de significations et de valeurs qu'on peut proprement qualifier de dominant et d'effectif² » devient sous la plume de Connell une définition de la « masculinité hégémonique » comme « configuration de la pratique de genre qui incarne la réponse acceptée à un moment donné au problème de la légitimité du patriarcat³ ». Si l'hégémonie s'exprime sous des formes plurielles, elle a, selon ces deux auteur·e·s un centre unique. Comme Williams, Connell insiste par ailleurs sur la place du corps dans la construction de l'hégémonie. L'encastrement de l'idéologie dans les pratiques et dans l'expérience vécue est saisi par Connell à travers l'entretien biographique et le récit des pratiques « bio-réflexives » qui engendrent les corps des hommes. Ces pratiques sont décrites comme « onto-formatives », au sens où elles « créent la réalité dans laquelle nous vivons⁴ », rappelant ainsi l'attention de Williams aux « processus d'incorporation ».

5) La masculinité hégémonique comme mécanisme articulatoire

Le concept de « masculinité hégémonique », lorsqu'il ne désigne pas un groupe d'hommes prédéfini, mais un mécanisme articulatoire sans sujet prédéfini, est un outil précieux pour penser l'adhésion des hommes aux projets de genre conservateurs, orientés vers la consolidation du binarisme hiérarchique masculin/féminin.

Une première version du concept de masculinité hégémonique est formulée dans les années 1980 à l'issue d'une enquête sur le harcèlement de genre et les hiérarchies entre garçons en contexte scolaire⁵. Selon une orientation similaire aux concepts d'articulation,

¹ *Ibid.*, p. 39.

² *Ibid.*, p. 37.

³ Connell Raewyn, *Masculinités. Enjeux sociaux de l'hégémonie*, Paris, Éditions Amsterdam, 2014 [1995], p. 74.

⁴ *Ibid.*, p. 57.

⁵ Carrigan Tim, Connell R. W. et Lee John, « Toward a New Sociology of Masculinity », *Theory and Society*, vol. 14, n° 5, 1985, p. 551-604.

d'intersectionnalité¹ et de cosubstantialité², le concept de masculinité hégémonique est une tentative de penser les relations entre les différentes pratiques de la masculinité à partir d'une analyse des rapports de genre, de classe et de race qui les constituent. À l'issue d'enquêtes sur des objets variés (le rapport au corps des surfeurs professionnels, le rapport des jeunes des classes populaires à la violence, le rapport des gays au travail et à la sexualité, etc.) Connell propose en 1995 dans *Masculinités*³ une première formulation synthétique du polyptique reliant masculinités « hégémonique », « subordonnée », « complice » et « marginalisée ». La masculinité subordonnée regroupe les pratiques de la masculinité « chochette », « tapette », « enclée », « mauviette » « binoclarde » ou « blaireau » qui sont disqualifiées en tant qu'efféminées – elle est illustrée par Connell à travers l'exemple des rapports sociaux entre hommes gays et hétéros. La masculinité complice entretient une relation de « suivisme » avec la masculinité hégémonique – il s'agit de la pratique de la masculinité la plus importante numériquement. Enfin, la masculinité marginalisée est simultanément érigée en modèle de force masculine, et soumise au contrôle et à la discipline, en raison de son caractère « dangereux » – elle est illustrée par Connell à travers les exemples des rapports sociaux entre hommes noirs et blancs, ouvriers et bourgeois.

Le polyptique hégémonique/subordonnée/complice/marginalisée montre que la masculinité est à la fois plurielle et constituée par des rapports de pouvoir qui ne se limitent pas aux rapports avec les femmes. Demetriakis Demetriou⁴ clarifie le « principe féministe » qui sous-tend la sociologie des masculinités de Connell, selon lequel l'« hégémonie interne », c'est-à-dire les processus de subordination et de marginalisation d'autres masculinités, n'est pas une dynamique autonome mais un processus déterminé par l'« hégémonie externe », c'est-à-dire par l'institutionnalisation de la domination des hommes sur les femmes. Demetriou rappelle par ailleurs que la critique de la masculinité hégémonique est indissociable chez Connell d'une réflexion sur les modalités de son démantèlement pratique et de la construction d'une autre hégémonie, entendue comme « une *stratégie politique*

¹ Crenshaw Kimberle, « Mapping the Margins: Intersectionality, Identity Politics and Violence against Women of Color », *Stanford Law Review*, vol. 43, n° 6, 1991, p. 1241-1299.

² Kergoat Danièle, « Dynamique et cosubstantialité des rapports sociaux », in Elsa Dorlin (dir.), *Sexe, race, classe. Pour une épistémologie de la domination*, Paris, PUF, 2009.

³ Connell Raewyn, *Masculinités. Enjeux sociaux de l'hégémonie*, op. cit., p. 74-79.

⁴ Demetriou Demetrakis Z., « La masculinité hégémonique : lecture critique d'un concept de Raewyn Connell », *Genre, sexualité & société*, n° 13, 2015.

d'alliances qui regrouperait des forces politiques allant des femmes aux militants pacifistes, et qui serait fondée sur leurs intérêts communs¹ ».

Christine Beasley met en garde contre la confusion qui s'installe souvent dans les écrits de Connell entre trois acceptions du concept de « masculinité hégémonique² » : d'abord en tant que mécanisme politique de production du consensus ; ensuite en tant que version dominante (la plus diffusée ou la plus légitime) de la masculinité ; enfin en tant que groupe des hommes en position socialement dominante. Pour montrer l'importance de maintenir en tension ces trois dimensions, Beasley prend l'exemple de la virilité populaire : si les hommes de la classe ouvrière ne sont évidemment pas en possession des outils de production et des appareils idéologiques d'État, la masculinité musclée ouvrière est couramment constituée, notamment dans le domaine du sport, en un idéal culturel à même de produire de la solidarité entre hommes, au-delà des clivages de classe.

Si plusieurs définitions du concept de masculinité hégémonique coexistent au sein du champ désormais extrêmement vaste, prolifique et hétérogène des études sur les masculinités³, le potentiel analytique de ce concept est le plus fort lorsqu'il désigne un *mécanisme articulatoire* dont le sujet n'est pas défini *a priori*. Autrement dit, l'hégémonie ne doit pas être considérée comme « un emplacement déterminable à l'intérieur d'une topographie du social », mais comme « un type de relation politique⁴ ».

6) La pluralité des expressions de la masculinité hégémonique

Si le patriarcat, dans ses dimensions politiques, économiques et culturelles, peut être pensé comme un système unifié de normes et de hiérarchies, le mécanisme articulatoire que je désigne ici par « masculinité hégémonique » doit en revanche être pensé à partir de la pluralité contradictoire de ses manifestations.

Ernesto Laclau et Chantal Mouffe soulignent que, de Lénine à Gramsci en passant par les différents exégètes marxistes de ces deux théoriciens de la révolution prolétarienne, le

¹ *Ibid.*

² Beasley Christine, « Rethinking Hegemonic Masculinity in a Globalizing World », *Men and Masculinities*, vol. 11, n° 1, 2008, p. 88-90.

³ Connell R. W. et Messerschmidt James W., « Hegemonic Masculinity: Rethinking the Concept », *Gender & Society*, vol. 19, n° 6, 2005, p. 829-859.

⁴ Laclau Ernesto et Mouffe Chantal, *Hégémonie et stratégie socialiste. Vers une politique démocratique radicale*, *op. cit.*, p. 251.

sujet qui articule l'hégémonie a toujours été une « classe fondamentale », posant une différence *a priori* entre « force hégémonique » (le prolétariat) et « force hégémonisée » (la paysannerie). Or, faire des hommes la classe fondamentale qui serait le sujet articulatoire de la masculinité hégémonique pose deux types de problèmes. Cela reviendrait d'abord à poser la préexistence de la catégorie « homme » par rapport au processus hégémonique qui la constitue. Cela effacerait ensuite les rapports de pouvoir entre masculinités. Et circonscrire *a priori*, parmi le groupe des hommes, un sous-groupe hégémonique conduit nécessairement à une liste sans fin d'adjectifs (hétérosexuels, blancs, bourgeois, valides, etc.) qui aplatit la multiplicité des rapports de pouvoir qui organise les relations entre masculinités.

Pour sortir de l'impasse dans laquelle nous place l'idée selon laquelle un *bloc historique* est nécessairement unifié autour d'une classe fondamentale, Laclau et Mouffe posent l'hégémonie comme un processus d'institution de *points nodaux*¹. Ces points nodaux sont des pratiques articulatoires qui présentent plusieurs caractéristiques distinctives : ils rassemblent des identités hétérogènes selon le principe de la « régularité dans la dispersion » ; ils fixent la signification selon un système organisé de différences sociales ; ils posent des équivalences entre différents termes d'une équation ; et ils définissent un antagonisme. Les frontières qui délimitent l'en-dehors du bloc historique ainsi tracé ne sont jamais fixées une fois pour toutes : elles sont prises dans une *guerre de position* constante.

Faisant le constat d'une rigidification et d'une réification des éléments du polyptique hégémonique/complice/subordonnée/marginalisée dans les écrits de Connell, Demetriakis Demetriou se lance dans un projet théorique similaire à celui de Laclau et Mouffe (sans toutefois les citer). Il reproche au concept de « masculinité hégémonique » de penser la subordination et la marginalisation des masculinités non-blanches et non-hétérosexuelles sans penser leur appropriation², de manière à ce que la masculinité hégémonique apparaisse *in fine* comme « une configuration de la pratique fondamentalement blanche, occidentale, rationnelle, calculatrice, individualiste, violente et hétérosexuelle³ ». Demetriou propose alors de revisiter la dynamique des rapports entre masculinités (ce qu'il désignait chez Connell comme l'hégémonie interne) à travers le concept de *bloc historique*, qu'il définit comme un

¹ *Ibid.*, p. 245.

² Il se rapproche en cela de la réflexion de J. Jack Halberstam (qu'il ne cite pas non plus) sur l'appropriation des masculinités subculturelles des *drag kings* par les nouveaux modèles de masculinité hollywoodiens. Halberstam Judith, « Oh Behave! Austin Powers and the Drag Kings », *GLQ: A Journal of Lesbian and Gay Studies*, vol. 7, n° 3, 2001, p. 425-452.

³ Demetriou Demetriakis Z., « La masculinité hégémonique », *op. cit.*

« processus d'hybridation et d'appropriation perpétuelles d'éléments divers provenant de masculinités variées¹ ». Comme la masculinité hégémonique, la fonction du bloc historique est de reproduire le patriarcat à travers un processus de révolution conservatrice permanente. Toutefois, à la différence de la « masculinité hégémonique », le bloc historique ne présuppose pas que les masculinités qu'il articule soient homogènes ou entretiennent des rapports pacifiés. À travers ce déplacement conceptuel, Demetriou rend visible la souplesse et l'hybridité qui permet au patriarcat de se maintenir en se réformant.

Avec Laclau et Mouffe et contre Demetriou, l'analyse des rapports de genre que je propose abandonne la notion de *classe fondamentale*. Je la remplace par un principe de multiplicité des *points nodaux*, autour desquels des pratiques de la masculinité se fixent de manière temporaire et non nécessaire. Contre le postulat d'une seule et unique masculinité hégémonique, j'interroge, sans le présupposer, le processus d'articulation entre les différents modèles de masculinité valorisés au sein d'une formation sociale. Il faut rappeler que la formulation par Gramsci du concept d'hégémonie intervient dans le cadre d'une réflexion stratégique sur la complexification des sociétés capitalistes avancées, au sein desquelles les espaces politiques prolifèrent et deviennent de plus en plus difficiles à articuler au sein d'une pratique théorique et politique unifiée. Il est possible de transposer ce constat à l'étude des masculinités : la prolifération des institutions au sein desquelles « l'homme » est constitué conduit à une multiplication des positions de sujet « masculins », lesquelles se trouvent potentiellement en tension et en contradiction. Les contradictions interviennent d'abord à l'échelle des sujets individuels : les hommes se donnent une cohérence individuelle à travers l'articulation des modèles de masculinité valorisés dans les différents espaces sociaux au sein desquels ils évoluent. Les contradictions interviennent ensuite à l'échelle des sujets collectifs : l'unification politique conjoncturelle de la catégorie « hommes » autour d'un projet de genre conservateur implique un processus d'articulation entre différentes manifestations de la masculinité hégémonique.

Cette acception¹ du concept de masculinité hégémonique contredit deux idées reçues courantes lorsqu'il est question de « virilité » et de pornographie. Il n'y a d'abord aucune garantie à ce que les modèles de masculinité valorisés dans la pornographie soient valorisés dans les autres espaces sociaux. Il n'y a ensuite aucune garantie à ce que les masculinités valorisées dans les espaces gays et les espaces hétérosexuels convergent en un même projet de

¹ *Ibid.*

genre conservateur. Plutôt que de présupposer l'unité idéologique de la masculinité, le concept d'hégémonie permet d'étudier les processus d'unification des masculinités, en prenant en compte leurs ratés et les résistances qui leurs sont opposées.

Par contraste avec l'hypothèse matérialiste mécaniste selon laquelle les masculinités seraient *in fine* définies par leur position dans les rapports de production et de reproduction, cette recherche part de l'axiome qu'il n'y pas un point prédéterminé de constitution de la masculinité et qu'il n'y a que des processus d'articulation et de condensation. Il s'agit alors de comprendre selon quelles modalités et avec quelle intensité les usages masculins de la pornographie constituent, dans les contextes hétérosexuels et gays, un lieu de façonnement idéologique de la masculinité.

B - La matérialité du corps : les affects, les émotions et la construction sensorielle de la masculinité

Plutôt que de s'attarder sur ce qui oppose les différentes conceptions de la matérialité¹ en jeu dans les controverses féministes autour du matérialisme historique et du néomatérialisme [*new materialism*], il s'agit ici d'établir des connexions entre ces deux espaces de problématisation de la matérialité. Surtout, il s'agit de montrer que l'étude de la matérialité des rapports sociaux, c'est-à-dire des points de condensation et de surdétermination des antagonismes sociaux, peut s'enrichir par la prise en compte de l'intensité de la sensation qui circule à travers les corps (les affects) et de la mise en forme de cette sensation à travers des mots et des images (les émotions).

1) L'hypothèse d'une autonomie des affects

Il existe des théories des affects avant et au-delà du « tournant affectif »². Si je choisis de partir du « tournant affectif » dans les *cultural studies*, c'est que ses avocat·e·s se positionnent contre le monisme linguistique dont ils accusent la pensée poststructuraliste d'inspiration althussérienne. L'hypothèse posée par Althusser selon laquelle il n'y aurait pas d'en dehors de l'idéologie et que les sujets, en tant qu'êtres de langage, seraient toujours déjà assujettis, guide de fait une partie importante des recherches sur l'idéologie et le discours menées dans les années 1980 et 1990 dans le cadre des *cultural studies*. Par ailleurs si, chez Althusser, la « fonction de l'idéologie » est de « “constituer” des individus concrets en sujets », le corps est paradoxalement absent de sa démonstration³. Les théoricien·ne·s du « tournant affectif » reprochent alors aux conceptions féministes d'inspiration althussérienne de l'expérience comme *construit idéologique*, d'effacer l'expérience comme *état* ou *événement corporel*. Ce plaidoyer en faveur d'un « tournant affectif » dans la théorie critique, notamment porté par

¹ Pour une réflexion sur la différence entre « temporalité » et « historicité » de la matière dans ces deux espaces, voir Rebutini Gianfranco, « Matérialisme queer et marxisme. Cultures et matérialité des formations sexuelles », in Maxime Cervulle, Nelly Quemener, Florian Vörös (dir.), *Matérialismes, culture et communication, volume 2 : Cultural Studies, théories féministes et postcoloniales*, Paris, Presses des Mines, à paraître.

² En France, plusieurs publications ont récemment réévalué les apports de Spinoza (Lordon, 2013), Émile Durkheim (Arppe, 2005) ou Gabriel Tarde (Lazzarato, 2002) à une sociologie des affects. La critique du partage nature/technique et humain/animal par la théorie de l'acteur-réseau (Latour, 1991) ouvre par ailleurs à une réflexion sur la capacité d'affecter des objets techniques.

³ Le mot « corps » est utilisé neuf fois dans « Idéologie et appareils idéologiques d'État », mais il ne se réfère jamais au corps humain (une fois au corps du Christ). Cette absence du corps n'est pas sans lien avec l'absence de tout questionnement des rapports de genre, qui n'est elle-même pas sans lien avec le fait qu'Althusser a tué sa conjointe – sans bien évidemment que ces trois éléments n'entretiennent des relations de causalité directes. Voir Dupuis-Déri Francis, « La banalité du mâle. Louis Althusser a tué sa conjointe, Hélène Rytman-Legotien, qui voulait le quitter », *Nouvelles Questions Féministes*, vol. 34, n° 1, 2015, p. 84-101.

Eve Kosofsky Sedgwick dans les années 1990, puis par Brian Massumi dans les années 2000, se veut une rupture vis-à-vis des théories héritières du structuralisme, présentées comme exclusivement centrées sur le langage, le discours et la représentation, aux dépens des dimensions charnelles, viscérales et affectives de la politique.

La théoricienne de la littérature Eve Kosofsky Sedgwick se tourne au début des années 1990 vers les écrits du psychologue états-unien Silvan Tomkins pour dépasser l'impasse de l'« antibiologisme automatique » dans laquelle les théories féministes inspirées du structuralisme se trouveraient coincées¹. Tomkins distingue les affects des pulsions, qui sont orientées vers l'assouvissement d'un besoin vital, comme la soif est orientée vers l'eau par exemple. Les affects, s'ils sont tout aussi biologiquement ancrés que les pulsions, sont en revanche plus « libres ». Par contraste avec l'instrumentalité des pulsions, les affects sont autotéliques, au sens où ils ne sont pas orientés vers un objet prédéterminé (l'eau), ni tournés vers une finalité fixe (se désaltérer), ni contraints par une temporalité stricte (le corps a besoin d'un apport régulier). Comme le résume Sedgwick :

Les affects peuvent être, et sont, attachés à des choses, des gens, des idées, des sensations, des relations, des activités, des ambitions, des institutions et toute une série d'autres choses, dans des autres affects. On peut ainsi être excité par la colère, dégoûté par la honte ou surpris par la joie².

Selon Sedgwick, les affects sont imprévisibles, multiples, fugaces et « irréductiblement phénoménologiques ». Ils ne sont pas réductibles au langage car ils fonctionnent selon un système de câblage dont l'expérience sensorielle ne peut qu'être imparfaitement traduite en mots. La théoricienne *queer* s'oppose à l'idée selon laquelle les affects seraient « discursivement construits » et socialement organisés par des systèmes d'opposition. Elle oppose à cette focalisation sur la binarité, l'idée d'une multiplicité finie [$2 < \textit{finitely many} < \infty$ »] d'affects pré-discursifs. À partir de là, une première piste creusée par Sedgwick est le caractère contagieux des affects, qu'elle illustre à travers les exemples du bâillement de lassitude, du sourire de joie et du rougissement de honte ; ainsi, les affects s'intensifient en circulant à travers les corps. La seconde concerne le caractère surprenant des affects, qui constituent, lorsque nous leur prêtons attention, un antidote à la « lecture paranoïaque », cette pratique des sciences sociales critiques qui, exclusivement orientée qu'elle est vers les affects négatifs, ne voit dans le monde empirique qu'une confirmation de ses présupposés

¹ Sedgwick Eve Kosofsky, *Touching Feeling: Affect, Pedagogy, Performativity*, Durham, Duke University Press, 2003.

² *Ibid.*, p. 19 (ma traduction).

pessimistes de départ. Par contraste, la « lecture réparatrice », davantage orientée vers les affects positifs, fait de la rencontre avec les textes une expérience imprévisible, où la surprise corporelle est une ressource pour l'imagination féministe¹.

Traducteur dans les années 1980 des *Mille Plateaux* de Gilles Deleuze et Félix Guattari, Brian Massumi propose en 2002 dans *Parables of the Virtual*² une théorisation de l'« autonomie des affects », rapidement considérée comme un acte fondateur du « nouveau matérialisme ». L'ouvrage se veut un pavé dans la mare du matérialisme culturel, qui se serait détourné de la question de la matière et se serait enfermé dans une vision statique du pouvoir. Massumi reproche d'abord aux *cultural studies* althusseriennes d'avoir enfoui le corps sous une épaisse couche de signification culturelle, au point d'avoir oublié l'épaisseur charnelle et la viscosité viscérale. Le corps n'intéresserait la théorie critique qu'en tant que « signe », que « corps discursif » ou qu'ensemble de « gestes signifians » à même d'être « interprétés », « lus » et « décodés ». Autrement dit, le sens (la signification) se serait vu privilégié par rapport aux sens (la sensation). S'ensuit une conception abstraite du sujet comme « discursivement » ou « idéologiquement construit » à l'intérieur de relations de pouvoir systémiques, appréhendées selon un mode numérique de type 0/1 : homme/femme, blanc/non-blanc, hétéro/homo, etc. La formation du sujet passerait par un processus de codage, chaque sujet incarnerait un signe dans une structure asymétrique et, ainsi, les corps seraient réductibles à une position sur une grille de pouvoir. Face à ce qu'il identifie comme une dérive idéaliste, Massumi souligne que le corps est « davantage que l'incorporation locale d'une idéologie³ » et invite à revenir à une conception du corps non seulement comme signe mais comme matière, traversée par des vibrations, des sensations et des mouvements. Selon lui, toute réflexion sur la place du corps dans le changement politique aurait été subordonnée à la question de la signification culturelle, au détriment d'une réflexion sur les événements et les mouvements matériels. Penser l'« autonomie » et l'« asocialité » des affects devient alors un exercice d'imagination de nouveaux horizons de transformation politique.

¹ *Ibid.*, p. 123-152. Paasonen Susanna, « Étranges promiscuités. Pornographie, affects et lecture féministe », in Florian Vörös (dir.), *Cultures pornographiques. Anthologie des porn studies*, op. cit., p. 63-64.

² Massumi Brian, *Parables for the Virtual: Movement, Affect, Sensation*, Durham et Londres, Duke University Press, 2002.

³ *Ibid.*, p. 3.

Brian Massumi se tourne alors vers Gilles Deleuze¹ pour penser la nature irréductiblement matérielle des affects. À la différence des émotions, les affects sont préconscients. Les émotions sont des « intensités qualifiées », c'est-à-dire retravaillées à travers des catégories culturelles. Elles constituent le « point d'entrée » des affects dans le domaine du sémantique et du sémiotique². Ce n'est que lorsque les affects sont médiatisés par l'idée d'affection qu'ils deviennent des autoreprésentations conscientes. Or le corps réagit aux événements qui le traversent – l'apparition d'une image sur un écran, par exemple – avant même que ceux-ci soient conscientisés. Les affects sont donc des intensités qui parcourent les corps avant que ceux-ci en prennent conscience et s'en fassent une représentation symbolique. Affects et émotions constituent selon Massumi deux ontologies différentes qui « résonnent », « interfèrent », « s'amplifient » ou « se freinent³ » sans jamais devenir identiques l'une à l'autre. Les affects fonctionnent selon leur propre logique, à un niveau de réalité différent qui reste, *in fine*, impersonnel, inqualifiable, méconnaissable et opaque à la représentation.

Cette conceptualisation de l'autonomie des affects a des implications importantes pour l'étude de la réception des médias. D'abord, les images affectent avant de faire l'objet d'une construction de sens. D'un côté, l'« effet » désigne la réception des images au niveau de leur « force » et de leur « durée ». De l'autre, le « contenu » désigne quant à lui la « qualification sociolinguistique des images », c'est-à-dire leur « indexation sur des significations conventionnelles dans un contexte intersubjectif⁴ ». Ces deux niveaux de la réception, les intensités activées par la rencontre avec les images et les qualités qui leurs sont attribuées, n'entretiennent selon Massumi pas de relations de correspondance et de conformité nécessaires.

2) L'enchevêtrement des affects et des émotions

Constituer les « mouvements de la matière » en objet d'étude autonome me semble une impasse épistémologique et politique et je préfère, avec Sara Ahmed⁵ et Susanna Paasonen¹,

¹ Voir notamment Deleuze Gilles, *Critique et clinique*, Paris, Minuit, 1993, p. 144-157 ; Deleuze Gilles et Guattari Félix, *Qu'est-ce que la philosophie ?*, Paris, Minuit, 2005, p. 163-200.

² Massumi Brian, *Parables for the Virtual: Movement, Affect, Sensation*, *op. cit.*, p. 28.

³ *Ibid.*, p. 25.

⁴ *Ibid.*, p. 24-25.

⁵ Ahmed Sara, *The Cultural Politics of Emotion*, Edinburgh, Edinburgh University Press, 2004 ; Ahmed Sara et Stacey Jackie, « Introduction: Demographies », in *Thinking Through the Skin*, Londres et New York, Routledge, 2001, p. 1-17.

interroger les formes d'enchevêtrement entre affects et émotions. Par affect, j'entends l'*intensité de la sensation* qui circule à travers les corps et, par émotion, la *mise en forme de la sensation* à travers des mots et des images.

La critique du partage entre « sciences sociales » et « sciences naturelles » est un des principaux apports de l'épistémologie féministe des sciences telle que pratiquée par Donna Haraway² ou Elizabeth Grosz³. Les partisan·e·s et les opposant·e·s au « nouveau matérialisme » et au « tournant affectif » dans les études féministes s'accusent mutuellement de réifier l'opposition entre « nature » et « culture ». La théoricienne féministe postcoloniale et *queer* Sara Ahmed⁴ reproche à l'hypothèse d'une autonomie des affects et à la distinction entre affects et émotions de reproduire l'opposition entre « nature » et « culture », plutôt que de l'interroger et que d'explorer les manières dont le social et le biologique s'impliquent mutuellement. Elle critique aussi les gestes fondateurs de ces tournants : d'une part, l'invocation de la prohibition de penser la matière biologique des corps, d'autre part l'opposition entre un « avant » et un « après » concernant la pensée féministe de la sensation et de l'émotion. L'idée selon laquelle la théorie féministe aurait systématiquement joué l'idéal contre le matériel est une simplification de l'histoire qui a, par ailleurs, l'inconvénient de passer à l'as les débats féministes passés et présents autour du matérialisme historique. Dans une même veine, Éric Maigret⁵ souligne que la distinction opérée par Massumi entre « effet » et « qualification » des images partage un air de famille inquiétant avec le paradigme des effets directs des médias, les deux approches se donnant pour ambition d'isoler l'effet somatique de tout processus sémiotique⁶.

Les directions analytiques qu'Eve Kosofsky Sedgwick et Brian Massumi proposent – penser « la liberté d'attachement des affects » pour l'une et « l'autonomie des affects » chez

¹ Paasonen Susanna, *Carnal Resonance: Affect and Online Pornography*, op. cit. ; Hillis Ken, Paasonen Susanna et Petit Michael, *Networked Affect*, Cambridge, MIT Press, 2015.

² Haraway Donna, *Manifeste cyborg et autres essais. Sciences-Fictions-Féminismes*, Paris, Exils, 2007.

³ Grosz Elizabeth, *Volatile Bodies: Towards a Corporeal Feminism*, Bloomington, Indiana University Press, 1994.

⁴ Ahmed Sara, « Imaginary Prohibitions: Some Preliminary Remarks on the Founding Gestures of the “New Materialism” », *European Journal of Women's Studies*, vol. 15, n° 1, 2008, p. 38.

⁵ Maigret Éric, « Les cultural studies avec ou contre le “tournant matérialiste” ? Réflexions sur les apports de Lawrence Grossberg », in Maxime Cervulle, Nelly Quemener, Florian Vörös (dir.), *Matérialismes, culture et communication, volume 2 : Cultural Studies, théories féministes et postcoloniales*, op. cit.

⁶ Ce débat est en partie similaire à celui qui traverse l'anthropologie des émotions, analysé par Crapanzano Vincent, « Réflexions sur une anthropologie des émotions », *Terrain. Revue d'ethnologie de l'Europe*, n° 22, 1994, p. 109-117.

l'autre – ont été critiquées en tant qu'impasses féministes. Comme le fait remarquer Clare Hemmings¹, poursuivre ces directions implique de placer *a priori* les affects du côté de la libération et du changement plutôt que du côté du conditionnement et de l'inertie. Pour appuyer son argument, Hemmings discute l'hétéronormativité qui sature les écrits de Tomkins sur l'affect du dégoût, et que Sedgwick passe largement sous silence. Si les affects sont innés chez Tomkins, la relecture féministe de ses écrits consacrés aux excréments proposée par Hemmings oriente plutôt vers une appréhension du dégoût comme un des vecteurs de l'apprentissage d'une masculinité hétérosexuelle hygiénique². La recherche d'une libération politique par les mouvements de la matière fait ainsi l'impasse sur l'implication du sensoriel dans les processus de régulation et les mécanismes d'assujettissement des corps. Plutôt qu'une célébration des mouvements de la matière et de leur potentiel de libération politique, Hemmings invite à réévaluer positivement la critique du conditionnement social et de la programmation idéologique des corps. La pratique féministe de « construction d'alternatives aux normes sociales dominantes³ » proposée par Hemmings est un travail réflexif de subjectivation critique des affects, comme par exemple des sensations de dégoût qui tracent les frontières extérieures des individus et leur assigne une position dans l'ordre social.

Selon Ahmed, les émotions ne font pas que qualifier *a posteriori* les affects, elles « façonnent la manière dont les corps bougent à travers les mondes qu'ils habitent⁴ ». Si un dispositif expérimental peut séparer l'affect (la réaction pré-cognitive à un événement) de l'émotion (l'autoreprésentation de cet événement), Ahmed insiste sur leur enchevêtrement dans la vie de tous les jours (et de toutes les nuits) et sur la manière dont les émotions orientent notre manière de ressentir les objets et de réagir aux événements. Comme le souligne Paasonen⁵, le « tournant affectif » se définit comme un mouvement depuis le représentationnel vers le sensoriel, la sensation n'est pas appréhensible à la pensée humaine sans le filtre des représentations. Les intensités affectives constituent alors un objet fuyant qui

¹ Hemmings Clare, « Invoking Affect: Cultural Theory and the Ontological Turn », *Cultural Studies*, vol. 19, n° 5, 2005, p. 548-567.

² *Ibid.*, p. 559. Hemmings revient notamment sur l'exemple utilisé par Tomkins du père qui apprend à son fils à reconnaître son dégoût pour ses propres excréments.

³ *Ibid.*, p. 564. Voir aussi Hemmings Clare, « Affective Solidarity: Feminist Reflexivity and Political Transformation », *Feminist Theory*, vol. 13, n° 2, 2012, p. 147-161.

⁴ Ahmed Sara, « Communities That Feel: Intensity, Difference and Attachment », in Anu Koivunen, Susanna Paasonen (dir.), *Affective Encounters*, Turku, University of Turku, 2001, p. 54. Pour une critique directe de Massumi, voir Ahmed Sara, *The Cultural Politics of Emotion*, *op. cit.*, p. 40.

⁵ Paasonen Susanna, *Carnal Resonance*, *op. cit.*, p. 195.

se définit par son caractère insaisissable. Une sensibilité aux affects implique une conception de la parole du public et de l'écriture scientifique comme des formes de médiation non seulement des significations mais aussi des intensités sensorielles qui traversent les pratiques de réception. Paasonen souligne quant à elle que si les affects sont conditionnés par la vie sociale, ils n'en restent pas moins irréductibles à leur mise en forme symbolique et échappent toujours partiellement au langage.

3) La matérialisation corporelle de l'idéologie

L'entrée par la dimension sensorielle de l'expérience permet-elle de renouveler les connaissances sur le fonctionnement de l'idéologie ? Les théories de la matérialité de l'idéologie (présentées dans la partie précédente) et les théories de la matérialité du corps (présentées dans cette partie du chapitre) sont-elles compatibles ? C'est à partir des écrits de Judith Butler que l'on peut envisager des points de convergence¹.

Alors que le néomatérialisme n'en était encore qu'à ses balbutiements, et que personne ne parlait encore d'un « tournant affectif » dans les sciences humaines et sociales, la philosophe états-unienne proposait en 1993 dans *Bodies That Matter* une mise en garde anti-essentialiste adressée à celles et ceux qui voudraient se lancer dans une théorisation de la pure matérialité du corps :

Poser une matérialité en dehors du langage, c'est toujours poser cette matérialité, et la matérialité ainsi posée aura toujours comme condition constitutive d'avoir été posée².

Butler réinjecte une préoccupation féministe pour le corps dans la théorie des appareils idéologiques d'État d'Althusser en montrant à la fois que les significations idéologiques n'existent pas indépendamment de leur sensation corporelle, et que la sensation ne peut pas non plus être appréhendée indépendamment d'un langage lui-même pris dans les filets de l'idéologie. Les mouvements de la matière ne sauraient constituer de manière autonome un agenda politique ou un objet scientifique féministe.

¹ Judith Butler intervient aussi bien dans les débats relatifs aux liens entre politiques économiques de la redistribution et politiques culturelles de la reconnaissance, que dans les débats relatifs aux liens entre corps et discours. Voir Michel Noémi, « Judith Butler et les (re-)mises en scène du corps et de la matérialité », in Maxime Cervulle, Nelly Quemener, Florian Vörös (dir.), *Matérialismes, culture et communication*, vol. 2 : *Cultural Studies, théories féministes et postcoloniales*, op. cit.

² Butler Judith, *Ces corps qui comptent. De la matérialité et des limites discursives du « sexe »*, Paris, Éditions Amsterdam, 2009, p. 79. Butler souligne que l'idée de la sensation comme espace d'exploration « vierge » de conditionnement idéologique est dépendante d'un imaginaire de maîtrise masculine d'une « nature » féminine.

Poursuivant sa relecture d'Althusser, Butler propose d'envisager la matière genrée des corps comme « un processus de matérialisation qui, au fil du temps, se stabilise et produit l'effet de frontière, de fixité et de surface que nous appelons matière¹ ». Ce processus n'est jamais tout à fait achevé et les corps ne se conforment jamais entièrement aux idéaux normatifs de masculinité et de féminité. Cet inachèvement est un espace d'intervention politique, dans la mesure où ces « instabilités » offrent des « possibilités de rematérialisation² ». Les politiques féministes et *queer* de la (re)signification sont donc aussi des politiques de la (re)matérialisation.

La relecture par Butler de l'approche althusserienne de l'idéologie est compatible avec une théorie des affects dans la mesure où cette dernière ne se contente pas de poser l'autonomie des affects, mais interroge la relation complexe entre les significations idéologiques et les intensités sensorielles. Dire qu'il existe des intensités sensorielles irréductibles aux significations idéologiques qui leur sont attribuées ne revient pas à dire qu'il serait possible de trouver un langage non idéologique (neutre, transparent, purement empirique) pour parler des affects ; cela revient à dire que la matérialité du signe (la matière technique des images, des sons et des mots) est toujours en tension (jamais en adéquation parfaite) avec la matérialité du corps telle qu'elle se manifeste à travers des événements (effets de choc, réactions viscérales, sentiments diffus, trouble de la perception, etc.). Le corps n'est pas une simple surface d'inscription ou de fixation subjective de l'idéologie. En gardant la métaphore de la surface, on pourrait dire que c'est une surface glissante, dans la mesure où une sensation, en se connectant de manière inattendue à une autre sensation, peut amener un déplacement de la signification. Si les connexions physiques qui composent un corps sont conditionnées par l'idéologie, celles-ci ne s'y réduisent pas : la matérialisation de l'idéologie est un processus marqué par l'imprévisibilité de l'événement corporel.

La théorisation des affects n'implique pas d'abandonner mais de renouveler l'étude de l'idéologie. L'entrée par les affects permet de saisir comment certaines articulations idéologiques se condensent en prenant une épaisseur charnelle et une intensité sensorielle. Cela permet de poser à nouveaux frais, depuis le corps, la question de la « fixation » idéologique en rompant avec deux présupposés. Le premier, que l'on peut qualifier de dualiste, considère l'idéologie et la sensation comme deux ontologies incommensurables.

¹ *Ibid.*, p. 23.

² *Ibid.*, p. 16.

Le second, que l'on peut qualifier de moniste, considère la sensation et l'idéologie comme une seule et même ontologie, attribuant alternativement un ascendant à l'idéologie (version idéaliste) ou à la matière (version matérialiste réductionniste). La sociologie matérialiste non-réductionniste que je m'efforce de mettre en œuvre dans cette enquête interroge la relation étroite mais non-nécessaire entre les processus sensoriels et les processus idéologiques à l'œuvre dans la réception des médias.

Après avoir clarifié ce que nous entendons par « sociologie matérialiste non-réductionniste », il s'agit désormais de faire dialoguer cette approche avec trois traditions de recherche au sein desquels cette thèse intervient : la sociologie des scripts de la sexualité, la sociologie des usages des technologies de communication et l'ethnographie des publics des médias.

C - Scripts sexuels et subjectivation

La sociologie des scripts de la sexualité développée par John Gagnon et William Simon est une autre source d'inspiration importante pour la construction de l'objet « usages de la pornographie et constructions de la masculinité ».

1) La construction sociale de la sexualité

Du milieu des années 1960 au début des années 1970¹, John Gagnon et William Simon posent les bases d'une théorie sociale de la sexualité en rupture avec les conceptions naturalistes alors dominantes. Dans l'introduction de *Sexual Conduct*, ouvrage qui propose en 1973 une première formulation générale de la « perspective des scripts sexuels » à partir de la compilation de recherches empiriques, Gagnon et Simon distinguent deux types d'approches scientifiques de la sexualité humaine : au paradigme humaniste-universaliste, qui a pour objet le « pouvoir de la biologie et de la nature », s'oppose le paradigme constructiviste qui prend pour objet « les capacités de la vie en société² » à délimiter des domaines et à façonner des comportements sexuels. En prenant – tardivement³ – pour objet la sexualité, la sociologie doit selon Gagnon et Simon opérer un décentrement par rapport à la sexologie en déplaçant son regard des « organes génitaux eux-mêmes » vers les « sources des significations qui leur sont attachées » et « les manières dont les actes physiques sont appris et intégrés à des arrangements sociaux plus larges⁴ ». Le passage de l'étude sexologique des *sexual behaviors* à l'étude sociologique des *sexual conducts* est un déplacement du regard scientifique vers les institutions et les significations sociales par rapport auxquelles les actes sexuels prennent sens.

Leur approche se construit plus spécifiquement avec et contre les deux figures intellectuelles alors dominantes : Sigmund Freud et Alfred Kinsey. S'ils critiquent la

¹ Cette collaboration s'inscrit dans un contexte plus large (dont Gagnon et Simon n'avaient que partiellement connaissance) d'émergence de nouvelles théories sociales de la sexualité. Voir Broqua Christophe (dir.), « La construction sociale de l'homosexualité », *Genre, sexualité & société / hors-série*, vol. 1, 2011. Weeks Jeffrey, *Sexualité*, Lyon, PUL, 2014.

² Gagnon John et Simon William, *Sexual Conduct: The Social Sources of Human Sexuality*, New Brunswick et Londres, Transaction Publishers, 2004, p. 3.

³ Si l'anthropologie prend dès le départ pour objet la sexualité dans les sociétés colonisées, il faut attendre les années 1960 et 1970 pour que les sciences sociales – en particulier la sociologie – prennent pour objet la sexualité dans les sociétés européennes et nord-américaines. Bozon Michel et Leridon Henri, « Les constructions sociales de la sexualité », *Population*, vol. 48, n° 5, 1993, p. 1173-1195 ; Kulick Don, « La vie sexuelle des anthropologues : subjectivité érotique et travail ethnographique », *Genre, sexualité & société*, n° 6, 2011.

⁴ Gagnon John et Simon William, *Sexual Conduct: The Social Sources of Human Sexuality*, op. cit., p. 4.

dimension trop superficiellement descriptive des recherches menées depuis les années 1940 au Kinsey Institute – lieu de leur collaboration –, Gagnon et Simon gardent pour principe qu'on ne parle scientifiquement de sexualité qu'en construisant son argumentation par rapport à un corpus de données empiriques bien précis. De Freud, et cette fois contre Kinsey, Simon et Gagnon reprennent l'idée selon laquelle la sexualité humaine est construite symboliquement et, en retour, l'ensemble des activités humaines sont investies de métaphores sexuelles.

Selon la première critique qu'ils adressent à Freud, la signification des pratiques et des représentations sexuelles ne doit pas être déchiffrée à partir d'un système symbolique universel mais plutôt à partir d'un contexte socio-culturel donné. La seconde critique adressée à Freud est que cette symbolique ne fonctionne pas par simple surimposition superficielle à une nature sexuelle présociale. Au fondement de la théorie des scripts, se trouve la critique de la théorie freudienne du désir selon laquelle les « pulsions sexuelles » préexisteraient à l'ordre social, lequel n'interviendrait que dans un second temps pour contrôler et canaliser une énergie vitale, la *libido*.

Pour Gagnon et Simon, le désir sexuel est bien plus une expression de l'ordre social qu'une force anémique antisociale¹ [*anti-social lust*]. Strictement rien de sexuel ne préexiste à sa mise en forme sociale, pas même le désir ou la possibilité d'une excitation sexuelle. Ce n'est qu'au cours d'une socialisation enfantine et adolescente que les acteurs apprennent à reconnaître des situations à caractère sexuel et acquièrent progressivement les codes sociaux permettant d'agir adéquatement dans ces situations. Toute sexualité, en ce qu'elle est le produit d'un apprentissage et d'une mise en forme, est ainsi « déjà » sociale². L'excitation n'a pas d'« origine biologique fondamentale » et n'est jamais autonome de la société au sein de laquelle elle émerge.

2) Scénarios culturels, scripts interpersonnels et scripts intrapsychiques

La « perspective des scripts » distingue trois niveaux de mise en récit de la sexualité : les scripts intrapsychiques, les scripts interpersonnels et les scénarios culturels. Chacun de ces

¹ Gagnon John et Simon William, « Pornography: Social Scripts and Moral Dilemmas », in *Sexual Conduct*, 2^e édition augmentée, New Brunswick et Londres, Aldine, 2004, p. 197-215, p. 202.

² Gagnon et Simon anticipent ici la critique de l'« hypothèse répressive » formulée trois ans plus tard par Foucault Michel, *Histoire de la sexualité, tome 1 : La volonté de savoir*, Paris, Gallimard, 1976, p. 25-49.

trois niveaux est une forme particulière de « syntaxe¹ » qui construit la sexualité. La conceptualisation proposée par Gagnon et Simon de ces trois formes de récit sexuel est utile pour déplier les différents niveaux de réalité en jeu dans les usages de la pornographie. Si ce triptyque conceptuel n'atteint sa forme finale que dans un article de 1986 (« Sexual Scripts: Permanence and Change »), les recherches que Gagnon et Simon mènent aux côtés d'Alan Berger sur les usages des « médias sexuellement explicites² » sont déterminantes pour l'émergence de cette perspective dès le début des années 1970.

Les « scripts intrapsychiques » sont des fragments d'images plus ou moins articulés entre eux et mis en récit pour susciter une excitation sexuelle. Sur le modèle de l'écriture poétique moderne, ils sont parfois conçus comme une prose bruyante, désordonnée et chaotique fonctionnant par associations aléatoires³, puisant aussi bien dans l'expérience personnelle que dans les représentations collectives. Ils sont aussi parfois décrits comme les supports d'un dialogue interne, d'une conversation avec soi-même. Il s'agit du lieu de la formation du désir, entendu comme la formulation d'attentes par rapport à l'expérience que procurera quelque chose ou quelqu'un⁴.

Les « scripts interpersonnels » sont des récits d'action sexuelle sur autrui ou sur soi-même. La masturbation pornographique est une pratique qui sollicite des scénarios (re)produits par des instances de socialisation telles que les groupes de pairs, la famille, l'École, la médecine ou la culture populaire. Ces scénarios présentent des manières de faire et impliquent à la fois des techniques du corps et des significations culturelles. Par ailleurs, pour qu'un acte sexuel ait lieu, il faut que la « situation soit définie comme adéquate et le partenaire comme sexuellement disponible⁵ ». Ce deuxième type de scripts permet les interactions sexuelles en fournissant la réponse à la question « Qui fait quoi avec qui et comment ? ». Il fournit ainsi un récit stéréotypé des rôles – notamment de genre – et des actes sexuels nécessaires à la construction de l'interaction. Si elle se base sur des récits préexistants, toute interaction sexuelle sollicite également l'improvisation des acteurs en jeu, dans la

¹ Simon William et Gagnon John H., « Sexual Scripts: Permanence and Change », *Archives of Sexual Behavior*, vol. 15, n° 2, 1986, p. 98.

² Expression qui présente selon les auteurs l'avantage de ne pas considérer la pornographie comme essentiellement différentes des autres représentations médiatiques de la sexualité.

³ Simon William et Schmidt Gunter, « Desire is a Fuzzy Matrix: An Interview with William Simon », in *Sexual Conduct: The Social Sources of Human Sexuality*, New Brunswick et Londres, Aldine, 2004, p. 297-308.

⁴ Simon William et Gagnon John H., « Sexual Scripts: Permanence and Change », *op. cit.*, p. 100.

⁵ Gagnon John et Simon William, « Pornography: Social Scripts and Moral Dilemmas », *op. cit.*, p. 198.

mesure où les situations concrètes ne sont pas intégralement prévues par les scripts. De plus, puisqu'un même acte peut trouver sa signification dans différents scripts, les différents participants à un même acte sexuel peuvent lui conférer des significations différentes.

Les « scénarios culturels » sont des « systèmes sémiotiques qui opèrent au niveau de la vie collective¹ ». Il s'agit des représentations produites par des institutions sociales telles que l'État, l'École, l'Église ou les industries culturelles. Les scénarios culturels ont d'abord pour fonction de délimiter les contours du domaine de la sexualité, en distinguant le sexuel du non-sexuel, en érotisant certaines zones, attitudes ou gestuelles corporelles plutôt que d'autres. Ces scénarios confèrent ensuite une signification aux rôles et aux pratiques sexuels, notamment en les organisant selon les couples d'opposition du désirable et de l'indésirable, du légitime et de l'illégitime ou du sain et du malsain. Ces éléments normatifs ne sont pas explicités à travers des prescriptions et des injonctions, mais sont constitutifs des scénarios sexuels qu'ils organisent implicitement. Le principal effet de l'usage de pornographie hétéronormée par des groupes de garçons à l'adolescence serait ainsi selon Berger, Gagnon et Simon² de normaliser une certaine forme d'expression du désir hétérosexuel masculin.

Toute action sexuelle quelle qu'elle soit implique ces trois niveaux de scripts, dans une proportion différente selon les situations sociales et les contextes historiques.

3) La matérialité des scripts pornographiques

La théorie des scripts s'intègre à la sociologie matérialiste de la réception des médias que je propose *via* une réflexion sur la conflictualité idéologique, la matérialité technique et l'intensité sensorielle des scripts sexuels.

Il faut tout d'abord souligner, notamment à la suite des relectures proposées par Ken Plummer³, l'air de famille constructiviste⁴ qui relie la perspective des scripts et les théories culturelles de la sexualité d'inspiration poststructuraliste qui se développent au sein des

¹ Simon William et Gagnon John H., « Sexual Scripts: Permanence and Change », *op. cit.*, p. 98.

² Berger Alan, Simon William et Gagnon John, « Youth and Pornography in Social Context », *Archives of Sexual Behavior*, vol. 2, n° 4, 1973, p. 279-308.

³ Stein Arlene et Plummer Ken, « "I Can't Even Think Straight": "Queer" Theory and the Missing Sexual Revolution in Sociology », *Sociological Theory*, vol. 12, n° 2, p. 178-187 ; Plummer Ken, « Queers, Bodies and Postmodern Sexualities: A Note on Revising the "Sexual" in Symbolic Interactionism », *Qualitative Sociology*, vol. 26, n° 4, 2003, p. 515-530 ; Plummer Ken, *Telling Sexual Stories: Power, Change and Social Worlds*, Londres et New York, Routledge, 2002.

⁴ J'emprunte cette formule à Keucheyan Razmig, *Le Constructivisme. Des origines à nos jours*, Paris, Hermann, 2007.

cultural studies dans les années 1980, tout en gardant à l'esprit que le qualificatif de constructivisme n'est revendiqué que tardivement par les auteurs¹. La rupture dans les années 1960 par Gagnon et Simon est en effet de poser la sexualité comme socialement « organisée », « constituée » et « construite ». C'est sans doute dans « Sexual Scripts : Permanence and Change » (1986) que les auteurs affirment le plus fortement cette sensibilité constructiviste, lorsqu'ils y envisagent la sexualité comme organisée en « syntaxes » par des « systèmes sémiotiques ». La critique du positivisme de Kinsey par Gagnon et Simon fait écho à la critique par Stuart Hall du paradigme des effets directs des médias sur les comportements : les réactions du public ne peuvent pas être étudiées indépendamment des structures de signification à travers lesquelles elles deviennent signifiantes.

Une différence entre le matérialisme culturel et la perspective des scripts est toutefois le rapport à la critique. La perspective des scripts n'interroge pas directement la conflictualité idéologique à l'œuvre dans les représentations de la sexualité, ni la place de ces représentations dans la configuration des rapports sociaux. Si leur travail théorique se pense par rapport à l'émergence des mouvements féministes et gays et lesbiens, Gagnon et Simon préfèrent maintenir une position relativiste acritique. Ainsi l'édition de 1973 de *Sexual Conduct* se conclut-elle par l'idée selon laquelle « la posture critique à adopter est que le futur ne sera ni pire ni meilleur, juste différent² ».

La matérialité technique et corporelle des scripts sexuels est par ailleurs peu interrogée par Gagnon et Simon. En s'opposant de manière frontale, dans le contexte des années 1960, à l'essentialisme de la sexologie et de la psychanalyse et en puisant leurs ressources dans l'interactionnisme symbolique de George Hebert Mead, Gagnon et Simon déplacent la sexualité humaine du naturel vers le culturel (ce qui ne prête pas à débat) mais également (et c'est là un geste plus problématique) du physiologique vers le narratif et du somatique vers le sémantique, là où ces différentes dimensions gagnent à être pensées dans leurs interrelations dynamiques. Les événements corporels activés par les scripts (les afflux sanguins, les dilatations, l'accélération des rythmes cardiaques et respiratoires, etc.) sont rarement décrits

¹ John Gagnon revient par exemple de la manière suivante dans un entretien sur sa collaboration au Kinsey Institute avec William Simon : « je ne crois pas que nous nous voyions alors comme constructivistes » Gagnon John et Schmidt Gunter, « Revisiting the Text: An Interview with John Gagnon », *Sexual Conduct*, deuxième édition augmentée, New Brunswick et Londres, Aldine, 2004, p 309.

² « The critical posture to maintain is that the future will not be better or worst, just different ». Gagnon John et Simon William, *Sexual Conduct: The Social Sources of Human Sexuality*, *op. cit.*, p. 223.

dans le cadre de ce « modèle discursif du fonctionnement sexuel¹ ». La rencontre entre les théories des affects et la théorie des scripts permet un questionnement sur l'épaisseur charnelle des scripts et sur les dynamiques d'intensification sensorielle dans lesquels ils sont pris. Aussi, la relecture de la théorie des scripts au prisme des médias et des technologies de communication ouvre un questionnement sur la matérialité médiatique et technique du script : les possibilités de scénarisation de la sexualité pour usagères et usagers ne sont par exemple pas les mêmes dans le cas de la mise en écriture de soi *via* un minitel et de la mise en image de soi *via* une webcam².

4) Fantômes publics et fantômes privés chez Teresa de Lauretis

Un détour par la théorie du fantasme de Teresa de Lauretis, laquelle croise Freud, Foucault, Gramsci et Althusser, permet de relier la théorie des scripts au matérialisme culturel et à la théorie féministe du cinéma.

Teresa de Lauretis part de la définition freudienne du fantasme, non pas comme « objet », mais comme « mise en scène » du désir, au sein de laquelle la position du sujet fantasmant n'est pas fixée d'avance³. Par « fantasme », elle entend alors à la fois le mécanisme fantasmatique et le produit de cette activité, c'est-à-dire « la scène, le scénario imaginaire dont le sujet est le protagoniste, à moins qu'il n'y soit présent d'une autre manière⁴ ». De Lauretis pense la relation entre « fantômes publics » (les représentations cinématographiques) et « fantômes privés » (les imaginaires individuels) d'une manière analogue à la relation établie par Gagnon et Simon entre « scénarios culturels » et « scripts intrapsychiques ». Par rapport à la théorie des scripts, de Lauretis apporte une attention aux « modes d'expression matérielle » des fantômes publics et aux « moyens techniques » qui organisent le « champ de vision et de signification⁵ », ainsi qu'une pensée d'inspiration gramscienne de la conflictualité idéologique.

¹ Giami Alain, « Préface. John Gagnon et la perspective des scripts de la sexualité », in *Les Scripts de la sexualité. Essais sur les origines culturelles du désir*, Paris, Payot, 2008, p. 28-29.

² Voir par exemple Stoian Elena, « Sexe on-line. Animateurs, clients et production de scénarios sexuels », *Genre, sexualité & société*, n° 2, 2009.

³ Laplanche Jean et Pontalis Jean-Bernard, *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, PUF, 2007, p. 152-157.

⁴ de Lauretis Teresa, « Culture populaire, fantômes publics et privés: féminité et fétichisme dans "M.Butterfly" de David Cronenberg », in *Théorie queer et cultures populaires. De Foucault à Cronenberg*, Paris, La Dispute, 2007, p. 130.

⁵ *Ibid.*, p. 129-131.

Cette théoricienne féministe traduit vers le cinéma la réflexion de Gramsci sur l'opéra comme forme culturelle relevant à la fois de l'évasion fictionnelle par rapport à la vie quotidienne – et de la force profonde de l'expérience vécue. Les « fantômes publics », lorsqu'ils prennent l'épaisseur émotionnelle du *sens commun*, « font l'effet de quelque chose de *profondément senti et vécu* et pourtant il s'agit de représentations *fictionnelles*¹ ». Dans la tradition gramscienne, la représentation est « en même temps une fiction et un principe qui organise les relations sociales réelles² », ce qui permet à de Lauretis de penser le fantasme dans sa dimension à la fois productive et indéterminée. De manière complémentaire, l'apport de Freud est selon l'auteure d'avoir dépassé l'opposition entre le fantasme comme « simple illusion » et la réalité comme « quelque chose qui existe vraiment » pour ouvrir à une conception du fantasme comme « mécanisme psychique qui structure la subjectivité en retravaillant ou en traduisant les représentations pour en faire des représentations subjectives et des autoreprésentations³ ».

Au croisement des « appareils idéologiques d'État » d'Althusser et des « technologies politiques » de Foucault, Teresa de Lauretis pense ensuite les représentations comme des « technologies du genre », c'est-à-dire comme des dispositifs dotés du « pouvoir de contrôler le champ des significations sociales et donc de produire, promouvoir et “implanter” des représentations du genre⁴ ». À la différence de Laura Mulvey (voir chapitre 2), de Lauretis envisage toutefois le processus du voir [*spectatorship*] comme un processus d'assujettissement au sein duquel la spectatrice dispose d'une capacité d'agir [*agency*]. « La possibilité d'agir malgré l'assujettissement », est ainsi « ce qui caractérise la relation aux institutions et aux lois patriarcales⁵ ». Cette capacité d'agir des publics passe par des « pratiques quotidiennes micropolitiques⁶ » de mise en échec les modes de représentation hégémoniques du genre. À toute hégémonie culturelle répond une résistance, et de Lauretis invite à « déceler des conditions de possibilité de construction différente du genre [...] dans

¹ *Ibid.*, p. 125.

² Laclau Ernesto et Mouffe Chantal, *Hégémonie et stratégie socialiste. Vers une politique démocratique radicale*, *op. cit.*, p. 220.

³ de Lauretis Teresa, « Culture populaire, fantômes publics et privés: féminité et fétichisme dans “M.Butterfly” de David Cronenberg », *op. cit.*, p. 131.

⁴ de Lauretis Teresa, « La technologie du genre », *Théorie queer et cultures populaires de Foucault à Cronenberg*, *op. cit.*, p. 79.

⁵ Lépinard Éléonore et Molinier Pascale, « Entretien avec Teresa de Lauretis », *Mouvements*, vol. 57, n° 1, 2009, p. 84-88.

⁶ de Lauretis Teresa, « La technologie du genre », *op. cit.*, p. 56.

les marges des discours hégémoniques¹ ». Ce glissement d'une politique marxiste des masses vers une micropolitique *queer* s'associe à une conception du sujet critique comme « sujet excentrique² », en « position liminaire³ », qui se constitue à travers des pratiques de résistance telles que le détournement des technologies dominantes du genre.

La théorie du fantasme développée par de Lauretis permet de penser l'assujettissement idéologique à travers le « fantasme » ou le « scénario » pornographique comme un processus ouvert, relativement indéterminé.

5) Autonomisation des scripts intrapsychiques, autosexualité et subjectivation

Dans le cadre de mon travail de construction de l'objet, l'aspect le plus important de la théorie des scripts développée par Gagnon et Simon est l'axiome selon lequel le passage d'une société « paradigmatique » à une société « post-paradigmatique⁴ » entraînerait une diversification des « systèmes sémiotiques qui opèrent au niveau de la vie collective⁵ », ainsi qu'une autonomisation du rapport sexuel à soi-même par rapport aux relations sexuelles avec autrui. Ce « monde privé de souhaits et de désirs » et cet « espace de dialogue avec soi-même⁶ » qu'ils nomment « scripts intrapsychiques » deviennent un espace d'élaboration subjective relativement autonome par rapport aux « scripts interpersonnels ».

L'autonomisation des scripts intrapsychiques est, comme le souligne Michel Bozon, un processus d'individualisation des normes⁷ par lequel le rapport du soi à soi devient de plus en plus déterminant. Cette individualisation, qui touche davantage les hommes que les femmes, n'est pas une « libération » sexuelle, mais une nouvelle forme d'organisation sociale de la sexualité où l'autocontrôle et l'auto-observation deviennent de plus en plus importants.

¹ *Ibid.*, p. 76.

² de Lauretis Teresa, « Eccentric Subjects: Feminist Theory and Historical Consciousness », *Feminist Studies*, vol. 16, n° 1, 1990, p. 115-150.

³ Cervulle Maxime, « Teresa de Lauretis et la politique des différences », *Mouvements*, n° 57, 2009, p. 138-154.

⁴ Simon William et Gagnon John H., « Sexual Scripts: Permanence and Change », *op. cit.*, p. 102.

⁵ *Ibid.*, p. 98.

⁶ *Ibid.*, p. 99-100.

⁷ Bozon Michel, « Orientations intimes et constructions de soi. Pluralité et divergences dans les constructions de la sexualité », *Sociétés contemporaines*, n° 41-42, 2001, p. 11-40 ; Bozon Michel, « La nouvelle normativité des conduites sexuelles, ou comment mettre en cohérence les expériences intimes ? », in Jacques Marquet (dir.), *Normes et conduites sexuelles contemporaines*, Louvain-la-Neuve, Academia-Bruylant, 2014, p. 15-33.

Dans la description de ce processus d'individualisation et de complexification de l'organisation sociale, Gagnon et Simon s'inspirent notamment de la théorie durkheimienne du développement des fonctions psychiques individuelles qui accompagne le processus de division sociale du travail. Ces analyses font également écho à la description éliásienne du procès de civilisation : l'autonomisation des scripts intrapsychiques par rapport aux scénarios culturels rappelle la transition d'une imposition des normes par la coercition vers leur incorporation par l'intériorisation et l'autocontrôle. Plus encore, l'analyse par John Gagnon et William Simon du processus d'autonomisation des « scripts intrapsychiques » par rapport aux « scripts interpersonnels » rejoint le diagnostic foucauldien de la greffe du « dispositif de la sexualité » sur le « dispositif de l'alliance ».

En croisant les notions d'autonomisation des scripts et de dispositif de la sexualité, cette recherche s'intéresse à l'*autosexualité*¹. L'autosexualité est un mode de production de la subjectivité historiquement situé, qui émerge au XIX^e siècle sous l'effet conjoint de la massification des technologies de communication et de l'autonomisation de la sexualité, à travers laquelle « les sensations du corps, la qualité des plaisirs, la nature des impressions² » sont constituées en objets de connaissance spécifiques. À travers cette émergence des industries culturelles et cette autonomisation de la sexualité, apparaît un nouveau lieu de production de la subjectivité : la connaissance sexuelle de soi à travers l'usage des médias sexuels. Pour le dire autrement, les représentations médiatiques deviennent une médiation du rapport sexuel à soi-même, un support de la connaissance sexuelle de soi. Les individus apprennent à se connaître sexuellement *via* la médiation technique et idéologique de représentations sexuelles.

La notion d'autosexualité remplace celle de « masturbation solitaire », par rapport à laquelle elle présente deux avantages. Elle permet d'abord de penser ensemble l'ensemble des zones érogènes dont la liste est potentiellement infinie et dont les contours varient notamment selon la socialisation genrée et la culture sexuelle. Cette notion permet ensuite de prendre la relation sexuelle de soi à soi plutôt que la sexualité à deux, soi-disant « relationnelle », comme point de départ et de référence pour penser les usages de la pornographie.

¹ Je reprends cette notion à Attwood Feona, « Reading Porn: The Paradigm Shift in Pornography Research », *Sexualities*, vol. 5, n° 1, 2002, p. 91-105.

² Foucault Michel, *Histoire de la sexualité, tome 1 : La volonté de savoir, op. cit.*, p. 140-141.

L'entrée par l'autosexualité déplace la question des effets des images vers la question de l'effet des pratiques autosexuelles *via* des images. Autrement dit, la question de l'effet des médias est remplacée par celle de « l'affect de soi par soi¹ », c'est-à-dire de la subjectivation. Subjectiver, c'est en effet exercer une action générative sur soi. Relisant les écrits tardifs de Michel Foucault sur les pratiques de soi en Grèce antique², Gilles Deleuze distingue différentes dimensions du processus de subjectivation, que j'applique aux usages de la pornographie. D'abord, la subjectivation informe le corps, « la partie matérielle de nous-mêmes » : les pratiques autosexuelles ne se contentent pas de stimuler un corps préexistant, elles sont génératrices de corporalité. Ensuite, dans la subjectivation, « le rapport de force est ployé pour devenir un rapport à soi » ; autrement dit, l'autosexualité est un théâtre où se joue et se rejoue la place du sujet dans les rapports sociaux. La subjectivation implique enfin « un rapport du vrai à notre être et de notre être à la vérité » ; l'autosexualité est ainsi un espace de connaissance de soi où des vérités relatives à l'identité du sujet se fixent de manière plus ou moins durable.

Cette recherche interroge les constructions de la masculinité à l'œuvre dans l'action sexuelle de soi sur soi *via* des scripts pornographiques. Cela implique, dans le sillage de la sociologie des usages des technologies de communication et de l'ethnographie des publics des médias, de déplacer l'attention du texte médiatique vers ses contextes d'appropriation.

¹ Deleuze Gilles, « Les plissements ou le dedans de la pensée (subjectivation) », in *Foucault*, Paris, Minuit, 2004, p. 111.

² Foucault Michel, *Histoire de la sexualité, tome 2 : L'usage des plaisirs*, Paris, Gallimard, 1984, p. 32-39 ; « Usages des plaisirs et techniques de soi », in *Dits et écrits II*, Paris, Gallimard, 1994, p. 1358-1380 ; « Les techniques de soi », in *Dits et écrits II*, Paris, Gallimard, 2001, p. 1602-1632.

D - Du texte médiatique aux contextes de réception des médias

En déplaçant la focale des textes médiatiques vers leurs contextes d'appropriation, l'ethnographie anglophone des publics qui émerge des *cultural studies* dans les années 1980 se rapproche de la sociologie francophone des usages des technologies de communication, laquelle se développe au même moment.

1) La réception comme production de sens

Partant d'un questionnement althusserien sur la reproduction de l'idéologie dominante par les appareils idéologiques d'État, les *cultural studies* développent dans les années 1970 une réflexion originale sur l'activité interprétative des publics et sur la relative autonomie du « moment de la réception » au sein du processus de communication de masse¹. Cela conduit une part croissante des recherches menées au sein du Centre for Contemporary Culture Studies de Birmingham à combiner la méthode de l'analyse textuelle des représentations à la méthode de l'enquête en réception auprès des publics.

Stuart Hall formule dans « Codage/décodage² » une théorie fondatrice de la réception des médias comme activité interprétative productrice de sens. Il y conçoit le travail d'encodage du discours télévisuel en production d'une part et l'activité de décodage de ce discours en réception d'autre part comme deux moments relativement autonomes d'un même processus de communication. L'activité des professionnels de la production reste prédominante dans la mesure où elle constitue le « point de départ de la réalisation du message ». Toutefois, les activités d'encodage et de décodage opérant dans des contextes différents, il n'y a pas d'équivalence *a priori* entre les significations encodées par les professionnels et les significations décodées par les spectateurs. L'activité de décodage, soumise à une « double détermination », du texte télévisuel et du contexte de réception, doit donc être envisagée dans une structure plus large de pratiques sociales. Le discours d'information journalistique télévisé est à la fois polysémique, soit ouvert à l'interprétation, et structuré selon un « sens dominant », qui opère une « clôture du sens » et oriente une « lecture préférentielle », souvent conforme à une vision dominante des faits. À l'issue d'une enquête

¹ Glévarec Hervé, « Le problème de la réception », in Hervé Glévarec, Éric Macé, Éric Maigret (dir.), *Cultural Studies. Anthologie*, Paris, Armand Colin, 2008, p. 132-137.

² Hall Stuart, « Codage/décodage », *op. cit.*

auprès des publics de l'émission d'information grand public *Nationwide*¹, David Morley affine le schéma en distinguant la « problématique idéologique » d'un texte médiatique, qui délimite l'étendue des représentations qui peuvent être incluses dans le programme, de son « mode d'adresse », c'est-à-dire du type de relation et de positionnement qui est proposé au public².

Hall distingue trois idéaux-types de réception d'un programme télévisé. Le « décodage dominant-hégémonique » reproduit en réception les connotations idéologiques articulées en production. Il ne s'agit pas là d'une absorption passive qui reposerait sur l'ignorance, mais d'un processus de construction de sens qui mobilise des connaissances. L'idéologie dominante n'est jamais reproduite mécaniquement car elle doit être transformée à travers des pratiques sociales et adaptées à des situations locales. Dès lors, ce qui a un « effet », c'est-à-dire ce qui influence, divertit, instruit ou persuade, n'est pas tant le texte en lui-même que *l'énergie qui est déployée par le public pour en faire sens*. Le processus de naturalisation télévisuelle de la réalité – lorsque les récepteurs reprennent, éventuellement sans s'en rendre compte, les connotations idéologiques d'un programme télévisé – implique la participation active du public. Si l'activité interprétative n'est pas envisagée par le public comme une construction de sens spécifique, c'est souvent qu'il partage avec les producteurs le *sens commun* de l'idéologie dominante, à travers lequel celle-ci apparaît comme évidente et allant de soi.

À l'issue de son enquête, Morley souligne que les publics qui s'inscrivent dans le « code dominant » d'un programme tendent à se montrer « mécontents d'être questionnés à propos de ce qui leur paraît aller de soi : il est difficile pour eux d'exprimer des choses si évidentes³ ». Morley ajoute que « la conscience de la construction n'implique absolument pas le rejet de ce qui est construit » et « une rupture ou une déconstruction des mécanismes signifiants de l'émission [...] ne provoquera pas nécessairement une lecture oppositionnelle⁴ ». Ainsi, face aux enquêteurs, le public bourgeois traditionnel rejette le mode d'adresse populaire de l'émission *Nationwide*, tout en adhérant à sa problématique idéologique conservatrice.

¹ Brunson Charlotte et Morley David, *The Nationwide Television Studies*, Londres, Routledge, 1999.

² Morley David, « Analyse comparée des décodages différentiels selon les groupes », in *Cultural Studies. Anthologie*, Paris, Armand Colin, 2008, p. 144.

³ *Ibid.*, p. 145.

⁴ *Ibid.*, p. 146.

En plus de changer le regard sur la dimension active de l'adhésion à l'idéologie dominante, le modèle encodage/décodage insiste, comme nous l'avons vu plus haut, sur la pluralité conflictuelle des idéologies. Un deuxième idéaltype, le « décodage négocié », consiste en une réarticulation à la marge des connotations idéologiques proposées, qui sont ainsi adaptées à la situation de groupes sociaux particuliers. Le « décodage oppositionnel » consiste enfin en une contestation frontale du travail de connotation réalisé en production. Il s'agit indissociablement de la revendication d'une représentation différente des faits traités et d'une organisation alternative de la société.

Parfois, l'abandon de tout dialogue avec le matérialisme historique dans une version libérale des *cultural studies* – incarnée par exemple par Henry Jenkins¹ – a conduit à la mise en équivalence des « tactiques » des publics avec les « stratégies » des industries culturelles, pour reprendre la distinction de Michel de Certeau². Avancer que le public est « actif³ » n'est pas la même chose que d'avancer qu'il serait « en contrôle⁴ » du processus de communication de masse. Si les publics sont bien actifs au sens marxiste du terme où les humains sont acteurs de l'histoire, ils le sont selon des conditions qu'ils ne contrôlent pas⁵.

2) La réception comme production de sensation

La quête d'intensité sensorielle est une dimension souvent sous-estimée dans l'analyse par les sciences sociales de l'attrait du public pour des objets et des pratiques culturelles spécifiques.

Au sein des recherches en études cinématographiques sur l'expérience spectatorielle, l'approche sémio-pragmatique développée par Roger Odin ouvre la voie à l'étude de la production du plaisir à l'œuvre dans l'activité de réception des images et des sons. L'approche d'Odin se construit contre les approches « immanentistes⁶ » de l'expérience spectatorielle qui postulent la toute-puissance d'un « texte » sur un « lecteur ». À rebours de ce modèle communicationnel obsolète, Roger Odin propose d'envisager le film comme un

¹ Jenkins Henry, *La Culture de la convergence. Des médias au transmédia*, Paris, Armand Colin-INA, 2013.

² de Certeau Michel, *L'Invention du quotidien, vol. I: Arts de faire*, Paris, Union Générale d'Éditions, 1980, p. 57-63.

³ Pour des théories de l'activité du public, voir également Dayan (1992) ; Jauréguiberry et Proulx (2011).

⁴ Grossberg Lawrence, « Is there a Fan in the House? The Affective Sensibility of Fandom », in Lisa A. Lewis (dir.), *The Adoring Audience: Fan Cultures and Popular Media*, Londres et New York, Routledge, 1992, p. 53.

⁵ Grossberg Lawrence, « The Context of Audiences and the Politics of Difference », in *Bringing It All Back Home: Essays in Cultural Studies*, Durham et Londres, Duke University Press, 1997, p. 322.

⁶ Odin Roger, « La question du public: une approche sémio-pragmatique », *Réseaux*, n° 99, 2000, p. 51.

« ensemble de vibrations lumineuses et éventuellement acoustiques¹ » dont la réception consiste en un processus de production non seulement de signification, mais aussi d'affect. Parmi les neuf « modes de production de sens et d'affects² » listés par Odin, le mode énergétique (« voir un film pour vibrer au rythme des images et des sons ») est *a priori* le plus utile pour rendre compte des usages sexuels ordinaires de la pornographie.

Vibrer au rythme des sons et des images est souvent décrit comme une activité passive, dans le cadre de débats sur la réception des médias qui restent souvent bloqués dans l'impasse de l'opposition entre « activité » et « passivité » du public. Nous avons vu dans le chapitre précédent comment les paniques morales autour des « genres filmiques corporels » se focalisent sur ce qu'elles perçoivent comme un mimétisme sensoriel dans lequel seraient englués les spectateurs. Linda Williams oppose à cette conception de l'affection comme *mimesis*, l'idée que la mise en mouvement des corps *via* des pratiques de visionnage n'est jamais une « simple reproduction³ » dans la mesure où elle implique des pratiques de recontextualisation.

Distinguer les « causes » et les « effets » du plaisir est une entreprise vaine si l'on admet à la suite de Michel Foucault que le plaisir est un événement sans « sujet » ni « objet ». Pour le dire dans les termes de la théorie des économies affectives de Sara Ahmed, « les affects ne résident positivement dans aucun signe ou marchandise, ils sont produits comme un effet de leur mise en circulation⁴ ». Envisager le plaisir comme une intensité qui s'accroît au fur et à mesure de sa mise en circulation revient à décentrer non seulement le « texte » pornographique mais également son « lecteur ». Sara Ahmed s'oppose ici à une conception des affects comme propriété des objets ou des corps. Ces derniers ne sont plus considérés comme les sources du plaisir mais comme des « points nodaux⁵ » mis en relation par des affects.

En décentrant aussi bien l'objet-image que le sujet-spectateur, l'étude de la réception des médias par les affects participe d'un décentrement plus général du texte et du public au

¹ *Ibid.*, p. 53.

² *Ibid.* p. 56-59.

³ Williams Linda, « Film Bodies: Gender, Genre, and Excess », *Film Quarterly*, vol. 44, n° 4, 1991, p. 12 : « *We may be wrong in our assumption that bodies of spectators simply reproduce the sensations exhibited by bodies on the screen* ».

⁴ Ahmed Sara, *The Cultural Politics of Emotion*, *op. cit.*, p. 44.

⁵ *Ibid.*, p. 45.

profit de l'étude des multiples processus¹, en partie préconscients, qui traversent les pratiques de réception des médias.

3) Ethnographie des usages et rapports sociaux

L'intérêt des *cultural studies* pour les pratiques du public s'approfondit et se déplace avec la multiplication dans les années 1980 des approches ethnographiques. Les méthodes d'enquête se diversifient (observation ethnographique, entretien individuel, focus-group, questionnaire, étude du courrier des lecteurs et lectrices, ethnographie en ligne) et les recherches « se détachent peu à peu du moment R de la réception pour une contextualisation sociale plus large² » des pratiques.

Au sein des *cultural studies* féministes, une enquête particulièrement novatrice est menée au début des années 1980 par Janice Radway auprès de lectrices de romans sentimentaux³ ayant pour trait commun de travailler comme mères au foyer et de participer occasionnellement à un club de lecture d'une ville moyenne du Midwest états-unien. Cette enquête intervient dans un contexte de débats féministes concernant la place de ces romans sentimentaux dans la reproduction du patriarcat. Radway envisage ces romans, ainsi que les discours qui les entourent, comme un des lieux où se jouent la définition et le contrôle de la sexualité des femmes. Selon elle, une limite importante des recherches féministes alors existantes sur le roman sentimental, majoritairement ancrées dans les études littéraires et se basant sur la méthode de l'analyse textuelle, est qu'elles émanent de lectrices qui ne tirent visiblement aucun plaisir de cette pratique de lecture peu légitime. La démarche de Radway est alors de combiner l'analyse des structures narratives des romans avec l'ethnographie des pratiques de lecture.

Les « effets cumulatifs de l'acte de lire des romans sentimentaux sur les lectrices » sont tout autant « déterminants [*it matters*] » dans la production des subjectivités et des rapports de genre qu'il sont « extrêmement difficiles à retracer⁴ ». Jusqu'à la conclusion de l'ouvrage¹,

¹ Je paraphrase ici la maxime « il n'y a ni le texte, ni le public, seulement une multitude de processus » de Fiske John, « Moments de télévision : ni le texte, ni le public », in *Cultural Studies. Anthologie, op. cit.*, p. 191.

² Maigret Éric, « L'ethnographie des publics », in Hervé Glevarec, Éric Macé, Éric Maigret (dir.), *Cultural Studies. Anthologie, op. cit.*, p. 174.

³ Pour une analyse de ces romans en termes de « scripts », voir Damian-Gaillard Béatrice, « Les romans sentimentaux des collections Harlequin : quelle(s) figure(s) de l'amoureux ? Quel(s) modèle(s) de relation(s) amoureuse(s) ? », *Questions de communication*, n° 20, 2011, p. 317-336.

⁴ Radway Janice, *Reading the Romance: Women, Patriarchy and Popular Literature*, 2^e édition, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1991, p. 17.

l'auteure laisse ouverte l'ambivalence de cette pratique. D'un côté, celle-ci prend pour objet un genre littéraire peu diversifié dont la teneur idéologique s'apparente souvent à un « simple résumé des règles, prescriptions, pratiques sociales et de l'idéologie du patriarcat ». De l'autre, cette pratique est un « acte contestataire » dans la mesure où elle permet aux lectrices d'arracher du temps aux contraintes du travail domestique et du souci des autres, pour se faire plaisir et se soucier d'elles-mêmes. Ainsi, la lecture n'est pas seulement un ensemble d'*interprétations*, c'est aussi un *événement* qui intervient dans un espace-temps qu'il contribue à transformer².

Dans le sillage de *Reading the Romance* un courant d'ethnographie féministe des publics explore les expériences féminines du foyer, entre espace de travail et espace de loisir³. Au même moment, des recherches interrogent en France le rôle des usages des technologies de l'information et de la communication (TIC) dans la formation des rapports sociaux⁴, en partant du double postulat que « les usages de la technique ne sont pas directement assignables aux découpages préexistants » et que « les rapports sociaux sont aussi construits par les pratiques de communication⁵ ». Si la sociologie des usages n'a mis que tardivement le genre au centre de ses préoccupations⁶, plusieurs enquêtes ont documenté les tensions genrées qui se nouent autour des usages domestiques des TIC, par exemple en lien avec l'accaparement masculin du Minitel et du micro-ordinateur⁷. Ces tensions domestiques ont été décrites comme des lieux de redéfinition des rapports entre femmes et hommes, filles et

¹ Traduite en Français : Radway Janice, « Lectures à "l'eau de rose". Femmes, patriarcat et littérature populaire », in *Cultural Studies. Anthologie*, op. cit., p. 176-189.

² Radway Janice, *Reading the Romance: Women, Patriarchy and Popular Literature*, op. cit., p. 7.

³ Probyn Elspeth, « La télévision et ses lieux : pour une théorie féministe de la réception télévisuelle », *Cinémas: Revue d'études cinématographiques*, vol. 2, n° 2-3, 1992, p. 193-207.

⁴ Pour une généalogie critique de la sociologie des usages, voir Jouët Josiane, « Retour critique sur la sociologie des usages », *Réseaux*, vol. 18, n° 100, 2000, p. 487-521 ; Jouët Josiane, « Des usages de la télématique aux Internet Studies », in Julie Denouël, Fabien Granjon (dir.), *Communiquer à l'ère numérique. Regards croisés sur la sociologie des usages*, Paris, Presses des Mines, 2011, p. 45-90.

⁵ Pierre Chambat et Josiane Jouët, cités in Jouët Josiane, « Retour critique sur la sociologie des usages », op. cit., p. 509.

⁶ Jouët Josiane, « Technologies de communication et genre », *Réseaux*, vol. 120, n° 4, 2003, p. 53-86.

⁷ Auray Nicolas, « Sociabilité informatique et différence sexuelle », in Danielle Chabaud-Rychter, Delphine Gardey (dir.), *L'Engendrement des choses. Des hommes, des femmes et des techniques*, Paris, Éditions des archives contemporaines, 2002, p. 68-94 ; Le Douarin Laurence, « Hommes, femmes et micro-ordinateur : une idéologie des compétences », *Réseaux*, vol. 149-174, n° 1, 2004, p. 149.

garçons, notamment en termes de mise en scène des émotions¹, de division des temps sociaux et d'occupation de l'espace².

Nombreuses sont les traditions scientifiques qui mobilisent la notion d'« usages sociaux ». La sociologie bourdieusienne des pratiques culturelles est un courant de recherche peu mobilisé dans le cadre de cette construction de l'objet, mais qui sera régulièrement convoqué dans les analyses sociologiques lors des prochains chapitres. Cette sociologie étudie les rapports aux pratiques culturelles comme des rapports entre des groupes sociaux. Ainsi, « le rapport que les individus entretiennent avec la pratique de la photographie est par essence médiat, parce qu'il enferme toujours la référence au rapport que les membres des autres classes entretiennent avec la photographie et par là à toute la structure des rapports entre les classes³ ». Enquêter sur les rapports subjectifs à la pratique de l'autosexualité pornographique c'est, de même, enquêter sur la manière dont les spectateurs et les spectatrices s'imaginent par rapport aux autres membres du public, notamment selon les axes du genre, de la sexualité, de l'âge, de la classe et de la catégorisation ethnoraciale.

4) Ethnographie matérialiste des contextes

L'ethnographie des publics en Grande-Bretagne et aux États-Unis et la sociologie des usages en France ont permis de « décentrer radicalement le texte médiatique au profit d'une compréhension des routines quotidiennes spécifiques, dont l'usage des médias fait partie⁴ ». Le problème du modèle codage/décodage est en effet qu'il tend à « reconduire l'idée d'un circuit de communication clairement circonscrit et donc identifiable, localisable et observable⁵ ». Dans ses opérationnalisations empiriques, il a pu conduire à l'étude abstraite de la construction discursive de l'expérience de divers publics. Or cela ne nous dit rien sur la manière dont cette expérience participe de dynamiques de subjectivation plus larges. La métaphore du décodage ne nous en dit pas plus sur les enjeux spatiaux (comment une

¹ Pasquier Dominique, « “Chère Hélène”. Les usages sociaux des séries collège », *Réseaux*, vol. 13, n° 70, 1995, p. 9-39.

² Pasquier Dominique et Jouët Josiane, « Les jeunes et la culture de l'écran. Enquête nationale auprès des 6-17 ans », *Réseaux*, vol. 92-93, n° 1, 1999, p. 25-102.

³ Bourdieu Pierre, Boltanski Luc, Castel Robert et Chamboredon Jean-Claude, *Un art moyen. Essai sur les usages sociaux de la photographie*, Paris, Minuit, 1965, p. 27.

⁴ Hermes Joke, « Médias, signification et vie quotidienne », in *Cultural Studies. Anthologie, op. cit.*, p. 223.

⁵ Radway Janice, « Reception Study: Ethnography and the Problem of Dispersed Audiences and Nomadic Subjects », *Cultural Studies*, vol. 2, n° 3, 1988, p. 363.

pratique produit de l'espace) et temporels (comment une pratique participe du rythme de la vie quotidienne) des usages des TIC.

Radicalisant ce tournant du texte vers le contexte, Lawrence Grossberg formule à la fin des années 1980 le projet d'une *ethnographie matérialiste des contextes* de réception des médias¹. Il s'agit là d'une pratique scientifique de cartographie des effets matériels des pratiques dans des contextes en transformation constante. L'herméneutique des constructions identitaires est remplacée par la cartographie des vecteurs, des intensités et des condensations qui traversent les pratiques de réception. L'étude des constructions idéologiques du sujet doit désormais se faire au prisme de leurs incarnations dans les routines de la vie quotidienne, en décrivant les formes de résonance mais aussi de dissonance entre les idéologies et les affects qui façonnent ces routines².

Grossberg insiste ensuite sur le fait que les pratiques médiatiques transforment les contextes au sein desquels elles adviennent, et que les publics sont simultanément des produits et des agents de ces contextes. En posant que le déploiement matériel des pratiques communicationnelles produit les espace-temps de la vie quotidienne, cette approche s'oppose aux sociologies de la détermination sociale qui présupposent un contexte extérieur aux pratiques médiatiques, comme un metteur en scène poserait un décor ou une toile de fond. La « réception » et le « contexte » se produisent et s'impliquent mutuellement et doivent être considérés comme un seul et même plan de l'analyse³.

Enfin, le travail de contextualisation des pratiques culturelles ne doit pas se limiter à une entreprise de localisation. La contextualisation doit au contraire permettre la montée en généralité du particulier vers le général. L'ethnographie matérialiste implique à la fois un travail horizontal d'analyse de l'articulation entre les différentes pratiques qui forment la substance de la vie quotidienne, et un travail vertical d'articulation entre différents niveaux de généralité et d'abstraction théorique. La contextualisation est en même temps un travail de cartographie réflexive des points depuis lesquels et des effets avec lesquels un contexte en vient à être cartographié.

¹ Grossberg Lawrence, « Wandering Audiences, Nomadic Critics », in *Bringing It All Back Home: Essays in Cultural Studies*, Durham et Londres, Duke University Press, 1997, p. 305-319.

² Maigret Éric, « Les cultural studies avec ou contre le “tournant matérialiste” ? Réflexions sur les apports de Lawrence Grossberg », *op. cit.*

³ Daryl Slack Jennifer, « The Theory and Method of Articulation in Cultural Studies », in David Morley, Kuan-Hsing Chen (dir.), *Stuart Hall: Critical dialogues in cultural studies*, Londres et New York, Routledge, 1996, p. 112-127.

Dire que les représentations pornographiques n'ont pas un effet prévisible sur le corps, la conscience et les comportements ne revient pas à dire que les usages de la pornographie n'ont pas d'effets : les pratiques de réception de la pornographie ont sur les contextes au sein desquels elles interviennent.

Conclusion : définition de l'objet et de la problématique de recherche

Cette recherche interroge les constructions de la masculinité à l'œuvre dans les usages des pornographies hétérosexuelles et gays les plus visibles et les plus accessibles par des hommes gays et hétérosexuels en position socialement dominante. La question des effets des images est remplacée par la question de l'effectivité des usages de la pornographie : comment les pratiques de réception de la pornographie engendrent-elles – au double sens de produire et de genrer – des sensations et des imaginaires « masculins » ?

Je me donne plus précisément pour objet les multiples pratiques de réception à travers lesquelles les publics s'approprient les objets, dispositifs, textes, sons et images de la pornographie en ligne : surfer, cliquer, visionner, faire avance rapide, se masturber, archiver, supprimer, cacher, discuter, fantasmer, célébrer, critiquer ou encore partager. Ces pratiques sont envisagées depuis les contextes sociaux au sein desquels elles reconfigurent des sensations, des discours, des espaces, des temporalités, des interactions et des subjectivités.

Les usages de la pornographie acquièrent une force générative à l'intérieur de contextes sociaux qu'ils contribuent à façonner. À rebours du modèle stimulus/réaction, l'étude de l'effectivité des usages de la pornographie consiste en un long travail de contextualisation, seul à même de répondre à la question de l'intensité et des modalités de cette effectivité. La sociologie matérialiste de la réception des médias élargit le questionnement relatif à la production du sujet au processus de réception dans son ensemble (pas seulement lire, voir et écouter, mais aussi pianoter, cliquer, manipuler et fantasmer) et insiste sur les dimensions sensorielles et émotionnelles de ces deux processus enchevêtrés.

Ainsi, la production de l'ordre du genre est appréhendée au croisement de trois processus : la production discursive quotidienne de la masculinité (le travail d'articulation idéologique à l'œuvre pendant et au-delà du visionnage) ; la production corporelle quotidienne de la masculinité (l'expérience sensible de la matérialité du corps) ; et les reconfigurations des rapports de genre, c'est-à-dire des relations de pouvoir macrosociales d'une part entre hommes et femmes et d'autre part entre différents groupes d'hommes.

Le mécanisme de la « masculinité hégémonique » est interrogé au croisement de ces trois processus. La masculinité hégémonique n'est ni simplement l'application d'une norme dominante de la masculinité (réductionnisme idéaliste) ni la simple justification idéologique de rapports sociaux entre hommes et femmes qui lui préexisterait (réductionnisme matérialiste). La « masculinité hégémonique » est un mécanisme de reconfiguration

conservatrice et réactionnaire de l'ordre du genre autour du binarisme hiérarchique masculin/féminin. Ce mécanisme est à la fois micro et macro-politique : les pratiques individuelles du public sont resituées par rapport à des processus plus larges de maintien ou de renforcement d'un ordre de genre inégalitaire. Les analyses qui suivent détaillent les différentes manières dont différents usages masculins de pornographie participent différemment de – et, plus rarement, s'opposent à – un même projet conservateur : la masculinité hégémonique.

Conclusion de la première partie

Je clos cette réflexion préliminaire (chapitres 1, 2 et 3) à la présentation de l'enquête de terrain (chapitre 4), par la présentation synthétique de cinq axiomes qui organisent les analyses sociologiques qui suivent.

1. Les images pornographiques n'ont pas de signification indépendamment de pratiques d'interprétation qui impliquent, de manière plus ou moins prévisible, la matérialité du corps.
2. Ce ne sont pas les images pornographiques qui ont un effet, mais l'énergie, en partie préconsciente, déployée par les publics pour les ressentir et en faire sens.
3. Le processus de réception de la pornographie excède l'instant t du visionnage. Si la navigation pornographique est une pratique d'intensification de la sensation qui se développe le plus souvent dans un espace-temps domestique individualisé, la signification et l'intensité des représentations et des sensations en jeu dans cette pratique changent à mesure que ces dernières sont réactivées ou censurées dans d'autres espace-temps.
4. Lorsque l'on rend compte de son rapport à un sous-genre pornographique, on rend implicitement compte de son rapport à l'ensemble du public imaginé de cette forme culturelle.
5. Les sensations et représentations générées par l'usage de pornographie ne déterminent les constructions de la masculinité que dans la mesure où elles entrent en consonance avec les modèles de genre valorisés sur les autres scènes de la vie sociale.

II. La vie sociale des mots, images et objets pornographiques

Introduction de la deuxième partie

À contre-pied des discours qui, depuis le XIX^e siècle, présentent la pornographie comme une force anémique de dissolution du lien social, cette recherche décrit les relations qui se nouent autour des mots, des images et des technologies pornographiques.

Je m'inscris pour ce faire dans l'héritage de la sociologie de la réception des médias. Alors que le développement des médias de masse était jusque-là largement interprété comme un effondrement des relations interpersonnelles, la sociologie des usages et gratifications décrit à partir des années 1940 le caractère coextensif de la communication de masse et de la communication interpersonnelle¹. Élaboré à la suite d'enquêtes sur l'influence de la radio sur le vote (enquête d'Erie, Ohio, 1940) et les choix de consommation (enquête de Decatur, 1945), le concept de « flux de communication à deux étages » [*two-step flow of communication*] montre le caractère déterminant de la médiation des sociabilités familiales et professionnelles dans l'assimilation des informations radiophoniques. Le développement des études de réception des médias et notamment de la télévision donne ensuite lieu à partir des années 1980 à de nombreuses analyses du rôle des sociabilités familiales, amicales et professionnelles dans la réception des programmes télévisés² et, inversement, de la centralité de la télévision comme culture commune à partir de laquelle se construisent les conversations de la vie quotidienne³ ou les subcultures minoritaires⁴.

Les recherches sur les usages du minitel ont décrit sur la même période l'émergence de nouvelles formes de téléconvivialité et d'échanges interpersonnels⁵. Le travail de description des nouvelles formes de coprésence instaurées par la télématique se poursuit avec le développement d'internet et l'étude des forums de discussion, des chats, des jeux en ligne et

¹ Katz Elihu et Lazarsfeld Paul, *Influence personnelle*, Paris, Armand Colin-Ina, 2008.

² Pasquier Dominique, « Des audiences aux publics : le rôle de la sociabilité dans les pratiques culturelles », in Olivier Donnat, Paul Tolila (dir.), *Le(s) public(s) de la culture. Politiques publiques et équipements culturels*, Paris, Presses de Sciences Po, 2003, p. 109-119 ; Pasquier Dominique, « La culture comme activité sociale », in Éric Macé, Éric Maigret (dir.), *Penser les médiacultures*, Paris, Armand Colin-INA, 2005, p. 103-120.

³ Boullier Dominique, *La Télévision telle qu'on la parle. Trois études ethnométhodologiques*, Paris, l'Harmattan, 2004.

⁴ Le Guern Philippe, « Aimer l'eurovision, une faute de goût ? Une approche sociologique du fan club français de l'eurovision », *Réseaux*, n° 141-142, 2007, p. 231-265.

⁵ Jouët Josiane, « Retour critique sur la sociologie des usages », *Réseaux*, vol. 18, n° 100, 2000, p. 487-521.

des sites de rencontre¹. À rebours des discours qui présentent internet comme une force de désagrégation des sociabilités traditionnelles, la sociologie des sociabilités numériques appelle à ne pas séparer l'analyse des sociabilités en ligne (*online*) de celles des sociabilités hors-ligne (*offline*)².

Interroger les usages de la pornographie au regard de cette littérature scientifique permet de se déprendre des discours, par exemple relatifs à l'« addiction au sexe » ou à l'« addiction à internet », qui présentent la pornographie comme une activité qui isole et transforme les pratiquants en « masturbateurs solitaires ». Si l'internaute pornophile est souvent envisagé comme un usager d'internet à part, au comportement « déviant » et « pervers »³, le tournant dit « 2.0 » ou « participatif » de la pornographie génère et rend visible de nouvelles formes d'échanges d'usager à usager – participation à des forums spécialisés, échanges de photos pornos amateur sur de sites de rencontre, constitution de communautés de passionnés autour de pratiques de microblogging⁴ – qui contrastent avec les stéréotypes négatifs du consommateur « solitaire » et « honteux ».

L'analyse des sociabilités se base ici sur les récits des enquêtés concernant leurs sociabilités liées à la pornographie, associés à l'analyse réflexive des relations enquêteur-enquêté. À commencer par l'entretien sociologique (chapitre 4), toutes les relations qui se nouent autour et qui se réactualisent à travers les mots et les images pornographiques peuvent être considérées comme « sexuelles », au sens où elles impliquent des scripts de la sexualité (répondant à la question « Avec qui en parler où, quand et comment ? ») et mettent en circulation des sensations liées à l'évocation du contact sexualisé entre les corps (excitation, dégoût, honte, lassitude, etc.). Parfois, comme dans la pratique de la masturbation collective autour d'un magazine ou d'un film pornographique entre garçons à l'adolescence, le caractère « sexuel » de l'interaction est reconnu et investi en tant que tel uniquement par certains des

¹ Jouët Josiane, « Des usages de la télématique aux Internet Studies », in Julie Denouël, Fabien Granjon (dir.), *Communiquer à l'ère numérique. Regards croisés sur la sociologie des usages*, Paris, Presses des Mines, 2011, p. 45-90.

² Beaudouin Valérie, Cardon Dominique et Smoreda Zbigniew, « Sociabilités et entrelacement des médias », in Philippe Moati (dir.), *Nouvelles technologies et modes de vie. Aliénation ou hypermodernité ?*, Paris, Éditions de l'Aube, 2005, p. 99-123 ; Casilli Antonio A., *Les Liaisons numériques. Vers une nouvelle sociabilité ?*, Paris, Seuil, 2010 ; Granjon Fabien, Blanco Catherine, Le Saulnier Guillaume et Mercier Grégory, « Sociabilités et familles populaires. Une socio-ethnographie de la mise en contact », *Réseaux*, vol. 145-146, n° 6, 2008, p. 117-157.

³ Paasonen Susanna, *Carnal Resonance: Affect and Online Pornography*, Cambridge, MIT Press, 2011, p. 31-32.

⁴ Mowlabocus Sharif, « Porno 2.0 ? La centralité de l'utilisateur dans la nouvelle industrie du porno en ligne », in Florian Vörös (dir.), *Cultures pornographiques. Anthologie des porn studies*, Paris, Éditions Amsterdam, 2015, p. 225-248.

participants à l'action (ceux qui se définissent par ailleurs comme homo ou bisexuels par exemple). Ce sont ces différences de qualification de la sociabilité par les acteurs qui fournissent le principe de séparation entre analyse des sociabilités amicales (chapitre 5) et analyse des relations sexuelles (chapitre 6) dont la pornographie est vectrice.

Il est ici essentiellement question de sociabilité au sens restreint de « la forme ludique de la socialisation¹ », c'est-à-dire d'un ensemble de formes interactionnelles orientées vers le plaisir. L'intérêt de la perspective de Georg Simmel est de ne pas se limiter à l'étude de la sociabilité comme produit de déterminants sociaux, mais d'interroger également la dimension générative de la sociabilité, entendue comme l'ensemble des « actions réciproques entre les éléments qui soutiennent toute la fermeté et l'élasticité, toute la multiplicité et toute l'unité de la vie en société² ». Dans cette perspective, il s'agit à la fois d'étudier la place de la pornographie dans différentes formes de sociabilités *et* la configuration matérielle de ces sociabilités autour des mots, des images et des technologies pornographiques. L'accent mis par Simmel sur le plaisir³ fait écho à la théorie culturelle des émotions développée par Sara Ahmed⁴, qui consiste à examiner la manière dont certains mots ou certains objets rapprochent ou, au contraire, tiennent à distance les corps les uns des autres, suivant les lignes de différenciation sociales du genre, de la classe, de la race et de la sexualité.

Le chapitre 4 expose la méthodologie de l'enquête de terrain qui sous-tend les analyses développées dans les chapitres suivants et propose une analyse réflexive des sensations qui traversent et des émotions qui organisent la relation enquêteur-enquêté. Le chapitre 5 analyse d'abord la place de la pornographie dans les dynamiques genrées de complicité, de hiérarchisation et d'exclusion à l'œuvre dans l'homosocialité masculine hétéronormative. Il revient ensuite sur le partage entre fantasmes dicibles et indicibles dans des espaces ludiques ou militants se positionnant comme sexuellement alternatifs. Enfin, le chapitre 6 étudie les dynamiques d'inclusion et d'exclusion des mots et des objets pornographiques de

¹ Simmel Georg, *Sociologie et épistémologie*, Paris, PUF, 1981.

² *Ibid.*, p. 89.

³ Carole Anne Rivière avance que le terme allemand de *Geselligkeit* conceptualisé par Simmel, traduit en français par « sociabilité », se traduirait plus exactement par le « fait d'être avec d'autres personnes agréablement » : Rivière Carole Anne, « La spécificité française de la construction sociologique du concept de sociabilité », *Réseaux*, n° 123, 2004, p. 211.

⁴ Je renvoie notamment à son analyse de la manière dont la haine raciale se cristallise autour de certains mots. Ahmed Sara, *The Cultural Politics of Emotion*, Edinburgh, Edinburgh University Press, 2004, p. 42-61.

l'espace conjugal, puis la place de la pornographie dans l'organisation sociale de la sexualité multipartenaire gay.

Chapitre 4. Saisir la réception : méthodologie de l'enquête de terrain

« La marque de la scientificité ou de l'objectivité se repère donc ordinairement dans le clivage institué entre le sujet de l'énonciation ethnographique et l'ensemble des énoncés produits sur la culture indigène, soit dans la différence entre l'avant-propos et le texte¹ », Jeanne Favret-Saada.

« Un discours maintiendra une marque de scientificité en explicitant les conditions et les règles de sa production, et d'abord les relations d'où il naît² », Michel de Certeau.

Ma position dans cette enquête est celle d'un spectateur parmi les autres, orienté vers un projet de connaissance particulier³. Ce chapitre traite des implications de cette posture lors des différentes phases de l'enquête – au moment de délimiter un public, d'établir une stratégie de recrutement, de conduire les entretiens, de les retranscrire, de reconstituer les parcours de navigation pornographique en ligne des enquêtés et, enfin, de soumettre à l'analyse l'ensemble des documents produits au cours de l'enquête. La présentation de la méthodologie est aussi l'occasion d'une présentation réflexive de la relation entre « sujet » et « objet » d'étude.

La relation enquêteur-enquêté est la première dimension du rapport sujet-objet que ce chapitre interroge. Le statut de la relation d'enquête, entendu comme la réponse conjoncturelle donnée par les acteurs en présence à la question « qui parle à qui ? » est appréhendé dans sa contingence. Il s'agit de prêter une attention particulière aux événements qui reconfigurent et resignifient l'interaction. Une telle perspective permet de saisir les déplacements successifs de la relation d'enquête. L'analyse des rôles successivement endossés, assignés, rejetés ou négociés par les acteurs en jeu est, dans ce chapitre comme dans les chapitres suivants, un angle privilégié pour comprendre la place des objets

¹ Favret-Saada Jeanne, *Les Mots, la Mort, les Sorts*, Paris, Gallimard, 1977, p. 52.

² de Certeau Michel, *L'Invention du quotidien, vol I : Arts de faire*, Paris, Union Générale d'Éditions, 1980, p. 72.

³ Je remercie Fred Pailler de m'avoir suggéré cette formule.

pornographiques dans « la vie de tous les jours et de toutes les nuits¹ ». Suivant cette démarche, la relation d'enquête devient un théâtre où se jouent et se rejouent les frontières et les propriétés des différents mondes pornographiques étudiés.

La relation épistémologique de l'enquêteur aux objets pornographiques est la seconde dimension de ce rapport sujet-objet. La démarche compréhensive que j'adopte consiste à partir du sens que les publics confèrent à ces objets. Or la signification est indissociable de la sensation dans les usages de la pornographie, que ces usages soient ordinaires ou scientifiques. Ce chapitre s'efforce alors de transcrire les affects qui ont, au cours de ce processus de recherche, traversé de manière significative mon corps d'intervieweur, de transcripteur, d'internaute et de spectateur.

À travers l'exploration de ces deux lieux de perméabilité – de « chevauchement » dirait Georges Devereux² – entre « sujet » et « objet », il s'agit de tirer les conséquences épistémologiques du fait que l'enquête ne porte pas sur des objets préconstitués mais sur des relations entre objets qui sont (ré)activées par la présence corporelle et langagière de l'enquêteur.

¹ Expression de Dorothy Smith, citée par Paperman Patricia et Stavo-Debaugue Joan, « Alfred Schütz : situations de crise et réalités multiples dans “le monde de la vie de tous les jours” », in Danielle Chabaud-Rychter, Virginie Descoutures, Anne-Marie Devreux, Eleni Varikas (dir.), *Sous les sciences sociales le genre*, Paris, La Découverte, 2010, p. 228.

² Devereux Georges, *De l'angoisse à la méthode dans les sciences du comportement*, Paris, Flammarion, 1980, p. 16.

A - Définir un public

La pornographie est un genre médiatique constitué d'une multitude de niches et de sous-genres dont les publics sont extrêmement divers en termes d'âge, de genre, de sexualité, de profession ou de lieu de résidence. L'outil méthodologique central de cette enquête étant l'entretien semi-directif, la première étape consiste à définir un public auprès duquel enquêter, en partant du principe qu'un travail de recherche ne peut à lui seul traiter de tous les usages de toutes les pornographies.

1) Trois modes de recrutement

Cette recherche s'intéresse aux constructions de la masculinité dans leur imbrication avec les catégories sexuelles, d'âge, de classe, d'identification ethnoraciale et de statut sérologique au VIH. À ces critères de diversification¹ relatifs au « positionnement » des spectateurs dans des rapports sociaux, s'ajoute un critère de diversification « stratégique² » spécifique à l'objet d'étude : le degré d'investissement dans les cultures pornographiques. L'objectif est de s'entretenir aussi bien avec des spectateurs fortement investis dans et passionnés par la pornographie, qu'avec des spectateurs occasionnels, discrets ou peu intéressés par la pornographie comme thème de conversation. Les chiffres de l'enquête Contexte de la Sexualité en France (CSF) indiquent que le visionnage de porno est une pratique extrêmement commune chez les hommes adultes : un homme sur deux (et une femme sur cinq) déclare regarder « souvent » ou « parfois » de la pornographie³. Prenant pour objet une pratique communément perçue comme illégitime et stigmatisante, je pars du présupposé que seule une minorité du vaste et hétérogène groupe des « hommes adultes spectateurs de pornographie » répondrait favorablement à une demande d'entretien portant explicitement et exclusivement sur ce thème. Trois stratégies d'approche, associant chacune une annonce de recrutement⁴ et un guide d'entretien⁵, sont alors mises en place.

¹ Une enquête qualitative ne pouvant prétendre à la représentativité nous préférons le terme de diversification.

² Sur la distinction entre critères de « positionnement » et critères « stratégiques », voir : Blanchet Alain et Gottman Anne, *L'Enquête et ses méthodes : L'entretien*, 2^e édition, Paris, Armand Colin, 2007, p. 51

³ Bajos Nathalie et Bozon Michel (dir.), *Enquête sur la sexualité en France. Pratiques, genre, santé*, Paris, La Découverte, 2008, p. 280.

⁴ Les trois annonces de recrutement sont présentées en annexes 6, 7 et 8.

⁵ Les trois guides d'entretien sont présentés en annexes 1, 2 et 3.

À travers l'annonce de recrutement A (utilisée d'octobre 2010 à octobre 2012), j'ai cherché à entrer en contact avec « des spectateurs de porno (fans, passionnés ou simples consommateurs occasionnels) ». Cette annonce est d'une part diffusée sur deux forums de discussion numériques (La Cochonne et X Stars World¹) réunissant essentiellement des hommes hétérosexuels passionnés de pornographie. Je découvre l'existence de ces forums au printemps 2010 à travers une recherche sur un moteur de recherche en ligne. L'annonce est d'autre part diffusée sur deux sites de rencontre gays (Gay Romeo et Bareback Zone²). Gay Romeo est à l'époque un des sites de rencontre gays les plus populaires. Bareback Zone est un site de rencontre pensé par et pour les hommes gays séropositifs proches de la subculture bareback*. Afin de faciliter la prise de contact, je mets en avant les affinités subculturelles que je partage avec les publics ciblés. L'annonce se présente ainsi à la fois comme celle d'un « sociologue » et d'un « passionné » de pornographie.

Sur les forums La Cochonne et X Stars World, je choisis pour avatar un visuel « *I love porn* ». Je publie l'annonce sous forme d'un fil de discussion intitulé « enquête auprès des publics du porno ». Comme ne manque pas de le faire remarquer un membre sarcastique du forum, en s'exclamant « une discussion qui n'attire pas grand monde ! :-D » en réponse à mon post, cette annonce fait un flop sur X Stars World. Louis (30 ans, hétérosexuel, ingénieur informatique) est le seul participant à l'enquête rencontré à travers cette plateforme.

Sur La Cochonne, la même annonce fait l'objet d'une controverse intense, avec plus de 20 réactions de la part de 9 forumers différents en un seul jour, et plus de 200 réactions sur les deux semaines au cours desquelles ce fil de discussion reste actif. Ce fil de discussion est présenté en annexe 8 et analysé ci-dessous dans l'encadré 1. Suite à cet échange public, Gérard (62 ans, hétérosexuel, inspecteur de police à la retraite) et Sylvain (28 ans, hétérosexuel, petits boulots) prennent contact avec moi par message privé. À la suite de notre deuxième entretien, Sylvain me conseille d'envoyer un message privé sur La Cochonne à Bertrand (42 ans, hétérosexuel, petits boulots) de sa part. Bertrand me donne le numéro de téléphone de Pierre (44 ans, hétérosexuel, cuisinier), qui m'oriente vers Julien (28 ans, hétérosexuel, chef de produit touristique) et Fabrice (42 ans, hétérosexuel, technicien son). Fabrice me recommande ensuite auprès de son ami Alain (53 ans, hétérosexuel, régisseur cinéma). Alors que Bertrand, Pierre, Fabrice et Julien sont tous les quatre considérés comme


¹ Le fonctionnement de ces deux forums est présenté dans le chapitre 5 et en annexe 5.

² Le fonctionnement de ces deux sites de rencontre est présenté dans le chapitre 6 et en annexe 5.

des « piliers » du forum La Cochonne, Gérard, Sylvain et Alain n'en sont que des usagers occasionnels.

Encadré 1. Deux enquêtes concurrentes auprès des fans du forum La Cochonne

Comme l'indique l'annexe 8, la publication de mon annonce de recrutement sous la forme d'un post ouvrant un fil de discussion suscite la méfiance de certains membres du forum La Cochonne. On me demande d'abord de prouver l'authenticité de mon statut de chercheur en sociologie ainsi que le sérieux de ma démarche¹. On me soupçonne ensuite d'avoir une démarche anti-pornographie. Ainsi un forumer s'exclame-t-il : « Tout d'abord qui nous dit que ce charmant pseudo "usagesduporno" ne cache pas un vilain groupe de censeurs masqués et pudibonds ! ». Un autre met en garde ses camarades contre la volonté de savoir scientifique et journalistique sur les consommateurs de porno : « z'en avez pas marre de vous faire avoir à chaque fois !? ».

L'annonce suscite par ailleurs des traits d'humour « cochon² » assez hétéronormatif. Un forumer en charrie un autre en lui lançant que « tu te serais empressé de le contacter si ça avait été UNE sociologue ». Un autre met en doute le sérieux de mon approche : « Si, si, moi j'ai un labo de recherche et je vais mener une thèse réservée à la perception féminine du porno et à la masturbation féminine, me contacter en message privé ;-) Ha et j'oubliais, je fais partie de l'université des cochons  ». Tandis qu'un autre m'invite à passer un étrange rite de passage : « Pour faire tes preuves, jeune Usagesduporno [il s'agit de mon pseudonyme sur le forum], commente nous donc un peu cet axiome du grand Christophe Clark³, qui pour moi vaut toutes les thèses du monde : "Quand une fille de la grandeur de Lisa Ann⁴ débarque, on se branle tous" ».

J'intègre dans mon second post un lien vers ma page web professionnelle et j'insiste sur le fait « qu'il ne s'agit pas d'une enquête visant à condamner cette passion, mais à la comprendre, et que je suis moi-même à la fois chercheur en sociologie et usager de porno. » L'administrateur du forum me propose alors, avec ses propres mots, de mener une observation participante en ligne : « Tu dis que tu es toi-même usager de porno... Il te sera donc facile de nous parler de tes goûts dans le domaine, et de ce que tu en penses, et ces sujets que tu amèneras ici recevront de la part de tes lecteurs un accueil favorable et autant de participation, et possiblement leur donnera envie (ou pas) de te "renvoyer l'ascenseur" en te donnant des éléments qui t'intéresseront dans ton étude ». L'ambiance me semblant fortement hétéronormative sur ce forum, je préfère toutefois ne pas honorer cette invitation à participer à la vie du forum en tant que spectateur.

D'autres forumers trouvent ma démarche intéressante par rapport au regard médical classiquement porté par les enquêtes journalistiques sur les consommateurs de porno : « Ce n'est pas forcément ridicule comme démarche. En effet la pensée dominante envers le X étant de le considérer comme une nouvelle drogue (le porn addict), le tout sur des témoignages non représentatifs et farfelus, une étude scientifique développant la réalité peut être intéressante ».

¹ Enquêter sur la pornographie reste une posture dont la déontologie et le professionnalisme sont *a priori* soumis à la suspicion. Sur ce point, voir Burke Nathaniel, « Positionality and Pornography », *Porn Studies*, vol. 1, n° 1-2, 2014, p. 71-74 ; Marks Laura Helen, « How Did You Get Into This? Notes from a Female Porn Scholar », *Colaboração Internacional*, vol. 2, n° 2, 2014, p. 120-130.

² Terme émiqque utilisé pour désigner les membres du forum.

³ Célèbre acteur et réalisateur pornographique français.

⁴ Célèbre actrice pornographique états-unienne.

Un mois après mon annonce, un autre enquêteur sollicite d'ailleurs les forumers *via* la rubrique « On se présente » que j'avais moi-même utilisée : « Bonjour à toutes et à tous. Journaliste pour le magazine Complément d'enquête sur France 2, je souhaite recueillir le témoignage de personnes qui consacrent énormément de temps au porno pour un sujet sur les fans du X. Bien sûr, cela peut se faire à visage caché, si vous tenez à préserver votre anonymat. Merci beaucoup de votre coopération. Bien cordialement, Luc Martin ».

Les réactions à son annonce sont unanimement négatives et vont de l'insulte à la parodie, en passant par de longues contre-argumentations. Ce reportage télévisé est vu comme une « mise en examen médical pour délit de sale gueule d'amateur de X » pour reprendre la formule d'un des forumers en colère. En proposant une caricature d'enquête dépréciative sur les fans de porno (dont la consommation « énorme » mériterait qu'ils témoignent « à visage caché »), ce journaliste permet, par contraste, une revalorisation de ma démarche aux yeux des membres du forum.

Je publie la même petite annonce dans une rubrique dédiée aux rencontres sexuelles sur le forum du site de rencontres Bareback Zone. C'est à travers cette publication que j'entre en contact avec Sébastien (37 ans, gay, enseignant dans le secondaire en arts plastiques) et Laurent (42 ans, gay, cadre commercial). Gay Romeo ne disposant pas, à la différence des trois autres sites, d'un espace de discussion collective, j'entre en contact avec des usagers de ce site en restant connecté plusieurs heures d'affilée au *chat* avec un profil personnel.

Les messages reçus sur Gay Romeo sont en majorité motivés par la rencontre sexuelle : des internautes arrivent sur mon profil parce qu'il correspond à leurs critères de recherche de partenaires sexuels. Ainsi, sur la cinquantaine de messages reçus, seule une minorité concerne ma recherche, par rapport à une majorité de locutions phatiques, telles que « salut » ou « ça va ? », conventionnellement destinées à initier une interaction sexuelle¹. Je réponds alors par un message contenant l'annonce de recrutement et rappelant l'objet de ma présence sur ce site. La moitié des internautes se désintéresse immédiatement de mon profil lorsque je précise que ma présence dans cet espace numérique est motivée par la recherche de participants à une enquête sociologique et non par la recherche de partenaires sexuels. Je reçois ensuite quelques messages critiquant mon approche – laquelle n'insisterait pas assez sur les aspects « sombres » de la pornographie gay, comme l'usage de drogues et les suicides parmi les acteurs – ou tournant en dérision la démarche, jugée absurde et risible, d'enquêter sur la consommation de pornographie. Je ne donne par ailleurs pas suite à une dizaine de demandes d'entretien hors région parisienne, en raison du budget limité dont je dispose pour réaliser cette enquête.

¹ Mowlabocus Sharif, *Gaydar Culture: Gay Men, Technology and Embodiment in the Digital Age*, Farnham, Ashgate, 2010.

C'est à travers ce profil Gay Romeo que je rencontre Jean-Claude (52 ans, gay, administrateur judiciaire), Matteo (30 ans, gay, enseignant dans le supérieur en histoire), Frédéric (28 ans, gay, architecte), puis Didier (45 ans, gay, technicien informatique). Jean-Claude me met ensuite en contact avec Bruno (53 ans, gay, cadre commercial), un usager du site qu'il n'a jamais rencontré hors ligne mais avec qui il partage ses récits d'aventures sexuelles. C'est par ailleurs à travers cette même annonce que je contacte Wayne (30 ans, trans Female-to-Male, étudiant), un ami d'ami que l'on me recommande en raison de sa passion pour la pornographie.

Encadré 2. La plus-value des entretiens avec des spectateurs passionnés

S'ils ne constituent qu'une minorité du public, les spectateurs·trices passionné·e·s par la pornographie représentent une source d'expériences et d'information très riche pour l'étude des usages de la pornographie. Henry Jenkins a souligné le rôle déterminant qu'a joué l'étude des stratégies interprétatives des fans dans la compréhension par les *cultural studies* du caractère actif et productif de toutes les pratiques de réception des médias : « seule une différence de degré sépare celle-ci des stratégies interprétatives de l'ensemble des consommateurs de produits culturels de masse¹ ».

Aussi, les fans ne sont-ils et elles pas seulement des enquêté·e·s dont il s'agit d'objectiver le discours, mais également des informateurs·trices, au sens où l'entretien est également pour l'enquêteur un moment d'apprentissage, qu'il s'agisse d'un sous-genre pornographique, d'une technique sexuelle, d'un sex-toy, d'un acteur, d'une réalisatrice ou encore d'une technologie médiatique particulière. Pour l'enquêteur comme pour l'enquêté·e, l'entretien est une occasion d'approfondir ses connaissances du porno en s'échangeant des conseils et des informations.

À la différence des enquêté·e·s qui ne comprennent pas que l'on puisse s'intéresser à la pornographie pour autre chose que pour la masturbation, ces spectateurs·trices font par ailleurs montre d'un plus grand intérêt et d'une plus grande exigence envers ma posture de recherche et mes hypothèses de travail. Même avec les enquêté·e·s les plus socialement éloigné·e·s du monde universitaire, une affinité s'est créée entre le vocabulaire de la sociologie de la réception des médias et celui de la subculture des fans de porno.

Lorsque je tente de convaincre Bertrand (42 ans, hétérosexuel petits boulots, tient un blog consacré au porno) de participer à l'enquête en paraphrasant Paul Lazarsfeld et Elihu Katz en lui expliquant que « Je ne m'intéresse pas à ce que le porno fait aux gens mais à ce que les gens font avec le porno », il me répond « Ah mais là moi je suis à fond dans ton sujet ! ». Une affinité similaire conduit Wayne (FtM, 30 ans, étudiant) à me proposer de relire la retranscription de notre premier entretien de trois heures, afin de mieux préparer le second. L'analyse réflexive qu'il propose de son propre discours vient alors enrichir le corpus d'entretien.

La relation d'enquête est ainsi, avec les spectateurs·trices passionné·e·s plus encore qu'avec le reste du public, une relation de co-production de connaissance.

¹ Jenkins Henry, « La “filk” et la construction sociale de la communauté des fans de science-fiction », in *Cultural Studies: Anthologie*, Paris, Armand Colin, 2008, p. 212-213.

J'ai utilisé trois annonces de recrutement différentes. Les annonces B et C ne mentionnent la pornographie que dans une liste plus large de représentations audiovisuelles de la sexualité, aux côtés des séries télévisées, des documentaires, des comédies romantiques, du cinéma d'auteur et des films érotiques. L'annonce B (utilisée d'avril à juillet 2008 dans le cadre du mémoire de Master 2) cible les hommes gays et mentionne « les représentations de l'homosexualité masculine à l'écran ». L'annonce C (utilisée de septembre 2011 à septembre 2012) cible les hommes hétérosexuels et mentionne « l'amour et la sexualité à l'écran ». L'objectif est ici d'ouvrir une conversation sur le rapport subjectif à la pornographie avec des spectateurs qui n'auraient *a priori* pas répondu à un entretien portant explicitement et exclusivement sur la pornographie. La stratégie est alors d'établir le contact sur le thème de la « sexualité à l'écran » et de préciser dans un second temps que ma recherche porte plus spécifiquement sur la pornographie. Selon les formes prises par la relation d'enquête, cette précision peut intervenir avant l'entretien (par exemple juste avant d'enclencher le magnétophone) ou pendant l'entretien (afin de me permettre de relancer de manière plus appuyée sur le thème de la pornographie).

L'annonce B sur « les représentations de l'homosexualité masculine à l'écran » est d'abord affichée dans une librairie gay et lesbienne du Marais, dans un centre associatif LGBT et sur un site web dédié à la diffusion d'informations et de ressources critiques autour de la pornographie¹. Aucune de ces trois diffusions ne donne de résultats. Je diffuse parallèlement l'annonce auprès de deux associations de convivialité, l'une gay, l'autre bisexuelle. Jean-Jacques (53 ans, gay, technicien informatique) me contacte suite à la transmission de mon annonce sur la liste de diffusion de l'association de convivialité gay. L'irruption du thème de la pornographie dans notre conversation bloque Jean-Jacques, ce qui m'amène à écourter un entretien au cours duquel je ne suis pas parvenu à entrer dans le vif du sujet. Stéphane (24 ans, bisexuel, artiste plasticien) et Marc (47 ans, bisexuel, ingénieur informatique) me contactent par courrier électronique après que mon annonce a été relayée sur la liste de diffusion de l'association bisexuelle. Je rencontre ensuite Michel (43 ans, bisexuel, cadre informatique) à l'occasion d'un apéro convivial organisé à cette même association. Puis Stéphane me met en contact avec Sylvie (30 ans, bisexuelle, standardiste téléphonique), qui me met en contact avec Antoine (35 ans, gay, magasinier), qui, à son tour, me met en contact avec Pascal (46 ans, gay attaché commercial).

¹ Il s'agit du site Post-ô-Porno (<http://gaadjou.joueb.com>) administré par Jean-Raphaël Bourge.

L'annonce B est parallèlement diffusée à travers des réseaux d'interconnaissance de second ordre : un-e ami-e transmet un courriel contenant mon annonce à des ami-e-s ne faisant pas partie de mon cercle de sociabilité amicale. C'est ainsi que je rencontre Andrew (28 ans, gay, chargé de communication), Gaëtan (35 ans, gay, commerçant), Philippe (36 ans, gay, employé de librairie), Giovanna (24 ans, lesbienne, étudiante) et Tom (29 ans, lesbienne, petits boulots). Tirant les enseignements de la plus grande efficacité d'un recrutement par interconnaissance de second ordre, je poursuis cette stratégie lors de la diffusion à l'automne 2011 de l'annonce C sur « l'amour et la sexualité à l'écran ». C'est par ce biais que je rencontre Vincent (30 ans, hétérosexuel, cadre commercial), Nicolas (29 ans, hétérosexuel, ingénieur de la vision), Adrien (29 ans, hétérosexuel, artiste plasticien), Mathias (41 ans, hétérosexuel, projectionniste) et Christophe (34 ans, hétérosexuel, chercheur en biologie).

Ces trois annonces de recrutement sont chacune associées à trois guides d'entretien différents. Chacun de ces trois guides d'entretien commence par une consigne de départ différente (annexes 1, 2 et 3). Selon la méthode de l'entretien ethnographique¹ semi-directif², les guides d'entretien ont été utilisés de manière flexible, au sens où ce sont les associations d'idées propres à chaque interviewé, plus que la structure interne du guide d'entretien, qui ont déterminé la progression de l'entretien de relance en relance et d'un thème à l'autre. Le questionnaire de fin (annexe 4) a le plus souvent été inséré dans la conversation, afin de permettre des réponses plus détaillées, mais a parfois été rempli à l'écrit et en privé par l'enquêté dans les situations où je sentais que les informations demandées risquaient d'apparaître comme trop intimes pour être abordées oralement en face-à-face³.

2) La focale sur les masculinités socialement dominantes

Cette enquête se focalise sur un public d'hommes adultes, d'âge moyen, appartenant aux classes moyenne et supérieure, fortement diplômé, vivant en région parisienne et socialement perçus comme blanc. Si l'objectif initial du recrutement était de parvenir à une diversification des hommes enquêtés en termes d'appartenance de classe et d'expérience de la racialisation,

¹ Beaud Stéphane, « L'usage de l'entretien en sciences sociales. Plaidoyer pour l'entretien ethnographique », *Politix*, vol. 9, n° 35, 1996, p. 226-257.

² Blanchet Alain et Gottman Anne, *L'Enquête et ses méthodes : L'entretien*, op. cit.

³ Par exemple, avec Gérard (62 ans), je sors fumer une cigarette en dehors du pub pendant qu'il remplit le questionnaire. Quand je rentre, il me tend la feuille pliée en deux et je ne lirai pas ses réponses devant lui.

les aléas du recrutement m'ont amené à faire de nécessité vertu en questionnant plus spécifiquement la production des masculinités socialement dominantes.

Entre le printemps 2008 et l'automne 2012, je me suis entretenu avec 34 spectateurs et spectatrices, dont 14 hommes gays, 13 hommes hétérosexuels, 3 hommes bisexuels, deux lesbiennes, une femme bisexuelle et un trans Female-to-Male (FtM), comme l'indique le tableau 1. Si le chapitre 2 a montré qu'il existe désormais une littérature scientifique conséquente sur l'usage de pornographie par les femmes, l'intérêt du discours de Sylvie (bisexuelle), Giovanna, Tom (lesbiennes) et Wayne (trans FtM) est qu'il a été produit à l'intérieur du même dispositif méthodologique que celui des 30 autres participants à l'enquête. À l'intérieur de ce dispositif, ces entretiens permettent de comparer les identifications masculines et féminines d'hommes cisgenres à d'autres formes d'identifications masculines et féminines, ainsi que de mieux cerner la spécificité du rapport à la pornographie des spectateurs ayant été socialisés en tant qu'hommes à l'adolescence. Ces quatre entretiens ne permettent pas de tenir un propos général sur la complexité spécifique du rapport des femmes, des lesbiennes ou des trans FtM à la pornographie. Leur fonction est plutôt de poser un contrepoint au reste du corpus.

Tous les entretiens ont été réalisés en région parisienne. À l'exception de Julien, qui réside à Montpellier (et passe régulièrement à Paris pour son travail), et de Bertrand, qui réside dans un village en Ardèche (et passe régulièrement à Créteil pour rendre visite à sa mère et ses amis), tous les participants à l'enquête résident en région parisienne. Parmi eux et elles, 23 sont domicilié·e·s à Paris intramuros et 9 sont domicilié·e·s dans des communes de banlieue. Alors que Paris intramuros ne compte que 3 millions d'habitants par rapport aux 12 millions de la région parisienne¹, on note parmi les enquêtés une surreprésentation des habitants de l'intramuros par rapport aux habitants des banlieues.

L'âge des participants au moment de l'entretien s'étend de 24 à 62 ans, avec une moyenne de 38 ans et une concentration des effectifs entre la fin de la vingtaine et le milieu de la quarantaine. Trente et un sont de nationalité française, deux sont italien·ne·s (Giovanna et Matteo), un est suisse (Mathias) et un est de nationalité états-unienne (Andrew). Trente et un sont socialement perçus comme blancs, deux sont perçus comme métisses (Stéphane et Fabrice sont issus d'un métissage entre un parent blanc et un parent noir) et une est perçue

¹ Insee, « La région Île-de-France et ses départements », disponible à l'adresse : www.insee.fr/fr/regions/idf/reg-dep.asp?theme=2&suite=1 (consulté le 20 mars 2014).

comme Asiatique (Sylvie, d'origine vietnamienne, qui a grandi dans une famille adoptive blanche).

Le public enquêté est fortement diplômé : parmi les 34 spectateurs interrogés, 19 ont un diplôme équivalent ou supérieur à « bac plus 4 », 6 ont un diplôme de « bac plus 2 » ou « bac plus 3 », 9 n'ont pas obtenu d'autre diplôme après leur baccalauréat, deux sont titulaires d'un certificat d'aptitude professionnel (CAP) et deux ont arrêté leurs études en cours de lycée sans obtenir de diplôme.

Le tableau 5 permet de se rendre compte de la surreprésentation des classes supérieures et de la sous-représentation des classes populaires au sein du public enquêté. Nathalie Bajos et Michel Bozon soulignent qu'analyser les comportements sexuels au prisme du niveau de diplôme ou de la profession n'est pas suffisant. En suivant l'appel des coordinateurs de l'enquête CSF à « envisager l'espace social de manière plus multidimensionnelle¹ », en interrogeant notamment la relation entre capital culturel et capital économique, je reprends la nomenclature de niveau 2 des professions et catégories socioprofessionnelles (PCS 2003) de l'Institut national de la statistique et des études économiques (Insee), afin de caractériser le plus finement possible le groupe enquêté en termes de positionnement dans les rapports de classe. La comparaison des lignes assombries et éclaircies du tableau 5 indiquent que les 4 PCS qui pèsent le plus au sein du groupe enquêté sont, par ordre d'importance, les cadres d'entreprise (9 sur 34), les cadres de la fonction publique, professions intellectuelles et artistiques (6), les employés de commerce (4) et les techniciens (3).

Comparons ensuite, en prenant toujours appui sur le tableau 5, la composition en termes de PCS du public enquêté avec celle d'une part de la population masculine et, d'autre part, de la population générale vivant en France métropolitaine². Deux PCS sont nettement surreprésentées : les cadres d'entreprise (26,5 % des enquêtés, contre 5,4 % de la population adulte et 7,5 % de la population masculine) et les cadres de la fonction publique et les professions intellectuelles et artistiques (17,6 % des enquêtés contre 3,3 % de la population adulte et 3,2 % de la population masculine). Dans les chapitres qui suivent, il s'agit de comparer ces deux fractions des classes dominantes, en contrastant notamment l'élitisme

¹ Bajos Nathalie et Bozon Michel, « Sexualité et appartenance sociale à l'âge adulte », *Raison présente*, n° 183, 2012, p. 23-44.

² Insee, « Population de 15 ans ou plus selon la catégorie socioprofessionnelle en 2012 », disponible à l'adresse : www.insee.fr/fr/themes/tableau.asp?reg_id=0&ref_id=natfef02135 (consulté le 20 mars 2014).

culturel des hommes qui basent leur statut social sur leur capital culturel avec l'anti-intellectualisme des hommes qui basent leur statut social sur leur capital économique.

Les retraités des classes populaires (« anciens employés et ouvriers ») sont absents de l'enquête, alors qu'ils représentent 14,2 % de la population adulte et 11 % de la population masculine. S'ils sont bien présents, les ouvriers qualifiés n'en restent pas moins sous-représentés (5,9 % des enquêtés contre 14,4 % de la population adulte et 7,9 % des hommes). Trois PCS importantes, majoritairement féminines, sont par ailleurs absentes : les employé·e·s de la fonction publique (5,9 % de la population adulte), les personnels des services directs aux particuliers (4,2 %) et les personnes diverses sans activité professionnelle (8,3 %). La sous-représentation des classes populaires au sein du public enquêté peut s'expliquer par la localisation sociale et spatiale de cette enquête. L'usage de sites de rencontre gay géolocalisée depuis mon domicile parisien du dixième arrondissement a diffusé mon annonce au sein d'une zone d'habitation où les classes supérieures sont surreprésentées. Le recrutement de proche en proche, à travers mes cercles de sociabilité amicale, en grande partie étudiante, a aussi favorisé l'accès à des spectateurs fortement diplômés. Un meilleur équilibre entre classes populaires et supérieures aurait pu être atteint en plaçant ce critère au centre du dispositif de recrutement.

L'enquête se focalise ainsi sur la production des masculinités socialement dominantes. Si elle propose une réflexion plus large sur la « masculinité hégémonique », cette recherche n'a en revanche pas vocation à rendre compte de tous les usages de toutes les pornographies.

B - Entrer sur un terrain intime

Suivant les observations d'Erving Goffman concernant la « régionalisation des comportements¹ », la stratégie d'enquête mise en place part de l'hypothèse selon laquelle on ne partage pas ses goûts et fantasmes pornographiques n'importe où, n'importe quand et avec n'importe qui. Certains moments de la relation d'enquête – notamment la prise de contact et l'introduction du langage pornographique – constituent un théâtre où se joue et se rejoue l'étanchéité de la frontière entre les mondes pornographiques et les autres mondes sociaux. L'analyse de l'émergence et de la circulation des sentiments de gêne et d'inconfort dans la relation d'enquête permet alors de mieux comprendre les dynamiques de cloisonnement et de marginalisation des pratiques pornographiques.

1) De « monsieur-tout-le-monde » à « consommateur de porno »

Du premier contact à l'enclenchement du magnétophone, les moments qui précèdent l'entretien constituent le premier acte d'une mise en scène où l'enquêté est amené à endosser le rôle de « consommateur de porno ».

Les différentes étapes qui ont mené à l'entretien avec Michel (43 ans, bisexuel, cadre administratif) permettent de comprendre les enjeux différenciés de cette performance en fonction des contextes. Notre rencontre se fait au printemps 2008 à un pot de bienvenue d'une association bisexuelle, au cours de laquelle je parle de ma recherche dans une discussion à laquelle Michel assiste. À ce moment-là, il ne se manifeste pas, mais il récupère mon adresse électronique par une voie détournée et me contacte le lendemain en m'expliquant qu'il est très intéressé par un entretien mais qu'il ne voulait pas « ramener sa fraise devant tout le monde » ; une présentation de soi positive face à des inconnus (il venait pour la première fois) lui paraissait alors incompatible avec le dévoilement de son identité de « maniaque des pornos gays » (c'est l'expression qu'il utilise dans ce premier courrier électronique). Cette dualité se rejoue le jour de l'entretien. Nous avons rendez-vous sur le quai du RER de sa ville de banlieue, en fin d'après-midi, à la sortie de son travail. Lorsque nous nous rencontrons dans la foule, Michel apparaît en costume-cravate, visiblement gêné et stressé par cette interaction en public, et se tient à distance pour ne pas s'acquitter de la bise de vigueur lorsque deux

¹ Goffman Erving, *La Mise en scène de la vie quotidienne. Tome 1 : La présentation de soi*, Paris, Minuit, 1973, p. 105-135.

hommes liés par une sociabilité homo ou bisexuelle se rencontrent. Une fois chez lui, il s'empresse de changer son costume pour un survêtement et un polo de rugby. Ce n'est qu'après cette mutation symbolique du personnage public (manager sortant du travail) au personnage privé (amateur de pornographie gay dans le confort du chez-soi) et la constitution d'une interaction plus intime et moins surveillée, que nous commençons à parler de pornographie et de sexualité.

Les premières étapes de la relation avec Fabrice (42 ans, hétérosexuel, technicien son, membre du forum La Cochonne) sont traversées par un même inconfort. Lorsque j'appelle Fabrice un mercredi après-midi du printemps 2011, il est en présence de ses deux enfants. Il répond à mes questions sur la pornographie dans un langage codé puis finit par me demander, sur un ton gêné, de le rappeler le lendemain. La conversation téléphonique du lendemain se déroule sur un ton très différent. Alors que je le vouvoyais, il passe directement au tutoiement, se relâche, parle plus ouvertement, et m'explique en riant qu'il est passionné de porno depuis près de trente ans. Nous convenons d'un rendez-vous le premier jeudi de juillet à mon domicile. Cela correspond à la fois à une semaine où ses enfants sont en vacances et à un jour où sa compagne travaille au bureau et lui à domicile. Il m'explique que cela lui évitera d'avoir à justifier son absence auprès de sa compagne. Il rajoute qu'il ne sait pas encore s'il lui parlera de notre entretien. Fabrice décommande finalement ce premier entretien au dernier moment, en raison d'un week-end en famille organisé au dernier moment. Nous ferons finalement l'entretien un lundi après-midi de septembre, entre le déjeuner et le moment où il doit aller chercher ses enfants à l'école. Cette difficulté à fixer une date d'entretien révèle l'impossibilité ressentie par Fabrice d'endosser un rôle de fan de pornographie lorsqu'il officie en tant que père de famille.

La prise de contact, en ce qu'elle sollicite souvent le futur enquêté à l'intersection de ses mondes pornographiques, professionnels et familiaux, est un moment où peut s'observer la tension entre le « monsieur-tout-le-monde » et le « consommateur de porno ».

2) Que risque-t-on à dévoiler ses fantasmes ?

L'étape la plus délicate est celle de la verbalisation des fantasmes. En faisant appel à des souvenirs d'enfance plutôt qu'à des fantasmes actuels, la consigne de départ des guides d'entretien A (sur le « premier porno ») et C (sur les « premières images d'amour et de sexualité ») ne sollicite pas directement l'intimité des enquêtés. Cette consigne de départ

utilisée à partir de 2010 a permis d'aborder la question de la consommation de pornographie avec la distance créée par l'écoulement du temps et l'amusement associé à la transgression adolescente des interdits adultes. Le caractère drôle et léger de ces récits d'enfance ou d'adolescence a permis de détendre l'atmosphère :

[En réponse à la consigne de départ] Ça devait être vers 12-13 ans. C'étaient des magazines. C'étaient sur un parking, en face d'une station essence, dans la forêt. Drôle d'endroit ! [Nous rions tous les deux] » (Didier, 45 ans, gay, technicien informatique)

- Je regardais Canal+ en crypté (...) je crois que je suis pas le seul à l'avoir fait [il rit]...

- *Oui ça me rappelle des choses à moi aussi [je souris]*

- J'imagine que c'est une histoire qui revient souvent... [il rit] (Bertrand, 42 ans, hétérosexuel, petits boulots)

Bertrand raconte une histoire adolescente à la fois drôle et commune à beaucoup de spectateurs ayant été adolescents dans les années 1990 ou 2000. Didier met en scène, avec un humour similaire, la découverte d'un monde adulte alors perçu comme indissociablement glauque et attirant, matérialisé par les nus sur papier glacé jonchant le sol d'un parking. En portant un regard amusé sur une époque révolue, ces récits permettent de briser la glace et de poser le porno comme une culture commune « à tous », dans le cadre spécifique d'un entretien entre deux personnes qui ont fait l'expérience de la socialisation masculine à l'adolescence. Lorsque l'on parle de soi enfant, on parle d'une certaine manière d'une autre personne.

Ce n'est qu'avec les questions sollicitant la verbalisation de ses goûts, fantasmes et sensations pornographiques actuels (le plus souvent au bout d'une vingtaine de minutes d'entretien), que les enquêtés sont amenés à s'exposer face à l'enquêteur. Des questions telles que « J'aimerais que tu me décrives un film ou une vidéo que tu as vu récemment et qui t'a marqué », « Quels genres de pornos aimes-tu ? » ou « Dans les pornos que tu as pu voir, qu'est-ce qui te fait le plus d'effet ? » amènent ceux qui n'ont pas l'habitude de parler de leurs fantasmes et pratiques masturbatoires à s'exposer de manière inédite. Par exemple, au bout d'une dizaine de minutes d'entretien avec Nicolas (29 ans, hétérosexuel, ingénieur) au cours desquelles nous parlons des différentes représentations de l'amour et de la sexualité à l'écran, et où Nicolas fait montre d'une cinéphilie éclectique, je profite de son évocation de deux séries télévisées sur la pornographie, *Xanadu* et *Hard*, pour lui demander s'il aime bien le porno. Après un instant d'hésitation, il répond « pas spécialement », puis « j'y suis pas insensible, ça ne me dégoûte pas, mais ça me passionne pas plus que ça » et enfin « j'ai l'impression pas plus que quelqu'un d'autre ». J'essaie de me montrer curieux et

encourageant par un hochement de tête, puis, le sentant gêné, je me sens à mon tour gêné et préfère le relancer sur les séries télévisées. Nous ne reviendrons que plus tard, et avec difficulté, à la question de son propre rapport à la pornographie :

- *Même si c'est jamais devenu une passion, est-ce que tu as pu identifier des types de porno qui te font plus d'effet que d'autres ?*

- Alors c'est par phase aussi, c'est... C'est pareil [sourire gêné]. Ça va vachement varier au fil du temps. Et ça change encore. Enfin, vraiment c'est... [s'arrête, longue pause] [...]

- *Et c'est quels mots-clés en général qui marchent ?*

Euh... bah je dirais que... Par exemple, en ce moment... J'irais plus chercher des choses... [longue pause] (Nicolas)

Je ne parviendrai finalement pas à obtenir d'informations précises concernant les mots-clés que Nicolas utilise lorsqu'il navigue sur des sites pornographiques. Ces échanges avec Nicolas indiquent que ce n'est pas tant la pornographie en tant que thème de conversation qui pose problème, que le fait de porter une parole sur la dimension viscérale du rapport à la pornographie. Nicolas relativise l'intensité des sons et des images en affichant une indifférence : il dit n'éprouver ni dégoût ni passion.

Exposer ses fantasmes pornographiques, c'est s'exposer au risque d'être jugé et remis en cause. La tension bourgeoise entre le public et le privé, qui prend classiquement la forme du rapport de l'avouable à l'inavouable¹, est exacerbée par les transgressions pornographiques du « bon goût » et du « politiquement correct »². L'immoralité et la vulgarité pornographique peuvent paraître inappropriées et incompatibles avec l'attitude qu'il convient d'adopter face à un jeune universitaire. Plusieurs tactiques langagières de protection de soi sont alors mobilisables par les enquêtés. D'abord l'autocensure, par exemple lorsque je relance Mathias (41 ans, projectionniste, hétérosexuel, blanc) sur le « malaise » qu'il ressent face aux représentations pornographiques des femmes noires et arabes, il coupe court à la conversation en me répondant qu'il a « un rapport à l'autocensure qui est assez verrouillé ». Ensuite les hésitations et circonlocutions, identifiables à la retranscription par l'intensification des points de suspension lors des réponses aux questions sur les goûts et les habitudes pornographiques. Il y a enfin la justification et la rectification, chez les enquêtés qui racontent leurs fantasmes tout en précisant qu'ils ne se sentent pas « représentés » par ceux-ci :

¹ Lahire Bernard, *La Culture des individus. Dissonances culturelles et distinctions de soi*, Paris, La Découverte, 2004, p. 612.

² Kipnis Laura, « Comment se saisir de la pornographie ? », in Florian Vörös (dir.), *Cultures pornographiques. Anthologie des porn studies*, Paris, Éditions Amsterdam, 2015, p. 27-44.

C'est pas vraiment des obsessions qui me représentent moi-même en fait. Je ne me reconnais pas... Dans mes pratiques, c'est pas comme ça que je suis. [...] Je ne suis pas le spectateur de mes pratiques. (Mathias)

Il s'agit notamment d'enquêtés hétérosexuels masculins dont l'appétence pour les représentations de la soumission féminine « hard » entre en contradiction avec la masculinité policée qu'ils souhaitent mettre en avant (voir chapitre 10) et d'enquêtés socialement perçus comme blancs pour qui le fait d'être attiré par des mises en scènes de la différence raciale entre en contradiction avec le principe de cécité républicaine envers cette différence (voir chapitres 10 et 11).

3) La gêne, un sentiment contagieux

À la différence du dispositif A, qui place d'emblée les participants dans un rôle de spectateur de pornographie, les deux autres dispositifs d'enquête ne sollicitent les rôles et les expériences liés aux usages de la pornographie que dans un second temps et dans le cadre d'un entretien portant plus largement sur « les représentations de l'homosexualité à l'écran » (dispositif B) et « les représentations de l'amour et de la sexualité à l'écran » (dispositif C). Dans cette deuxième configuration, les participants à l'enquête sont amenés à passer d'un récit en tant que « spectateur de télévision et de cinéma » à un récit en tant que « spectateur de pornographie ».

Jean-Jacques (53 ans, gay, technicien informatique) est le deuxième participant à l'enquête et le seul à avoir totalement refusé d'endosser le rôle de spectateur de porno et de me parler de ses pratiques pornographiques. À sa suggestion, nous nous retrouvons un soir de semaine dans les locaux d'un centre associatif du quartier du Marais. Après une vingtaine de minutes de conversation autour du cinéma d'auteur gay, je le guide sur le terrain de la pornographie :

- *Et tout ce qui est représentation plus explicite de l'homosexualité, vous regardez aussi... ?*
- Oui, oui, aussi. [Gêné]
- *Et... si c'est pas indiscret... des choses en particulier... des films, des réalisateurs... ?*
- Ça m'arrive d'en regarder, mais je ne connais pas les noms [s'arrête] (Jean-Jacques)

La maladresse de l'enquêteur est ici de prononcer le mot « indiscret », qui intensifie le sentiment de gêne. Nous restons bloqués sur la terminologie du cinéma d'auteur et n'arrivons pas à parler de pornographie. S'en suit une séquence où je tente de le faire parler de ses goûts et de ses habitudes en matière de pornographie, sans qu'aucun de nous deux ne prononce le

mot de pornographie : il esquive ma relance sur ce qu'il appelle par euphémisme « les autres films américains, les grands studios californiens », et il ne répond que très vaguement à mes mentions de réalisateurs de porno gay français, comme Jean-Daniel Cadinot, dont il connaît de toute évidence le travail, mais dont il ne veut pas parler plus en détail :

- *Et en France des réalisateurs comme Cadinot ?*

- Euh... oui, oui... oui, j'en ai vu certains. C'est vrai que c'est pas mal. Il y a de l'esthétisme. C'est un peu différent des films américains quoi, des grands studios américains.

- *Les grands studios américains, c'est les films hollywoodiens ?*

- Non, c'est les films un peu style Cadinot.

- *Ah OK... [Hochement de tête]*

- Voilà oui [gêné].

- *C'est quoi que vous aimez moins dans ces films ?*

- C'est pas pareil.

- *Pas pareil ?*

- [Gêné] C'est moins intéressant.

- *Il y a pas des choses que vous aimez dans les films de Cadinot... ? [Longue pause]... Des ambiances, des corps, des manières de filmer ? [Longue pause]... Vous vous rappelez d'un titre de film ?*

- Non, je me rappelle pas d'un titre en particulier. Mais oui, il y a ça, les manières de filmer, les acteurs... [s'arrête]

- *Et vous en discutez aussi avec vos amis, comme pour les autres films ?*

- Non c'est pas pareil. C'est différent. [gêné, mimiques corporelles, quasi-spasmes]

- *C'est un sujet plus privé ?*

- Oui oui. [Longue pause] (Jean-Jacques)

À chacune de mes relances gênées et de ses réponses encore plus gênées, Jean-Jacques et moi nous embourbons dans une séquence désagréable, à laquelle je mets fin en revenant au thème du cinéma d'auteur, puis en écoutant l'entretien (seulement 45 minutes d'enregistrement), qui semblait aussi éprouvant pour lui que pour moi. Les regards fuyants, les mains crispées et les euphémismes marquent les frontières externes du monde pornographique de Jean-Jacques, qu'il s'efforce de maintenir inaccessible et inobservable à l'œil du jeune sociologue maladroit. Ces réactions corporelles et langagières peuvent être comprises comme des tactiques de protection de l'intimité face à une stratégie d'enquête qui consiste à glisser progressivement vers les territoires les plus intimes de l'expérience. Cet échec total à parler de pornographie avec Jean-Jacques, aussi désagréable qu'il ait été, s'est rétrospectivement avéré riche d'enseignements sur les conditions interactionnelles d'émergence d'une parole à la première personne sur les pratiques pornographiques. Cela m'a notamment amené à

privilégier les entretiens à domicile et à améliorer la posture corporelle et langagière d'écoute. Puisque la gêne est un sentiment qui s'intensifie en circulant¹, il s'agit de ne pas montrer de signes de gêne et de ne pas souligner les éléments qui pourraient être gênants afin qu'ils adviennent « naturellement ». J'ai ensuite adopté une posture corporelle d'écoute et d'ouverture, associée à des sourires bienveillants, signes de complicité et de décontraction. Je me suis notamment efforcé de paraître encourageant aux premières occurrences de mots qui auraient pu paraître trop « intimes » ou trop « sales » dans la bouche des enquêtés. Malgré cet apprentissage de la conduite d'entretiens sur la sexualité, l'entrée dans le détail des goûts et fantasmes pornographiques est restée, tout au long de l'enquête, un des moments les plus délicats dans la conduite des entretiens.

4) Huis clos

Comme l'indique le tableau 2, la majorité de ces conversations a eu lieu au domicile de l'enquêté ou de l'enquêteur, isolés des autres temps et espaces sociaux.

Les entretiens réalisés dans des bars et des cafés (Antoine, Pascal, Sylvie, Bernard et Gérard) et, plus généralement, dans des lieux publics comme un parc (Philippe) ou un local associatif (Jean-Jacques et Stéphane) se sont dans l'ensemble avérés plus fastidieux à conduire et à retranscrire. Parler le langage de la pornographie, énoncer ses fantasmes et ses pratiques masturbatoires dans un lieu public tend en effet à générer un sentiment de gêne ou à placer le locuteur dans une situation de transgression des règles de bienséance ayant cours dans ces lieux. Philippe (36 ans, gay, bibliothécaire) éclate ainsi de rire au cours de l'entretien lorsqu'une joggeuse du parc où nous discutons se retourne sur son chemin alors que je prononce – sans doute un peu trop fort – le mot « sodomie ». Lors des entretiens dans des lieux publics, les participants ont par ailleurs eu tendance à parler à voix basse afin que leurs propos soient couverts par le niveau sonore du bar. Chaque passage de la serveuse du pub où nous discutons avec Gérard (62 ans, hétérosexuel, inspecteur de police à la retraite) – commandes, première et deuxième tournées de boissons, règlement de la note – est ainsi associée à une interruption brutale du flot de la conversation. L'analyse des entretiens réalisés

¹ Sedgwick Eve Kosofsky, *Touching Feeling: Affect, Pedagogy, Performativity*, Durham, Duke University Press, 2003, p. 36-38 ; Ahmed Sara, *The Cultural Politics of Emotion*, Edinburgh, Edinburgh University Press, 2004, p. 9.

dans un lieu public requiert une attention particulière concernant l'effet que les contextes d'énonciation produisent sur la parole du locuteur¹.

Afin de faciliter le travail de conduite, de retranscription et d'analyse des entretiens, lorsque j'ai déménagé en 2010 dans un appartement plus spacieux et central, j'ai décidé de ne laisser à mes interlocuteurs le choix qu'entre deux alternatives : leur domicile ou le mien. Placés devant ce choix, une majorité a préféré mon domicile, en raison de leur situation précaire en termes de logement (Frédéric), du souhait de maintenir secrète leur participation à l'enquête auprès de leurs conjoint·e·s (Didier, Bruno, Sébastien) ou plus généralement par souci de contrôler mon accès à leur intimité. Après un premier entretien chez moi au cours duquel une relation de confiance se noue, Sylvain et Jean-Claude m'invitent ensuite à leur domicile pour un second entretien. Les entretiens dans mon salon se sont tous déroulés suivant une même configuration spatiale : l'interviewé et moi-même sommes assis autour d'une table basse sur laquelle se trouvent des boissons, des gâteaux et un magnétophone ; lui est assis sur un canapé, moi sur un pouf, légèrement en contrebas – ce qui me place dans une position d'écoute – et en diagonale – ce qui permet d'éviter le registre plus formel de l'entretien en face-à-face.

L'entretien étant un moment d'observation ethnographique², les rencontres au domicile des enquêtés ont permis de récolter des matériaux relatifs à la distribution des pratiques et des objets pornographiques dans l'architecture intérieure ainsi que dans les différentes temporalités domestiques de l'appartement ou de la maison où vivent les enquêtés. L'entretien avec Fabrice (42 ans, technicien son, membre du forum La Cochonne) se déroule dans son salon, à un moment de l'après-midi où ses enfants sont à l'école et sa compagne au bureau. Sachant qu'il a pour habitude de visionner ses DVD pornographiques sur l'écran plat du salon, le soir, lorsque le reste de sa famille est couché, nous reconstituons ainsi le temps d'une conversation l'environnement « naturel » de sa pratique pornographie. Aussi, la plage horaire de l'entretien correspond, comme la plage horaire habituelle du porno, à un moment de temps libre, pour soi. Le second entretien avec Sylvain qui, à 28 ans, vit encore chez ses parents, me permet de même d'observer ce qu'il m'avait décrit oralement lors de notre premier entretien, à savoir le chemin qu'il parcourt tard le soir de sa chambre au salon pour visionner des films pornographiques sur le téléviseur familial. Après l'avoir également

¹ Voir par exemple l'analyse en chapitre 5 de la publicisation des fantasmes dans les espaces militants.

² Beaud Stéphane, « L'usage de l'entretien en sciences sociales. Plaidoyer pour l'entretien ethnographique », *op. cit.*

évoquée au cours du premier entretien, Jean-Claude (52 ans, gay, administrateur judiciaire) peut me montrer lors du second entretien sa collection de DVD pornographiques dans le détail. C'est également l'occasion pour lui de me montrer comment il connecte, *via* un câble VGA, son ordinateur portable à son écran plat pour naviguer « en grand » sur ses plateformes de visionnage en *streaming* et sites de rencontre gays préférés.

Un autre intérêt des entretiens à domicile par rapport aux entretiens dans des lieux publics est d'instaurer un rapport plus lâche et plus distendu au temps. La lecture du tableau 2 permet de voir que l'entretien le plus long réalisé en café a duré deux heures, alors que les conversations à domicile ont pu s'étaler sur plus de six heures. Cet étirement de la conversation permet de consacrer davantage de temps à chaque thème. Il permet également d'introduire des pauses dans le déroulement de l'entretien, au cours desquelles les participants peuvent s'exprimer sur un registre différent. C'est par exemple au moment où je recharge mon magnétophone – limité à trois heures d'enregistrement – que Pierre me questionne sur mes propres goûts pornographiques. La révélation de mes goûts pornographiques transforme la dynamique de l'entretien et l'amène à s'épancher sur son rapport aux représentations de l'homosexualité masculine et des femmes transsexuelles. C'est aussi souvent suite à des pauses pour aller aux toilettes que les participants, ayant visiblement profité de ce moment d'isolement pour prendre de la distance, basculent sur un registre plus réflexif et se mettent à comparer la relation d'enquête aux conversations sur la pornographie qu'ils ont avec leurs amis ou leurs partenaires.

Le fait d'être isolé du reste de la vie sociale par quatre murs, dans un endroit calme et confortable, avec internet à disposition, permet par ailleurs de retracer ensemble leurs parcours numériques habituels (voir *infra*). Cela permet aussi à Laurent d'arriver chez moi avec un sac à dos rempli d'objets sexuels : un classeur où sont rangés ses DVD pornographiques préférés, sa première VHS de porno gay, qu'il conserve soigneusement, et le jouet sexuel qu'il utilise pour se masturber.

5) Ressources subculturelles

La gêne de parler de sexualité avec un inconnu peut être dépassée par le recours à diverses ressources subculturelles issues de la subculture gay ou de celle des fans de porno. L'humour

*camp*¹, basé sur la mise en scène parodique du masculin et du féminin, est une manière d'intégrer, avec la distance de l'ironie, les fantasmes pornographiques basés sur l'hyperbole de genre. Andrew (28 ans, gay, chargé de communication) a recours à cette forme d'ironie gay lorsqu'il associe en début d'entretien la prononciation du mot « bander » à une mimique de pudeur féminine. Tom (lesbienne, 29 ans, petits boulots), amatrice de porno gay, y a recours pour emphatiser (à l'inverse de ceux qui l'euphémisent) la vulgarité du langage pornographique.

- *Ce serait quoi du coup une mauvaise vidéo porno ?*

- Je peux parler en gros mots et tout ?

- *Oui, oui, vas-y ! [je ris]*

- [Ton ironique] Ben un mec qui est en train de se faire défoncer par un gars, soit qui bande pas trop, soit qui a une petite bite. (Tom)

Les entretiens se sont avérés plus faciles avec les spectateurs fortement socialisés à travers la pornographie, pour qui la verbalisation des fantasmes est un mode d'échange plus coutumier. Pierre (44 ans, hétérosexuel, cuisinier, membre du forum La Cochonne) annonce la couleur en parlant dès les premières minutes de l'entretien d'actrices qui « s'écartent la chatte » et en m'avertissant de son intention de « parler crûment un petit peu ». Lorsque Fabrice (42 ans, hétérosexuel, technicien son, membre du forum La Cochonne) précise de la même manière que, s'il « emploie des termes vulgaires », en parlant de son « excitation » face à des actrices qui savent « encaisser », « c'est parce que c'est les termes du métier » et que ce serait absurde d'avoir une conversation sur la pornographie sans parler le langage de la pornographie. La plupart des enquêtés recrutés à travers le forum La Cochonne revendiquent une posture de « Cochon² » ou de « fan de porno³ », selon laquelle une réflexion sur la pornographie doit se nourrir de l'expérience charnelle des sons et des images.

Les entretiens avec des gays recrutés à travers des sites de rencontre ont de même souvent permis une verbalisation directe des pratiques pornographiques. Dès les premiers messages échangés sur Gay Romeo, Bruno (53 ans, gay, cadre commercial) propose un récit précis et technique de son rapport à la pornographie :

Je te rencontrerai très volontiers étant entendu que j'appartiens à la catégorie des consommateurs occasionnels du porno gay : soit quelques extraits de vidéos disponibles sur

¹ Pour une sociohistoire du *camp*, voir Le Talec Jean-Yves, *Folles de France. Repenser l'homosexualité masculine*, Paris, La Découverte, 2008, p. 79-120.

² Je renvoie au chapitre 5 pour une description de « l'esprit Cochon ».

³ Bruce, « Chercher l'idole », *Poli - Politique de l'image*, n° 9, 2014, p. 62-69.

des sites comme Trouajus.com, soit de temps à autre quand je vais chez un pote pour un plan sexe et qu'il passe un film (de préférence bareback) pendant un plan. (Bruno)

Dès son premier message électronique et dès les premières minutes de l'entretien en face-à-face, les réponses de Bruno vont droit au but. Aux questions que d'autres auraient estimé intimes, Bruno répond de manière presque professionnelle. L'entrée sur le terrain des fantasmes masturbatoires et des pratiques sexuelles multipartenaires n'est pas ici associée à un sentiment de gêne. Ces thèmes sont abordés avec une rationalité méthodique, empruntant à la fois à l'ethos managérial, au sérieux scientifique requis pour la participation à une enquête scientifique, et à la « rationalisation de la sexualité¹ » à l'œuvre dans les sexualités multipartenaires gays². Le malaise lié à une transgression par l'enquêteur des frontières de l'intimité n'émerge pas à travers le thème des fantasmes (dont il a l'habitude de parler avec ses partenaires sexuels) mais à travers celui des difficultés conjugales. Alors que le détail par le menu de sa sexualité masturbatoire et multipartenaire se fait sans encombre, l'incursion de l'enquêteur dans ses problèmes de couple suscite un malaise, qui m'amène à changer rapidement de sujet.

Lors d'un entretien fleuve avec un passionné de pornographie, il a fallu attendre plus de trois heures d'entretien avant que l'enquêté, Bertrand (42 ans, hétérosexuel, petits boulots, membre du forum La Cochonne), évoque son désinvestissement de la sexualité à deux et de la solitude affective liée aux années de célibat qui s'accumulent. La verbalisation de ce qui semble être vécu comme un isolement reste très fugace et elliptique (ses phrases deviennent hachées et sont rarement terminées). Avec Didier, homme de 45 ans s'identifiant en privé comme gay mais ayant toujours maintenu une identité publique hétérosexuelle, les thèmes de la conjugalité hétérosexuelle (il est marié à une femme depuis cinq ans) et de la parentalité (il est le père adoptif de deux enfants) n'émergent qu'à la fin du premier entretien, après une heure et demie de conversation. Il n'avait jusque-là parlé que de sa « petite bulle gay », qu'il a rarement l'occasion d'exposer, n'ayant fait son coming-out qu'auprès de deux amis. Il faut ensuite attendre les dernières minutes de notre second entretien pour que, suite à mon insistance, il mette en relation les deux faces de cette double vie et parle de pornographie en tant que « père » et « mari ».

¹ Béjin André et Pollak Michael, « La rationalisation de la sexualité », *Cahiers internationaux de sociologie*, n° 62, 1977, p. 105-125.

² Adam Barry, « Constructing the Neoliberal Sexual Actor: Responsibility and Care for the Self in the Discourse of Barebackers », *Culture, Health and Sexuality*, vol. 7, n° 4, 2005, p. 333-346.

Alors qu'une entrée par les « représentations de la sexualité » (dispositifs B et C) implique de la part de l'enquêté un coming-out – parfois délicat – de spectateur de pornographie, l'entrée par la pornographie (dispositif A) rend inversement l'accès plus difficile à des rôles et des expériences sociales vécus comme éloignés ou incompatibles avec celui de consommateur de pornographie.

Si les frontières de ce terrain ethnographique sont flottantes, au sens où elles n'ont pas de démarcation spatiale définitive, l'entrée sur le terrain n'en reste pas moins marquée par le passage de seuils matériels et symboliques ouvrant ou refermant l'accès à une parole sur ses pratiques et ses sensations sexuelles.

C - Une rencontre sexuelle

Après avoir caractérisé la progression de la relation d'enquête comme une entrée progressive dans un territoire intime, il s'agit de l'envisager comme une relation sexuelle.

1) Le « plan cul » comme cadre de référence

Le recrutement par des sites de rencontre conçus pour la recherche de partenaires occasionnels sexualise d'emblée la relation d'enquête. Je joue sur le profil Gay Romeo (annexe 6) le jeu de la mise en scène sexuelle de soi incitée par le site, en renseignant les rubriques, « sexualité : gay », « âge : 26 ans », « taille : 180 cm », « poids : 68 kg », « corps et ethnique : mince et caucasien », « pilosité : moyennement poilu, barbe de trois jours », « yeux : verts », « piercings : peu », « tatouages : aucun » et « localisation : Paris 10, Gare du Nord ». Je limite toutefois cette érotisation en ne renseignant pas le détail de mes préférences sexuelles, en cochant les cases « marié » et « à la recherche d'amis », et en précisant que je suis présent sur le site pour une enquête sociologique. La photo de profil que j'utilise se veut décontractée (assis sur le toit d'un immeuble parisien, vêtu d'un short et d'un sweat à capuche) sans pour autant être trop érotisée (seules mes jambes sont découvertes et j'arbore un sourire se voulant « amical » plus que « sexuel »).

Le plus probable est qu'une majorité des participants à l'enquête recrutés par ce biais m'ait initialement contacté pour avoir un rapport sexuel¹ plutôt que pour participer à une enquête sociologique. La participation « sérieuse » à l'enquête et la « légèreté » du flirt ne sont toutefois pas mutuellement exclusifs. Jean-Claude (gay, 52 ans, administrateur judiciaire) me contacte par exemple *via* un compte Gay Romeo offrant une mise en scène hypersexualisée : son pseudonyme le présente comme une « lope* » et sa photo propose un gros plan sur son « paquet » moulé dans un jockstrap* blanc. Je réponds à son message en précisant bien que je cherche à avoir « une conversation sur la pornographie » et pas « un plan

¹ Si elle reste ici peu développée, une riche réflexion méthodologique sur la valeur heuristique des relations de séduction sur le terrain a été menée par : Newton Esther, « My Best Informant's Dress: The Erotic Equation in Fieldwork », in *Margaret Mead Made Me Gay: Personal Essays, Public Ideas*, Durham, Duke University Press, 2000, p. 243-257 ; Gaissad Laurent, « La démente ou la dépense ? Le circuit festif gay entre consommation et consommation », *Ethnologie française*, vol. 43, n° 3, 2013, p. 409-416. ; Rebutini Gianfranco, « Masculinités hégémoniques et "sexualités" entre hommes au Maroc. Entre configurations locales et globalisation des catégories de genre et de sexualité », *Cahiers d'études africaines*, n° 209-210, 2013, p. 387-415.

cul ». Il me répond alors avec humour : « J'avais bien compris. Folle du cul mais pas de la tête ! ».

Le format de l'entretien sociologique, en ce qu'il unit, dans l'anonymat et pour quelques heures des personnes sans attaches, est proche du format de la rencontre sexuelle occasionnelle dans la culture gay. Sébastien (37 ans, gay, enseignant secondaire en arts plastiques) le fait remarquer à plusieurs reprises. Lorsque j'enclenche le magnétophone, il commence par m'expliquer comment cela lui rappelle son habitude de faire des enregistrements sonores de ses « plans cul ». Puis, en fin d'entretien, il me demande avec malice « Tu chopes beaucoup de mecs sur les réseaux alors ? », en comparant le recrutement à la drague sur les réseaux numériques de sociabilité sexuelle. Laurent (42 ans, gay, cadre commercial) m'explique quant à lui que son colocataire, qui ne pense pas que l'on puisse avoir une conversation sur la pornographie ne débouchant pas sur une promiscuité sexuelle, était très sceptique sur ma probité lorsqu'il lui a expliqué sa participation à mon enquête :

- Mon coloc s'est un peu moqué de moi !

- *Il a dit quoi ? [je souris]*

- Il m'a dit « Ouais, c'est quoi ce truc ? Ouais, bien sûr... Tu vas te faire un plan. » Moi je lui ai dit « Écoute, j'ai quelqu'un qui s'intéresse un peu à ma vie et moi j'aime bien parler ». Lui n'est pas sensible à ça. Il était très étonné que notre rencontre aboutisse. Et il avait des doutes sur le contenu. Il ne voyait pas l'intérêt à ce que je parle de ça. Alors que moi, je veux dire, ça fait partie de ma vie. C'est une partie de moi qui n'est pas négligeable. (Laurent)

Le média du recrutement – ici le site de rencontre Bareback Zone – oriente aux yeux des différents acteurs en jeu le sens de la relation d'enquête – en l'occurrence, vers une relation sexualisée.

2) La circulation du plaisir entre enquêteur et enquêté

Parler de pornographie est souvent associé à l'espoir ou la crainte d'un rapprochement incontrôlable des corps. Comme le font remarquer Gagnon et Simon, « l'usage même [du mot pornographie] dans les processus d'étiquetages [*labelling*] d'un événement ou d'une chose comme sexuellement stimulants peut provoquer chez les locuteurs [*labeller*] et leurs audiences une réaction psychosexuelle très similaire à celle produite par l'objet pornographique lui-même¹ ». Les mots et les images pornographiques se voient souvent conférer le pouvoir de soulever les barrières sociales pour faire jaillir des pulsions pré-sociales

¹ Gagnon John et Simon William, *Sexual Conduct: The Social Sources of Human Sexuality*, New Brunswick et Londres, Transaction Publishers, 2004, p. 197.

débridées et anomiques¹. La croyance en une emprise magique de la pornographie sur les corps prévaut surtout chez les spectateurs qui, comme Bruno (53 ans, gay, cadre commercial), ne parlent et ne regardent des vidéos pornos qu'avec leurs partenaires sexuels :

Ça m'est arrivé de discuter de porno avec quelques mecs que j'ai rencontrés à la base pour un plan cul. J'ai un ancien collègue avec qui a un peu parlé de deux trois choses intimes. Je sais qu'il est gay, il sait que je suis gay. [Pause] Mais je n'irais pas forcément... sur ce terrain-là. [...] À un moment donné, si lui il me parle de porno ou de trucs comme ça, je vais finir par lui mettre la main au paquet ! Enfin je veux dire, ça va être une tentation très forte quoi ! [...] Tu te mets à parler de porno avec quelqu'un, forcément, le risque, c'est que ça dérape sur la baise. [...] Parler de porno, à un moment donné, y a plus de barrières, et tout peut arriver. Alors ça peut très bien se finir. Ou ça peut très mal se finir. Donc je ne veux pas prendre de risque. (Bruno)

Pour Bruno, parler de pornographie avec un ami envers qui il est attiré, c'est courir le risque de « dérapier ». Cette représentation du partage des goûts et fantasmes pornographiques comme une pratique en soi sexuelle est également partagée par certains enquêtés hétérosexuels :

J'ai eu des discussions avec des femmes où t'es prêt à éjaculer dans ton pantalon, alors que t'as rien fait tu vois. Quel plaisir [sourit] ! Quel plaisir ! C'est aussi un plaisir. (Alain, 53 ans hétérosexuel, régisseur cinéma)

[Parler de porno] je trouve ça plus sympa avec une nana. En plus, c'est incroyable, parce que ça m'excite. Ça a un côté excitant. Même s'il ne se produit rien après, je me rapproche d'elle. [...] moi j'interprète ça comme voulant dire « bon allez... ! » [mime un signe de complicité avec une femme] « tu te rapproches de moi, je te fais rentrer dans mon cercle un peu plus proche. » [...] À partir du moment où on en mate ensemble, ça part en vrille tout de suite. Enfin en général, si elle ou moi propose de mater un porno ensemble, on n'est pas dupes, on sait qu'on n'arrivera pas à tenir. (Louis, 30 ans, hétérosexuel, ingénieur informatique)

La représentation de la pornographie comme thème de discussion pouvant submerger sexuellement une interaction est ici indissociable d'une perception de la sexualité masculine comme pulsion sexuelle sauvage, réprimée par les conventions sociales et prête à jaillir à tout moment². Chez les enquêtés hétérosexuels, cette conception de sa propre sexualité tend à s'articuler avec une angoisse envers le visionnage entre hommes (voir chapitre 5) et la formulation certes implicite mais décomplexée de l'idée selon laquelle une enquêtrice aurait fait l'objet d'un harcèlement sexuel sur ce terrain. Avec les hommes gays et bisexuels, le contexte interactionnel de l'entretien semble avoir neutralisé, aussi bien pour moi que pour l'enquêté, le pouvoir érotique du langage pornographique. Ce ressenti est exprimé par Bruno

¹ *Ibid.*, p. 202.

² Sur ce script de la sexualité masculine, voir Gagnon John, *Les Scripts de la sexualité. Essais sur les origines culturelles du désir*, Paris, Payot, 2008.

lorsqu'il exclut la relation d'enquête des situations où parler de pornographie conduirait à un déchaînement incontrôlable de forces sexuelles :

J'ai l'impression quand même que si tu parles de porno avec quelqu'un... bon, avec toi, c'est une autre approche... parce que, voilà... j'allais dire, c'est une approche scientifique, ou sociologique. (Bruno)

Les différentes phases de la relation d'enquête avec Frédéric (28 ans, gay, architecte) constituent un bon exemple des processus de sexualisation et de déssexualisation de la relation d'enquête¹. Dans le premier message qu'il m'envoie *via* la messagerie privée d'un site de rencontre, Frédéric écrit : « Ok, pour l'entretien disons samedi dans l'après-midi ? Mais, par contre, ce qui peut être gênant, c'est qu'en en parlant, ben, ça m'excite... ». Je le rassure alors sur le fait que « c'est mon travail » et que ce n'est pas un problème s'il a une érection. Je me suis souvent retrouvé à invoquer les notions de travail et de professionnalisme pour normaliser des situations d'enquête qui pouvaient apparaître étranges aux enquêtés. Les statuts de « chercheur » et de « participant à une enquête sociologique » peuvent fournir un cadre interactionnel légitime, à la fois rassurant et valorisant aux yeux de l'enquêté. Lorsque Vincent (30 ans, hétérosexuel, cadre commercial) me dit que « ça doit être intéressant d'entendre comme ça les vices et les lubies des gens », je m'efforce de dépersonnaliser, face à lui, le rapport que j'entretiens à ces « vices » et ces « lubies » en répondant que l'« on s'y fait en fait, parce que c'est mon travail ».

Après une heure d'entretien avec Frédéric à mon domicile, lorsque nous nous apprêtons à visionner ensemble ses vidéos pornos préférées sur internet à l'aide de mon PC portable, il réitère son inquiétude : « Mais ça va me faire bizarre de regarder des sites de cul devant toi ». Je lui réponds que l'on « parle de cul » depuis désormais une heure et que cela ne changera donc pas grand-chose. Il s'inquiète de savoir si mon colocataire ne va pas bientôt rentrer. Je lui réponds qu'il a l'habitude. Il me demande alors si je n'ai pas peur que cette navigation installe des virus dans mon ordinateur. Je lui réponds que je dispose d'un anti-virus. Il s'assure à nouveau : « Tu m'as dit que tu ne jugeais pas ni rien hein ? ». J'insiste sur le fait que je suis moi aussi spectateur de porno et que « c'est mon travail ». Il retarde encore l'échéance en me demandant la perception que mes collègues ont de ma recherche. Dans un

¹ Pour une réflexion sur ce thème à partir d'enquêtes auprès de professionnel-le-s de la pornographie hétérosexuelle, voir : Damian-Gaillard Béatrice, « Entretien avec des producteurs de la presse pornographique. Des rencontres semées d'embûches... », *Sur le journalisme, About journalism, Sobre jornalismo*, vol. 1, n° 1, 2012 ; Trachman Mathieu, « Une "planque pour mater des culs" ? Sexualisation et déssexualisation dans une enquête sur la pornographie », *Terrains & travaux*, n° 23, 2013, p. 195-213 ; Damian-Gaillard Béatrice et Trachman Mathieu, « Le sexuel, le savant et le vulgaire. Retour sur deux enquêtes sur la pornographie », in Christine Guionnet, Sophie Rétif (dir.), *Exploiter les difficultés méthodologiques*, Rennes, PUR, 2015, p. 47-66.

premier temps, la relation d'enquête déstabilise Frédéric, qui n'a pas l'habitude de visionner du porno ou de discuter de porno en public. Toutefois, lorsqu'il finit par mener une navigation pornographique sous mes yeux, cette gêne s'estompe rapidement.

[À propos d'une première vidéo] Là, j'ai l'impression qu'il va vraiment se finir. Ça m'excite beaucoup les masturbations comme ça. Mais là, de le regarder comme ça avec toi, y a aucune excitation hein.

- Oui, tout dépend du contexte...

- ... *Et encore là, non, parce qu'il est pas très démonstratif. Mais il faut qu'il soit démonstratif de manière naturelle. [Vidéo suivante : trois garçons, deux Blancs et un Latino, se branlent sur un canapé, devant un film porno] Ah voilà, ça, je vais bien aimer, parce que c'est lui en fait... voilà... alors tu vas me dire ce que t'en penses hein, je suis pas spécialisé...*

- Ah non mais...

... Il faut qu'on sente que c'est des gens qui ont fait ça entre eux. [...] [Commentant une vidéo] Là je sais pas s'il est vraiment excité, vu qu'il [le passif] bande pas. [Il éclate de rire] C'est très étrange de regarder ça avec toi, parce que je ne te connais pas du tout !

- Oui, ben comme je te disais, c'est mon travail, donc...

- *Mais là j'ai l'impression qu'il aime bien... parce que c'est sa première fois.* (Frédéric)

Alors même qu'il me montre les vidéos qui lui font d'habitude le plus d'effet, et à m'expliquer la manière dont celles-ci l'attirent, Frédéric est lui-même surpris et soulagé de ne pas avoir d'érection. La relation d'enquête n'a pas débouché sur le flot incontrôlable de pulsions sexuelles qu'il redoutait. Le contexte interactionnel de l'entretien tend à neutraliser la charge affective des sons et des images. Par contraste, lorsque nous terminons quelques semaines plus tard l'entretien par téléphone, en l'absence du contrôle du corps et des émotions induit par une interaction en face-à-face, l'exercice vire vite au « téléphone rose ». N'ayant pu enregistrer la conversation, j'ai pris des notes après avoir raccroché en voici un extrait :

Frédéric dit être très gêné de discuter de ça au téléphone lorsque je lui demande les mots-clés qu'il utilise pour trouver ce qu'il cherche sur Xtube. On discute de cette gêne. Il me dit que c'est encore plus bizarre de prononcer ces mots par téléphone, qu'il est très gêné, que ça lui fait honte. Je lui dis que moi aussi je fais des navigations pornographiques et que, pour ça, je suis bien obligé de taper des mots-clés dans le moteur de recherche. Il lâche les mots-clés suivants : « orgasme », « éjaculation ». Il me dit qu'il aime beaucoup les vidéos amateur, les instants où on ressent le plaisir pris par les actrices, et un mec de New York qui envoie des vidéos de branlette de lui-même où il éjacule beaucoup. Ces mots sexualisent la relation. Il est parvenu à m'exciter. Il me dit qu'il navigue sur Gay Romeo en même temps qu'il me téléphone. (Note de terrain du 3 février 2011)

La relation d'enquête peut être considérée comme une relation sexuelle dans la mesure où elle repose sur l'interconnexion de la subjectivité érotique de l'enquêteur et de l'enquêté¹. Même

¹ Kulick Don, « La vie sexuelle des anthropologues : subjectivité érotique et travail ethnographique », *Genre, sexualité & société*, n° 6, 2011.

en l'absence de contact physique ou de pratiques sexuelles, les corps en présence sont alternativement rapprochés par la circulation du plaisir sexuel ou maintenus à distance par l'objectif scientifique de l'interaction.

D - De l'empathie à la critique

Après avoir proposé un récit de la construction d'une relation de confiance et de partage entre enquêteur et enquêté (et, parfois, de son échec), il s'agit d'abord d'examiner la dimension genrée de cette complicité la plupart du temps masculine. Il s'agit ensuite de discuter des intérêts et des limites de la transition d'une posture empathique à une posture critique dans le cadre d'une démarche sociologique compréhensive.

1) Une posture horizontale et empathique

J'adopte avec les participants à l'enquête une posture d'enquête « horizontale », plutôt que « distante » ou « hiérarchique¹ ». Cela consiste à mettre l'accent sur des identifications, des affinités et des cultures communes aux interlocuteurs². Le contenu de ce que les participants à l'enquête et moi-même partageons est plus ou moins précis : se retrouver entre personnes non-hétérosexuelles (entretiens avec les gays, bisexuel-le-s, lesbiennes et trans), entre passionné-e-s de pornographie (dispositif A) ou, plus généralement, faire partie d'un même public, qu'il s'agisse de celui des représentations de l'homosexualité masculine en particulier (dispositif B) ou de celui des représentations de l'amour et la sexualité en général (dispositif C).

Le tutoiement s'installe rapidement avec la majorité des participants à l'enquête. Lorsque la rencontre se fait *via* des forums de fans de porno hétéro ou une interconnaissance éloignée, la relation commence sur le mode courtois du vouvoiement. Le tutoiement s'impose ensuite rapidement, soit à mon initiative, soit à celle de l'enquêté-e, au cours des premières conversations téléphoniques ou lors de la rencontre en face-à-face le jour de l'entretien. Jean-Jacques (53 ans), Stéphane (24 ans) et Gérard (62 ans) sont les seuls participants avec qui le vouvoiement est maintenu tout au long de la relation d'enquête. Sur les sites de rencontre gays, le tutoiement est adopté dès les premières conversations écrites, sans passage par le vouvoiement. Le recours au tutoiement est un élément du cadre informel et décontracté propice à la mise en récit du rapport subjectif à la pornographie.

¹ Ce triptyque est proposé par : Deschamps Catherine, *Le Miroir bisexuel. Socio-anthropologie de l'invisible*, Paris, Balland, 2002, p. 69-81.

² Cette posture s'inspire également de celle de l'*aca-fan*, contraction des mots anglais *academic* et *fan*, développée dans années 1990 au sein des *fan studies*. Sur ce point, voir Hills Matt, *Fan Cultures*, Londres et New York, Routledge, 2002.

Afin de limiter l'autocensure, courante dans les enquêtes sur les pratiques sexuelles¹ et culturelles² peu légitimes, les guides d'entretiens suivent une progression générale selon laquelle les dimensions les plus intimes et les plus politiquement sensibles ne sont abordées qu'en fin d'entretien, une fois qu'une relation de confiance a pu être établie entre enquêteur et enquêté. Dans la première phase de l'entretien, consacrée à la trajectoire, aux goûts et aux habitudes, j'adopte une posture empathique, afin de mettre les enquêtés à leur aise et de faciliter l'émergence d'une parole sur des pratiques souvent perçues comme intimes et potentiellement stigmatisantes. Cette posture consiste notamment à sourire et à acquiescer lorsque les interviewés commencent à raconter leur sexualité. Le goût « vulgaire » et « pervers » pour la pornographie trouve ainsi une écoute attentive et sans jugement, comme le souligne de manière reconnaissante Alain (53 ans, hétérosexuel, régisseur cinéma) :

Tu vois, le côté pervers, la perversité dans le cul, moi, je trouve que c'est très mal reconnu, [...] Dès qu'on en parle avec des gens, tout de suite, c'est... Bon alors avec toi, c'est pas pareil, t'es plus susceptible de... D'écouter ça, parce que c'est un peu ton truc... Enfin d'écouter les gens, ou d'en tirer des conclusions... C'est plus intéressant de parler avec un gars comme toi, qu'avec un mec lambda, à qui j'en parlerai pas. (Alain)

Cette posture d'enquête permet, pour les spectateurs les plus socialisés à travers la pornographie, de réactiver une forme interactionnelle connue : la conversation entre passionnés. La récurrence des phrases du type « J'ai jamais raconté ça à personne » ou « C'est la première fois que je parle de ça à quelqu'un » indique par ailleurs le caractère socialement inédit de mon écoute et notre conversation pour une part importante du public enquêté. L'entretien ethnographique réactive toutefois toujours des formes de sociabilité, sinon déjà vécues, du moins imaginées ou imaginables. Ce n'est pas parce que certains spectateurs ne parlent pas de porno dans leur entourage que la relation d'enquête ne réactualise pas des représentations sur ce que peut être ou doit être une conversation sur la pornographie « entre hommes », « entre personnes cultivées » ou entre « entre gays ». Ne pas construire de relations de sociabilité à travers la pornographie n'implique pas pour autant un rapport désocialisé à la pornographie.

¹ Levinson Sharman, « La place de l'expérience des enquêteurs dans une enquête sensible », in Nathalie Bajos, Michel Bozon (dir.), *Enquête sur la sexualité en France. Pratiques, genre et santé*, Paris, La Découverte, 2008, p. 485-508.

² Beaud Stéphane et Lahire Bernard, « Variations autour des effets de légitimité dans les enquêtes sociologiques », *Critiques sociales*, n° 8-9, 1996, p. 93-101.

2) La transition vers une attitude critique

Au fil de l'entretien, à mesure que nous nous abordons les thèmes de la masculinité et de la féminité, de la mise en scène pornographique des rapports de pouvoir et des critiques féministes et antiracistes de la pornographie, je sors du registre de la relance empathique¹, qui consiste à rester au plus près des mots utilisés par l'enquêté, pour passer au registre de la contradiction. L'analyse réflexive de la relation d'enquête avec Julien (28 ans) et Louis (30 ans) permet de cerner les intérêts et les limites du passage de l'empathie à la contradiction dans le cadre d'une sociologie compréhensive.

Je rencontre Louis (30 ans, hétérosexuel, ingénieur informatique) à travers un forum de discussion consacré à la pornographie. Nous nous retrouvons à mon domicile un soir de semaine du mois de janvier 2011. Louis est vêtu de manière sobre, décontractée et élégante, avec un caban noir, un jean, des baskets citadines et un béret. Il est grand et carré, avec un physique sportif. Nous nous serrons la main à son entrée dans l'appartement. La conversation se déroule ensuite dans mon salon. Il commence par m'expliquer qu'il a accepté l'entretien parce que je donne l'impression d'être un « mec cool et ouvert » et que ma démarche est « intéressante ». Après avoir exprimé des réticences, il finit par accepter l'enregistrement par magnétophone. Louis prend rapidement confiance. Il impose son corps dans l'espace du salon, notamment en mimant les rôles masculins de certaines des scènes pornographiques qu'il décrit – lorsque les rôles féminins sont joués, c'est avec distance et ironie. Il parle fort et me coupe la parole à plusieurs reprises, rendant mon travail de relance difficile. Il se sent en confiance, comme s'il était chez lui, au point que je ne me sens plus vraiment chez moi. Lorsque je lui demande ce qu'il associe aux mots de masculinité et de féminité, il me répond par un long monologue masculiniste (présenté en annexe 13), qui me glace le sang. Je ne parviens pas à lui porter la contradiction. Je me replie sur moi et fait mine de l'écouter attentivement pendant que le magnétophone enregistre. Je fume cigarette sur cigarette pour rester concentré, malgré la fatigue (nous discutons déjà depuis deux heures), et surtout pour me relaxer face à l'inconfort dans lequel me plonge cette conversation que j'aurais préféré ne jamais avoir, malgré son intérêt sociologique. Je me sens enfermé dans une performance disciplinaire de la masculinité « cool » à laquelle il m'assigne. La relation d'enquête réactualise chez moi une mémoire incorporée de la complicité, de la hiérarchisation et de la

¹ Le chapitre 5 analyse la complicité hégémonique que ce registre a favorisé.

marginalisation entre hommes¹. J'ai l'impression d'avoir perdu tout contrôle sur l'interaction. L'entretien se déroulant dans mon salon, remplis de signes des cultures gays, transpédégouines* et féministes, j'étais persuadé que le ressentiment masculiniste et hétéronormatif de Louis finirait par se diriger contre moi et conduirait à un conflit. Ce sentiment de crainte est exacerbé lorsqu'il m'explique que la pénétration vaginale avec préservatif n'est pas naturelle parce qu'elle sépare les corps et qu'il compare cela à « boire du vin sans alcool » ou « boire du coca sans sucre ». Il s'arrête alors et se rend compte que je suis en train de boire du coca *light*. Je ris jaune. Dans sa bouche, l'opposition entre coca « normal » et « light » renvoie pour moi très clairement aux oppositions entre masculinités « naturelle » et « artificielle », « hétérosexuelle » et « homosexuelle ». Il se reprend, gêné, en disant avoir pris un mauvais exemple, et l'entretien reprend sur la même tonalité. Au moment de nous séparer, sur le pas de la porte de mon appartement, Louis me répète qu'il a « bien aimé [m]on approche ». Nous n'avons visiblement pas la même perception de mon approche². Ce récit de la relation d'enquête avec Louis montre que la contradiction s'avère difficile voire impossible à mettre en place lorsque l'enquêté parvient à désarçonner l'enquêteur et à prendre le contrôle de l'interaction, en l'occurrence à travers une performance de « mâle dominant ».

Je rencontre Julien (28 ans, hétérosexuel, chef de produit touristique) en novembre 2011 par l'intermédiaire de Pierre (44 ans, hétérosexuel, cuisinier). Les deux amis se fréquentent depuis plusieurs années à travers un forum de fans de pornographie. Nous avons d'abord une conversation par courrier électronique puis par téléphone pour fixer un rendez-vous lors d'un de ses déplacements professionnels à Paris (Julien habite Montpellier). Nous nous retrouvons un après-midi en semaine à mon domicile. Julien déploie dans l'interaction une masculinité conventionnelle, me serrant fermement la main puis s'asseyant sur le canapé les jambes largement écartées. Lorsque je précise l'objet de ma recherche en début d'entretien, j'omets de préciser qu'elle porte exclusivement sur des hommes et qu'elle adopte une perspective féministe sur les constructions de la masculinité, me disant qu'il vaut mieux éviter de commencer par les sujets qui fâchent. Je m'efforce d'établir une relation de complicité en me positionnant non seulement comme sociologue mais également comme fan

¹ Voir sur ce point : Connell Raewyn, *Masculinités. Enjeux sociaux de l'hégémonie*, Paris, Éditions Amsterdam, 2014, p. 72-80.

² Si je ne suis pas parvenu avec Louis à préciser la dimension féministe de mon approche, je me suis efforcé de le faire avec le plus grand nombre des participants à l'enquête, le plus souvent en fin d'entretien. Si la réaction à cette annonce a le plus souvent été favorable, j'ai le pressentiment qu'une majorité d'entre eux réagira de manière négative à la lecture des publications issues de cette recherche.

de porno. Je précise que je fais des entretiens aussi bien avec des passionnés, qu'avec des spectateurs qui ne comprennent pas que l'on puisse considérer cela comme une passion. Je souris ironiquement, lui faisant comprendre que je ne suis pas de ceux-là. Il me reprend, pour abonder dans mon sens : « qui ne veulent pas comprendre que ça peut être une passion ! ». Je lui renvoie un sourire approbateur. Il me demande ensuite comment mes collègues perçoivent ma recherche et ma posture d'enquêteur. Je lui réponds que c'est « comme partout », que le porno est toujours quelque chose « à part » et que beaucoup d'universitaires restent « au placard » par rapport à leur propre connaissance et pratique du porno, là-bas comme dans beaucoup d'autres espaces sociaux. Il rebondit en m'expliquant que la plupart de ses collègues ne sont pas au courant de sa passion pour la pornographie et que les préjugés entourant les fans de porno pourraient affecter négativement sa carrière. Après ces premiers échanges, Julien semble à son aise dans mon salon, il accepte sans souci l'enregistrement de l'entretien, et nous entrons dans le vif du sujet avec ma consigne de départ sur le « premier porno ».

Au bout d'une heure de conversation (l'entretien a duré 2 heures et 15 minutes au total), je tente une incursion critique dans sa vision de la pornographie hétérosexuelle en lui disant que « la grande majorité des réalisateurs sont des hommes et le sens de la domination est assez univoque ». Il me répond que « c'est entre guillemets dans l'ordre de la nature », que « naturellement, l'homme est un peu dominateur, la fille est réceptive » et « qu'en principe... la fille fait la jolie, et c'est le mec qui vient... [mime le rôle sexuellement actif avec ses bras et son bassin]. C'est rare que ce soit l'inverse. ». Lorsque je lui demande de préciser ce qu'il entend par « nature », il se reprend en précisant qu'il ne « faut pas non plus prendre ça comme un prétexte après pour dire que les homos c'est anti-naturel », mais il maintient qu'il y aurait une « nature fondamentale ». Je lui oppose qu'« une critique féministe de cet argument de la nature, de l'idée que les hommes seraient naturellement faits pour dominer les femmes, dans la sexualité comme dans d'autres domaines de la vie quotidienne, c'est que c'est un argument qui arrange surtout les hommes en fait ». Il me répond que son argument de la « nature fondamentale » n'est valable que dans le domaine de la sexualité. Je lui oppose alors que le centre nerveux « naturel » du plaisir sexuel masculin est la prostate, à laquelle on accède par l'anus. Visiblement gêné par ma question (« Euh... oui... c'est particulier... c'est particulier... »), il se ressaisit en expliquant que « le gland est en première ligne » et « naturellement fait pour ça », alors que, si la prostate s'atteint par l'anus « c'est plus par hasard ». En plus de la gêne, Julien en vient à adopter une posture défensive « Alors, moi, j'ai

un blocage là-dessus. Alors pourquoi ? Je sais pas. C'est un truc qui m'a jamais attiré et je pense que ça ne m'attirera jamais. Je vois pas pourquoi... [s'arrête] Après c'est pas du machisme... ni... j'ai rien contre les homos. Donc c'est pas un rejet. C'est juste que... ça ne me dit rien ». Je fais des efforts pour maintenir la relation d'enquête cordiale en ne qualifiant pas ses propos de sexistes et d'homophobes et en prenant soin de ne pas le froisser. Sentant que je vais sans doute trop loin, je ponctue ces contradictions d'un « j'essaie de te comprendre » bienveillant, auquel il répond par un acquiescement signifiant qu'il n'y a aucun souci. Le sentiment de complicité n'est pas durablement perturbé : nous restons dans un rapport courtois de deux hommes éduqués qui sont intéressés par le sexe et qui ont un échange intellectuel à ce sujet.

Avec les enquêtés hétérosexuels, le passage d'une posture empathique à une posture critique est souvent allé de pair avec mon coming-out, lequel n'a fissuré que très légèrement et temporairement le ciment de la complicité masculine qui avait déjà été coulé. Mon enrôlement dans la complicité hétérosexuelle masculine avait commencé dès mon entrée sur le forum (voir encadré 1). Les enquêtés hétérosexuels recrutés sans interconnaissance préalable – c'est-à-dire *via* l'annonce de recrutement A – ont par ailleurs tous présupposé que j'étais hétérosexuel. Cette présupposition se matérialise par l'usage d'interjections telles que « tu te retrouves », « tu vois », « tu sens », « tu sais » ou « tu te dis » dans des récits spécifiquement hétérosexuels masculins. Ces interjections interpellent en présupposant une communauté d'expérience. Dans ces interactions entre hommes présupposés hétérosexuels, la seule différence qui a été soulignée est en fait celle de l'âge. Alors qu'il partage avec moi l'expérience d'avoir des rapports sexuels avec la mère de son enfant, Pierre (hétérosexuel, 44 ans, divorcé, cuisinier), se reprend en réalisant que, en raison de mon plus jeune âge, il est probable que je n'aie jamais été confronté à cette situation¹. Ceci contraste avec le manque de réflexivité de ces enquêtés vis-à-vis de la complicité hétérosexuelle masculine qu'ils mettent en place. Selon les catégories élémentaires de la perception hétérocentrée, tout homme non marqué comme « homosexuel » est par défaut considéré comme « hétérosexuel ». En raison de leur ignorance de la diversité des performances du genre et de la sexualité au sein des subcultures gays², cette perception hétérocentrée ne dispose que de peu de ressources

¹ « Tu sais, une femme – enfin tu sais... ? je sais pas... – une femme quand elle a eu des enfants, son bassin s'élargit, c'est normal. » (Pierre)

² Hennen Peter, *Faeries, Bears, and Leathermen. Men in Community Queering the Masculine*, Chicago, University of Chicago Press, 2008.

interprétatives pour identifier les « homosexuels ». C'est alors l'efféminement, principal mode de visibilité homosexuelle dans la culture populaire¹, qui permet aux hétérosexuels peu socialisés en milieu gay d'identifier les « homosexuels ». L'hétérosexualité est ici vécue non comme une condition singulière mais comme une norme qui se réitère par sa non-explicitation².

La lecture du corps de l'enquêteur comme « homosexuel » par les enquêtés est le plus souvent advenue lorsque j'ai imposé dans la conversation les thèmes jusque-là tus du porno gay et de la sexualité anale masculine. Plus rarement, j'ai été amené à faire mon coming-out en réponse à des questions des enquêtés concernant mes goûts pornographiques ou, très directement, ma trajectoire ou mes préférences sexuelles. L'endossement d'un rôle homosexuel par l'enquêteur conduit à deux types de réactions. La majorité des enquêtés hétérosexuels qui ont été placés dans cette situation affirment, afin de ne pas paraître homophobes, que la différence sexuelle de l'enquêteur ne change rien à la relation d'enquête. Le glissement de formulations hétérocentrées (« tu vois, quand tu es avec ta copine... ») vers des formulations plus inclusives (« quand tu es avec ta copine ou avec ton copain... ») trahit toutefois cette déclaration. Une réaction minoritaire à mon coming-out a été celle du sentiment de s'être fait trahir ou piéger par un enquêteur qui aurait dissimulé son identité. Lorsqu'Alain (53 ans, célibataire, régisseur cinéma) apprend en fin d'entretien que je ne suis pas hétérosexuel, il me reproche de ne pas avoir « commencé par là », tout en affirmant que « ça n'aurait rien changé hein » et qu'il n'est « pas du tout homophobe ».

Les représentations des enquêtés hétérosexuels concernant le fonctionnement du corps « homosexuel » de l'enquêteur sont par ailleurs instructives. Je fais par exemple mon coming-out auprès de Pierre (44 ans, hétérosexuel, cuisinier) afin de l'encourager à aller plus loin dans sa réflexion sur le plaisir et l'angoisse que peuvent éprouver les hommes hétérosexuels face aux actrices transsexuelles. Quelques instants plus tard, cela l'amène à me demander s'il m'arrive de visionner de la pornographie hétérosexuelle. Lorsque je lui explique que mon apprentissage de la sexualité s'est inspiré du jeu féminin des actrices pornos, il me demande

¹ Le Talec Jean-Yves, *Folles de France. Repenser l'homosexualité masculine*, Paris, La Découverte, 2008.

² Halperin David, *Saint Foucault*, Paris, Epel, 2000. Katz Jonathan Ned, *L'Invention de l'hétérosexualité*, Paris, Epel, 2001. Sedgwick Eve Kosofsky, *L'Épistémologie du placard*, Paris, Éditions Amsterdam, 2008.

comment cela est possible puisque je n'ai « pas de vagin ». Cette conversation lui permet ainsi d'explicitier son adhésion à l'idée selon laquelle « le sexe produit le genre¹ ».

L'enseignement conventionnel des méthodes d'enquête en sciences sociales tend à valoriser la posture empathique comme forme de non-intervention dans les mondes sociaux étudiés. La non-intervention de l'ethnographe serait alors la garantie d'une description objective. Les conditions sociales nécessaires à l'émergence d'une relation d'empathie et les enjeux politiques qu'elle soulève y sont rarement évoqués. L'épistémologie féministe des sciences² souligne quant à elle que les références à la transparence visuelle de l'œil ethnographique dissimulent un regard androcentré, hétérocentré et eurocentré qui ne dit pas son nom. Si l'on considère, en suivant cette voie, que toute forme d'enquête est une forme d'intervention dans des mondes sociaux, alors l'empathie (même lorsqu'elle se présente comme un simple « recueil » de paroles) et la critique peuvent être envisagées comme deux postures relevant de l'intervention productrice et transformatrice³.

Un intérêt plus général du passage d'une posture empathique à une posture critique est de contraindre des enquêtés en position sociale dominante à expliciter les visions du monde auxquelles ils se réfèrent et à partir desquelles ils se représentent à eux-mêmes. Il s'agit ici notamment de faire expliciter aux enquêtés « l'idée de nature⁴ » qu'ils mobilisent. Les enquêtes en réception menées au sein du Centre for Contemporary Cultural Studies de Birmingham insistent sur l'importance d'identifier « les principes généraux non-explicités (ce qui est considéré comme évident et naturel, qui tombe sous le bon sens) » qui « précèdent et dominant » le discours effectivement tenu à l'enquêteur par les spectateurs enquêtés⁵. De par

¹ J'inverse ici la formule « le genre produit le sexe » commune au féminisme matérialiste (Nicole-Claude Mathieu) et au féminisme poststructuraliste (Judith Butler).

² Haraway Donna, « Le témoin modeste : diffractions féministes dans l'étude des sciences », in Laurence Allard, Delphine Gardey, Nathalie Magnan (dir.), *Manifeste cyborg et autres essais. Sciences-Fictions-Féminismes*, Paris, Exils, 2007, p. 309-333.

³ Cette posture critique de la contradiction a déjà été éprouvée dans le cadre des *critical white studies* pour renouveler les connaissances sur les formes que prend le déni d'existence du racisme dans les situations d'entre-soi blanc. Cette stratégie d'enquête s'inspire en effet de la réflexion de Maxime Cervulle sur les effets de l'entre-soi blanc sur les discours produits par les participants à une enquête sur la réception des représentations cinématographiques du racisme : Cervulle Maxime, « L'écran blanc : diversité, rapports sociaux de "race" et sociologie des spectateurs de cinéma », thèse de doctorat, université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, Paris, 2011.

⁴ Guillaumin Colette, « Pratique du pouvoir et idée de nature », in *Sexe, race et pratique du pouvoir*, Paris, Indigo-Côté-femmes, 2007.

⁵ Brunson Charlotte et Morley David, *The Nationwide Television Studies*, Londres, Routledge, 1999, p. 278.

son caractère « déductible » (implicite) plutôt que « manifeste¹ » (explicite) l'hétéronormativité de Julien est davantage représentative que celle de Louis. Mes relances critiques amènent Julien à formuler ses idées avec davantage de précision. En ce qu'elle est orientée vers l'explicitation du point de vue des enquêtés, la posture critique est compatible avec une démarche de sociologie compréhensive. Elle l'est d'autant plus si l'on suit le principe matérialiste selon lequel l'idéologie (par exemple une vision des rapports de genre) n'existe que dans et par des pratiques sociales concrètes² (par exemple la pratique de la sociabilité masculine hétéronormée).

Un tel changement de posture permet par ailleurs de prendre du recul par rapport aux effets de la relation d'enquête sur le discours des enquêtés. Si l'endossement d'un rôle critique n'a pas durablement rompu le sentiment de complicité masculine qui s'est développé au cours de l'entretien, celui-ci a tout de même reconfiguré la relation d'enquête et, ainsi, permis de relire sous un nouvel angle les premiers échanges. Les enquêtés sont en général beaucoup plus attentifs aux questions politiques qui traversent la pratique après qu'avant ce changement de posture.

Lorsque cela est possible, le passage d'une posture empathique à une posture critique me paraît intéressant dans les enquêtes où un chercheur perçu comme homme accède à des sociabilités masculines pour en extraire des discours et des observations qui seront ensuite soumis à une analyse critique féministe. Car la question de la complicité peut être étendue aux différentes étapes du processus de recherche : la complicité en face-à-face avec les enquêtés ; puis avec leur voix et avec leur discours retranscrit lors du travail de retranscription ; avec leurs imaginaires sexuels lors de la reconstitution de leur parcours pornographique en ligne ; mais aussi avec les théories critiques mobilisées et, finalement, avec les publics universitaires et non-universitaires auxquels cette thèse s'adresse.

Il est important de reconnaître que je suis moi-même aveuglé par la complicité masculine³ et que ce n'est bien souvent qu'*a posteriori*, lors de la phase de retranscription, que je deviens conscient du caractère normatif, excluant ou hiérarchisant des propos tenus par

¹ Je m'inspire ici de la distinction entre « racisme manifeste » et « racisme déductible » proposée par : Hall Stuart, « Le blanc de leurs yeux : idéologies racistes et médias », in Maxime Cervulle (dir.), *Identités et cultures. Politiques des cultural studies*, Paris, Éditions Amsterdam, 2007, p. 259-264.

² Voir par exemple, Althusser Louis, « Idéologie et appareils idéologiques d'État (Notes pour une recherche) », in *Positions*, Paris, Les Éditions Sociales, 1976, p. 67-125.

³ Davantage encore dans la relation d'enquête avec les hommes gays et bisexuels, comme le montre la retranscription de l'entretien avec Jean-Claude, présentée en annexe 16.

les enquêtés. Cet écart d'interprétation entre les écoutes « à chaud » et « à froid » renvoie bien sûr à la temporalité de toute enquête par entretien : l'interaction en face-à-face ne permet pas à l'enquêteur·trice la même réflexivité critique que le travail solitaire de retranscription. Je voudrais toutefois souligner qu'il s'agit en l'occurrence aussi d'une dialectique genrée entre l'aveuglement complice (masculin) et la lucidité critique (féministe) vis-à-vis des rapports de pouvoir qui configurent les sociabilités masculines.

L'adoption d'une posture critique dans le cadre d'une enquête ethnographique ne doit pas conduire à l'illusion du contrôle rationnel de la situation. Suivre cette voie conduit plutôt à abandonner le recours à une identité stable et cohérente qui serait en mesure d'unifier une fois pour toutes la pluralité des formes de subjectivation impliquées dans un processus de production de connaissance. Prendre au sérieux le caractère pluriel et contradictoire de ces formes de la subjectivation ethnographique permet de reconnaître le caractère « non-délimité et connecté » de la subjectivité ethnographique et ouvre la voie à des innovations méthodologiques permettant « d'utiliser le moi de manière épistémologiquement productive¹ ».

¹ Kulick Don, « La vie sexuelle des anthropologues », *op. cit.* J'approfondis cette réflexion dans deux articles. Vörös Florian, « Partager l'intimité des publics : genre, sexualité et complicité hégémonique », *Sciences de la société*, n° 153, 2014 ; Vörös Florian, « Troubling Complicity: Audience Ethnography, Male Porn Viewers and Feminist Critique », *Porn Studies*, vol. 2, n° 2-3, 2015.

E - Saisir l'expérience spectatorielle

Une fois les entretiens en face-à-face terminés, intervient une autre forme de partage, à distance, de l'intimité des spectateurs : la retranscription intégrale des conversations et la reconstitution des parcours pornographiques en ligne. L'enquête par entretien, aspect central du dispositif méthodologique mis en place pour étudier les usages du porno, est ainsi complétée par une observation ethnographique en ligne.

L'observation porte d'abord sur les traces numériques laissées par l'activité de réception des spectateurs interviewés. Il s'agit de recueillir l'ensemble de leurs productions numériques liées au thème de l'enquête, notamment les profils de sites de rencontre, les avatars et les posts sur des forums de discussion et, pour les spectateurs les plus investis dans les cultures pornographiques, les blogs et les remix vidéo consacrés aux acteurs et actrices fétiches. L'observation consiste ensuite et surtout en une reconstitution des parcours pornographiques en ligne à partir des informations recueillies au cours des entretiens.

1) Solliciter la mémoire corporelle du public

La relation de confiance établie avec six des trente-quatre enquêtés – Jean-Claude (54 ans, gay), Matteo (30 ans, gay), Frédéric (28 ans, gay), Didier (45 ans, gay), Laurent (42 ans, gay) et Wayne (30 ans, FtM) – a permis d'intégrer à l'entretien en face-à-face des phases de navigation pornographique commentée. Voici par exemple la manière dont Frédéric commente, au cours d'un entretien réalisé dans mon salon, sa navigation sur son blog porno favori, à la recherche des vidéos qui lui procurent d'ordinaire les sensations sexuelles les plus intenses. L'objectif est de faciliter la mise en récit des goûts et des dégoûts pornographiques. Ce recours à la navigation pendant l'entretien semble avoir facilité le travail de remémoration concernant ce qui « touche » et fait « vibrer ». Si le recours à la navigation pornographique au cours de l'entretien aide Wayne (30 ans, FtM, étudiant) à définir l'« indéfinissable », c'est que les intensités sensorielles qui parcourent le corps à la vue des images sont un événement corporel toujours imparfaitement traduit par le langage¹.

En fait ce sont des choses assez indéfinissables. C'est pas du tout... Il y a des choses après dont tu peux parler, mais ce sera plus facile pour moi en te montrant telle scène et en te disant

¹ Voir sur ce point : Paasonen Susanna, « Disturbing, Fleshy Texts: Close Looking at Pornography », in Susanna Paasonen, Marianne Liljeström (dir.), *Working with Affect in Feminist Readings: Disturbing Differences*, Londres, Routledge, 2010.

« Voilà, c'est ce mouvement qui me fait kiffer » ou alors « là, à tel moment, j'adore ce qu'il fait ». (Wayne)

La difficulté du public à se rappeler avec précision des noms (acteurs, actrices, réalisateurs, réalisatrices, titres des films) est un constat courant dans les études sur la réception du cinéma¹. Cette difficulté est ici redoublée du sentiment d'illégitimité qui peut être associée à la pornographie dans le contexte d'entretiens en face-à-face avec un jeune sociologue portant plus généralement sur les « représentations de la sexualité à l'écran » (dispositifs B et C). Les points de repères classiques de la cinéphilie que sont les « grands noms » deviennent par ailleurs de moins en moins pertinents à l'heure du succès grandissant du porno amateur, de la prolifération de studios natifs du web et de l'indexation des contenus par *tags** sur les plateformes de visionnage en ligne.

La navigation pornographique est par ailleurs une pratique plus souvent orientée vers l'intensité sensorielle que vers l'érudition, comme l'explique Tom (29 ans, lesbienne, petits boulots) avec ses propres mots : « Je t'avoue que je me concentre sur l'action et que je regarde pas trop ce qu'il y a autour ». L'exercice de remémoration que sollicite un entretien sur la réception de la pornographie est alors davantage un travail sur la mémoire sensorielle – les « traces » ou les « marques » laissées par l'intensité de sons et d'images qui ont « excité », « touché » ou « magnétisé » – que sur la connaissance savante des noms. L'intensité de l'immersion sensorielle dans la vidéo pornographique ne préjuge en rien de la capacité à se rappeler des noms des acteurs. Ainsi, Didier (45 ans, gay, technicien) a visionné le même film tous les soirs pendant une période de plusieurs mois, il est incapable d'en retrouver le nom :

En général pour les titres, il faudrait que je regarde chez moi parce que j'ai du mal à m'en souvenir. [...] Bien que ce soit une vidéo hétéro, elle me plaisait beaucoup, elle m'a beaucoup excité. Quand j'étais à l'hôtel, je la regardais presque tous les soirs en fait. (Didier)

L'attachement aux images pornographiques est un attachement viscéral. Les relances de l'enquêteur sollicitent une mémoire sexuelle incorporée qui est rarement verbalisée par une majorité du public. Le défi méthodologique ne consiste pas seulement à faire dire au public ce qu'il regarde, mais aussi *comment* il le regarde. Lorsque je demande à Mathias (41 ans, hétérosexuel, projectionniste) s'il lui arrive de jouir en même temps que l'acteur à l'écran, il me répond :

Là encore je ne sais pas... Je ne me suis pas regardé penser à ça... Mais je pense effectivement que ce n'est pas un hasard si j'attends que le mec il jouisse... Mais alors

¹ Ethis Emmanuel, *Sociologie du cinéma et de ses publics*, Paris, Armand Colin, 2009. Soulez Guillaume, *Quand le film nous parle. Rhétorique, cinéma et télévision*, Paris, PUF, 2011. Jullier Laurent, *Qu'est-ce qu'un bon film ?*, Paris, La Dispute, 2012.

pourquoi ? Puis je ne suis pas sûr d'avoir trop envie de creuser... Enfin de creuser en moi, je le ferai en cachette [il sourit] mais, là, comme ça, j'ai pas de... [il s'interrompt] (Mathias)

L'entretien sociologique sur la pornographie, même quand il s'est déroulé dans un cadre de sincérité (Mathias me remercie à la fin de l'entretien de l'avoir mis en confiance et insiste sur le fait qu'il a répondu avec le plus de sincérité possible à mes questions), ne permet pas toujours la reconstitution verbale de l'expérience spectatorielle. Cette dernière apparaît aux yeux de Mathias comme un monde intime auquel on accède uniquement dans le confort émotionnel de l'isolement et de l'absence de jugement d'autrui. Lorsque Mathias dit qu'il n'est « pas sûr d'avoir envie de creuser », il identifie tout à fait le type d'« archive somatique¹ » dans laquelle il s'agirait de fouiller, mais, sans doute par peur des conséquences imprévisibles de leur verbalisation publique, il préfère les maintenir pour lui-même. La posture de Mathias est représentative des spectateurs qui n'ont pas l'habitude de mettre en récit face à autrui leur rapport à la pornographie.

Les enquêtés rencontrés par le dispositif A (c'est-à-dire par des forums de fans de porno et des sites de rencontre gays) ont en moyenne davantage l'habitude d'écrire et d'exposer leurs fantasmes, que ce soit sur des forums de discussion ou des messages privés de sites de rencontre. Le travail de mise en récit de soi sollicité par l'entretien entre alors en résonance avec le travail de définition de ses goûts et de ses fantasmes qu'implique la participation à ces plateformes d'échange en ligne. Les enquêtés comme Mathias sont inversement moins précis dans la description des sensations que leur procure la pornographie et ne semblent pas parvenir à mettre à distance ces sensations. Mathias répond à plusieurs de mes questions qui portent sur le rapport charnel aux images pornographiques par des phrases telles que « Je ne sais pas [fait une longue pause, réfléchit] je ne connais pas le recul que j'ai avec ça », « Je ne me suis pas regardé penser à ça » et « Je connais mal mes obsessions ». La réflexivité de Mathias se limite alors à avoir conscience du fait qu'il n'est pas capable de prendre du recul par rapport à ses pratiques pornographiques et masturbatoires.

Mais cette difficulté à décrire le « comment ? » du processus de navigation et de visionnage de pornographie est également présente chez les spectateurs qui ont davantage l'habitude de parler de leurs fantasmes. Lorsque je demande à Matteo (30 ans, gay, usager régulier des sites de rencontre), à qui il arrive de discuter de ses fantasmes avec ses partenaires sexuels, quelle est la différence entre le plaisir suscité par des vidéos gays et

¹ Paasonen Susanna, *Carnal Resonance: Affect and Online Pornography*, Cambridge, MIT Press, 2011, p. 202-204.

hétéros, il me répond : « J'avais jamais réfléchi à ça, mais je trouve que c'est différent, c'est pas la même chose », sans être en mesure de m'en dire davantage. Même au bout de quatre heures d'entretien, un enquêté comme Bertrand (42 ans, hétérosexuel, petits boulots), qui tient depuis plusieurs années un blog sur une actrice porno dont il est passionné, ne parvient pas à trouver les mots à même de saisir ce « truc » qui rend si intense la présence à l'écran de son actrice fétiche :

Que la meuf... Qu'elle donne... Qu'y ait un truc, que ça passe... Je sais pas comment dire... Il y a quelque chose, je sais pas. (Bertrand)

Ce « quelque chose » semble échapper au langage et la même scène se reproduit en fin d'entretien :

- *Le dernier thème que j'aimerais qu'on aborde, c'est ton rapport critique aux images. Les rapports de domination dans le porno, t'en penses quoi ?*

- Ça peut être excitant.

- *C'est quoi qui est excitant... ?*

- Alors là je saurais pas te le dire, pourquoi ça m'excite... On peut se le demander... Oui, y a la surenchère, tu vas toujours plus loin. Mais j'en sais rien, c'est vrai que c'est curieux. [...] Ça m'intrigue. (Bertrand)

Si Bertrand est tout à fait à l'aise avec l'idée de mettre en récit son rapport à l'image, il peine à trouver les mots à même de saisir avec précision les signes audiovisuels et les manières de les ressentir qui suscitent chez lui le plus d'excitation. Lorsqu'un-e spectateur-trice est à la recherche des mots pour désigner les images et les manières de voir qui excitent, le recours à la question « pourquoi ? » (orientée vers les causes du désir) empêche souvent une description minutieuse du « comment ? » (orientée vers le processus de production de plaisir).

Parler de son rapport à la pornographie implique le développement d'un savoir-faire qui consiste à traduire verbalement les sensations sexuelles. Les spectateurs fortement socialisés à travers la pornographie (que ce soit par des sites de rencontre gays ou des forums de fans de porno hétérosexuel) sont en général plus à l'aise dans cet exercice. Les entretiens avec des spectateurs ayant des pratiques d'écriture (participer à un forum, tenir un blog, écrire ses fantasmes à un partenaire potentiel sur un site de rencontre) contiennent des descriptions plus précises et plus denses que les autres – raison pour laquelle ils sont mobilisés avec plus de fréquence que les autres entretiens.

2) La reconstitution des parcours pornographiques en ligne

Après la retranscription de l'entretien, une fois l'ensemble des sites web, des mots-clés et des noms propres pornographiques répertoriés, je procède à la navigation. La reconstitution des parcours pornographiques en ligne se fait notamment à partir des plateformes numériques (XHamster, PornHub, XTube, YouPorn, etc.) et des mots-clés mentionnés par les participants à l'enquête (« première fois », « étudiant », « amateur », « anal », « lascar », « bareback », « cream pie »).

Un premier intérêt de cette pratique d'enquête est d'élargir et de réactualiser la culture pornographique de l'enquêteur, dans un contexte numérique de renouvellement rapide des différents sous-genres pornographiques. Cette pratique d'enquête permet ensuite et surtout de comparer l'expérience de navigation de l'enquêteur avec le récit qu'en ont fait les enquêtés au cours de l'entretien. C'est à travers les allers et retours entre les retranscriptions d'entretien et les observations en ligne que la majorité des hypothèses de travail ont émergé.

Lors de la reconstitution des parcours pornographiques, j'ai alterné, en suivant la méthode proposée par Susanna Paasonen¹, deux postures d'interaction avec les objets pornographiques : une posture analytique qui consiste à comparer, décortiquer et discerner ; et une posture ludique qui explore la dimension sensorielle du rapport à l'image et à la technique. Les parcours pornographiques en question étant guidés par la quête de plaisir et de la satisfaction sexuelle, leur reconstitution implique également des gestes, des postures et des sensations. Les jeux de rôles imaginaires et les expérimentations sensorielles sont alors devenus des outils d'analyse permettant de saisir comment tel ou tel spectateur se dit être « pris » ou « saisi » par une vidéo qui m'interpellait jusque-là d'une manière différente. Depuis ma propre intimité domestique, à partir des informations données par l'enquêté concernant la manière dont il se projette dans les sons et les images pornographiques, et à travers le prisme déformant de mes propres « archives somatiques », il s'agit par cette seconde posture de saisir ce qu'il y a de significatif dans les pratiques de réception d'autres spectateurs que soi-même.

¹ Paasonen Susanna, « Étranges promiscuités. Pornographie, affects et lecture féministe », in *Cultures pornographiques. Anthologie des porn studies*, Paris, Éditions Amsterdam, 2015, p. 61-80.

F - Une démarche compréhensive

La démarche de cette enquête est compréhensive¹ au sens où elle part des significations subjectives que les spectateurs donnent à leurs pratiques de réception. À la différence des approches béhavioristes qui tracent des relations de causalité entre des phénomènes observés depuis un point de vue entièrement et strictement extérieur à l'action², la démarche compréhensive part du postulat selon lequel « ce qui apparaît à l'observateur comme un comportement objectivement identique à d'autres peut revêtir des significations très différentes ou n'en avoir aucune pour le sujet qui est à l'origine de ce comportement³ ». À rebours des recherches en termes d'effets directs, en deçà du langage, des images sur les comportements, cette enquête prend pour objet la parole portée par les publics sur leurs pratiques. Étant donné que l'on s'intéresse ici à la réception d'un « genre filmique corporel », on s'attache par ailleurs à ne pas séparer l'interprétation (des enquêtés comme du chercheur) de la sensation des images.

1) Reconstruire son rapport à la pornographie face à l'enquêteur

La conception de l'activité de réception comme production de sens prônée par la sociologie de la réception des médias trouve une affinité particulière avec la méthode de l'entretien semi-directif, dispositif au sein duquel l'enquêté est amené à produire un discours sur ses pratiques. Alain Blanchet et Anne Gottman proposent de distinguer le « registre procédural » du « savoir-faire », qui caractérise les routines de la vie quotidienne et le « registre déclaratif », du « savoir dire » qui caractérise leur verbalisation dans le cadre de l'entretien sociologique⁴. J'insisterai d'abord sur les continuités entre la réflexivité à l'œuvre dans les routines masturbatoires de la vie domestique et la réflexivité sollicitée par le dispositif de l'entretien. Ces deux formes de réflexivité, aussi différentes soient-elles, sont bien traversées par un

¹ Weber Max, *Economie et société*, Paris, Plon, 1971 ; Schnapper Dominique, *La Compréhension sociologique. Démarche de l'analyse typologique*, édition revue et augmentée, Paris, PUF, 2005.

² Maigret Éric, « Le piège des théories des effets directs : paniques morales et béhaviorisme », in *Sociologie de la communication et des médias*, 2^e édition, Paris, Armand Colin, 2007, p. 45-54.

³ Schütz Alfred, *Le Chercheur et le quotidien. Phénoménologie des sciences sociales*, Paris, Klincksieck, 2008, p. 107.

⁴ Sur cette distinction, voir : Blanchet Alain et Gottman Anne, *L'Enquête et ses méthodes : L'entretien*, op. cit., p. 26.

même travail d'ajustement du rapport à soi-même et à autrui, à travers les imaginaires pornographiques.

La relation d'enquête renvoie aux conversations entre fans. Bertrand (42 ans, hétérosexuel, « pilier » du forum La Cochonne et auteur d'un blog consacré à une actrice) aime ainsi répondre à mes questions de manière indirecte, en faisant référence à la manière dont tel ou tel autre « Cochon » (membre du forum) aurait répondu à la question, avant de donner son propre avis ou de revenir sur sa propre expérience. Il construit ainsi son propre discours par rapport à celui des autres spectateurs avec qui il a pu en discuter, et laisse apparaître la généalogie de son propre discours. De la même manière, pour Sylvain (29 ans, hétérosexuel, petits boulots), le travail de mise en récit de soi sollicité par l'entretien entre en résonance avec le travail de publicisation anonyme de ses goûts et fantasmes sur des forums de discussion :

Ce que j'aime bien sur les forums, et pas seulement ceux-là [NDR : les forums pornos] d'ailleurs, c'est que, comme on doit formuler par écrit, disons que ça organise un peu dans la tête ce qu'on pense [...] Quand c'est que dans sa tête, c'est forcément moins clair que ça a été mis à l'écrit. Et ça permet de le dire plus facilement que si on devait improviser dessus. Là, c'est plus construit. Disons que l'argumentaire est déjà... je dirais pas complètement prêt, mais y a déjà un début d'argumentaire. (Sylvain)

Mais l'entretien ethnographique amène aussi les spectateurs à interroger de manière insolite leur rapport aux objets pornographiques. Pascal (46 ans, gay, attaché commercial) me le fait remarquer avec humour, afin de se sortir de mes relances insistantes :

Mais alors tu m'en poses des questions ! J'y ai jamais réfléchi. On n'y pense pas hein, ça se fait comme ça ! (Pascal)

L'anticipation et la réalisation de l'entretien intensifient la réflexivité du public. Si Pascal s'exaspère (sur le ton de l'humour) de l'absurdité de l'exercice, Laurent (42 ans, gay, cadre commercial) le prend très au sérieux :

Hier, quand j'y pensais, je ne voyais vraiment pas ce que j'allais pouvoir te dire. Je pensais vraiment que je serais complètement sec. Et en fait je me suis rendu compte que j'avais plus de choses à dire que ce que j'imaginai, tu vois. [...] Ça a mûri. Parce que le fait, aussi, qu'on ne se rencontre pas tout de suite, et qu'il y ait eu des contretemps, fait que j'y ai réfléchi. (Laurent)

Ces propos indiquent que le travail de mise en scène sollicité par l'entretien est préparé en amont par les enquêtés. Didier (45 ans, gay, technicien) décrit quant à lui les semaines qui séparent nos deux entretiens comme une période de vifs questionnements sur sa sexualité. Dès le lendemain de notre premier entretien, il m'envoie d'ailleurs un courrier électronique qui propose une réorganisation synthétique de ce qu'il m'avait dit la veille (voir annexe 11).

L'entretien fonctionne ici comme un déclic, qui enclenche un processus de réflexion, qui sera poursuivi dans le second entretien.

Le dispositif de l'entretien ethnographique se caractérise, à la manière des dispositifs de l'aveu étudiés par Michel Foucault, par sa dimension performative : il participe de la production de la parole qu'il sollicite. Toutefois, à la différence des dispositifs de l'aveu, l'entretien est ici orienté vers la recherche d'une parole sincère, sans prétention d'accéder à une vérité pré-discursive qui se situerait « à l'intérieur » du sujet.

Les métaphores de l'intériorité et de la profondeur sont toutefois récurrentes dans le propos des spectateurs enquêtés. Marc (47 ans, bisexuel, ingénieur) m'explique par exemple qu'il ne parle de porno qu'avec « des gens qui connaissent [s]a vie à fond ». Dès lors, mon but en tant qu'enquêteur est de reconstituer dans la mesure du possible la forme interactionnelle qui permet une mise en discours de cette « profondeur ». La fin de l'entretien a souvent été le théâtre d'un basculement vers le registre de la confiance et du retour réflexif sur soi, parfois à travers la mention d'éléments qui semblaient informulables au début de l'entretien, par crainte de « perdre la face » devant l'enquêteur. Il ne s'agit pas de concevoir ces moments de confiance comme un basculement du « faux » vers le « vrai » : puisque les rapports individuels à la pornographie sont multiples et ambivalents, il n'est pas surprenant qu'une diversité de contextes interactionnels entraîne une diversité de récits, éventuellement contradictoires les uns par rapport aux autres.

Contre l'illusion d'un accès transparent à l'expérience « profonde » des publics, l'analyse du discours des enquêtés tient compte de ses conditions sociales d'émergence, en étant particulièrement attentive aux effets de la relation d'enquête sur le discours des enquêtés¹.

Le sens des pratiques de réception est doublement reconstruit par le processus de recherche. Dans un premier temps, les participants à l'enquête sont invités à raconter leur rapport à la pornographie, souvent dans un effort de mise en cohérence et de stylisation de soi face à l'enquêteur². Puis l'enquêteur transforme la parole de l'enquêté en une retranscription écrite, qu'il soumet ensuite à l'analyse. C'est pourquoi, pour le dire avec les mots de Clifford Geertz, « ce que nous appelons des données sont en fait des constructions de constructions des

¹ Beaud Stéphane, « L'usage de l'entretien en sciences sociales. Plaidoyer pour l'entretien ethnographique », *op. cit.*

² Bozon Michel, « Orientations intimes et constructions de soi. Pluralité et divergences dans les constructions de la sexualité », *Sociétés contemporaines*, n° 41-42, 2001, p. 11-40.

autres quant à ce qu'ils font¹ ». Ou, pour le dire avec les mots de l'ethnologue des publics de la culture populaire, Janice Radway, l'analyse est elle-même « ma propre construction [analytique] de la construction par les interviewés [dans le cadre de l'entretien] de ce qui est en jeu dans les pratiques de lecture des médias² ». Cela revient à considérer, pour le dire enfin avec les mots d'Alfred Schütz, que l'analyse sociologique est une « construction au deuxième degré³ ».

2) La sensation et l'émotion comme ressources heuristiques

Les matériaux empiriques construits par ce dispositif d'enquête sont tout autant des représentations (images, paroles, textes) que des sensations (du plaisir qui rapproche, à la consternation et au dégoût qui éloignent). Lors du travail de retranscription et d'analyse des passages les plus sexuellement intenses des entretiens, « le sémantique et le linguistique restent secondaires par rapport à leur attrait charnel⁴ ». L'ethnologue ne peut avoir accès aux sensations (plaisir, dégoût, honte, lassitude) de spectateurs qui ont une histoire différente de la sienne qu'à travers le prisme déformant de ses propres sensations. L'analyse sociologique de ce qui « marche » (voir chapitre 8) pour tel ou tel autre spectateur de porno que moi-même, est nécessairement une connaissance incarnée, qui part de mon corps de transcripteur-navigateur-spectateur pour saisir le corps de l'enquêté.

Probablement plus que pour d'autres objets, la retranscription et l'analyse d'entretiens sur la pornographie implique une réflexivité sur la place d'événements corporels contingents – fous rires, afflux sanguin, dilatations, vision troublée, difficulté à se concentrer, à se focaliser, ennui, lassitude – dans la progression du travail, la sélection des données jugées significatives et la construction des hypothèses. Plutôt que de considérer ces sensations comme un bruit subsidiaire qui parasiterait le travail analytique et dont il faudrait abstraire son corps, je les ai investies comme un moteur du processus de recherche et une ressource heuristique, dans la mesure où elles sont constitutives de la relation d'enquête.

¹ Geertz Clifford, « La description dense. Vers une théorie interprétative de la culture », in *L'Enquête de terrain*, La Découverte-Mauss, 2003, p. 208-233.

² Radway Janice, *Reading the Romance: Women, Patriarchy and Popular Literature*, 2^e édition, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1991, p. 9.

³ Schütz Alfred, *Le Chercheur et le quotidien*, op. cit., p. 11.

⁴ Paasonen Susanna, *Carnal Resonance*, op. cit., p. 260.

La dimension sensorielle du travail d'analyse n'est par ailleurs pas spécifique à l'étude de la pornographie : la retranscription et l'analyse des récits des enquêtés sur l'évolution de leur rapport à la masculinité sollicite également la mémoire incarnée de l'enquêteur. Du refus de réflexivité du dominant au sentiment d'inadéquation du subordonné, en passant par les manières d'investir la soumission féminine ou l'hypermasculinité, la détermination de la significativité des thèmes puise dans les strates de l'expérience de l'enquêteur. Si l'enquêteur ne peut éprouver ces sentiments de « la même manière » ou « à la place » des enquêtés, il n'en reste pas moins qu'en rendre compte à travers la langue implique toujours un travail de médiation entre un niveau de réalité expérientiel et un niveau de réalité discursif.

À rebours d'une prétention à la description transparente ou en surplomb du rapport d'autres spectateurs que moi-même à la pornographie, il s'agit d'en tirer les conséquences méthodologiques. La compréhension de la manière dont les mots et les images résonnent en moi n'est toutefois qu'un moyen et non une finalité. La réflexivité est une manière de resituer – au sens à la fois de reconstruire et d'analyser – des expériences autres qui sont le produit d'une histoire différente. Pour reprendre la formule d'Elspeth Probyn, le moi « est à la fois un objet d'enquête et le moyen d'analyser où et comment ce moi est logé à l'intérieur de la formation sociale¹ ». Il s'agit d'envisager le « moi » de l'enquêteur non pas comme une position fixe ou un principe unifiant, mais comme une corporéité « non-délimitée et connectée », utilisée comme « manœuvre théorique² ».

3) Méthodologie d'analyse du discours

La psychosociologie des représentations et la sociologie politique recourent à la méthode de l'entretien pour mettre au jour des idéologies³ et des constructions de soi⁴. Dans la lignée de ces traditions méthodologiques, l'analyse des entretiens envisage les propos retranscrits comme les traces d'une « pratique articulatoire » qui, à partir de signes, formulent des

¹ Elspeth Probyn, citée par Kulick Don, « La vie sexuelle des anthropologues », *op. cit.*

² *Ibid.*

³ Michelat Guy, « Sur l'utilisation de l'entretien non-directif en sociologie », *Revue française de sociologie*, vol. 16, 1975, p. 229-247. La notion d'entretien non-directif est toutefois problématique dans la mesure où tout entretien est une forme d'intervention, donc de direction de la parole du public enquêté.

⁴ Kaufmann Jean-Claude, *L'Entretien compréhensif*, Paris, Armand Colin, 2011.

discours, c'est-à-dire des « systèmes de positions différentiel et structuré¹ » au sein desquels les enquêtés en viennent à occuper successivement différentes positions de sujet.

L'analyse du corpus des retranscriptions intégrales d'entretien se fait en deux temps. Je commence par l'analyse « verticale » de chaque entretien, pris dans sa singularité. Je procède ensuite à une analyse « horizontale » des thèmes qui traversent l'ensemble du corpus d'entretiens². La combinaison de ces deux méthodes d'analyse permet de penser l'articulation du singulier et du régulier, de l'individuel et du collectif.

L'analyse individuelle des entretiens porte sur les articulations propres au propos de chaque enquêté, se focalisant ainsi sur « l'architecture cognitive et affective de personnes singulières³ ». Cette première phase d'analyse porte une attention particulière au rythme de progression des entretiens en opérant une différence entre les catégories, formulations et questionnements qui sont amenés par l'enquêté lui-même et les mots qui sont suggérés, soulignés ou imposés par l'enquêteur.

Dans la phase d'analyse « verticale », les références aux singularités individuelles des enquêtés sont maintenues mais elles prennent désormais sens dans leurs ressemblances et leurs différences avec celles d'autres enquêtés. Le principal outil analytique mobilisé dans les analyses qui suivent est la construction d'idéaux-types. Je m'appuie ici sur les relectures de cette méthodologie wébérienne par Paul Lazarsfeld⁴ et Dominique Schnapper⁵. Dans les chapitres suivants, la construction de typologies n'est jamais une fin en soi, mais un outil analytique, une étape dans le raisonnement sociologique. Les typologies construites sont de natures différentes : certaines ont été élaborées par induction (par regroupement progressif de cas individuels en groupes), d'autres par déduction (par classement des cas individuels dans un tableau de possibilités logiques prédéfinies). Il s'agit en tout cas à chaque fois de se rappeler qu'un idéaltype est le produit d'un travail de réduction logique et n'a pas d'existence empirique en tant que tel.

¹ Laclau Ernesto et Mouffe Chantal, *Hégémonie et stratégie socialiste. Vers une politique démocratique radicale*, Besançon, Les solitaires intempestifs, 2009, p. 202.

² Je reprends cette distinction à : Blanchet Alain et Gottman Anne, *L'Enquête et ses méthodes : L'entretien*, *op. cit.*, p. 96

³ *Ibid.*, p. 96.

⁴ Lazarsfeld Paul, « Sur les techniques de construction des typologies dans les sciences sociales », in Raymond Boudon (dir.), *Philosophie des sciences sociales*, Paris, Gallimard, 1970, p. 361-374.

⁵ Schnapper Dominique, *La Compréhension sociologique*, *op. cit.*

Conclusion. Porosités ethnographiques

Le récit méthodologique proposé dans ce chapitre conduit au constat d'une perméabilité des méthodes ethnographiques et des pratiques pornographiques. Discuter, visionner, naviguer : les techniques d'enquête que je mobilise impliquent ma participation – en tant que spectateur parmi les autres, engagé dans une démarche de production de connaissance singulière¹ – aux logiques de subjectivation que je prends pour objet. Cette porosité des pratiques ordinaires et savantes remet en cause la séparation hermétique entre la science des effets et l'expérience d'être affecté·e par la pornographie.

Une telle conception du processus de recherche revient ensuite à considérer les techniques d'enquête, comme des « technologies du genre² » (pour reprendre la formule de Teresa de Lauretis), c'est-à-dire comme des techniques qui produisent de la subjectivité tout autant qu'elles en décrivent. Le choix de ne pas séparer, au cours des différentes phases du processus d'enquête, les étiquettes du « spectateur de porno » et du « sociologue » est lié au souci d'analyser de manière critique, mais pas surplombante, la production des masculinités à l'œuvre dans les pratiques de réception du porno.

L'expérience de la porosité entre la pornographie comme objet de travail et comme espace de loisir, si elle n'est pas le propre de l'ethnographe³, conduit à un questionnement spécifiquement ethnographique sur les frontières du terrain. Se considérer comme spectateur affecté, parmi les autres, permet de se défaire d'une conception du terrain ethnographique comme entité close et extérieure à l'enquêteur et, ainsi, « d'échapper à une limitation [de] l'ethnographie objectivante » – et de sa conception du sujet de l'enquête comme extérieur et dissociable de l'objet d'étude – qui est sa « dépendance vis-à-vis d'un corpus fini d'observations empiriques et de textes indigènes recueillis sur le terrain⁴ ». En suivant la

¹ Voir également sur ce point : Chibois Jonathan et Paillet Fred, « Une métaphore digestive de l'exercice réflexif. Ethnographie, épistémologie(s) et écriture », in Matthieu Quidu (dir.), *Épistémologie du corps savant, tome 1 : Le chercheur et la description scientifique du réel*, Paris, L'Harmattan, 2014, p. 219-240.

² Pour Teresa de Lauretis, la science est une « technologie du genre » au même titre que le cinéma, voir in *Théorie queer et cultures populaires de Foucault à Cronenberg*, Paris, La Dispute, 2007, p. 37-94.

³ Les technologies numériques redessinent la frontière entre travail et loisir (voir annexe 15).

⁴ Favret-Saada Jeanne, *Les Mots, la Mort, les Sorts*, op. cit., p. 49.

posture ethnographique engagée proposée par Jeanne Favret-Saada, il s'agit inversement « de sortir des limites d'un corpus ou, ce qui revient au même, d'y inclure mon propre discours¹ ».

Si elle est désormais un exercice légitimé, voire attendu, l'analyse réflexive des positions assignées, des postures adoptées et des sensations et sentiments éprouvés par l'ethnographe au cours de l'enquête de terrain est souvent cantonnée à un exercice préliminaire, dont les incidences sur les analyses restent minimales. Une telle dissociation entre la « saleté » du processus de production et produit final et la « propreté » du texte scientifique conduit à une idéalisation du premier et à une fétichisation du second. Une approche matérialiste de la réception de pornographie doit aller de pair avec une conception matérialiste du processus de production de connaissance.

En s'inspirant de la critique que Jeanne Favret-Saada adresse aux postures d'enquête surplombantes qui séparent hermétiquement l'avant-propos (méthodologique) du texte (analytique), il s'agit d'éviter l'écueil qui consisterait à cantonner la réflexivité du chercheur à un exercice préliminaire lui permettant par la suite de dissimuler les conditions matérielles de constitution et d'analyse des données sociologiques. L'objectivation sociologique des usages de la pornographie proposée dans les chapitres 5 à 12 ne se fait pas depuis une position d'extériorité, mais depuis les deux zones de perméabilité de la frontière sujet-objet identifiées par ce chapitre méthodologique : la relation enquêteur-enquêté et la relation de l'enquêteur aux objets pornographiques.

¹ *Ibid.*, p. 80.

Chapitre 5. Parler de pornographie entre amis

« J’interroge moins ce que “sont” les émotions que ce qu’elles “font” [...], la manière dont elles circulent entre les corps, en “collant” et en affectant¹ », Sara Ahmed.

L’analyse des entretiens permet de distinguer trois relations idéal-typiques entre pornographie et sociabilité. Un premier type de spectateur parle très peu, voire jamais, de ses pratiques pornographiques. Il s’agit notamment d’hommes hétérosexuels dont les conjointes sont hostiles à la pornographie et qui évoluent dans des cercles de sociabilité amicale masculine où un investissement trop prononcé dans la pornographie est perçu comme « immature » (donc risible) voire « pervers » (donc dangereux). Un second type de spectateur ne parle de pornographie qu’avec ses partenaires sexuels. Il s’agit notamment d’hommes gays dont la sociabilité homosexuelle est essentiellement orientée vers la rencontre sexuelle (fréquentation de sites de rencontre, de saunas ou de sex-clubs). Un troisième et dernier type de spectateur discute intensément de pornographie au sein de cercles de sociabilité restreints. Il s’agit à la fois d’hommes hétérosexuels qui fréquentent des communautés numériques de fans de pornographie, et d’hommes gays fortement socialisés « dans le milieu » pour qui la pornographie est un élément important de la culture gay.

Deux constats s’imposent. Premièrement, les mondes sociaux étudiés dans les chapitres 5 et 6 sont des mondes homosociaux masculins : des hommes partagent de la pornographie avec d’autres hommes, en l’absence des femmes. On remarque ensuite que, quel que soit l’investissement (en temps, en passion) des spectateurs interrogés dans la pornographie, les mondes que leurs pratiques pornographiques construisent tendent à être soigneusement séparés des autres mondes sociaux au sein desquels ils évoluent. Pour reprendre la typologie proposée par Dominique Cardon et Fabien Granjon², l’usage de la pornographie semble moins prise dans une « dynamique de distribution » (une pratique culturelle est partagée au sein de plusieurs cercles de sociabilité) ou une « dynamique de polarisation » (un même cercle de sociabilité absorbe différentes pratiques culturelles), que

¹ Ahmed Sara, *The Cultural Politics of Emotion*, Edinburgh, Edinburgh University Press, 2004, p. 4.

² Cardon Dominique et Granjon Fabien, « Éléments pour une approche des pratiques culturelles par les réseaux de sociabilités », in Olivier Donnat, Paul Tolila (dir.), *Le(s) public(s) de la culture. Politiques publiques et équipements culturels*, Presses de Sciences Po, Paris, 2003, p. 13.

dans une « logique de spécialisation », qui se caractérise par « une forte propension à la sélection et à la séparation des cercles de sociabilités accompagnant la coloration quasi exclusive d'un cercle de relations par une activité spécifique ».

Moins qu'aux espaces spécifiquement dédiés à la pornographie (librairies érotiques, sex-shops, salons de l'érotisme, plateformes de visionnage et de chargement de contenus pornographiques en ligne), ce sont les groupements informels de consommateurs de pornographie, du groupe de pairs au forum de passionnés, auquel ce chapitre s'intéresse. Les analyses reposent sur deux types de matériaux ethnographiques. D'une part ce que me disent les enquêtés des sociabilités qu'ils construisent (ou non) à travers la pornographie. D'autre part, les formes de sociabilité qui sont réactualisées par la relation d'enquête elle-même. Ce double usage de l'entretien ethnographique permet de mettre en évidence deux dynamiques contradictoires à l'œuvre dans les sociabilités hétérosexuelles masculines qui se nouent autour de la pornographie : l'émergence d'un sentiment de complicité hégémonique orienté vers le maintien de l'ordre du genre (partie A) et une hiérarchisation des masculinités qui repose sur la dévalorisation de la masturbation pornographique (partie B). La partie C montre enfin comment les forums de fans, les sites de rencontre gay ou les projections militantes transpédégouine* permettent, par contraste avec les sociabilités masculines hétéronormatives, l'émergence d'une parole à la première personne sur les fantasmes pornographiques.

A - Désir homosocial masculin et complicité hégémonique

Cette première partie propose une analyse critique du plaisir de parler de pornographie hétérosexuelle « entre hommes » et soumet à la discussion un nouveau concept : la « complicité hégémonique », à travers lequel il s'agit de penser ensemble les dimensions affectives et politiques de la complicité qui tend à se nouer au sein de ces conversations « entre hommes¹ ».

Au sens affectif de *connivence*, la complicité se réfère aux performances corporelles et langagières de la masculinité qui mettent en circulation des affects positifs (se sentir à son aise, décontracté, relâché), permettant aux participants à l'échange de ne pas être sur la défensive et de profiter pleinement du moment. À ce plaisir et cette joie de partager un moment « entre hommes » s'oppose le féminisme, discrédité car « rabat-joie² ». Au sens politique de *collusion*, la complicité se réfère alors aux mécanismes d'invalidation des expériences et des points de vue féminins et féministes à l'œuvre dans cette sociabilité « entre hommes ».

La « complicité hégémonique » désigne ainsi le processus de production d'un espace conversationnel où s'articulent des affects et des discours orientés vers le maintien d'un ordre du genre hiérarchisant et excluant, et auquel l'intervieweur, lorsqu'il « passe » pour un pair, participe plus ou moins activement et consciemment, y compris lorsqu'il adopte une posture « passive » d'écoute.

1) Un lieu commun de la camaraderie masculine

La consommation de pornographie hétérosexuelle tend à être spontanément abordée dans les entretiens à la fois comme un besoin sexuel et comme une « culture commune³ » à tous les hommes, non sans effets d'essentialisation de la masculinité. Avec la majorité des enquêtés masculins, la pornographie émerge dans les entretiens comme une préoccupation masculine : « tous les hommes sont un peu obsédés par ça, non ? » (Marc, bisexuel, 47 ans, ingénieur informatique). La présentation de soi en tant que « passionné » de pornographie que j'adopte

¹ À travers l'usage des guillemets, il s'agit de ne pas considérer comme *a priori* évident qu'il s'agit d'une interaction entre hommes et de s'intéresser aux normes de genre et de sexualité qui sont réaffirmées dans la qualification de l'interaction par les participants.

² Ahmed Sara, « Les rabats-joie féministes (et autres sujets obstinés) », *Cahiers du genre*, n° 53, 2012, p. 77-98.

³ J'emprunte cette expression à Maigret Éric et Macé Éric (dir.), *Penser les médiacultures. Nouvelles pratiques et nouvelles approches de la représentation du monde*, Paris, Armand Colin-INA, 2005, p. 10.

pour construire une relation d'enquête « horizontale » (voir chapitre 4) amène la majorité des spectateurs hétérosexuels à présupposer que ma passion se dirige vers les corps féminins de la pornographie hétérosexuelle. Au début de notre entretien à son domicile, alors que je demande à Alain (53 ans, hétérosexuel, célibataire, régisseur cinéma) de revenir sur les découvertes et passions pornographiques qui ont jalonné sa trajectoire de spectateur, il s'exclame :

Qui m'ont passionné ? Brigitte Lahaie ! Elle m'a passionné. Ses seins m'ont passionné [rit]. Son cul aussi [sourit]. Et puis la femme quoi. La femme. Il n'y a pas que le cul dans la vie, il y a les seins aussi [sourit] ! Voilà ce que j'en pense. Une très belle femme avec des seins moches, moi je m'excuse, mais c'est rédhitoire [sourit à nouveau]. (Alain)

Le plaisir de voir le corps de belles femmes émerge dès le début des entretiens avec la majorité des hommes hétérosexuels comme un *lieu commun* de la camaraderie masculine, au sens d'un goût présupposé commun à tous les hommes. Les mises en scène de l'appétence sexuelle, de l'enthousiasme ou de l'ironie, à travers des sourires, des rires et des exclamations, inscrivent les images pornographiques dans une économie du « désir homosocial ». Chez Eve Sedgwick, le « désir homosocial » n'est pas un « désir » au sens psychanalytique de « choix de l'objet érotique », mais plutôt – pour rester dans le vocable psychanalytique – une « libido » : une « envie » et un « plaisir » d'être entre hommes. En adoptant cette perspective sedgwickienne, il s'agit d'envisager le partage de pornographie comme « une force affective ou sociale, une colle [...] qui façonne¹ » les relations entre hommes. À travers la franche rigolade, le plaisir masculin de voir le plaisir féminin se transforme en un plaisir commun, en une communion masculine.

Cette force motrice de la pornographie hétérosexuelle – sa capacité à rapprocher, à créer de la connivence – doit d'abord être replacée dans une temporalité et une spatialité sociales. Vincent (30 ans, hétérosexuel, en couple, cadre commercial) ne parle de ses goûts pornographiques qu'au sein de son groupe d'amis d'enfance, avec qui il a découvert la pornographie à l'adolescence, puis « appris à draguer les filles ». Ils sont aujourd'hui tous les quatre en couple hétérosexuel :

On est partis la dernière fois en week-end, entre potes. On était tous les quatre. On en a parlé dans la voiture. C'est un sujet... on va pas dire de préoccupation, mais d'intérêt [il rit]. C'est vrai que c'est toujours des moments marrants. À un moment, il y en a un qui fait [intonation plus grave] « Bon les gars, c'est quoi les nouveaux sites ? » L'idée c'était un peu « On n'est pas là que pour boire des bières, il est temps de lâcher de l'info ! » (Vincent)

¹ Sedgwick Eve Kosofsky, *Between Men: English Literature and Male Homosocial Desire*, New York, Columbia University Press, 1985, p. 2 : « the affective or social force, the glue, even when its manifestation is hostility or hatred or something less emotionally charged, that shapes an important relationship ».

Associé à la bière, aux rires, au départ en week-end, le porno apparaît, pour ces jeunes actifs diplômés issus des classes moyennes et supérieures, comme une forme d'évasion par rapport à la routine de la vie quotidienne. Dans un contexte où la pornographie est souvent l'objet de discorde, ou du moins d'un silence pesant, au sein du couple (voir chapitre 6), la pornographie fait l'objet d'une sociabilité « entre potes » où l'on peut se relâcher, se détendre et mettre en scène un désir masculin décomplexé que l'on réserve aux contextes homosociaux et que l'on évite dans les contextes mixtes, en présence de femmes et, en particulier, des compagnes. Le plaisir lié au partage de pornographie entre hommes est ici un plaisir d'être sans les femmes, dans un espace et dans un temps limité. Il s'agit alors d'un moment de relâchement non seulement par rapport aux contraintes du travail salarié, mais également par rapport à celui du travail de reproduction sociale. Pierre (44 ans, hétérosexuel, célibataire, cuisinier), passionné de pornographie, porte un regard amusé sur ce double jeu des hommes en couple :

Mon voisin, qui vient de temps en temps chez moi, je lui dis « Ah tiens j'ai reçu des nouvelles vidéos ! », il reste une heure à la maison, parfois on fume un joint, et puis des fois il me dit : « Oh putain, elle est belle ! » Alors lui est marié, il a un gamin. Il me dit « Oh je te le prendrai bien ! » Alors je lui demande « Je te le mets sur quoi ? » Là il réfléchit, non pas sur quoi il va le mettre – parce qu'il sait très bien que je peux lui prêter une clé USB – mais c'est surtout comment il va ne pas se faire gauler [il rit] ! (Pierre)

Observateur attentif des différences de comportement de ses amis en couple en fonction des situations, homosociales ou mixtes, Pierre tourne en ridicule ce double jeu :

Devant sa copine c'est « ouais, c'est dégradant » et tout. Mais par derrière c'est « Dis donc Pierre, ouah cette scène... ! » Il y a un côté caché, sournois. Les mecs disent que c'est pas bien devant leur copine pour faire bonne figure. Et puis par derrière, ils aimeraient bien se branler de temps en temps devant un film porno. (Pierre)

Il s'agit ainsi de partager plusieurs choses au cours de ces échanges entre hommes. Tout autant que des vidéos (sous la forme de DVD, de liens vers des pages web ou de noms d'actrices), il s'agit de partager des émotions (l'enthousiasme pour telle ou telle actrice, le plaisir que l'on éprouve à la vision de telle ou telle image) et de partager un point de vue commun sur le monde (celui des hommes attirés par les corps de femmes). Si ces conversations pornographiques sont souvent associées à la descente de quelques bières (dans le cas de Vincent), au partage d'un joint ou à une conversation sur le foot (dans le cas de Pierre), c'est que les affects qu'elles mettent en circulation participent de l'émergence de sentiments similaires : la détente et la camaraderie. À l'instar de celui produit par les

substances psychotropes¹ (la bière de Vincent, le joint de Pierre ou de Nicolas), le partage du plaisir pornographique, par les affects positifs (« se marrer », « déconner », « chambrer ») qu'il met en circulation, participe de la production d'un sentiment d'appartenance. Les positions dans la structure des rapports de classe d'Alain (régisseur cinéma après avoir été ouvrier non-qualifié), de Pierre (cuisinier dans un restaurant, après avoir été restaurateur à son compte) et de Vincent (cadre commercial après avoir fait une école de commerce), aussi différentes soient-elles, les placent dans un rapport analogue à cet objet culturel « populaire » : il s'inscrit dans la valorisation plus large de loisirs « sans prise de tête ». La production de la complicité masculine à l'œuvre dans les usages du porno ne peut en fait pas se comprendre indépendamment de la dynamique culturelle des rapports de classe.

2) Un sentiment masculin de libération sexuelle

L'humour sexuel dans un espace homosocial masculin confiné est un marqueur de sociabilité populaire². Parallèlement, Laura Kipnis insiste sur le fait que reconnaître que « la pornographie est tout en bas de ce système de classe qu'est la culture, au sommet duquel se trouvent les formes culturelles *a priori* réservées aux élites culturelles et économiques », ne doit pas revenir à « dire que les classes populaires sont particulièrement consommatrices de pornographie, mais plutôt [à] avancer que, dans la mesure où le porno est considéré comme inférieur culturellement, il se trouve *associé* aux traits des classes populaires³ ». Autrement dit, il s'agit de ne pas confondre la position des spectateurs dans les rapports de classe de la connotation culturelle de leurs pratiques. Cette distinction permet de comparer les différentes implications genrées, en fonction de la position dans les rapports de classe, du fait que la production de la complicité passe notamment, dans les conversations entre hommes sur la pornographie, par la mise en scène de soi comme défiant la norme de bienséance bourgeoise.

¹ Sur la production du sentiment de communauté par l'usage de psychotropes et l'intensification de la sensation, voir : Gaissad Laurent, « La démente ou la dépense ? Le circuit festif gay entre consommation et consommation », *Ethnologie française*, vol. 43, n° 3, 2013, p. 409-416.

² Bozon Michel, « La fréquentation des cafés dans une petite ville ouvrière. Une sociabilité populaire autonome ? », *Ethnologie française*, vol. 2, 1982, p. 138.

³ Kipnis Laura, « Comment se saisir de la pornographie ? », in *Cultures pornographiques. Anthologie des porn studies*, Paris, Éditions Amsterdam, 2015, p. 40. C'est l'auteure qui souligne. J'ajouterai que les connotations culturelles associées aux consommateurs de pornographie travaillent également les sciences sociales. Ainsi, lors de ma première présentation universitaire, basée sur mon enquête de master 2 auprès de spectateurs et spectatrices de porno gay pouvant majoritairement être rattachés aux classes moyennes et supérieures, un professeur de sociologie m'a fait le reproche de ne pas m'être entretenu avec de « vrais » consommateurs, en invoquant la figure du « camionneur » et de ses « calendriers de *pin-ups* ».

La mobilisation du plaisir pornographique pour créer du lien social entre hommes, apparaît dans le récit de Gérard (62 ans, hétérosexuel, célibataire, inspecteur de police à la retraite) des moments de convivialité informelle avec ses collègues policiers dans les années 1970, âge d'or des salles de cinéma pornographiques :

À l'époque, les gens n'auraient pour rien au monde avoué qu'ils en avaient vu. Alors qu'en fait, presque tout le monde est allé en voir [rit] ! Avouer qu'on regardait du porno, qu'on allait voir du porno, c'était pas facile ! Bien qu'un peu moins, c'est encore comme ça aujourd'hui. [...] Dans mon travail – vous savez, les discussions de flics, c'est pas toujours d'un très haut niveau – je me souviens d'un collègue, une discussion le samedi à la cantine, qui demandait « Alors, qui est allé en voir ? » C'était un collègue qui était près de la retraite, qui avait plus de cinquante ans, qui y était allé. Je me souviens très bien de son expression quand il a dit « Eh ben moi je vais en voir, et ça me fait bander ! » [nous rions] Alors là, je me suis dit, si lui va en voir, il faut que j'aille en voir aussi [il continue à rire] ! (Gérard)

L'évocation dans le cadre de la relation d'enquête de ce rire jadis partagé par Gérard réactualise le rire et recrée de la convivialité et de la connivence masculine dans un nouveau contexte homosocial. Le plaisir de parler de pornographie apparaît dans cette anecdote comme un plaisir de transgresser la norme de pudeur qui voudrait que l'on ne parle pas de ses érections en public. L'irruption du pénis – « ça m'a fait bander ! » – du collègue de Gérard dans ce moment de repos et de convivialité entre collègues policiers¹, appelle le rire par la transgression de cette norme.

Une autre facette de cette « libération » masculine à l'œuvre dans les conversations pornographiques est la présentation de soi comme sexuellement « ouvert » et « décomplexé ». Parler de pornographie avec un jeune sociologue s'avère propice à la stylisation de soi comme non conventionnel. Dans la première phase biographique de l'entretien, Adrien (29 ans, hétérosexuel, célibataire, artiste plasticien) se présente comme quelqu'un de « libre », qui s'efforce de « casser les carcans », qui « essaye d'être [lui]-même » en faisant fi des « conventions ». Adrien reprend ici les conceptions modernes de l'individu et de l'artiste, portées historiquement par la bourgeoisie, comme affirmation de soi contre la société². Cette présentation de soi comme « libéré des conventions » peut paradoxalement être envisagée

¹ Sur ces temps de relâchement dans le travail policier, voir : Pruvost Geneviève, « Le hors-travail au travail dans la police et l'intérim », *Communications*, vol. 89, n° 2, 2011, p. 159-192.

² Dans son analyse de la trajectoire sociale de Mozart, Norbert Elias montre d'ailleurs que l'affirmation de son individualité (bourgeoise) créatrice (de « génie ») contre les conventions aristocratiques était notamment incarnée par son « besoin quasiment irrépressible de débiter les grossièretés et les obscénités qui lui viennent à l'esprit ». Elias Norbert, *Mozart. Sociologie d'un génie*, Paris, Seuil, 1991, p. 152.

comme tout à fait conventionnelle si on les resitue par rapport à l'injonction néolibérale à l'« émancipation » sexuelle¹.

Cette masculinité « libérée » performée prend une connotation spécifiquement masculine à travers la qualification de soi, de l'enquêteur et de l'interaction comme « cool ». Louis (30 ans, hétérosexuel, célibataire, ingénieur informatique) me qualifie par exemple à plusieurs reprises de « cool » au cours de l'entretien, par opposition aux personnes – notamment « les féministes » – avec qui il lui est difficile de parler de pornographie. Cette définition antiféministe de la « *coolness*² » s'articule à des attitudes corporelles (écarter les jambes) et langagières (parler fort, couper la parole, se lancer dans de longues tirades) d'occupation masculine de l'espace de l'entretien. Alain (53 ans, hétérosexuel, célibataire, régisseur cinéma) insiste quant à lui sur son côté « baroudeur » (mot qui résonne avec sa passion pour la moto) et sa détestation du « puritanisme » et de la censure. C'est ici le modèle de masculinité populaire du motard hors-la-loi³ qui est mobilisée pour se « libérer » des conventions bourgeoises.

3) Un public aveugle à sa position dominante

La camaraderie masculine qui émerge lors de ces entretiens produit de l'aveuglement quant à la position dominante dans les rapports de genre. La dynamique des extraits d'entretien que nous venons d'examiner ne trace en effet pas les contours d'un public « alternatif », mais plutôt du public standard – hétérosexuel, masculin et doté d'un pénis à masturber – auquel s'adresse conventionnellement la pornographie hétérosexuelle androcentrée.

Une première dimension de cet aveuglement concerne le caractère spécifiquement hétérosexuel de cette camaraderie masculine. Le mot « hétérosexuel » fait l'objet d'un silence assourdissant au cours de la majorité des entretiens réalisés avec des hommes hétérosexuels⁴. Ce sont ensuite les contours masculins de cette sociabilité qui peinent à être interrogés.

¹ Scott Joan, « Émancipation et égalité : une généalogie critique », *Contretemps.eu*, 2014.

² Sur le lien entre *coolness*, masculinité et rapports de race aux États-Unis, voir hooks bell, *We Real Cool: Black Men and Masculinity*, New York et Londres, Routledge, 2004.

³ Sur le lien entre la subculture des motards, la masculinité et les rapports de classe, je renvoie au chapitre 3 « Vivre vite et mourir jeune » de Connell Raewyn, *Masculinités. Enjeux sociaux de l'hégémonie, op. cit.*, p. 95-130.

⁴ Le chapitre 10 analyse ce silence. Sur l'invisibilité de la norme hétérosexuelle, voir également Newton Esther, « My Best Informant's Dress: The Erotic Equation in Fieldwork », in *Margaret Mead Made Me Gay: Personal Essays, Public Ideas*, Durham, Duke University Press, 2000, p. 243-257. Halperin David, *Saint Foucault*, Paris, Epel, 2000. Katz Jonathan Ned, *L'Invention de l'hétérosexualité*, Paris, Epel, 2001.

Une des expressions les plus éloquentes du faible degré de réflexivité sur la non-mixité masculine est advenue lors d'un moment d'incompréhension en début d'entretien avec Bertrand (42 ans, hétérosexuel, célibataire, petits boulots). Alors que je précise le périmètre de mon enquête en expliquant que « je travaille sur les usages du porno par les hommes, mais [que] je fais aussi quelques entretiens avec des femmes », Bertrand me répond « Mais les femmes, c'est des actrices ou... ? » Par réflexe et dans le tâtonnement des premiers échanges entre enquêteur et enquêté, Bertrand assimile ainsi les femmes au rôle d'actrice, c'est-à-dire, du point de vue de la réception, au rôle d'objet de séduction plutôt que sujet de désir et *alter ego* avec qui partager ses goûts. Pierre, un des « piliers » du forum La Cochonne, relate les stratégies que les internautes femmes mettent en place pour participer aux conversations numériques sur ce forum sans pour autant se « faire emmerder » par une armée de séducteurs :

Des femmes qui se présentent avec des pseudos d'hommes¹ pour ne pas se faire emmerder, c'est arrivé aussi. Parce que dès qu'une fille se présente avec un pseudo de fille, tous les mecs sont là « Bienvenue, etc. » [mime une attitude sexuellement intéressée]
 - Des femmes avec des pseudos d'hommes, c'était courant ?
 - Il y en a eu quelques-unes. Mais le plus souvent, il n'y avait qu'un petit groupe de personne qui le savait « Ah tiens tu sais qu'un tel, c'est une nana ? » Mais ça restait entre nous. Ça restait privé. (Pierre)

Les hommes hétérosexuels constituent ainsi le seul public de la pornographie pouvant vivre ses frontières sexuelles et de genre sur le mode de l'évidence. Cette évidence de la non-mixité peut être pensée comme un privilège spécifique des spectateurs en position sociale dominante, « par et pour » qui sont pensés les produits culturels qu'ils s'approprient. Cela n'implique pas que cette sociabilité soit inaccessible depuis une autre position d'enquête², mais le fait de « passer³ » pour un pair donne ici à l'enquêteur un accès naturalisé à cette forme interactionnelle⁴.

¹ Le choix d'un avatar masculin par des femmes pour éviter le harcèlement sexiste est une pratique courante dans les espaces de sociabilité numérique, comme les forums de discussion ou les jeux vidéos en ligne. Voir Lignon Fanny (dir.), *Genre et jeux vidéos*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 2015.

² Le récit ethnographique de Mélanie Gourarier montre qu'une enquêtrice peut se voir attribuer des positions masculines au sein d'un monde homosocial masculin : Gourarier Mélanie, « Négocier le genre ? Une ethnologue dans une société d'hommes apprentis séducteurs », *Journal des anthropologues*, n° 124-125, 2011, p. 159-178. Gourarier Mélanie, « Séduire les femmes pour s'apprécier entre hommes. Une ethnographie des sociabilités masculines hétérosexuelles au sein de la Communauté de séduction en France », thèse, Paris, EHESS, 2012, p. 111 et suivantes.

³ Je me réfère ici à la notion de passing telle qu'elle est discutée dans les *trans studies*, voir Stone Sandy, « The Empire Strikes Back: A Posttranssexual Manifesto », in Kristina Straub, Julia Epstein (dir.), *Body Guards: The Cultural Politics of Gender Ambiguity*, Londres et New York, Routledge, 1991, p. 280-304.

⁴ Béatrice Damian-Gaillard et Mathieu Trachman montrent comment les propos tenus par les mêmes enquêtés – des journalistes de la presse porno – diffèrent selon qu'il s'agit d'une enquêtrice ou d'enquêteur : Damian-Gaillard Béatrice et Trachman Mathieu, « Le sexuel, le savant et le vulgaire. Retour sur deux enquêtes sur la

4) Les injonctions contradictoires faites aux femmes

Se démarquant d'une attitude qu'il juge contraire à l'esprit universaliste du forum, dont la vocation est de réunir tous les passionnés de pornographie, au-delà des différences¹, Pierre met un point d'honneur à préciser qu'il n'a jamais tenté de séduire les forumeuses. Il relie ce refus personnel de la séduction à un principe plus large, selon lequel ce forum n'est pas un lieu de drague et doit rester un espace d'échange consacré au partage d'une passion commune :

Quand j'organisais des dîners à Paris, on trouvait toujours des hébergements chez les uns et les autres. Il n'y avait pas de drague. Les nanas, quand elles sentent la drague, elles ne viennent pas. Elles ne sont pas là pour ça. Elles sont là pour parler du X. Alors t'as eu des petites nanas qui passaient pour allumer. Mais ça, tu le sentais tout de suite, et tu laissais passer. Moi je ne souhaitais pas spécialement le bonjour aux nanas : « Cochons avant tout ! » J'ai jamais été sur ce forum pour draguer. [...] On a toujours dit que c'était pas un site de rencontre. D'ailleurs, de ce que j'en sais – et je connais pas mal de monde – il n'y a pas eu de Cochons et de Cochonnes qui soient sortis ensemble. [...] Ça m'est arrivé d'inviter des femmes du forum au restaurant, mais en tant que spectatrice hein, il n'y avait pas de drague là-dessous. J'ai vraiment jamais essayé de la séduire. Pour moi, c'était pas un forum de rencontre sexe (Pierre).

Pierre pose le partage de la passion pour la pornographie et la recherche de partenaires sexuels comme deux pratiques numériques qui doivent rester strictement séparées pour qu'un forum de passionnés de pornographie perdure. Ce principe s'applique aussi bien aux hommes qu'aux femmes : Pierre se montre très critique envers les « allumeuses » dont les passages épisodiques sur le forum viendraient en troubler la quiétude. La conception que Pierre a du forum La Cochonne contraste avec les usages qui sont faits des sites Bareback Zone et Gay Romeo, que les gays et bisexuels interrogés investissent aussi bien pour draguer, que pour télécharger des vidéos pornos ou échanger des histoires érotiques avec d'autres internautes². Ce rôle du « bon fan », mu par une pure volonté de partager sa passion pour la pornographie et dénué de toute motivation sexuelle, ne peut pas en réalité être endossé par les gays et les femmes, dont la présence est vécue comme « sexuelle » : la présence d'hommes gays (homo)sexualise cet univers homosocial, là où la présence de femmes est l'objet d'un regard (hétéro)sexualisant de la part des forumers masculins. Si le forum se veut en principe « ouvert à tous », il exclut en pratique les femmes en les plaçant face à une injonction

pornographie », in Christine Guionnet, Sophie Rétif (dir.), *Exploiter les difficultés méthodologiques*, Rennes, PUR, 2015, p. 47-66.

¹ Les forumers interrogés sont en mesure de citer un homme gay et une femme hétérosexuelle participant actuellement au forum, sur plusieurs centaines d'inscrits et plusieurs dizaines de membres actifs.

² Sur la continuité entre sites de rencontre et plateformes pornographiques, voir Pailler Fred, « Qu'est-ce qu'un site de rencontre ? », *Politiques des affects [en ligne]*, 2014.

contradictoire : accepter d'être sexualisées sans pour autant instaurer des rapports de séduction.

Une seconde injonction contradictoire faite aux femmes qui souhaitent participer à ces échanges est de parler le langage de la pornographie sans pour autant être vulgaires. Le double standard, selon lequel un comportement sexuel n'est jugé « immoral » que lorsqu'il est le fait d'une femme, se déploie ici sur le terrain du langage pornographique. Le forum La Cochonne, comme son nom l'indique, est un espace où parler avec un langage « cochon » est normal et ne fait pas du locuteur un « pervers », au sens médical et péjoratif du terme. S'il dit défendre et valoriser la participation des femmes au forum, l'engagement de celles-ci sur le territoire du langage « cochon » est en revanche déploré comme un manque de féminité :

On a eu une nana qui avait vraiment un langage de charretier. Même moi, ça me... Pour moi, là, il n'y a vraiment plus de féminité... Mais ce n'est que mon point de vue. Elle parlait vraiment comme un mec... Non, moi, ça, ça me... [s'arrête] Autant une nana qui te dit « Vas-y bourre moi ! Salaud ! Enfile-la moi » pendant l'acte, à la limite, pourquoi pas. Ou qui aime se faire traiter de « salope », de « grosse pute », why not. Mais arriver sur un forum avec un langage de charretier, ça me gêne. Je trouve que... Ben justement, il y a un côté féminité/masculinité qui est différent. Mais peut-être que les petites nanas qui n'ont pas d'éducation elles parlent comme des mecs hein. Mais c'est pas des gens que je fréquente. (Pierre)

Le langage pornographique des femmes est ici accepté tant qu'il s'inscrit dans une performance de la féminité « salope », c'est-à-dire tant que les femmes restent du côté d'objet du désir (position codifiée comme féminine) et non du côté de sujet du désir (position codifiée comme masculine). Pierre peut apprécier la performance de « grosse pute » ou de la « salope » dans la mesure où celle-ci s'inscrit pleinement dans l'économie genrée du désir¹ de la pornographie hétérosexuelle conventionnelle. Un « langage de charretier » est en effet un langage qui masculinise. On retrouve ici un mécanisme par lequel la masculinité est affirmée et essentialisée à travers le recours à un stéréotype de la masculinité ouvrière alors que la féminité est essentialisée et enjointe à la retenue à travers le recours à un modèle de féminité bourgeoise².

L'exclusion des femmes de ces pratiques de partage de pornographie passe par la formulation d'injonctions contradictoires : si les hommes interrogés disent valoriser la participation des femmes à ces conversations, ils insistent sur le fait qu'elles doivent

¹ J'emprunte l'expression de Damian-Gaillard Béatrice, « L'économie politique du désir dans la presse pornographique hétérosexuelle masculine française », *Questions de communication*, n° 26, 2014, p. 39-54.

² L'hyperbolisation de la féminité par la connotation bourgeoise et de la masculinité par la connotation ouvrière est d'ailleurs un scénario courant dans la pornographie hétérosexuelle française.

s'intégrer au monde – hétérosexuel masculin – des consommateurs de pornographie sans pour autant adopter une attitude masculine ou devenir l'objet du désir sexuel masculin. Cela explique qu'aucune forumeuse ne soit portée par les hommes interrogés au panthéon des « piliers » du forum, ces fans qui incarnent « l'esprit cochon ». Cela explique également que, selon les informations fournies par Pierre, les femmes qui assistent aux rencontres hors lignes entre membres du forum (par exemple aux dîners qu'il organise) sont soit des actrices pornographiques soit des « femmes de » Cochon en relation libertine qui viennent accompagnées de leurs maris.

Il existe également une forme plus directe d'exclusion des femmes : l'insulte hétérosexiste. Le récit de Sylvie (30 ans, en couple, standardiste téléphonique) femme bisexuelle évoluant principalement en milieu hétérosexuel, articule une forme de stigmatisation spécifiquement sexiste des femmes qui consomment ouvertement de la pornographie :

Quand j'étais célibataire, non, c'était pas difficile du tout à assumer. Pour les gars qui me connaissaient, j'étais une salope qui s'assume. Par contre, dès qu'on est... dès qu'on se range avec quelqu'un, là il faut se tenir à carreau quoi, sinon on est montrée du doigt. On peut pas être libérée comme avant. Ou alors faut que ce soit un accord dans le couple, mais dans ce cas-là ça doit rester privé... parce que les gens ils ont tellement vite fait de te montrer du doigt ou te mettre des étiquettes. (Sylvie)

Lorsqu'elle était célibataire, Sylvie retournait volontiers le stigmate sexiste en se définissant comme une « salope qui s'assume ». En revanche, depuis sa mise en couple hétérosexuel, un contrôle social plus fort s'exerce sur elle. Elle a alors abandonné sa sexualité multipartenaire et ne parle plus publiquement de ses pratiques pornographiques, afin de ne pas être « montrée du doigt » et de ne pas mettre en danger son couple, étant donné qu'elle essaie de « construire quelque chose » avec son conjoint.

5) Le discrédit des points de vue féminins et féministes

Ces mécanismes d'exclusion tacite des femmes s'articulent au discrédit, à l'intérieur de ce monde homosocial masculin, des points de vue féminins et féministes.

Un tel discrédit est formulé par Louis (30 ans, hétérosexuel, célibataire, ingénieur) à travers l'opposition entre deux catégories de femmes : à la minorité de femmes « cool » avec qui il parvient à instaurer un rapport de séduction à travers une conversation sur les fantasmes pornographiques, s'oppose une majorité de femmes « prise de tête » avec qui il serait impossible d'en discuter.

Un jour, bêtement, j'en ai parlé [de son goût pour le bukkake¹] avec une nana, qui était féministe et qui m'a fait « Ah mais c'est simple, t'as envie de dégrader la femme ? tu veux être fort ? tu veux... [s'arrête] ». Alors là je me suis dit, j'en ai marre, je ne parlerai plus jamais de ça avec une nana... une nana qui n'est pas l'aise dans ses baskets... parce que c'est toujours le même truc, ça n'avance pas. [...] Et puis parler de cul devant certaines nanas... (Louis)

Si Louis ne parvient pas à avoir de conversations sur la pornographie avec cette seconde catégorie de femmes, c'est parce qu'elles sont « mal à l'aise dans [leurs] baskets ». La problématisation féministe des rapports de pouvoir qui traversent les fantasmes pornographiques androcentrés est ainsi ramenée au corps ou à la psychologie de celles qui en sont porteuses : le problème ne se situerait pas dans les images mais dans les corps qui les critiquent². En commentant quelques instants plus tard une autre scène pornographique, Louis emphatise encore davantage la conflictualité entre ses fantasmes pornographiques et la critique féministe :

Tu fous une nana féministe devant ça [une scène de gang bang³], soit elle s'ouvre les veines, soit elle ouvre les veines du mec qui à côté d'elle, ou elle le jette par la fenêtre ! (Louis)

Parler de pornographie hétérosexuelle, c'est parler d'un divertissement qui fait l'objet d'un investissement critique par le féminisme. Partager un moment « entre hommes » et « sans les femmes » prend alors une dimension toute particulière lorsqu'il s'agit de pornographie : il s'agit également de profiter à fond du plaisir d'en parler à l'abri du jugement des femmes et des féministes.

La récurrence de la qualification du féminisme comme « prise de tête » par Louis (ingénieur en informatique), Laurent (cadre commercial), Pascal (attaché commercial) et Pierre (cuisinier) peut également faire l'objet d'une analyse en termes de rapports de classe. Le dénigrement du féminisme est également ici un antagonisme entre les fractions « intellectuelles » et « non-intellectuelles » des classes moyennes (« professions intermédiaires commerciales » contre « professions intermédiaires de l'enseignement ») et supérieures (« cadres d'entreprise » contre « professions intellectuelles et artistiques »).

¹ Dans le contexte de la pornographie hétérosexuelle, un *bukkake* désigne une séquence d'éjaculation de plusieurs acteurs sur le corps de l'actrice et de préférence sur son visage.

² On retrouve ici un mécanisme antiféministe analysé par Sara Ahmed selon lequel, dans la dénonciation féministe du problème du sexisme, c'est le féminisme qui en vient à être considéré comme la source du problème. Ahmed Sara, *Willful Subjects*, Durham, Duke University Press, 2014.

³ Dans le contexte de la pornographie hétérosexuelle, un *gang bang* désigne une scène où une seule actrice a des rapports sexuels avec un grand nombre d'hommes.

Si la complicité masculine qui s'est instaurée avec les enquêtés gays ne prend pas sens par rapport à l'absence de conjointes, celle-ci tend également à se construire sur des formes de dénigrement des points de vue féminines et féministes. Dans le discours de Laurent (gay, 42 ans, cadre commercial), amateur de représentations pornographiques de la masculinité hétérosexuelle, ce sont également les femmes qui critiquent les représentations « machistes » de la masculinité, qui apparaissent comme les trouble-fêtes :

- Il y a une critique féministe du porno hétéro qui dit que c'est un genre filmique fait par et pour les hommes, au détriment des femmes. Tu en penses quoi de ça ?

- *C'est ça qui est bien. Pas que ce soit fait au détriment des femmes, mais qu'il y ait cette vision on va dire très très très machiste de la vidéo, moi, ça m'arrange ! C'est ce qui m'excite ! Est-ce que vraiment les femmes ont besoin de critiquer ce genre de trucs ? [...] Heureusement qu'il y a cette vision dominant/dominé et mâle/femelle. Je trouve ça... ça m'arrange. Dans le cinéma hétéro ça m'arrange, parce que ça m'excite.*

- Oui, je peux comprendre ton point de vue. Mais le point de vue féministe, t'en penses quoi ?

- *Disons qu'il faut pas se limiter, c'est sûr à ce genre de... Mais dans la sexualité, il y a aussi ce genre de... Comme il y a des... Ça fait partie de... C'est certes une vision caricaturée des rapports humains. Mais c'est une des visions. Qui est majoritaire. L'homme étant machiste et aimant dominer les femmes, eh ben... Donc je sais pas. J'ai pas trop d'avis.*

- Ça t'arrive de discuter avec des amies femmes qui regardent du porno ?

- *Non. J'ai déjà très très peu d'amies femmes. (Laurent)*

La présence masculine rassurante de l'intervieweur réactualise ce plaisir. La pornographie apparaît ainsi comme un thème de conversation qui permet de réactiver une camaraderie masculine ou, plus précisément, une complicité hégémonique qui mêle connivence affective (le plaisir d'être entre hommes) et collusion idéologique (les discours antiféministes).

B - La régulation sexuelle de l'homosocialité masculine

Nous venons de voir que la pornographie hétérosexuelle peut être vectrice de complicité masculine. Il s'agit dans un deuxième temps d'examiner les formes d'infériorisation et de marginalisation dont font l'objet ceux qui, au sein de ces sociabilités masculines hétéronormatives, sont assimilés à des « pervers », des « frustrés » ou des « obsédés ».

1) Masturbation collective et conjuration de l'homoérotisme

Les spectateurs hétérosexuels interrogés envisagent de manière unanime le visionnage collectif de pornographie comme une pratique spécifiquement et exclusivement adolescente. Se basant sur une enquête effectuée auprès de spectateurs âgés de la vingtaine à la soixantaine, cette thèse n'est pas en mesure d'analyser en tant que tels les usages adolescents de la pornographie. Il s'agit en revanche d'examiner la manière dont des hommes hétérosexuels adultes parlent, le plus souvent avec embarras, de la masturbation entre garçons. Le partage de magazines ou de cassettes VHS pornos apparaît dans leur récit comme une pratique adolescente « normale », devenue à l'âge adulte quelque peu « anormale » et dont il convient désormais de relativiser l'importance et la signification. Voici la manière dont Nicolas (en couple, 29 ans, ingénieur de la vision) évoque cette pratique adolescente :

Surtout à l'adolescence, vers quatorze, quinze, seize ans, c'était un truc qui était normal, comme pour des jeunes mecs de cet âge-là : on se prêtait des vidéos, on achetait des magazines, on les volait quand les mecs voulaient pas les vendre [il rit]. [...] C'était plus histoire de montrer... C'était plus un aveu de virilité, de dire voilà [pause, bombe le torse], il y avait un côté comme ça. On aimait bien voir des nanas à poil, c'est sûr que c'est un truc qu'on aimait bien, mais c'était pas... j'aurais pu m'en passer. C'était plus « Ah ben tiens, regarde, j'ai ce magazine-là, ou ce film-là ». (Nicolas)

Braver l'interdit parental restreignant l'accès aux images est raconté par Nicolas comme un moyen de s'extraire de l'innocence de l'enfance pour endosser la masculinité plus adulte et plus affirmée du « mauvais garçon ». Il s'agit là de se mettre en scène, « bombant le torse », feuilletant un magazine ou visionnant un DVD porno, « histoire de montrer » que l'on est « un mec ». La pornographie est ici le support de l'expression publique du désir hétérosexuel au sein du groupe de pairs, à travers laquelle les adolescents se valident mutuellement en tant qu'hommes.

Si la pornographie est à l'adolescence la « colle » d'une homosocialité masculine « normale », celle-ci peut devenir à l'âge adulte un objet gluant qui répand le malaise et suscite la suspicion. Les intensités affectives du partage de pornographie entre hommes deviennent alors un danger pour la camaraderie masculine hétéronormative. En ponctuant ses

anecdotes adolescentes d'interjections telles que « c'est sûr... », « c'est plus... » ou « j'aurais pu m'en passer », Nicolas s'efforce de minimiser les conséquences dans le présent de cette promiscuité masculine passée. Ce travail de mise à distance est perceptible dans son récit du film *American Pie* :

- *Ça me parlait à l'époque. Aujourd'hui je pense que ça me parle plus du tout. À part sur les trucs ridicules, qui sont bien ficelés, ça me ferait beaucoup moins rire.*

- *Qu'est-ce qui te parlait dans *American Pie* ?*

- *Euh... ben euh... Qu'est-ce qui me parlait... ? Ben euh... c'est... [...] Justement des fois ça fait rire parce que tu te dis « Ça c'est eux, mais c'est pas moi. » [...] Il y a des situations comme ça qui sont drôles, mais c'est pas non plus... [s'arrête] Je me suis jamais vraiment reconnu là-dedans en fait. (Nicolas)*

Au fil de l'anecdote, Nicolas prend de plus en plus ses distances par rapport aux aventures de Jim, Oz, Kevin et Finch¹ et de leur entrée pataude dans l'hétérosexualité : ce film ne le ferait finalement rire que par distance avec sa condition d'adulte sexuellement mature, voire ne lui aurait en fin de compte jamais « parlé ». Louis (célibataire, 30 ans, ingénieur informatique) énonce de manière plus explicite ce qu'il peut y avoir de sexuellement suspect dans cette promiscuité masculine adolescente :

Par contre, je ne me suis jamais retrouvé... J'ai toujours détesté ça... Je ne me suis vraiment jamais retrouvé, comme j'ai pu entendre, avec des copains, en masturbation collective devant un film. Au contraire, ça me faisait plus chier qu'autre chose que mon cousin soit là quand je me masturbais.

- *Pourquoi ?*

- *Parce que ça me faisait chier. J'avais pas envie. Ça m'excitait pas. Et puis c'est mon truc quoi ! Je préfère me retrouver tout seul. [...] Et puis je pense que j'avais peur de l'homosexualité. Je pense que je n'étais pas, structurellement, homosexuel. Point, c'est tout. Et puis ça me gênait... En fait, ce qui me gêne, c'est de voir les autres. J'aime pas les voir faire des trucs. Ce qui me gênait, c'était le côté un peu « singe testostéroné »... Beuhhh [pousse un cri animal en mimant la masturbation] ! J'aime pas le côté frustré en fait, je déteste ça. (Louis)*

À l'animalité perverse des « singes testostéronés » s'oppose, dans le discours de Louis, la maîtrise adulte de soi. Et si Adrien (célibataire, 29 ans, artiste plasticien) se rappelle avec davantage d'enthousiasme les concours d'éjaculation auxquels il se livrait avec ses copains à l'adolescence, ce sont ses amis adultes qui viennent le rappeler à l'ordre :

On se branlait en cœur en matant les magazines [il sourit]. En faisant des concours à celui qui éjaculerait le moins vite. Ou à celui qui éjaculerait le plus vite. Enfin, comme on peut être quand on a entre 14 et 18 ans quoi ! [...] Pour en avoir parlé avec un ou deux potes, apparemment, c'est pas courant. Mes autres potes m'ont dit plus tard quand je leur ai raconté : « Non mais sérieux ? Vous faisiez ça ensemble !? » Et moi « Ben ouais, on mettait le

¹ Les quatre protagonistes d'*American Pie* (réal. Weitz et Weitz, 1999) qui se sont lancés le pari de perdre leur virginité avec le bac.

film, on était chacun sur un fauteuil ou sur un canapé, avec le rouleau de sopalin ». Et mes autres potes étaient vraiment là « Nan mais sérieux !? » Et moi « Ben chacun s’occupait juste de son engin, hein, mais oui, on se branlait ensemble. » (Adrien)

Face à ce rappel à l’ordre, teinté de suspicion homophobe, Adrien se voit contraint de préciser que « chacun s’occupait de son engin ». L’absence de contact corporel direct entre les participants est ici posée comme la preuve du caractère hétérosexuel de cette pratique¹. La prohibition de l’homosexualité a ainsi pour effet paradoxal de produire des formes autorisées de sexualité entre hommes² – dont les concours adolescents d’éjaculation masculine, par leur célébration de qualités conventionnellement masculines (l’endurance, le contrôle, la puissance, la compétition) sont un bon exemple.

2) Le « frustré » et l’« obsédé » : contre-modèles d’une masculinité « conquérante »

À l’âge adulte, la complicité masculine qui se forme à travers le partage de pornographie passe paradoxalement par la conjuration des figures du « frustré » et de l’« obsédé ». Au-delà des pratiques collectives, c’est toute forme de masturbation pornographique qui tend à être renvoyée à une forme dépréciée d’hétérosexualité masculine. Alors que l’entretien porte sur des pratiques spectatoriennes, certains ont détourné ce dispositif pour recentrer la conversation sur la séduction hétérosexuelle. Éclipser le « consommateur » et mettre en avant le « séducteur » permet de se détourner de la question de la masturbation individuelle pour aborder la question de la « conquête », perçue comme plus gratifiante.

La différence d’âge entre enquêteur et enquêté, associée à la présomption d’hétérosexualité de l’enquêteur, a permis à Louis (célibataire, multipartenaire, 30 ans) et Alain (célibataire, multipartenaire, 53 ans) de me considérer comme un jeune homme auquel il convient de transmettre des savoir-faire. S’il s’adresse à un pair, Louis et Alain ne s’adressent cependant pas à un égal : ils assignent à l’enquêteur le rôle du jeune homme moins expérimenté sexuellement devant lequel on met en scène son expérience et ses conquêtes. Avec Alain (53 ans), cela commence dès le premier contact à la sortie de la station de RER où nous nous sommes donné rendez-vous, pour ensuite faire l’entretien à son domicile. La mise

¹ Dans les pratiques de production pornographique hétérosexuelle professionnelle, c’est également l’absence de contact corporel direct entre acteurs, par exemple au cours d’une double pénétration (deux hommes et une femme), qui garantit l’hétérosexualité à la fois des acteurs et de l’acte filmé : Trachman Mathieu, *Le Travail pornographique. Enquête sur la production de fantasmes*, Paris, La Découverte, 2013, p. 246-258.

² Cette idée est développée dans le chapitre « Toward the Gothic: Terrorism and Homosexual Panic » de Sedgwick Eve Kosofsky, *Between Men, op. cit.*, p. 83-96.

en scène de son look de « baroudeur » – blouson en cuir, tatouages, moustache et cigarette roulée au bec – s’accompagne d’une poignée de main franche et virile. Assis sur les tabourets de sa cuisine américaine, il prend le contrôle de la conversation et m’expose, du haut de son expérience, sa vision « libertine » de la sexualité :

Le cul, ça fait marcher la planète ! Tu peux très bien avoir une relation sexuelle avec ta petite copine et, deux heures après, regarder un bouquin de cul. [...] Il faut jamais que t’oublies que, quand t’es pas avec ta femme, et que t’es avec une autre femme, t’es forcément avec la femme d’un autre [il rit]. [...] Il n’y a plus beaucoup de secrets aujourd’hui. Si tu es un tantinet curieux toi-même, même à l’âge que t’as, tu vois, tu vas à l’ordinateur - je peux te faire une démonstration tout de suite – tu trouves tout de suite tout ce que tu veux. (Alain)

Chaque nouveau thème du guide d’entretien lui offre l’occasion d’approfondir le cours de stylisation hétérosexuelle masculine de soi. De même, alors que je demande à Louis s’il lui arrive d’avoir des conversations sur la pornographie avec des femmes, il me répond à travers un topo sur les techniques pour intégrer efficacement le thème de la pornographie à une stratégie de séduction :

Moi, j’ai toujours adoré l’idée de provoquer les nanas sur ce plan-là. C’est un jeu pour les mettre à l’aise. Parce que c’est entendu en société qu’il faut qu’elles soient mal à l’aise sur ce sujet. Et moi, je vais les chercher sur ce terrain-là. Alors pas en les provoquant comme un gros lourd, du genre [prend une attitude masculine, lourde et pataude, presque agressive] « Salut, ça va ? Tu te masturbes ? » Non, ça pourrait être presque ça, mais c’est beaucoup plus subtil. C’est en utilisant des outils de décontraction, de charme, de ce que tu veux... cool quoi. [Il occupe l’espace, les jambes écartées, les bras détendus devant soi, les paumes de la main vers le haut] (Louis)

Assis face à moi sur le canapé de mon salon, ayant pris possession des lieux, Louis apparaît particulièrement à son aise dans l’interaction et, profitant de ma posture empathique de curiosité bienveillante, il m’impose les termes de l’échange : il est là pour mettre en scène son talent dans la séduction des femmes et je suis là pour l’écouter et apprendre. Cette occupation discursive de l’espace s’accompagne d’une occupation corporelle : imposant son corps d’un mètre quatre-vingt-dix avec les jambes écartées et des grands mouvements de bras, il prend naturellement, de manière « cool », le contrôle de l’espace¹. La pornographie, en ce qu’elle peut être le prétexte à des conversations entre hommes sur les techniques de drague et les techniques sexuelles vis-à-vis des femmes, peut être le support d’une réaffirmation des hiérarchies entre hommes. L’affirmation de la masculinité passe ici par l’affirmation de l’hétérosexualité : c’est par leur plus grande expérience sexuelle et leur plus grand succès

¹ Cette posture d’autorité de l’enquêté sur l’enquêteur a été efficace dans la mesure où elle a pu contraindre ma capacité d’agir – m’incitant à censurer des postures corporelles qui m’apparaissaient sur le moment comme « trop efféminées » – et me faire perdre le contrôle du déroulement de l’entretien : chacune de mes relances est pour lui une manière de rebondir sur le thème de la séduction et de me raconter une nouvelle « technique ».

auprès des femmes que certains hommes placent, le temps d'une conversation, d'autres hommes dans la position subordonnée de l'apprenti séducteur¹.

Alors que le premier temps de l'entretien permet en principe de retracer la carrière de spectateur de l'enquêté, Adrien (célibataire, 29 ans, artiste plasticien) a réorienté la conversation vers sa carrière de séducteur, de sa première histoire amoureuse en maternelle à ses conquêtes les plus récentes, en passant sur sa réputation de « tombeur de nanas » qui lui colle à la peau depuis le lycée – « à tort » précise-t-il avec une humilité feinte. Mettre en scène son succès auprès des femmes revient, en contexte hétéronormatif, à mettre en scène sa « virilité », pour reprendre les termes de Vincent (en couple, 30 ans cadre commercial) :

Il y a eu une époque où je me questionnais sur ma sexualité, et où c'était important d'être viril. Puis j'ai résolu cette question et, du coup, c'est devenu beaucoup moins important. [...] ça a surtout été la conquête en fait. La virilité est passée par la conquête. Je pense que c'est important, tant que tu n'es pas sûr de toi. (Vincent)

Là où la masturbation pornographique est renvoyée à la passivité, la séduction hétérosexuelle se dit selon le registre conventionnellement masculin de l'activité : « la virilité est passée par la conquête ».

Cette hiérarchie genrée posée entre la masturbation pornographique et la séduction des femmes se retrouve jusque dans les encarts publicitaires présents sur les sites pornographiques (voir illustration 3) et dans le discours des passionnés de pornographie. Julien (célibataire, 28 ans, chef de produit touristique) se moque ainsi d'un autre membre du forum de fans auquel il participe en le présentant comme « incapable de baiser une femme ». La passion pour la pornographie de Gérard (divorcé, célibataire, 62 ans, retraité) est également subordonnée à la rencontre sexuelle avec des femmes. Il va jusqu'à présenter ces heures de visionnage comme n'étant « qu'une sorte de préliminaire pour après arriver à coucher avec des actrices », à travers les services d'« escorting » que certaines d'entre elles proposent². Louis (célibataire, 30 ans, ingénieur), qui sort d'une courte carrière d'acteur pornographique amateur (sur cinq tournages, il ne sera rémunéré qu'une seule fois à hauteur de cent euros) affirme de la même manière que l'expérience spectatorielle n'est pas une fin en soi :

¹ Je renvoie ici à la thèse de Gourarier Mélanie, *Séduire les femmes pour s'apprécier entre hommes. Une ethnographie des sociabilités masculines hétérosexuelles au sein de la Communauté de séduction en France*, op. cit.

² Sur ce point, voir : Trachman Mathieu, *Le Travail pornographique. Enquête sur la production de fantasmes*, op. cit., p. 122-124.

« Je préfère parler aux nanas. Les mecs, je m'en fous un peu. C'est les nanas qui m'intéressent. Parce que moi, le porno c'est pas une fin en soi, ce que je veux c'est rencontrer les actrices pour de vrai » (Louis).

Le contre-modèle est ici la figure du « mec complexé » et du « geek », pour reprendre les termes de Julien (célibataire, 28 ans, chef de produit touristique). Cette hiérarchie de valeurs incite alors Gérard, pourtant membre du forum La Cochonne, à relativiser l'intérêt de la sociabilité entre passionnés de pornographie. Lors des soirées organisées par le magazine *Hot Vidéo* ou par une librairie érotique parisienne qu'il fréquente, « ce qui [l]'intéresse [avant tout], c'est de discuter avec une actrice et de l'emmener après si possible au resto ». Louis construit quant à lui son identité de spectateur actif et épanoui contre les « frustrés », ces consommateurs de pornos qui restent « entre branleurs », développent un rapport « geek » à la culture porno et échouent avec les femmes. La valorisation de l'action (masculine) sur la passivité (féminine) se fait une fois de plus au nom d'un anti-intellectualisme dénigrant toute forme de conversation cinéphilique sur la pornographie.

Illustration 3. Encart publicitaire extrait du site xhamster.com¹



Lorsque le thème de la pornographie vient réactiver la masculinité hégémonique au sein de ces sociabilités masculines, c'est, paradoxalement, aux dépens du « consommateur de porno ». La pornographie n'est gratifiante que dans la mesure où elle est reliée à une activité de séduction hétérosexuelle.

Les grivoiseries et fanfaronnades à travers lesquelles le thème de la pornographie émerge en contexte homosocial masculin hétéronormatif ne laissent que peu de place à l'expression d'affects et d'émotions autres qu'un plaisir hétérosexuel conventionnel, alors même que l'usage de pornographie est le plus souvent traversé par des sentiments plus complexes et plus mitigés (dégoût, honte, angoisses, lassitude). Lorsque je demande en fin

¹ Wayne (30 ans, FtM, étudiant) dit à ce sujet : « Il y a souvent sur les sites pornos des messages « arrête de te branler, baise une vraie meuf » [...] Je trouve que ça joue vachement sur l'idée dégueulasse que le porno c'est une fausse sexualité, c'est pas du vrai sexe et que les gens qui en matent sont tous des frustrés – alors que t'es quand même sur un site porno quand tu vois ça donc c'est vraiment abusé. [...] Surtout qu'il y a des gens qui doivent avoir que le porno pour se branler. Du coup, là, c'est encore plus dégueulasse. »

d'entretien aux participants hétérosexuels masculins de m'orienter vers un de leurs amis qui pourrait participer à mon enquête, j'installe un climat de gêne et d'hésitation, qui révèle la rareté de prise de parole à la première personne sur son expérience spectatorielle. Didier, en tant que gay travaillant dans un monde professionnel majoritairement hétérosexuel masculin – l'informatique – porte un regard amusé sur ce paradoxe de la camaraderie masculine :

Maintenant c'est vrai que moi je suis dans un milieu de techniciens, donc il y a tout le temps des gens qui parlent de leurs exploits sexuels. [...] On parlait de ça, mais on ne parlait jamais des films pornos qu'on avait pu voir la veille sur Canal+ ou des choses comme ça. Donc la pratique normale, ça paraît normal. Mais le fait de regarder des films pornos, ça paraît moins normal. [...] J'ai jamais entendu mes collègues dire « Ouais hier j'ai vu un super film... ». Ça parle plus de foot ou de trucs comme ça... même si c'est pas très intéressant. (Didier)

Si la mention de la pornographie hétéronormée peut s'avérer un moyen efficace pour souder un groupe d'hommes autour du sentiment de complicité masculine, c'est aussi un thème de conversation qui doit donc être activement régulé et canalisé pour jouer pleinement cette fonction.

C - « Sortir le porno du placard » : l'expression de soi en tant que spectateur de pornographie

Après avoir vu comment les sociabilités masculines hétéronormatives tendent à décourager une parole à la première personne sur les goûts pornographiques, cette troisième partie compare la dicibilité de ce goût au sein de trois subcultures : le monde des fans hétérosexuels, le monde gay et le monde transpédégoûne*. Au-delà de leur différences en termes de configuration du genre et de la sexualité, ces trois mondes ont en commun de faire l'usage de dispositifs – le forum de fans de porno hétéro, les technologies de drague gay en ligne, la projection-débat *queer* – qui ont vocation à faire « sortir le porno du placard¹ ».

1) La subculture masculine des fans de pornographie hétérosexuelle

Le forum de fans permet à des hommes hétérosexuels (ou à quiconque se fait passer pour tel) de parler publiquement de leurs fantasmes pornographiques et pratiques masturbatoires, dans un anonymat complet ou relatif (selon le degré d'interconnaissance) et à l'abri de la stigmatisation en tant que « pervers » ou « obsédé ».

À la différence du forum X Stars World, avant tout investi par des professionnel·le·s du secteur², le forum La Cochonne a été créé par et pour des fans de porno. De 2005 à 2011, il réunit des « Cochons », terme utilisé par les membres du forum pour se nommer collectivement, dont les échanges « lubriques et ludiques » – selon la formule choc de Pierre – consistent principalement dans le partage de conseils et d'informations (sorties récentes, filmographie d'une actrice, etc.) et dans la création d'espaces de débats (concernant un film, une actrice, un réalisateur, un *tag* pornographique et parfois toute autre chose, comme une élection présidentielle par exemple). Selon le fonctionnement classique d'un forum internet, chaque membre choisit son pseudonyme et son avatar, ces deux éléments de construction du personnage faisant ici le plus souvent référence aux goûts pornographiques de chacun.

¹ « Sortir le porno du placard » est un slogan lancé lors la première édition du Paris Porn Film Fest en 2008. Ce festival de cinéma pornographique alternatif, qui n'a eu que deux éditions (la deuxième en 2010), voulait donner aux différentes cultures pornographiques et à leurs différents publics une arène publique alternative où voir et discuter de porno ensemble. Ce festival a été cofondé par Marie-Hélène Bourcier, Maxime Cervulle et Marco Dell'Omodarme. J'ai travaillé sur la première édition en 2008 comme bénévole et sur la deuxième édition en 2010 en tant que programmeur.

² Ce forum se définit comme « la communauté X virtuelle gratuite qui regroupe fans et professionnels-prestataires X » : « actrices et acteurs X, réalisateurs, maquilleurs-maquilleuses, photographes, cadres, caméramans, ingénieurs son, perchmans, assistants régie, assistants réal, dirs-Prod, scénaristes, agences de modèles – casting, salons, discothèques, agent shows, amateurs et amatrices X, modèles non X, fans blogueur, développeurs – designers site X, webmasters, journalistes et bien sur vous les fans et amis du X... » (Consulté le 16 janvier 2015.)

La majorité des fils de conversation (aussi appelés « *threads* » ou « *topics* ») porte sur des actrices pornos renommées. Typiquement, un membre du forum lance une conversation sur une actrice avec une biographie et quelques images et chacun apporte ensuite sa contribution en soulignant ses points forts et ses points faibles, en proposant une filmographie sélective de ses meilleures scènes ou encore en taquinant amicalement tel autre forumer pour son mauvais goût. D'autres conversations, plus rares, sont consacrées à la confrontation d'opinions concernant la pornographie comme industrie culturelle (discussions à propos de la « crise de l'industrie porno ») ou comme enjeu de politique des représentations (discussions à propos des critiques féministes du porno, des pornographies féminines et féministes ou encore des stéréotypes entourant les consommateurs hétérosexuels masculins de pornographie). Le débat *sur* la pornographie, qui prend souvent une forme surplombante et désincarnée, n'est sur ce forum pas dissocié du goût *pour* la pornographie. Au-delà du thème de la pornographie à proprement parler, le forum constitue un espace d'échanges sur la vie sentimentale, les relations sexuelles ou encore les techniques de masturbation entre des internautes qui, au fil des années, ont noué des liens personnels, en ligne comme hors ligne.

Encadré 3. L'usage du pseudonyme sur les forums de discussion

Le forum de discussion en ligne est un dispositif de participation de spectateurs au débat public qui garantit un certain anonymat.

En parallèle de cette enquête, j'ai participé en tant que spectateur à un documentaire sur les publics de la pornographie. Cela a été pour moi l'occasion de me retrouver dans une position en partie analogue à celle des participants à cette enquête. La participation à un documentaire audiovisuel, dont le mode de diffusion était au moment du tournage encore incertain, m'a demandé un travail de sélection des pratiques, anecdotes, sensations et scénarios pornographiques avec lesquelles je me sentais suffisamment à l'aise pour pouvoir les mettre en scène, d'abord face à une équipe de tournage, ensuite face au public, encore inconnu, du documentaire.

L'enjeu est en partie différent pour les participants à un entretien sociologique en face-à-face dont les propos sont anonymisés lors du processus de retranscription, d'analyse puis de rédaction. Si elle neutralise l'enjeu de l'exposition de soi face au public auquel la thèse s'adresse, l'anonymisation laisse en revanche entière la question de la verbalisation de ses fantasmes dans le cadre d'une interaction en face-à-face avec un inconnu.

Inversement, sur un forum de discussion, l'avatar (souvent composé d'un pseudonyme et d'un visuel) et la médiation technique (les interactions se font par ordinateur interposé) permettent aux publics de partager leurs fantasmes et leurs idées en réduisant les risques associés à cette exposition sexuelle de soi en public.

C'est ainsi qu'il faut comprendre Bertrand quand il affirme qu'« internet, ça a un côté où tu te sens libre ». Au moment de s'inscrire sur des forums de discussion consacrés à la sexualité, lorsqu'il découvre internet, Bertrand choisit le pseudonyme qu'il a gardé jusqu'à aujourd'hui. Personnage fictif,

ce pseudonyme partage de nombreux traits de personnalité avec son auteur, tels que l'humour, l'ironie ou l'autodérision. C'est à travers ce personnage qu'il s'affirme publiquement comme amateur de pornographie et qu'il investit les forums pour affirmer ses goûts et ses opinions en la matière. D'inscription en forum, en inscription en forum, de post en post, d'avatar en avatar, ce personnage se développe à mesure qu'il se met en scène sur *via* ces différentes plateformes. Bertrand utilise en revanche deux pseudonymes différents pour son activité numérique de fan de porno et pour les réseaux sociaux à travers lesquels il garde contact avec ses amis et sa famille : « ce pseudo, c'est un autre personnage » dit-il ainsi en parlant de son compte Facebook.

Il serait erroné de renvoyer les personnages que les internautes construisent à travers leurs pseudonymes comme relevant du « faux¹ ». D'abord parce qu'une identité « fausse » présuppose une identité « vraie » préexistante, alors que les rôles que les individus sont amenés à jouer dans les différents mondes sociaux dans lesquels ils évoluent sont eux-mêmes multiples et irréductibles à une identité sociale unique, stable et cohérente. Ensuite parce qu'à travers ces pratiques numériques, ces internautes construisent un personnage capable de parler de ses goûts et de ses fantasmes pornographiques. C'est ainsi une nouvelle identité sociale qui est élaborée², à partir de laquelle il est désormais possible de construire des liens inédits³.

On peut alors envisager l'usage du pseudonyme sur les forums de fans de pornographie sous trois angles différents :

- (1) Comme une pratique subculturelle qui produit un sentiment de communauté en mettant en jeu des références et un imaginaire communs ;
- (2) Comme une pratique de protection de la vie privée, qui vise à dissocier la personne que l'on est lorsque l'on parle publiquement de porno sur des forums et la personne que l'on est dans les autres interactions de la vie quotidienne ;
- (3) Comme une pratique de transformation de soi, par l'invention d'un nouveau personnage qui, lui, est capable de parler publiquement de son goût pour la pornographie.

Sylvain (29 ans, hétérosexuel, petits boulots) se connecte sur le forum au moins une fois par semaine, moins pour parler de porno que pour échanger des nouvelles avec les forumers avec qui il a noué une relation d'amitié. Les apéritifs et dîners organisés par Pierre (44 ans, hétérosexuel, cuisinier) constituent de même un espace au sein duquel les « meilleurs forumers » (aux yeux de l'organisateur) peuvent se rencontrer hors ligne et apprendre à se connaître. Comme sur les autres sites de rencontre amicale par affinité culturelle, la passion pour la pornographie est un moyen de participer à une sociabilité amicale qui se suffit

¹ Pour une lecture critique de la littérature scientifique sur le *fake* (le « faux profil ») sur les plateformes numériques, voir Pailler Fred et Casilli Antonio A., « S'inscrire en faux : les fakes et les politiques de l'identité des publics connectés », *Communication*, vol. 33, n° 2, à paraître.

² Sur la construction des identités en ligne, voir Georges Fanny, *Identités virtuelles. Les profils d'utilisateur du web 2.0*, Paris, Questions théoriques, 2010.

³ Sur le lien entre présentation de soi et interaction en ligne, voir Denouël Julie, « Expression de soi et modalités de reconnaissance en ligne. Eléments pour une approche interactionnelle et socio-discursive des identités numériques », in Hélène Bourdeloie, David Douyère (dir.), *Méthodes de recherche en sciences de l'information et la communication*, Paris, Mare&Martin, 2014, p. 209-225.

progressivement à elle-même. Au fil des rencontres et des conversations le thème de la pornographie devient de plus en plus marginal :

Je me suis mis à organiser des soirées. Alors c'était pas des soirées à 'touze hein [il sourit]. C'étaient des soirées pour que les gens se rencontrent autour d'une passion commune. J'ai dû organiser six ou sept soirées en trois ou quatre ans, entre 2006 et 2009. Alors au début tu te dis « on va rencontrer des malades ». Et en fait pas du tout. Il n'y pas de pervers. Tout le monde a un métier. Il y a des fonctionnaires, des cadres sup', des retraités, des jeunes étudiants, etc. Et puis certains sont devenus des amis. Après, quand on se voyait, on parlait cinq minutes du forum, puis après on parlait de nos vies. (Pierre)

Selon ce « pilier » du forum, la sociabilité entre « Cochons » prime sur la relation de fan à célébrité qui s'instaure avec les actrices :

Puis, moi, ce qui m'intéressait sur le forum, c'était de rencontrer les gens. Évidemment, il y avait un côté ludique à rencontrer les starlettes. Mais c'était surtout de rencontrer les gens qui étaient derrière leurs écrans, d'abord à travers le thème du porno, puis peut-être sur d'autres choses s'il y a affinités. J'ai un copain que j'ai revu il y a un mois, on s'était pas vus depuis 6 mois, on a parlé 20 % de nos vies et 80 % de cul. Mais j'ai des copains – par exemple celui qui aime les gorges profondes – en 5 heures à discuter ensemble, on va parler 10 minutes de cul. (Pierre)

L'analyse qualitative du discours des membres du forum La Cochonne rejoint ici l'analyse quantitative des fils de discussion du forum nord-américain Free Ones¹ effectuée par Simon Lindgren² : à rebours de la figure du « masturbateur solitaire », l'usage de la pornographie est ici caractérisé par un haut degré de sociabilité. Par ailleurs le rapport aux actrices passe au second plan et c'est le travail de stylisation de soi face à un groupe de pairs ainsi que l'entretien de relations amicales qui en viennent à primer.

Ce forum n'est par ailleurs bien souvent qu'une pratique de sociabilité parmi d'autres. Sylvain possède par exemple un compte sur XStarsWorld et sur IntimeBox³. Pierre fréquente régulièrement les forums pornos nord-américains orientés vers le partage de liens vers des plateformes de visionnage en streaming ou de téléchargement direct de films et vidéos pornographiques. Nombre d'entre eux ont déjà participé à des Salons de l'érotisme. Le forum La Cochonne apparaît toutefois comme le seul espace permettant la création de relations de partage durables et personnalisées entre passionnés de pornographie :

Ce qui m'a intéressé dans La Cochonne, c'est que c'était une espèce de communauté des... comment dire... oui, des amateurs de films de cul en fait. C'est une communauté où tout le monde, derrière son écran, raconte ses fantasmes, ce qu'il aime, ce qui lui plaît, quels genres

¹ Dont il existe désormais une version francophone : www.freeones.fr (consulté le 25 septembre 2014).

² Lindgren Simon, « Widening the Glory Hole: The Discourse of Online Porn Fandom », in Feona Attwood (dir.), *Porn.com: Making Sense of Online Pornography*, Londres, Peter Lang, 2010, p. 171-185.

³ « Le premier réseau intime où tout est permis » propose une interface similaire à celle de Facebook mais orienté vers le partage de photos et de vidéos sexuellement explicites.

de films il regarde, ce qu'il attend comme nouveau film, quelle actrice il aime bien. Moi j'aimais bien ce côté-là. (Fabrice)

Ce forum de passionnés trouve son originalité et son attrait par contraste avec les autres mondes sociaux dans lesquels ces hommes hétérosexuels évoluent. Que ce soit au sein de leur couple ou de leur sociabilité amicale, les « Cochons » parlent dans leur ensemble peu de leur intimité sexuelle. Par contraste avec un silence, parfois pesant, qui entoure les fantasmes et les pratiques masturbatoires, l'« esprit cochon » permet aux participants de se dire des choses qu'ils ne disent ni à leurs conjointes ni dans leurs autres cercles d'amitié, à l'instar des pratiques masturbatoires (dans leur dimension sensorielle, banale, quotidienne ou technique) et des fantasmes qui sortent du répertoire standard de l'hétérosexualité masculine.

Ce que j'aimais, c'est qu'il n'y avait pas de tabous : on aime le porno et on aime se branler devant [...] Avec les copains du forum on est complètement libres là-dessus. Il n'y a pas de tabous. Il n'y a vraiment pas de tabous. Par exemple moi, j'aime bien quand les nanas se pissent dessus, je trouve ça super excitant. Si j'aime ça, mais que toi, c'est pas ton truc, c'est pas un souci, on ne se juge pas. C'était ça qui était génial sur La Cochonne : il y avait un non-jugement. (Pierre)

Par opposition des « tabous » et du « jugement » en vigueur dans les autres arènes publiques, l'ambiance du forum est décrite comme « libre », « ouverte d'esprit » et « sans jugement » par les participants. Le partage d'une éthique sexuelle basée sur la valorisation de tous les fantasmes – hétérosexuels masculins – impliquant des personnes adultes et consentantes est un point sur lequel se retrouvent tous les membres du forum interrogés. La confiance et l'écoute attentionnée, posture souvent dénigrées comme féminines, sont partie prenantes des échanges entre « Cochons ». L'éthique de non-jugement en vigueur sur le forum permet alors également une redéfinition de l'amitié entre hommes. Parler de ses fantasmes impliquant une exposition de soi, l'écoute, l'attention et le respect sont présentés comme des valeurs importantes :

C'est important ce respect parce que, même si on est entre mecs et tout [prend un ton de voix plus masculin], eh bien ça reste quand même intime le fait de regarder un film porno (Pierre)

Si la mise en récit conventionnellement masculine de ses exploits sexuels n'est pas absente du forum, elle coexiste avec une remise en cause des normes et hiérarchies qui organisent d'ordinaire les conversations sexuelles « entre mecs ». Au-delà du thème spécifique de la masturbation, le forum crée un espace où la sexualité masculine peut plus généralement être abordée de manière moins normative et moins hiérarchisante. Lors de son inscription, Sylvain a ainsi pu construire son identité de forumer autour de sa « virginité tardive » (pour reprendre

ses mots, il avait alors vingt-quatre ans) sans recevoir de remarques désagréables de la part d'autres membres.

C'est sur cette base que se construit une identité collective positive de « fan de porno » et que les stigmates sexuels et de genre (« pervers », « gros porc », « bande mou ») ainsi que les amalgames (avec la pédophilie ou le viol) sont combattus. La rencontre d'autres hommes qui partagent la même passion sexo-culturelle que soi est alors présentée comme le meilleur moyen de se défaire de ses propres préjugés concernant les consommateurs de pornographie :

C'est toujours intéressant de rencontrer les gens, de leur parler. Et tu t'aperçois que, finalement, t'es pas le seul cochon. Parce qu'on est [insiste] tous des cochons. On a tous nos films préférés [...] Le terreau de La Cochonne, c'est des gens [insiste] vraiment passionnés. (Pierre)

Ces liens amicaux et ce sentiment d'appartenance sont mis en scène de manière réflexive par les membres du forum lors d'occasions spéciales, comme la participation à un Salon de l'érotisme :

Un jour t'as un Cochon qui rencontre l'actrice fétiche d'un autre Cochon – un ami à moi – dans un Salon de l'érotisme et qui fait faire à cette actrice une photo dédiée pour lui. Sur le forum, ils passaient leur temps à se prendre la tête. Et pourtant, tout d'un coup, à ce moment-là, il a pensé à ce mec qui aimait cette actrice. C'est ça la communauté ! Et mon ami, il était super touché, il me dit « On s'est jamais bien entendu sur le forum. Mais c'est [insiste] vachement sympa quand même ! » Donc voilà, il y a un esprit de communauté qui est là. (Pierre)

Pierre est un des membres qui s'investit le plus dans l'entretien de cet « esprit cochon » et de ce lien social (rôle de modérateur du forum, organisateur de sorties, personnage qui incarne l'« esprit cochon »), au point d'en proposer une vision enchantée lorsqu'il en fait une communauté qui transcenderait toutes les différences de classe :

Le terreau de La Cochonne c'est beaucoup de gens vraiment passionnés du X. Après, à partir de là, chacun a sa vie : il y a des célibataires, des gens mariés, divorcés, avec enfants, sans enfants. Avec vraiment toutes les catégories sociales. Aussi bien des chômeurs, que des fonctionnaires, que des cadres supérieurs, que des retraités. Des gens qui ont beaucoup, peu d'argent. Non, on est des Cochons avant tout. Et ça, c'est intéressant pour un forum. Parce que finalement, il n'y a pas de condition sociale. On efface tout ça. Et ça, c'est génial ! C'est même presque fantasmatique ! [...] Il y a beaucoup de cadres moyens... la quarantaine... la quarantaine passée parfois. La moyenne d'âge doit être entre 35 et 45 ans. Après t'as aussi des jeunes, des papys. [...] Vraiment toutes catégories professionnelles. (Pierre)

Cet enthousiasme doit être pris au sérieux dans la mesure où il fonctionne comme un intensificateur des relations sociales – « Tout d'un coup le débit de la conversation s'accélère, ça s'emballe, on est excités par ce qu'on va se dire et entendre » (Pierre, 44 ans, hétérosexuel, cuisinier). Il convient toutefois de rappeler que la sociabilité entre « Cochons » n'échappe pas à l'androcentrisme, à l'hétérocentrisme et aux rapports de classe. J'ai enfin été interpellé par

le fait que très peu de fantasmes homoérotiques, de travestissement ou de sexualité anale masculine soient partagés sur le forum La Cochonne, alors même que ceux-ci sont loin d'être absents de l'activité fantasmatique ordinaire des hommes hétérosexuels.

2) Le porno gay comme culture commune

De son invention comme pathologie au XIX^e siècle jusqu'à sa dépsychiatisation et sa dépenalisation dans la deuxième moitié du XX^e siècle, l'homosexualité masculine a été considérée comme intrinsèquement pornographique¹. Face aux logiques homophobes de censure des images et de répression des pratiques, la mise en circulation de fantasmes gays a historiquement été pensée comme une logique dissidente de « perversion de la réalité » [« *to queer reality*² »]. Les travaux de Thomas Waugh³ et de Jeffrey Escoffier⁴ ont souligné l'importance de la représentation sexuelle, qu'elle soit graphique ou visuelle, non seulement dans la mise en relation des gays entre eux, mais également dans la constitution d'un imaginaire érotique collectif, voire d'une conscience politique commune. Les différentes technologies pornographiques – revues, VHS, DVD, sites web – peuvent, dans le sillage des perspectives historiques élaborées par ces auteurs, être considérées comme des interfaces qui participent non seulement de la constitution de réseaux sexuels (comme nous le verrons dans le chapitre suivant) mais également de la constitution d'un sentiment d'appartenance communautaire plus large, dans la mesure où le sentiment de « faire public » est ici également un sentiment de « faire communauté ».

Le porno gay est partie intégrante de l'expérience publique ordinaire des quartiers gays des grandes métropoles. Le corps érotisé des *porn stars* est rendu visible par des publicités pour sous-vêtements masculins et par des flyers promotionnels pour soirées festives qui jonchent les rues. L'intérieur des établissements commerciaux diffusant des vidéos pornographiques est caché de la rue par une vitrine opacifiée, mais facilement accessible à n'importe quel homme majeur. Les magazines gays, payants comme gratuits, contiennent

¹ Tin Louis-Georges, « Homosexualités », in Philippe Di Folco (dir.), *Dictionnaire de la pornographie*, Paris, PUF, 2005, p. 215-220.

² Mowlabocus Sharif, « Gaydar: Gay Men and the Pornification of Everyday Life », in Susanna Paasonen, Kaarina Nikunen, Laura Saarenmaa (dir.), *Pornification: Sex and Sexuality in Media Culture*, Oxford, Berg Publishers, 2007, p. 61-72.

³ Waugh Thomas, *Hard to Imagine: Gay Male Eroticism in Photography and Film from Their Beginnings to Stonewall*, New York, Columbia University Press, 1996.

⁴ Escoffier Jeffrey, *Bigger Than Life: The History of Gay Porn Cinema From Beefcake to Hardcore*, Philadelphie, Running Press, 2009, p. 368.

pour la plupart une rubrique couvrant l'actualité du porno gay. La centralité grandissante des sites web et des applications mobile de drague dans la vie gay¹ produit un phénomène par lequel les présentations sexualisées de soi en ligne interfèrent avec les présentations de soi dans d'autres contextes *a priori* non sexuels.

J'étais avec des amis à un concert de Mylène Farmer et on se marrait en se disant « Ah tiens, lui c'est machin-truc-95 sur le net, lui c'est bidule-75, etc. » [rit] C'était carrément comme ça ! Je ne sais pas si ça t'est déjà arrivé ce genre de choses ?

- Oui. Je vois ce que tu veux dire [souris]

- En fait moi je ne fréquente pas forcément les sites de rencontre pour rencontrer. Quelques fois je discute, quelques fois je regarde. (Didier)

La nouvelle arène publique sexuelle constituée par les technologies de drague gay génère des opportunités de partage (y compris non désiré) de ses goûts et fantasmes pornographiques au-delà du cercle restreint de ses partenaires sexuels effectifs. La sexualisation des espaces gays favorise l'expression des goûts et des fantasmes pornographiques. Aux yeux de Philippe (gay, 36 ans, employé de librairie) et Didier (gay, technicien informatique, 45 ans) le statut différent de la pornographie dans la sociabilité hétérosexuelle et gay se cristallise dans le rapport au sex-shop². Didier se rappelle de l'embarras qu'il a éprouvé lorsqu'il s'est retrouvé nez à nez avec un collègue hétérosexuel à la sortie d'un sex-shop dans le quartier de Pigalle à Paris :

Et là, en sortant du sex-shop, je tombe sur un de mes collègues, qui sortait lui aussi d'un autre sex-shop du quartier [il rit] ! Alors on a parlé de la pluie et du beau temps. On avait chacun notre petit sac – les mêmes que tous les sex-shops à Paris, des petits sacs noirs avec des petits motifs dorés [il rit]. (Didier)

Le sac noir à motif doré vient signifier la « honte » du consommateur de porno en ce qu'il échoue à dissimuler le caractère pornographique de l'achat. Par contraste, Didier a pour habitude de visiter les sex-shops du quartier gay de SoHo à Londres lorsqu'il y passe des vacances avec des amis gays. Une boutique spécialisée dans le BDSM soigné fait parti du circuit touristique gay qu'ils arpentent :

À l'étage inférieur, par contre, c'est du parquet clouté sur le sol et sur les murs [il rit] et après t'as des accessoires en cuir, en latex, etc., Tu vois le genre. Et puis des godes longs comme ça [mime trente centimètres avec sa main], d'un diamètre délirant... je sais même pas comment on peut se faire rentrer des trucs comme ça [il rit] ! Donc c'est vrai que parfois, quand j'emène des gens à Londres et qu'on visite, on visite aussi ces magasins. (Didier)

¹ Race Kane, « Les technologies de drague dans la vie gay », *Poli - Politique de l'image*, n° 9, 2014, p. 50-61.

² Le shopping de groupe en sex-shop est également présent dans les récits que font les autres enquêtés gays de leurs vacances à Berlin, Amsterdam, Londres, New York ou San Francisco.

À ce qu'il identifie comme un rapport « honteux » des hétéros – et des « homos coincés » – à la fréquentation de sex-shops hétéros qu'il juge par ailleurs souvent « glauques », Philippe oppose un rapport décomplexé (il n'est pas du genre à « faire trois ou quatre fois le tour de la boutique avant de rentrer ») et la joie de faire du shopping sexuel entre gays :

On est rentrés dans la boutique et on a commencé à mater les trucs et on était là « Ouah ! Oh la la ! Regarde la taille de ce machin ! » On était morts de rire. Y avait des godes grands comme mon bras ! Enfin des machins pas possibles, un truc de fou ! (Philippe)

Si le rire est ici ambivalent dans la mesure où il peut également être un moyen de contourner la gêne, il s'inscrit également dans un humour *camp** qui consiste à souligner depuis une posture féminisée le caractère emphatiquement masculin des accessoires vendus, en interpellant la sensibilité gay de l'auditoire. Pascal (46 ans, gay, attaché commercial) ponctue le récit de ses goûts pornographiques en s'exclamant, lui aussi avec ironie : « Voilà, hein, je suis comme tous les pédés, j'ai les mêmes fantasmes. On a tous les mêmes fantasmes [rit] ! ». Alors que se masturber avec une vidéo porno hétérosexuelle est décrit par Bernard (54 ans, gay, médecin) comme un plaisir coupé de sa culture sexuelle, l'avantage du porno gay est qu'il peut servir de support à des conversations entre des personnes qui considèrent le porno comme un élément important de la culture gay.

3) La publicisation des fantasmes dans les espaces militants

Le festival de cinéma pornographique et la projection militante dans des espaces féministes et transpédégouines sont des dispositifs qui permettent une expérience publique et réflexive du visionnage de pornographie.

Après avoir découvert le porno gay au lycée par l'intermédiaire de camarades de classe gays, Tom (lesbienne, 29 ans, petits boulots) découvre à la vingtaine, à son arrivée sur Paris les pornographies lesbiennes, trans et féministes. Au cours d'événements politiques et culturels tels que les UEEH¹, auxquelles elle a participé plusieurs années, et les 72 heures Transpédégouines à Paris² elle fait pour la première fois l'expérience du visionnage de porno en public et de conversations militantes à propos de la pornographie. Giovanna (lesbienne, 24 ans, étudiante), aujourd'hui spectatrice assidue des séances pornos proposées chaque année

¹ Les Universités d'été euro-méditerranéennes des homosexualités se déroulent chaque année sur le campus de Luminy, près de Marseille, depuis 1979 et sont « le rendez-vous politique des lesbiennes, Gays, Bisexuelles, Trans (transgenres, transexuelles et/ou en transition), Queer et Intersexes » (www.ueeh.net, consulté le 16 janvier 2015).

² Festival de trois jours organisé en octobre 2005 à Paris (<http://72h.free.fr>, consulté le 16 janvier 2015).

du festival du film LGBT de Paris¹, a également eu sa première expérience de visionnage collectif de porno lesbien aux UEEH :

Mon premier porno lesbien c'était y a pas très longtemps, c'était y a deux ans, j'étais allée en été aux UEEH et y avait des filles, des lesbiennes, qui avaient organisé un atelier porno lesbien. Donc c'était plutôt dans une ambiance marrante parce qu'on était cinquante lesbiennes, on matait les trucs et après on en parlait, on échangeait un peu sur ce qu'on en pensait. (Giovanna)

Si Wayne a souvent été déçu des films pornos qu'il a eu l'occasion de voir lors de festivals, il valorise surtout l'expérience du « faire public » d'une culture pornographique alternative que ces projections permettent :

De voir des films de façon publique et collective, dans des festivals – et même si les films je les ai pas trop aimés, je pense pas avoir vu des bons films à cette époque-là – à Chéries-Chéris, à l'avant-première de One Night Stand²... à travers ça, tu prends conscience que, oui, tu peux regarder du porno comme ça aussi, en public, et en discuter. Et puis c'est comme ça que tu te mets dans un bain où les choses t'arrivent par elles-mêmes. (Wayne)

Partager un moment de plaisir et de divertissement signifie ici également partager une culture sexuelle dissidente. Si l'on peut voir un film en public, c'est bien que l'on peut, dans un second temps, parler publiquement du plaisir de voir. Moins que des films en eux-mêmes, Wayne (FtM, 30 ans, étudiant) se rappelle surtout des conversations et des rencontres que ces événements ont permis, donnant une existence politique à sa passion pour le porno. Un rôle social de spectateur·trice de pornographie, ainsi qu'un langage pour parler de ses sensations et de ses goûts ayant été articulé publiquement, ces événements culturels transforment en retour les pratiques de réception quotidiennes.

Au-delà de ces événements politiques et culturels ponctuels, la pornographie tend à être organiquement intégrée à leurs sociabilités amicales. Alors qu'elle a « attendu vachement longtemps avant d'oser entrer dans un sex-shop », Tom visionne aujourd'hui « sans gêne » du porno avec ses partenaires sexuelles et en discute régulièrement avec ses amies proches. Socialisée « à quatre-vingt-dix pourcents en milieu transpédégouine », elle ne parle en revanche que rarement de pornographie en milieu hétérosexuel. Parler de ses goûts et de ses pratiques pornographiques est, de la même manière, pensé par Giovanna comme une possibilité spécifique au milieu lesbien *queer* qu'elle fréquente :

Avec mes amies féministes on est assez politisées sur la question de nos identités, donc du coup c'est vrai qu'on parle peut-être plus facilement de sexualité. [...] En général, le porno ça arrive sur la table quand on parle de cul en général, genre « Et toi, qu'est-ce que t'aimes

¹ D'abord nommé Festival de films gays et lesbiens de Paris (FFGLP), puis « Chéries-Chéris, festival du film gay, lesbien, bi, trans et ++++ de Paris », ce festival a lieu chaque automne depuis 1994.

² *One Night Stand* (réal. Émilie Juvet, 2006).

bien... ? » Ça vient assez naturellement parce que je suis dans un milieu de lesbiennes où en en parle pas mal. (Giovanna)

En fréquentant les bars lesbiens et en se rapprochant d'un groupe politique transpédégouine lors de son arrivée à Paris à vingt ans, Giovanna s'est immergée dans une « subculture lesbienne où [elles] regardent toutes du porno », de sorte que le partage de pornographie est partie intégrante des liens amoureux, amicaux et militants qui structurent sa vie quotidienne. L'étendue de ce partage dessine un spectre assez large qui va de la construction de la relation avec sa conjointe (avec qui elle visionne occasionnellement du porno gay) à des visionnages publics (de porno féministe et *queer*) qui servent de support à des débats entre militant·e·s, en passant par des discussions ou des visionnages entre amies pour se conseiller un film ou un site porno. Visionner un porno ensemble, échanger un DVD, ou parler de ses fantasmes masturbatoires sont des pratiques à travers lesquelles un lien social communautaire, un imaginaire collectif lesbien et une identification politisée et érotisée au lesbianisme *queer* se constituent :

Par exemple, là j'ai une copine qui m'a prêté un DVD en me disant « Ouais tu vas voir c'est un porno fait par une lesbienne avec des lesbiennes... » Pour te dire la vérité je l'ai même pas vu, j'avais même la flemme de le regarder. Mais on en parle et on se demande « Ah mais toi tu regardes du porno ? Et t'aimes bien quoi ? Ah mais je suis plus excitée par les pornos pédés ! Ah mais moi aussi ! » Bon après se conseiller pas vraiment parce que je suis pas une connaisseuse. Mais j'ai déjà conseillé des trucs à des copines du genre « Tiens sur PornTube j'ai vu des trucs un peu SM, je suis sûre que ça va te plaire, tape je sais pas quoi... » [...] Après quand on les regarde ensemble, c'est pas pour s'exciter, c'est pour rigoler, ou alors pour déconstruire le truc. Ça va être du genre on parle de porno chez une copine et là, l'une dit à l'autre « Tiens ben toi qui aime bien les bears, regarde un peu ce site... » Mais je vais pas laisser monter l'excitation, non. Pas entre copines. (Giovanna)

Ces moments de partage de pornographie entre amies sont aussi bien orientés vers le divertissement que vers la découverte. Tom attache ainsi autant d'importance à rire avec ses amies devant les aventures sexuelles de l'ours Schwartz¹ qu'à découvrir de nouveaux imaginaires sexuels. Dans le cas de Wayne, consommateur omnivore de pornographie, ces échanges portent très largement sur toute vidéo pornographique digne d'intérêt que ce soit en raison de sa beauté, de sa nouveauté, de sa perversité ou de son humour :

J'adore vraiment parler de porno, ou de cul en général, avec mes potes. [...] Le porno ça m'excite vachement d'en parler aussi. Alors là pour le coup pas du tout physiquement, mais plus de stimulation mentale, de découvrir des nouvelles niches. [...] Maintenant il y a des potes avec qui je mate, j'échange du porno, et on en discute souvent. Par exemple, Manuel Ferrara², il y a pas longtemps, je ne le connaissais pas encore, et c'est des potes qui me l'ont

¹ Série de vidéos parodiques mettant en scène un ours en peluche qui parcourt avec son amie l'étoile de mer les plages gays du monde entier, de Fire Island à Ibiza, à la recherche de sexe (<http://plushieschwartz.com>, consulté le 16 janvier 2015).

² Célèbre acteur pornographique hétérosexuel masculin français.

fait découvrir. Mais c'est vrai que le porno gay, j'en échange assez peu, parce que mes potes regardent plutôt du porno hétéro. Avec mes potes pédés, on n'en parle pas tellement en fait. On peut s'échanger de temps en temps des vidéos. J'ai un pote qui adore le porno avec des mecs en costume, et ça m'arrive de lui en envoyer. Mais on ne va pas tellement en parler en fait. (Wayne)

Aux côtés du divertissement et de la découverte, c'est aussi l'élaboration collective d'une posture d'écoute qui est à l'œuvre dans ces conversations. Les rappels à l'ordre dont Sylvie (30 ans, bisexuelle, standardiste) fait l'objet en milieu hétérosexuel en raison de son appétence sexuelle (cf. *supra*) sont tout d'abord absentes des récits de Giovanna et Tom. Wayne insiste quant à lui sur le fait que parler de ses fantasmes ne doit pas devenir un impératif : « si t'as pas envie de parler de porno, c'est pas grave, on n'en parle pas ». S'il n'y a pas d'obligation à parler de ses goûts pornographiques, partir du principe que « ce n'est pas *mal* d'en parler, ce n'est pas *mal* d'en regarder, ce n'est pas *mal* de se branler » permet en revanche de délier les langues. Parler de ses fantasmes pornos a par ailleurs l'avantage de n'impliquer que soi-même, à la différence des conversations sur les « exploits » sexuels qui, eux, impliquent une publicisation de la sexualité du ou de la partenaire du locuteur sans son consentement. Une conversation ouverte et sans jugement sur la masturbation permet aussi de dédramatiser le fait de fantasmer sur ses ami·e·s :

Pour moi, le fait de me branler sur des gens que je connais, c'est pas un problème. [...] J'ai pas du tout de mal à me branler sur des gens que je connais. C'est vraiment pas un souci. J'ai vu pas mal de pornos dans lesquels des potes à moi jouent et, si c'est bien, ça marche pour moi. Quand je fantasme, que j'imagine, que je me fais des films, je peux aussi m'imaginer avec des potes. Sans problème. (Wayne)

Aussi, parler de pornographie permet de parler de pouvoir, de différence et d'identité. Wayne conçoit ses fantasmes pornographiques comme constitutifs de son identité. Il insiste en revanche sur le fait que fantasme (« ce qui me fait fantasmer ») et identité (« comment t'es toi en société ») n'entretiennent pas de relation préétablie. Les conversations entre ami·e·s à la fois proches et politisé·e·s constituent alors une scène sur laquelle il peut formuler de manière sécurisée les doutes et les angoisses qu'il entretient vis-à-vis de ses fantasmes :

Même si je fais pas mal la différence entre comment je baise et ce que je regarde comme porno, le porno c'est quand même très lié à comment ton désir se construit, comment toi tu construis à travers ton désir. Le fait de regarder du porno, et le fait de parler de porno avec des potes, ça m'aide vachement par rapport à la baise, ou plus généralement à comprendre comment t'es, toi, en société. Ouais, c'est cool. (Wayne)

Ces conversations amicales et militantes sur la pornographie peuvent alors devenir des explorations collectives de la manière dont nous sommes constitué·e·s par nos fantasmes pornographiques et des marges de manœuvre dont nous disposons. Selon cette perspective, le

porno compte à double titre : il compte dans la production des subjectivités et il compte culturellement dans la mesure où il constitue une culture commune qui a de la valeur et qui en acquière de plus en plus à mesure que l'on s'y intéresse, que l'on trouve les bonnes vidéos et les bonnes personnes à qui en parler :

J'ai pas l'impression que le porno ce soit juste toi, tout seul, devant ton ordi. J'aime bien aussi l'idée que tu puisses le regarder sans te branler, que tu puisses le faire tourner à tes potes. C'est vraiment un objet qui... Je pense qu'il y a encore des tonnes de trucs à trouver...
(Wayne)

Y compris les fantasmes politiquement problématiques – notamment sexistes, l'homophobes, transphobes, racistes ou jouant sur l'absence de consentement sexuel – peuvent être publicisés, selon Wayne : plus l'on discute de ses pratiques pornographiques, mieux l'on peut comprendre et transformer ses angoisses et ses blocages sexuels. Wayne appelle cela « démystifier [s]on rapport au porno ».

Les spectateurs et spectatrices ayant une activité militante liée aux questions de genre et de sexualité rendent toutefois compte d'un clivage entre des usages de la pornographie orientés vers une sociabilité politique et des usages de la pornographie orientés vers la masturbation. Les pratiques spectatorielles de Giovanna (24 ans, lesbienne, étudiante) et Tom (29 ans, lesbienne, petits boulots) sont par exemple partagées entre le porno *queer* qu'elles visionnent en festivals, les vidéos pornos parodiques qu'elles visionnent entre amies, et le porno gay qu'elles visionnent pour se masturber ou entre partenaires sexuelles.

Dans l'entretien avec Stéphane (24 ans, militant bisexuel, artiste plasticien) ce clivage entre la pornographie qui sert de support à des conversations militantes et la pornographie qui sert de support masturbatoire apparaît comme une séparation des espaces. La première partie de notre entretien se déroule dans la bibliothèque située à l'étage – relativement calme et isolé – du centre LGBT de la rue Beaubourg à Paris. Assis face à moi à une table, avec la présence lointaine de deux militantes associatives qui s'affairent à classer des documents, Stéphane tient d'abord un propos « en tant que bisexuel politisé » sur l'importance de la représentation publique de sexualités alternatives pour les personnes non-hétérosexuelles. En raison de la fermeture nocturne du centre, nous nous poursuivons la conversation à la table d'un café, où nous parvenons à avoir une conversation plus confidentielle. Dans ce second temps de l'entretien, Stéphane parle davantage de sa préférence pour la pornographie hétérosexuelle pour la masturbation. Deux situations d'énonciation différentes amènent ainsi ce participant à l'enquête à insister sur deux facettes différentes de son rapport à la pornographie.

Un problème plus spécifique aux espaces gays est celui d'expression des fantasmes de sperme et de pénétration sans préservatif, notamment pour les hommes séropositifs. Si Bruno (53 ans, gay, cadre commercial) parle peu de pornographie avec ses amis gays, c'est également parce que, visionnant essentiellement du porno bareback, il devrait faire face à l'hostilité de ses amis envers ses fantasmes et ses pratiques.

Si les espaces militants LGBT ouvrent des espaces pour l'expression de soi en tant que spectateur ou spectatrice, certains fantasmes, politiquement problématiques, y sont particulièrement difficiles à verbaliser.

Conclusion. Faire public à travers la pornographie

En tant que pratique culturelle, l'usage de la pornographie est vecteur de sentiment d'appartenance à des groupes sociaux. Ce sentiment d'appartenance se matérialise dans des affects et des émotions qui rapprochent les corps les uns des autres. Le plaisir de parler de pornographie, réactualisé par la relation d'enquête, est aussi un plaisir de « faire public ». Mais la pornographie est également une pratique culturelle à part. Elle est un des genres médiatiques les plus visionnés et les plus controversés mais aussi un des moins discutés du point de vue des spectateurs et des spectatrices.

Discuter de la pornographie entre amis et en visionner pour soi-même apparaissent au terme de cette enquête comme deux séries de pratiques prises dans des dynamiques divergentes : la conversation sur la pornographie est orientée vers la génération et l'entretien d'une sociabilité, là où le visionnage individuel est orienté vers la recherche de l'intensité sexuelle. Une telle divergence induit des rapports fragmentés et dissonants à la pornographie : le rapport socialisé aux images (générateur d'une « culture commune ») est souvent en décalage avec le rapport autosexuel aux images (générateur d'un « monde à soi »). Même les participants à l'enquête les plus socialisés à travers leur passion pour la pornographie ne partagent leurs goûts et ne racontent leurs pratiques que dans le cadre d'arènes publiques restreintes, et tendent toujours à garder pour eux une partie de leur expérience spectatorielle.

Le chapitre suivant traite des relations plus directement sexuelles qui se nouent à travers les pratiques de partage et de visionnage collectif de pornographie.

Chapitre 6. Le partage de pornographie entre partenaires sexuels

« Le discours d'éducation à l'image qui oppose la "vraie sexualité" à la "sexualité pornographique" prétend déconstruire les "normes" qui enserrent cette dernière. Ce discours encourt en fait surtout le risque d'imposer un ensemble de normes, certes différentes, mais tout aussi contraignantes, relatives à ce que devrait être la "vraie sexualité"¹ », Lux Alpatrum.

L'idée selon laquelle la pornographie serait un fantasme sans rapport avec la réalité est souvent mobilisée, aussi bien pour attaquer que pour défendre ce genre médiatique. Il s'agit ici de prendre le contre-pied d'un sens commun qui fait du fantasme et de la réalité deux entités universellement distinctes l'une de l'autre. Ce chapitre analyse les relations entre scénarios culturels² (ici, la vidéo pornographique), scripts intrapsychiques (en rapport avec la vie autosexuelle) et scripts interpersonnels (mobilisés dans la sexualité conjugale ou avec des partenaires sexuels occasionnels). La comparaison des expériences masculines hétérosexuelles et homosexuelles, monogames et multipartenaires permet de distinguer différentes formes d'enchevêtrement et de disjonction entre les mondes de la « masturbation pornographique », de la « sexualité multipartenaire » et de la « sexualité conjugale ».

Le concept d'« orientations intimes » est le principal outil mobilisé pour rendre compte de cette pluralité. Les orientations intimes sont des « cadres mentaux, qui délimitent l'exercice de la sexualité, définissent le sens qui lui est donné et indiquent le rôle que la sexualité joue dans la construction de soi³ ». Michel Bozon distingue trois configurations qui associent chacune un ensemble de pratiques sexuelles à un mode de représentation de soi. Dans le « modèle du réseau sexuel » (ou « modèle de la sociabilité sexuelle »), « l'activité

¹ Alpatrum Lux, « Fantasy, Reality, and the Myth of "Real Sex": What "Porn Sex vs. Real Sex" Gets Wrong », *Boinkology 101 Exploring the Overlap Between Sex and Tech*, disponible à l'adresse : <https://medium.com/boinkology-101/98e69aae5ea2> (consulté le 2 août 2013, ma traduction).

² Je renvoie au chapitre 3 pour une présentation plus détaillée de la théorie des scripts de John Gagnon et William Simon.

³ Bozon Michel, « Orientations intimes et constructions de soi. Pluralité et divergences dans les constructions de la sexualité », *Sociétés contemporaines*, n° 41-42, 2001, p. 13.

sexuelle apparaît aux individus comme une composante ordinaire de leur sociabilité, génératrice de capital social, mais également créatrice de liens d'interdépendance¹ ». Le « modèle du désir individuel » (ou « orientation individualiste à l'égard de la sexualité ») opère un « maintien de l'identité intime du sujet » à travers « un travail de réassurance périodique et de restauration de soi » ; il « s'effectue dans et par le corps, à partir de la manifestation périodique du désir² ». Enfin, dans le « modèle de la sexualité conjugale », la sexualité est avant tout « au service d'une construction conjugale ou sentimentale qui l'englobe ou la contient (dans tous les sens du terme)³ ». Si ces orientations sont prises dans les rapports de genre – le modèle du désir conjugal est connoté comme féminin, là où ceux du réseau sexuel et du désir individuel sont connotés comme masculins – elles n'en sont toutefois pas le reflet immédiat. Les orientations intimes constituent en effet « un niveau social intermédiaire qui, simultanément, subit l'influence de fonctionnements macro-sociaux et joue un rôle original dans les processus de mise en cohérence du sujet⁴ ».

Deux contextes d'usage de la pornographie sont analysés dans ce chapitre : les relations conjugales et les réseaux sexuels multipartenaires. La première partie examine le travail de redéfinition de la conjugalité et de la masculinité à l'œuvre dans la séparation entre couple et pornographie. La seconde s'intéresse, par contraste, à la fusion du « fantasme » et de « la réalité » en contexte multipartenaire gay et aux formes spécifiques de réflexivité qui lui sont associées. Cette comparaison permettra de revenir en conclusion sur la pluralité des significations conférées au terme de « fantasme » par les publics de la pornographie.

¹ *Ibid.*, p. 16.

² *Ibid.*, p. 18.

³ *Ibid.*, p. 22.

⁴ *Ibid.*, p. 3.

A - Conjugalités hétérosexuelles et gays

Le couple et la pornographie sont deux mondes sexuels qui font rarement bon ménage et c'est donc par leurs marges que nous abordons les définitions contemporaines de la conjugalité.

1) Le cloisonnement entre sexualité récréative masculine et conjugalité hétérosexuelle

Commençons par analyser la manière dont les hommes hétérosexuels séparent leur sexualité récréative de la relation qu'ils entretiennent avec leur conjointe. Selon l'enquête Contexte de la Sexualité en France, « les hommes en couple cohabitants voient un peu moins régulièrement des films pornographiques que les célibataires » (55 % contre 63 et 64 %) ¹. Au cours de cette enquête, il m'a toutefois été difficile d'entrer en contact avec des hommes hétérosexuels en couple prêts à me raconter leur rapport à la pornographie. En juin 2011, au terme d'un long entretien, j'insiste auprès de Pierre (cuisinier, 44 ans), sixième hétérosexuel célibataire que je rencontre, pour qu'il m'oriente vers des membres du forum de fans auquel il participe, qui seraient en couple. Étant un des « piliers » du forum, Pierre connaît en effet la situation familiale de nombreux forumers, là où les autres ne connaissent en général que leur pseudonyme. Il répond à ma requête sur un ton amusé en m'expliquant que ce sera difficile pour moi de m'entretenir avec des « Cochons ² » en couple, car la plupart sont très vigilants quant à la dissociation entre le personnage de « fan de porno » et leur rôle de conjoint et de père de famille. Fabrice (technicien, 42 ans), auprès duquel j'ai été recommandé par Pierre (cuisinier, 44 ans, célibataire), est le seul homme hétérosexuel en couple que j'aie rencontré à travers une annonce mentionnant explicitement la pornographie. Les trois autres hommes hétérosexuels en couple – Nicolas (ingénieur, 29 ans), Vincent (cadre commercial, 30 ans) et Christophe (enseignant-chercheur, 30 ans) – ont quant à eux été recrutés à travers une annonce mentionnant plus généralement les représentations de l'amour et de la sexualité. Ces difficultés sont révélatrices du malaise qui entoure la pornographie dans la majorité des couples hétérosexuels ³.

¹ Bozon Michel, « Pratiques et rencontres sexuelles : un répertoire qui s'élargit », in Nathalie Bajos, Michel Bozon (dir.), *Enquête sur la sexualité en France. Pratiques, genre et santé*, Paris, La Découverte, 2008, p. 280.

² Terme émiqque utilisé par les membres du forum La Cochonne. Le fonctionnement de ce forum de fans est présenté en chapitre 5.

³ Pour pallier la sous-représentation des hommes actuellement en couple, je traite ici également des souvenirs des hommes célibataires ayant vécu en couple hétérosexuel cohabitants.

Séparer le couple et la pornographie, revient d'abord pour ces hommes à disjoindre les scripts sexuels conjugaux des scénarios pornographiques et des scripts intrapsychiques. Partons, pour saisir cette disjonction, des cas de Pierre et de Bertrand, deux passionnés de pornographie, « piliers » du forum La Cochonne. À l'entrée de la quarantaine, ils sont tous les deux célibataires, après avoir vécu plusieurs années en couple cohabitants. Ceux-là mêmes qui défendent les passionnés de pornographie contre les stéréotypes dont ils font l'objet, reprennent paradoxalement à leur compte la rhétorique de la « dégradation de l'image de la femme¹ » lorsqu'ils évoquent le rapport à la pornographie de leurs ex-compagnes. Pierre (44 ans, cuisinier) explique le désintérêt de son ex-compagne pour les vidéos pornographiques qu'il visionnait à l'époque par leur iconographie de la soumission féminine :

Il faut le reconnaître, la femme est totalement soumise dans le porno, c'est « Sois belle, écarte les jambes et ouvre la bouche pour me sucer ». (Pierre)

Lorsque, plus tard dans l'entretien, je lui demande s'il pense que « le porno hétéro est fait par et pour des mecs », Pierre invoque ensuite une différence indépassable (« c'est comme ça ») entre sexualités masculine et féminine :

Les nanas, tu sais, quand elles se masturbent... Bon c'est pas pareil déjà, c'est évident. Est-ce que... ? En règle générale, ce sont des hommes qui font du porno. C'est comme ça. Il y a très peu de femmes. [...] Alors l'image de la femme soumise... La femme n'a pas envie d'être soumise, c'est évident. (Pierre)

S'il arrivait à Bertrand (42 ans, petits boulots) de partager des magazines de petites histoires érotiques avec son ex-compagne, « le porno » (sous entendu visuel et *hard*) reste un domaine spécifiquement masculin :

- Quand je vivais dans l'Ardèche avec cette nana, je n'avais plus aucun magazine ou DVD porno à la maison. Par contre, on avait acheté un magazine de lettres érotiques, une fois. C'est elle qui l'avait acheté d'ailleurs. Et on l'avait lu ensemble. C'était très érotique [rit]. Ah ouais, elle, elle était bien [sourit] ! [...] Au bout d'un moment, elle a su que j'aimais bien le porno. Mais j'achetais des magazines que quand j'étais de passage à Paris.

- Et vous partagiez ça ?

- Non. Elle, elle ne comprenait pas. Pour elle, c'était de la bidoche. (Bertrand)

Quand je l'interroge sur le rapport entre ce qu'il aime voir à l'écran et ce qu'il aime faire avec ses partenaires, Bertrand mobilise ensuite l'opposition entre « baiser » et « faire l'amour » :

Même si ça a parfois pu s'en rapprocher, j'ai jamais vécu une sexualité porno avec mes copines. Ça n'a jamais été très loin en fait. Même si ça a pu être très fort hein. Je crois que les plus belles fois, qui ont finalement été assez rares [sourit], c'est quand j'ai vraiment fait l'amour.

- Avec une personne que tu aimais ?

¹ Le chapitre 2 propose une critique de l'expression « dégradation de l'image de la femme ».

- *Oui, avec une personne que j'aimais, et où je lui faisais l'amour. Parce que même avec une personne que j'aimais, j'ai pu ne pas faire l'amour.*

- *T'entends quoi alors par « faire l'amour » ?*

- *Le moment où c'est vraiment le « Je t'aime qui sort », où ça sort tout seul. Et, ça, je crois que c'est qu'il y a plus de fort. Et même quand t'es avec une personne que tu aimes, c'est pas une pratique qui arrive tous les jours non plus. Même si, avec ta nana, tu vas pas lui dire « Je te baise » ou je sais pas quoi. Parce qu'il y a celle qui va l'accepter, et celle qui ne va pas l'accepter. (Bertrand)*

L'usage masculin de pornographie hétérosexuelle *hard* exacerbe ce qu'Isabelle Clair identifie comme « les contradictions propres à deux socles fondamentaux du couple [hétérosexuel] contemporain ». Une première contradiction est relative à « l'ethos égalitaire, qui diffuse le principe de l'égalité entre les sexes en même temps que leur indépassable complémentarité, faisant de la découverte du couple hétérosexuel un moment renouvelé de l'expérience de la domination des garçons sur les filles¹ ». Là où cet « ethos égalitaire » euphémise la question de la domination masculine, la pornographie hétérosexuelle conventionnelle l'émphatise et l'érotise, à travers des représentations hyperboliques du féminin et du masculin, de la soumission et de la domination². L'instauration d'une séparation nette entre sexualité de couple – où les rapports de pouvoir sont euphémisés – et imaginaires pornographiques – où ils sont exacerbés – est un moyen de résoudre provisoirement la tension entre idéal d'égalité et réalité asymétrique, sans avoir à affronter la question de la domination masculine.

Le clivage entre hétérosexualités conjugale et pornographique confronte par ailleurs les spectateurs hétérosexuels masculins à la seconde contradiction identifiée par Isabelle Clair, celle relative à « l'idéal conjugal, fondé sur la proximité la plus grande entre deux individus en même temps que sur la différence des sexes – c'est-à-dire la différence la plus radicale qui soit³ ». L'usage de pornographie participe chez ces hommes d'une tension entre la volonté de partager une intimité sexuelle avec leur compagne et le constat qu'ils entretiennent un rapport différent à la sexualité. Cette différence peut s'expliquer sociologiquement par des socialisations différenciées des femmes (incitées à une sexualité effacée et relationnelle) et des hommes (incités à une sexualité affirmée et individuelle). L'approche compréhensive ici adoptée permet surtout d'examiner les effets de la qualification de cette différence. Les hommes hétérosexuels interrogés en parlent en majorité dans les termes d'une

¹ Clair Isabelle, « La découverte de l'ennui conjugal », *Sociétés contemporaines*, vol. 83, n° 3, 2011, p. 60.

² Paasonen Susanna, « Repetition and Hyperbole: The Gendered Choreographies of Heteroporn », in Karen Boyle (dir.), *Everyday Pornography*, Londres et New York, Routledge, 2010, p. 63-76.

³ Clair Isabelle, *op. cit.*, p. 60.

hypersensibilité des femmes à la vision des images ou à l'écoute des mots pornographiques. Si la compagne de Vincent (cadre commercial, 30 ans) « n'est pas hermétique », « elle réagit comme un électrochoc à la vision d'une scène pornographique ». C'est alors pour ne « pas les choquer » que Sylvain (petits boulots, 28 ans) n'a jamais parlé de sa passion pour la pornographie avec ses petites amies (des relations de quelques semaines à quelques mois). En effet, avant même d'aborder le sujet, il pense savoir que, « connaissant leur personnalité », « elles seraient choquées assez rapidement ». Lorsque je demande quels sont ces traits de personnalité, Sylvain me répond qu'« elles étaient trop fleur bleue » pour le porno.

L'isolement des scripts conjugaux par rapport aux scénarios pornographiques et aux scripts masturbatoires conduit souvent à l'ennui conjugal, qui se cristallise par exemple dans l'expérience par Sylvain de la fellation : par contraste avec les actrices pornographiques, qui la pratiquent à la perfection, ses petites amies « le font plus pour [lui] faire plaisir que vraiment parce que c'est un jeu sexuel ». Ce que Sylvain aimerait alors, « c'est un jour rencontrer une femme qui apprécie aussi le porno, parce que ça me permettrait de partager cette passion avec elle ». Il pense qu'il a plus de chance de trouver une telle conjointe dans les milieux libertins.

Le discours des hommes hétérosexuels évoluant en milieux libertins est toutefois traversé par la même opposition genrée entre couple et pornographie. Si les fantasmes pornographiques de Louis (30 ans, célibataire, ingénieur informatique, cinq tournages pro-am¹ à son actif) ne sont « pas si différents » des pratiques qu'il peut avoir en club échangiste, « [il] ne pense pas qu'[il] pourrai[t] le faire avec une nana qu'[il] aime ». Sentant que ses propos peuvent stigmatiser ses partenaires en impliquant qu'elles ne seraient pas dignes d'« amour », Louis se reprend aussitôt en précisant que « ça ne sous-entend pas qu'[il] n'aime pas les nanas avec qui [il] fai[t] des trucs hein ». Ses propos font écho à ceux de Julien (célibataire, chef de produit touristique, 28 ans), qui occupe une partie importante de son temps libre à organiser des tournages de pornographie « pro-am », plutôt en tant que réalisateur. Julien affiche en effet un mépris similaire envers les actrices (« à quelques rares exceptions près, c'est des cruches »), qu'il oppose aux femmes qui pourraient devenir « une vraie petite amie ». Louis distingue en fait deux types des femmes : « Certaines nanas vont m'évoquer des choses, d'autres non, ça dépend ». Avec les premières, il a des relations

¹ Contraction de « professionnel » et « amateur ». Voir Trachman Mathieu, *Le Travail pornographique. Enquête sur la production de fantasmes*, Paris, La Découverte, 2013, p. 66-72.

sexuelles occasionnelles qui impliquent des pratiques telles que l'éjaculation faciale ou l'urophilie, au sein desquelles il endosse toujours un rôle conventionnellement masculin :

L'éjac' faciale, oui. L'uro aussi, si c'est bien fait. [...] Mais avec une nana avec qui je vais partager ma vie et avec qui je vais avoir des enfants et tout, je ne suis pas sûr par contre pour le coup (Louis)

Avec sa future conjointe – « une nana avec qui je vais partager ma vie et avec qui je vais avoir des enfants et tout » – Louis imagine qu'il aura des pratiques conventionnelles, encadrées par des scripts interpersonnels qui euphémiseront la domination de genre, et qui contribueront à la construction d'une famille. À travers l'opposition classique¹ de la « mère » et de la « putain », de la « mauvaise fille » et de la « fille bien », Louis et Julien préservent eux aussi les valeurs conjugales de leur contamination pornographique.

Le foyer est préservé de la pornographie, en tant qu'objet matériel², que thème de conversation³ et que registre d'interaction langagière et corporelle. Dans l'appartement que Pierre (44 ans, cuisiner, célibataire) partageait avec son ex-femme, cette division entre espace conjugal et espace pornographique masculin se matérialisait par un rideau :

Elle savait que, quand je tirais le rideau dans le salon... Parce qu'on avait un rideau, mais pas de la même couleur que ceux des sex-shops [il sourit]... Elle savait que je me masturbais, mais elle ne me dérangeait pas. (Pierre)

Plutôt que d'aménager l'espace domestique, Bertrand (42 ans, petits boulots, célibataire) a maintenu ses pratiques pornographiques hors du foyer le temps de sa vie en couple. Il a d'ailleurs décidé de se débarrasser de sa collection de magazines pornos au moment d'emménager avec sa compagne de l'époque.

Pour préserver le couple de la pornographie, il convient ensuite d'éviter ce sujet de conversation. Grâce à des horaires de travail décalés, Nicolas (ingénieur de la vision, 29 ans, en couple cohabitant), peut consacrer une partie de ses jours de repos, au cours desquels il se retrouve seul dans leurs deux-pièces, au visionnage de pornographie et à la masturbation, alors que sa compagne est au bureau. Le soir et le week-end, lui et sa compagne ont pour habitude d'aller ensemble au cinéma ou de visionner à la maison des séries télévisées telles que *Lost*, *Mad Men* ou *The Office*. De son côté, sa compagne visionne seule ou avec des

¹ Pour une analyse du stigmate de la putain au prisme des rapports sociaux de sexe, voir Pheterson Gail, *Le Prisme de la prostitution*, Paris, L'Harmattan, 2001. Dorlin Elsa, « Les putes sont des hommes comme les autres », *Raisons politiques*, vol. 3, n° 11, 2003, p. 117-132.

² Cet aspect est développé en chapitre 7.

³ Cet aspect est développé en chapitre 6.

amies ce que Nicolas dénigre comme étant des « séries à la con... pour jeunes filles... genre [ton dépréciatif] *Gossip Girl*, *Desperate Housewives* ou *Sex and the City* » qui, lui, ne l'« interpellent pas du tout ». Aux activités « féminines » auxquelles Nicolas ne prend pas part et aux activités mixtes que Nicolas pratique en couple, s'opposent alors la pornographie, une activité avant tout solitaire dont il ne parle qu'occasionnellement avec deux amis d'enfance dont il reste proche. Au sein du couple, la pornographie fait essentiellement l'objet d'un non-dit. Ce silence conjugal se traduit, lorsque je lui demande s'il lui arrive d'en visionner avec sa compagne, par des ellipses et des hésitations, retranscrites sous la forme de points de suspension :

J'en jamais regardé avec elle. Après... je connais pas bien sa position. C'est-à-dire que je pense qu'elle n'a pas envie de s'y confronter. Je pense que ça la gênerait en fait de regarder ça avec moi. Après je pense qu'elle pourrait apprécier... enfin voilà... qu'elle serait pas complètement fermée. Mais je pense que... elle n'a pas un rapport à ça où elle pourrait regarder ça avec moi. Voilà. Et... elle sait que j'en consomme. Enfin, ça fait trois ans qu'on vit ensemble donc, forcément, elle sait que j'en consomme... et que tant que, voilà, je ne lui mets pas ça sous le nez, ça ne lui pose aucun problème (Nicolas)

La réponse de Vincent (cadre commercial, 30 ans, en couple cohabitant) est similaire :

C'est une pratique plus solitaire. On ne regarde pas ça ensemble.

- Mais elle aime plutôt bien le porno, tu penses ?

- Non. Non, pas du tout.

- Vous en parlez ? Ça peut vous arriver d'avoir des discussions là-dessus ?

- Ouais, ça peut... ça peut arriver... mais enfin... elle sait que je me masturbe par ailleurs. Il n'y a aucun problème avec ça. Il n'y a aucune jalousie¹ ni quoi que ce soit. On est assez libres de le faire. Je pourrais même... Je vais pas le faire juste à côté d'elle, parce que... parce que, je sais pas... ça peut être pris... enfin je sais pas... je me dis « à quoi bon ? ». Des fois que ça la heurte quand même. Mais il n'y a pas de tabou là-dessus. (Vincent)

Nicolas et Vincent tiennent à présenter la pornographie comme un sujet de conversation comme un autre (« ça ne lui pose aucun problème », « il n'y a aucun problème avec ça » et « il n'y a pas de tabou là-dessus ») tout en expliquant qu'ils n'en discutent que rarement avec leurs conjointes. La connaissance que celles-ci ont des pratiques pornographiques de leur conjoint ne semble pas provenir de conversations conjugales à ce sujet, mais plutôt de traces que Nicolas et Vincent laissent malencontreusement à l'issue de leurs séances de navigation. Le « forcément » (« Enfin, ça fait trois ans qu'on vit ensemble donc, forcément, elle sait que j'en consomme ») de Nicolas fait écho au « très bien » (« elle sait très bien que je continue à en voir ») de Fabrice (technicien son, en couple cohabitant avec enfants, 42 ans) : on peut

¹ Il est intéressant de noter que les hommes en couple gay parlent souvent de la jalousie de leur conjoint, alors que les hommes en couple hétérosexuel ne parlent presque jamais de la jalousie de leur conjointe.

faire l'hypothèse que ces deux mots renvoient à une communication par le silence davantage que par la parole. Cette hypothèse est soutenue par le fait qu'aucun de ces trois enquêtés n'a mentionné le prénom de sa conjointe ni ne semble l'avoir averti de sa participation à l'enquête.

Le maintien de l'adhésion à la définition culturellement dominante du couple identifiée par Isabelle Clair – comme union d'individus proches mais différents, égaux mais complémentaires – passe ainsi par la séparation entre monde pornographique, où l'asymétrie des rapports de genre est mise en scène de manière théâtrale, et le monde conjugal, où cette asymétrie tend à être euphémisée.

Encadré 4. Le cas des gays et des bisexuel·le·s en couple hétérosexuel.

Parmi les tensions qui peuvent se nouer autour de la pornographie au sein des couples de personnes de sexe différent, il est un cas particulier : celui des couples unissant une personne se définissant comme hétérosexuelle à une personne se définissant comme gay, lesbienne ou bisexuelle.

Sylvie, 30 ans, a découvert au cours d'une période de sexualité multipartenaire, la sexualité entre femmes, ainsi que les cultures lesbienne, gay et bisexuelle. Son conjoint actuel a une attitude homophobe vis-à-vis du porno gay, qu'elle visionne donc uniquement en son absence.

Didier, 42 ans, se définit comme gay tout en étant en couple hétérosexuel marié. Alors que sa compagne aimerait qu'ils visionnent de la pornographie hétérosexuelle ensemble, Didier s'y refuse, et dit ne pas ressentir d'attraction physique pour sa compagne. Il consomme du porno gay tout en cachant ce désir, et son identification comme gay, à son épouse.

Michel a 43 ans et a fait son coming-out de bisexuel il y a tout juste un an, au moment de son divorce et après quinze ans de mariage hétérosexuel. Il a commencé à visionner des films pornographiques gays parallèlement à ses premières expériences homosexuelles, vers l'âge de 21 ans. Au cours de ses quinze ans de mariage, il a continué à en visionner occasionnellement malgré la forte réprobation de sa femme qui assimilait, selon lui, son intérêt pour les représentations de l'homosexualité – des pornos aux séries télévisées gays (*Queer As Folk*) – à une déviance et à une perversion qu'elle comptait soigner et redresser ; « une sorte de maladie qui partirait comme un rhume », précise-t-il en prenant du recul par rapport à ce passé encore proche.

Moins qu'un partage féminin/masculin des activités sexuelles et culturelles, ce qui ressort de ces trois récits, c'est un partage homo/hétéro de l'espace : Michel, Didier et Sylvie ne partagent pas leurs activités culturelles gays, lesbiennes et bisexuelles avec leur conjoint·e·s.

2) Intégrer la pornographie hétérosexuelle conventionnelle au script hétérosexuel conjugal

L'inscription occasionnelle de la pornographie dans le script hétérosexuel conjugal ne bouleverse pas nécessairement la division hétérosexuelle des temps et des espaces

domestiques. À partir des résultats de l'enquête Contexte de la Sexualité en France (CSF), Michel Bozon observe que :

Les femmes s'initient plus tardivement et, en grande partie, à travers leurs partenaires : interrogées sur le contexte dans lequel elles avaient vu leur plus récent film pornographique, les femmes de 18 à 24 ans qui ont regardé souvent ou parfois des films pornographiques sont 52 % à dire l'avoir vu avec un partenaire sexuel (contre 30 % avec des amies et 19 % seules). En revanche, les hommes consommateurs réguliers de 18 à 24 ans étaient seuls à 60 % la dernière fois qu'ils ont assisté à ce type de film (contre 25 % avec des amis et 16 % avec une partenaire)¹.

Fabrice (42 ans, technicien son) est en couple avec Élodie² depuis seize ans. Dans leur quatre pièces parisien, ils élèvent ensemble trois fils, respectivement âgés de huit, cinq et trois ans. Si Élodie a découvert la pornographie à travers Fabrice, elle a ensuite développé des goûts pornographiques propres, assez proches de ceux de Fabrice : Fabrice adore voir des *blowbangs*³, Élodie aime voir des doubles pénétrations, et tous deux trouvent un terrain d'entente sur les scénarios impliquant une femme avec plusieurs hommes. Le soir, lorsque leurs trois jeunes enfants sont couchés, il leur arrive, « dans le flux de l'excitation » et pour « rajouter un peu au piment à la relation » (Fabrice), de visionner un DVD pornographique sur le téléviseur de la chambre à coucher.

Ce qui est assez curieux, c'est que, moi, j'ai une femme qui apprécie regarder les films pornos. Alors elle va pas du tout être du genre à regarder quotidiennement, comme moi je peux faire. Mais, elle, ça lui arrive d'en regarder seule. [...] En général, on commence à faire l'amour, et puis des fois dans le flux de l'excitation... en général, c'est à son initiative, d'ailleurs... c'est ça qui est plutôt marrant : c'est elle qui demande. Parce que bon, moi, j'en regarde régulièrement... donc j'ai pas besoin forcément... ça me plaît parce que si je sais que ça lui fait de l'effet, donc je trouve ça super, mais... je vais pas lui... Si, je peux lui demander, puis elle va me dire « oui », elle va me dire « non », « non j'ai pas envie », « pas aujourd'hui », voilà. (Fabrice)

La pornographie intensifie l'interaction sexuelle : Fabrice prend plaisir à voir sa partenaire prendre du plaisir en voyant les acteurs et les actrices prendre du plaisir. L'enquête CSF ne donne pas d'information relative à la proportion des couples hétérosexuels qui ont recours à la pornographie. On sait en revanche que, parmi les 25-49 ans, un tiers (29 %) des spectateurs réguliers et trois quarts (73 %) des spectatrices régulières (une femme sur cinq déclare visionner « souvent ou parfois » de la pornographie) déclarent avoir été avec un·e partenaire lorsqu'ils ou elles ont visionné pour la dernière fois un film pornographique. Si Fabrice se

¹ Bozon Michel, « Pratiques et rencontres sexuelles : un répertoire qui s'élargit », *op. cit.*, p. 279-280.

² Comme les prénoms des participants à l'enquête, les prénoms des conjoint·e·s apparaissent ici modifiés. Si Fabrice n'a pas mentionné au cours de l'entretien le prénom de sa compagne, je lui donne un prénom afin d'en faire un personnage à part entière de ce récit.

³ Sous-genre pornographique où une actrice fait une fellation à plusieurs hommes à la fois.

représente la pratique du visionnage en couple comme non conventionnelle, c'est que, parmi ses amis passionnés de pornographie, qui sont tous des hommes, il est le seul à intégrer la pornographie à la sexualité conjugale, là où les autres sont célibataires ou dissimulent leurs pratiques pornographiques aux yeux de leurs compagnes.

Fabrice insiste sur le fait que c'est toujours à l'initiative d'Élodie qu'ils lancent un DVD porno pour faire l'amour, qu'il s'agit bien d'un désir féminin, et non de l'imposition de désirs masculins dans la sexualité de couple. Fabrice insiste également sur le fait que les vidéos gonzos signées Jules Jordan¹ qu'ils ont l'habitude de visionner ensemble ont été choisies par sa compagne. Cette rhétorique égalitaire coexiste avec des rapports très différenciés à la pornographie. C'est bien Fabrice qui réalise les achats de DVD par correspondance et qui se tient informé des nouveautés. Par ailleurs, Fabrice ne partage pas à proprement parler une passion pour la pornographie avec Élodie, comme il peut le faire avec ses amis du forum La Cochonne. Élodie n'est d'ailleurs pas inscrite sur ce forum et elle ne participe pas aux réunions conviviales entre « Cochons ».

Cette division genrée des temps et des espaces sociaux est observable dans la relation d'enquête. Notre entretien se déroule dans le salon de l'appartement de la famille de Fabrice, à un moment de l'après-midi où ses enfants sont à l'école et où sa compagne était au bureau, c'est-à-dire où ses rôles de mari et de père sont suffisamment éloignés pour que le passionné de pornographie puisse s'exprimer tranquillement. Élodie n'est pas au courant de ma visite : selon Fabrice, elle n'en comprendrait pas l'intérêt et verrait notre rencontre comme une perte de temps. À la fin de notre entretien, je n'ose pas demander à Fabrice un entretien avec sa compagne : s'il n'a pas prononcé son prénom en deux heures et demie d'entretien, je me dis sur le moment que c'est probablement qu'il perçoit mon enquête comme un danger potentiel pour son couple.

Malgré une intégration occasionnelle de la pornographie au script sexuel conjugal, le rapport de Fabrice à la pornographie reste majoritairement tourné vers la sociabilité masculine et la masturbation individuelle :

Moi, j'ai un besoin très important, presque quotidien, d'avoir du sexe. [...] Quand t'as des enfants... Nous, on a eu trois rapprochés... Eh bien il y a toute une période de ta vie à ce moment-là... Juste après la grossesse, la femme passe par différentes étapes, où elle n'a plus forcément envie de faire l'amour, elle n'a plus du tout le même rapport à son corps et au corps de son partenaire. Le désir tombe. Dans les premiers mois, tout le monde est dans les couches. Et après, il y a un moment où la bête se réveille. Et très souvent, là, il y a un total

¹ Un des principaux réalisateurs du grand studio états-unien de porno hétéro *hard* Evil Angel.

décalage entre l'homme et la femme. Nous, on l'a vécu. Pas à chaque grossesse, mais au bout du troisième, on a eu un vraiment long passage à vide. Très douloureux. Pour chacun. La femme à côté de toi, c'est compliqué, elle est fatiguée. Donc il y a une longue période avec peu de sexe. Et là, forcément, le porno, c'est une façon de garder une hygiène de vie et un certain équilibre. Moi, ça fait partie de mon équilibre : ça me calme, ça me rend moins agressif avec les autres, ça m'aide à dormir. (Fabrice)

Fabrice relie davantage la pornographie à son bien-être personnel qu'à sa relation de couple, dans des termes qui se rapprochent du « modèle du désir individuel¹ ». Les pratiques de soi regroupées par Michel Bozon dans cette « orientation intime » consistent en « un travail de réassurance périodique et de restauration de soi qui s'effectue dans et par le corps, à partir de la manifestation périodique du désir² ». L'usage que Fabrice fait de la pornographie est avant tout orienté vers « l'hygiène » et « l'équilibre », c'est-à-dire vers la satisfaction et la restauration de soi. Interrogés dans le cadre de l'enquête CSF sur l'importance de la sexualité pour leur équilibre personnel, elle apparaît « indispensable » pour trois femmes (30,9 %) et quatre hommes (42,8 %) sur dix³. La différence, qui s'accroît avec l'arrivée de trois enfants à élever, entre le rapport avant tout individuel de Fabrice et le rapport avant tout relationnel d'Élodie à la pornographie, Fabrice l'explique par une différence de rythmes biologiques. Le recours à une vision différentialiste de la sexualité – « le décalage entre l'homme et la femme » – peut alors être analysé comme une manière de ne pas avoir à questionner la division sexuée du travail reproductif (éducation, ménage, etc.) – qui n'est évoquée que de manière elliptique (« tout le monde est dans les couches ») – ainsi que ses effets différenciés sur les rythmes corporels des hommes et des femmes – qui ne sont évoqués qu'entre les lignes (« c'est compliqué, elle est fatiguée »).

Le récit de Sylvie (30, bisexuelle, standardiste) offre un contrepoint intéressant au discours de Fabrice. Sylvie a découvert les plaisirs du visionnage de porno hétéro à dix-huit ans, avec son ex-compagnon, alors qu'elle sortait d'une « phase très prude ». À l'issue de cette relation qui l'a « débloqué » sexuellement, Sylvie continue de visionner régulièrement du porno :

Quand mon mec regardait des sites, il n'effaçait pas toujours l'historique en fait. Et moi, par curiosité, ce que je faisais, c'est que je passais derrière lui, je regardais les sites, les photos. Et puis, de lien en lien, je tombais sur des sites pornos gays ou lesbiens (Sylvie).

¹ Bozon Michel, « Orientations intimes et constructions de soi. Pluralité et divergences dans les constructions de la sexualité », *op. cit.*, p. 18-22.

² *Ibid.*, p. 18.

³ Bajos Nathalie, Ferrand Michèle et Andro Armelle, « La sexualité à l'épreuve de l'égalité », in Nathalie Bajos, Michel Bozon (dir.), *Enquête sur la sexualité en France. Pratiques, genre et santé*, Paris, La Découverte, 2008, p. 561-562.

À mesure qu'elle développe une sexualité multipartenaire avec des hommes puis avec des femmes, et qu'elle se constitue un groupe d'amis gays et bisexuels masculins, Sylvie passe de plus en plus de temps à visionner de la pornographie. Cette pratique s'oriente vers la construction et la satisfaction d'un désir individuel. Et ses goûts s'élargissent, en incluant notamment des scénarios gays et des scénarios hétéros avec *strap-on* [gode-ceinture]. Mais Sylvie doit aujourd'hui s'adapter à une nouvelle situation, étant de nouveau en couple monogame avec un homme hétérosexuel :

Lui, il est plus plans hétéros. Alors que moi, gay, lesbien, ça me dérange pas. Tu vois par exemple on regardait une scène ensemble sur internet, c'était un mec qui sodomisait une femme... et qui se mettait lui-même un doigt dans le cul [elle éclate de rire]. Et là j'ai vu la tête de mon mec faire « Oh non mais c'est pas possible ! Mais qu'est-ce que c'est que ce truc !? ». Parce qu'au départ, ça l'avait excité à fond. Mais de voir ça, ça l'a stoppé net. Tout d'un coup « Pouhhh... ». Tout mou [elle mime une verge débandant en riant] !

- Donc vous n'êtes pas trop intéressés par les mêmes choses... ?

- Si, si, en général on aime les mêmes choses. Mais disons que moi ça me dérange pas s'il y a un truc en plus. Alors que lui, ça le dérange. (Sylvie)

L'hétéronormativité de son conjoint amène Sylvie à dissocier les pornos (de tous genres) qu'elle visionne individuellement pour la masturbation et le porno (uniquement hétérosexuel conventionnel) qu'elle visionne avec son compagnon pour « faire des galipettes ». L'interprétation genrée des images pornographiques par les participant·e·s est donc toute aussi importante que l'intensité sensorielle qu'elles permettent de mettre en circulation.

Scripts pornographiques et scripts interpersonnels sont pris dans une dynamique de genre similaire dans les pratiques de visionnage conjugal d'Élodie et Fabrice. Le recours occasionnel à la pornographie dans le script sexuel conjugal est présenté par Fabrice comme une manière de réactiver le désir conjugal après seize ans de relation, trois accouchements et la charge de travail représentée par l'éducation de trois jeunes enfants. S'il se défend de « reproduire » ce qu'il voit à l'écran en « préliminaire » de l'action, Fabrice explique que leurs propres scénarios sexuels en sont « forcément inspirés ». L'usage de pornographie s'insère alors dans un effort mutuel plus large pour ne pas céder à la routine et pour continuer à susciter le désir chez son partenaire en travaillant une présentation érotisée de soi : Élodie enfile occasionnellement de la « lingerie sexy » et des talons hauts, quand Fabrice fait du sport plusieurs fois par semaines et se taille les poils pubiens – une pratique corporelle qui s'inspire de celles des acteurs pornos et qu'Élodie apprécie. Associées à des accessoires érotiques féminisants et des pratiques de soin du corps masculinisants, les « chorégraphies

genrées¹ » de la pornographie hétérosexuelle participent d'une revivification du désir par l'hétérosexualisation des corps, c'est-à-dire par la masculinisation de Fabrice et la féminisation d'Élodie. Le visionnage en couple de pornographie hétérosexuelle conventionnelle s'inscrit ici dans un effort de *relooking*² qui, à la manière des émissions de télé-réalité, réintensifie la sexualité conjugale par la mise en scène des différences de genre.

L'intégration de la pornographie hétérosexuelle conventionnelle au script hétérosexuel conjugal permet une intensification de la sexualité qui, suivant un « structuralisme hétérosexuel », passe par l'hyperbolisation des différences de genre.

3) Recourir à des pornographies alternatives pour changer l'hétérosexualité

Les scripts pornographiques alternatifs³ peuvent être une source d'inspiration pour réimaginer l'hétérosexualité au-delà des rôles sexuels conventionnellement masculin et féminin. Quelques mois après son divorce (après quinze ans de mariage hétérosexuel, voir encadré 4), au moment où il commence à s'affirmer en tant que bisexuel, Michel, cadre administratif, alors proche de la quarantaine, entame une relation avec une collègue de travail. Ils discutent beaucoup de sexualité avant et après leurs rapports sexuels. Le visionnage commun de pornographie participe de l'exploration de nouvelles possibilités sexuelles :

On a regardé ensemble des films gays, des films bis. [...] J'avais depuis toujours, mais vraiment depuis toujours, le fantasme absolu de me faire prendre par une fille. Ma femme avait refusé. J'avais osé lui demander mais elle avait refusé, elle m'avait dit « Non écoute, j'aimerais bien te faire plaisir, mais là, vraiment, ça me va pas. Je me vois pas assumer ce rôle-là ». Alors que quand j'en ai parlé à cette copine, elle a direct grimpé aux rideaux [il rit] ! Et c'est vrai que là ça a été un bon moment... Un très très bon moment. Donc là, on n'a pas exactement reproduit ce qu'on voyait à l'écran, mais bon, un peu quand même. Ouais, ça a été un très très grand moment ça [rit] ! (Michel)

C'est à travers cette intégration des scripts pornographiques aux scripts interpersonnels que Michel expérimente pour la première fois la passivité anale, alors qu'il s'imaginait jusque-là comme « par définition » amené à jouer un rôle sexuel dominant, puisque doté d'un pénis :

¹ Paasonen Susanna, « Repetition and Hyperbole: The Gendered Choreographies of Heteroporn », *op. cit.*

² Cet effort d'entretien de la sexualité conjugale par l'hyperbolisation du masculin et du féminin n'est pas sans rappeler le script des émissions télévisées de *relooking*. Nelly Quemener montre comment la reconquête de la confiance sexuelle des femmes en elles-mêmes doit passer, dans ces émissions, par le récit normatif de la « redécouverte » de sa féminité. Quemener Nelly, « Relooquez-vous ! Des plateformes numériques à l'appui du spectateur expert de son propre look », *Études de communication*, vol. 44, n° 1, 2015, p. 29-46.

³ Concernant les débats autour de la relation des pornos « alternatifs » aux pornos « *mainstream* », voir : Biasin Enrico, Maina Giovanna et Zecca Federico (dir.), *Porn After Porn: Contemporary Alternative Pornographies*, Milan, Mimesis International, 2014.

Dans ma relation aux hommes, je suis celui qui sait ce qu'il veut, qui décide. Mais avec les femmes, c'est plutôt le contraire en fait. [...] C'est pas moi qui vais sucer un mec ou qui vais me faire prendre par un mec. [...] Avec une femme, disons que je le suis aussi [dans le rôle sexuel dominant], par définition, si j'ose dire. Mais disons que j'ai découvert, récemment, le plaisir d'être justement soumis. Et c'est vrai que c'est terriblement excitant, cette sorte d'inversion des rôles en fait. Et ça, c'est terriblement excitant. Cette sorte de renversement des rôles dans une relation avec une femme c'est terriblement excitant à la fois mentalement et physiquement. (Michel)

Le visionnage de vidéos pornos gays et bisexuelles, associé à la verbalisation d'un désir de soumission masculine auprès de sa partenaire, permettent à Michel de transformer la perception et la sensation qu'il a de son propre corps et, ainsi, de prendre de la distance avec l'approche conventionnellement masculine de la sexualité qu'il avait incorporée.

Cette rénovation des imaginaires sexuels est un des points d'entrée pour réorganiser la conjugalité hétérosexuelle sur des bases égalitaires. Christophe (hétérosexuel, chercheur en biologie, 34 ans), militant anarchiste, a rencontré Marion, militante féministe, il y a trois ans, dans le cadre d'un groupe politique. Ce cadre de rencontre est propice à une réflexivité sur les rôles de genre et la division sexuée du travail au sein du couple : « au début, on a eu beaucoup de discussion sur le lien entre notre engagement militant et nos pratiques » (Christophe). La pornographie est un des premiers thèmes de conversation qu'ils abordent alors qu'ils cherchent « à se connaître » et à négocier leur vie commune et leur sexualité sur des bases égalitaires. C'est la première fois que Christophe parle de ses pratiques pornographiques et masturbatoires à une petite amie. Marion est quant à elle dans une phase que Christophe décrit comme de transition de positions « anti-porno » vers des positions « pro-sexe ». N'étant pas elle-même consommatrice de porno, elle s'intéresse aux pratiques de Christophe. Ils se mettent à visionner des DVD pornos féministes, que Marion s'est procurée à travers des amies militantes. Ces visionnages s'accompagnent de conversations où il est notamment question de trouver des scripts sexuels conjugaux impliquant une « transgression des normes de genre » et qui « sortent du standard du couple hétéro forcément tendre et romantique ». Il s'agit notamment de jeux de rôle autour de la domination féminine et de la soumission masculine. Si cette dynamique s'essouffle au bout de quelques mois, pour déboucher sur un quotidien sexuel que Christophe qualifie de plus « classique », les conversations mêlant le personnel et le politique restent le moteur de leur sexualité :

Est-ce qu'on peut continuer à faire la même chose au bout de quatre ou cinq ans ? Le fait d'avoir plein de discussions sur les rôles de genre, fait qu'on a pu relancer des trucs et débloquer des situations qui étaient un peu bloquées. Et puis, du coup, de réinvestir de nouveaux fantasmes, de tenter des trucs dans le couple. Mais finalement c'est plutôt pour relancer une dynamique et, après, ça s'essouffle assez vite. [...] Dans la sexualité de Marion,

j'ai l'impression que le détour par un côté intellectuel militant, donc la curiosité pour aller transgresser un peu des trucs dans les normes de genre, ça la relance. C'est arrivé deux ou trois fois qu'on parte du constat qu'on n'a plus beaucoup de sexualité, alors on part sur une longue discussion sur les normes de genre, puis on trouve un truc rigolo à transgresser, et du coup après on réenclenche. Même si après on laisse tomber rapidement et puis on se retrouve avec une sexualité plus classique. (Christophe)

Le recyclage¹ de l'imaginaire sexuel est pour Christophe et Marion un des points d'entrée pour réorganiser la conjugalité hétérosexuelle sur des bases égalitaires. Au quotidien, cet effort d'imagination sexuelle tend toutefois à s'essouffler et le couple revient à des scripts interpersonnels impliquant des rôles de genre plus conventionnels. À l'instar de Fabrice, Christophe ressent davantage de besoins sexuels que sa compagne et envisage avant tout la pornographie comme un « petit monde à soi », qu'il est préférable de ne pas trop partager :

Finalelement, il y a aussi des aspects qui doivent rester... Enfin ça marche aussi mieux parce que ça reste un truc individuel. En tout cas, moi, je le vois comme ça. Il y a un certain nombre de trucs que je n'ai pas vraiment envie de partager avec ma copine. C'est pas que je le cache, mais que c'est mon petit monde à moi. (Christophe)

Là où le recours à la pornographie *mainstream* tend à s'articuler avec l'investissement de rôles sexuels masculins et féminins conventionnels, le partage de pornographie alternative peut devenir une pratique de ré-imagination des corps qui participe d'une remise en cause plus large des dimensions culturelles et matérielles des rapports de genre. La sexualité devient alors un lieu de mouvements contradictoires, entre d'une part son investissement comme lieu de reconfiguration du couple hétérosexuel sur des bases égalitaires et, d'autre part, l'expérience du poids, qui peut apparaître insurmontable, des socialisations différenciées des hommes et des femmes à la sexualité dans le contexte d'une société patriarcale.

4) Le couple gay à l'épreuve de la pornographie

Certaines des tensions exacerbées par la pornographie sont comparables dans les couples gays. Comme dans l'étude des couples hétérosexuels, la pornographie constitue une voie d'entrée pour saisir la régulation de la sexualité conjugale gay par la norme de réciprocité du désir, clé de voûte des définitions aujourd'hui dominantes du couple. Alors que Jean-Claude (huissier, 52 ans, en couple, multipartenaire) aime « pimenter » ses rapports sexuels avec les hommes qu'il rencontre sur internet par la présence en toile de fond d'une vidéo porno, il n'a pas ce genre de pratiques avec son compagnon, avec qui il préfère une sexualité plus

¹ J'emprunte cette expression au festival Hétérocyclage organisé par l'association Post-id en mai 2006 à Lille. Le communiqué présentait ainsi l'événement : « À travers projections, performances et expo, cet événement s'adresse à tout ceux et celles qui ne se reconnaissent pas ou plus dans l'hétérosexualité traditionnelle, hégémonique et normative ».

« spontanée ». Andrew (chargé de communication, 28 ans, en couple monogame) considère, lui, qu'il y aurait quelque chose d'« immature » à faire de la pornographie une composante de sa sexualité de couple. Pour Philippe (employé de librairie, 36 ans, en couple monogame), cela signifierait jusqu'à l'échec de la sexualité conjugale. S'il lui est déjà arrivé de se remémorer des fragments de séquences pornographiques pour pallier un manque d'attraction pour un partenaire, il s'interdit de le faire avec son conjoint :

Des films qui nous serviraient de préliminaire pour baiser... ? Non. Tu vois, je crois que par rapport à ça, je suis un peu trop à me dire « Mon mec doit suffire à me donner du plaisir et je dois pas avoir besoin d'autre chose pour me donner du plaisir ». [...] Ça m'amènerait à ne plus être dans le moment présent et à ne plus être vraiment avec lui. [...] Quand vraiment tu as envie de prendre du plaisir avec un mec mais que ça ne se passe pas top, eh bien tu te mets à divaguer un peu, tu te remémores les derniers liens XTube sur lesquels tu es tombé, les dernières images qui t'ont fait jouir. (Philippe)

Le recours à la pornographie, y compris sous la forme d'un simple fragment d'image qu'il se remémorerait au cours de l'acte sexuel, amoindrirait l'intensité du partage et marquerait le déclin du désir mutuel entre les partenaires. C'est également le sentiment que son propre corps ne suffit pas à satisfaire les fantasmes de son partenaire qui motive la jalousie de l'ex-compagnon de Laurent (42 ans, gay, cadre commercial). Durant leur relation de dix ans, Laurent visionnait de la pornographie « discrètement, parce que ça énervait » son compagnon. Sa jalousie portait plus particulièrement sur l'objet des fantasmes de Laurent : la masculinité « lascar ». S'« il était super viril », son compagnon n'« était pas rebeu. Et ça c'est un élément qui l'énervait encore plus ! » Une compétition masculine s'instaure alors entre le corps (blanc) du conjoint et les corps des acteurs pornos (arabes) appréciés par Laurent.

L'affirmation d'une incompatibilité entre désir conjugal et plaisir pornographique au nom des principes de fidélité ou de réciprocité du désir s'inscrit dans ce que Michel Bozon appelle le « modèle du désir conjugal », dans lequel l'échange sexuel est conçu comme étant « au service d'une construction conjugale ou sentimentale qui l'englobe ou la contient (dans tous les sens du terme)¹ ». Le visionnage de pornographie pendant les rapports, voire l'idée même qu'un des membres du couple puisse avoir recours à d'autres sources de plaisir que le corps de son conjoint, entre en contradiction avec cette vision conjugale de la sexualité. Selon cette conception, la relation conjugale doit mobiliser la subjectivité sexuelle des partenaires dans leur intégralité : le seul objet de désir doit être le corps du partenaire et le désir sexuel doit être entièrement orienté vers la consolidation de la relation avec ce partenaire.

¹ Bozon Michel, « Orientations intimes et constructions de soi. Pluralité et divergences dans les constructions de la sexualité », *op. cit.*, p. 22.

L'enchevêtrement des scripts pornographiques et interpersonnels à l'œuvre dans les sexualités multipartenaires (cf. *infra*) est ici perçu comme une « incertitude » qui engendre un « risque de discontinuité¹ » dans le couple. Si « les tenants du modèle conjugal tendent à condamner la représentation de la sexualité² », c'est à la fois parce que la sexualité n'a ici de valeur que dans la mesure où elle participe de la construction du couple (sa représentation et son visionnage n'ont donc que peu de valeur) et parce que les formes de stimulation extérieures du désir individuel d'un des partenaires sont vues comme des risques et des dangers pour la relation de couple.

La conjonction de cette représentation dominante de la sexualité conjugale et de la centralité culturelle de la pornographie dans les modes de vie gays donne lieu à des conflits. La mise en couple avec un conjoint hostile à la pornographie a par exemple contraint Didier, Gaëtan et Bernard à délaisser ou à dissimuler un mode de vie gay dont le visionnage, le partage et la collection de vidéos pornographiques étaient des éléments constitutifs. Dans le cas de Didier (45 ans, gay, technicien), il ne s'agit pas à proprement parler d'une mise en couple, puisque ni lui ni son compagnon ne se concevaient alors comme « gays » ou comme formant un « couple » : ils étaient des colocataires entretenant une relation homoérotique discrète. Au moment où les deux hommes s'installent ensemble, ce compagnon impose à Didier de se séparer de sa collection de cassettes VHS pornos, qu'il percevait comme « décadente » :

Il m'avait fait éliminer toutes les cassettes pornos parce que, pour lui, c'était de la décadence. Alors ça n'empêchait pas qu'on fasse des trucs ensemble mais, pour lui, le porno c'était à proscrire. C'est comme ça que toutes mes cassettes de l'époque sont parties à la benne à ordures. À contrecœur hein, mais c'était pour lui faire plaisir. À ce moment-là, tout était bon pour lui faire plaisir, et je l'ai fait parce qu'il m'a demandé de le faire. Et en fait, quand on s'est quitté, en 2000, j'ai aussitôt reconstitué une collection, encore plus importante que ce que j'avais avant. D'autant plus qu'entre-temps l'internet s'est développé. (Didier)

Après une relation non-monogame de dix ans où le sexe et la pornographie étaient des thèmes de conversation récurrents, Bernard (gay, médecin généraliste, 54 ans) s'est récemment installé dans une relation monogame. Ce changement de partenaire a coïncidé avec le passage d'un mode d'existence tourné vers le multipartenariat et le militantisme gay à un mode d'existence tourné vers le couple. Bernard enregistre ses films pornographiques *via* un abonnement à des chaînes télévisées du câble. Il visionne ces films seul, sur le téléviseur du salon, non « pas en cachette » mais tout de même « discrètement », lorsque son conjoint est

¹ *Ibid.*, p. 24.

² *Ibid.*, p. 26.

absent. Ses conversations sur la pornographie se font avant tout avec des amis gays issus de son ancien cercle de sociabilité. Au sein d'un nouveau cercle de sociabilité, plus mixte sexuellement et qu'il a construit avec son conjoint actuel, on ne parle pas de pornographie. La publicisation de l'homosexualité agace son conjoint, qui aspire à la construction d'une sociabilité amicale et d'une vie de voisinage « normale », au sein de laquelle les attirances et les pratiques sexuelles de chacun ne doivent pas avoir d'importance. Ce nouveau conjoint entretient par ailleurs un « rapport de jalousie » avec la consommation de pornographie de Bernard, dont il est au courant, mais qu'ils n'évoquent que très rarement car il s'agit là d'un sujet de discorde conjugale :

Mon mec actuel déteste ça. [...] Il ne supporte pas le porno gay.

- C'est quoi qui le gêne ?

- Je ne lui ai jamais posé la question comme ça, directement. J'ai l'impression qu'il y a une forme de jalousie. Que le rapport visuel que j'ai avec la pornographie contribue à un certain éloignement dans le couple. Que le rapport que j'ai aux films pornos me distancie de lui. Ce que je conçois tout à fait hein. Donc j'enregistre, pas en cachette mais... je visionne en cachette. Parce que j'ai pas besoin de lui imposer ça (Bernard).

Gaëtan (gay, 35 ans commerçant, en couple monogame) a radicalement changé de mode de vie il y a trois ans, date à laquelle, d'une part, il a appris sa séropositivité et, d'autre part, il s'est mis en couple avec un homme qui a posé comme condition à leur vie commune l'arrêt de sa courte carrière d'acteur pornographique, commencée un an auparavant. Un pacte de fidélité reposant sur l'exclusivité sexuelle est contracté par les partenaires. Depuis lors, Gaëtan ne visionne des vidéos pornos qu'en l'absence de son conjoint. La pornographie est un « sujet tabou » au sein du couple, même si ce compagnon sait que Gaëtan continue à en visionner :

- Mon mec [...] c'est pas qu'il désapprouve, mais il ne comprend pas. Il a une sexualité zéro, que ce soit dans sa vie réelle, ou dans sa tête. Donc il désapprouve que j'en aie fait et il ne comprend pas que j'en regarde. Il prend pas ça comme une tromperie hein, mais...

- C'est quoi qui le gêne ?

- Il ne comprend pas que j'aie le besoin, l'envie de me vider une fois par jour. Alors que lui, il en a peut-être même pas besoin une fois par mois. [...] [Il trouve] que je pourrais me concentrer davantage sur lui. Alors évidemment, de temps en temps je pense à lui hein. Mais pas tout le temps. Et ça, il a du mal à le comprendre. Ça se rapprocherait presque de la tromperie pour lui. Alors que c'est pas de la tromperie, parce que c'est un fantasme, comme ça, qui dure trois minutes. Et trois secondes après, on n'y pense plus. (Gaëtan)

L'hostilité envers la consommation de pornographie du conjoint est ainsi le signe d'une réprobation plus large d'un mode de vie gay communautaire et/ou multipartenaire¹, c'est-à-dire d'un modèle de réseau sexuel.

Bruno (gay, 53 ans, cadre commercial) et Patrice, son conjoint, ont été des pionniers de ce que Bruno appelle avec humour la « consommation familiale » de pornographie. Alors que Bruno fréquentait à la fin des années 1970 les cinémas pornos, l'arrivée de la cassette vidéo et la massification du téléviseur les amène à acheter un magnétoscope « vers 1982, 1983 », soit quelques années après leur installation commune dans un appartement parisien. Parmi leurs premières acquisitions figurent notamment des films de Jean-Daniel Cadinot, lesquels présentent l'avantage d'être « scénarisés, avec pas mal d'histoire » et d'avoir ainsi un format similaire aux autres longs-métrages qu'ils visionnent ensemble le soir en rentrant du travail. Si cette pratique de visionnage en couple a duré quelques années, elle s'est interrompue dans les années 1990. Alors que lors de la vingtaine, Bruno et Patrice partageaient la même attraction pour les jeunes hommes de leur âge, Bruno a depuis développé une appétence pour des hommes plus mûrs et plus poilus (ceux des studios Cazzo Films² ou Eric Videos³ par exemple) et pour une sexualité plus *hard*, SM ou *bareback*. Patrice se plaît quant à lui toujours dans l'univers relativement vanille des « minets » des studios Cadinot ou Bel Ami. Les nouveaux goûts de Bruno suscitent rapidement l'incompréhension et la réprobation de Patrice :

Pour lui, [les films Cazzo], c'était de la sexualité de sauvage. Je me rappelle d'une scène où t'as un groupe de jeunes qui jouent au foot. Et d'un seul coup, il arrive quatre ou cinq mecs, lookés skin, militaires. Ils décident d'en prendre un, comme des lions qui chassent des antilopes ; c'est vraiment ça. Y en a qui se retrouve tout seul et donc ils le coursent, ils le choppent, ils le ficellent quasiment comme un gigot, et puis après ils vont jouer avec lui. Entre-temps, les autres s'en aperçoivent, alors ils essaient de le libérer mais, évidemment, il y en a deux ou trois autres qui se font chopper. C'est pas du tout le type de scénario sexuel que mon copain apprécie. [...] De l'autre côté, moi, les films qu'il regarde – parce que je sais qu'il en regarde – ça ne m'excite pas, parce que c'est des acteurs de dix-huit ou vingt ans, qui sont tous lisses. (Bruno)

Plus qu'une différence de préférences érotiques – les « minets » de chez Cadinot plutôt que les « brutes » de chez Cazzo –, c'est une différence de morale sexuelle qui oppose désormais les deux conjoints après trente ans de vie commune. Alors que Patrice décode les films de

¹ Pour une mise en perspective historique du conflit entre ces modes de vie gay, voir : Adam Philippe, « Bonheur dans le ghetto ou bonheur domestique ? Enquête sur l'évolution des expériences homosexuelles », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 128, 1999, p. 58-72.

² Studio pornographique berlinois fondé dans les années 1990 célèbre pour sa représentation du sexe *hard*.

³ Studio pornographique parisien fondé dans les années 2000 qui met en avant des acteurs virils et dominateurs.

Cazzo comme étant violents et dégradants, Bruno y voit l'exploration consentante de fantasmes liés à la soumission et à la privation de mouvement. Cette différence étant devenue un différend conjugal, elle contraint Bruno à dissimuler sa consommation de pornographie aux yeux de Patrice :

J'ai commencé à aimer les films un peu plus hard au niveau de la sexualité. Et c'est un petit peu là qu'on a eu... qu'on s'est rendu compte qu'il y avait des divergences par rapport à nos fantasmes entre moi et mon compagnon. Là, j'allais plutôt louer, ou je les regardais dans une cabine. [...] Alors on a eu la phase des sept, huit ans, où ça a un peu tangué. Parce que, forcément, quand il y a tellement de différence dans les pratiques et les fantasmes sexuels, ça implique que chacun de son côté va voir ailleurs. Faut pas se raconter d'histoires. [...] Les pratiques bareback... il sait que j'ai eu... et il sait sans doute que j'ai encore des pratiques bareback. Mais ce n'est pas un sujet de conversation. On a failli à un moment donné se séparer à cause de ça. [...] Maintenant, effectivement, on est dans une situation où on n'en parle plus, où on n'a plus de discussion là-dessus, parce que... voilà... j'ai pas envie de l'énerver avec ça. (Bruno)

Les fantasmes pornographiques « *hard* » et « *bareback* » de Bruno sont constitutifs d'un nouveau monde sexuel, dissocié du couple, qui se forme à travers les pratiques de la masturbation individuelle, de la navigation sur les sites de rencontres et de la sexualité de groupe. Le rapport entre le monde conjugal et ce nouveau monde sexuel dans lequel Bruno s'investit de plus en plus intensément devient définitivement problématique lorsque Bruno apprend sa séropositivité à Patrice. Après une période très difficile au cours de laquelle ils ont pensé à une séparation, un nouveau partage des espaces-temps sexuels s'est instauré. Bruno maintient désormais hors du domicile conjugal ses fantasmes et pratiques *bareback*. Il ne visionne de la pornographie que sur son ordinateur personnel lorsque Patrice est absent de leur domicile. Alors que Bruno raconte avec beaucoup d'aisance et peu de pudeur ses fantasmes et ses « plans cul » dans la première partie de notre entretien, il se montre en fin d'entretien très troublé par l'évocation de ses problèmes de couple.

L'entretien avec Sébastien (gay, 37 ans, enseignant du secondaire en arts plastiques), également investi dans une sexualité multipartenaire *bareback*, suit une dynamique similaire : sa relation de couple n'émerge que tardivement dans l'entretien. Lorsque je lui demande s'il lui arrive de visionner ou de discuter de pornographie avec son conjoint, il explique, non sans émotion, que la sexualité est devenue un problème dans son couple :

Non. On a... [s'arrête] ça fait quinze ans qu'on est ensemble... [s'arrête] et la sexualité est presque devenue taboue entre nous. C'est venu petit à petit hein. Mais c'est devenu un truc un peu tabou. On sait qu'il se passe des choses à côté : il fait des plans, je fais des plans aussi... mais... on n'en parle pas... [s'arrête] et ça marche comme ça... pour l'instant. (Sébastien)

L'incompréhension, voire le rejet, lié à l'engagement d'un des deux membres du couple dans une sexualité multipartenaire sans préservatif est ainsi une autre force qui tend à séparer

sexualité conjugale, d'une part, et sexualité avec pornographie (individuelle et multipartenaire), d'autre part.

Dans un contexte où en France, comme dans la majorité des pays occidentaux, « le mariage et la monogamie monopolisent de plus en plus le discours sur la vie gay¹ », la spécificité des conflits conjugaux gays par rapport aux conflits conjugaux hétérosexuels autour de la pornographie, est qu'ils renvoient à des définitions contradictoires de l'homosexualité masculine.

Malgré la constitution du couple en cible commerciale par les producteurs et productrices de pornographie², les représentations dominantes de la sexualité conjugale – ce que l'on peut appeler avec Michel Bozon le « modèle du désir conjugal » – continuent de faire de la pornographie un danger pour la construction d'un désir conjugal « épanoui ». Monde pornographique et monde conjugal restent alors des univers séparés, aux rapports problématiques. Les tensions conjugales qui émergent autour de la consommation de pornographie confrontent plus particulièrement les hommes hétérosexuels à la question de la nature de la différence entre les femmes et les hommes. Dans de telles situations de crise, où les différences de genre en viennent à faire problème, les hommes hétérosexuels interrogés³ recourent massivement aux différences « naturelles » pour expliquer et résoudre les conflits. Ainsi, « ce que les femmes font à l'intérieur des rapports de sexe sont vus comme l'expression d'une nature extérieure à ce rapport⁴ ». L'enserrement de la sexualité dans les rapports de genre, dans leurs dimensions idéologico-discursives (la naturalisation des sexualités « féminines » et « masculines ») et économiques (la persistance d'une inégale distribution du travail reproductif conjugué à l'engagement croissant des femmes dans le travail productif) reste alors invisible. La possibilité d'une égalité réelle et radicale au-delà de la « différence des sexes » reste alors massivement impensée et impensable. La présence

¹ Race Kane, « Les technologies de drague dans la vie gay », *Poli - Politique de l'image*, n° 9, 2014, p. 60.

² Je me réfère aussi bien à la section « pour couples » de grandes entreprises telles que Dorcel, qu'aux démarches féministes telles que celle de Tristan Taormino : *Tristan Taormino's Expert Guide to Kinky Sex for Couples*, Adam & Eve Pictures / Smart Ass Productions, 2013.

³ Cela concorde avec les résultats de l'enquête CSF : Bajos Nathalie, Ferrand Michèle et Andro Armelle, « La sexualité à l'épreuve de l'égalité », in Nathalie Bajos, Michel Bozon (dir.), *Enquête sur la sexualité en France. Pratiques, genre et santé*, Paris, La Découverte, 2008, p. 545-568. « 73 % des femmes et 59 % des hommes adhèrent à l'idée selon laquelle « par nature, les hommes ont plus de besoins sexuels que les femmes ».

⁴ Guillaumin Colette, « Pratique du pouvoir et idée de nature », in *Sexe, race et pratique du pouvoir*, Paris, Indigo-Côté-femmes, 2007, p. 75.

importante de la pornographie dans les couples gays tend quant à elle à révéler la difficulté à réinventer le couple en dehors du modèle dominant de conjugalité. La pornographie ne semble pouvoir occuper durablement une place centrale dans la sexualité conjugale, quelle qu'elle soit. Mais puisque comme le rappelle Michel Bozon, la « vision conjugale de la sexualité » n'est « pas celle de tous les individus vivant en couple¹ », une multiplicité d'agencements entre pornographie et conjugalité reste imaginable².

¹ Bozon Michel, « Orientations intimes et constructions de soi. Pluralité et divergences dans les constructions de la sexualité », *op. cit.*, p. 23.

² Pour une réflexion sur les conditions sociales de l'imagination de nouveaux possibles, voir : Lerch Arnaud, « Réécrire le script ? Conjugalité et sexualité dans les couples gais non exclusifs », in Virginie Descoutures (dir.), *Mariages et homosexualités dans le monde*, Paris, Autrement, 2008, p. 177-187.

B - Sexualités multipartenaires gays

Cette seconde partie examine la place de la pornographie dans les sexualités multipartenaires gays franciliennes. Les historiens de l'homosexualité masculine ont montré que les pratiques clandestines de production et de partage d'images homoérotiques tiennent une place importante dans la formation historique de sociabilités homosexuelles masculines¹. Dans les sociétés capitalistes avancées et à l'heure du web 2.0, ces pratiques ne sont aujourd'hui plus en marge mais au cœur de l'organisation sociotechnique de la rencontre sexuelle occasionnelle : filmer, diffuser et visionner des photographies et des vidéos pornographiques sont des pratiques légalisées, commercialisées et massifiées.

1) « Pimenter » et « amorcer la pompe » : l'intensification sexuelle de l'interaction

Revenons d'abord sur la place de la pornographie dans la scénarisation des interactions sexuelles, qu'elles quelles soient. En effet, qu'il s'agisse de partenaires occasionnels ou réguliers et que l'action se déroule dans le lit conjugal ou dans une cabine de sex-shop, la présence visuelle et sonore de la pornographie lors d'un rapport sexuel tend à être racontée dans les mêmes termes, comme un agrément (« pimenter ») et un stimulant (« amorcer la pompe ») sexuels.

La vidéo porno est un élément récurrent dans la scénographie proposée par les saunas, les clubs échangistes hétérosexuels ou les sex-clubs gays. Au même titre que la décoration, l'éclairage ou la musique², les téléviseurs diffusant des films pornographiques en boucle sont censés participer d'une homo/sexualisation de l'espace, c'est-à-dire d'une ambiance indissociablement chaude, masculine et gay. Ce travail de scénarisation de l'interaction sexuelle peut également être le fait d'un particulier comme Laurent (célibataire multipartenaire, cadre commercial, 42 ans) lorsqu'il « reçoit » :

Je mets du porno en fond quand je reçois un ou plusieurs mecs. Ça rajoute un peu d'ambiance. C'est con hein, mais j'ai une lampe Philips, tu sais avec plusieurs lumières. Et

¹ Waugh Thomas, *Hard to Imagine: Gay Male Eroticism in Photography and Film from Their Beginnings to Stonewall*, New York, Columbia University Press, 1996.

² Pour une description ethnographique de l'usage de la musique dans un sex-club BDSM, voir : Rubin Gayle, « Les catacombes. Temple du trou du cul », in *Surveiller et jouir. Anthropologie politique du sexe*, Paris, Epel, 2010, p. 225-256.

j'aime bien la mettre en position couleur rouge. Ça rajoute à l'ambiance un peu chaude du moment. (Laurent)

Cette scénarisation domestique de la rencontre sexuelle occasionnelle est présentée par Jean-Claude (en couple, multipartenaire, huissier, 52 ans) comme un « piment » qui vient intensifier l'excitation et le plaisir sexuel. Nombreux sont ceux qui reprennent cette métaphore de l'assaisonnement alimentaire. Pour Fabrice (hétérosexuel, en couple monogame, 42 ans, technicien son), ce piment pornographique consiste en la lecture d'un DVD sur un téléviseur situé au pied du lit conjugal, en préliminaire puis en accompagnement d'ébats conjugaux avec sa compagne :

On va le mettre si on a envie de faire l'amour par exemple, et qu'on a envie de mettre un peu de piment. (Fabrice)

Les métaphores culinaires coexistent avec les métaphores mécaniques. Tom (29 ans, lesbienne, célibataire, petits boulots) en regardait avec son ex-partenaire pour « faire monter » l'excitation et « démarrer la machine ». Pascal (46, en couple monogame, attaché commercial) préfère la métaphore de l'amorçage de pompe pour décrire la mécanique à l'œuvre dans le visionnage de pornographie en préliminaire d'un rapport sexuel :

Quand je regarde un film porno avec quelqu'un, en général, c'est quelqu'un avec qui j'ai envie de faire le truc, donc le film devient vite secondaire. Le film, c'est le démarrage, ça amorce la pompe si j'ose dire... Oui voilà, sans mauvais jeu de mots [sourit], ça amorce la pompe. (Pascal)

Littéralement, amorcer une pompe, c'est mettre en route un mécanisme en lui injectant du liquide afin que celui-ci produise ensuite par lui-même cette force motrice. Cette mise en mouvement des corps des partenaires à la vue des mouvements des corps représentés à l'écran fait écho à la force mimétique de la pornographie théorisée par Linda Williams¹ et appliquée au visionnage collectif par Thomas Waugh². Linda Williams précise que cette mise en mouvement n'est pas une « simple reproduction³ » mais une transformation, dans la mesure où l'intensité sexuelle de la vidéo est réactualisée par des corps qui, en se plaçant devant l'écran, traduisent cette intensité sexuelle vers un nouveau contexte. Pour reprendre la

¹ Le concept de « genre filmique corporel [*body genre*] » est présenté en chapitre 2.

² Waugh traduit ainsi la circulation de l'intensité sexuelle dans le cadre du visionnage clandestin de pornographie hétérosexuelle en format super 8 au sein des fraternités masculines états-uniennes : « *men getting hard pretending not to watch men getting hard watching images of men getting hard watching or fucking women* », in Waugh Thomas, « Homosociality in the Classical Stag Film : Off-Screen, On-screen », in Linda Williams (dir.), *Porn Studies*, Durham et Londres, Duke University Press, 2004, p. 132.

³ Williams Linda, « Film Bodies: Gender, Genre, and Excess », *Film Quarterly*, vol. 44, n° 4, 1991, p. 12 : « *We may be wrong in our assumption that bodies of spectators simply reproduce the sensations exhibited by bodies on the screen* ».

formule de Sara Ahmed, « les affects ne résident pas dans des objets ou des signes, mais sont des effets de la circulation entre des objets et des signes¹ ». La situation évoquée par Pascal est une séance de visionnage domestique à deux, au cours de laquelle les signifiants audiovisuels du plaisir sont transformés par les protagonistes en une communication sexuelle interpersonnelle. Si, dans cette situation, « le film devient vite secondaire » aux yeux de Pascal, c'est que celui-ci n'est, pour continuer avec le vocable de Sara Ahmed, qu'un « point nodal² » dans un processus plus complexe de mise en circulation et d'intensification du plaisir. Cette approche par les affects permet de poser le rapport entre scripts pornographiques et scripts interpersonnels en termes d'incorporation : les sons et les images de la vidéo pornographique sont incorporés à une scénarisation plus large de l'interaction sexuelle.

2) Le visionnage homosocial masculin comme spectacle participatif

Les habitués des établissements commerciaux dédiés à la sexualité entre hommes (hier les cinémas et les sex-shops, aujourd'hui les sex-clubs et les saunas) disent fréquenter ces lieux moins pour les films pornos en eux-mêmes que pour l'ambiance à laquelle la diffusion de ces films participe et, surtout, pour les rapports sexuels entre hommes que celle-ci facilite³. Dans le souvenir que Bruno (en couple, multipartenaire, cadre commercial, 53 ans) garde de sa découverte, à l'âge de dix-huit ans, du Dragon – cinéma porno homo parisien culte des années 1970 – les films projetés sont ainsi tout à fait secondaires :

Je suis très rapidement allé à cet endroit-là un peu comme si c'était un sex-club – un sex-club avant l'heure en quelque sorte parce que je ne crois pas que ça existait à l'époque. Et effectivement, les seuls endroits où j'avais des occasions d'aller voir des garçons, c'était une ou deux salles, dont celle de la rue du Dragon, où on passait des films homos. [...] Il y avait des endroits un peu à l'écart pour ceux qui n'étaient pas trop concentrés sur le film [sourire malicieux].

Donc toi t'y allais aussi pour draguer ?

Ah ben c'est clair, j'y allais pour ça ! Je restais peut-être une demi-heure, une heure à regarder le film. Et puis ma préoccupation, c'était de draguer, de repartir avec quelqu'un. Je ne me considérais pas à l'époque comme un fan de porno. Le ciné porno pour moi c'était un des endroits où aller draguer. (Bruno)

¹ Ahmed Sara, *The Cultural Politics of Emotion*, Edinburgh, Edinburgh University Press, 2004, p. 45.

² *Ibid.*, p. 46.

³ Ce statut de facilitateur, voire de prétexte à la rencontre sexuelle, des projections publiques de pornographie est identifié dès les années 1970 par Gagnon John et Simon William, *Sexual Conduct: The Social Sources of Human Sexuality*, New Brunswick et Londres, Transaction Publishers, 2004, p. 200-201 et 207.

Deux décennies plus tard, l'apprentissage de la drague gay s'est fait pour Gaëtan (en couple monogame, commerçant, 35 ans) à travers la fréquentation des salles de projection de porno gay que proposent certains des sex-shops de la rue Saint-Denis à Paris :

Quand j'étais un peu plus jeune [sourire malicieux, légèrement gêné] j'allais dans les cinés gays de la rue Saint-Denis. J'y allais pas tant pour les films, parce que ça, je pouvais les regarder chez moi. Non, c'était de voir les réactions des mecs face aux films qui m'excitaient. De les voir mater, s'exciter, se branler : c'était plus ça qui m'excitait. Pas le film lui-même. Le film n'était pas sur l'écran mais était dans la salle en fait [rit] ! (Gaëtan)

Le spectacle pornographique coexiste avec et se cumule au plaisir mis en scène par les autres spectateurs¹, qu'il s'agisse de simples gémissements ou de pratiques de masturbation et de fellation. La métaphore mécanique mobilisée plus haut par Pascal, qui place le visionnage de pornographie entre hommes dans un imaginaire homoérotique masculinisé fait de pompes qui s'enclenchent et de machines qui se mettent en route, prend ici tout son sens : les images sexuelles projetées sur l'écran ne sont qu'une des nombreuses formes de mise en scène homoérotique du plaisir sexuel masculin dans la salle de projection. Ce qui concentre toutes les attentions, c'est d'ailleurs cette seconde partie du spectacle, celle qui se déroule dans le clair-obscur de la salle de projection. Dans le cas du sex-shop gay du Nord parisien, Le Yanko, que Marc (bisexuel, en couple multipartenaire, 47 ans) fréquentait dans les années 1990, la scène principale consiste en un couloir reliant les différentes cabines individuelles :

À une époque où je ne pouvais pas acheter de VHS, où je n'avais pas accès aux chaînes cryptées, je suis beaucoup allé au Yanko, place Clichy. Je ne pouvais acheter que des revues donc, si je voulais voir quelque chose qui bouge un peu, il fallait que j'aille dans un bordel². Bien sûr, c'était aussi un moyen de rencontrer des mecs. Ça liait les deux. Donc voilà une façon de profiter du porno que j'ai beaucoup utilisé. Tu vois le principe : tu rentres, tu as un choix, tu choisis un film et tu n'en vois que cinq minutes. Et puis les cabines sont dans une salle à part, dans une sorte de déambulateur, donc tu y rencontres autant finalement que dans une backroom ou dans un sauna, c'est pareil. Sauf que là tu vois un film pendant cinq minutes. Et une fois que le film est terminé, tu peux rester et faire tes affaires dans la cabine, tant que la cabine n'a pas été affectée à un autre client. [...] Soit tu le consommes seul dans ta cabine soit tu essaies de le faire partager. Mais là c'est plus une drague en fait. Pour moi, c'était avant tout un lieu de rencontre. Parce que si ça n'avait pas été un lieu de rencontre, je crois que j'y serais beaucoup moins allé. (Marc)

Ce qui constitue pour Marc l'attrait du visionnage de porno en cabine de sex-shop n'est pas tant le plaisir de « voir » que le plaisir de « partager ». La majorité des interviewés

¹ C'est également ce que souligne Samuel Delany dans un récit autobiographique à dimension ethnographique sur la sociabilité entre hommes dans les cinémas porno du quartier de Times Square avant sa rénovation néolibérale en 1996. Delany Samuel, *Times Square Red, Times Square Blue*, New York, NYU Press, 1999.

² En argot gay, la catégorie « bordel » peut recouvrir tous les établissements commerciaux dédiés à la rencontre sexuelle mais désigne le plus souvent les sex-clubs.

fréquentant des établissements de sociabilité sexuelle gay n'apprécie d'ailleurs pas les vidéos qui y sont projetées¹. Dans les lieux dédiés à la sexualité entre hommes, du cinéma porno à la cabine de sex-shop, la pornographie est donc avant tout un spectacle participatif où le public est le principal protagoniste.

Le visionnage homoérotique de pornographie hétérosexuelle entre hommes marqués « hétérosexuels » ou « gays » est un dispositif central dans l'histoire du cinéma pornographique. En prenant pour objet les projections clandestines de films pornographiques au sein des fraternités masculines états-uniennes des années 1950, John Gagnon et William Simon², puis Thomas Waugh³, se sont attachés à comprendre le plaisir de partager la pornographie hétérosexuelle « entre hommes⁴ ». Plusieurs enquêtés racontent leurs souvenirs de telles projections clandestines en super 8 dans les années 1960 en France : les hommes de la famille de Laurent (Laurent, 42 ans, gay) se réunissaient après manger pour la projection de film pornographique (« j'ai ce souvenir, à la fin du repas, de tous les mecs qui laissent les nanas faire ce qu'elles devaient faire et qui s'enferment dans la cuisine pour regarder un film, en même temps que le digestif »), les ouvriers de l'usine automobile dans laquelle Alain (53 ans, hétérosexuel) travaillait dans sa jeunesse en regardaient ensemble après le travail dans les vestiaires (« chez Renault, les vieux faisaient circuler sous le manteau des remakes pseudo-pornos de Frankenstein et du Docteur Mabuse »). Laurent (célibataire multipartenaire, cadre commercial, 42 ans) témoigne de la persistance, après la constitution d'un marché sexuel gay, de l'usage de la pornographie hétérosexuelle comme médiation d'une sexualité discrète entre hommes⁵. Son appétence pour la masculinité hétérosexuelle amène Laurent à rencontrer des hommes par le biais du porno hétéro. Entre la fin des années 1980 (moment où il découvre la sexualité gay à Toulouse) et le début des années 1990 (moment où il déménage

¹ Treize des seize hommes gays et bisexuels interviewés préfèrent le porno *bareback* (voir chapitre 12), que les établissements sexuels gays signataires de la charte du Syndicat national des entreprises gays (SNEG) s'engagent précisément à ne pas diffuser. Bruno regrette par exemple que les films pornos des « bordels » soient toujours « aseptisés », « vraiment de base ». Gaëtan se rappelle sur un même ton désespéré des films diffusés dans les saunas qu'il fréquentait à l'époque de sa sexualité multipartenaire : « C'est que des films gays où on retrouve justement le truc du genre [ton ironique, désespéré] "on met la capote, on fait attention au préservatif". Du coup, non, je ne les regardais pas, ils ne m'excitaient pas. »

² Gagnon John et Simon William, *Sexual Conduct: The Social Sources of Human Sexuality*, *op. cit.*, p. 201-202.

³ Waugh Thomas, « Homosociality in the Classical Stag Film: Off-Screen, On-screen », *op. cit.*

⁴ Gaissad Laurent, « De vrais hommes entre eux. Lieux de drague et socialisation sexuelle au masculin », in Bruno Benvindo (dir.), *Masculinités*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 2009, p. 45-60.

⁵ Pour une description ethnographique des pratiques sexuelles entre hommes dans une cinéma pornographique hétérosexuel, voir : Pailler Fred et Hans S., « Le California, un cinéma pornographique », *Poli - Politique de l'image*, n° 9, 2014, p. 32-38.

à Paris et adopte un mode de vie gay tourné vers la sexualité récréative), Laurent fréquente assidûment les sex-shops (notamment ceux dont les cabines sont reliées par des *glory holes*¹) et les saunas hétérosexuels :

Au lieu d'aller dans les sex-shops, maintenant je préfère aller dans les saunas hétéros. Il y en a un à Montparnasse et un à Pigalle. Où il y a de la vidéo, dans des grandes salles. Celui de Pigalle est juste au-dessus du Sexodrome. Tout en haut, t'as un sauna, où il y a plein d'hétéros, le vendredi soir, le samedi soir, en semaine. Ils viennent pour niquer des nanas qui viennent avec leur mari. Sauf que, quand, au bout de deux ou trois heures d'excitation, d'attente, et que la nana arrive pas... Eh ben se faire sucer ou niquer un mec, ça lui fait du bien [nous rions] ! Donc t'as une grande salle avec des matelas, et dans cette salle, les mecs peuvent se branler. (Laurent)

La représentation des hommes hétérosexuels comme à la fois stimulés par la vidéo pornographique et frustrés par la rareté des femmes apparaît ici comme un moteur du désir de Laurent. Il contacte par ailleurs des hommes qu'il catégorise comme hétérosexuels à travers Grindr, une application de *chat* géolocalisé pour smartphones, pour leur proposer de « mater du porno » ensemble. Dans ce script interpersonnel, c'est un autre type de frustration, celle de ne pas pouvoir toucher le corps de son partenaire, qui semble être le moteur du désir pour Laurent :

Depuis deux ou trois ans, je fais souvent des réunions Tupperware on va dire [sourire ironique] à la maison, en me branlant avec des petits jeunes, et des moins jeunes d'ailleurs. Mais sans toucher les mecs. C'est encore plus excitant. [...] J'ai baisé l'autre jour avec un mec, et le fait de le mater en train de se branler dans le cul, dans cet engin², c'était vraiment très très excitant. [...] Il y a aussi ce mec que je vois régulièrement. Une à deux fois par mois, à Pigalle. Il est hétéro. Soi-disant. Et on se branle, sans se toucher. On se branle devant un porno. C'est [insiste] super excitant ! Surtout qu'en plus il a un super morceau. Donc le fait de le mater comme ça... [...] Et alors lui, de son côté, il a aussi des amis avec qui il se branle. Hétéros aussi. Ou soi-disant hétéros. On en reste au niveau du fantasme. Pas besoin d'aller plus loin. [...] Derrière ça, il y a peut-être des mensonges, mais je m'en fous. C'est tellement excitant... (Laurent)

Laurent rencontre ainsi régulièrement des hommes « hétéros » ou « soi-disant hétéros » avec qui c'est toujours le même scénario qui se met en place : ils se contactent *via* Grindr, se donnent rendez-vous chez l'un ou chez l'autre, visionnent ensemble des vidéos pornos et se masturbent, à proximité l'un de l'autre, sans se toucher. Si, pour Laurent, l'intérêt du script est bien davantage ce qui se passe devant l'écran que ce qui se passe sur l'écran, il ne l'a jamais explicité auprès de ce partenaire occasionnel, dont il ne sait que très peu de choses et avec qui

¹ Trou dans une paroi séparant deux compartiments de toilette ou deux cabines de *backroom*.

² Laurent fait ici référence à un sex-toy en forme d'anus, le *Fleshlight*, dans lequel l'utilisateur insère son pénis pour se masturber.

il n'échange que très peu de mots. La masculinité « hétéro », fétiche érotique de Laurent, est ici signifiée à travers les pénis en érection, le silence et l'inaccessibilité des corps¹.

Ce script interpersonnel, que Laurent remet régulièrement en place sans pour autant s'en lasser, est étroitement lié à un scénario pornographique qui a marqué sa trajectoire sexuelle : les scènes « solo » réalisées par Jean-Noël René Clair², dans lesquelles un homme se masturbe face à la caméra dans le décor minimaliste d'un vestiaire de caserne militaire ou de pompiers.

Juste au moment où je suis arrivé à Paris, en 95, les VHS sont arrivées sur le marché. Des vidéos pornos que tu pouvais acheter et regarder chez toi. C'est là que je me suis plongé dans les vidéos de René Clair [...] Mon grand fantasme ça aurait été d'être à la place de JNRC et de sélectionner des hétéros qui sortent de la caserne de pompiers d'en face pour les faire se branler devant toi. Avec des morceaux phénoménaux en plus ! C'est anthologique ça ! [Prend à nouveau la cassette VHS entre ses mains] C'est ma bible [sourit] ! (Laurent)

La masturbation « entre hommes hétérosexuels » est un script courant de la production culturelle gay³, des pensionnats filmés dans les années 1980 par Jean-Daniel Cadinot aux fraternités masculines filmées dans les années 2000 par le studio états-unien Sean Cody, en passant par les vestiaires des casernes de militaires et de pompiers dans les films de Jean-Noël René-Clair ou la séance de masturbation collective dans le film *Le Clan* de Gaël Morel.

¹ Une des généalogies de ce script interpersonnel est la *jack-off party*, séance de masturbation collective, avec projection de vidéos pornographiques, et sans contact corporel entre les participants. Originaire des États-Unis, ce mot a été importé vers la France dans les années 1980 par des groupes de santé gay (notamment Santé et Plaisir Gai) souhaitant associer la célébration du plaisir sexuel entre hommes tout en adoptant une posture de « risque zéro » vis-à-vis de la transmission sexuelle du VIH.

² Jean-Noël René Clair (ou « JNRC ») est un réalisateur français de pornographie gay. Laurent se réfère ici aux films *Légionnaires I* et *Légionnaires II* (Clair Productions, 1995), ainsi que *Pompiers I* et *Pompiers II* (Clair Productions, 1996), dont il conserve les cassettes, uniquement par attachement pour l'objet, ne disposant plus de lecteur VHS.

³ Et plus largement l'homosexualisation d'institutions homosociales masculines telles que le pensionnant, l'armée ou la prison.

Illustration 4. Capture d'écran du film *Le Clan* (Gaël Morel, 2004)



Dans l'investissement masturbatoire du script pornographique comme dans le script interpersonnel de masturbation collective, c'est l'énergie sexuelle qui se dégage de l'interaction « virile » et « brute de fonderie », entre des « mecs très mecs », dotés de « morceaux phénoménaux », qui est recherchée par Laurent. Chacun de ces deux niveaux de scripts inclut une référence intertextuelle à l'autre niveau : l'usage masturbatoire des vidéos de JNRC produit la sensation d'une masturbation collective « entre hommes », et les séances de masturbation collective « entre hommes » peuvent être décodées comme la reconstitution d'un scénario classique de la sexualité gay.

Cela nous amène à deux conclusions provisoires. D'abord, lorsque sa projection intervient dans un lieu propice à l'intensification sexuelle des corps et des interactions, la vidéo pornographique devient un spectacle participatif : les relations entre les membres du public priment sur les représentations audiovisuelles. Cette dimension toujours potentiellement homoérotique de la projection pornographique en contexte homosocial masculin a ensuite été largement investie par des fantasmes gays, publics comme privés, collectifs, comme individuels. La constante re-scénarisation dans le contexte de la culture gay du visionnage de pornographie « entre hommes » induit un enchevêtrement des scénarios pornographiques, des scripts interpersonnels et des scripts intrapsychiques. Et cette re-scénarisation est ambivalente : d'un côté, elle peut souligner avec ironie la dimension culturellement construite de « la » masculinité ; de l'autre elle tend à répéter, semble-t-il sans fin le récit normatif de la sexualité « entre vrais hommes ».

3) Pornographie amateur, microcélébrité et reconnaissance sociale

Par contraste avec les modes de diffusion verticaux que sont la presse magazine, la télévision ou la cassette VHS, Internet floute la frontière qui séparait jadis plus nettement les producteurs des consommateurs de pornographie. L'enquête sociohistorique et ethnographique de Mathieu Trachman¹ sur la production pornographique hétérosexuelle française montre comment la mise en scène de l'intimité sexuelle a été constituée, des années 1970 à nos jours, en une compétence professionnelle, à travers les métiers d'acteur et d'actrice pornos et la figure médiatique de la *porn star*. Le développement des pratiques de production pornographique amateur et des échanges sexuels d'usager à usager *via* des sites de rencontres et des plateformes de chargement de vidéos en ligne s'accompagnent dans les années 2000 d'une diffusion de ces pratiques de scénarisation de l'intimité sexuelle vers de nouveaux groupes sociaux. Les hommes gays et bisexuels investis dans une sexualité multipartenaire constituent un des groupes sociaux les plus investis dans ces pratiques.

Encadré 5. Qu'entend-on par « porno 2.0 » ?

À la différence des technologies pornographiques antérieures – de la bobine de trente-cinq millimètres projetée dans une salle de cinéma X à la VHS et au DVD visionnés sur un téléviseur domestique – internet « n'a pas été conçu pour s'adresser à une masse de récepteurs, mais pour faciliter les échanges entre des individus tour à tour émetteurs et récepteurs² ». S'il ne fait que « prolonger en les généralisant des pratiques qui existaient depuis [son] début³ », le tournant dit « 2.0 » d'internet étend les possibilités de communication d'usager à usager. Ce tournant est notamment incarné par les services de messagerie instantanée, les blogs, les réseaux socio-numériques et les plateformes de partage de contenus amateur. Il est rendu possible par la diffusion de l'internet haut débit et des nouvelles techniques d'enregistrement audiovisuel (webcam, appareils photos numériques, smartphones). Ces transformations impliquent que tout internaute peut potentiellement devenir simultanément spectateur, réalisateur, monteur, modèle et curateur d'images pornographiques. L'expression « porno 2.0⁴ » subsume alors l'ensemble des pratiques de production pornographique amateur et des échanges pornographiques d'usager·e à usager·e *via* internet.

Le floutage de la frontière entre producteurs et consommateurs implique une recomposition des notions de « fantasme » et de « réalité ». Gaëtan est un homme gay de 35 ans, à l'apparence athlétique et soignée. Après des études en histoire de l'art et des emplois

¹ Trachman Mathieu, *Le Travail pornographique. Enquête sur la production de fantasmes*, op. cit., p. 106-134.

² Cardon Dominique, *La Démocratie Internet. Promesses et limites*, Paris, Seuil, 2010, p. 8.

³ *Ibid.*, p. 55.

⁴ Pour une discussion plus poussée de cette notion, je renvoie à Mowlabocus Sharif, « Porno 2.0 ? La centralité de l'utilisateur dans la nouvelle industrie du porno en ligne », in Florian Vörös (dir.), *Cultures pornographiques. Anthologie des porn studies*, Paris, Éditions Amsterdam, 2015, p. 225-248.

de barman dans plusieurs grandes villes européennes et asiatiques, il s'est récemment lancé à son compte dans l'import de vêtements de mode asiatique vers la France. Installé depuis peu en couple monogame, il décide quelques mois avant notre rencontre de mettre entre parenthèses une vie sexuelle multipartenaire intense, au cours de laquelle il a tourné dans cinq films pornographiques gays professionnels. Cette sexualité multipartenaire est notamment liée au visionnage et à la publication en ligne de vidéos pornographiques amateurs sur la plateforme de partage de vidéos XTube. S'il préfère la pornographie hétérosexuelle pour se masturber, la plus-value du visionnage de vidéos gays amateurs par rapport à la pornographie professionnelle est que, lorsque la vidéo est rattachée au profil personnel d'un des protagonistes, il a la possibilité de contacter ce dernier avec l'espoir de rejouer cette scène et, ainsi, de transformer le « fantasme » en « réalité » :

Ce qui est bien sur XTube, c'est le porno amateur. Chaque vidéo est associée au profil du mec qui l'a postée. Sur ce profil, tu as une petite présentation du mec, un peu comme sur un site de rencontres. Si les vidéos du mec te plaisent, tu peux le contacter, et revivre la scène qui t'a fait fantasmer avec lui. Du coup, quand tu mates sa vidéo, tu sens que le fantasme peut vraiment devenir réalité.

- Ça fait partie du truc, de te dire que tu pourrais baiser avec le mec ?

- Oui, c'est sûr ! C'est pas comme quand tu regardes un film d'une boîte de prod' américaine hétéro où, là, t'as aucun espoir de remplacer la blonde aux gros seins [éclate de rire] ! Mais quand c'est un petit mec à Paris qui se fait filmer en train de se faire baiser, ou de baiser un mec, là tu sais que tu peux lui dire « salut, j'aimerais... » Tu sais que ça peut arriver. Et ça m'est déjà arrivé d'ailleurs.

- Ah oui ?

- Oui, ça m'est arrivé une ou deux fois, il y un an.

- Ça s'est passé comment ?

- Ben je lui ai envoyé un message du genre « putain, j'ai vachement giclé sur ta vidéo, est-ce que ça t'intéresse de refaire ça avec moi ? » Et puis il m'a dit « oui, viens... » Et puis voilà [il sourit].

- Il avait vu tes vidéos ?

- Oui, je pense, vu qu'elles sont sur mon profil.

- Et le plan était comment ?

- Alors je suis arrivé et ça a été un plan direct. On a mis la vidéo en ligne d'ailleurs après. Par contre, mes vidéos, je ne les regarde pas après... enfin si, juste une fois, pour voir [il rit]... Mais je ne me branle pas dessus [éclate de rire] !

- C'était l'assouvissement d'un fantasme ?

- Oui il y a un ou deux mecs qui m'ont vraiment excité dans ces vidéos. Je projetais tellement d'être à la place du mec qui baisait ou qui était en train de baiser, tu vois, que... je me suis dit « là en plus tu as l'occasion de le refaire avec lui ! » C'est assez excitant de se dire qu'on va être dans le même studio sordide, avec le même canapé Ikea, avec la même déco [il sourit]... Mais au moins, là, c'est toi, c'est pas l'autre qui baise avec lui ! Ça a un côté très excitant !

- Le fait que ce soit possible, c'est excitant ?

- *C'est aussi excitant le fait que ce soit possible, que le fait que ce soit impossible, pour le coup. Mais c'est deux choses qui marchent d'une manière différente (Gaëtan).*

Les pratiques de réception et de production pornographiques de Gaëtan sont ici parties prenantes d'un même processus : il visionne des vidéos amateurs gays sur XTube en s'imaginant à la place d'un des protagonistes ; lorsqu'il parvient à séduire un de ces protagonistes, ils ont des rapports sexuels en se filmant puis l'un d'entre eux publie la vidéo en ligne ; d'autres internautes visionnent à leur tour cette vidéo porno et contactent Gaëtan pour réitérer ce scénario. Ces allers et retours potentiellement infinis entre « plan cul » et « porno amateur » conduisent à une convergence entre « fantasme » et « réalité ».

Le « fantasme » et la « réalité » constituent ici deux niveaux de scénarisation des mêmes protagonistes, des mêmes actes sexuels et, plus largement, d'une même culture sexuelle gay multipartenaire parisienne. La convergence en ce point précis du « fantasme » et de la « réalité » prend sens par rapport à la divergence en d'autres points de ces deux niveaux de scénarisation sexuelle : à l'époque de sa sexualité multipartenaire, Gaëtan utilisait avant tout du porno hétéro pour ses séances de masturbation individuelle ; et les scénarios pornos de sexualité multipartenaire sans préservatif qu'il continue de visionner contrastent aujourd'hui avec la sexualité monogame avec préservatif qu'il pratique avec son conjoint sérodiscordant.

La signification du travail pornographique amateur de Gaëtan peut être saisie par le biais du « modèle du réseau sexuel » élaboré par Michel Bozon, dans lequel « l'activité sexuelle apparaît aux individus comme une composante ordinaire de leur sociabilité, génératrice de capital social, mais également créatrice de liens d'interdépendance¹ ». À côté du plaisir lié à la « réalisation d'un fantasme », ce travail pornographique amateur lui permet d'intensifier sa participation et d'entretenir sa réputation au sein de réseaux de sociabilité sexuelle. Lorsqu'il est dans sa phase de sexualité multipartenaire, les espaces numériques de sociabilité pornographique sont pour Gaëtan étroitement liés aux bars du Marais et au club de gym gay qu'il fréquente alors plusieurs fois par semaine. Sa présence² régulière au sein de ces différents espaces interconnectés lui permet d'approcher de nouveaux partenaires sexuels et d'entretenir les relations existantes avec des partenaires réguliers. La mise à jour régulière des textes, des photographies et des vidéos qui composent son profil personnel XTube vise à

¹ Bozon Michel, « Orientations intimes et constructions de soi. Pluralité et divergences dans les constructions de la sexualité », *op. cit.*

² L'investissement des espaces numériques doit être envisagé comme une présence toute aussi réelle et corporelle que l'investissement des autres espaces sociaux. Sur ce point, voir : Casilli Antonio A., *Les Liaisons numériques. Vers une nouvelle sociabilité ?*, Paris, Seuil, 2010.

soigner son image publique – selon une logique de « microcélébrité¹ » qui traverse l'ensemble des réseaux sociaux numériques – et ainsi à renforcer sa présence au sein de ces réseaux de sociabilité. Encore aujourd'hui, alors qu'il s'est installé en couple monogame et qu'il s'est désinvesti de ces réseaux sexuels, naviguer sur les pages personnelles XTube et voir les profils pornos amateurs évoluer de mois en mois, ou se tenir au courant des rumeurs concernant untel ou untel, sont autant de pratiques à travers lesquelles Gaëtan entretient ces réseaux de connaissance et d'interdépendance.

Jean-Claude (en couple gay, multipartenaire, huissier, 52 ans) est un des enquêtés les plus investis dans la sexualité en ligne. Après vingt-cinq ans de mariage hétérosexuel et l'éducation de deux enfants, Jean-Claude, 52 ans, a investi depuis peu un mode de vie gay tourné vers la sexualité récréative, laquelle passe notamment par internet. Il pratique des « plans cam' » sur des sites tels que Cam4Cam ou Gay Roulette, qui mettent en relation deux internautes qui s'observent mutuellement à travers leurs webcams respectives. Il navigue sur des *porn tubes* ainsi que sur des blogs amateurs sur lesquels des internautes proposent une sélection quotidienne ou hebdomadaire de photographies et de vidéos pornographiques autour d'un même thème ou d'un même fétiche sexuel. Il fréquente aussi Maqueue.com, un site de notation et de votation de photographies pornographiques amateurs de verges en érection, qui propose des fonctions de commentaire et de messagerie permettant aux usagers de mettre en scène publiquement, et d'organiser en privé, leurs rencontres sexuelles. Il fréquente enfin et surtout Gay Romeo et Bareback Zone, deux sites de rencontres sur lesquels chaque internaute est encouragé à la mise en scène érotisée de soi, notamment à travers la photographie, pour attirer le regard des autres internautes présents sur ces sites.

Lorsque Jean-Claude rencontre des partenaires sexuels à travers un site de rencontres, la médiation visuelle est présente du début à la fin de l'échange sexuel. Le premier contact numérique avec des partenaires potentiels se fait avec la consultation d'une fiche présentant la morphologie et les goûts sexuels de chaque utilisateur, ainsi qu'un album de photographies pornographiques amateurs où il se met en scène en tant que « soumis hard » afin « d'exciter les mecs qui sont susceptibles de venir [l]e niquer² ». La planification de la rencontre se fait par échange de mots et de photographies, *via* la messagerie privée du site, puis par SMS et

¹ Marwick Alice et boyd danah, « To See and Be Seen: Celebrity Practice on Twitter », *Convergence: The International Journal of Research into New Media Technologies*, vol. 17, n° 2, 2011, p. 139-158.

² Bozon Michel, « Orientations intimes et constructions de soi. Pluralité et divergences dans les constructions de la sexualité », *op. cit.*, p. 18.

MMS téléphoniques. Lors de la rencontre, à deux ou à plusieurs, un film pornographique est projeté sur le téléviseur de celui qui « reçoit », afin de « pimenter » l'interaction. Jean-Claude se fait par ailleurs régulièrement photographe par ses partenaires pendant ces « plans cul ». Ces photographies viennent ensuite alimenter une banque d'images personnelles qu'il peut consulter pour se remémorer ces moments ou trouver de nouveaux partenaires :

Je suis timide mais je suis quand même assez exhib', donc j'aime bien qu'on me prenne en photo quand je fais un plan avec un mec ou, mieux, avec plusieurs mecs. D'ailleurs, mon rêve, ce serait de me faire filmer pendant un plan. Alors, ensuite le mec me les envoie et moi je les conserve précieusement. Du coup j'ai toute une collection de photos, dans toutes les positions [rit], je te montrerai ça la prochaine fois. J'aime bien y retourner de temps en temps quand j'ai un moment pour moi. (Jean-Claude)

Les photographies pornographiques amateurs de Jean-Claude prennent des significations différentes en fonction des espaces et des temporalités où elles sont prises et vues. Au moment de la prise de vue par ses partenaires, la conscience d'être photographié intensifie le plaisir en jeu dans l'acte sexuel. Après avoir reçu les clichés pris par ses partenaires, il les sélectionne, les retravaille (cadrage, lumière et contraste) et les publie en ligne sur son profil personnel Gay Romeo. L'objectif au cours des jours suivants est alors que ces photographies fassent l'objet de commentaires publics et de messages privés positifs de la part d'autres internautes, aux yeux desquels Jean-Claude sera considéré comme un homme attirant. Ce travail de « production de soi en ligne » est ainsi « indissociable d'une exigence communicationnelle, d'échanges et de dialogues avec des tiers car ce sont eux qui vont agréer positivement ou non la demande de reconnaissance ainsi formulée¹ ». À travers la publication de ces photographies, l'enjeu pour Jean-Claude est non seulement la rencontre de nouveaux partenaires sexuels mais également la reconnaissance, par les acteurs en jeu, de son statut d'homme gay sexuellement attirant. Ce second enjeu apparaît plus clairement lors d'un second entretien, au cours duquel il me propose une visite guidée et commentée de sa banque d'images personnelles :

Tu vois, j'ai chargé quelques photos sur mon profil. Mais elles sont déjà anciennes hein. Attends, on va brancher l'ordi sur la télé, ce sera plus simple [il branche le câble VGA et allume le téléviseur, puis passe un moment à configurer le téléviseur pour activer le mode VGA ; l'écran s'affiche, avec son profil GayRomeo et une dizaine de photographies de lui dans des positions de soumission sexuelle] Tu vois, j'ai vraiment pas beaucoup de pudeur !

- Oui, je vois ça !

- Voilà, tu vois, c'est un peu hard. [Il passe les photos en revue depuis son ordinateur] Là, je me fais niquer. Là, sucer deux queues à la fois, c'est un de mes plaisirs. Et puis alors j'ai

¹ Granjon Fabien et Denouël Julie, « Exposition de soi et reconnaissance de singularités subjectives sur les sites de réseaux sociaux », *Sociologie*, vol. 1, n° 1, 2010, p. 25-43.

aussi, si ça t'intéresse, tout un tas de photos des plans que j'ai faites. [Il continue à passer en revue les photos] Là c'était un plan à trois. Là c'est moi en train de bouffer la chatte d'un mec. C'est dommage, on ne se voit plus. C'était pratique parce qu'il habitait à dix minutes d'ici. Tu vois, là, je me fais goder. Là avec le Poppers. Ça c'est le mec qui me baisait. Ça c'est encore moi, etc., etc. (Jean-Claude)

En me guidant à travers sa collection de photographies pornos, qu'il a soigneusement triées et disposées, Jean-Claude retrace ce qui pourrait être le parcours d'un homme naviguant sur un site de rencontres à la recherche de partenaires sexuels. Le plaisir que prend Jean-Claude à voir et à faire voir à l'enquêteur – un jeune homme de vingt-six ans – cette collection indique que celle-ci n'a pas pour seule fonction la rencontre de partenaires sexuels : ce travail amateur de mannequinat et de curation d'images pornographiques s'inscrit également dans un désir de reconnaissance. Cet enjeu est d'autant plus saillant pour un homme de 52 ans dont le corps est affecté par des problèmes de santé, et qui se trouve confronté à un marché sexuel gay valorisant le muscle, la jeunesse et la virilité :

Je ne suis plus un perdreau de l'année hein. On ne peut pas dire que je puisse séduire par ma jeunesse et ma beauté. Donc bon, ben je mets « ni beau, ni moche, modèle courant, plus très jeune, mais efficace » et puis je passe mes photos. (Jean-Claude)

On retrouve à travers le récit de Jean-Claude une autre dimension du « modèle du réseau sexuel », « dans lequel le sujet acquiert son unité et sa consistance par ses liens visibles à de multiples partenaires¹ ». D'un côté, ces liens placent le corps de Jean-Claude dans un espace de visibilité positive au sein duquel il apparaît comme un sujet sexuel désirant et désiré. De l'autre, ces liens enferment Jean-Claude dans une dynamique d'adéquation à des normes auxquelles son corps, fatigué, ne peut se conformer.

Se mettre en scène érotiquement et travailler son image sexuelle à travers la photographie et la vidéo pornographique amateur apparaît, en contexte multipartenaire gay, comme des pratiques ordinaires, inscrites dans les routines de la vie quotidienne et dans les modes de sociabilité sexuelle ordinaires. La diffusion de ces pratiques pornographiques amateurs est un processus ambivalent. D'un côté, la transition d'un mode de communication vertical de producteur à consommateur vers un mode de communication horizontal d'usager à usager peut ouvrir le champ de l'autoreprésentation sexuelle à des corps qui, ne correspondant pas à une certaine norme de masculinité, de jeunesse ou de validité, sont exclus ou exotisés par les représentations pornographiques professionnelles. D'un autre côté, ces espaces numériques peuvent devenir une arène de contrôle social lorsque la possibilité de tisser des

¹ Bozon Michel, « Orientations intimes et constructions de soi. Pluralité et divergences dans les constructions de la sexualité », *op. cit.*, p. 16.

liens sexuels, et d'être reconnu comme sexuellement attirant, dépend de la conformation de l'internaute à ces mêmes normes corporelles. Ce qui est certain, c'est que la diffusion des pratiques d'autoreprésentation pornographique de soi ouvre un nouvel espace de réflexivité corporelle, où se rejoue le rapport du sujet aux normes sociales dominantes.

4) Le mode de vie multipartenaire gay comme objet de fantasme

Les pornographies numériques sont à la fois un vecteur de l'investissement dans le mode de vie multipartenaire gay (grâce notamment à la dimension interactive des plateformes de pornographie amateur et des sites de rencontres) et un moyen de faire l'expérience à distance, par procuration, de ce mode de vie. Le mode de vie multipartenaire gay, tel qu'il est raconté et mis en scène dans les pornographies en ligne, est également un objet de fantasme. Fantasme et participation sont deux postures qui s'entremêlent chez Laurent (42, gay, cadre commercial), usager actif des sites de rencontres, qui prend également plaisir à observer la mise en scène « parfaite » de son mode de vie sexuel par Éric, un homme gay d'une quarantaine d'années dont les histoires sexuelles sont disséminées sur plusieurs plateformes numériques, d'Eric Videos (studio pornographique en ligne dont il est le patron) en passant par Bareback Zone¹ et Facebook :

EricVideos, ça, j'aime bien. C'est un mec qui s'appelle Éric, qui est sur BBZ [Bareback Zone], qui habite sur Paris. Et lui aussi, il arrive à choper des hétéros. Et ça, c'est un pied pas possible. C'est toujours un peu le fait que je me transpose à sa place. C'est rencontrer un hétéro, s'occuper de lui. Et s'occuper de lui sans capote. Et parfois à la chaîne. Et parfois à plusieurs. Là, t'as vraiment le cocktail parfait. (Laurent)

La pornographie comme expérience par procuration d'un mode de vie sexuel auquel on aspire est particulièrement saillante dans le récit des spectateurs n'ayant qu'un accès limité aux mondes de la sexualité gay. À la différence de Laurent, si le scénario pornographique de la masturbation collective « entre hommes hétéros » fait tant d'effet à Didier (gay, en couple hétérosexuel, peu de partenaires, 45 ans), c'est en raison de son statut de fantasme inaccessible :

C'est une scène que j'aurais bien aimé vivre avec des copains, c'est-à-dire qu'on regarde un film porno et on commence à se caresser ensemble. [...] Il y a peut-être des avis contraires mais, pour moi, [regarder du porno] c'est quelque chose qui se fait en privé. Partager un porno, ça m'aurait plu avec des garçons homos ou hétéros dont j'étais amoureux, mais j'aurais eu envie de les toucher, de les sucer. C'est vrai, clairement. Et ça aurait mal fini, parce que, forcément, ils auraient pas aimé. Mais d'un autre côté, c'est vrai que ça m'excite, de penser... On voit parfois dans les films des garçons qui se masturbent en regardant une vidéo porno ensemble, puis ils se sucent les uns les autres etc. Mais c'est un film, dans la

¹ Ce site internet est présenté en annexe 5.

réalité je ne sais pas si ça existe. Je ne l'ai jamais vécu, mais il y a peut-être des gens qu'ils l'ont vécu. Je sais qu'autrefois dans les toilettes des écoles pour garçons, il y avait des garçons qui faisaient des trucs. Après qu'est-ce qui est de la part du fantasme ? Qu'est-ce qui est de la part de la réalité ? Je ne sais pas trop en fait. (Didier)

Pour Didier, la masturbation pornographique est une pratique privée. La masturbation collective entre hommes lui apparaît comme une réalité lointaine, difficilement accessible, si ce n'est par la médiation du fantasme pornographique. Alors qu'il était jeune technicien informatique dans une entreprise parisienne, il a eu l'occasion d'échanger des films pornographiques hétéros avec des collègues et amis hétéros. Ils ont occasionnellement visionné ces films ensemble. Didier raconte qu'il se sentait très crispé lors de ces séances de visionnage collectif, craignant qu'une réaction inadéquate de sa part ne révèle son attirance sexuelle envers les hommes. Cette réalité angoissante du partage de pornographie avec des hommes hétérosexuels contraste pour Didier avec le monde utopique du porno gay, où la masculinité hétérosexuelle n'est qu'un fétiche homosexuel parmi d'autres. Didier a ensuite connu une relation homoérotique platonique avec un homme il y a une dizaine d'années avant de s'installer en couple avec une femme à qui il cache son attirance envers les hommes et son identification en tant que gay. Dans une phase qu'il qualifie de « nouveau homo » depuis quelques années, il a repris contact avec quelques amis d'enfance également devenus gays, il passe beaucoup de temps sur les sites de rencontres, se tient au courant des nouveautés en porno gay états-unien et s'intéresse plus largement à la culture gay, tout en se disant persuadé qu'il est « trop tard » et qu'il ne connaîtra jamais la conjugalité gay. Ses rapports sexuels consistent principalement en des relations tarifées avec des *escort boys*, dont il se procure occasionnellement les services malgré ses revenus limités. La consommation de pornographie de Didier n'est pas seulement orientée vers le plaisir (« être dans la peau des acteurs » au sens de ressentir leur plaisir) mais, plus généralement vers l'expérience par procuration d'un mode de vie (« être dans la peau des acteurs » au sens de participer à un mode de vie, à un milieu ou à une subculture) :

C'est toujours des situations que moi j'aurais aimé vivre, qui me plaisent. Et j'aurais aimé être dans la peau des acteurs. Au sens d'être dans leur physique aussi. Oui, c'est vrai, je pense qu'il y a aussi ça : on s'identifie au physique des acteurs. On s'identifie aussi à leurs pratiques. À travers le porno, on s'imagine à la place des acteurs C'est pour ça que ce que je regarde, ça correspond aussi à ce que j'aime. Je m'imagine bien à leur place. [...] C'est des choses que j'aurais voulu vivre. C'est tout ce que je n'ai pas vécu quand j'étais jeune [...] C'est vrai que ça correspond à des scènes que j'aurais bien voulu vivre quand j'étais jeune. Enfin remarque, ça peut peut-être encore m'arriver maintenant. Mais faut pas rêver, y que dans les films que ça arrive ce genre de choses. [...] C'est vrai que pour moi, le porno, ça a servi de compensation aussi. Vu que je ne voyais plus de garçons, ça m'a servi de compensation pour m'imaginer à la place des acteurs. J'en regarde pas mal en fait, presque tous les jours on va dire. (Didier)

La pornographie est pour Didier moins un « complément » qu'un « substitut¹ » à la sexualité gay. On retrouve ici une caractéristique du « modèle du désir individuel » au sein duquel la sexualité est orientée vers « le maintien de l'identité intime du sujet » à travers « un travail de réassurance périodique et de restauration de soi [qui] s'effectue dans et par le corps, à partir de la manifestation périodique du désir² ».

Non sans lien avec la constitution historique de la masculinité gay comme « affectée » et « théâtrale³ », la sexualité masculine apparaît, dans le récit des participants aux cultures du sexe gay multipartenaire, comme une mise en scène permanente. Les allers et retours constants opérés entre « fantasme » et « réalité » peuvent alors être considérés comme les traces d'une intensification de la réflexivité sexuelle qui favorise, tendanciellement, une appréhension de la sexualité masculine comme toujours déjà scénarisée, même lorsqu'il s'agit de scénariser une masculinité « naturelle ».

¹ J'emprunte cette distinction à : Gianni Alain, de Colomby Patrick et groupe ACSF, « La vie sexuelle des amateurs de pornographie », *Sexologies. Revue européenne de sexologie médicale*, vol. 6, n° 22, 1997, p. 40-47.

² Bozon Michel, « Orientations intimes et constructions de soi. Pluralité et divergences dans les constructions de la sexualité », *op. cit.*, p. 18.

³ Blachford Gregg, « Male Dominance and the Gay World », in Kenneth Plummer (dir.), *The Making of the Modern Homosexual*, Londres, Hutchinson, 1981, p. 184-210.

Conclusion : dénaturiser le partage entre « fantasme » et « réalité »

Une première conclusion de ce chapitre est que l'opposition entre « fantasme » et « réalité » n'est pas universelle mais contingente et contextuelle. Lorsqu'il est question des publics de la pornographie, il est commun d'opposer leur sexualité « fantasmée » à leur sexualité « réelle ». Fantasme et réalité sont alors implicitement envisagés comme deux entités homogènes et distinctes l'une de l'autre. Au sein des sciences sociales, un tel principe d'opposition est par exemple à l'œuvre dans les écrits de Patrick Baudry. Selon cet anthropologue, le « monde du sexe », dans lequel s'inscriraient les images pornographiques, et le « monde de la sexualité », dans lesquelles s'inscriraient les interactions sexuelles ordinaires, constitueraient deux mondes disjoints¹. Cette opposition est également en jeu dans les pratiques d'éducation à l'image et à la sexualité ciblant les jeunes publics. L'ambition est alors moins descriptive que normative : afin de prévenir des comportements perçus comme problématiques, l'objectif est de faire voir aux jeunes publics, notamment masculins, la pornographie comme un ensemble de fantasmes devant être dissocié de la réalité. L'idée selon laquelle la pornographie serait – ou devrait rester – un fantasme dissocié de la réalité est ainsi largement répandue, aussi bien dans les pratiques de connaissance scientifique que dans les pratiques de régulation institutionnelle des usages de la pornographie. Si elle est souvent présentée comme universelle, l'idée selon laquelle le fantasme diffère, et doit différer, de la réalité prend en fait le plus souvent pour référence un cadre sexo-culturel et sociotechnique tout à fait spécifique (bien que central) : le visionnage individuel, sur un téléviseur ou ordinateur domestique, par des hommes hétérosexuels non investis dans une sexualité multipartenaire, de pornographie hétérosexuelle.

Une seconde conclusion de ce chapitre est que les fantasmes pornographiques trouvent davantage d'affinité avec les mondes sexuels historiquement constitués comme déviants (la masturbation, la sexualité en groupe, la sexualité entre partenaires occasionnels) qu'avec les mondes sexuels historiquement constitués comme légitimes (le couple). Malgré la constitution d'un marché de la vidéo pornographique « pour couple », l'usage de la pornographie semble durablement associé à l'autosexualité et au multipartenariat. Pour le dire dans les termes de Michel Bozon, les fantasmes et les pratiques pornographiques tendent à être une composante centrale du « modèle du réseau sexuel » et du « modèle du désir individuel », mais une composante marginale du « modèle du désir conjugal ». Ces différentes

¹ Baudry Patrick, *La Pornographie et ses images*, Paris, Armand Colin, 1997, p. 49-68 et 116-133.

places accordées à la pornographie dans différentes configurations sexuelles explique pour partie le paradoxe de la pornographie comme objet culturel à la fois central (visible, accessible, dont l'usage est répandu) et marginalisé (relégué à certains mondes sociaux spécifiques).

Une troisième conclusion de ce chapitre concerne enfin la réflexivité sexuelle et de genre. Les zones de brouillage entre « fantasme » et « réalité » sont aussi des lieux d'intensification de la réflexivité. Prendre cela en considération permet de mieux saisir l'ambivalence de la production des masculinités à l'œuvre dans les contextes gays multipartenaires étudiés : d'un côté, c'est souvent une sexualité masculine « naturelle » qui est recherchée ; d'un autre côté, cette « nature » est soumise à un tel travail de re-scénarisation (par la vidéo pornographique, par les fantasmes autosexuels, dans les rencontres sexuelles occasionnelles) qu'elle est au moins en partie considérée par les participants comme une mise en scène savamment orchestrée. Les configurations où « fantasme » et « réalité » sont envisagées comme deux entités fondamentalement étanches l'une à l'autre tendent inversement à naturaliser les rôles de genre. Dans le récit des hommes hétérosexuels non multipartenaires interviewés, la séparation du « fantasme » et de la « réalité » participe de l'essentialisation d'une « vraie sexualité », notamment caractérisée par des rôles de genre qui, en raison de leur prétendue normalité, restent peu interrogés. Les processus de distinction comme de brouillage entre « fantasme » et « réalité » sont ainsi des processus de production du genre.

Conclusion de la deuxième partie

L'étude de la place des mots, des images et des objets pornographiques dans la configuration de la sociabilité – au sens de la somme des relations sociales – des spectateurs masculins montre que ces derniers mettent en place un cloisonnement autour de la pornographie, qui épouse les frontières séparant les hommes des femmes, les adultes des enfants et les gays des hétéros. Ainsi, la pornographie est devenue un point d'entrée pour saisir la manière dont les rapports de genre, d'âge et de sexualité structurent la sociabilité masculine.

Ce constat de cloisonnement conduit à nuancer la thèse souvent avancée d'une « banalisation » de la consommation de pornographie : on ne parle pas de ses pratiques pornographiques partout, n'importe quand et à n'importe qui. Si le principe de séparation des cercles de sociabilité se vérifie pour toutes les pratiques culturelles prises dans une « logique de spécialisation¹ », il est appliqué par les pratiquants avec une vigilance particulière lorsqu'il est question de pornographie. Ce qui est problématique n'est pas tant de parler de pornographie (comme « sujet de société » ou « problème social ») mais plutôt de mettre publiquement en scène les sensations et les pratiques corporelles en jeu dans la réception de la pornographie. Rares sont dans les arènes publiques les dispositifs interactionnels qui hébergent le partage concret des goûts pornographiques.

Le développement d'espaces sexuels interactifs et participatifs en ligne (forums, blogs, chats, sites de rencontre, applications géolocalisées) fait toutefois émerger de nouvelles pratiques d'écriture de ses fantasmes et ainsi de nouvelles manières de mettre en récit les sensations sexuelles, pour soi et pour autrui. Par ailleurs, la place de la pornographie n'est pas la même dans les espaces hétérosexuels et dans les espaces gays, dont la fonction historique est justement d'héberger des pratiques sexuelles clandestines. Les espaces gays sont souvent caractérisés par davantage de continuité entre sociabilité amicale et sociabilité sexuelle. Certains fantasmes y restent toutefois plus dicibles que d'autres. La division entre pratiques pornographiques dicibles et indicibles est particulièrement nette chez les spectateurs et spectatrices socialisé·e·s dans des espaces militants LGBT, qui favorisent la verbalisation de certains fantasmes tout en défavorisant la verbalisation des fantasmes politiquement problématiques.

¹ Cardon Dominique et Granjon Fabien, « Éléments pour une approche des pratiques culturelles par les réseaux de sociabilités », in Olivier Donnat, Paul Tolila (dir.), *Le(s) Public(s) de la culture. Politiques publiques et équipements culturels*, Paris, Presses de Sciences Po, 2003, p. 13.

L'humour sexuel hétéronormatif, dont la pornographie hétérosexuelle conventionnelle est une des références, constitue un *lieu commun* de fixation de la camaraderie masculine. Ce lieu commun a une face idéale, puisque c'est avant tout un ensemble de références culturelles, de scénarios et de figures imaginaires, et une face matérielle, puisqu'il crée des espaces où les hommes se retrouvent entre eux. La mise en circulation des mots et des images opère alors comme une force motrice, qui oriente le corps des hommes dans le sens de la connivence et de la collusion. Ce lieu commun n'est pas l'ensemble des goûts effectifs des hommes hétérosexuels (qui sont plus larges et plus polymorphes) mais plutôt une culture commune, entendue comme le dénominateur qui est censé définir la sexualité de « tous les hommes ». Ce lieu commun tire sa force de la faible réflexivité de ceux qui s'y sentent « naturellement » à leur place et vivent les frontières du sujet « homme » comme évidentes. Cette camaraderie hétéronormative repose par ailleurs sur la paranoïa homophobe et la surveillance de l'identité hétérosexuelle masculine. La recherche de la proximité complice va alors de pair avec le maintien d'une bonne distance hétérosexuelle.

Deux articulations idéologiques ont notamment été identifiées. Une idéologie masculiniste de la « libération » sexuelle organise la sociabilité à travers l'articulation de trois oppositions : la tension relâchement/pression, relative aux rythmes de la vie quotidienne, tels qu'ils sont notamment conditionnés par le travail ; la tension populaire/bourgeois, relative à la transgression des normes de bienséance et du relâchement par rapport aux règles de bon comportement culturel ; et la tension masculin/féminin, relative au plaisir d'être entre hommes, sans les féministes. Une idéologie hétérosexuelle organise ensuite les espaces et les temporalités des hommes en couple hétéro. Cette idéologie sépare deux mondes : celui de l'autosexualité récréative, qui héberge notamment des fantasmes hétéronormés de soumission féminine ; et le monde de la sexualité conjugale où la domination masculine est également affirmée, mais de manière plus implicite et moins théâtrale. Les hommes participant de cette camaraderie tendent à adresser aux femmes des injonctions contradictoires. Par contraste avec le stéréotype négatif de la féministe rabat-joie, celles-ci sont d'un côté sommées d'être « cool », « à l'aise dans leurs baskets » et de trouver leur place dans cet imaginaire sexuel. De l'autre, elles sont aussi sommées d'être « féminines » au sens de ne pas user d'un vocabulaire sexuel « grossier » et « vulgaire » connoté comme masculin.

Le plaisir masculin dérivé de la pornographie hétérosexuelle n'est ainsi pas seulement un plaisir de voir les actrices, c'est aussi un plaisir de partager la pornographie entre hommes. Les membres actifs des forums de fans ont une position ambivalente par rapport à l'emprise

masculiniste sur la parole publique autour de la pornographie. D'un côté, ils critiquent les hiérarchies entre masculinités en revendiquant le droit de se dire publiquement passionnés de pornographie sans avoir à se faire traiter de « bande mous », de « loosers » et de « pervers ». De l'autre, leur passion se développe dans un monde quasi exclusivement hétérosexuel masculin, ils adhèrent à une définition de la masculinité basée sur la notion de conquête hétérosexuelle et ils tendent à appliquer un double standard sexiste vis-à-vis du comportement des amatrices de pornographie.

Une autre différence importante entre les usages gays et les usages hétérosexuels masculins de la pornographie se situe dans la présentation sexuelle de soi en ligne. Malgré le tournant dit 2.0 de la pornographie, les usages sexuels de l'internet par les hommes hétérosexuels sont en grande majorité associés à la position de spectateur (connotée comme masculine) et très peu développent des pratiques d'exposition sexuelle de soi en ligne (connotées comme féminines). Ces pratiques sont en revanche nettement plus répandues chez les hommes gays, dans un contexte où la photographie érotisée voire sexuellement explicite de soi facilite voire conditionne la rencontre de partenaires sexuels sur les sites de rencontre et les applications de drague géolocalisée. L'observation de soi *via* ces photos et les réactions qu'elles suscitent de la part des internautes devient une technique de soi de plus en plus importante. Par ailleurs, et internet n'apporte ici rien de nouveau, la pornographie audiovisuelle est souvent mobilisée dans la scénarisation de la sexualité gay, qu'elle intervienne dans un sex-club ou à domicile. Dans un contexte homonormatif où c'est la masculinité « naturelle » qui est valorisée, cette accumulation de couches de scénarisation sexuelle (où « le fantasme » est enchevêtré à « la réalité ») favorise une appréhension de la masculinité comme mascarade.

Au-delà de leurs inscriptions respectives dans ces différentes formes de sociabilité, les spectateurs enquêtés ont en commun de considérer premièrement l'usage de la pornographie comme une relation à soi-même. À l'exception d'une partie conséquente du public féminin qui déclare uniquement un visionnage en couple¹, la réception de pornographie se fait avant tout, comme nous allons le voir dans la partie III, à travers des pratiques individuelles qui se déploient dans un espace-temps domestique distinct à la fois des autres pratiques sexuelles (à deux ou à plusieurs) et des autres usages du foyer (conjugaux ou familiaux). Entretenir un rapport strictement individuel à la pornographie – lorsque les mots, les images et les objets ne

¹ Bozon Michel, « Pratiques et rencontres sexuelles : un répertoire qui s'élargit », in Nathalie Bajos, Michel Bozon (dir.), *Enquête sur la sexualité en France. Pratiques, genre et santé*, Paris, La Découverte, 2008, p. 280.

circulent que dans le cadre de formes de rapports du soi à soi et d'action de soi sur soi – n'équivaut pas à entretenir un rapport désocialisé à la pornographie. Comme nous le verrons plus en détail dans la partie IV, le rapport de soi à soi est un rapport médiatisé par la manière dont on s'imagine les autres membres d'un public auquel on appartient ou duquel on souhaite se différencier.

III. L'usage de pornographie comme séquence de la vie quotidienne

Introduction de la troisième partie

La troisième partie de la thèse se penche sur le visionnage autosexuel domestique de pornographie en tant que séquence de la vie quotidienne. La co-construction des espace-temps domestiques et des rapports de genre est une question fondatrice aussi bien de l'ethnographie des publics des médias issue des *cultural studies* que de la sociologie des usages des technologies de l'information et de la communication (TIC) qui se développe au même moment en France. En Grande-Bretagne et aux États-Unis, cette co-construction est étudiée, dans le sillage des travaux fondateurs du Women's Studies Group du Centre for Contemporary Cultural Studies de Birmingham, à travers des objets tels que la lecture féminine du roman sentimental¹, le visionnage féminin des *soap operas*² et le visionnage en famille des émissions d'actualité politique³. Si les « enjeux de pouvoir, de conflits, de négociations entre les membres du foyer⁴ » qui traversent les usages des TIC sont au centre de la sociologie des usages, leur problématisation féministe intervient plus tardivement⁵.

Le concept de « domestication » (une métaphore qui n'est pas sans rappeler celle de l'« apprivoisement⁶ ») est forgé par Roger Silverstone pour rendre compte de la « capacité d'un groupe social à s'approprier des outils techniques et des modes de communication, à les contrôler, à les intégrer à ses temps et ses espaces, et à les rendre plus ou moins invisibles dans les routines de la vie quotidienne⁷ ». Cette approche des médias par leur matérialité domestique est transposée par Jane Juffer à l'étude de la pornographie. À rebours des débats féministes anglo-américains qui, dans le cadre des *sex wars*, tendent à « abstraire les images des conditions dans lesquelles elles sont produites et consommées » et à « formuler des positions politiques déconnectées des usages ordinaires⁸ » Juffer propose le concept de

¹ Radway Janice, *Reading the Romance: Women, Patriarchy and Popular Literature*, 2^e édition, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1991.

² Brunson Charlotte, *The Feminist, the Housewife and the Soap Opera*, Oxford, Clarendon Press, 2000.

³ Brunson Charlotte et Morley David, *The Nationwide Television Studies*, Londres, Routledge, 1999.

⁴ Jouët Josiane, « Retour critique sur la sociologie des usages », *Réseaux*, vol. 18, n° 100, 2000, p. 496.

⁵ Jouët Josiane, « Technologies de communication et genre », *Réseaux*, vol. 120, n° 4, 2003, p. 53-86.

⁶ Jouët Josiane, *L'Écran apprivoisé. Télématique et informatique à domicile*, Issy-les-Moulineaux, France, CNET, 1987.

⁷ Silverstone Roger, *Television and Everyday Life*, New York, Routledge, 1994, p. 98 (ma traduction).

⁸ Juffer Jane, *At Home with Pornography: Women, Sex and Everyday Life*, New York, NYU Press, 1998, p. 1 ; Vörös Florian, « Domesticated Porn: Gendered Embodiment in Audience Reception Practices of Pornography », in Enrico Biasin, Giovanna Maina, Federico Zecca (dir.), *Porn After Porn: Contemporary Alternative Pornographies*, Milano, Mimesis International, 2014, p. 241-256.

« *domesticated porn* ». Ce concept rend d'abord compte d'une conjoncture où ce sont des meubles domestiques – la télévision et l'ordinateur – qui constituent le mode d'accès le plus répandu à la pornographie, devant les dispositifs techniques plus « anciens » ou plus « nouveaux » que sont le cinéma X, la cabine de sex-shop, le smartphone ou la tablette numérique. Ce concept interroge ensuite la manière dont les usages de la pornographie participent des redéfinitions contemporaines de place de la sexualité dans l'univers domestique.

Le chapitre 7 replace les pratiques de visionnage, de navigation, d'archivage et de masturbation dans des routines de la vie quotidienne et dans des temporalités et des spatialités domestiques.

Le chapitre 8 zoome sur la matérialité des pratiques d'écoute, de visionnage, de manipulation et d'imagination. Il décrit la navigation pornographique comme une activité tactile orientée vers l'intensification de la sensation.

Le chapitre 9 replace l'usage de pornographie dans le volume total des activités culturelles pour interroger la valeur attribuée à cette pratique. Il analyse les émotions (plaisir, enthousiasme, lassitude, dégoût, honte) qui organisent le rapport aux objets pornographiques.

Chapitre 7. Sentiments domestiques : la temporalité et la spatialité de l'usage autosexuel de pornographie

« Chaque numéro de Playboy, à partir de 1953, contiendra un reportage sur la conquête et la réappropriation d'un espace intérieur ou pseudo-domestique pour le célibataire urbain : la coquette cabane de fête pour passer le week-end, le yacht, le studio, le lit, le bureau ou la voiture font partie de ce programme de reterritorialisation¹ »,
Paul B. Preciado.

L'usage de pornographie, entendu comme un espace historiquement « masculin » de sexualité récréative, et l'univers domestique, entendu comme un espace historiquement « féminin » de travail de reproduction sociale², sont deux mondes *a priori* étanches l'un à l'autre. Le chapitre 1 a montré que le mouvement anti-pornographie qui émerge dans les années 1880 cherche à exclure la pornographie non seulement de l'espace public « masculin » et « rationnel », mais également de l'espace domestique « féminin », dont la « pureté » ne doit pas être contaminée par la souillure de l'obscène. À partir des années 1960, la massification des technologies sexuelles domestiques, des sex-toys à l'ordinateur connecté à internet, s'accompagne de discours commerciaux vantant un nouvel hédonisme domestique, et de discours politiques dénonçant la marchandisation, la technicisation ou la perversion de l'amour conjugal³. Le vibromasseur est probablement la première « technologie de l'orgasme » dont la distribution s'accompagne à la fois d'un discours de réconciliation entre univers domestique et plaisir sexuel féminin et de discours en termes d'« addiction » menaçant l'hygiène de la maison et l'éducation des enfants⁴. De même, si le développement d'internet a été célébré pour l'accès facilité à la pornographie qu'il permet pour les femmes, il

¹ Preciado Beatriz, *Pornotopie. Playboy et l'invention de la sexualité multimédia*, Paris, Flammarion, 2011, p. 39.

² Fortunati Leopoldina, *The Arcane of Reproduction: Housework, Prostitution, Labour and Capital*, New York, Autonomedia, 1995 ; Federici Silvia, *Caliban et la sorcière. Femmes, corps et accumulation primitive*, Paris, Entremonde, 2014.

³ Juffer Jane, *At Home with Pornography: Women, Sex and Everyday Life*, New York, NYU Press, 1998.

⁴ Maines Rachel P., *Technologies de l'orgasme. Le vibromasseur, l'« hystérie » et la satisfaction sexuelle des femmes*, Paris, Payot, 2009.

est également pris dans une « rhétorique de l'anxiété¹ » portant sur la convergence des espaces domestiques et pornographiques.

Internet redessine sur plusieurs plans les rapports entre l'intimité domestique, la sphère publique et la sexualité². La massification des pratiques d'autoreprésentation pornographique en ligne, *via* les sites de rencontre, les sites de webcam ou les plateformes de porno amateur, fait d'abord émerger de nouvelles pratiques de mise en scène de soi, de sa sexualité et de son univers domestique³. Internet fait ensuite l'objet de paniques morales à répétition, dans la mesure où il permettrait d'accéder « en un seul clic⁴ » à des images « extrêmes » depuis ce meuble domestique qu'est l'ordinateur familial connecté à internet. Le développement d'internet poursuit par ailleurs le processus de domestication ouvert par la télévision, qui encastre les objets pornographiques dans les routines de la vie quotidienne. C'est cette troisième et dernière forme de reconfiguration des relations entre sphère publique, intimité domestique et sexualité que ce chapitre explore en priorité.

Le tableau 3 indique que le visionnage autosexuel est une pratique inscrite dans des routines domestiques pour trente-et-un des trente-trois participants à l'enquête⁵. Cela peut aller de plusieurs sessions de visionnage par jour (Pascal, Michel, Louis ou Laurent par exemple) à un visionnage hebdomadaire (Stéphane, Marc, Tom, Bernard, Adrien, Christophe), en passant par un visionnage quotidien unique, le matin au réveil (Andrew par exemple) ou le soir avant de se coucher (Gérard par exemple). Il peut aussi s'agir d'une habitude moins régulière : Giovanna, Vincent et Fabrice n'ont par exemple un usage masturbatoire de la pornographie que lors des journées travaillées à domicile. En replaçant les pratiques de réception de la pornographie (naviguer, visionner, archiver, se masturber,

¹ Patterson Zabet, « Going On-Line: Consuming Pornography in the Digital Era », in Linda Williams (dir.), *Porn Studies*, Durham, Duke University Press, 2004, p. 109.

² Pour un examen plus précis des redéfinitions de la frontière entre privé et public dans le paysage médiatique contemporain, voir le n° 9 (« Sexe en public ») de la revue *Poli – Politique de l'image*, automne 2014. Pour une étude historique de la manière dont la sphère domestique a historiquement été construite par opposition à la fois la sphère publique bourgeoise et à ses marges pornographiques, voir Hunt Lynn, « Introduction: The Invention of Pornography: Obscenity and the Origins of Modernity, 1500-1800 », in *The Invention of Pornography: Obscenity and the Origins of Modernity, 1500-1800*, New York, Zone Books, 1993, p. 9-45.

³ Hofer Kristina Pia, « Pornographic Domesticity: Amateur Couple Porn, Straight Subjectivities, and Sexual Labour », *Porn Studies*, vol. 1, n° 4, 2014, p. 334-345.

⁴ Les images « extrêmes » en question sont en fait accessibles à la suite d'une recherche par mots-clés et de plusieurs clics.

⁵ Avec trois exceptions : Julien (28 ans, hétérosexuel, chef de produit touristique), jadis passionné de pornographie, est, au moment de l'enquête, le seul à se dire non-spectateur ; Antoine (35 ans, magasinier pour un sex-shop en ligne) et Philippe (36 ans, libraire), tous deux en couple gay cohabitant, disent quant eux n'avoir que très rarement recours au visionnage autosexuel.

fantasmer) dans les routines de la vie quotidienne, il s'agit de comprendre à la fois comment les contextes domestiques conditionnent les pratiques de réception de la pornographie et, en retour, comment ces pratiques produisent des temporalités et des spatialités domestiques. Après nous être dans un premier temps intéressés aux enjeux spatiaux, nous examinerons dans un second temps la manière dont les pratiques pornographiques participent de la production des rythmes et des temporalités de la vie quotidienne.

A - L'espace domestique des pratiques autosexuelles

Les sociologues Roger Silverstone, Eric Hirsch et David Morley¹, représentants des *cultural studies* britanniques, envisagent l'espace domestique moderne comme le produit spatial et temporel de pratiques communicationnelles routinières. Si aucune des contributions à leur ouvrage fondateur *Consuming Technologies: Media and Information in Domestic spaces* ne mentionne la consommation de pornographie, cette pratique apparaît bel et bien, à l'issue de mon enquête, comme une pratique qui participe de la production du sentiment spatialement et temporellement défini de « chez soi » que ces auteurs se sont attachés à conceptualiser.

1) Une chambre à soi : masturbation, espace domestique et autonomie sexuelle

La diffusion historique du sentiment de pudeur² implique que disposer d'une « chambre à soi³ », c'est-à-dire d'un espace d'autonomie sexuelle, est désormais la condition au développement de pratiques masturbatoires routinières. L'absence de regard et de jugement extérieur revêt une importance particulière pour ceux et celles dont la sexualité fait historiquement l'objet d'un contrôle social spécifique, comme les femmes et les personnes dont les goûts et les pratiques s'éloignent du « cercle vertueux de la "bonne" sexualité⁴ ». Interroger ces publics sur leur trajectoire de spectateur et de spectatrice, c'est alors retracer des processus d'autonomisation sexuelle au sein desquels les enjeux spatiaux sont centraux.

La découverte de la pornographie se fait le plus souvent à l'adolescence, dans le cadre du domicile parental, à travers des meubles domestiques et familiaux (le téléviseur, l'ordinateur, la filmothèque) placés dans des pièces d'usage collectif (le salon), parental (la chambre à coucher) ou spécifiquement masculin (le bureau). L'excitation des premiers visionnages est alors indissociable de la peur de se faire surprendre en pleine masturbation par ses parents.

Quand j'étais chez mes parents, c'était sur l'ordinateur familial, donc je fonçais dessus dès qu'ils n'étaient pas là [sourit]. J'avais pas trop le choix de l'heure. C'était vraiment les

¹ Silverstone Roger, Hirsch Eric et Morley David, « Information and Communication Technologies and the Moral Economy of the Household », in Roger Silverstone, Eric Hirsch (dir.), *Consuming Technologies: Media and Information in Domestic Spaces*, London, Routledge, 1992, p. 15-31.

² Elias Norbert, *La Civilisation des moeurs*, Paris, Pocket, 1973, p. 371 et suivantes.

³ Je reprends ici, en en modifiant quelque peu le sens, l'expression de Virginia Woolf.

⁴ Rubin Gayle, « Penser le sexe », in *Anthropologie politique du sexe*, Paris, Epel, 2010, p. 160.

conditions de branlette précaires : dans ton coin, sur l'ordinateur familial, avec une connexion internet super lente, et la peur que tes parents débarquent. [...] Un jour, il y a mon père qui m'a fait « Bon, t'arrêteras un peu de regarder du porno, parce qu'on a chopé des virus » et moi j'étais là « Oups ! » À l'époque je savais pas trop me servir d'un ordinateur, donc je laissais tous les cookies, tout l'historique [rit]. [...] Donc j'ai pas un super souvenir de tout ça. Et je crois que je me rappelle plus de la sensation d'avoir peur que mes parents ou mes sœurs rentrent. Après j'ai eu mon ordinateur dans ma chambre, donc là c'était quand je voulais [...] Du coup, dès que j'avais un moment, je le faisais. (Wayne, FtM, pansexuel, 30 ans, étudiant)

Les enquêté·e·s non-hétérosexuel·le·s décrivent en majorité le domicile parental comme un espace hostile à la pornographie et aux sexualités alternatives. Avant la massification de l'internet haut débit, s'il était assez aisé de se procurer des magazines et des cassettes VHS hétérosexuelles à l'adolescence (lesquelles circulent dans les groupes de pairs ou sont à portée de main dans la vidéothèque parentale), il était en revanche plus difficile de se procurer du porno gay et encore plus difficile de se procurer du porno lesbien. La découverte de ces cultures pornographiques coïncide dans le récit de ces spectateurs et spectatrices avec la construction d'une autonomie sexuelle à l'écart de la surveillance parentale.

Andrew (28 ans, gay, chargé de communication) et Sylvie (30 ans, bisexuelle, standardiste) datent leur découverte de la pornographie de leur départ du domicile parental, décrit respectivement comme « conservateur » et « bigot » par Sylvie et comme « très strict, très académique, très scolastique » par Andrew. Antoine (35 ans, gay, magasinier) profite lui d'un départ en week-end de ses parents alors qu'il a 19 ans pour louer sa première VHS porno gay et la visionner sur le téléviseur du salon familial. Matteo (30 ans, gay, historien), fils unique d'une « famille catholique de droite » se fait confisquer à l'âge de 15 ans ses magazines pornos gays par sa mère, qui jette la précieuse collection à la poubelle. L'accès à une autonomie résidentielle et financière permet aux spectateurs de s'orienter plus librement vers les genres pornographiques de leur choix et d'archiver plus sereinement les images et les vidéos.

Le récit de Frédéric (28 ans, gay, architecte) souligne par contraste l'importance de disposer d'une chambre à soi pour pouvoir développer des pratiques domestiques de visionnage et d'archivage de pornographie. Accumulant les stages mal rémunérés et les problèmes relationnels, Frédéric a enchaîné les colocations parisiennes et se retrouve provisoirement hébergé par des amis dans leur salon au moment de l'entretien. Cette absence d'intimité l'amène à visionner du porno en cyber café, où il a appris à faire abstraction du contrôle social implicite qui s'y déploie. Il se dit aujourd'hui moins sensible au regard des autres par rapport à l'époque où il attendait « tard le soir » pour aller louer un DVD porno gay

au distributeur automatique en bas de chez lui. En cybercafé, Frédéric essaie tant bien que mal de se recréer un espace à soi :

Je choisis un ordinateur un peu discret, où personne ne passe derrière, où il n'y a personne à côté. Donc les gens ne peuvent pas passer derrière moi. Ils peuvent passer à côté, mais ils ne verront pas l'écran. Au pire, s'ils voient, ils s'arrêteront avant. Et puis il y a une paroi en bois qui cache. [...] Je me suis certainement fait griller mais, dans ce cas-là, les gens ne disent rien. [...] Et puis je ne me branle pas non plus dans le cyber hein. Et puis je ne fais pas que ça non plus. (Frédéric)

Sans le confort et l'intimité d'un véritable « chez soi », il est difficile pour Frédéric de visionner le porno qu'il veut, quand il veut, comme il veut. Ce jeune homme relie par ailleurs ce manque d'autonomie matérielle à ce qu'il ressent comme une aliénation sexuelle : « Vu que je suis jamais vraiment chez moi, j'ai pas une sexualité épanouie ».

Disposer d'un espace d'autonomie sexuelle est une condition matérielle au développement de pratiques masturbatoires et, plus largement, d'un monde autosexuel subjectif, notamment pour les femmes et les minorités sexuelles.

Encadré 6. Les technologies mobiles, ou l'intimité pornographique en dehors des murs du foyer

La production d'un sentiment de « chez soi » peut également intervenir en dehors des murs du foyer. Si le PC connecté à internet est une technologie domestique, les ordinateurs portables, les tablettes numériques et les smartphones ouvrent à des usages mobiles de la pornographie.

L'usage sexuel du smartphone comme forme de passe-temps dans des situations d'ennui ou d'attente est une pratique courante, notamment chez les gays¹. Parcourir quelques images pornographiques dans les toilettes de son entreprise au moment des pauses, ou dans les transports en commun dès que l'on a « un quart d'heure à tuer » (Laurent, 42 ans, gay, cadre commercial), est une manière de se reconstituer un monde homoérotique à soi, dans le contexte d'un espace public hétéronormatif.

Dans la mesure où ils transgressent les normes de pudeur en sortant la pornographie de la sphère domestique et des établissements commerciaux spécialisés, ces usages peuvent également être associés au plaisir d'enfreindre les règles de pudeur. C'est parce qu'elles sont associées à ce sentiment de transgression que les « branlettes » dans des toilettes publiques de Wayne (30 ans, FtM, étudiant) sont plus intenses.

C'est toutefois la reconstitution d'une intimité sexuelle qui prédomine dans les récits d'usage extra-domestique de la vidéo pornographique. Ainsi, lorsque Didier (45 ans, gay, technicien informatique) s'est vu confier par son entreprise, au début des années 2000, dans le cadre de ses déplacements professionnels, un assistant numérique personnel (ou « PDA », pour « *personal digital assistant* »), il en a rapidement fait un usage pornographique. Cet usage discret se faisait notamment dans des chambres d'hôtel et dans des couchettes de train de nuit. Dans ce dernier cas, l'excitation provenait tout autant de la vidéo que du frisson de visionner du porno dans un lieu public, en présence d'autres passagers.

¹ Sur l'usage sexuel des technologies mobiles comme passe-temps, voir Mowlabocus Sharif, *Gaydar Culture: Gay Men, Technology and Embodiment in the Digital Age*, Farnham, Ashgate, 2010.

2) En cachette : la place du porno dans le foyer conjugal et familial

Les pratiques autosexuelles cohabitent, selon le principe de la coexistence des réalités multiples¹, avec d'autres manières de vivre et d'imaginer le même espace domestique. À la différence du visionnage dans des établissements commerciaux spécialisés (la cabine de sex-shop par exemple), le visionnage domestique de pornographie sexualise temporairement un espace (un salon, une chambre, un bureau) dont la fonction première n'est pas sexuelle.

Les pratiques de visionnage et d'archivage sont ici prises dans un partage entre usages familiaux déssexualisés et usage individuel masturbatoire de l'espace domestique. Sylvain (28 ans, hétérosexuel, petits boulots, membre actif d'un forum porno) vit encore chez ses parents en raison d'une situation économique précaire. Le salon familial est un espace domestique qui se sexualise dans les temps creux, lorsque Sylvain se retrouve seul et peut visionner un DVD pornographique sur le téléviseur familial. Cela implique une certaine planification (« comme je vis chez mes parents, faut s'organiser »). Ses parents « ont des horaires de bureaux normaux, ils rentrent vers 18 heures », mais Sylvain, qui est actuellement en recherche d'emploi et qui tient à souligner qu'il ne passe pas ses journées devant la télévision, privilégie un visionnage nocturne. Le soir, les parents se couchent tôt et dorment dans une chambre située à l'étage du pavillon familial. Cela permet à Sylvain de regarder un porno, en baissant le son au minimum. Cet usage autosexuel du salon semble connu des parents – Sylvain semble surtout se soucier du regard de sa mère – mais ne fait l'objet de remarques ou de conversations.

- Tes parents savent que tu en regardes ?

- À mon avis, ils s'en doutent, et je ne cherche pas à le cacher plus que ça, mais je ne cherche pas non plus à en parler. En tout cas mes DVD sont cachés. Enfin pas cachés mais disons bien rangés à un endroit. Si ma mère ne les cherche pas, elle ne les verra pas. Après si elle veut fouiller dedans, elle peut, parce que c'est accessible. (Sylvain)

Pour les spectateurs en couple, le domicile conjugal ne devient le plus souvent un espace-temps pornographique que lorsque leur conjoint·e est absent·e. Comme l'explique Wayne (FtM, 30 ans, étudiant), se lancer dans une séance de visionnage de porno à domicile implique d'être seul et d'avoir du temps libre devant soi :

- Est-ce qu'il y a des moments de la journée où tu visionnes du porno en particulier ?

- Entre mes parents et la personne avec qui je suis actuellement, j'ai jamais habité seul, donc c'était dès que j'en avais le temps. Maintenant, on habite ensemble alors, du coup, quand elle est pas là, ouais, j'en profite grave quoi [rions] ! [...] C'est vraiment quand je suis tout seul,

¹ Schütz Alfred, *Le Chercheur et le quotidien. Phénoménologie des sciences sociales*, Paris, Klincksieck, 2008, p. 128-132.

quand j'ai le temps. Et en ce moment j'ai moins de temps et puis j'habite pas tout seul. [...] Après ce qui est cool, c'est qu'on n'a pas toujours les mêmes horaires avec ma partenaire. Du coup quand elle, elle bosse, moi je bosse pas forcément. J'ai besoin de temps pour me branler, donc c'est pas « Ah tu pars acheter du pain, je vais me branler », c'est plutôt « Ah tu pars travailler, je vais me branler » [rions]. [...] C'est vraiment dès que j'ai un peu de temps pour moi. (Wayne)

Didier (45 ans, gay, en couple hétérosexuel marié, technicien informatique) est un père de famille qui maintient son auto-identification gay secrète, y compris vis-à-vis de son épouse et de ses deux enfants. Il sait que son épouse et son fils aîné visionnent en cachette, comme lui, de la pornographie. Alors que Didier maintient sa consommation de porno gay à l'écart de sa compagne, celle-ci a exprimé à plusieurs reprises son envie de visionner du porno hétérosexuel avec son conjoint, qui reste réfractaire. Didier s'est rendu compte de la consommation de porno de son fils en consultant l'historique de navigation de l'ordinateur familial. C'est pourquoi il préfère archiver ses vidéos pornographiques sur un disque dur externe, au sein duquel les noms des fichiers pornographiques sont dissimulés dans un « répertoire réservé, où j'ai mes vidéos, mes photos, que j'ai téléchargées et stockées là ». Tout en occupant une place importante dans les expériences privées de la maison, la masturbation pornographique reste invisible à l'échelle de la mise en scène de soi face aux autres membres de la famille.

Le visionnage de vidéos en *streaming* est la solution trouvée par Christophe (34 ans, hétérosexuel, biologiste) pour éviter les risques conjugaux (il préfère rester discret sur cette pratique vis-à-vis de sa conjointe) et professionnels (son ordinateur portable est aussi un outil de recherche et d'enseignement) liés à l'archivage matériel des données pornographiques. Ce mode de visionnage pose toutefois la question des traces numériques laissées par l'activité de navigation : le problème devient les *cookies*, ces fichiers texte que le navigateur enregistre sur le disque dur de l'internaute, ainsi que l'onglet « historique » du navigateur, qui peuvent renseigner autrui (par exemple un autre membre du foyer) sur les goûts et les habitudes en matière de pornographie de l'internaute. Christophe configure son ordinateur afin que le moins d'informations possibles sur ses goûts et ses habitudes pornographiques y soient enregistrées :

Avec Google Chrome, l'avantage c'est que tu peux choisir le mode « fenêtre/navigation privée ». Ta navigation s'enregistre sur ton ordinateur sans que ça puisse ensuite être visible : pas de cookies à télécharger, pas de fichier cache dans l'historique. [...] Si je télécharge des vidéos courtes, alors j'essaie de vider les archives de mon Real Media Player et de mettre tout de suite les vidéos pornos à la poubelle après usage [...] pour éviter de retomber dessus dans une situation pas forcément adaptée [sourit]. (Christophe)

Le non-archivage des vidéos pornographiques (pratique individuelle et discrète) contraste avec l'archivage des épisodes de séries télévisées que Christophe télécharge, visionne en couple et partage avec des amis.

En tant que père de trois enfants, dont deux pré-adolescents, Fabrice (42 ans, hétérosexuel, technicien son, membre actif d'un forum porno) sépare minutieusement les usages familiaux des usages autosexuels de son appartement parisien. S'il lui arrive de visionner un film pornographique avec sa compagne « en préliminaire » d'un rapport sexuel, son usage de la pornographie est principalement autosexuel (voir chapitre 6). Cette séparation entre les rôles (« père de famille » *versus* « passionné de pornographie ») et des espaces (« familial » *versus* « masturbatoire ») passe par la réservation de la pornographie à certaines tranches horaires :

Je les regarde surtout la nuit, quand ma femme est couchée et que les enfants sont couchés. Les portes du salon bien fermées. Puis d'ici [du salon] je peux entendre les portes qui s'ouvrent dans le couloir là-bas [pointe le couloir qui mène vers les chambres à coucher], donc ça me laisse un temps de réaction, au moins pour éteindre la télé. Dans la journée, quand j'ai du temps dans la journée. En général, c'est quand je suis tout seul, et que je sais que je vais pas être dérangé. [...] Soit dans la journée, quand je sais que je vais être tranquille. Soit la nuit, mais quand les enfants sont là, j'ai toujours une oreille qui traîne. Je préfère quand je suis complètement seul. (Fabrice)

Cette séparation des rôles et des espaces passe ensuite par des pratiques d'archivage. Lorsque Fabrice réceptionne (environ une fois par mois) un paquet de DVD pornographiques achetés par correspondance (contenant en moyenne cinq DVD), il opère de manière discrète et minutieuse : il range les disques dans des classeurs, place les classeurs dans des valises, dispose les valises dans une cache secrète située dans un faux-plafond, et jette sans plus attendre les boîtiers DVD pornos. Si le choix du visionnage en DVD est d'abord présenté comme une question de confort¹, il s'avère aussi et surtout un enjeu de sécurité :

Je fais ça discrètement. [...] Je fais attention quand même. [...] J'y réfléchis à cause des enfants. J'ai deux filles de sept et neuf ans et un garçon de dix ans. Et le grand, il commence à fouiller un peu, à monter avec l'échelle pour aller voir ce qu'il y a en haut. Et moi, je me rappelle, quand j'avais son âge, je fouillais, et très vite, à la puberté, j'ai commencé à avoir le goût de la transgression des interdits. Donc il va falloir que j'y pense. Mais ouais, c'est caché derrière une sorte de faux plafond. C'est caché, mais en même temps, quand moi j'ai besoin de les prendre, c'est très accessible. (Fabrice)

Fabrice présente la constitution de sa collection de DVD pornographiques en « musée secret », pour reprendre la célèbre formule de Walter Kendrick, comme une mesure de

¹ « Je préfère le confort d'un canapé, ou de mon lit – parce qu'on a une télé dans la chambre – plutôt que d'être assis sur une chaise devant mon ordinateur. La taille de l'écran, elle a rien à voir. C'est une question de confort. » (Fabrice)

protection de la jeunesse – mesure de restriction parentale qu’il a lui-même enfreint au cours de son adolescence. Il se pourrait toutefois que l’enjeu central de ces pratiques d’archivage ne soit pas tant la protection de l’enfance que la protection de la réputation de Fabrice. Si Pierre (44 ans, hétérosexuel, cuisinier, divorcé) est père d’un enfant de huit ans qui vit chez lui les week-ends, il laisse entendre que son choix de ne pas mettre en évidence sa collection d’objets pornographiques est surtout dû par un souci de présentation culturelle de soi :

Je range mes DVD, en hauteur, cachés, dans ma penderie. Évidemment, c’est pas comme La Pléiade, où tu mets en avant le fait que tu l’as lu [sourire ironique]. Non, le porno, tu le caches quand même. (Pierre)

Les images et les pratiques pornographiques sont cantonnées aux coulisses obscènes de la mise en scène publique de l’univers domestique¹, dirigée les visiteurs extérieurs et les autres membres du foyer. Cette séparation des espaces est également une séparation des rôles sociaux : le rôle de spectateur de porno est ici conçu comme incompatible avec les autres rôles sociaux déployés dans le cadre du foyer – notamment ceux de « bon fils », de « bon conjoint », de « bon père » ou de « bon voisin ».

3) Bonheurs célibataires : ludification de l’espace domestique, économie morale du foyer et reproduction sociale

Les « économies morales domestiques » sont des agencements d’objets, d’atmosphères, de sentiments, de valeurs et de normes qui organisent les temps et les espaces du foyer. Je reprends ce concept à Silverstone, Hirsch et Morley, pour qui les technologies médiatiques sont « articulées à l’intérieur d’une économie morale du foyer, non seulement à travers leur agencement physique [...] mais aussi à travers la manière dont elles structurent temporellement et spatialement le foyer² ». Plusieurs économies morales peuvent coexister au sein d’un même foyer.

La massification de la consommation domestique de pornographie s’articule avec l’émergence d’une nouvelle économie morale du foyer centrée autour du plaisir individuel. L’invention au cours de la deuxième moitié du XX^e siècle d’une sphère domestique masculine dédiée à la sexualité récréative est, comme le souligne Beatriz Preciado, une nouvelle étape dans l’histoire à la fois de la pornographie et de la sphère domestique. Preciado qualifie ce

¹ Goffman Erving, *La Mise en scène de la vie quotidienne. Tome 1 : La Présentation de soi*, Paris, Minit, 1973, p. 114-118.

² Silverstone Roger *et al.*, « Information and Communication Technologies and the Moral Economy of the Household », *op. cit.*, p. 21.

« nouveau régime domestique », consacré à un hédonisme spécifiquement masculin, célibataire, urbain et de classe supérieure, de « post-domestique¹ » dans la mesure où il revient sur une division sexuée des espaces instituée par le modèle de la famille hétérosexuelle nucléaire bourgeoise. La limite de ce cadre analytique est qu'il ne prend pas en compte la constitution, notamment à partir des années 1980, des femmes en public-cible des industries du sex-toys et de la littérature érotique, objets culturels également censés participer d'une sexualisation masturbatoire de l'espace domestique². Je retiens néanmoins cette distinction entre sphère domestique familiale « féminine » et sphère domestique hédoniste « masculine », dans la mesure où elle structure le récit des hommes qui se retrouvent célibataires après avoir vécu en couple hétérosexuel.

Les spectateurs ayant vécu en couple hétérosexuel avant la massification des technologies domestiques de visionnage de pornographie témoignent en effet d'une organisation plus traditionnelle de la sexualité masculine et de l'espace domestique. Cela renvoie à une transformation historique plus large : jusque dans les années 1980 et l'arrivée de la VHS, le visionnage de pornographie a principalement lieu dans des établissements commerciaux ciblant un public masculin. Ces espaces sont, dans le récit des enquêtés, opposés à un espace domestique pensé comme féminin et familial.

Des années 1970 aux années 1990, Gérard (62 ans, hétérosexuel, inspecteur de police à la retraite) fréquentait occasionnellement, après le travail, les cinémas X et les cabines de sex-shop du quartier de Pigalle. Le visionnage de pornographie était parfois suivi d'une relation sexuelle tarifée avec une travailleuse du sexe. Ce loisir solitaire ne semble jamais avoir été révélé à son épouse, avec qui il a vécu pendant trente ans dans une maison de la banlieue bourgeoise de Paris. Après leur divorce, qui a coïncidé avec sa mise en pré-retraite, puis son déménagement dans un deux-pièces de l'intra-muros parisien, où il vit désormais seul, Gérard devient un consommateur régulier de pornographie. Dans la chambre à coucher de son nouvel appartement, un téléviseur à écran plat est posté devant son lit, au pied duquel sont stockés, « de manière complètement aléatoire et désordonnée », environ deux cents DVD pornographiques. Cet agencement pornographique de l'espace produit un sentiment d'hédonisme domestique qui, sur le modèle des innovations architecturales de Hugh Hefner et de son magazine *Playboy*, est dédié à un plaisir masculin « libéré des contraintes » de la vie

¹ Preciado Beatriz, *Pornotopie. Playboy et l'invention de la sexualité multimédia*, op. cit., p. 60.

² Juffer Jane, *At Home with Pornography: Women, Sex and Everyday Life*, op. cit.

familiale hétérosexuelle. Gérard se réfère moins ici aux contraintes liées au travail domestique, qui semble avoir été pour l'essentiel effectué par son ex-épouse, qu'aux contraintes liées à la gestion de l'économie morale du foyer hétérosexuel – travail de « reproduction sociale¹ » qui incombe également aux femmes.

Michel (43 ans, bisexuel, cadre administratif, divorcé) et Jean-Claude (52 ans, gay, huissier, divorcé, deux enfants) ont connu une évolution en partie similaire, d'une externalisation de la consommation de pornographie lors de leur vie de couple hétérosexuelle, aujourd'hui révolue, vers la construction d'un cocon domestique orienté vers l'hédonisme gay après leurs divorces respectifs. L'exclusion de la pornographie de la sphère conjugale prenait pour ces deux hommes une tournure différente que chez Gérard, dans la mesure où l'externalisation de la sexualité récréative était également dans leur cas une mise au placard de leurs pratiques et attirances homosexuelles. Les magazines pornos gays que Jean-Claude achetait ne franchissaient jamais le seuil du domicile conjugal et familial :

Je les achetais, je les feuilletais, puis je les fichais à la poubelle. C'était trop risqué de cacher ça chez moi. Ne serait-ce que pour les enfants, qui étaient petits. [...] Comme j'avais très peu de moments où je pouvais être seul, tranquille chez moi, je ne pouvais pas avoir de cassettes. Alors des fois, quand je faisais des rencontres avec des garçons qui habitaient seuls, et qui avaient un magnéscope, là on regardait des cassettes. Mais j'en louais pas, j'en regardais pas chez moi, même quand j'étais tout seul. (Jean-Claude)

De la même manière, pour échapper à la réprobation de son ex-femme et afin de ne pas mettre en péril son couple, Michel avait strictement cloisonné sa « vie homosexuelle » à des espaces extérieurs (les cabines de visionnage des sex-shops) ou à des horaires tardifs :

Je me rappelle un soir, avoir attendu minuit passé pour regarder un film gay. Ma femme était allée se coucher, bien sûr. Et donc c'était vraiment la situation, où t'es dans ton salon à regarder un truc interdit, pendant que ta femme roupille et que t'es pas sûr qu'elle va pas se lever en plein milieu. (Michel)

Le visionnage domestique de pornographie est l'un des principaux changements soulignés par Michel dans la redécouverte, à l'heure de l'internet haut débit, de la vie de célibataire. Suite à son divorce deux ans avant notre entretien, Michel a quitté Besançon et a acheté un appartement de trois-pièces en banlieue parisienne.

Renouer avec la consommation de porno gay correspondait à un besoin franchement réprimé pendant quinze ans, à une envie de décompression, de compensation. (Michel)

¹ Le travail domestique (féminin) implique non seulement la reproduction de la force de travail (masculine) mais également la reproduction des valeurs qui, à l'instar de la discipline, rendent possible le travail salarié et, plus généralement, l'économie capitaliste. Voir : Fortunati Leopoldina, *The Arcane of Reproduction: Housework, Prostitution, Labour and Capital*, op. cit. ; Jarrett Kylie, « The Relevance of “Women’s Work”, Social Reproduction and Immaterial Labor in Digital Media », *Television & New Media*, vol. 15, n° 1, 2014, p. 14-29.

L'« excès » fait alors suite à la « répression » : le visionnage de pornographie occupe aujourd'hui une partie importante des soirées et des week-ends qu'il passe dans son nouvel appartement. La domestication de la pornographie s'inscrit ici dans la production d'un « bonheur célibataire¹ » plus large.

4) Matérialité technique du « jardin secret » et la spatialité domestique du fantasme

Les pratiques masturbatoires constituent des espace-temps domestiques où se développent des dynamiques de subjectivation spécifiques : une « pornotopie » que Beatriz Preciado décrit comme une « capsule de production de la subjectivité² ».

Dans le récit qu'ils font de leurs pratiques d'archivage et de visionnage, les spectateurs interrogés convoquent régulièrement la métaphore du « jardin secret ». Didier (45 ans, gay, technicien informatique, en couple hétérosexuel cohabitant) utilise cette expression aussi bien à propos de sa découverte de la pornographie à l'adolescence (époque où il découpait et glissait entre les pages de livres des photos issues magazines pornos dérobés aux adultes) que pour parler des tactiques qu'il met en place pour dissimuler ses pratiques pornographiques gays auprès de son épouse et de ses deux enfants. Vincent (30 ans, hétérosexuel, cadre commercial, en couple cohabitant), initialement recruté pour un entretien sur « l'amour et la sexualité à l'écran » (dispositif C), en appelle à cette métaphore pour distinguer son rapport à la pornographie de son rapport aux autres représentations médiatiques de la sexualité. Aussi bien par l'intensité des sensations auxquelles cette pratique est associée, qu'en raison de son cantonnement à un espace-temps domestique individuel, le visionnage autosexuel de pornographie est pour Vincent – et probablement pour une majorité du public – un espace de subjectivation « clos » :

Le porno, c'est quelque chose de très bien identifié. Ça fait partie d'une sorte de jardin secret, c'est quelque chose de clos. (Vincent)

Cette métaphore de la clôture invite à penser ensemble les dimensions idéelles et matérielles du « jardin secret ». La notion de jardin secret fait d'abord référence à un ensemble d'images qui font l'objet d'un investissement fantasmatique secret. Ses limites externes sont d'une part matérialisées par les frontières techno-spatiales que sont les mots de passe informatiques ou

¹ Preciado Beatriz, *Pornotopie. Playboy et l'invention de la sexualité multimédia*, op. cit., p. 48-55.

² *Ibid.*, p. 110.

les tiroirs¹ fermés à clé visant à restreindre l'accès à ses archives pornographiques personnelles ; et, d'autre part, par la frontière charnelle qui sépare le visionnage de pornographie, pratique orientée vers l'intensification de la sensation, des autres formes, moins ob/scènes, d'expérience spectatorielle de l'amour et de la sexualité. La notion de jardin secret renvoie ainsi à un agencement physique complexe impliquant à la fois des corps et technologies domestiques.

Les processus de subjectivation à l'œuvre dans les pratiques pornographiques doivent être resitués dans des contextes matériels marqués par la séparation des espaces domestiques. La production de soi est indissociable de la production d'un sentiment de « chez soi ». La multiplicité et la fragmentation des rôles joués au sein de l'espace domestique constitue alors un point de départ pour ensuite interroger, dans les chapitres 10 et 11 les tensions et les contradictions qui traversent les constructions de la masculinité dans l'appropriation subjective des images pornographiques.

Après avoir décrit la manière dont les images pornographiques sont mobilisées pour créer un sentiment de « chez soi », il s'agit désormais de comprendre comment les usages de la pornographie produisent du « temps pour soi ».

¹ La métaphore du tiroir est également convoquée, dans une vision utilitariste de la pornographie : « C'est comme une chose que tu gardes dans un tiroir dans un coin et que tu vas chercher quand tu en as besoin. » (Andrew, 28 ans, gay, chargé de communication, en couple cohabitant)

B - Routines quotidiennes et temporalités domestiques

Les rythmes de la navigation pornographique sont produits par et produisent en retour les rythmes de la vie quotidienne.

1) Les usages multitâches de l'ordinateur et la production des rythmes de la vie quotidienne

La navigation pornographique est une pratique de régulation des rythmes corporels – indissociablement biologiques et sociaux – de la vie quotidienne.

La pornographie est d'abord présentée comme une pratique de relâchement par rapport à un travail stressant. Pour ceux qui, comme Louis (30 ans, ingénieur en informatique, célibataire), travaillent avec des horaires de bureau, la pornographie s'insère dans un rituel quotidien de délasserement après le travail :

Je travaille dans l'informatique, avec des horaires de bureau classiques. Le soir, j'arrive chez moi, je mange devant la télé, puis je surfe sur des sites pornos. Je me masturbe pendant quarante minutes, une heure, avant d'éjaculer. Et après je me refous devant la télé, je remange un truc et je me couche. (Louis)

Le réconfort des pratiques pornographiques intervient dans le récit de Didier (45 ans, gay, technicien informatique, en couple hétérosexuel cohabitant) comme un « antidote aux tensions¹ » d'un travail stressant, en l'occurrence le service après vente, un « monde négatif », où l'« on se fait insulter toute la journée ». Cela fait dix ans qu'il occupe cet emploi usant, sans perspective d'évolution de carrière. Père de trois enfants, Fabrice (42 ans, hétérosexuel, technicien son, en couple cohabitant) aime visionner un DVD porno dans son salon « quand les gosses sont couchés, que tu as fini ta connerie de journée, que tu n'as plus à assurer et tout ». Il parle de ce visionnage nocturne comme d'une entrée fictionnelle dans une temporalité différente qui lui fait oublier les rythmes professionnels et familiaux². Comme le note Bernard Lahire, « plus les sociétés ou les groupes sociaux au sein des formations sociales exigent un haut degré de tension et de stress de la part de leurs membres, plus certains loisirs

¹ Elias Norbert et Dunning Eric, *Sport et civilisation. La violence maîtrisée*, Paris, Fayard, 1994, p. 56.

² L'analyse du « mode utilitariste » en chapitre 9 poursuit l'exploration de cet usage relaxant de la pornographie à travers l'analyse des métaphores psychotropes.

deviennent nécessaires pour relâcher publiquement (dans certaines limites) et en privé les tensions¹ ».

Avec le développement d'internet, la navigation pornographique devient une pratique numérique parmi d'autres, prise dans les dynamiques de l'usage multitâche des ordinateurs, des tablettes et des smartphones.

Mêlée à d'autres habitudes numériques matinales, la navigation pornographique participe de la production d'un sentiment agréable de quotidienneté. Suite à des problèmes de santé, Jean-Claude (52 ans, gay, huissier, en couple non cohabitant) ne travaille plus qu'à mi-temps, ce qui lui laisse plusieurs jours de repos par semaine. Il a pour habitude de commencer ces jours de repos par la consultation des messages électroniques qu'il a reçus, sur sa boîte mail professionnelle, sa boîte personnelle et sur différentes messageries de drague gay :

Les jours où je ne travaille pas, quand je me lève, je commence à regarder mes e-mails... privés, si on peut dire... puis je regarde mes e-mails... plus récréatifs : je regarde si j'ai reçu des messages sur Romeo. Et puis en attendant que mon copain se lève, je regarde s'il y a un petit quelque chose qui me branche. (Jean-Claude)

La consultation des nouveaux messages reçus – professionnels, familiaux, amicaux et sexuels – s'accompagne de la navigation sur les quelques blogs pornographiques bareback² dont il est un lecteur fidèle. Cette habitude de visionnage est d'ailleurs en phase avec le rythme quotidien d'actualisation de ces blogs avec de nouvelles photos et vidéos :

Tous les jours, sur Le Blog de Chris, t'as cinq ou six nouvelles vidéos. C'est des extraits plus ou moins longs, ça va de dix minutes à une heure. Il y a de tout, tu vois. [Nous naviguons ensemble sur son ordinateur. Il lit un titre de vidéo] « Super duo avec un mignon Asiat' ». C'est souvent du bareback hein. Tu vois, il y a du fist, il y a du minet... Bon alors celles d'aujourd'hui ne sont pas encore en ligne mais, tu vois, rien qu'hier il y en avait [il compte les vidéos] une, deux, trois quatre, cinq ! Et c'est comme ça tous les jours. (Jean-Claude)*

Les réseaux socio-numériques qui ne censurent pas la pornographie, à l'instar de Tumblr ou de Twitter, permettent aux internautes de se constituer leurs propres fils d'actualités pornographiques. Andrew (28 ans, gay, chargé de communication, en couple cohabitant) a pour habitude de commencer ses journées par une séance de navigation, où se mêlent loisirs et intérêts professionnels, de la lecture de l'actualité politique et économique, à la consultation de blogs de modes, en passant par la presse *people* et les blogs pornographiques :

Le matin en me levant je regarde une quinzaine de sites. Surtout la presse américaine. Je suis journaliste de formation en fait. Donc ces blogs pornos, c'est juste quelques-uns des sites que

¹ Lahire Bernard, *La Culture des individus. Dissonances culturelles et distinctions de soi*, Paris, La Découverte, 2004, p. 614.

² Pornographie gay sans préservatif (voir chapitre 12).

je regarde chaque matin. [...] Je les consulte presque tous les jours, trois-quatre fois par semaine, avant tout pour les images en fait. (Andrew)

La navigation multitâche fait coexister en un même espace-temps le travail et le loisir, le sérieux de l'actualité politique et la légèreté de la mode masculine, la recherche de l'information et la recherche du plaisir.

Encadré 7. Visionner du porno au travail

Si le foyer n'est pas seulement un lieu de reconstitution de la force de travail mais également le lieu du travail domestique, le lieu de travail n'est pas non plus exclusivement un lieu de labeur mais est aussi un espace où se déploient des activités annexes tournées vers l'entretien des liens familiaux, la socialisation amicale ou le délassement individuel¹. La diffusion de l'usage professionnel de l'ordinateur connecté à internet² ouvre à de nouveaux espace-temps de non-travail au bureau. Parmi ces activités, la navigation sur des sites pornographiques fait l'objet d'un contrôle social particulier : deux arrêts de la Cour de Cassation du 10 mai 2012 ont conclu que cette pratique constitue une faute grave justifiant le licenciement dans la mesure où celle-ci est explicitement prohibée dans le règlement intérieur de l'entreprise³.

Il est arrivé « trois fois » à Sébastien (37 ans) de diffuser des vidéos pornos gays – amenées sur un disque dur externe – dans la salle de classe – la porte fermée, les rideaux tirés, le son coupé – du collègue de banlieue parisienne où il enseigne les arts plastiques. À la manière de Wayne qui affirme dans l'encadré 6 que « c'est excitant de se branler sur son lieu de travail », « faire ça dans un lieu où il ne faut pas [...] fait complètement tripper » Sébastien, malgré ou plutôt en raison même du risque que cela représente pour une carrière d'enseignant dans laquelle il est par ailleurs pleinement investi.

La situation est différente avec Didier (47 ans), pour qui la navigation sur des sites pornographiques au bureau s'inscrit dans une relation plus largement désabusée à un travail stressant et aliénant de technicien de service après vente. Avec ses collègues informaticiens, Didier a contourné les filtres anti-pornographie installés par son employeur. Si celui-ci le découvre « en disant “regardez, il va voir des sites pornos gays et tout” », alors « ce sera une cause de licenciement » et comme il « ne tien[t] pas particulièrement à [s]on boulot [...] ce sera pas si grave ».

Dans un contexte d'intensification néolibérale du travail, caractérisé par la massification de l'usage des nouvelles technologies et l'émergence de nouvelles formes de travail à domicile⁴, les mondes de la pornographie en ligne ne sont plus qu'à quelques clics du monde du travail – et réciproquement. L'intégration de temps de masturbation

¹ Bozon Michel et Lemel Yannick, « Les petits profits du travail salarié. Moments, produits et plaisirs dérobés », *Revue française de sociologie*, vol. 31, n° 1, 1990, p. 101-127.

² Bidet Alexandra, « La multi-activité, ou le travail est-il encore une expérience ? », *Communications*, vol. 89, n° 2, 2011, p. 9-26.

³ Cahen Murielle, « La consultation de sites pornographiques constitue-t-elle une faute grave ? », *Legavox.fr*, 2012, disponible à l'adresse : www.legavox.fr/blog/murielle-cahen/consultation-sites-pornographiques-constitue-elle-8931.htm (consulté le 9 décembre 2014).

⁴ Silverstone Roger et Haddon Leslie, « Le télétravail et révolution des relations entre le domicile et le travail », *Réseaux*, vol. 79, n° 5, 1996, p. 57-71. Gregg Melissa, *Work's Intimacy*, Londres, Polity Press, 2011.

pornographique à une journée de travail solitaire chez soi semble être devenue une pratique ordinaire et diffusée. Pour Giovanna (24 ans, lesbienne, étudiante, en couple non cohabitant), cette pratique revêt « la fonction assez essentielle » de la faire décompresser lors des journées qu'elle consacre à la rédaction de son mémoire de master :

J'en regarde pas tous les jours, mais presque tous les jours. Essentiellement sur PornTube et YouPorn. J'en regarde clairement pour me masturber après. Surtout le soir avant de me coucher. Ça peut m'arriver par exemple quand je bosse chez moi, à un moment de glander sur internet et d'aller regarder... [...] Ça dépend de ma libido... enfin je sais pas comment on appelle ça... de mes envies quoi. Dernièrement, j'en ai regardé trois fois par jour pendant quinze jours. Ça dépend, y a des périodes où j'ai pas envie de me masturber et d'autres où je me masturbe plusieurs fois par jour. Je crois que ça dépend si je suis stressée, pas stressée, de ce que je suis en train de faire. Si je passe une semaine à bosser chez moi à mon bureau, j'en regarde plus que si je suis en vacances en train de faire je sais pas quoi. (Giovanna)

La pornographie est ici présentée comme un espace numérique ludique qui permet de faire des pauses dans une journée de travail à domicile, tout en constituant un objet de procrastination risqué. Si Sébastien (37 ans, gay, enseignant en arts plastiques dans le secondaire, en couple cohabitant) valorise le « refuge » qu'offre cet « espace perso » dans les moments de stress lié au travail, il se méfie également du « côté compulsif » qui peut l'amener à se détourner de ses obligations professionnelles :

Il y a une époque où, effectivement, je me masturbais cinq à dix fois de suite. Mais maintenant, même je sais aussi qu'il y a un côté compulsif, je sais aussi que c'est une manière pour moi d'avoir mon espace perso. Donc quand j'ai pas envie de me lancer dans du boulot, ou je sais pas quoi, je me réfugie là-dedans. (Sébastien)

Vincent (30 ans, hétérosexuel, cadre commercial, en couple cohabitant) alterne les journées de travail au bureau et les journées de travail à domicile. Sa compagne (vis-à-vis de laquelle la pornographie reste un sujet délicat, voir chapitre 6) travaillant tous les jours avec des horaires de bureau classiques, les journées de travail à domicile sont pour Vincent le principal moment de la semaine où il dispose de tranches horaires conséquentes pour naviguer sur des sites pornos :

Quand je suis seul, je vais avoir plus ou moins l'envie de me dire « Tiens, c'est le moment ». C'est conditionné par ces moments de solitude. (Vincent)

De la même manière, Christophe (34 ans, hétérosexuel, enseignant-chercheur en biologie, en couple non cohabitant) profite de ses rares journées de travail à domicile, pour travailler sur un rythme relâché, qui comprend notamment des pauses consacrées à la navigation pornographique.

En tant qu'intermittent du spectacle travaillant depuis plus de trente sur des tournages de cinéma à travers la France, Alain (53 ans, hétérosexuel, régisseur cinéma, divorcé,

célibataire) alterne des phases de travail intense loin de chez lui avec des phases de repos à domicile, où le visionnage en oblique de vidéos pornographiques se mêle aux autres plaisirs, loisirs et passions dans ce qui ressemble à un mélange désordonné de sons et d'images :

Les jours où je bosse pas, je peux me faire une journée entière à jouer de la gratte. Et en même temps que je joue de la gratte, je regarde des images de cul amateur sur internet. Ça m'arrive. Ou je regarde la télé en même temps. Oui je fais les trois en même temps [rit] !
(Alain)

Le brouillage de la frontière entre usages ludiques et professionnels de l'ordinateur prend une dimension particulière pour les publics engagés dans ce qu'ils considèrent comme un travail, qu'il soit rémunéré ou non, de production de contenus en ligne à partir de leur expérience de spectateur de pornographie. Il s'agit, parmi les spectateurs rencontrés dans le cadre de cette enquête, d'activités de fan, de réalisateur, de projectionniste ou de magasinier (voir annexe 15).

Tout en recelant le risque de l'« addiction » pouvant faire perdre son rythme productif à l'internaute, la pornographie est mobilisée par une partie du public comme une source énergétique de reproduction de la force de travail. Dans son enquête ethnographique auprès de lectrices mères au foyer, Janice Radway analyse le statut de « nourriture émotionnelle par procuration [*vicarious emotional nurturance*¹] » que revêt la lecture de romans sentimentaux pour des femmes au foyer qui doivent non seulement reproduire la force de travail des autres membres de la maisonnée mais également leur propre force de travail. La conception de l'onanisme comme affaiblissement du corps, dominante aux XVIII^e et XIX^e siècles (et contemporaine du développement du capitalisme industriel), est concurrencée dans la deuxième moitié du XX^e siècle (période de transformation des bases morales du capitalisme) par une conception de la masturbation comme facteur de bonne santé sexuelle². L'usage masturbatoire de pornographie à des fins de reproduction de la force de (télé)travail est l'héritier de cette transformation culturelle du capitalisme. Ainsi certains enquêtés confèrent-ils à cette activité, lorsqu'elle est maîtrisée, le pouvoir de gérer leur stress professionnel et d'améliorer leur productivité.

Ces différentes habitudes de visionnage de pornographie – celles du matin comme celles du soir, celles de la journée de travail comme celles de la journée de repos – ont en

¹ Radway Janice, *Reading the Romance: Women, Patriarchy and Popular Literature*, 2^e édition, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1991, p. 113.

² Laqueur Thomas, *Le Sexe en solitaire. Contribution à l'histoire culturelle de la sexualité*, Paris, Gallimard, 2005.

commun de conjuguer les plaisirs de la routine et de l'extravagance, situant les univers pornographiques au croisement de la quotidienneté domestique et de l'évasion fictionnelle.

2) Entre routine et évasion : le script du décontrôle masturbatoire

Non sans rappeler la façon dont Steven Marcus théorisait dès les années 1960 la dimension utopique¹ de la pornographie littéraire du XIX^e siècle – non pas au sens où elle s'articulerait à un projet politique révolutionnaire mais au sens où elle représente des mondes radicalement « autres » –, l'« évasion » est une catégorie qui revient avec insistance chez les spectateurs rencontrés :

Le porno [...] en ce qui me concerne c'est vachement un truc d'évasion. Mais comme le cinéma en général a toujours été un truc pour moi où, vraiment, je suis dans mon monde. Un peu comme les rêves. Dans mes rêves j'ai aussi pu avoir des scénarios super violents, où je butais toute ma famille [rit], des trucs comme ça. (Wayne, 30 ans, FtM, étudiant, réalisateur de courts-métrages pornographiques)

Est-ce que [le porno] c'est pas une manière de fuir la vraie vie ? Bon... Moi j'aime bien. C'est comme aller au cinéma. C'est pareil, quand tu vas au cinéma, tu sors de la vraie vie pendant une heure trente ou deux heures. (Fabrice, 42 ans, hétérosexuel, technicien, membre actif d'un forum porno)

Wayne et Fabrice – deux fans qui défendent ici leur passion face à l'enquêteur – insistent sur le fait que la quête de l'évasion n'est pas spécifique à la pornographie mais plus largement constitutive de l'expérience spectatorielle du cinéma. Ils rejoignent en cela l'analyse par Richard Dyer du divertissement audiovisuel comme forme historiquement spécifique de production culturelle, orientée vers la génération de profit, mise en œuvre par des professionnels, dont le travail est de procurer du plaisir à un public². Dyer remarque que le divertissement propose conventionnellement « un endroit meilleur où se réfugier » ou « ce que l'on veut vraiment mais que le quotidien ne nous procure pas ». Réactivant le dialogue des *cultural studies* avec le marxisme, Richard Dyer précise que l'utopie présentée par le divertissement capitaliste renvoie non pas à de nouvelles formes d'organisation sociale, mais à de nouvelles manières de ressentir : « *what utopia would feel like rather than how it is organised*³ ». La pornographie, en tant que divertissement, propose une immersion dans des

¹ L'invention du terme de « pornotopie », contraction de « pornographie » et d'« utopie », désignant des mondes sexuels qui n'existent que de façon imaginaire, est attribuée à : Marcus Steven, *The Other Victorians: A Study of Sexuality and Pornography in Mid-Nineteenth-Century England*, nouvelle édition, New Brunswick et Londres, Transaction Publishers, 2008. Beatriz Preciado conceptualise différemment la pornotopie, à partir du concept foucauldien d'hétérotopie, qui renvoie lui à des réalités autres, c'est-à-dire à des espaces matériels : Preciado Beatriz, *Pornotopie. Playboy et l'invention de la sexualité multimédia*, op. cit., p. 119.

² Dyer Richard, *Only Entertainment*, 2^e édition, Londres, Routledge, 2002, p. 19.

³ *Ibid.*, p. 20.

mondes « autres » (des u-topies) qui offrent des réponses conjoncturelles aux contradictions qui organisent « notre » monde¹.

Dans « Comment se saisir de la pornographie ? »² Laura Kipnis propose une historicisation de ce récit de l'évasion par le fantasme pornographique. L'auteure pose d'abord l'analogie des frontières culturelles que les scénarios pornographiques transgressent (elle prend l'exemple des fantasmes de soumission, de régression infantile et de sexualité avec des personnes âgées) avec les frontières psychiques qui constituent l'individu et le conditionnent corporellement. De la même manière que les images ob/scènes sont exclues du champ de la représentation culturelle, les états corporels tels que l'excitation sexuelle sont cantonnés à l'espace privé. De cette division sexuelle du public et du privé, émerge l'idée largement répandue – aussi bien auprès des scientifiques que des spectateurs – selon laquelle les images pornographiques auraient le pouvoir de soulever « le plus fin des tissus de répression sociale³ » – et dont John Gagnon et William Simon associent la popularité à la vulgarisation du concept psychanalytique de « pulsion » dans la deuxième moitié du XX^e siècle⁴. Laura Kipnis reprend l'analyse par Norbert Elias⁵ du procès de civilisation comme processus d'intériorisation de la contrainte et d'autocontrôle des pulsions, afin de penser cette dialectique du public et du privé, du contrôle et du décontrôle, cette fois-ci par rapport au processus historique d'« émergence de la bourgeoisie, d'individuation et au réagencement sophistiqué qui s'en est suivi des relations quotidiennes entre le corps, la psyché, et le social⁶ ». L'idée selon laquelle le visionnage privé de pornographie aurait l'effet de transporter les corps dans des mondes autres où les corps sont libérés des contraintes de la pudeur et de la retenue sexuelles peut ainsi être envisagée comme le produit du processus

¹ Pour une application du modèle théorique de Richard Dyer à la pornographie, voir : Williams Linda, *Hard Core: Power, Pleasure and the "Frenzy of the Visible"*, 2^e édition, Berkeley, University of California Press, 1999, p. 153-183.

² Kipnis Laura, « Comment se saisir de la pornographie ? », in Florian Vörös (dir.), *Cultures pornographiques. Anthologie des porn studies*, Paris, Éditions Amsterdam, 2015, p. 27-44.

³ Gagnon John et Simon William, « Pornography: Social Scripts and Moral Dilemmas », in *Sexual Conduct*, 2^e édition augmentée, New Brunswick et Londres, Aldine, 2004, p. 197-215.

⁴ Si une approche anthropologique, inspirée des travaux de Marcel Mauss et de Johan Huizinga, réactualisée par Jean-Marc Leveratto, appréhende la dialectique de la tension et de la détente corporelle comme une dynamique universellement à l'œuvre dans le jeu, je préfère souligner son inscription dans l'histoire et les rapports sociaux : Leveratto Jean-Marc, *Introduction à l'anthropologie du spectacle*, Paris, La Dispute, 2006, p. 52-53.

⁵ Elias Norbert, *La Civilisation des mœurs*, op. cit., p. 371 et suivantes.

⁶ Kipnis Laura, « Comment se saisir de la pornographie ? », op. cit., p. 37.

historique d'invention de la pudeur et de relégation de l'impudeur à certains espace-temps privés.

C'est ainsi que la pornographie a été historiquement constituée en espace-temps d'évasion fictionnelle par le décontrôle corporel, inscrit dans les routines de la vie quotidienne. À la croisée de la psychosociologie des scripts de John Gagnon et William Simon et de la sociohistoire du procès de civilisation de Norbert Elias, je propose la notion de *script masturbatoire du décontrôle*. Cette notion renvoie à une représentation du processus de navigation pornographique qui articule les oppositions entre fantasme et réalité, contrainte et liberté, autocontrôle et décontrôle. Pour comprendre l'intensité corporelle de la navigation pornographique, ainsi que les expériences sociales que cette pratique réactive, il faut l'envisager au croisement des mondes pornographiques « exotiques » et « extrêmes » et des mondes domestiques « ordinaires » et « routiniers » que cette pratique fait converger.

On peut en effet distinguer deux types de récits de l'évasion parmi les participants à l'enquête : la quête de l'exotique et la quête de l'extrême. L'évasion par rapport aux contraintes et aux frustrations de la vie quotidienne peut d'abord passer par l'activation de scripts sexuels coloniaux tels que l'hypersexualité des hommes noirs, arabes et latinos (voir chapitre 11) et des scripts orientalistes concernant la docilité sexuelle des « femmes de l'Est » (voir chapitre 10). La pornographie peut ensuite faire sortir du quotidien par les pratiques « extrêmes » qu'elle propose. Parmi les enquêtés hétérosexuels, le fantasme « extrême » le plus répandu est celui d'une soumission féminine exacerbée (chapitre 10). Parmi les enquêtés gays et bisexuels, il s'agit de la pénétration anale sans préservatif (chapitre 12). Michel (43 ans, bisexuel, cadre administratif) présente la sexualité à plusieurs et sans préservatif qu'il aime voir dans le porno comme un « exutoire » et une « transgression » par rapport à la sexualité plus retenue de sa « vie de tous les jours » :

Je crois que d'une certaine manière, ce que je regarde, c'est ce que je ne ferai pas... comme beaucoup de gens probablement [rit] ! C'est-à-dire qu'il y a une forme de transgression. Par exemple, je ne me suis jamais retrouvé à trois dans un lit avec une fille et un gars, c'est un truc qui ne m'est jamais arrivé, donc évidemment des scènes comme ça... enfin clairement je vais aller vers ce genre de scènes. De la même manière que les scènes de partouze à dix personnes, ça ne m'est jamais arrivé non plus [rit]. Mais dans le porno gay où il y a quand même pas mal d'offre, ce que j'apprécie c'est tout ce qui est bareback, ce qui est quand même la transgression absolue. Et, là, effectivement, c'est des trucs que j'ai tendance à regarder parce que c'est pas des choses que je ferais dans ma vie de tous les jours. (Michel)

L'autosexualité est plus un espace au sein duquel certains spectateurs interrogés disent pouvoir fantasmer plus « librement » sur des pratiques et des corps jugés abjects ou immoraux. L'opposition entre fantasme et réalité recoupe à certains moments de l'entretien

avec Pierre (hétérosexuel, 44 ans, cuisiner) l'opposition entre corps « normaux » et « anormaux ». S'il apprécie les vidéos avec des femmes « rondes », ces dernières ne l'« attirent pas dans sa vie d'homme », où cela n'a « pas lieu d'être ». Le visionnage privé de pornographie permet également à Louis (30 ans, hétérosexuel, ingénieur) de développer des fantasmes « tordus » et « honteux » sans que cela ne remette en cause son statut social :

Il y a un truc excitant aussi, mais ça, par contre, c'est tordu, c'est limite honteux, c'est les sœurs jumelles. Non ça, vraiment, c'est pas bien. Mais ce que sont capables de faire les nanas, ça va m'exciter. C'est pas bien, mais ça va m'exciter. Donc par exemple, ça peut être « twin sisters », « incest sisters », ou des trucs comme ça. (Louis)

La sécurité offerte par l'espace domestique s'articule alors à une conception cathartique du spectacle pornographique, lequel permettrait de mettre à distance ses angoisses et d'aller au-delà de ses limites morales et corporelles, sans danger ni pour soi ni pour autrui :

Dans le cinéma il y a une recherche de choses assez extravagantes, de choses qui dans la vie réelle n'existent pas [rit]. On est dans le fantasme, on n'est pas dans la réalité. [...] Il y a un effet cathartique fort. Ça permet de vous mettre à distance de quelque chose qui vous concerne aussi, parce que la sexualité nous concerne tous. Elle pose plus ou moins de problèmes à chacun de nous. Et justement le porno permet de nous en rendre spectateur, et donc de ne plus être complètement concerné, c'est « je suis content de pas être dedans, je peux regarder, tout simplement ». (Gérard, 62, hétérosexuel, retraité)

L'exotique et l'extrême, ces deux récits d'évasion pornographique, permettent un relâchement des contrôles opérant dans les interactions de la vie quotidienne. C'est Mathias (41 ans, hétérosexuel, projectionniste, célibataire) qui parle de cette fonction d'exutoire avec le plus d'éloquence et de réflexivité (comme en témoigne la récurrence de la formule « entre guillemets ») :

Il y a l'idée de la femme disponible en fait : disponible, par tous les trous, comme tu veux. Et une espèce de liberté, entre guillemets, pour elle, qui serait de casser les verrous. Ce qui est super important pour moi, parce que j'ai d'énormes verrous dans mon quotidien. Voilà, elle, elle se lâche. En étant attachée, en étant soumise, elle se livre entièrement. Et il y a l'idée, aussi, du type qui peut y aller où il veut, quand il veut, comme il veut. Et en fait, je me suis rendu compte que, finalement, je fantasmais des deux. Et que, surtout en étant entre guillemets en manque de jouissance, oui, j'étais aussi le type qui avait... C'est entre guillemets une espèce de totale liberté, où tu pourrais jouir comme tu veux, de toutes les manières, sans interdit. (Mathias)

La mise en scène de la perte de contrôle (ici féminine) sur son propre corps permet au spectateur (ici masculin) de le relâcher le contrôle de soi à l'œuvre dans les interactions de la vie quotidienne. L'expérience spectatorielle de ce « genre filmique corporel » qu'est la pornographie est traversée par une dynamique qui consiste à se laisser envahir par la sensation, à la vue et à l'écoute d'acteurs et d'actrices qui perdent le contrôle sur leur propre

corps¹. Dans le cas de Mathias cette opposition prend une dimension genrée dans la mesure où il s'agit de la consommation de représentations hypersexualisées de la féminité² qui s'oppose à une masculinité vécue comme un carcan. Le discours porté par Mathias sur son expérience spectatorielle se nourrit d'abord du script pornographique de l'insatiabilité féminine, laquelle recèle la promesse d'une (hétéro)sexualité naturelle, libérée de ses contraintes et contradictions culturelles, comme l'a montré Linda Williams dans son analyse de la représentation cinématographique de la *porn star* Marilyn Chambers³. Ce discours peut ensuite être envisagé par rapport aux contraintes matérielles posées (le besoin de se relâcher après une journée du travail) et aux ressources offertes (l'articulation idéologique féminité-nature/masculinité-culture⁴) par le contexte de réception.

Les pratiques pornographiques participent ainsi activement de la production des rythmes de la vie quotidienne. Selon les usages elles rythment alternativement le début de la journée, les temps de pause pendant le travail, la fin de la journée de travail ou l'arrivée de la nuit et du sommeil. La pornographie est souvent investie comme une « libération » ou une « évaison » fantasmatique nocturne par rapport aux contraintes à l'œuvre dans les interactions sociales de la vie quotidienne.

¹ Williams Linda, « Film Bodies: Gender, Genre, and Excess », *Film Quarterly*, vol. 44, n° 4, 1991, p. 2-13.

² Une représentation de la féminité qu'il lui arrive d'incarner à la première personne (voir chapitre 10).

³ Williams Linda, *Hard Core*, *op. cit.*, p. 156-160.

⁴ Mathieu Nicole-Claude, « Homme-culture et femme-nature ? », in *L'Anatomie politique*, nouvelle édition augmentée, Paris, Éditions iXe, 2013, p. 41-57.

Conclusion : espace-temps pornographiques

Les pratiques de réception de la pornographie produisent des temporalités et des spatialités en même temps qu'elles produisent des sensations et des significations. L'interprétation des contenus pornographiques est indissociable de leur inscription matérielle dans des temps et des espaces sociaux à travers des « actes de lecture¹ ».

Les pratiques pornographiques produisent notamment un espace-temps domestique orienté vers l'hédonisme. À l'adolescence, cet espace-temps apparaît, notamment pour les femmes et les minorités sexuelles, comme un espace d'autonomisation sexuelle contre le contrôle parental. À l'âge adulte, cet espace-temps se constitue dans les marges des temps conjugaux et familiaux. Dans le récit des hommes en couple hétérosexuel, au sein duquel le travail domestique de reproduction sociale incombe majoritairement aux femmes, les pratiques pornographiques dessinent les contours d'un espace-temps domestique masculinisé s'opposant aux espace-temps féminisés de l'amour conjugal, de l'éducation des enfants et, plus généralement, du travail domestique. Parmi les hommes célibataires, la pornographie tend à s'inscrire dans un univers domestique prioritairement tourné vers le loisir et la récréation. Saisir la spatialité des fantasmes pornographiques pour comprendre les espaces matériels et symboliques dans lesquels ceux-ci se développent permet de considérer à nouveaux frais la formule du « jardin secret ». Lorsqu'elle est employée par les spectateurs interrogés, cette expression désigne un espace à la fois imaginaire (le monde des fantasmes privés) et un espace matériel : les fantasmes pornographiques sont cantonnés à certains lieux et certaines heures domestiques.

Ces pratiques participent ensuite de la production des rythmes quotidiens. La dialectique de la pression du travail et du relâchement récréatif est centrale dans la manière dont les publics rendent compte de leurs habitudes pornographiques. La pornographie, à l'instar des autres fictions culturelles « exotiques » ou « extrêmes » inscrites dans les routines de la vie quotidienne, fait converger des mondes que tout oppose : la « normalité » de la vie quotidienne et l'« extravagance » du fantasme. Le *script du décontrôle masturbatoire* réactive alors l'image de l'« effet direct de la pornographie sur le comportement » en « libérant » le corps du spectateur des contraintes qui l'enserrent dans les interactions de la vie quotidienne. Ce script est le produit d'une organisation de l'espace public qui cantonne le relâchement sexuel à la sphère privée.

¹ Radway Janice, *Reading the Romance: Women, Patriarchy and Popular Literature*, op. cit., p. 7.

Chapitre 8. À la recherche de l'intensité sexuelle : le plaisir de naviguer et de visionner

« Comment ça marche est la seule question. [...] L'inconscient ne dit rien, il machine. Il n'est pas expressif ou représentatif, mais productif¹ », Gilles Deleuze et Félix Guattari.

Comment se déroulent concrètement la navigation, le visionnage et la masturbation pornographique ? Taper des mots-clés dans un moteur de recherche, passer en revue les résultats, cliquer, visionner, écouter, se toucher et ré-imaginer : ce chapitre décrit les pratiques de réception de la pornographie en insistant sur leur dimension tactile. Suivant l'appel néo-matérialiste à ne pas séparer le symbolique (« Qu'est-ce que ça veut dire ? ») du matériel (« Comment ça marche ? »), il s'agit de penser les entrelacements ordinaires entre l'imagination sexuelle, la chair des corps et la matérialité des objets techniques.

En 2006, dans l'enquête Contexte de la Sexualité en France (CSF), le téléviseur équipé d'un DVD ou abonné à des chaînes thématiques faisait alors encore jeu égal, voire devançait l'ordinateur connecté à internet dans les usages de la pornographie². Au cours de la dernière décennie, le développement des plateformes de visionnage en ligne a, de toute évidence, renversé cet équilibre et fait du web le principal mode d'accès à la pornographie³. Le tableau 3 indique en tout cas que les deux tiers (23 sur 34) des participants à cette enquête avaient, entre 2008 et 2012, pour habitude de visionner des vidéos pornographiques en *streaming** sur des plateformes numériques lors de leurs navigations sur internet. Cinq enquêtés avaient plutôt pour habitude de télécharger gratuitement des vidéos *via* des plateformes de partage de pair à pair – ou, plus rarement, d'en louer ou d'en acheter sur des plateformes de vidéo à la demande (VOD) – avant de les visionner sur leur ordinateur. La télévision était le médium principalement utilisé pour visionner de la pornographie par

¹ Deleuze Gilles et Guattari Félix, *Capitalisme et schizophrénie 1. L'anti-Oedipe*, Paris, Minuit, 1972, p. 172.

² Ces résultats de l'enquête CSF sont présentés en chapitre 2. Il est intéressant de noter que le site pionnier XTube a été lancé au mois de mars 2006, c'est-à-dire au moment exact où se clôturait l'enquête CSF.

³ Il n'en va pas forcément de même pour les enfants et les adolescents. Les 9-16 ans sont plus nombreux à déclarer avoir déjà vu des images pornographiques sur un autre média (23 %) qu'internet (14 %) au cours des douze derniers mois, selon enquête EU Kids Online, conduite en 2010 dans 25 pays européens sur un échantillon aléatoire de 25 000 personnes âgées de 9 à 16 ans : Livingstone Sonia, Görzig Anke, Haddon Leslie et Olafsson Kjartan (dir.), *Risk and Safety on the Internet: The Perspective of European Children*, Londres, LSE, 2011.

seulement quatre enquêtés : Antoine (35 ans, gay, magasinier) visionne de temps en temps un DVD qu'il ramène du sex-shop en ligne où il travaille, Gérard (62 ans, hétérosexuel, retraité) et Fabrice (42 ans, hétérosexuel, technicien son) achètent leur DVD en vente par correspondance, et Bernard (54 ans, gay, médecin) est abonné à la chaîne gay et lesbienne PinkTV pour ses programmes pornographiques. En faisant des parallèles avec la lecture de magazines et le visionnage télévisé, ce chapitre se concentre sur l'expérience de la navigation pornographique en ligne.

À travers l'examen des définitions du « bon » porno et l'analyse de la récurrence des termes « vrai », « naturel » et « réel », il s'agit d'abord de montrer que le visionnage est une activité orientée vers l'intensification de l'expérience, qui sollicite non seulement le regard et l'ouïe mais aussi et surtout le toucher. La relation spectateur/vidéo est ensuite replacée dans un panorama plus large des pratiques autosexuelles et de parcours de navigation en ligne. Il s'agit enfin de penser le flot d'imagination sexuelle de la vie quotidienne comme un double entrelacement, d'une part de scénarios culturels et de scripts intrapsychiques et, d'autre part, de sensations et de représentations.

La spécificité de l'écriture de ce chapitre est d'être organisée autour d'une tension entre l'effectif – les usages masculins observés – et le spéculatif – le champ des possibles ouvert par la navigation pornographique en termes d'expérimentation sexuelle et de genre.

A - L'expérience spectatorielle comme expérience multi-sensorielle

L'étude de la pornographie est devenue légitime au sein des études cinématographiques britanniques et états-uniennes à partir du moment où celle-ci a pu être envisagée comme un genre filmique à part entière, organisé autour de codes cinématographiques et d'échelles de valeur *sui generis* (voir chapitre 2). La restitution des échelles de valeur propres à ce genre filmique est d'abord passée par l'analyse des modes d'évaluation des films par les journalistes spécialisés¹. Mon enquête part quant à elle des définitions du « bon porno » de spectateurs ordinaires. En appréhendant ce genre médiatique depuis sa réception, il s'agit, pour reprendre la formule de Janice Radway, de saisir « ce qui constitue la matrice générative d'un genre, tel que les publics l'entendent² ».

1) Qu'est-ce qu'un bon porno ?

Un critère d'évaluation commun à l'ensemble des spectateurs interrogés pour juger de la qualité d'une vidéo porno est le degré d'excitation sexuelle suscitée : un « bon » porno, c'est d'abord un porno qui « excite », « émoustille », « titille », « émeut », « fait bander », « fait bien triquer » ou « fait mouiller la culotte ». Voici par exemple la définition qu'en donne Pascal (46 ans, gay, attaché commercial) :

- Donc en résumé, ce serait quoi un bon film porno ?

- *Un bon film porno, ce serait un film où... les mecs sont poilus... où c'est sans capote. Un film qui se passe dans un endroit sympa, qui fait fantasmer. Du style un gymnase, une caserne de pompiers. Un film où les mecs se font prendre à la chaîne. Puis voilà... je suis pas exigeant, ça me suffit hein. Je ne suis pas difficile comme garçon [rit] !*

- Et inversement un mauvais porno ?

- *Alors un film où les mecs sont imberbes, trop bodybuildés, où ils sortent de chez le coiffeur, au bord d'une piscine, sous le soleil de Floride. Non mais enfin, quel intérêt ? Ça ne m'excite même pas, ça ne me fait même pas bander ! (Pascal)*

¹ Linda Williams à propos du magazine *Hustler* (Williams Linda, « Film Bodies: Gender, Genre, and Excess », *Film Quarterly*, vol. 44, n° 4, 1991, p. 2-13) et Mathieu Trachman à propos de *Hot Vidéo* (Trachman Mathieu, *Des hétérosexuels professionnels. Genre, sexualité et division du travail dans la pornographie française (1975-2010)*, thèse de doctorat en sociologie, Paris, EHESS, 2011, p. 140-152) montrent que le degré d'excitation conféré à un film est le critère premier de sa valorisation par les journalistes spécialisés. Pour une analyse plus générale de la presse pornographique, voir Damian-Gaillard Béatrice, « L'économie politique du désir dans la presse pornographique hétérosexuelle masculine française », *Questions de communication*, n° 26, 2014, p. 39-54.

² Radway Janice, *Reading the Romance: Women, Patriarchy and Popular Literature*, 2^e édition, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1991, p. 120 (ma traduction).

Le goût pour la pornographie s'énonce premièrement comme un attrait pour des effets corporels. La différence entre « bon » et « mauvais » porno est alors une différence d'intensité entre ce qui « marche » et ce qui ne « marche pas », ce qui « touche », « attire », « magnétise » ou « électrise » et ce qui laisse indifférent. Ainsi les enquêtés empruntent-ils souvent aux métaphores physiques de l'attraction – laquelle peut être gravitationnelle (entre planètes), électrique (entre charges électriques de signe contraire) ou magnétique (entre deux aimants) – pour verbaliser les intensités affectives qui les traversent. Les participants à l'enquête ont aussi souvent recours aux énumérations et aux superlatifs pour me communiquer cette intensité de l'expérience. Par exemple, pour m'expliquer l'irréductibilité de ses goûts pornographiques par rapport à ses autres goûts culturels, Gaëtan (35 ans, gay, commerçant) s'exclame ainsi : « mais par contre si je veux du cul, du sexe, eh bien je vais voir un porno bien hard ! ». De la même manière, Sylvie (30 ans, bisexuelle, standardiste) justifie la simplicité de ses goûts pornographiques en expliquant que, lorsqu'elle est excitée, elle veut « du porno, du vrai, du simple, du direct ».

Parmi les « grandes modalités de la production de sens et d'affect » distinguées par l'approche sémio-pragmatique de l'expérience spectatorielle de Roger Odin (voir chapitre 3), le visionnage de pornographie se rapproche du « mode énergétique », qui consiste à voir un film en « vibrant au rythme des images et des sons¹ ». Odin insiste sur la nature idéal-typique de ces modalités qui, dans le monde empirique, sont enchevêtrées. Au cours d'une session de visionnage, le mode « énergétique » peut évidemment coexister avec d'autres modalités² de production de sens et d'affect, comme le mode « documentaire : voir un film pour s'informer sur la réalité des choses du monde », le mode « esthétique : voir un film en s'intéressant au travail des images et des sons » ou encore le mode « privé : voir un film en faisant un retour sur son vécu et/ou sur celui du groupe auquel on appartient³ ». Le fait que le visionnage de pornographie soit une pratique premièrement orientée vers le plaisir n'empêche pas l'expérience de sensations ambivalentes et de sentiments mitigés (voir chapitre 9).

Le « bon porno » est décrit par le public comme celui qui fait voir et entendre le toucher, le goût et l'odeur du sexe : l'activité de visionnage apparaît alors comme un

¹ Odin Roger, « La question du public: une approche sémio-pragmatique », *Réseaux*, n° 99, 2000, p. 59.

² Il faudrait ajouter à la typologie de Roger Odin un mode éthique, qui désignerait la préoccupation pour les conditions de travail des acteurs et des actrices. L'analyse de la place de la pornographie dans les sociabilités (voir chapitres 5 et 6) a par ailleurs mis au jour des usages collectifs de la pornographie orientés vers le rire ou l'apprentissage davantage que vers l'excitation sexuelle.

³ Odin Roger, « La question du public: une approche sémio-pragmatique », *op. cit.*, p. 59.

processus de traduction sensorielle des sons et des images en une expérience, non seulement audiovisuelle, mais multi-sensorielle de la sexualité¹. Cela amène à considérer le visionnage de pornographie comme un travail de médiation sensorielle autant que comme un travail d'interprétation culturelle : c'est en « marchant » – si elle excite – ou en « échouant² » – si elle laisse indifférent·e – qu'une image en vient à prendre sens, à se charger de signification ou, mieux, à devenir significative³.

Encadré 8. Les métaphores culinaires

La métaphore alimentaire est l'une des plus anciennes et des plus fréquentes en matière de sexualité⁴ et la métaphore sexuelle est tout aussi courante en matière de plaisirs culinaires⁵. Il n'est alors pas surprenant que les métaphores culinaires soient récurrentes dans le discours des spectateurs interrogés – notamment chez ceux qui, ayant développé une pratique de fan ou d'amateur, ont appris à poser des mots sur les sensations. Fabrice (42 ans, hétérosexuel, technicien son, membre du forum de fans, marié, trois enfants) a par exemple recours aux métaphores de la chair, de l'appétit, de la gourmandise et des papilles gustatives pour rendre compte de ses goûts pornographiques :

« [Un bon porno] c'est un peu comme pour un bon plat : quand les éléments sont bien mis les uns avec les autres, ben voilà, le plat est délicieux à manger ! C'est exactement la même chose. [...] C'est vraiment un ensemble, c'est vraiment un tableau. Je te parlais de cuisine tout à l'heure, et des ingrédients. Plus ou moins de sel, plus ou moins de poivre. »

Fabrice a par ailleurs recours à la métaphore de l'assaisonnement alimentaire pour définir le statut du visionnage de pornographie dans sa sexualité de couple : « On va le mettre si on a envie de faire l'amour par exemple, et qu'on a envie de mettre un peu de piment ». Le « piment » se réfère ici à la lecture d'un DVD sur un téléviseur situé au pied du lit conjugal, en préliminaire puis en accompagnement d'ébats conjugaux avec son épouse. Si Fabrice traduit l'audiovisuel vers le gustatif et le sexuel vers l'alimentaire, c'est que la pornographie est une médiation de l'intensité sensorielle à travers laquelle l'expérience multi-sensorielle (tactile, gustative et olfactive) de l'activité sexuelle est transformée en images et en sons.

¹ Les récits des spectateurs convergent avec la conceptualisation de l'expérience spectatorielle élaborée par Susanna Paasonen (voir chapitre 2).

² Linda Williams rappelle ainsi que « la pornographie échoue en tant que genre filmique si elle ne suscite pas l'excitation », dans son texte Williams Linda, « Second Thoughts on Hard Core: American Obscenity Law and the Scapegoating of Deviance », in Pamela Church-Gibson (dir.), *More Dirty Looks: Gender, Pornography and Power*, Londres, British Film Institute, 2004, p. 165.

³ Skeggs Beverley et Wood Helen, *Reacting to Reality Television: Performance, Audience and Value*, Londres et New York, Routledge, 2012, p. 42.

⁴ Bozon Michel, « Les significations sociales des actes sexuels », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 128, 1999, p. 3-23.

⁵ Probyn Elspeth, *Carnal Appetites: FoodSexIdentities*, Londres et New York, Routledge, 2000.

2) Ressentir les sons et les images

Lorsqu'il s'agit de mettre des mots sur le plaisir procuré par la pornographie audiovisuelle, le vocabulaire de la tactilité (ressentir, être touché) et du mouvement (être attiré, ému, magnétisé) prime sur celui de la vision. La pornographie est d'abord décrite par les spectateurs enquêtés comme une connexion corporelle. Ces récits d'expérience spectatorielle concordent avec la conceptualisation proposée par Susanna Paasonen : avant d'être une expérience visuelle signifiante, « le porno est une forme de médiation de l'intensité sexuelle », qui « amène le corps à proximité du public afin d'en activer le corps¹ ». À travers la vision et l'écoute, il s'agit avant tout de ressentir des surfaces et des intensités corporelles.

L'attrait de la pornographie provient tout d'abord de sa capacité à mettre les corps en mouvement. Le « bon » porno est indissociablement celui qui offre la meilleure captation audiovisuelle de la gestuelle érotique et celui qui parvient à initier un mouvement qui parcourt le corps du public. Ce qui émeut Wayne (30 ans, FtM, étudiant) chez Sasha Grey² c'est sa « présence personnelle », sa « présence corporelle » et sa « façon de bouger incroyable », qui a « quelque chose d'explosif ». Le critère premier pour évaluer le jeu des acteurs est, selon ce spectateur, « le mouvement, la manière dont ils bougent ». La restitution de cette « explosivité » vient également selon lui « de la caméra, de la manière de filmer les corps » et de la capacité de l'équipe de réalisation – en l'occurrence celles des studios Evil Angel³ – à saisir « à la fois le mouvement d'ensemble et la pointe, le petit truc qui fait la différence ».

La saisie technique (par des technologies de communication) et corporelle (par l'œil de l'internaute) de ces gestes qui « font la différence » est à l'heure de l'internet notamment obtenue à travers le GIF [*Graphic Interchange Format*] animé, un format d'image numérique qui, en assemblant plusieurs fichiers photos en une séquence de n mouvements se répétant à l'infini, permet de focaliser l'attention sur certains gestes. Le GIF peut à ce titre être replacé dans une continuité historique par rapport au zoopraxiscope, technologie proto-cinématographique inventée en 1879 par Eadweard Muybridge pour approfondir la connaissance scientifique – et, dans un même mouvement, intensifier l'expérience

¹ Paasonen Susanna et Vörös Florian, « Affects et pornographies numériques. Entretien avec Susanna Paasonen », *Poli - Politique de l'image*, n° 9, 2014, p. 82.

² Star du porno états-unien, Sasha Grey est spécialisée dans les pratiques de sexe anal, de gorge profonde et BDSM. Lauréate de nombreuses récompenses pour son travail d'actrice porno, elle a pris sa retraite en 2011, à l'âge de 23 ans.

³ Studio pionnier du style « gonzo » dans le porno hétéro nord-américain.

sensorielle¹ – du mouvement animal (la course du cheval) puis humain (la comparaison entre les courses féminine et masculine). À l’instar du zoopraxiscope, le GIF animé permet de maximiser la visibilité des étapes les plus saisissantes des mouvements d’un corps en action. Les vignettes disposées en damier sur les interfaces des *porn tubes* fonctionnent sur le même mode : les captures d’écran des vidéos proposées « capturent » le mouvement le plus intense afin de capter l’attention du public². Sébastien (37 ans, gay, enseignant secondaire) privilégie pour cette raison Xvideos par rapport à XTube :

Sur ces deux sites, il y a un détail technique qui te permet de visualiser en un coup d’œil, un peu comme un teaser. En passant ta souris dessus, tu vois cinq six photos de la scène et tu peux t’imaginer ça si peut te brancher ou pas, si les acteurs te plaisent, si la situation te plaît. (Sébastien)



Après le mouvement, ce sont les textures corporelles qui reviennent avec le plus d’insistance dans le discours des spectateurs : chair de poule, poils qui se hérissent, écoulement de fluides (sueur, cyprine, sperme) ou encore muqueuses vaginales, anales et buccales. Stéphane (24 ans, bisexuel, artiste plasticien) insiste par exemple sur la beauté d’un « vagin mouillé » à l’écran. Les deux « fétiches » de Wayne sont « le moment où la bite rentre dans la chatte ou dans l’anus » et « les lèvres du cul ou les lèvres de la chatte qui ressortent » après une

¹ Williams Linda, « La frénésie du visible. Pouvoir, plaisir et savoir pornographique moderne », in Florian Vörös (dir.), *Cultures pornographiques. Anthologie des porn studies*, Paris, Éditions Amsterdam, 2015, p. 83-110.

² Je m’inspire ici du concept de *grab* élaboré par Senft Theresa, *Camgirls: Celebrity and Community in the Age of Social Networks*, New York, Peter Lang, 2008, p. 46-48.

pénétration. Ce qui touche Didier (45 ans, gay, technicien informatique), c'est de « voir les muscles se raidir, une perle de sueur couler sur le front, des détails comme ça ».

L'intensification sexuelle du corps du public peut ensuite passer par le branchement sur le regard de l'acteur ou de l'actrice. Louis (30 ans, hétérosexuel, ingénieur en informatique) apprécie les jeux d'actrice non naturalistes, où celle-ci s'adresse « directement » à lui, en plantant son regard dans le sien :

Il y a des séquences vidéo où t'as une nana qui se caresse simplement, ou qui prend juste des poses devant l'objectif, rien qu'avec son regard, elle va dégager un truc tellement fort que t'as plus du tout l'impression d'être devant la télé, t'as l'impression que t'es là devant elle, et qu'elle est en train de... je sais pas comment expliquer. (Louis)

Le regard de l'actrice est également au fondement de cette sensation d'immédiateté, c'est-à-dire d'absence de médiation technique, dans le sous-genre pornographique de la *jerk off instruction* [« manuel de branlette »]. Ici, l'actrice interpelle directement le spectateur – supposé masculin et membré d'un pénis – et l'enjoint à se masturber face à elle, c'est-à-dire face à l'écran.

Là, t'as une nana qui te dit, qui te parle, qui t'incite à te branler. [...] J'aime bien le côté où tu joues. C'est interactif. Et puis il y a une certaine réalité [...] C'est comme si elle s'adressait à toi [sourit]. (Bertrand, 42 ans, hétérosexuel, petits boulots)

La connexion des regards à travers l'écran peut également permettre un engagement du spectateur, en l'occurrence Laurent (42 ans, gay, cadre commercial), dans une économie homoérotique du désir :

Ce que j'aime, c'est les gros plans sur les yeux. C'est des regards appuyés. Quelqu'un qui est debout par rapport à un mec qui est assis. C'est pour ça que, ce qui m'excite beaucoup, c'est pas ce qui se dit. Quand ça se dit pas, c'est encore plus excitant. Par l'intermédiaire d'un regard, que le mec comprenne qu'il va s'en prendre plein le cul, et qu'il n'a pas le choix. (Laurent)

La communication du plaisir passe ensuite par les sonorités corporelles¹, comme les soupirs, succions, gémissements, grognements et vibrations émanant du corps des acteurs. Fabrice (42 ans, hétérosexuel, technicien son) considère par exemple le son comme un ingrédient fondamental des vidéos pornos gonzos états-uniennes du studio Evil Angel qu'il visionne en DVD sur son téléviseur :

Les sonorités, les sons, c'est important [mime par le mouvement de ses doigts et de ses mains le son qui remplit la pièce, comme s'il le palpaît]. Ça fait partie du plat ! [il rit] [...] J'aime

¹ Les enquêtés passent en fait plus de temps à parler des mauvaises musiques que des bons sons. Sur l'usage du son dans la médiation pornographique de l'intensité sexuelle, voir Morris Paul et Paasonen Susanna, « Risk and Utopia: A Dialogue on Pornography », *GLQ: A Journal of Lesbian and Gay Studies*, vol. 20, n° 3, 2014, p. 215-239.

bien le côté live. [...] Il faut pas que ça crie constamment, mais j'aime beaucoup tout ce qui est gémissement, suctions, etc. (Fabrice)

Wayne (30 étudiant, FtM) souligne quant à lui l'importance d'un son viscéral qui sorte du corps des acteurs pour toucher le public :

Le son c'est hyper important. [...] C'est ce qui donne une texture [...] Ça peut m'arriver par exemple de fermer les yeux et de rester concentré uniquement sur le son. [...] J'aime quand tu sens que la personne, elle va gémir de façon régulière, parce que c'est comme ça qu'elle baise, puis d'un coup, elle prend coup plus fort et elle va faire un [bruit sourd de surprise] « boom » quoi [il rit]. [...] Il faut que tu sentes le son sortir du corps. (Wayne)

L'expérience spectatorielle de la pornographie sollicite le corps dans la matérialité de ses mouvements, textures et vibrations. Si les spectateurs enquêtés recourent si souvent aux formules « quelque chose qui se passe » et « je sais pas comment expliquer » pour se référer à l'intensité de la relation sexuelle entre les corps représentés à l'écran et leur propres corps, c'est que les mots ne peuvent jamais constituer un reflet fidèle de la sensation des sons et des images : la matérialité de la parole intervient dans l'expérience sensorielle et la transforme plus qu'elle ne l'a décrit ou la représente.

3) L'« identification » comme intensité de la relation spectatorielle

Quand les spectateurs enquêtés parlent d'« identification¹ », leur usage du mot diffère remarquablement des mécanismes psychiques décrits par la théorie féministe du cinéma d'inspiration psychanalytique². L'identification désigne ici l'intensité de la relation entre le corps du public et les corps représentés à l'écran. Dans le sens commun, s'« identifier » aux acteurs et/ou aux actrices pornos signifie ressentir avec son propre corps une tension et une satisfaction sexuelles similaires à celles dégagées par les corps représentés à l'écran. Gaëtan (35 ans, gay, commerçant) assimile par exemple « l'identification » au fait de se retrouver « dans le feu de l'action ». Laurent (42 ans, gay, cadre commercial) la décrit comme le fait d'avoir « vraiment l'impression d'être dans le film ». Sylvain (28 ans, hétérosexuel, petits boulots) n'aime pas les scénarios pornographiques d'adultère et d'inceste parce qu'il ne peut pas s'y « identifier », au sens « d'avoir envie d'y être », inversement « aux beaux films en plein air », dont l'ambiance plaisante lui permet de se projeter pleinement dans l'action.

¹ L'usage spontané de cette catégorie a été renforcé par mon imposition de ce terme lors de la première phase d'enquête (dispositif B, printemps 2008). Comprenant qu'il s'agissait d'une imposition de problématique contre-productive pour l'enquête, j'ai ensuite limité l'usage de ce terme à des relances mobilisant les mots déjà utilisés par les enquêtés.

² Je renvoie à la présentation en chapitre 3 des concepts de « narcissisme » et de « scopophilie » mobilisés par Laura Mulvey pour penser la construction du regard masculin par le cinéma classique hollywoodien.

Le discours de Sylvie (30 ans, bisexuelle, standardiste) montre bien la manière dont, en passant du cinéma traditionnel vers la vidéo pornographique, la notion d'identification glisse du domaine de l'identification psychologique vers celui de l'intensification sensorielle :

- Une bonne scène, ce serait quoi pour toi ?
- *C'est quand les acteurs, et surtout l'actrice, ne font pas semblant.*
- C'est important que tu sentes qu'ils prennent du plaisir...
- *C'est une question d'identification je crois, parce que si les acteurs ne prennent pas leur pied, je m'identifie pas. S'ils se font chier, ça ne vaut pas le coup, autant aller faire du tricot.*
(Sylvie)

L'expression « se mettre dans la peau des acteurs » est ici à entendre au sens littéral d'un investissement charnel. La pornographie, à la différence d'autres genres filmiques, n'invite pas à investir psychologiquement mais corporellement les personnages. Le jeu des acteurs et actrices pornographiques ne propose pas un univers mental mais une surface corporelle de projection spectatorielle, constituée de peau, de muqueuses, de poils, de cheveux, de vêtements et d'accessoires.

4) Rythmes audiovisuels et immédiateté sexuelle

Émouvoir, c'est à la fois « toucher » et « initier un mouvement », comme le notent Linda Williams¹ et Sara Ahmed² à propos du verbe anglais *to move*. Lorsque le visionnage de pornographie est une expérience plaisante, la vision du mouvement des corps en action s'associe à la mise en mouvement de son propre corps (afflux sanguins, érections, dilatations) pendant que le décodage des sons s'associe à une accélération des rythmes corporels (cardiaque, respiratoire, masturbatoire). Le porno gonzo (qui va directement au « numéro³ » pornographique), couramment opposé au porno « scénarisé » (qui suit une intrigue et laisse sa place aux « préliminaires ») est souvent mobilisé comme l'emblème de la domination masculine dans la pornographie hétérosexuelle. Dans une enquête par entretien auprès de spectateurs et de spectatrices australien·ne·s, celles qui apprécient le porno gonzo s'opposent au stéréotype selon lequel une femme préférerait forcément de beaux costumes, un scénario et des préliminaires : « Dégage-moi ce scénario de merde et viens-en donc à l'action ! »

¹ Williams Linda, « Film Bodies », *op. cit.*, p. 11.

² Ahmed Sara, *The Cultural Politics of Emotion*, Edinburgh, Edinburgh University Press, 2004, p. 4.

³ Par comparaison avec la comédie musicale, Linda Williams propose d'appeler « numéros » les scènes de sexe des longs-métrages pornographiques des années 1970 et 1980 qu'elle analyse dans Williams Linda, *Hard Core: Power, Pleasure and the "Frenzy of the Visible"*, 2^e édition, Berkeley, University of California Press, 1999, p. 120-153.

s'exclame ainsi l'une d'entre elles¹. Chez les spectateurs de porno gonzo hétéro que j'ai interviewés, une telle attitude spectatorielle apparaît, mais elle s'articule ici à une conception essentialiste et différentialiste des sexualités masculine et féminine. L'immédiateté du scénario pornographique gonzo n'est imaginable par Pierre (44 ans, cuisinier, hétérosexuel) qu'en rapport avec l'immédiateté du plaisir masculin :

Un mec, t'as envie, tu bandes. Une nana, quand tu la sautes direct... y en a qui aiment hein... mais les femmes sont comme les diesels, elles aiment bien être caressées avant, qu'on leur bouffe pas la chatte tout de suite. Tu vois ce que je veux dire ? Elles aiment bien prendre un peu de douceur avant le truc. Elles montent en puissance. Un porno, ça t'excite, tu bandes, tu te branles. Une nana, elle a besoin de plus de temps, tu vois. [...] Un mec, il monte très vite. Il bande très très rapidement. Une femme, elle va pas mouiller tout de suite. (Pierre)

De même, l'expression du goût pour le gonzo passe dans le discours de Louis (30 ans, hétérosexuel, ingénieur) par l'affirmation d'une masculinité sans « fioritures » et le dénigrement de la sensibilité « fleur bleue » :

Je déteste quand on fait des fioritures. La finalité du porno, c'est le porno. [...] Et si c'est du porno, c'est du porno quoi ! [...] Tout ce qui m'énerve aujourd'hui dans les mauvais pornos, ça m'allait à l'époque [de l'adolescence] : la petite histoire, le côté fleur bleue... Aujourd'hui je ne supporte plus ! (Louis)

Encadré 9. Les métaphores techniques des usages de la pornographie en ligne

Les usages des technologies de communication ont une mémoire² et les usages de la pornographie numérique puisent dans des savoir-faire et des imaginaires technologiques antérieurs.

Certains chercheurs ont insisté sur le lien entre l'androcentrisme de la pornographie et de celui de la culture de la micro-informatique³. Ce lien se retrouve dans le discours de Louis (30 ans, hétérosexuel, ingénieur informatique) où une posture spectatorielle masculinisée, orientée vers la recherche de sensations fortes, s'articule à un imaginaire de maîtrise technique des outils informatiques : « J'ai passé plus d'heures devant mon ordi à mater du porno qu'un pilote de ligne dans son avion ».

La navigation pornographique peut toutefois être appréhendée à travers d'autres imaginaires sociotechniques. Andrew (28 ans, gay, chargé de communication) raconte par exemple sa navigation sur les blogs pornos gays dans les mêmes termes que sa navigation sur les blogs de mode masculine, avec dans les deux cas une attention particulière pour les styles corporels. Il compare la navigation porno au feuilletage de *Vogue Homme* : il s'agit dans les deux cas d'une pratique de stylisation de soi à partir d'images de la masculinité qui l'attirent et auxquelles il aspire. Avec l'essor de Tumblr,

¹ McKee Alan, Albury Kath et Lumby Catharine, *The Porn Report*, Melbourne, Melbourne University Press, 2008, p. 43.

² « Les recherches démontrent qu'il n'existe pas d'usage sui generis et que l'adoption des technologies de l'information et de la communication s'articule autour de techniques et de pratiques antérieures. » Jouët Josiane, « Retour critique sur la sociologie des usages », *Réseaux*, vol. 18, n° 100, 2000, p. 504.

³ Garlick Steve, « Taking Control of Sex? Hegemonic Masculinity, Technology, and Internet Pornography », *Men and Masculinities*, vol. 12, n° 5, 2010, p. 597-614.

plateforme de micro-blogging centrée sur le partage d'images, dont les usages mêlent fréquemment mode et pornographie, ainsi que l'augmentation en équipement en tablettes tactiles numériques¹ – dont les gestes digitaux (usant du pouce ou de l'index) de balayage de gauche à droite [*swipe*] et de parcours de haut en bas [*scroll*] auxquels elles sont associées ne sont pas sans rappeler le feuilletage de magazines –, il se pourrait que ce mode d'appropriation se soit répandu depuis 2008, date à laquelle l'entretien avec Andrew a été réalisé.

Inversement, le dégoût pour le porno gonzo est souvent formulé dans le cadre d'une critique de la « dégradation » et de la « brutalité » pornographiques. Didier (45 ans, gay, technicien) prévient ainsi avant l'entretien qu'il n'est « peut-être pas le meilleur candidat » à cette enquête, dans la mesure où il aime les films « qui racontent une vraie histoire et qui se finissent par une scène un peu chaude », mais se déclare insatisfait de la monstration pornographique : « les gros plans, [il] trouve ça moche » et « dès lors que ça devient trop cru, avec des scènes de sodomie hard », il « trouve ça un peu répugnant ». Bernard (54 ans, gay, médecin) insiste quant à lui sur l'importance de la montée progressive de l'intensité sexuelle que permet le porno scénarisé. Il s'agit ainsi d'une différence de rythmes audiovisuel et autosexuel : « le schéma [cinématographique] où on laisse venir et monter le désir » s'associe chez Bernard à « la croissance du désir en suivant le cours du film ». Le goût de Bernard (54 ans, médecin, gay) pour les pornos gays qui développent une histoire et laissent une place importante à la « tendresse » et aux « préliminaires » reprend les termes de Louis en les inversant. Alors que l'immédiateté du porno hétéro gonzo est traduite par Louis en une expérience exacerbée de la masculinité, la montée progressive du désir est pour Bernard le terrain d'expression d'une sensibilité « fleur bleue ». Bernard dénigre le porno gonzo hétéro qu'il juge trop « direct » et « brutal », en ce qu'il « aborde le rapport bucco-génital sans préliminaires, voire directement la pénétration ». Cette association entre féminité et « montée progressive du plaisir » d'une part, et masculinité et « plaisir direct et immédiat » d'autre part, n'est toutefois pas systématique. Jean-Claude (52 ans, gay, huissier) se rappelle ainsi de ses premières revues pornos gays à travers le vocable traditionnellement féminin de « l'émotion » : « ça m'émouvait, ça me donnait beaucoup d'émotion ».

¹ Fin 2013, 3 foyers sur 10 étaient équipés d'une tablette numérique selon l'étude annuelle du Centre de recherche pour l'étude et l'observation des conditions de vie (Crédoc). L'étude précise que « cet équipement reste réservé à la frange la plus jeune, diplômée et technophile qui dispose, par ailleurs, du pouvoir d'achat nécessaire ». Bigot Régis, Crouette Patricia et Daudey Emilie, *La Diffusion des technologies de l'information et de la communication dans la société française*, Paris, Crédoc, 2013.

La construction de la masculinité à travers l'expérience spectatorielle de la pornographie, ne se fait pas seulement à travers le décodage de représentations visuelles mais aussi et surtout à travers la sensation tactile des rythmes et des vibrations qui traversent le corps.

B - Rhétoriques de l'authenticité

Après « excitant », ce sont les adjectifs « vrai », « réel », « naturel » et « authentique » qui sont mobilisés avec le plus d'insistance par les spectateurs interrogés lorsqu'il s'agit de décrire les meilleures vidéos et de qualifier les sons et les images les plus sexuellement intenses. Cette valorisation prend sens par opposition au caractère « faux », « surjoué », « simulé » et « artificiel » du porno qui « échoue » en suscitant l'indifférence plutôt que l'excitation. Cette rhétorique peut être appliquée aussi bien aux vidéos « professionnelles » qu'« amateur », dans un paysage numérique où les frontières économique et esthétique qui séparent ces deux catégories sont de moins en moins nettes¹.

1) Suspension consentie de l'incrédulité et maximisation de l'intensité sensorielle

L'investissement de la rhétorique de l'authenticité² est une pratique de maximisation de l'intensité sensorielle des sons et des images. Cette pratique réactive en réception la promesse positiviste de la pornographie moderne d'un plaisir immédiat, d'autant plus intense qu'il serait une « confession involontaire³ » du corps, enregistrée sans censure ni trucage. L'investissement de cette rhétorique ne doit pas être envisagée comme une crédulité par rapport aux « effets de réel⁴ » de la pornographie audiovisuelle, mais plutôt comme une pratique discursive de « suspension consentie de l'incrédulité⁵ » : la force performative de la croyance en l'authenticité permet une connexion plus intense avec les images et les sons. Comme on peut le constater avec ce commentaire de Louis (30 ans, hétérosexuel, ingénieur) à propos d'une séquence d'éjaculation féminine [*squirting*] de l'actrice Cytheria (voir illustration 6), la description de l'intensité qui traverse les corps représentés à l'écran est une pratique d'intensification de son propre corps :

Ça se voit qu'elle ne simule pas, elle est rouge de partout, tu sens que le cœur bat fort, tu vois les tétons super durs. Tu vois qu'elle a la jambe qui tremble, après tu vois que ses spasmes

¹ Paasonen Susanna, « Labors of Love: Netporn, Web 2.0, and the Meanings of Amateurism », *New Media & Society*, vol. 12, n° 8, 2010, p. 1297-1312.

² Les chapitres 10 et 11 examinent de plus près la manière dont cette rhétorique de l'authenticité passe par l'essentialisation des qualités sociales – notamment le « sexe » et la « race » – des corps représentés.

³ Williams Linda, « La frénésie du visible. Pouvoir, plaisir et savoir pornographique moderne », *op. cit.*, p. 102-103.

⁴ Barthes Roland, « L'effet de réel », *Communications*, vol. 11, n° 1, 1968, p. 84-89.

⁵ Cette formule dont l'invention est attribuée au poète et philosophe britannique du XIX^e siècle William Coleridge. La « *willing suspension of disbelief* » désigne l'acte de vivre une fiction comme une réalité afin de maximiser l'immersion fictionnelle du lecteur.

commencent à s'espacer doucement et là, tu peux plus la toucher, elle est partie [pousse des râlements pour imiter l'orgasme] « hhi... hhi... hhi... » Elle a des orgasmes de taré quoi ! (Louis)

Illustration 6. « Cytheria & her awesome squirting pussy »
(Capture d'écran issue du site web www.pornhub.com)



Dans la qualification du plaisir des actrices et des acteurs, les enquêtés oscillent souvent entre la reconnaissance du travail nécessaire à la communication du plaisir et la disqualification de toute « comédie ». Cette alternance paradoxale entre une appréhension de la pornographie comme fiction (« jouer la comédie », « faire leur taf », « faire leur boulot », « faire semblant », « faire croire à la réalité », « la part de *fake* ») et comme réalité (« vraiment un truc entre eux deux », « totalement naturel », « pas de la mise en scène », « la part de réalité ») peut être entendue comme un aller-retour entre deux états de conscience qui coexistent chez tous les publics. D'une part, une posture réflexive vis-à-vis du travail qui permet d'obtenir un produit audiovisuel. D'autre part, une posture d'immersion, qui consiste à explorer les possibilités sensorielles offertes par les sons et les images. Une telle ambivalence est par exemple à l'œuvre dans la description par Sébastien (37 ans, gay, enseignant secondaire) de la scène d'ouverture du film *Gigolo* (réal. Michael Lucas, 2007) entre les acteurs Jason Ridge et Michael Lucas :

Il y a une scène entre Jason Ridge et Michael Lucas où tu sens qu'il se passe quelque chose. Dans le final, au moment de l'éjaculation, ils parlent entre eux. Tu vois vraiment qu'il y a une tension sexuelle super intense. [...] Je ne sais pas s'il y avait vraiment un truc entre eux deux. En tout cas, ils le jouaient parfaitement bien. Et c'est super tripant ! Je ne sais pas où est la part de fake et où est la part de réalité dans cette attraction, cette animalité qu'il peut y avoir entre eux deux. Mais en tout cas, elle passe ! [...] Je parle du contact des corps, des regards, du jeu sur la respiration. Je ne sais pas si c'est totalement joué, si c'est totalement naturel.

Ça m'importe peu presque. Mais quand ça passe, ouais, ça fait tripper. [...] Que ça paraisse le plus naturel possible. Que ce ne soit pas de la mise en scène. (Sébastien)

Illustration 7. « Michael Lucas escorts Jason Ridge » (Capture d'écran issue du site web www.www3tube.com de la scène d'ouverture du film *Gigolo*)



Affirmer que le plaisir des acteurs et des actrices est authentique permet de s'abstraire momentanément des artifices techniques qui le médiatisent. Seule une minorité parmi les spectateurs interrogés a une pratique de lecture de pornographie littéraire¹. Une majorité « trouve ça beaucoup plus artificiel à l'écrit qu'à l'image » (Michel, 43 ans, bisexuel, cadre administratif), conférant ainsi un « effet de réalité » supérieur aux représentations iconiques². L'expérience spectatorielle du cinéma en particulier et des médias audiovisuels en général est associée à la croyance d'un pouvoir de l'image d'hypnotiser³. La médiation de l'intensité sexuelle, par laquelle le plaisir du public se connecte⁴ à celui des acteurs et des actrices,

¹ Wayne est un lecteur assidu des petites histoires érotiques du site web amateur et collaboratif Revebebe <http://revebebe.free.fr> (consulté le 24 novembre 2014). Jean-Claude apprécie la charge érotique qui se cache entre les lignes de certains romans de Zola (la scène où Saccard se fait faire une fellation dans *L'Argent*), il décrit ce média comme moins efficace que l'audiovisuel dans son pouvoir de stimulation érotique. Si Giovanna apprécie la lecture de *La Philosophie dans le boudoir* de Sade, elle ne supporte pas la représentation audiovisuelle de la douleur et des excréments.

² Selon la terminologie de Charles Peirce, les représentations iconiques sont celles qui possèdent certaines des propriétés visuelles de la chose représentée. Je me réfère ici à sa discussion par Hall Stuart, « Codage/décodage », *Réseaux*, vol. 12, n° 68, 1994, p. 32.

³ Bellour Raymond, *Le Corps du cinéma. Hypnoses, émotions, animalités*, Paris, POL, 2009.

⁴ Le théoricien *queer* David Caron affirme à propos de la médiation littéraire de l'intensité sensorielle qu'« aucune connexion ne peut chercher à annuler la séparation des éléments qu'elle cherche à rassembler sans chercher à s'effacer elle-même en tant que connexion ». Voir : Caron David, *The Nearness of*

semble d'autant plus efficace que son artificialité technique est plus ou moins consciemment et volontairement oubliée par le public.

2) Authenticité professionnelle

Les critères de valorisation des vidéos en production¹ et en réception sont proches : une bonne vidéo pornographique est celle qui permet au public d'en oublier la dimension laborieuse, au sens propre du travail (éclairage, maquillage, jeu, réalisation, montage) et au sens figuré de la répétition, de la lassitude ou des ratés d'un travail. À rebours du mauvais jeu d'acteur « surjoué » et « besogneux » (Marc, 47 ans, bisexuel, ingénieur), « un bon jeu d'actrice, c'est quand on a l'impression qu'elle aime ça » (Vincent, 30 ans, hétérosexuel, cadre commercial). La mauvaise actrice est, par contraste, celle dont « t'as vraiment l'impression qu'elle est en train de poinçonner des tickets de métro » (Fabrice, 42 ans, hétérosexuel, technicien). Bertrand (42 ans, hétérosexuel, petits boulots) explique que le talent et le professionnalisme des grandes actrices pornos se remarque à leur capacité à « jouer » le plaisir, y compris sur les tournages moins plaisants. Si Pierre (44 ans, hétérosexuel, cuisiner) est « conscient que le travail d'actrice pornographique n'est pas une pure expérience du plaisir », il précise que l'objectif des actrices doit néanmoins être de faire « croire aux gens que si, parce que pour le côté fantasme, évidemment, c'est beaucoup mieux » :

Une bonne actrice, pour moi, c'est une fille qui donne envie. C'est-à-dire qu'une fille qui s'emmerde, ça se voit tout de suite au niveau du visage. Les yeux parlent ! Une fille qui s'emmerde, j'ai pas envie de la voir se faire sauter. (Pierre)

L'authenticité du plaisir féminin est une question centrale dans les réceptions de la pornographie hétérosexuelle androcentrée, genre filmique où les preuves audiovisuelles du plaisir des actrices sont à la fois omniprésentes (gémissements, expression du visage, spasmes corporels) et toujours suspectées d'artificialité². Mathias (41 ans, hétérosexuel, projectionniste) ponctue la description d'une vidéo porno hétéro qui lui avait beaucoup plu par cette affirmation laconique : « S'il y a du plaisir pour elles, ça, je ne le saurai jamais ». À la question qu'il se pose à lui-même « Est-ce qu'elle couine vraiment ? », Pierre (44 ans,

Others: Searching for Tact and Contact in the Age of HIV, Londres et Minneapolis, University of Minnesota Press, 2014, p. 61.

¹ Voir sur ce point : Trachman Mathieu, *Le Travail pornographique. Enquête sur la production de fantasmes*, Paris, La Découverte, 2013, p. 106-134.

² Le mythe fondateur de la pornographie hétérosexuelle moderne est que les femmes, à la différence des hommes, peuvent simuler leurs orgasmes et doivent donc être soumises à des techniques de confession involontaire du plaisir. Williams Linda, « La frénésie du visible. Pouvoir, plaisir et savoir pornographique moderne », *op. cit.*, p. 102.

hétérosexuel, cuisinier) tranche quant à lui clairement en faveur d'un « Peu importe, elle le fait bien, donc on y croit ». De la même manière, Gérard (62 ans, hétérosexuel, retraité) insiste sur la nécessité de « faire semblant d'y croire » pour prendre du plaisir : « si l'on reste très détaché, c'est sûr que c'est pas la peine ! ».

Les discours en réception sur l'authenticité du plaisir impliquent des représentations des intentions et de l'expérience des acteurs et des actrices. Les acteurs et les actrices qui « ne font ça que pour l'argent » sont déprécié·e·s. Les enquêtés « occidentaux » amateurs de porno gay affirment leur incrédulité envers ce qu'ils perçoivent comme des performances pousives du plaisir de la part des « acteurs de l'Est¹ ». Cela va pour Sébastien (37 ans, gay, enseignant secondaire) jusqu'à l'agacement (« ça m'insupporte », « ça me fait chier ») envers les acteurs hongrois qui « sont juste là pour faire leur taf » et qui « ne prennent pas de plaisir », « gémissent » et « surjouent ». Ces propos font écho à la véhémence de Julien (28 ans, hétérosexuel, chef de produit touristique) envers ces actrices qui « attendent juste la fin de la scène pour prendre leur chèque et se tirer ». Cela conduit parfois à une critique de la vénalité de l'ensemble des actrices, lesquelles ne feraient cela « que pour l'argent ». S'agissant des actrices comme des acteurs, il est ainsi important aux yeux de Sylvain (28 ans, hétérosexuel, petits boulots) :

Qu'on sente qu'ils aiment leur métier. Il faut que ça se sente. Sinon j'ai l'impression qu'ils pensent à l'argent en même temps, et c'est pas très excitant. (Sylvain)

Louis (30 ans, hétérosexuel, petits boulots) valorise l'intensité de la passion sexuelle des actrices et leur désintéressement vis-à-vis de leur rémunération :

Tu sens la différence entre quand elle fait ça parce qu'elle attend le billet qui est sur la table, et quand elle fait ça [insiste] bien doucement, au fond, qu'elle ferme bien les yeux, et qu'elle est à fond sur le truc. Parfois t'as le mec qui voudrait passer à autre chose, mais elle, non, non, elle veut continuer encore la fellation. (Louis)

Julien (28 ans, hétérosexuel, chef de produit touristique, réalisateur de porno amateur) oppose alors les « pros qui ne font ça que pour le blé » et qui sont incapables de « s'éclater » sur les tournages, aux amatrices qui, elles, « aiment vraiment le sexe ». Alors que la transaction financière jette le doute sur l'authenticité du plaisir, la gratuité de la prestation prouve, aux yeux de ces spectateurs hétérosexuels masculins, l'authenticité du plaisir sexuel féminin².

¹ Expression utilisée, notamment lorsqu'il est question de travail du sexe, pour se référer aux personnes originaires pays européens imaginés comme non-occidentaux.

² Pour une analyse critique de l'opposition entre monétisation et authenticité sexuelle, voir : Bernstein Elizabeth, « The Meaning of the Purchase: Desire, Demand and the Purchase of Sex », *Ethnography*, vol. 2, n° 3, 2001, p. 389-420.

La critique de l'inauthenticité du plaisir féminin peut aussi se faire sur le registre de l'empathie envers des conditions de travail précaires¹. À l'instar des spectatrices interviewées par Fareen Parvez², Giovanna (24 ans, lesbienne, étudiante, militante féministe) explique son manque d'attrait pour la pornographie hétérosexuelle par l'inauthenticité du plaisir des actrices, qu'elle renvoie non pas à leur vénalité, mais à la domination masculine.

Dans le porno hétéro j'ai un truc d'identification avec la nana qui me bloque, parce que tu vois qu'elles ne prennent aucun plaisir, elles surjouent, et moi le fait de surjouer, ça me bloque mais tout de suite. Comme je m'identifie plus à la nana, peut-être que j'ai plus de mal à me laisser aller, à m'exciter, parce que j'imagine tout ce qu'elle est en train de faire, comment ça se passe, comment elle doit être traitée dans ces pornos hétéros dans lesquels les conditions des actrices sont pas top... En fait je déssexualise le film, j'arrive pas à rentrer dedans. (Giovanna)

La valorisation unanime de la part des spectateurs et spectatrices interrogé.e.s de l'authenticité du plaisir des actrices et acteurs professionnel.le.s est ambivalente : elle peut aussi bien conduire à une reconnaissance qu'à un déni du travail nécessaire à la réalisation d'une vidéo pornographique ainsi que des rapports sociaux de production qui organisent ce travail.

3) Authenticité amateur

Le goût pour le porno amateur se formule par contraste avec le caractère inauthentique de la pornographie produite par des professionnels. Alain (53 ans, hétérosexuel, régisseur cinéma) critique par exemple le « faux » plaisir féminin dans le porno « commercial » :

Le sexe en DVD commercial, franchement, j'ai l'impression d'aller acheter un paquet de 12 yaourts au supermarché (Alain)

À ce sexe sous cellophane, il oppose le plaisir « naturel » du porno amateur, où il a « l'impression de vraiment voir des gens en train de baiser » et face auquel il se « di[t] moins que la meuf est en train de baiser parce qu'elle est en train de se faire filmer ». Giovanna (24 ans, lesbienne, étudiante) aime quant à elle le côté « image crade avec le cadre qui bouge un peu » de l'esthétique du porno gay amateur qu'elle visionne sur la plateforme XTube, par contraste avec « des trucs plus plastiques et plus aseptisés » : « peut-être parce que j'y crois plus et que l'excitation vient plus à moi », précise-t-elle. Alors qu'une esthétique professionnelle léchée met à distance les corps, l'esthétique amateur les rapproche de la

¹ Sur les coûts émotionnels de la domination masculine sur les tournages pour les actrices, voir : Trachman Mathieu, *Le Travail pornographique. Enquête sur la production de fantasmes*, Paris, La Découverte, 2013, p. 153-165.

² Parvez Z. Fareen, « The Labor of Pleasure: How Perceptions of Emotional Labor Impact Women's Enjoyment of Pornography », *Gender and Society*, vol. 20, n° 5, 2006, p. 605-631.

spectatrice et promet un plaisir immédiat, c'est-à-dire sans médiation, filtre ou artifice. La réalisation de cette promesse implique de la part du public une suspension de l'incrédulité qui passe cette fois-ci par le décodage de signes prouvant le statut « amateur » des protagonistes et, dans un même mouvement, la « réalité » de leur plaisir :

J'aime bien les trucs amateurs qui sont vraiment amateurs. Où tu sens vraiment le truc réel et authentique. Où tu vois que les gens ils se sont vraiment filmés avec leur webcam, parce qu'ils passent leur temps à vérifier que ça tourne et que la caméra est bien placée. Et tu sens qu'il y a des ratés. (Wayne, 30 ans, étudiant, FtM)

Et c'est aussi pour ça que les films amateurs, mais [insiste] vraiment amateurs, me plaisent aussi pas mal. Je parle des films vraiment amateurs, pas de ceux qui sont soi-disant amateurs. Non, non, ceux qui sont vraiment faits à la maison. Et généralement, là, il se passe quelque chose. Parce que les mecs sont pas là pour jouer la comédie. Ils filment leurs vrais plans (Sébastien, 37 ans, gay, enseignant secondaire)

L'insistance sur l'authenticité du « vrai » amateur est une variante du principe de suspension consentie de l'incrédulité. Outre la qualité de l'image, l'effet de réalité peut également provenir de la nature des corps représentés. Adrien (29 ans, hétérosexuel, artiste) préfère ainsi le « naturel » des vidéos amateurs, sans « mecs bodybuildés » et sans « nanas avec les seins refaits ». Didier (45 ans, gay, technicien) et Marc (47 ans, gay, ingénieur informatique) parlent d'un effet de réel similaire (« c'est très réaliste », « c'est naturel », « ça ressemble à la vraie vie », « on voit vraiment », « on voit bien ») à propos de l'esthétique « amateur » des vidéos du studio seancody.com, où les acteurs sont présentés comme des étudiants américains ordinaires faisant leur entrée dans la sexualité gay. Le passage du modèle de l'acteur porno gay californien bodybuildé des années 1990 à la figure du « *boy next door* » est ainsi valorisé par ces deux spectateurs comme le passage de corps formatés à des corps « vrais » et « naturels ».

Les « *sex-tapes*¹ », par leur côté « plus vrai » et « plus proche » de ce qu'il vit « dans la réalité », « parlent plus » à Nicolas (29 ans, hétérosexuel, ingénieur), qui s'« identifie alors à ce qu'il peut vivre avec sa copine » ou à ce qu'il a « vécu avec ses copines précédentes ». La familiarité entre les scénarios du porno amateur et les scripts sexuels interpersonnels accumulés par Nicolas au cours de sa trajectoire sexuelle créent une sensation de proximité qu'il n'avait pas expérimentée face à la pornographie professionnelle. Un mécanisme similaire opère dans la fascination d'Adrien (29 ans, hétérosexuel, artiste) pour une scène de

¹ Une *sex-tape* est originellement une vidéo pornographique amateur présentant des célébrités en action, dont la publication en ligne peut être aussi bien volontaire que non consentie. L'usage de cette notion s'étend désormais potentiellement à toutes les vidéos amateurs en ligne. Pour une analyse de la plateforme sellyoursextape.com, voir Hofer Kristina Pia, « Pornographic Domesticity: Amateur Couple Porn, Straight Subjectivities, and Sexual Labour », *Porn Studies*, vol. 1, n° 4, 2014, p. 334-345.

sexe dans le film sino-américain *Lust and Caution* (réal. Ang Lee, 2007), face à laquelle il a « vraiment eu l'impression » que les personnages « étaient vraiment en train de coucher ensemble », « parce que c'était pas filmé de près comme dans le porno » et que cela « sortait du cliché pornographique assez chiant ». Adrien tisse un parallèle entre cette scène de sexe dans un film traditionnel et le porno amateur qu'il visionne sur internet : « Tu sens qu'ils s'amuse vraiment tous les deux, et qu'il n'y aurait pas la caméra, ils feraient pareil ». Le porno amateur et le cinéma d'auteur ont en commun, aux yeux d'Adrien, de communiquer un sentiment de « sincérité », de « naturel », de « vérité » et de « réalité ». Dans les deux cas, filmer le sexe en dehors des conventions visuelles de la pornographie confère une sensation d'authenticité et d'immédiateté qui intensifie le rapport aux sons et aux images.

Les vidéos de « casting » et de « première fois », qui mettent en scène les coulisses de la pornographie des tournages pornographiques professionnels sont également appréciées pour leur style documentaire. L'authenticité du plaisir est ici communiquée par le fait que :

Tu vois dans le champ les caméras et les projecteurs. C'est des acteurs qui sont censés s'entraîner. [...] Ça paraît naturel. Ce qui est bien dans ce genre de films, c'est que tu n'as pas l'impression que... bon on sait bien qu'ils se forcent, qu'ils sont payés pour ça... Mais ça a l'air naturel, c'est souriant, tu as l'impression que rien n'est forcé. On dirait presque des films d'amateurs. Ce n'est pas, bien entendu, mais... [s'interrompt] (Didier)

La mise en abyme, procédé classique des scénarios pornographiques gays¹, est ici mise au service d'une mise en scène de l'apprentissage maladroit de la profession d'acteur porno, à même de communiquer à Didier (45 ans, gay, technicien) un sentiment de plaisir « naturel ». Adrien (29 ans, hétérosexuel, artiste) obtient quant à lui cet effet de réel *via* la mise en scène de l'échange des billets entre le producteur et l'actrice porno, selon un scénario du type « Je te file de la thune et tu me montres tes seins et ta chatte ».

La centralité de la rhétorique de l'authenticité dans le discours de spectateurs est au premier abord paradoxale. La pornographie consisterait en une médiation technique du plaisir sexuel reposant sur la promesse d'un plaisir immédiat – sans trucage, filtre, ni censure. Le passage d'une approche centrée sur les significations (« Qu'est-ce que cela veut dire ? ») à une approche focalisée sur les affects (« Comment est-ce que cela marche ? ») permet d'envisager la croyance en l'authenticité non seulement par rapport à la réalité des conditions de production à laquelle elle se réfère (le plaisir des acteurs et des actrices) mais également

¹ Dyer Richard, « Idol Thoughts: Orgasm and Self-Reflexivity in Gay Pornography », in *More Dirty Looks: Gender, Pornography and Power*, Londres, BFI, 2004, p. 102-109.

par rapport à ses effets matériels (l'intensification sensorielle) sur le corps des spectateurs et spectatrices. L'activation sexuelle du corps du public repose en effet le plus souvent sur la croyance – plus ou moins réflexive – en un plaisir « authentique » et « profond » des acteurs et actrices pornographiques.

C - Scripts et techniques autosexuelles

Simultanément, les vibrations lumineuses et sonores de la pornographie sont « canalisées [channelled¹] » dans le corps par des techniques autosexuelles.

1) L'appareillage technique et la scénarisation du sexe en solitaire

La notion de technique autosexuelle présente l'avantage de recouvrir un répertoire de pratiques plus large que la seule masturbation, conventionnellement limitée à la stimulation des organes dits génitaux². Cette notion permet de penser ensemble tous les organes matériellement et mentalement impliqués dans la production de plaisir sexuel. Elle renvoie à toute technique d'intensification sexuelle de son propre corps : « froter », « pénétrer », « palper », « caresser », « plugger », « goder », « gémir » ou encore « haleter ».

Envisager l'autosexualité comme un ensemble de « techniques du corps³ », implique, comme le souligne Marie-Anne Paveau⁴, de penser la masturbation comme un ensemble de savoir-faire manuels ayant fait l'objet d'une transmission et d'un apprentissage. En s'inspirant du concept de « technosexualité⁵ » de Beatriz Preciado, traiter de techniques autosexuelles permet de penser ensemble les différentes matérialités, humaines comme non humaines, en jeu dans le visionnage de pornographie. Le corps est ici envisagé comme un ensemble de surfaces – peau, poils, muqueuses – et de matières – nerfs, muscles, sang, salive, cyprine, sperme – dont la texture est traversée par des intensités, des rythmes et des vibrations. Ces matières humaines sont mêlées, à travers les pratiques de réception, à des technologies médiatiques (écrans, claviers, télécommandes), des objets sexuels (godes, plugs*, pinces à tétons), des substances lubrifiantes (gels à base d'eau ou de silicone) ou encore aux substances psychotropes auxquelles le visionnage de pornographie est souvent associé

¹ Ullén Magnus, « Pornography and its Critical Reception: Towards a Theory of Masturbation », *Jump Cut*, n° 51, 2009.

² Pour une critique *queer* de la génitalisation hétéro- et homo-normative du corps, voir : Preciado Beatriz, *Manifeste contra-sexuel*, Paris, Balland, 2000. Dans la suite du texte, je réserve le terme de « masturbation » pour les pratiques vaginales et péniennes.

³ Mauss Marcel, « Les techniques du corps », *Journal de Psychologie*, vol. 32, n° 3-4, 1936.

⁴ Paveau Marie-Anne, « Extension du domaine de la pornographie. Les techniques sexuelles du corps », *Poli - Politique de l'image*, n° 9, 2014, p. 12-20.

⁵ Preciado Beatriz, *Testo junkie. Sexe, drogue et biopolitique*, Paris, Grasset, 2008.

(Poppers*, alcool, nicotine, THC). L'autosexualité est ainsi un espace d'hybridation du matériel et du culturel, du biologique et du social, de l'humain et du technique.

Envisager l'autosexualité comme un script culturel – au sens de John Gagnon et William Simon – d'action sexuelle de soi sur soi permet ensuite de rendre compte des différentes formes et des différents degrés de scénarisation de ces pratiques. Pour certains, la masturbation est une pratique sans importance, qui n'est pas clairement distinguée du flot des pratiques corporelles et numériques ordinaire.

Ma consommation c'est vraiment : j'ai une envie, je cherche sur mon ordi, fébrilement [sourit], et je me branle sur le premier truc qui va passer sur mon écran. C'est pas du tout un truc que je prévois à l'avance. Je ne me dis pas « Ah ben tiens, si ce soir je me matais un porno ». Souvent j'ai même pas de gel sous la main quand je me branle. (Tom, 29 ans, lesbienne, petits boulots)

Par contraste, Laurent (42 ans, gay, cadre commercial) et Pierre (44 ans, hétérosexuel, cuisinier) sont deux spectateurs qui accordent une certaine importance au visionnage autosexuel de pornographie et en font un rituel à part entière, qui sort du lot commun des routines de la vie quotidienne.

Quand je suis excité chez moi mais que je suis trop naze pour sortir rencontrer des mecs, mon cocktail favori c'est : une bonne video, du Poppers, et mon Fleshlight. Je me prends une bonne demi-heure, et en avant la musique ! Mon attirail, tu l'as devant toi ! [il désigne en souriant son classeur de DVD et prend son Fleshlight dans les mains pour m'expliquer son fonctionnement] Alors ça, c'est mon nouveau joujou [...] qui m'a rendu fou ! [...] C'est [insiste] super agréable ! Tu mets un peu de gel. Ça t'aspire vraiment la queue, comme si t'étais vraiment dans un cul. Et puis après, quand t'as fini, tu nettoies, à l'eau, parce que c'est du gel à l'eau. Et c'est une sensation du tonnerre ! (Laurent)*

Le porno, je le mate tranquille chez moi généralement. Devant mon grand écran d'ordinateur, sur mon canapé. Je mets une petite serviette, normal, parce que je suis à poil quand même. Et puis je suis tranquille quoi : je me branle, je me fume une cigarette. Si j'ai un joint, je fume un joint. Et puis ça se passe. (Pierre)

L'autosexualité est un ensemble de techniques manuelles et de scénarios culturels orientés vers l'intensification sexuelle du corps.

2) La masturbation comme pratique masculinisante

Dans l'enquête Contexte de la Sexualité en France, réalisée en 2006, « 73 % des femmes et 59 % des hommes adhèrent à l'idée selon laquelle “par nature, les hommes ont plus de besoins sexuels que les femmes”¹ ». Les femmes sont aussi moins nombreuses (17,9 %) que

¹ Bajos Nathalie, Ferrand Michèle et Andro Armelle, « La sexualité à l'épreuve de l'égalité », in Nathalie Bajos, Michel Bozon (dir.), *Enquête sur la sexualité en France. Pratiques, genre et santé*, Paris, La Découverte, 2008, p. 545-568.

les hommes (40,3 %) à déclarer une masturbation régulière. Par ailleurs, les dynamiques en termes d'âge et de génération ne sont pas les mêmes chez les hommes et les femmes : « entre 18 et 24 ans, une femme sur deux déclare ne s'être encore jamais masturbée, proportion qui tombe à un tiers entre 25 et 49 ans », alors que « pour les hommes en revanche la masturbation est une sorte de premier contact avec la sexualité¹ ». L'apprentissage de la masturbation constitue un moment important de la socialisation à la sexualité masculine à l'adolescence. La pratique – ou en tout cas sa déclaration – décroît ensuite à l'âge adulte : alors que plus d'un homme sur deux déclare une masturbation régulière entre 18 et 24 ans, ce chiffre descend en dessous du seuil des 40 % après 25 ans, puis en dessous du seuil des 30 % après 50 ans².

Malgré l'interpellation croissante des femmes en tant que consommatrices par le marketing pornographique et la presse féminine, la consommation de pornographie reste considérée comme une activité non seulement masculine (qui serait l'apanage des hommes) mais également masculinisante, c'est-à-dire qui renvoie à un comportement, des attitudes et une gestuelle masculines. Pour Giovanna (24 ans, lesbienne, étudiante) le visionnage autosexuel de porno – hétérosexuel à l'adolescence puis gay à partir de la vingtaine – a toujours été d'une relative évidence : « moi, pour me masturber, j'ai besoin d'avoir des images, des scénarios, des trucs en tête et, pour ça, le porno ça m'aide vachement ». Ce n'est en revanche pas le cas de beaucoup de ses amies et partenaires sexuelles, ce qui l'interroge : « je me dis toujours que c'est bizarre, comment ça se fait ». Sylvie (bisexuelle, 30 ans, standardiste), qui ne parle de sexualité qu'avec son conjoint hétérosexuel et ses amis gays, vit son statut de consommatrice de porno comme une exception, voire comme une anomalie. Dans le contexte d'un entretien sociologique se déroulant dans un café parisien, elle n'affirme dans un premier temps qu'à demi-mot et à voix basse son goût pour le porno, avant de se le représenter à travers les figures masculines « malsaines » de l'« obsédé sexuel » et du « mec pervers ».

Les hommes interrogés tendent également à envisager la masturbation pornographique comme une pratique masculinisante. L'expression récurrente « se vider les couilles » renvoie à une conception purement physiologique d'un désir masculin qui se situerait exclusivement dans les testicules. « Soulager la cocotte-minute » ou « faire la vidange » sont des expressions

¹ Bozon Michel, « Pratiques et rencontres sexuelles : un répertoire qui s'élargit », *op. cit.*, p. 274.

² *Ibid.*, p. 275.

plus rares, qui appartiennent au même champ lexical de l'évidement, reconduisant un même récit conventionnellement masculin de la sexualité comme extériorisation du désir.

Il existe des liens remarquables entre la connaissance scientifique, par les sciences biomédicales et la connaissance ordinaire, formulée par les spectateurs, de cette « masculinisation » du corps par la masturbation pornographique. Le discours des enquêtés sur leurs testicules n'est pas sans rappeler la littérature scientifique en endocrinologie concernant la corrélation statistique positive entre l'intensité du visionnage de pornographie et le taux de testostérone¹. Aussi, les études statistiques qui mesurent la corrélation négative entre la légalisation de la pornographie et le nombre d'agressions sexuelles, souvent citées par les journalistes dans les débats « pour » ou « contre » la pornographie, sont ici reprises par plusieurs des spectateurs interrogés dans le but de démontrer que la masturbation pornographique est un exutoire sexuel nécessaire. La masturbation est nécessaire pour Gaëtan (35 ans, gay, commençant) car « nous, les mecs, on a de grosses pulsions sexuelles de temps en temps ». En se masturbant, il s'agit « d'expulser sa propre violence, ses propres fantasmes ». Gaëtan parle ici des effets de la pornographie d'une manière analogue au modèle de la catharsis développé dans le cadre de la psychologie béhavioriste (voir chapitre 1). Cette terminologie implique une conception de la sexualité masculine comme force naturelle bouillonnant à l'intérieur du corps, agressive et potentiellement violente, qui nécessite une régulation par extériorisation régulière.

Cette vision de la sexualité masculine comme force hydraulique à canaliser est parfois associée à une représentation du vieillissement comme le tarissement d'une source : Jean-Claude (52 ans, gay, huissier) explique que cette fonction de régulation a disparu avec l'âge, quand Pierre (44 ans, hétérosexuel, cuisinier) lui accorde aujourd'hui moins d'importance. L'homme le plus âgé de l'échantillon, Gérard (62 ans, hétérosexuel, retraité) ne raconte en revanche pas sa trajectoire sexuelle comme un lent déclin des besoins et des envies. Au contraire, son investissement pornographique est plus intense depuis qu'il a simultanément pris sa retraite, divorcé de son ex-femme et déménagé dans un appartement où il vit désormais seul. Il a désormais davantage de temps et d'espace à consacrer à la pornographie. Cette trajectoire sexuelle indique que le vieillissement sexuel est un processus

¹ Voir par exemple Christiansen Kerrin, « Behavioural Correlates of Testosterone », in Eberhard Nieschlag, Hermann Behre (dir.), *Testosterone: Action, Deficiency, Substitution*, 2^e édition, Heidelberg, Springer, 1998, p. 107-142.

indissociablement biologique et social¹ : certains événements biographiques, même tardifs, conduisent au contraire à un regain des envies et des besoins sexuels.

3) La centralité du pénis éjaculateur

Ce qui ressort des récits de navigation pornographique des hommes cisgenres*, notamment mais pas seulement chez les hétérosexuels, c'est la centralité du pénis (au détriment d'autres zones potentiellement érogènes), ainsi qu'une imbrication étroite entre visionnage de pornographie, masturbation pénienne et éjaculation. Le « bon » porno est avant tout celui qui permet une activation nerveuse et musculaire et une mise en mouvement des fluides, afin de pouvoir « bander » (sang) et « juter » (sperme) le plus rapidement possible :

- Une bonne vidéo porno, pour toi, ça réunit quels éléments ?

- *[Réfléchit] Alors, déjà, le porno étant ce qu'il est, c'est-à-dire... tu te branles dessus, tu jutes, et c'est fini... (Sébastien, 37 ans, gay, enseignant secondaire)*

L'éjaculation pénienne est souvent – mais pas tout le temps – décrite comme le « point final » évident de toute séance de visionnage de pornographie :

Mon rapport aux films pornos, il a toujours été masturbatoire [...] Je sais que quand je vais regarder un porno tout seul, c'est pas par curiosité. C'est qu'à un moment, t'es à la recherche d'excitation. Et, quand t'apprécies ça, ça t'amène [insiste] énormément d'excitation. Donc oui, moi c'est vraiment dans un truc masturbatoire. Totalement. (Fabrice, 42 ans, hétérosexuel, technicien son)

La centralité du pénis s'observe dans les récits de pratiques de synchronisation entre les éjaculations de l'acteur et du spectateur. Pierre (44 ans, hétérosexuel, cuisinier, membre du forum La Cochonne) raconte cette pratique spectatorielle à propos des scènes de *bukkake*, où plusieurs acteurs éjaculent simultanément sur une même actrice :

Je me place comme si j'étais acteur. Mais je ne le suis pas, parce que je suis derrière mon écran. [...] J'aime bien arriver à juter en même temps que les autres mecs. J'ai des copains, quand ils regardent un film, ils se masturbent en même temps. Moi, si je peux faire durer le plaisir le plus loin possible, eh bien je vais jusqu'au terme de l'éjaculation. Ou un peu avant. Ou un peu après. Mais disons dans l'espace entre une minute avant et une minute après. (Pierre)

Fabrice (42 ans, hétérosexuel, technicien son, membre du forum La Cochonne) insiste sur l'importance de la manipulation de la télécommande de son lecteur de DVD pour parvenir à cette synchronie des éjaculations masculines :

C'est le jeu de la télécommande [il éclate de rire] ! C'est un jeu qui consiste à se faire plaisir jusqu'au bout. À se retenir jusqu'à un certain point. [...] Si c'est un moment où je suis tout

¹ Bajos Nathalie et Bozon Michel, « Les transformations de la vie sexuelle après cinquante ans : un vieillissement genré », *Genre, sexualité & société*, n° 6, 2011.

seul et que j'ai du temps, je peux très bien apprécier de me masturber pendant quarante-cinq minutes, une heure, une heure et demie. Regarder plusieurs scènes, plusieurs films. Retarder le moment, choisir la bonne scène. Le moment où t'es tellement excité que, voilà, tu peux pas faire autrement. C'est tout un jeu avec la télécommande. Ouais, c'est vraiment comme un jeu. J'aime bien jouer moi, donc ça tombe bien. Donc voilà, en général une bonne scène, c'est ça. Ça finit toujours par la même chose. (Fabrice)

Le but du jeu est également reconnu par Mathias (41 ans, hétérosexuel, projectionniste) comme le fait de parvenir à jouir au « bon moment », ce qui implique un contrôle simultané, décrit comme difficile, de l'avancement de la vidéo et de la progression de son propre plaisir :

- *Grosso modo, j'attends de jouir au moment où le mec jouit.*
- *Tu cherches une synchronie entre ton rythme et le rythme de la vidéo ?*
- *Ouais, parce que je sais que, quand il jouit, c'est la fin [sourit]. C'est la fin de la vidéo, donc si j'ai pas encore jouit, il faudra que j'en renvoie une autre.*
- *Ah donc c'est un souci pratique ? Ou c'est un truc en plus ?*
- *C'est un truc pratique. C'est les deux [sourit]. Mais c'est surtout le fait que, rater ce moment-là, fait qu'après il faut que j'en revoie une autre, qui terminera également par ça. Donc il y a tout un rapport à faire durer, à en voir plein d'autres à la suite, et à tenir le plus longtemps possible, pour retarder le moment. Comme ça, tu peux en voir plus. Mais, en même temps, il ne faut pas rater le cycle, sinon, ça reprend. Et là, ça peut durer des heures. (Mathias)*

« Une bonne scène, ça finit toujours par la même chose », « quand il jouit, c'est la fin » : dans son étude classique sur la construction narrative de la masculinité par le film porno gay, Richard Dyer¹ montre comment l'éjaculation masculine marque conventionnellement le point final à la fois d'une séquence pornographique et d'une session masturbatoire. Cette synchronisation homosociale entre éjaculation masculine « *on screen* » et « *off screen*² » est donc également une consonance entre les constructions de la masculinité en production et en réception. Les expressions « faire durer », « attendre le plus longtemps possible » et « retarder le moment » indiquent que le spectateur est moins dans une relation de mimétisme (terme connotant la passivité) que dans une relation de synchronisation corporelle (terme connotant l'activité) entre son propre corps et les corps masculins représentés à l'écran. Par ailleurs, le recours à la pornographie est, pour certains, nécessaire à la masturbation pénienne et à l'éjaculation :

C'est d'ailleurs devenu... alors j'ai jamais vraiment réfléchi au sujet... [pause, réfléchit] Le porno est devenu un élément quasiment obligatoire de la branlette. Je ne me branle quasiment plus sans porno. (Sébastien, 37 ans, gay, enseignant secondaire)

¹ Dyer Richard, « Le porno gay, un genre filmique corporel et narratif », in Florian Vörös (dir.), *Cultures pornographiques. Anthologie des porn studies*, Paris, Éditions Amsterdam, 2015, p. 52-55.

² Waugh Thomas, « Homosexuality in the Classical Stag Film: Off-Screen, On-screen », in Linda Williams (dir.), *Porn Studies*, Durham et Londres, Duke University Press, 2004, p. 127-141.

C'était le constat d'un de mes potes, qui disait qu'il revenait à des méthodes plus traditionnelles de masturbation non-assistée par ordinateur [sourit]. D'ailleurs, oui, ça m'arrive très rarement, vraiment très rarement. En fait, non, presque, j'y arrive pas. En fait c'est pas que j'y arrive pas : je pourrais y arriver, mais je vois absolument pas pourquoi je m'en priverais. (Vincent, 30 ans, hétérosexuel, cadre commercial)

Cette imbrication de la pornographie, de la masturbation et de la jouissance fait de l'autosexualité un espace de production de plaisirs spécifiques : la sexualité à plusieurs ne procure pas les mêmes sensations que l'action sexuelle de soi sur soi par l'intermédiaire d'une vidéo porno. C'est la réflexion que Wayne (30 ans, FtM, étudiant, en couple cohabitant) se fait en relisant la retranscription écrite de notre premier entretien :

Un autre truc que j'ai noté en relisant l'entretien, c'est la différence entre la baise et la branlette : j'ai presque jamais joui avec quelqu'un, alors qu'avec du porno, oui. C'est pour ça aussi je pense que ça a une place assez importante pour moi. [...] Du coup, c'est vrai que le seul moment où je vais jouir, ça va être avec le porno. Et à la fois ça va être un truc physique. Et à la fois ça va quand même être un truc où je peux m'évader etc. Du coup c'est hyper important d'avoir pour moi ces deux trucs-là qui sont liés. Enfin je suis excité physiquement quand je baise avec quelqu'un – pas nécessairement, mais ça peut être le cas. Mais je vais jamais avoir d'orgasme. Du coup le porno, c'est le seul moyen pour moi... (Wayne)

Si la masturbation pénienne occupe une place centrale dans les modes d'appropriation de la pornographie ici étudiés, il est aussi important de souligner que tous les usages de la pornographie ne sont pas orientés vers la recherche de la satisfaction sexuelle. Il importe de garder à l'esprit que la pornographie est également visionnée pour apprendre et découvrir (sur une technique ou une culture sexuelle par exemple), décortiquer et critiquer (la réalisation, le jeu des acteurs et des actrices) ou encore pour rire et passer un bon moment entre amis (en partageant des vidéos drôles ou insolites). Aussi, la recherche de l'intensité sexuelle n'implique pas nécessairement chez les spectateurs masculins cisgenres la recherche de l'éjaculation, ni même de la masturbation pénienne :

- Si le film est bien, ça m'émeut quelque part. Mais enfin, c'est pas pour ça non plus que je vais me mettre à me branler. Je regarde et c'est tout. C'est très très rare... C'est vraiment si j'ai... Puis il faut bien dire qu'avec l'âge, l'envie est moins prégnante. Donc c'est vraiment si ça fait longtemps que j'ai pas eu de rapports ou vraiment que... que j'ai pas joui, disons... Là je vais me branler, mais sans ça, non.

- Tu ne te branles pas à chaque fois ?

- Non. Sauf si le film est vraiment très excitant. Mais alors c'est vite fait hein, en cinq minutes, c'est bouclé et puis je coupe. [...] S'il y a un truc qui m'excite particulièrement, et si vraiment je suis en manque, là oui je me branle en regardant le truc. Enfin comme tout le monde quoi. (Jean-Claude, 52 ans, gay, huissier)

Le discours que Wayne (30 ans, FtM, étudiant) porte sur son propre système de production de plaisir invite enfin à se défaire des évidences concernant la cartographie corporelle du plaisir des publics de la pornographie :

J'ai du mal à parler de ces trucs là, parce que j'ai un rapport un peu compliqué à tout ce qui est génital. Je suis pas quelqu'un d'hyper génital. Du coup, tous les trucs d'excitation que je vais avoir, ça va être surtout cérébral. Et dire que je suis excité par un jean porté par quelqu'un dans la rue, ce ne sera pas forcément une excitation autre qu'un titillement. Du coup c'est assez bizarre à définir : cet espace d'excitation, où est-ce qu'il se situe en fait ? Je pense qu'il y a des gens pour qui l'excitation, c'est quelque chose d'assez simple. Évidemment, ça peut jouer d'un point de vue mental, c'est évident, mais ça va avoir une manifestation physique. Moi, comme c'est, je dirais, quasiment jamais le cas, j'ai un peu toujours du mal à parler précisément de ces trucs-là. C'est un peu comme pour les acteurs, où j'ai du mal à décrire précisément, c'est un ensemble de choses. C'est à la fois de l'ordre de la sensation et, en même temps, ça ne me fait pas forcément quelque chose physiquement. (Wayne)

Si la stimulation pénienne et l'éjaculation occupent une place centrale dans les modes d'appropriation de la pornographie par les hommes cisgenres, il est important de rester attentif à l'ensemble des situations où le pénis n'est pas au centre de l'activité de réception. La masturbation peut par ailleurs intervenir après coup : nous verrons à la fin de ce chapitre comment la représentation pornographique nourrit les « scripts intrapsychiques » au-delà de l'instant *t* du visionnage.

4) La subjectivation genrée comme processus de visualisation et de manipulation

La construction du genre à l'œuvre dans les pratiques de visionnage intervient ainsi aussi bien dans la relation du public aux corps des acteurs et des actrices, que dans la relation à son propre corps.

Les enquêtés parlent de la relation aux corps des acteurs et des actrices en termes éminemment tactiles. Lorsqu'il visionne une scène de fellation dans une vidéo porno hétéro, Laurent (42 ans, gay, cadre commercial) aime « avoir la virilité du mec en main ». Au-delà du seul plaisir visuel, c'est ici la dimension tactile et gustative des cuisses, des fesses, du pénis, des poils, du sperme et de la sueur des acteurs qui est soulignée. La production de sens à l'œuvre dans l'activité de visionnage (la valorisation de qualités masculines chez l'acteur) est indissociable d'une connexion sensorielle qui donne corps à ces significations. Les propos de Fabrice (42 ans, hétérosexuel, technicien son) invitent également à penser les dynamiques de genre en termes non seulement visuels (« montrer la fille ») mais aussi en termes tactiles (« entre les mains d'un réalisateur ») :

La même fille, tu la mets entre les mains d'un réalisateur américain et d'un réalisateur français, eh ben ça donne pas la même chose. C'est pas la même façon de cadrer, de faire le montage, de montrer la fille, de montrer l'acte sexuel. (Fabrice)

L'analyse des dynamiques de genre doit donc prendre en compte les récits de pratiques autosexuelles de manipulation de soi par soi. Ces pratiques auxquelles interviennent à deux niveaux dans la production du genre : en tant que pratiques matérielles qui ré-agencent l'énergie et la matière corporelles ; en tant que pratiques signifiantes codées comme « masculines » ou « féminines ». C'est à l'interface de ces deux niveaux – les techniques d'intensification sexuelle du corps et les imaginaires qui leurs sont associés – que le visionnage autosexuel de pornographie génère – au double sens de produire et de genrer – le corps de l'internaute.

Le rapport aux acteurs et le rapport à soi-même sont deux dimensions indissociables de l'expérience spectatorielle de la pornographie. D'une part parce que les imaginaires pornographiques ne deviennent significatifs qu'à travers les techniques autosexuelles que les publics mettent en place. D'autre part, parce que c'est à travers nos propres sensations que nous parvenons à ressentir le plaisir mis en scène par les acteurs et les actrices. La manipulation des images – tourner les pages d'un magazine, cliquer sur une vidéo, faire avance rapide pour accéder directement au moment le plus « chaud » – est toujours déjà une manipulation des corps : manipulation imaginaire du corps des acteurs et des actrices et manipulation effective de son propre corps.

D - Parcours numériques

Le passage au numérique implique un changement aussi bien dans les formats, du long-métrage à la vidéo de courte ou moyenne durée, que dans les technologies : le clavier remplace la télécommande, le moniteur remplace le téléviseur, le *streaming* remplace le DVD¹. Ces changements renforcent l'importance des pratiques de recherche, de navigation et d'intervention sur les contenus dans la production du plaisir à l'œuvre dans les usages de la pornographie.

1) La sérendipité

Les spécificités techniques du web reconfigurent l'expérience spectatorielle de la pornographie : la sérendipité, c'est-à-dire, « la découverte par hasard ou par sagacité de résultats qu'on ne cherchait pas² » est une des caractéristiques de l'expérience des pornographies numériques. L'organisation technique des sites proposant des contenus pornographiques s'inspire de dispositifs sexuels antérieurs. Kane Race montre par exemple comment le design des applications géolocalisées de drague gay pour smartphones (Grindr, Scruff, Hornet, etc.) s'inspire d'architectures préexistantes de la rencontre sexuelle anonyme entre hommes, comme la *backroom*³. On peut élargir le raisonnement de Kane Race et envisager les nouvelles possibilités de navigation sexuelle de *tag en tag** ouvertes par les *porn tubes* comme une transposition numérique de l'expérience de la flânerie de rayon en rayon dans les allées des sex-shops. La montée de l'excitation dans le processus de recherche de contenus pornographiques est d'ailleurs un événement corporel décrit par les spectateurs pour l'ensemble des médias pornographiques et bien avant l'arrivée d'internet. Voici par exemple la manière dont Bertrand (42 ans, hétérosexuel, petits boulots, blogueur porno) se rappelle de la première fois où il est entré dans un cinéma X, dans les années 1980 :

¹ Patterson Zabet, « Going On-Line: Consuming Pornography in the Digital Era », in Linda Williams (dir.), *Porn Studies*, Durham et Londres, Duke University Press, 2004, p. 104-123.

² Sandri Eva, « La sérendipité sur Internet : égarement documentaire ou recherche créatrice ? », *Cygne noir. Revue d'exploration sémiotique*, n° 1, 2013.

³ Race Kane, « Les technologies de drague dans la vie gay », *Poli - Politique de l'image*, n° 9, 2014, p. 50-61. Les sites internet dédiés à la rencontre hétérosexuelle « sérieuse » neutralisent cette dimension sexuelle et s'inspirent notamment de la pratique nord-américaine du *dating*, comme le montre Bergström Marie, « La loi du supermarché ? Sites de rencontres et représentations de l'amour », *Ethnologie française*, vol. 43, n° 3, 2013, p. 433-442.

Je crois que c'est comme pour les magazines : il y avait quelque chose de très excitant d'acheter, de prendre le ticket, de rentrer dans le cinéma porno. (Bertrand)

Qu'il s'agisse de feuilleter les pages d'un magazine, d'entrer dans la salle obscure d'une salle de cinéma, de parcourir les rayons d'un sex-shop ou de naviguer de vidéo en vidéo sur un ordinateur connecté à internet, la phase de recherche apparaît dans les récits des spectateurs comme tout aussi importante que la phase de visionnage dans la production du plaisir sexuel. Cette navigation aléatoire, orientée vers la curiosité et la stimulation sexuelle, concerne aussi bien les plateformes de visionnage de vidéos en *streaming*, les sites d'échange sexuel par webcam interposée, les sites de rencontre et les applications de drague géolocalisées¹. À l'instar d'autres technologies, comme le Minitel et ses ancêtres, dont le développement est passé par les services sexuels², l'ordinateur connecté à internet est un objet technique sexuellement connoté. « *Internet is for porn* », comme dit la chanson³, et nombreux sont ceux qui, comme Pierre (44 ans, hétérosexuel, cuisinier), voient avant tout dans la toile un espace d'opportunités sexuelles :

À partir du moment où j'ai internet, je me demande ce que je vais bien pouvoir faire avec cet outil. Et bon, ça commence bien évidemment par le cul hein [rit]. Alors je me mets à taper « sexe », « cochonne », « chatte », « sperme », « gang bang », etc. [...] Pour moi, internet, c'était 80 % de sites de cul, 10 % de sites d'information et de forums, et puis 10 % de Wikipédia sur un mot, sur des verbes, parce que j'aime bien ça aussi. Mais c'était quand même 80 % de cul hein [sourire] ! (Pierre)

Se connecter à un site pornographique et taper des mots-clés pour trouver le contenu le plus « chaud » possible est en soi-même une pratique érotique. La psychodynamique de ce plaisir d'anticipation est tantôt décrite comme un « manque » à « satisfaire » par la masturbation, comme la frustration de ne pas trouver « la » bonne vidéo, ou tout simplement comme une expérience plaisante qui se suffit à elle-même. Faire défiler les images et cliquer de lien en lien sont des pratiques qui procurent un plaisir visuel et tactile spécifique. Et l'intensité de la phase de recherche détermine – par l'attente, la curiosité et l'excitation qu'elle met en jeu – la qualité affective de l'expérience spectatorielle des vidéos. Le hasard est une dimension importante du processus de recherche sur les plateformes numériques, dont le fonctionnement

¹ Fred Pailler développe la thèse du continuum entre sites pornographiques et sites de rencontre : Pailler Fred, « Qu'est-ce qu'un site de rencontre ? », *Politiques des affects [en ligne]*, 2014.

² Jouët Josiane, Dakhlija Jamil et Poels Géraldine, « Le minitel rose : du flirt électronique... et plus, si affinités : Entretien avec Josiane Jouët », *Le Temps des médias*, vol. 19, n° 2, 2012, p. 221-228.

³ Il s'agit du titre d'une célèbre chanson écrite par Jeff Marx et Robert Lopez pour la comédie musicale *Avenue Q* (Broadway, New York, 2003). Un vidéoclip de cette chanson, réalisé avec des personnages du jeu en ligne *World of Warcraft*, a obtenu plus de huit millions de vues sur YouTube.

invite l'internaute à se laisser saisir par les contenus qu'il ou elle rencontre au fil de sa navigation :

Je cherche comme ça, au hasard. J'ai quelques profils favoris sur XTube. Et puis des fois, tel lien te renvoie vers tel lien, puis tu découvres un truc nouveau. Quand je trouve quelqu'un que j'aime bien sur Xtube, je m'abonne à son profil et, comme ça, je suis informé de ses nouvelles vidéos. (Gaëtan, 35 ans, gay, commerçant)

Surtout avec internet, tu n'as pas besoin de chercher quelque chose en particulier. Tu regardes. Tu cherches dans la page. Puis tu vois quelque chose qui t'attire. (Andrew, 28 ans, gay, chargé de communication)

Selon ce principe de recherche aléatoire, la navigation consiste à se laisser attirer par les formes et les couleurs de manière nonchalante.

2) L'individualisation du rythme

Le passage de la projection collective en salle de cinéma à la consommation en cabine de sex-shop et enfin au visionnage à domicile sur un téléviseur est un processus à travers lequel le spectateur ou la spectatrice est de plus en plus amené-e à intervenir sur le rythme du visionnage. Mathias (41 ans, hétérosexuel, projectionniste) se souvient des différentes possibilités ouvertes par les différents types de cabines individuelles en sex-shop, mettant en relief les qualités tactiles propres à chaque technologie pornographique :

Dans les sex-shops, l'expérience était extrêmement diverse en fait, selon les propositions. Le zapping, comme souvent à Paris, où tu mets deux euros, et tu as toutes les images que tu veux pour cinq minutes, après quoi il faut remettre une pièce. Mais ça pouvait aussi être une cassette VHS que tu visionnes en entier, avec ou sans télécommande. Mon rapport à moi change avec ça. (Mathias)

Le chapitrage des DVD et les formats courts du visionnage en *streaming* approfondissent les possibilités ouvertes par l'introduction de la télécommande et de la touche « avance rapide », encourageant encore davantage la fragmentation du visionnage des vidéos. Le passage de la VHS au DVD a signifié pour Pierre (44 ans, hétérosexuel, cuisinier) le passage du visionnage intégral au visionnage séquencé des films pornographiques :

Avec le DVD, tu fais avance rapide et tu arrives directement aux scènes de cul. À l'époque des cassettes, j'avais plutôt l'habitude de regarder le film de A à Z. Et puis une fois où j'avais vu le film, je me disais « ah tiens, cette scène me plaît bien » alors je revenais dessus. (Pierre)

L'individualisation du rythme de visionnage ouvre à de nouvelles pratiques d'intensification de l'expérience sensorielle. Sylvie (28 ans, bisexuelle, standardiste) parle d'un usage « plus rapide » et « plus ciblé » : elle peut sélectionner directement une scène qui lui convient pour se masturber sans avoir à visionner un film dans son ensemble. De la même manière, lorsqu'il « cherche un porno pour une branle de trois minutes », pour se « vider les couilles », Gaëtan

(35 ans, gay, commerçant) avance systématiquement le curseur des vidéos pour passer les « préliminaires » et accéder directement aux scènes de pénétration qui l’excitent le plus. Christophe (34 ans, hétérosexuel, biologiste) a pour habitude de lancer simultanément la lecture de plusieurs vidéos sur différents onglets de son navigateur web, afin de se « faire sa propre mixture » avec les scénarios, les corps, les gestes et les sons provenant de différentes vidéos. La possibilité de mixer, de zapper et de faire avance rapide est vécue de manière plus ambivalente par Mathias (41 ans, hétérosexuel, projectionniste), qui voit la liberté de parvenir directement aux séquences les plus intenses comme un effondrement de la « distance » qu’imposait auparavant le visionnage intégral sans télécommande et, de ce fait, comme une mise en danger d’une « [auto]discipline » spectatorielle consistant à faire durer le plaisir.

Le processus de navigation et la manipulation des objets techniques sont des pratiques de production de plaisir à part entière. Dans la continuité du minitel et du téléviseur, les outils numériques approfondissent le processus d’individualisation du visionnage de pornographie, ainsi que son encastrement dans les routines de la vie quotidienne.

E - L'imagination pornographique dans les routines de la vie quotidienne

Pendant et après le visionnage, les vidéos pornographiques font l'objet d'une re-scénarisation mentale de la part des spectateurs. Cette re-scénarisation puise dans la mémoire sexuelle incorporée du public. Susanna Paasonen propose la notion d'« archives somatiques » pour désigner « les accumulations d'expériences et les traces de mémoire corporelle qui permettent de combler l'écart entre les actes visionnés et écoutés d'une part et les actes vécus dans la chair d'autre part¹ ». Dans la lignée de cette conceptualisation, je me réfère à travers la notion de « mémoire sexuelle incorporée » à la dimension charnelle et pré-consciente des associations d'idées (lorsque tel scénario pornographique évoque telle autre situation sexuelle déjà vécue ou imaginée) en jeu dans la quête sensorielle d'intensité sexuelle, pendant et après l'instant t du visionnage de pornographie

1) L'imagination avant et pendant le visionnage

Lors d'une session de navigation, l'activation de l'imagination sexuelle de l'internaute s'enclenche avant même la lecture de la vidéo en *streaming*. Le visionnage est en effet souvent précédée d'une série d'opérations d'écriture (taper des mots-clés dans un moteur de recherche), de lecture (passer en revue une liste de titres, lire un synopsis en diagonale, cliquer sur un *tag*) et de visualisation (être happé·e par un geste ou une attitude lorsqu'on scrute une série de vignettes) qui sont aussi des pratiques d'imagination sexuelle. L'immersion sensorielle de l'internaute et le décodage des scénarios pornographiques – entendu comme la réponse donnée à la question « Qui fait quoi avec qui où et comment ? » – et est alors non seulement fonction des vidéos et de la textualité qui les entoure (titres, mots-clés, synopsis, commentaires, notations, etc.) mais également de la tension sexuelle qui s'est construite au cours de la navigation et des éléments de mémoire sexuelle incorporée que ce processus vient solliciter. Le scénario pornographique, tel qu'il est vu et ressenti par l'internaute, est toujours hybridé avec des scripts et des sensations qui préexistent au visionnage.

¹ Paasonen Susanna et Vörös Florian, « Affects et pornographies numériques. Entretien avec Susanna Paasonen », *op. cit.*, p. 85 ; voir également Paasonen Susanna, *Carnal Resonance: Affect and Online Pornography*, Cambridge, MIT Press, 2011, p. 202-204.

Si la ré-scénarisation du public peut être envisagée comme un trait commun à toutes les activités de réception de médias narratifs, celle-ci prend une tournure particulière face à un genre médiatique basé sur le principe de l'« incarnation excessive des stéréotypes¹ ». Le caractère exagéré et artificiel du stéréotype pornographique sollicite un travail de ré-imagination et de re-scriptage de la part du public. Sébastien (37 ans, gay, enseignant secondaire) attend par exemple d'une vidéo porno qu'elle campe des personnages et une ambiance suffisamment riches (« pas forcément une narration dans la scène, mais quand même quelque chose de construit ») pour lui permettre d'élaborer son propre fantasme.

2) La stabilisation de la relation entre « sujet » et « objet » du fantasme

Le visionnage est un processus de ré-imagination constante qui passe par des pratiques discursives. « Se dire que » ou « se mettre à la place de » sont des pratiques à la fois discursives et corporelles à travers lesquelles les publics s'affectent et intensifient la sensation des sons et des images. Voici par exemple la manière dont Pierre (44 ans, hétérosexuel, cuisinier, membre de forum porno) raconte la manière dont il investit corporellement les scénarios pornographiques (« se mettre à la place de ») en les ré-imaginant (« se dire que »)

Dans le porno, y a deux choses. Soit tu te mets à la place de l'acteur et tu te dis « Putain, je me la tringle ! » [...] Soit tu te mets en dehors du truc en te disant « Putain, il est en train de baiser ma copine » ou « Il baise ma femme » ou « Il baise ma sœur ». Tout ce que le fantasme peut t'apporter finalement. Par exemple, il y a des vidéos où il y a des vieux, qui peuvent avoir une soixantaine d'années, un peu ventripotents, bedonnants, mais qui bandent plutôt bien. Ça, ça peut m'exciter. Évidemment, je ne suis pas à leur place. J'ai 44 ans. Un peu bedonnant, c'est vrai [sourit]. Mais je ne m'imagine pas à la place du mec. Par contre je vais me dire – alors c'est du fantasme hein bien sûr – mais des trucs comme « Ah putain, ma femme est en train de se faire tringler ». (Pierre)

En se racontant des histoires, Pierre ajoute des couches de signification au scénario initial. Ces pratiques discursives de réécriture du scénario sont orientées vers l'intensification sensorielle. Dans le récit de Pierre, cette intensification passe d'abord par le renforcement de la perversion de la vidéo, c'est-à-dire de son déplacement imaginaire vers les marges culturelles et psychiques² où se trouve relégué le « mauvais » sexe (adultère, inceste, avec des « vieux » et des « gros »). Il est ensuite remarquable que le récit de Pierre reconduise

¹ Paasonen Susanna, *Carnal Resonance*, op. cit., p. 187. Pour une réévaluation critique de la notion de stéréotype, voir également Kunert Stéphanie, *Publicité, genre et stéréotypes*, Fontenay-Le-Comte, Lussaud, 2014.

² Pour une analyse de cette rhétorique pornographique de la « perversité », voir Kipnis Laura, « Comment se saisir de la pornographie ? », in Florian Vörös (dir.), *Cultures pornographiques. Anthologie des porn studies*, Paris, Éditions Amsterdam, 2015, p. 32.

scrupuleusement l'alignement du sexe, du genre et du rôle sexuel de ces vidéos pornographiques. La pratique discursive qui consiste à « se dire » ou « se raconter des choses » pendant le visionnage fonctionne en effet non seulement comme une pratique d'intensification (se rapprocher un peu plus des corps des acteurs et des actrices) mais aussi comme une pratique de stabilisation – fixer le rapport entre le sujet masculin et l'objet féminin du fantasme – de la dynamique genrée à l'œuvre dans le visionnage de la vidéo.

Les histoires que les publics se racontent à eux-mêmes à partir des scénarios pornographiques sont des opérations de façonnement réflexif de la relation entre sujet (attiré) et objet (attirant). Les connexions matérielles ne sont jamais entièrement prévisibles et la construction de sens est toujours en retard d'un temps sur les mouvements de la matière¹. Si la réflexivité, comme forme de stabilisation discursive du rapport entre son propre corps et le corps des autres, oriente et conditionne la sensation, l'affect, en tant qu'événement corporel préconscient, n'y est jamais complètement réductible. À l'instar du rêve chez Freud², les expériences spectatoriennes sont « surdéterminées » au sens où elles se prêtent à une multiplicité d'interprétations, et échappent toujours en partie au contrôle réflexif conscient. Si la navigation pornographique est organisée, comme nous le verrons lors des chapitres 10 et 11, par des logiques hétéro- et homonormatives, cette pratique n'en reste pas moins une succession désordonnée et jamais complètement prévisible de sensations. La relation entre le « sujet » et « l'objet » du désir – pour reprendre les termes de la discussion psychanalytique – n'est donc jamais déterminée une fois pour toutes. L'expérience spectatorielle de la pornographie est toujours, potentiellement, un *événement* transformateur ou déstabilisateur.

3) L'imagination après le visionnage

L'imagination pornographique perdure au-delà de l'instant *t* du visionnage. Ce qui reste d'une vidéo pornographique dans les « archives somatiques » et dans les « scripts intrapsychiques » du public est moins le scénario dans son ensemble que des fragments audiovisuels et des traces sensorielles. Ces fragments et ces traces viennent s'hybrider à la mémoire sexuelle incorporée du public. Ils se trouvent ainsi pris dans le flot chaotique d'imagination et de sensation sexuelles de la vie quotidienne. Wayne (30 ans, étudiant, FtM) mobilise

¹ Paasonen Susanna, *Carnal Resonance*, op. cit., p. 189.

² Laplanche Jean et Pontalis Jean-Bernard, *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, PUF, 2007, p. 468.

l'expression « se faire des films » pour formuler cet enchevêtrement entre « le porno » et « le porno-que-tu-te-fais-dans-ta-tête » :

*« Ça m'arrive des fois de penser à trois scénarios en même temps pendant que je regarde un film. Donc je suis pas forcément dans le film. [...] Je crois aussi que le porno c'est souvent une base pour, moi, me faire des films. [...] Pour moi, le porno, ça n'englobe pas que les films en fait, ça englobe aussi les films que je tu te fais toi, le porno-que-tu-te-fais-dans-ta-tête. »
(Wayne)*

L'enchevêtrement des fantasmes pornographiques et fantasmes masturbatoires implique que les premiers puissent être pensés sur le modèle des seconds, et inversement. Imaginer un scénario pour se masturber, revient souvent, comme l'indiquent Matteo (30 ans, gay, enseignant dans le supérieur) et Pierre (44 ans, hétérosexuel, cuisinier), à reprendre les ressorts narratifs et les codes audiovisuels de la pornographie en termes de construction des personnages et des situations, ainsi qu'en termes de monstration du plaisir :

Il y a l'imagination aussi, donc si j'ai pas envie de regarder un porno, je peux très bien penser à une scène par moi-même... et ça marche très bien [rit]. (Matteo)

T'as une bite à l'état normal et puis, tout d'un coup, tu vas avoir une excitation, tu vas te dire « Ah putain, j'ai envie... ». On est comme les femmes hein, ça chauffe au bas du ventre, ça te prend, et t'as envie de te branler, alors tu sors ta queue. Ça m'est arrivé d'avoir une très forte envie de me branler – sans situation, sans contexte – au boulot. C'est très rare, parce qu'en restauration c'est très difficile de se branler [rires] ! Et donc ça m'est arrivé – avant que les clients arrivent bien sûr – d'aller me branler dans les chiottes, à la va-vite : tu penses à un truc, tu penses à une ex, tu penses à une scène, et tu te branles en vitesse. (Pierre)

Les scripts intrapsychiques reprennent, en les hybridant avec d'autres représentations culturelles et expériences sociales, les codes de représentation pornographique de la réalité.

Les routines de la vie quotidienne entrelacent scénarios pornographiques et scripts intrapsychiques. D'un côté, les vidéos pornographiques sollicitent la mémoire sexuelle incorporée par les publics au cours de leur trajectoire sociale. De l'autre, les vidéos pornographiques fournissent, parmi d'autres sources d'inspiration, la matière des fantasmes de la vie de tous les jours et de toutes les nuits. Les sensations auxquelles ces scripts renvoient ne sont jamais entièrement stabilisées, de sorte que le rapport à la pornographie tend toujours vers l'ambivalence et plurivocité.

Conclusion : la fabrique sensorielle du genre

La navigation pornographique est un processus de génération de sensations avant d'être un processus de décodage de significations. Les pratiques d'appropriation de la pornographie, qu'elles soient discursives (« taper un mot-clé », « cliquer sur un tag », « se faire des films ») ou non-discursives (« frotter », « pénétrer », « caresser », « plugger », « goder », « haleter ») sont premièrement des pratiques matérielles, orientées vers l'intensification et la régulation sexuelle du corps.

Les propositions idéologiques enregistrées au cours cette enquête – par exemple relatives au caractère « vrai » et « naturel » des féminités et des masculinités qui sont visionnés, écoutées et manipulées – sont d'abord formulées par les spectateurs parce qu'elles produisent des effets corporels plaisants. Un « bon porno », c'est d'abord un porno qui fait de l'effet. Ces effets corporels sont un aspect tout aussi central que fuyant dans les récits des spectateurs enquêtés : ils sont difficiles à saisir par le langage. C'est que les mots ont leur propre épaisseur matérielle : échouant à représenter le plaisir, ils viennent l'intensifier, le réguler et le circonscrire.

La construction du genre à l'œuvre dans la réception de pornographie en ligne intervient avant tout dans la relation que les internautes entretiennent avec leur propre corps. Les performances corporelles du public et les vibrations qui traversent leur corps sont des lieux de production du genre : en tant que pratiques matérielles qui ré-agencent l'énergie et la matière corporelles, et en tant que pratiques signifiantes codées comme « masculines » ou « féminines ». La majorité des hommes cisgenres interviewés décrivent leur attitude spectatorielle face à la pornographie comme une sexualité « directe » et « immédiate », essentiellement masculine, et racontent leurs pratiques autosexuelles à travers le récit, conventionnellement masculin, de l'extériorisation du désir. Des récits alternatifs rendent toutefois compte de pratiques de manipulation des images et de manipulation du corps au-delà de ce répertoire étroit d'expression de la masculinité. Les chapitres 10 et 11 poursuivent ce questionnement sur l'engendrement du corps en resituant la navigation pornographique par rapport à l'ensemble des pratiques de la masculinité dans lesquelles les internautes sont par ailleurs investis.

Chapitre 9. La valeur des émotions pornographiques

« Si la culture est organisée hiérarchiquement, alors la pornographie se situe, par analogie, sur l'échelon le plus bas de la structure sociale¹ », Laura Kipnis.

Si l'ensemble du public de la pornographie tend à s'accorder sur une même définition de base du « bon porno » comme ce qui « émoustille », « excite », « fait bander » ou « fait mouiller la culotte », tous les publics ne s'accordent pas sur la valeur des images et des pratiques pornographiques. Comment rendre compte de la pluralité des valeurs accordées aux images et aux pratiques pornographiques ?

La démarche de ce chapitre est de saisir la valeur des pratiques pornographiques à partir de l'intensité et de la qualité des sensations qui les traversent et des émotions qui les organisent. La sociologie française des pratiques culturelles, qui s'est notamment construite autour de la théorie de la légitimité culturelle élaborée par Pierre Bourdieu dans les années 1970², a récemment été transformée par d'importants débats relatifs au renouvellement – par l'analyse des dissonances culturelles intra-individuelles³ – ou au dépassement – par l'analyse de l'hétérogénéisation des ordres de légitimité culturelle⁴ et de l'émergence de « cultures postlégitimes⁵ » – de ce cadre d'analyse fondateur. Ces nouveaux outils théoriques permettent de nuancer l'affirmation de la sociologue états-unienne Laura Kipnis selon laquelle la pornographie serait en bas d'une échelle de valeur préétablie, sanctionnée par une institution sociale toute-puissante. Certes, la pornographie, en ce qu'elle « offense les convenances corporelles et sexuelles qui soutiennent les distinctions de classe : les bonnes manières, la pudeur, la dignité, l'effacement des instincts corporels et leur sublimation en un comportement policé⁶ » est, depuis son invention au XIX^e siècle (voir

¹ Kipnis Laura, « Comment se saisir de la pornographie ? », trad. par Clémence Garrot, in Florian Vörös (dir.), *Cultures pornographiques. Anthologie des porn studies*, Paris, Éditions Amsterdam, 2015, p. 40.

² Bourdieu Pierre, *La Distinction. Critique sociale du jugement*, Paris, Minuit, 1979.

³ Lahire Bernard, *La Culture des individus. Dissonances culturelles et distinctions de soi*, Paris, La Découverte, 2004.

⁴ Glévarec Hervé, *La Culture à l'ère de la diversité. Essai critique trente ans après La Distinction*, La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube, 2013.

⁵ Maigret Éric, « Bande dessinée et postlégitimité », in Éric Maigret, Matteo Stefanelli (dir.), *La Bande dessinée. Une médiaculture*, Paris, Armand Colin-INA, 2012, p. 130-148.

⁶ Kipnis Laura, « Comment se saisir de la pornographie ? », *op. cit.*, p. 39.

chapitre 1), considérée par les élites culturelles comme le « nadir de la culture¹ ». Toutefois, ces discours ne nous informent que très indirectement sur la valeur prise par la pornographie dans les usages ordinaires et les routines de la vie quotidienne. L'analyse qui suit n'indexe pas *a priori* les différents modes de valorisation des émotions pornographiques sur des positions prédéfinies dans les rapports de classe. Il s'agit plutôt de décrire comment différents modes d'appropriation de la pornographie – plus ou moins intenses et plus ou moins heureux – mettent différemment en jeu le statut social des pratiquants.

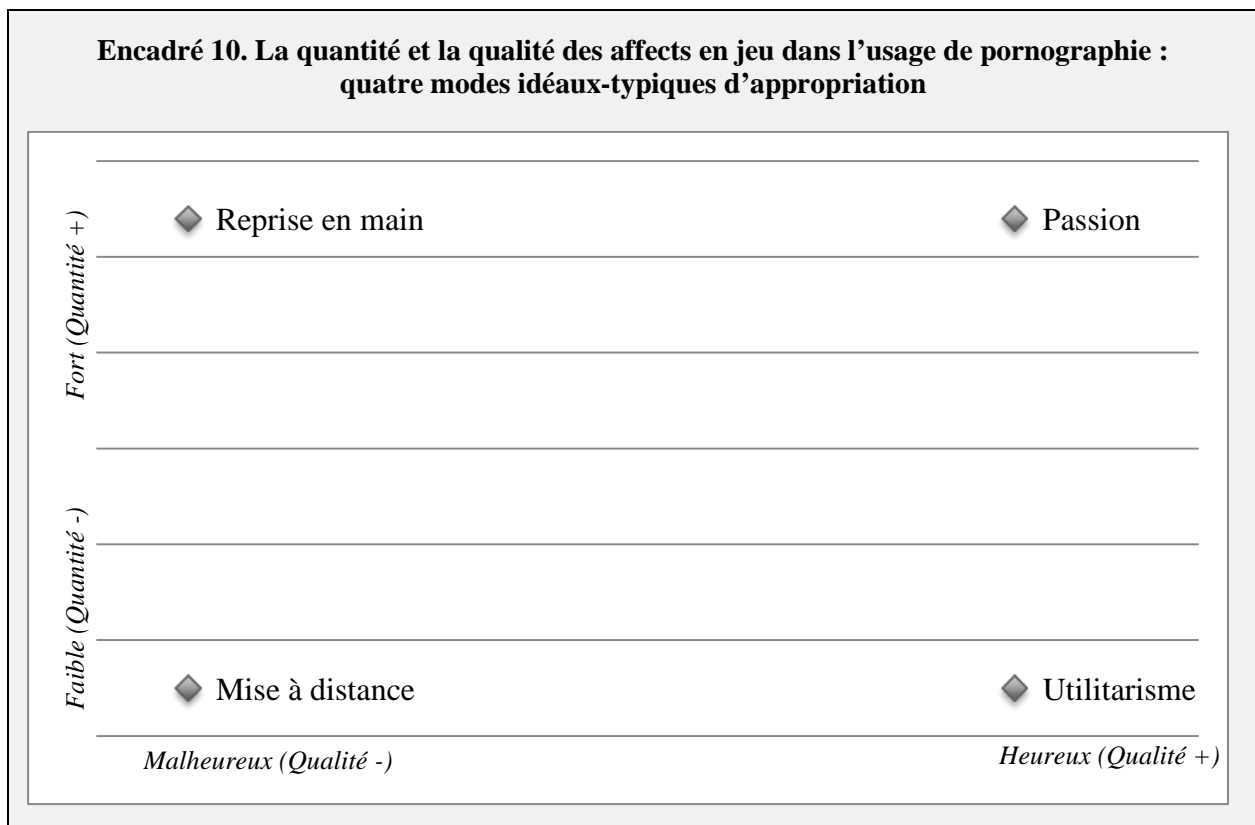
La conceptualisation des affects menée au sein des *cultural studies* peut contribuer au renouvellement de l'étude de la valeur des objets et des pratiques culturelles. Pour penser la spécificité de la « sensibilité fan » par rapport aux autres formes d'appropriation de la culture populaire, Lawrence Grossberg propose une théorie des « sensibilités culturelles » à même de « prendre au sérieux les différences entre les différentes fractions des publics de la culture populaire² ». Par « sensibilité », il entend une « forme d'investissement » ou un « mode opératoire » qui définit le rayon d'action d'une pratique culturelle dans un contexte socioculturel donné et dessine ainsi un éventail de relations possibles entre un objet culturel et les publics qui insèrent cet objet dans leurs routines quotidiennes. En partant de l'hypothèse selon laquelle la quête de plaisir est une dynamique commune à l'ensemble des formes d'appropriation des objets de la culture populaire, Grossberg distingue différentes « sensibilités », qui renvoient chacune à une manière différente d'investir et de façonner ce plaisir et qui ont chacune une dimension qualitative et une dimension quantitative. D'un point de vue quantitatif, les sensibilités diffèrent selon la quantité d'affect, c'est-à-dire l'intensité d'énergie, qui est investie dans une certaine expérience, pratique, identité ou système de signification. D'un point de vue qualitatif, ces sensibilités se différencient les unes des autres selon l'orientation et la signification qui est donnée à cette énergie.

En m'inspirant du cadre théorique établi par Lawrence Grossberg, je cartographie la diversité des formes de l'appropriation ordinaire de la pornographie, en les distribuant sur deux axes orthogonaux. L'axe vertical du tableau présenté dans l'encadré 10 représente l'ampleur quantitative prise par la pornographie dans les rythmes de la vie quotidienne. L'axe horizontal du tableau différencie quant à lui les qualifications positives (plaisir, joie et

¹ *Ibid.*, p. 40.

² Grossberg Lawrence, « Is there a Fan in the House? The Affective Sensibility of Fandom », in Lisa A. Lewis (dir.), *The Adoring Audience: Fan Cultures and Popular Media*, Londres et New York, Routledge, 1992, p. 53 (ma traduction).

enthousiasme) et négatives (dégoût, honte et lassitude) des intensités en jeu dans les pratiques pornographiques. Ce plan orthogonal construit quatre positions idéal-typiques. L'utilitarisme est un usage faible et heureux des images : le spectateur envisage la pornographie comme une source de sensations agréables. La mise à distance est un usage faible et malheureux : la consommation de pornographie doit être dissimulée car elle est perçue comme dévalorisante. La reprise en main est un usage fort et malheureux : il est traversé par la volonté de réduire le temps passé à la navigation sexuelle en ligne. La passion est enfin un usage fort et heureux : le plaisir de visionner se fond dans un enthousiasme pour un genre cinématographique ou pour un ensemble d'expressions subculturelles.



A - L'utilitarisme, ou le bonheur simple de la pornographie

Dans le cadre du mode utilitariste, l'usage de pornographie est vécu comme un bonheur simple, fonctionnel et sans prétention. La navigation sexuelle et le visionnage de pornographie sont envisagés comme des moyens sûrs de parvenir à une satisfaction immédiate. La pornographie est un instrument utile, qui satisfait des « envies » et des « besoins », mais qui n'a aucun intérêt au-delà de la fonction d'excitation, de décompression ou d'hygiène qu'il remplit dans le cadre d'un espace-temps restreint.

1) Une esthétique agréable pour un moment confortable

La valorisation esthétique de la vidéo se fait ici à travers les termes « plaisant », « agréable » et « confortable ».

Chez les spectateurs qui, comme Antoine (35 ans, gay, magasinier) préfèrent la pornographie professionnelle à la pornographie amateur, cela passe par l'opposition entre les « belles images », « confortables », « impeccables », « agréables », « bien cadrées » et « avec des couleurs intenses », produites par les grands studios de porno gay états-unien, et le côté « pénible » des images pixélisées tournées avec une webcam, « qui finissent par donner mal à la tête et aux yeux ». Cette esthétique « agréable » est pour Antoine la garantie de passer un bon moment lorsqu'il visionne, « une fois de temps en temps », le soir, sur le canapé de son salon, seul ou avec son conjoint, un DVD pornographique qu'il a emprunté au travail (il travaille pour une entreprise de vente d'objets sexuels par correspondance). Inversement, chez les spectateurs qui, comme Gaëtan (35 ans, gay, commerçant) préfèrent l'esthétique amateur à l'esthétique professionnelle, le qualificatif « agréable » est appliqué aux corps représentés (« c'est juste une question de mecs qui sont jolis ou pas, excitants ou pas ») plutôt qu'aux travail de production des images (« La prise de vue, la lumière, le cadrage, je dois avouer que ça m'importe peu »). Dans les deux cas, le qualificatif « agréable » désigne simultanément l'esthétique de la vidéo et l'espace-temps que la pratique de visionnage permet de générer.

Ce qualificatif vient également circonscrire le champ d'action de la pornographie, qui n'a de la valeur que dans le périmètre restreint de cette pratique de divertissement individuel ou conjugal. Ainsi Antoine ne comprend pas les débats politiques autour du port du préservatif dans le porno gay (« On n'a pas à débattre de ce genre de choses sur la voie publique ») et Gaëtan s'étonne quand je lui demande s'il lui arrive de discuter de

pornographie autour de lui (« Non, je n'en discute pas, c'est vraiment réservé à mon plaisir solitaire de trois minutes par jour »).

Le mode utilitariste opère une disjonction entre les goûts relatifs aux vidéos pornographiques en ligne et les goûts relatifs au cinéma d'auteur. Tom (29 ans, lesbienne, petits boulots) ne « peu[t] pas les mettre au même niveau parce qu'ils ne [lui] servent pas à la même chose » : « les pornos, qu'ils soient gays ou hétéros [elle] n'en [a] jamais vu en entier » et ne « fai[t] pas trop gaffe à ce qu'il y a autour » dans la mesure où elle « les regarde avant tout pour [se] branler ». Cette différence de goût est donc liée à une différence de fonction dans la vie quotidienne. Giovanna (24 ans, lesbienne, étudiante) visionne notamment des vidéos pornos les jours où elle étudie chez elle, dans le but de « décompresser ». Si elle est par ailleurs passionnée de l'esthétique kitsch de Pedro Almodovar, elle cherche dans le porno une stimulation sexuelle rapide, qu'elle obtient à travers un style réaliste.

J'aime bien qu'on oublie la caméra. C'est marrant d'ailleurs parce que dans les autres genres de fiction, que ce soit le cinéma ou les séries, je suis pas fan du côté réalisme. Parce que quand je vais voir une fiction, je préfère ne pas voir une fiction qui fait semblant de raconter la réalité. Mais pour moi le genre porno et les autres genres de fiction, c'est pas du tout pareil. Dans le porno y a un truc beaucoup plus direct. Enfin j'ai envie d'être excitée tout de suite, maintenant. Je ne regarde pas le film pour en parler après ou pour que... Enfin en même temps d'une comédie j'attends qu'elle me fasse rire et d'un drame j'attends qu'il m'émeuve et qui me fasse pleurer. Mais en tout cas pour l'excitation, je préfère le réalisme. Les trucs kitsch par exemple j'adore, je passe vraiment un bon moment à regarder ça, mais ça m'excite beaucoup moins. (Giovanna)

La valorisation de la pornographie comme « agréable » et « confortable » ne prend sens qu'à l'intérieur de l'espace-temps de la sexualité récréative domestique, par rapport à la fonction somatique des sons, des images et de leur manipulation.

2) Abondance, flânerie et sensibilité consumériste

Dans le mode utilitariste, le plaisir dérive de l'activité même de naviguer, davantage que des vidéos prises dans leur unicité et leur intégralité.

À l'ère numérique, le mode utilitariste se base sur les pratiques du clic, du passage en revue [*scroll*], du balayage d'écran [*swipe*], de l'avance rapide et de l'activité multitâche. À l'instar du feuilletage de magazines et du zapping télévisé, la production de plaisir dérive ici du sentiment d'abondance, du défilement des images et de la manipulation de l'objet technique. Depuis qu'il a découvert le porno sur internet à la fin des années 2000, Michel (43 ans, bisexuel, cadre administratif) n'achète plus de DVD car il trouve que c'est « cher payé » pour un « produit de consommation courante » dont il fait un « usage unique ». Michel

visionne rarement des vidéos en entier et manipule allègrement la souris pour parvenir directement à leur paroxysme, « histoire d'arriver rapidement à la conclusion finale du truc », sans perte de temps. Le rapport à la pornographie est ici le rapport à un flux d'images constamment réapprovisionné dans lequel l'internaute va chercher des fragments qu'il mélange pour parvenir le plus vite possible à l'état d'excitation recherché. La pornographie étant envisagée dans sa fonction de relaxation rapide, sa consommation est prise dans une logique de rationalisation temporelle et d'efficacité somatique : « Tout l'intérêt de cette pléthore d'offre sur internet, c'est que tu peux zapper très vite et c'est sans cesse renouvelé » (Michel).

Le plaisir de naviguer est lié à la sensation d'abondance. Le passage de la rareté à l'abondance est un thème qui structure le récit des publics ayant découvert la pornographie à travers des magazines, les cassettes VHS ou l'internet bas débit, avant la massification de l'internet haut débit et le développement des plateformes de visionnage gratuit en *streaming* (ou *porn tubes*) dans la deuxième moitié des années 2000. Les sentiments d'abondance et de fluidité conférés par la navigation sur ces sites web depuis un ordinateur connecté à l'internet haut débit contrastent avec la frustration liée à la lenteur et à la basse résolution des images pornographiques gratuites des débuts d'internet. Un souvenir souvent partagé par les enquêtés est celui des photographies pixélisées qui s'affichent lentement sur un écran d'ordinateur connecté à un modem 56k. Au début de cette enquête, au printemps 2008, alors que les plateformes de visionnage gratuit en ligne n'étaient pas encore connues du grand public, plusieurs spectateurs faisaient encore état de ce type de frustration. Lors d'un entretien réalisé en mai 2008, Michel d'un côté affirme qu'il en a « tellement vu » et en a « tellement à disposition » qu'il ne se rappelle pas de toutes et, de l'autre, utilise la métaphore du fardeau de marchandise des bateaux de fret (« tu tombes sur tout une palanquée de sites commerciaux, mais tu finis toujours par trouver un ou deux liens non-commerciaux et, de là tu rebondis ») pour faire sens du caractère fastidieux de la navigation. Par contraste, l'abondance, la gratuité et la connexion haut débit des années 2010 sont racontées avec enthousiasme comme une expérience de la fluidité, de la rapidité et la légèreté¹.

« Aujourd'hui, c'est beaucoup plus facile, en quelques minutes on peut avoir accès à des milliers d'images, des dizaines et des centaines de vidéos, etc. » (Didier, 45 ans, technicien, gay, entretien réalisé en janvier 2011)

¹ Ce récit qui va de la rareté à l'abondance prend un sens spécifique pour les publics gays ayant fait leur entrée dans l'autosexualité avant la massification de l'internet haut débit, à une époque où les représentations explicites de l'homosexualité masculine étaient plus difficiles d'accès, notamment en dehors des grandes villes.

« Tu en as plein. Tu as le film en entier, gratuit. Tu as tout ce que tu veux ! » (Mathias, 41 ans, projectionniste, entretien réalisé en septembre 2012)

La navigation de *tags en tags** sur les plateformes de visionnage en *streaming* participe d'un rapport indifférencié à la singularité des vidéos : le flux des nouveautés prend le pas sur la spécificité des propriétés expérientielles de chacune. Le plaisir de la « nouveauté » coexiste toutefois aussi avec la lassitude liée à l'impression de « revoir toujours la même chose » (Nicolas, 29, hétérosexuel, ingénieur).

C'est l'effet pervers de l'hyperconsommation. Il y a trop d'offre en fait. Ce qui fait que l'on finit par consommer beaucoup sans vraiment regarder. (Michel, 43 ans, bisexuel, cadre commercial)

Par contraste avec la « sensibilité fan », dont l'énergie se déploie sur la singularité d'un objet culte, Lawrence Grossberg propose la notion de « sensibilité consumériste » pour « décrire la situation dans laquelle l'activité même de consommer devient plus importante, plus plaisante, plus déterminante en tant que lieu de la relation culturelle, que l'objet consommé lui-même¹ ». Le mode utilitariste peut en ce sens être décrit comme « consumériste » au sens spécifique (et non dépréciatif) où il s'agit d'une forme d'appropriation où le plaisir dérive davantage d'un parcours médiatique que de l'attachement à un contenu particulier. Cette nonchalance rappelle l'« usage faible des images² » et l'attention « flottante³ » décrite par Richard Hoggart à propos du rapport aux objets de la culture populaire des lecteurs de la classe ouvrière. Le mode utilitariste se rapproche aussi de la figure du flâneur, telle qu'elle émerge au XIX^e siècle pour désigner une nouvelle forme de rapport sensible à l'espace public marchand⁴. Il est d'ailleurs important de rappeler que, si cette figure est initialement caractérisée par le culte béat de la modernité et l'absence de toute préoccupation éthique et politique, le flâneur est aussi devenu, sous la plume de Charles Baudelaire et de Walter

¹ Grossberg Lawrence, « Is there a Fan in the House? The Affective Sensibility of Fandom », *op. cit.*, p. 56.

² Passeron Jean-Claude, « L'usage faible des images. Enquêtes sur la réception de la peinture », in *Le Raisonnement sociologique*, Paris, Albin Michel, 2006, p. 399-442.

³ Hoggart Richard, *La Culture du pauvre. Étude sur le style de vie des classes populaires en Angleterre*, Paris, Minuit, 1970, p. 399-442.

⁴ Kane Race compare l'expérience des applications de drague géolocalisées avec celle des galeries commerciales. De la même manière que l'investissement de la singularité des vidéos est ici faible, ce sociologue australien décrit le type de relations « sans engagement » que ce dispositif technique favorise. Race Kane, « Les technologies de drague dans la vie gay », *Poli - Politique de l'image*, n° 9, 2014, p. 50-61.

Benjamin¹, un spectateur de la modernité capitaliste dont la distraction et l'ennui dissimulent un état de vigilance critique².

Cette sensibilité consumériste par laquelle « tu prends, tu te gaves, tu t'en mets plein les poches », « comme si les supermarchés étaient gratuits » (Pierre, 44 ans, hétérosexuel, membre d'un forum de fans) est ce contre quoi se définit le discernement esthétique et éthique du passionné qui voue un culte à la singularité des œuvres pornographiques. Le mode utilitariste est également critiqué, sur le registre de la mise à distance, par les spectateurs dont le statut social dépend du capital culturel. Andrew (28 ans, gay, chargé de communication) raconte ainsi ses pratiques quotidiennes de navigation sur des blogs de porno gay avec détachement (ce sont des « consommables » qui, « comme le Coca-Cola », sont devenus indispensables alors que l'on pourrait très bien s'en passer) voire avec mépris (« il y a un truc de consommateur de base dans cette attitude qui est vraiment navrant »). Toutefois, lorsqu'il est présenté positivement, le mode utilitariste présente la navigation pornographique comme une quête de plaisir qui se suffit à elle-même, sans comparaison dépréciative.

3) Substitut ou complément³ ? La pornographie comme soin

Dans le mode utilitariste, la pornographie est utilisée pour parvenir rapidement et efficacement à un état corporel agréable. Bien qu'ils comptent dans la production du plaisir, les contenus sont présentés comme interchangeable, dans la mesure où ils procurent un effet de détente et d'évasion. Cette instrumentalisation des images pornographiques passe par le recours à des comparaisons avec la drogue, l'alcool, la nourriture et les médicaments.

Contrairement aux discours scientifiques sur « l'addiction à la pornographie », où le recours à la métaphore de la drogue est strictement péjoratif, les métaphores psychotropes sont souvent utilisées par les spectateurs de manière positive. Pour me faire comprendre la manière dont il conçoit la pornographie comme un « plaisir solitaire » et un « moment de loisir et de détente », Nicolas (29 ans, hétérosexuel, ingénieur) précise ainsi : « de la même manière que tu vas te payer une bonne bouteille de vin ou que tu vas te fumer un bon joint ».

¹ Benjamin Walter, *Charles Baudelaire*, Paris, Payot, 1979.

² Simay Philippe, *Walter Benjamin, d'une ville à l'autre. Capitales de la modernité*, Paris, Édition de l'Éclat, 2005.

³ Ces deux types d'usage de la pornographie sont également comparés par Giami Alain, de Colomby Patrick et groupe ACSF, « La vie sexuelle des amateurs de pornographie », *Sexologies. Revue européenne de sexologie médicale*, vol. 6, n° 22, 1997, p. 40-47.

Le mode utilitariste se colore de tristesse lorsque la pornographie est présentée comme un « palliatif » et un « substitut ». Divorcé depuis un an, actuellement célibataire et dans une situation de transition de l'hétérosexualité vers les mondes bisexuels et gays, Michel (43 ans, cadre administratif) parle de la pornographie comme d'un « substitut » en temps de « désert sentimental ». Le statut de consommateur de pornographie est alors envisagé comme provisoire. Si Michel prend plaisir dans cette activité, il imagine toutefois l'abandonner lorsqu'il trouvera « son compte dans une relation avec quelqu'un ». Marc (47 ans, bisexuel, célibataire, ingénieur) évoque sur un même ton « un petit plaisir solitaire en période de disette ». Actuellement dans une situation de précarité économique et connaissant des difficultés à nouer des relations sentimentales avec d'autres hommes gays, Frédéric (28 ans, architecte) convoque l'imaginaire de l'antidépresseur en parlant d'un « palliatif à des souffrances ». Julien (28 ans, hétérosexuel, chef de produit touristique) se rappelle « des moments de passage à vide où [il] en regardai[t] beaucoup ». Plus que strictement sexuelle, la pornographie est ici une « nourriture émotionnelle par procuration [*vicarious emotional nurturance*¹] » dans des situations de solitude où il faut prendre soin de soi.

La pornographie peut ensuite être présentée comme un « complément » qui aide à réguler sa sexualité. Gaëtan (35 ans, gay, en couple exclusif, commercial) envisage avant tout la pornographie comme un régulateur de ses « blocages » et « déblocages » sexuels. Il en visionne au moins une fois par jour, parfois trois à quatre fois par jour, parfois moins. Les pics de consommation peuvent être liés au fait qu'il n'a « pas baisé avec son copain depuis longtemps » ou, au contraire, qu'il « vien[t] de rebaiser avec lui ». Au-delà de ces variations, il attache une importance au fait de se « vider au moins une fois par jour ». Ces sessions sont expéditives et orientées vers une satisfaction rapide. Gaëtan affiche une absence d'intérêt pour les images en tant que telles : « c'est un fantasme, comme ça, qui dure trois minutes » et « trois secondes après, on n'y pense plus ». Ressentant comme Gaëtan des besoins sexuels supérieurs à ceux de son partenaire, Pascal (46 ans, gay, en couple exclusif, cadre commercial) en regarde « minimum deux fois par jour » afin de « ne pas aller voir ailleurs ». Il présente le visionnage de pornographie comme une « béquille » qui vient en « plus », en « complément » voire parfois en « remplacement » de la sexualité conjugale et qui lui permet de maintenir un équilibre sexuel. Pascal se rappelle inversement qu'à l'époque où il avait

¹ Radway Janice, *Reading the Romance: Women, Patriarchy and Popular Literature*, 2^e édition, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1991, p. 113.

« une sexualité pleine, entière et épanouie », « [il] ne regardai[t] quasiment pas de films de cul ».

Le mode utilitariste, lorsqu'il fait référence à un parcours numérique orienté vers l'intensification du plaisir, peu attentif à la singularité des images, est un trait commun à l'ensemble des usages de la pornographie inscrits dans les routines masturbatoires de la vie quotidienne. Ici, la pornographie tire sa valeur de sa fonction de divertissement, de relaxation, de décompression et de soin du corps. Si ce mode n'envisage pas, à la différence du mode de la passion, de continuité entre la pornographie et la culture institutionnelle, il ne hiérarchise pas nécessairement ces activités. Ce mode peut ainsi être qualifié de pragmatique, dans la mesure où il se contente d'attribuer différentes fonctions à différentes pratiques. L'usage utilitariste de la pornographie s'associe souvent, mais pas nécessairement, à la revendication d'un rapport « sans prise de tête » aux représentations et aux relations sexuelles, qui refuse toute forme d'intellectualisation et de politisation.

B - La mise à distance, ou comment ne pas se laisser salir

Là où le mode utilitariste se contente de disjoindre les pratiques pornographiques et les pratiques culturelles institutionnelles¹, le mode de la mise à distance instaure une hiérarchie entre ces deux séries de pratiques : la pornographie est un divertissement « vulgaire » qu'il s'agit de dissimuler. Ce mode d'appropriation dévalue la pornographie en raison de ses supposés manques par rapport à des genres cinématographiques plus légitimes². Ce mode opère notamment dans les propos des participants qui ont été recrutés à travers les annonces B (mentionnant « l'homosexualité à l'écran ») et C (mentionnant « l'amour et la sexualité à l'écran »), qui ne considèrent pas la pornographie comme un centre d'intérêt ou une passion, et dont le statut social dépend pour partie significative de leur comportement culturel.

1) Une pratique insignifiante

La pornographie est ici considérée comme une pratique insignifiante, qui ne dit rien des « véritables » goûts culturels des spectateurs. Lorsque je demande à Adrien (29 ans, hétérosexuel, artiste plasticien, dispositif C) son opinion concernant les débats autour des « effets de la pornographie », il me répond qu'il n'a « pas l'impression d'avoir une consommation de porno » à proprement parler, « ou alors vraiment une consommation de base ». Étant donné qu'il en visionne « uniquement pour [se] branler » et qu'il n'a pas de « recherche de goût » ni de « curiosité », il ne se sent pas personnellement concerné par la question. Ce genre de mise à distance des « consommateurs » intervient également en réaction à la consigne de départ des entretiens réalisés avec le guide d'entretien B³. L'entretien devient alors une scène où l'on rend compte d'un comportement culturel qui contraste avec la supposée pauvreté esthétique et intellectuelle de la pornographie.

¹ Reconnues comme « culturelles » par les institutions faisant autorité en la matière (ministère de la Culture, Éducation nationale, musées, etc.).

² Pour quelques éléments d'histoire du traitement de la pornographie par la tradition cinéphilique française, voir Bou Stéphane, « Cinéphilie », in Philippe Di Folco (dir.), *Dictionnaire de la pornographie*, Paris, PUF, 2005, p. 102-103 ; pour une histoire de la cinéphilie française, voir de Baecque Antoine, *La Cinéphilie. Invention d'un regard, histoire d'une culture. 1944-1968*, Paris, Fayard, 2003 ; ainsi que Jullier Laurent et Leveratto Jean-Marc, *Cinéphiles et cinéphilies. Une histoire de la qualité cinématographique*, Paris, Armand Colin, 2010.

³ La consigne de départ du guide d'entretien B est : « J'aimerais que l'on parle ensemble de « cinéma gay », c'est-à-dire très généralement des films qui traitent de ou qui montrent l'homosexualité : films grand public, films plus spécialisés, films érotiques ou pornographiques... Est-ce que tu peux me parler du type de films gais que tu préfères ou, plus largement, des différents types de films que tu as l'habitude de voir... ». La consigne du guide d'entretien A porte sur le « premier porno ». Celle du guide d'entretien C porte sur le premier souvenir « d'amour et de sexualité à l'écran ».

Déjà je ne suis pas un gros consommateur de porno gay. Je crois que j'en regarde de temps en temps sur le net, mais... je ne suis pas un collectionneur de films pornos, loin de là... Autrement, non, c'est plus... dans le cinéma gay, y a des sortes de classiques, dont, quand t'es homo, t'as toujours entendu parler ou que t'as toujours eu envie de voir. (Philippe, 36 ans, gay, libraire, dispositif B)

Déjà c'est rare que je regarde du porno. Bon je regarde des sites tous les matins je dirais... Mais juste comme ça [attitude de détachement] et parfois je suis en train de faire autre chose, j'écoute la radio [...] [Le porno] C'est pas très important en fait. [...] C'est moins... C'est comme si j'étais assis sur une terrasse et que je regardais les hommes passer... Tu vois, c'est très... primaire [sourit]. (Andrew, 28 ans, chargé de communication, dispositif B)

Philippe tient à préciser d'entrée de jeu qu'il n'est ni « un gros consommateur » ni « un collectionneur » de porno et qu'il trouve plus intéressant de parler des « classiques » du cinéma gay. Si Andrew précise ensuite qu'il fréquente « tous les matins » des sites pornos, il réagit à la consigne de départ en disant que le visionnage de porno est une pratique « rare ». On peut entendre par là qu'il est rare qu'Andrew mette en scène publiquement un intérêt pour les images pornographiques. Lorsqu'il en parle, il procède par la mise à distance préventive du stéréotype du spectateur passionné en extase, happé par l'image, afin d'éviter toute méprise sur son identité. Andrew met en avant une posture spectatorielle détachée et souligne qu'il sait hiérarchiser ce divertissement « futile » en dessous des informations « sérieuses » qu'il lit et écoute en même temps lors de ses sessions de navigation matinale.

La pornographie peut bien sûr susciter de la curiosité, mais elle ne peut pas être une passion. Si Matteo (30 ans, gay, enseignant-chercheur, dispositif A) a dans un premier temps beaucoup de choses à dire sur le célèbre acteur de porno gay François Sagat, il tient à ce que ses priorités culturelles apparaissent clairement lorsque je lui demande s'il s'agit pour lui de quelqu'un d'important :

Non, « important » ce serait beaucoup dire. Je peux dire par exemple que Sigmund Freud est quelqu'un d'important pour moi et pour mon travail. François Sagat, je l'aime bien, mais il faut remettre les choses à leur place, ce n'est qu'un acteur porno. Mais oui, je l'aime bien, je le trouve très intéressant [éclate de rire]. (Matteo)

Les pratiquants insistent ici sur le fait que la pornographie est un petit élément, peu signifiant, dans un éventail de pratiques culturelles beaucoup plus large. Bernard (54 ans, gay, médecin, dispositif B) entrecoupe le récit de ses pratiques pornographiques par des digressions sur ses autres activités culturelles et insiste pour ne pas être réduit au statut d'amateur de porno. Juste après m'avoir répondu que sa consommation de pornographie était « très variable » mais pouvait aussi être très intense à certains moments, il me précise bien qu'il ne « regarde pas que ça » et commence une énumération dans le détail de ses autres activités culturelles (« mes sources d'information c'est essentiellement *Le Monde*, *Le Canard Enchaîné* et *Le Monde*

Diplomatique »), lesquelles sont brandies comme les preuves d'un art de vivre (« mon rapport à la télévision, c'est toujours celui-là, tu me verras jamais regarder à la télé un match de foot ou une émission de variété ») voire d'une certaine normalité sociale (« Le matin, c'est France Inter. Donc tu vois j'ai une vie finalement très banale, très classique »). La pornographie, lorsqu'elle n'est pas contrebalancée par des activités plus sérieuses et plus nobles, devient un risque pour les modes de vie distingués.

La relativisation de l'importance accordée à la pornographie et la volonté de ne pas se laisser salir par cette pratique culturelle passe également par le refus de payer. S'il faut le replacer dans des habitudes plus larges d'usage gratuit de la culture sur internet (musique, jeux vidéo, séries télévisées, etc.), l'intention de ne pas payer est ici liée à la volonté de ne pas se laisser identifier par une pratique perçue comme dévalorisante. L'usage gratuit permet de ne pas se considérer soi-même comme un « consommateur » à proprement parler de pornographie. Comme le souligne Bernard Lahire, « l'acte de payer n'a pas seulement une signification économique » ; cet acte implique également d'accepter de s'identifier et d'être identifié par l'objet acheté. Payer pour un film pornographique devient alors « payer de sa personne¹ » au sens d'accepter que cet objet résume, sinon toute, du moins une partie de soi-même, de ses préférences, de ses goûts et de son mode de vie.

2) Une pratique vulgaire

Le mode de la mise à distance est une allégeance au « régime de valeur de la distinction² », soit au mode dominant de hiérarchisation culturelle théorisé dans les années 1970 par Pierre Bourdieu.

Le dualisme esprit/corps est central dans la dévalorisation de la pornographie comme divertissement « inintéressant », « frivole » et « stupide ». Tout en se présentant comme un amateur de pornographie, Gérard (62 ans, hétérosexuel, retraité, divorcé, dispositif A) insiste sur la place secondaire que cette passion occupe dans le volume général de ses pratiques culturelles. Le récit de sa journée typique, tournée vers le loisir depuis qu'il est à la retraite, s'organise autour d'un alignement des oppositions esprit/corps, journée/soir, littérature/vidéo. Cette journée est avant tout organisée autour de la lecture, dans son salon, de biographies de grands hommes du roman national français (il mentionne notamment un ouvrage sur

¹ Lahire Bernard, « Individu et mélange des genres », *Réseaux*, vol. 22, n° 126, 2004, p. 103.

² Glévarec Hervé, *La Sériphilie. Sociologie d'un attachement culturel*, Paris, Ellipses, 2012, p. 21-23.

Talleyrand¹) ainsi que d'essais contemporains (il mentionne notamment un essai féministe sur la sexualité²), dans une logique de culture de soi. Le visionnage de DVD pornos, dans sa chambre, en soirée, est présenté comme une pratique de relâchement au cours duquel il se laisse gagner par la stimulation sensorielle des sons et des images et n'a plus à réfléchir. La hiérarchisation des pratiques culturelles est ici à la fois une hiérarchisation des temps sociaux et des supports médiatiques.

La littérature fait plus travailler le cérébral. Alors que quand vous regardez un DVD, vous êtes face à l'image telle qu'elle est, qui s'impose à vous, et vous ne pouvez pas tellement... réfléchir au-delà. Pour moi l'écrit est supérieur à l'audiovisuel en général. (Gérard)

L'opposition entre l'« artistique » et le « commercial » est une autre facette de la dévalorisation de la pornographie. De nombreux enquêtés opposent le caractère « standardisé » et « formaté » de la pornographie, sans interroger en contrepartie les règles implicites qui président à la représentation de sexualité dans les autres genres cinématographiques. C'est qu'il ne s'agit pas là premièrement d'une critique politique de la pornographie en termes de standardisation hétéronormative ou homonormative, mais d'une critique purement formelle des « manques » esthétiques d'un genre cinématographique qui ne serait pas assez « créatif ». Les comparaisons entre la production de vidéos pornographiques et l'industrie agro-alimentaire sont ici courantes, assimilant le porno au domaine du gras, de l'industriel, du chimique, de l'indigeste et du fast-food. Cette comparaison peut aller jusqu'à comparer les acteurs et les actrices à de la « viande » dépourvue de réflexivité. Élevé dans une famille bourgeoise « très stricte, très académique, très scolastique » de la côte Est des États-Unis, Andrew (28 ans, chargé de communication) affiche un dégoût gay et bourgeois pour la pornographie hétérosexuelle conventionnelle. Il voit la mise en scène hyperbolique de la masculinité (muscles) et de la féminité (gros seins, faux ongles, maquillage excessif) comme des codes « grossiers », « vulgaires » et « de mauvais goût ».

C'est souvent ultra ultra vulgaire. [...] Je ne sais pas si la vie fantasmée des Américains est tellement appauvrie ou si c'est comme plein d'autres choses, c'est-à-dire qu'à partir du moment où c'est tellement mass-produced, produit en masse, en quantité, et bien c'est forcément d'une qualité appauvrie, je ne sais pas. Mais alors ce truc des filles à gros seins, faux, excessivement maquillées, très vulgaires, très peu appétissant... J'arrive pas à le comprendre en fait. C'est tellement caricatural. Une caricature des corps. Une caricature de la sexualité. (Andrew)

Ce dégoût n'épargne pas le porno gay, qu'Andrew juge souvent porteur d'une « masculinité très caricaturée », « dégradante » et « vulgaire ». Au « mauvais goût » de « nouveau riche »

¹ de Waresquiel Emmanuel, *Talleyrand. Le prince immobile*, Paris, Fayard, 2006.

² Despentes Virginie, *King Kong théorie*, Paris, Le livre de poche, 2007.

des décors de « grande maison californienne de type hacienda », Andrew oppose l'esthétique « sobre » et « minimaliste » des revues érotiques *Butt*¹ et *Fantastic Man*². Son mépris pour le porno est un élément d'un rejet plus large de la culture commerciale gay, qu'il trouve en général « de très basse qualité », « kitsch » et ciblant un « public avec lequel il [s]'identifie absolument pas ». La mise à distance de la pornographie suit ici une logique de distinction de classe.

3) Une pratique à dissimuler

Chez les spectateurs qui se définissent comme cinéphiles – et y compris chez ceux qui se définissent comme des cinéphiles « éclectiques » – le mode de la mise à distance exclut et rend invisibles les pratiques pornographiques.

Nicolas (29 ans, hétérosexuel, ingénieur de la vision en cinéma) se présente à la fois comme un professionnel et comme un amoureux du cinéma. Sa cinéphilie consiste à voir « vraiment de tout », du cinéma indépendant états-unien, aux films d'action « plus commerciaux » en passant par les films de kung-fu hongkongais et les comédies romantiques britanniques (pour leur caractère « ironique » plutôt que « sentimental », précise-t-il). Entre son travail et ses loisirs, il visionne en moyenne un à deux films par jour. Lorsque je l'interroge sur la place de la pornographie dans cette comptabilité, Nicolas me répond que « ça ne compte pas du tout » car « le porno, c'est pas comme un film : je regarde des extraits de cinq minutes ». Les vidéos pornographiques se voient alors expurgées de la biographie cinéphile qu'il construit. Lorsque je lui demande de me raconter sa trajectoire de spectateur en lien avec les thèmes de l'amour et de la sexualité (dispositif d'enquête C), Nicolas insiste sur le fait que « ça n'a pas d'importance dans ma vie, ça ne définit pas qui je suis ». Ses découvertes pornographiques sont reléguées au rang de « trucs un peu anecdotiques ». La pornographie « n'est pas un truc central », mais juste « un truc comme ça, sans importance », qui « n'a jamais pris trop de place ». Cet effacement de la pornographie de la mise en scène publique de soi passe aussi par des pratiques d'archivage : alors qu'il possède une vidéothèque importante dans son salon – un des lieux de la mise en scène de son identité

¹ Magazine érotique gay néerlandais diffusé mondialement. Son graphisme sophistiqué et ses photographies en noir et blanc contrastent avec l'esthétique classique des magazines pornos. En partie basé sur les contributions de ses lecteurs, il présente régulièrement le travail de couturiers et d'artistes visuels gays.

² Magazine de mode à sensibilité gay publié par le même éditeur que *Butt* (Top Publishers).

de cinéphile –, il efface en revanche systématiquement son historique de navigation après ses passages sur des sites pornographiques.

Cette exclusion de la pornographie du champ de la cinéphilie est également pratiquée par Mathias (41 ans, hétérosexuel, projectionniste) qui, à la différence de Nicolas, s'interroge sur le bien-fondé de cette hiérarchie. Issu d'une famille ouvrière, Mathias a découvert à l'adolescence les postures consacrées de la cinéphilie française à travers une tante parisienne. Jeune adulte, il poursuit des études dans une faculté d'arts et passe du temps à déambuler dans les allées de sex-shops, qui le fascinent. Après avoir enchaîné les emplois précaires dans des institutions culturelles, il travaille aujourd'hui dans un cinéma. Mathias se présente comme un « omnivore » culturel et revendique « une culture plutôt forte du cinéma, du muet à aujourd'hui, avec l'idée de tout mélanger ». Il regrette toutefois d'entretenir « un rapport scindé aux images » : d'un côté, sa cinéphilie est « extrêmement liée à la parole », au fait de « se montrer », de « séduire », de « trouver des constructions originales par rapport à un film ou à des usages, de captiver l'attention sur moi » ; de l'autre, « dans le rapport à la pornographie, c'est le silence radio ». Mathias explique avec tristesse qu'il n'a jamais pu parler de son rapport aux images pornographiques. Malgré les heures passées en sex-shop, ainsi que l'intérêt qu'il affiche pour ma question de recherche, Mathias n'a « pas eu la volonté » de se « constituer une culture pornographique, enfin de considérer ça comme une culture », raison pour laquelle il se retrouve aujourd'hui avec une « culture pornographique non assumée ». Pratique culturelle honteuse, la pornographie disparaît de la mise en scène publique de ses goûts audiovisuels et de son comportement culturel.

La verbalisation des noms des acteurs, actrices, réalisateurs, réalisatrices ou studios pornographiques prend alors la forme d'une confession honteuse. Lors de notre conversation, Marc (47 ans, bisexuel, ingénieur, dispositif B) met en scène son oubli des références pornographiques. Lorsque je l'invite à préciser ses goûts, il m'oppose qu'il n'est « pas certain de pouvoir dire quelle marque réussit toujours ça ou quelle marque réussit moins bien », comme si je l'interrogeais sur ses pratiques d'achat en supermarché. Andrew (28 ans, chargé de communication, dispositif B) s'excuse quant à lui de se rappeler de « choses aussi frivoles et stupides » que le nom du réalisateur et acteur porno gay newyorkais Michael Lucas. Suite à ma consigne de départ sur les images d'amour et de sexualité à l'écran qui l'ont marqué durant son enfance et son adolescence (guide d'entretien C) Vincent (30 ans, hétérosexuel, ingénieur) s'excuse de ne se rappeler que de références pornographiques et d'être si « inculte » en matière de cinéma traditionnel.

Lorsqu'il n'est pas simplement tu et nié, l'usage de pornographie est ici présenté comme un usage faible aussi bien en temps, qu'en argent et en concentration. L'objectif est que cette pratique « vulgaire » souille le moins possible la bonne image culturelle que l'on veut donner de soi. Cette mise à distance des goûts pornographiques permet de préserver les hiérarchies culturelles.

Lorsque la distinction vis-à-vis des autres devient une lutte vis-à-vis de soi-même, « contre les instincts ou les penchants naturels, contre les pulsions (supposées premières), contre l'animalité qui est censée être en nous¹ », la mise à distance des « autres » devient la reprise en main de soi-même.

¹ Lahire Bernard, *La Culture des individus. Dissonances culturelles et distinctions de soi*, op. cit., p. 689.

C - La reprise en main, contre la « dépendance » et la « compulsion »

La reprise en main est un mode d'action de soi sur soi par lequel l'internaute s'identifie négativement comme « accro » à la pornographie afin de se ressaisir et de parvenir à limiter l'emprise de ces images et cette pratique sur son mode de vie. Nous avons déjà vu que la projection d'images et la diffusion de sons pornographiques sont couramment utilisées pour désinhiber sexuellement (chapitre 6) et que la navigation autosexuelle se raconte souvent comme une pratique de relâchement des contrôles (chapitres 7 et 8). Si la pornographie est une bonne drogue lorsqu'elle remplit cette fonction psychotrope circonscrite dans le temps et dans l'espace (selon le mode utilitariste), elle est en revanche assimilée à une mauvaise drogue lorsque le contrôle sur ce périmètre d'action est perdu. La perte de contrôle sur le sentiment de « libération » corporelle *par* la sexualité en ligne conduit à la mise en place de pratiques d'autocontrôle à même de se « libérer » *de* la sexualité en ligne.

1) Agir sur la « dépendance » au visionnage de pornographie et reconstruire l'hétérosexualité masculine

Les mises en récit de la perte et de la reprise de contrôle varient, parmi les enquêtés qui s'appliquent à eux-mêmes le vocable de l'addiction, principalement en fonction de l'orientation sexuelle. Alors que les hommes gays se préoccupent surtout de leur rapport « compulsif » aux technologies de drague en ligne, les hommes hétérosexuels se disent spécifiquement « dépendant » à la position de spectateur de scripts pornographiques hétérosexuels conventionnels *hard*.

Passionné de pornographie depuis sa jeunesse, Pierre (44 ans, hétérosexuel, célibataire, cuisinier), devient « vraiment addict » suite à la rupture avec son ex-épouse. Après leur divorce, au milieu des années 2000, Pierre emménage seul dans un studio et se retrouve connecté pour la première fois à domicile à l'internet haut débit. Lors de ses jours de repos, il passait « jusqu'à quinze heures » connecté à internet. Le soir, en rentrant du restaurant où il travaille, il lui arrivait de « naviguer jusqu'à quatre ou cinq heures du matin, jusqu'à [s'] abîmer les yeux ». La pornographie devient alors une activité qui lui prend « beaucoup trop de temps » et autour de laquelle il finit par se « refermer », perdant le goût pour la sociabilité amicale et la lecture. Pierre distingue en fait deux types de pornographie : les longs-métrages de qualité qu'il visionnait auparavant en VHS et en DVD, et les courtes vidéos pornographiques de style gonzo* qu'il se met alors à visionner en quantité et qui proposent selon lui « toujours la même chose » : « une nana, un canapé et bam bam ». La dépendance se

raconte comme le glissement progressif d'une « frénésie » positive (plaisir, bonheur, passion) vers des affects négatifs (dégoût, écœurement, honte). L'attrait pour la pornographie en ligne devient une fascination « malsaine ». Le dégoût envers la corporalité associée à cette attitude spectatorielle se dit avec le champ lexical des troubles du comportement alimentaire :

Je bouffais mon sandwich ou mes brocolis comme un geek devant son écran [...] Tu te gaves [...] Tu consommes, et vu que c'est gratos, tu consommes encore plus. (Pierre)

C'est à ce moment que Pierre se « ressaisit » : il en vient à se considérer comme « addict », à envisager la pornographie en ligne comme une « drogue » et agit en conséquence. Il commence par arrêter le téléchargement de pair à pair à travers lequel il se procurait tous les jours de nouvelles vidéos. Considérant qu'il n'est plus en mesure de gérer son usage d'internet par lui-même, il décide de résilier son abonnement à internet et de faire couper sa ligne téléphonique. Dès lors, Pierre consulte son courrier électronique depuis un cybercafé, où il se sent surveillé et parvient à se concentrer uniquement sur des activités non-sexuelles en ligne. Cette histoire de reprise en main est racontée à travers le récit conventionnel du passage de l'« addiction » à la « libération » (voir chapitre 1).

Je n'ai plus envie d'être prisonnier de ce monde virtuel. Je me suis dit qu'il fallait que je fasse un vrai sevrage. Comme un drogué. Parce que j'étais un drogué ! Il fallait que je coupe. [...] C'est comme si un mec arrête de fumer, mais reste dans un environnement fumeur [sourit], ça ne tient pas. Je me suis dit qu'il y avait quelque chose de pas logique dans ma volonté d'arrêter. C'est comme si j'ai du shit ou de la beuh chez moi : je suis incapable de ne fumer que le week-end. J'ai du bon matos, je fume ! Avoir internet chez soi, c'est pareil. Tu rentres chez toi, tu allumes ton écran d'ordinateur à la con, et tu ne peux pas t'en empêcher. Tu ne peux pas t'arrêter, parce que c'est devant toi, simple et gratuit ! (Pierre)

Le récit de Mathias (41 ans, hétérosexuel, projectionniste, célibataire) converge en de nombreux points avec celui de Pierre. Pour lui, qui vit également en studio, l'équipement en internet haut débit à domicile et la découverte des plateformes de visionnage gratuit en *streaming* ont aussi donné lieu à une autosexualité domestique difficile à contrôler. Face à l'abondance de vidéos sur les *porn tubes*, Mathias cherche les vidéos qui lui procureront les sensations les plus fortes possibles. Il perd progressivement le contrôle sur cette quête d'intensité et l'excitation se teinte progressivement de la lassitude et de dégoût.

Il y a des images choquantes, et je vais vers les images choquantes, vers une espèce d'obscénité, qui me choque. Sauf qu'avec le temps, tu vois toujours les mêmes choses et tu te lasses, tu en as marre, tu satures. (Mathias)

Ne supportant plus de passer « quatre à cinq heures par jour, parfois la nuit entière » à naviguer sur des sites pornographiques en quête de chocs sensoriels, Mathias engage alors un travail réflexif sur soi, à travers lequel des affects négatifs (le dégoût et la lassitude) sont réévalués en pathologie à soigner (l'addiction) :

- *Ça s'est organisé autour d'un dégoût. Un matin, je me suis dit, je vais taper « accro » et « pornographie » sur mon moteur de recherche [...]*
- *Et donc tu as tapé « accro au porno » et... ?*
- *Et j'ai vu deux ou trois trucs et je me suis dit que je n'y arriverais jamais.*
- *Quel genre de sites ? Tu te rappelles des noms ?*
- *Non, mais il y avait pas mal de sites religieux avec des discours du style « La crainte d'Allah ça devrait te calmer » ou des trucs cathos, qui expliquaient beaucoup mieux : « Oui, c'est une vraie addiction. Si tu arrêtes, installe-toi un logiciel qui t'empêche d'aller sur un site porno, trouver un référent ». Enfin un truc ultra organisé. J'en ai parlé à un ami et il m'a dit « Non ! Ne rentre pas dans ce jeu-là, c'est des sites qui craignent. » Donc je ne suis finalement pas allé plus loin que ça dans cette recherche. (Mathias)*

Face à la protestation d'un ami qui lui explique qu'il ne peut se conformer à l'idéologie sexuelle conservatrice des sites internet proposant un accompagnement vers la sortie de l'addiction à la pornographie, Mathias décide de se prendre en charge lui-même à travers ce qu'il appelle alternativement une « diète », un « jeûne », une « cure » ou un « sevrage » et qui consiste simplement en une auto-interdiction de naviguer sur des sites pornographiques. Il décrit cette période d'arrêt total de la navigation pornographique comme une « expérience agréable » qui a consisté dans « le fait de pouvoir éprouver [s]on corps différemment, d'être dans un nouveau rapport à [s]on corps » et de « faire plein d'autres choses ». Cette période a coïncidé avec la construction d'une relation amoureuse avec une femme. Il raconte cette relation hétérosexuelle comme une expérience de remasculinisation : alors qu'il ne parvenait plus à éjaculer dans le cadre de sa sexualité à deux, l'arrêt de la masturbation pornographique l'a transformé en « mâle éjaculateur ». La « sortie de l'addiction » est ici un processus de normalisation de l'hétérosexualité masculine.

Parmi les enquêtés hétérosexuels, la « chute dans l'addiction » fait souvent suite à une séparation. Le nouvel équilibre sexuel sans pornographie que Mathias avait trouvé est fragilisé au bout de quelques mois par un séjour de six mois à l'étranger de sa partenaire. Le sentiment de solitude qu'il éprouve lui devient rapidement « fatal » dans la mesure où il ne parvient pas à le « gérer ». L'élément déclencheur de ce qu'il décrit comme une rechute est un scénario pornographique BDSM de soumission féminine dont les mots-clés sont « esclave », « soumise », « attachée, dans la paille », « super excités », « baiser », « jouissance » et « sadique ». La lecture déclenche chez lui un plaisir aussi intense que glauque, dans la mesure où il se mêle au dégoût et à la répulsion :

Au Virgin Megastore des Champs Elysées, je tombe sur une BD sadomaso, un épisode que je ne connaissais pas d'une série que je suis depuis un certain temps. J'étais dans ce truc à la fois de dégoût et de répulsion, mais aussi de manque. Je me suis dit « C'est pas comme regarder une vraie image, tu vas regarder ça de manière détachée, etc. » Du coup, j'ai feuilleté l'histoire en entier. Des institutrices soumises dans la campagne, avec des paysans. Au début de l'histoire, des gendarmes débarquent dans une ferme où la rumeur dit qu'il y a

une esclave. Et quand ils arrivent, une femme les accueille et leur fait « Oui, oui, je vais vous amener à mon esclave » et le gendarme fait « Non, mais, attends, t'as un problème là, tu vas aller en tôle. » et elle fait « non, non elle, est consentante, elle publie des annonces avec nous dans la presse, elle a envie d'être soumise, elle le veut, vous pouvez l'interroger ». Alors ils vont à l'étable, où elle est attachée, dans la paille, et tout. Les gendarmes commencent à être super excités. Puis finissent par la baiser. Parce qu'elle est consentante et tout. Et ils proposent même à la fille – à la fille qui est sa maîtresse – de la payer. Ils lui conseillent même « vous pourriez faire payer ». Et la fille se retourne contre les gendarmes et leur fait « mais ce serait du proxénétisme, c'est illégal ! » Tu vois, un rapport comme ça. Ce qui était excitant, c'était à la fois la soumission de la fille et l'espèce de jouissance sadique des mecs. (Mathias)

Le dégoût et la honte sont les principales émotions en jeu dans les récits de la « dépendance » formulés par les hommes hétérosexuels interviewés. Ces émotions se fixent à la fois sur la pratique de la masturbation et sur les images visionnées. Dans les cas étudiés, l'objet de l'« addiction » est toujours un scénario de soumission féminine exacerbée. Ainsi, chez les hommes hétérosexuels, l'« addiction à la pornographie » est indissociable d'un malaise envers la position de spectateur masculin de pornographie hétérosexuelle androcentrée. Le récit conventionnel de l'addiction à la pornographie transforme toutefois cet enjeu politique d'égalité de genre en un enjeu médical de santé sexuelle masculine.

2) Gérer l'« addiction » à la drague en ligne : la place de la sexualité dans les modes de vie gays multipartenaires

Les hommes gays multipartenaires usant du vocable des « troubles du contrôle sexuel » ne situent pas leur « addiction » ou leur « compulsion » au niveau du visionnage mais au niveau de la recherche de la rencontre.

Le récit de Laurent (42 ans, gay, cadre commercial, célibataire) reprend des éléments qu'il a récemment élaboré avec une psychothérapeute qui l'aide à mieux « gérer » sa « sexualité débridée » ; une catégorie qui inclut à la fois le visionnage de pornographie, la navigation sur les sites de rencontre et les applications géolocalisées et la fréquentation des saunas et des sex-clubs. Laurent établit un lien entre la difficulté qu'il a à contrôler sa sexualité avec la « frustration » sexuelle qu'il a connue durant son adolescence passée dans un petit village du Sud-Ouest de la France, où le contact avec des corps masculins « se limitait à la version papier » des magazines *Gai Pied*¹ et *Honcho*² et à « mater les mecs sous les douches, dans les campings, dans les chiottes ». À vingt ans, il rentre pour la première fois

¹ Principal titre de presse gay, mensuel puis hebdomadaire, en France entre 1979 et 1992.

² Magazine porno gay édité aux États-Unis de 1978 à 2009.

dans un sex-shop lors d'un passage en ville, à Toulouse. Il se rend immédiatement compte qu'il s'agit d'un « lieu où tu peux rencontrer des mecs ». Son « addiction » aux espaces sexuels et à la drague commence ici et va s'accroître lorsqu'il emménage quelques années plus tard à Paris. Depuis qu'il est parisien, la sexualité est sa principale activité en dehors de son emploi comme cadre commercial dans une agence de voyages. Il en vient à considérer son comportement comme problématique à partir du moment où il conduit à la rupture avec son compagnon.

- J'ai suivi pendant quelques mois une psychothérapie. Non pas sur la maladie, parce que j'ai toujours accepté ma séropositivité. Mais par rapport à ma sexualité débridée – on va dire – et puis multiple. J'avais surtout besoin d'en parler. Ça m'a permis de mettre quelques éléments bout à bout...

- Ça tournait autour de quoi ?

- C'est le fait de ne pas pouvoir se stabiliser. C'était ça, la difficulté.

- Tu avais besoin d'en parler ?

- J'avais besoin d'en parler parce que je venais de quitter mon copain. Et j'ai jamais pu être fidèle [sourit]. Mon copain, ça l'énervait que je me paluche avec ça [prend entre les mains sa cassette VHS porno fétiche qu'il a amené avec lui et dont la jaquette présente un homme en slip moulant] C'est super intéressant de mettre tous ces éléments bout à bout, et de voir que c'est lié à un ensemble de frustrations, au fait que je n'ai pas pu vivre ma sexualité avant l'âge de vingt ans. (Laurent)

Pour Laurent comme pour Sébastien (37 ans, gay, en couple, enseignant dans le secondaire), le récit de l'addiction ne prend pas pour objet spécifique la navigation pornographique mais décrit plus largement un mode de vie multipartenaire orienté vers la recherche du contact corporel.

Je fais beaucoup plus de chat que de porno. C'est-à-dire que, pour moi, le premier plaisir sexuel, ce n'est pas le porno, c'est vraiment la relation avec le mec. C'est avant tout le feeling, l'animalité, l'attraction qu'il peut y avoir. (Sébastien)

Sébastien parle d'addiction pour désigner l'état dans lequel il se retrouve lorsqu'il passe plusieurs heures d'affilée à naviguer sur des sites de drague, à la recherche de partenaires sexuels, en reportant à plus tard ses obligations professionnelles.

Ça me fait perdre énormément de temps. Je ne sais pas si le sexe est devenu une drogue, je ne sais pas si je suis un sex addict – je pense pas – mais, en tout cas, je peux perdre beaucoup de temps là-dessus. Je peux passer trois heures, une après-midi entière, sur les chats. Parce que j'ai envie de baiser, et que je trouve pas. Et donc ça fait trois heures de foutues en l'air, alors que j'ai un taf monstre à côté. (Sébastien)

L'addiction est ici évoquée pour décrire une situation où Sébastien peine à cantonner le sexe et la drague, loisirs qui lui procurent du plaisir, dans un espace raisonnable, compatible avec son travail d'enseignant et les multiples projets artistiques dans lesquels il est par ailleurs investi. Sébastien « ne pense pas être malade pour l'instant », car même si elle « prend quand même une grande place », il parvient le plus souvent à contrôler l'emprise de la sexualité

récréative sur son emploi du temps. Sébastien recourt alors à la masturbation (« ça devient presque automatique : quand j'ai un moment tout seul, y a forcément un moment où je vais me branler ») comme alternative à la rencontre de partenaires sexuels *via* des sites de rencontre, pratique plus coûteuse en temps.

Une participation intense aux mondes de la sexualité multipartenaire *via* des dispositifs numériques se raconte ainsi souvent en alternant le registre positif du plaisir et le registre négatif de l'addiction et de la perte de contrôle. La sexualité multipartenaire est désignée comme « addictive » à partir du moment où elle empiète sur les espace-temps conjugaux et professionnels. Lorsqu'elle prend « trop de temps », cette sexualité sort de sa fonction de passe-temps raisonnable et devient catégorisée comme pathologique.

L'action de soi sur soi qui consiste à réguler sa dépendance à la sexualité en ligne est indissociable de la référence à des modes de vie idéaux connotés en termes de classe sociale. Par exemple, Michel (43 ans, bisexuel, cadre administratif) explique que sa « consommation de pornographie à haute dose » lui pose « un problème entre moi et moi » qui le conduit à s'efforcer de limiter l'emprise de cette pratique sur son mode de vie. D'un côté, il « aime beaucoup, honnêtement, toutes les formes pornographiques, qu'elles soient hétéros, bies ou gays ». De l'autre, cette pratique devient une « addiction » lorsqu'elle en vient à supplanter les autres pratiques culturelles. Michel met ainsi en scène une lutte intra-individuelle¹ entre deux dynamiques de subjectivation concurrentes : d'un côté, l'état de plaisir et de bien-être que lui procure la navigation pornographique, de l'autre, l'adhésion à une norme de bon comportement culturel qui l'amène à penser qu'il « vaut mieux » que la pornographie.

C'est vrai que c'est presque devenu une addiction. C'est-à-dire que même si j'efface tous mes signets, comme j'en connais deux ou trois par cœur, je vais y revenir à un moment ou à un autre. [...]

- Parce que ça t'est déjà arrivé, sur un coup de tête, d'effacer tous tes signets ?

- Ah oui. Plusieurs fois.

- Pourquoi ?

- *Parce que je dis « Y'en a marre ! »... Je peux pas me résoudre à ça... Je me dis que je vaudrais mieux que ça... Que je peux pas passer deux heures tous les soirs à mater des films comme ça. C'est vraiment entre moi et moi que ça se passe en fait. Je me dis « Allez, maintenant, ça suffit, t'en as vu mille ! Qu'est-ce que je dis... T'en as vu dix mille ! Tu ne vas rien voir et rien apprendre de plus. Tu ne vas rien voir que tu n'aies déjà vu. Et puis bon tu ferais mieux de prendre un bon bouquin, tu ferais de mieux de sortir... » Ah oui oui oui, ça m'est arrivé souvent ça, au moins trois ou quatre fois déjà. Mais progressivement je les reconstruis et de plus en plus vite d'ailleurs [il rit]. (Michel)*

¹ Bernard Lahire souligne que « La frontière culturelle entre la légitimité culturelle (la « haute culture ») et l'illégitimité culturelle (la « sous-culture », le « simple divertissement ») ne sépare pas seulement les classes, mais partage les différentes pratiques et préférences culturelles des même individus, dans toutes les classes de la société ». Lahire Bernard, *La Culture des individus. Dissonances culturelles et distinctions de soi*, op. cit., p. 13.

Pour les hommes dont le statut social dépend de manière décisive de la diversité et de l'exigence de leurs pratiques culturelles, l'investissement « excessif » des pratiques de relâchement pornographique fait intervenir une peur du déclassement. La reprise en main contre l'addiction est donc aussi une pratique de maintien du statut social.

À la différence des théories psychiatriques de l'addiction à la pornographie qui la comparent aux drogues dites dures (chapitre 1), les enquêtés comparent davantage le porno aux troubles du comportement alimentaire (notamment à travers l'image de la « boulimie sexuelle »). Par ailleurs, les enquêtés qui s'appliquent à eux-mêmes le vocabulaire des « troubles du contrôle sexuel » n'ont pas un rapport strictement négatif, mais un rapport ambivalent à la navigation pornographique. La frontière entre la pornographie comme addiction, comme ressource émotionnelle positive (selon le mode utilitariste) et comme passion culturelle est mince : plusieurs enquêtés décrivent leur trajectoire et leurs pratiques de spectateur au croisement de ces trois registres. Par ailleurs, le rapport à la catégorie même d'addiction est ambivalent : la majorité de ceux qui l'utilisent la contestent ou en plaisantent. Si les usages scientifiques de cette catégorie sont eux-mêmes très variables, les usages ordinaires sont encore plus variés : le dénominateur commun est seulement une sensation de perte de contrôle concernant l'emprise de la sexualité récréative sur sa relation conjugale, sa sociabilité amicale, ses projets professionnels ou des pans plus exigeants de son activité culturelle.

D - La passion pour la pornographie comme genre et comme subculture

Le mode de la passion se formule comme un goût et un intérêt pour la pornographie en tant que genre filmique corporel obéissant à ses propres règles et en tant que mode d'expression subculturel entretenant des liens avec d'autres formes culturelles. Le plaisir de naviguer et de visionner se double ici d'un enthousiasme qui perdure au-delà de l'espace-temps de l'autosexualité domestique et qui nourrit des sociabilités et des pratiques de production de contenus (participer à un forum, tenir un blog, faire des remix vidéo, etc.).

1) Différencier et hiérarchiser : le discernement du cinéphile

Construire et énoncer une passion pour la pornographie implique dans un premier temps d'élaborer des critères de jugement autonomes, qui permettent d'apprécier la spécificité de l'expérience offerte par ce genre filmique.

Plutôt que de réévaluer les pornographies qu'il apprécie en les comparant à des genres plus légitimes, Wayne (30 ans, FtM, pansexuel, en couple, étudiant en cinéma) insiste sur le fait qu'il « aime vraiment le porno en soi ». Le porno est selon lui le seul genre cinématographique à proposer « une expérimentation avec le corps ». « Regarder du porno pour regarder du cul » n'est selon lui pas contradictoire avec la recherche esthétique de « l'étincelle » qui rend ce spectacle « hyper beau ». Fabrice (44 ans, hétérosexuel, célibataire, technicien son, participe à un forum) ne nie pas le fait que, en tant que cinéma de genre, « le gonzo c'est quelque part toujours la même chose », mais cela n'est pour lui pas contradictoire avec le fait qu'il s'agisse d'un « art de faire passer les sensations ».

Je suis grand fan de cinéma, je vais souvent en voir en salles, et je le regarde aussi pas mal à la télé. Et je ne supporte pas le porno quand il veut ressembler au cinéma traditionnel. Moi, je considère que le porno, c'est vraiment un cinéma de genre, comme le gore, comme le western. Je pense que c'est un cinéma entre guillemets un peu extrême. Un peu comme pour certains genres de musique, qui sont assez extrêmes. C'est un cinéma de genre qui se suffit à lui-même. (Fabrice)

Apprendre à aimer cet art et les moments d'émerveillement qu'il offre implique de comprendre les ficelles du métier et les savoir-faire professionnels en matière de travail du sexe et de travail des sons et des images car, ici, « un bon porno, c'est d'abord un porno bien filmé » (Bertrand, 42 ans, hétérosexuel, célibataire, petits boulots, participe à un forum, tient un blog). Faisant le constat que « tout le monde ne sait pas tourner un film X », Pierre (44 ans, hétérosexuel, célibataire, cuisinier, participe à un forum) privilégie les films tournés par des

réalisateurs qui ont à la fois fait des études de cinéma et qui ont une expérience conséquente dans le X. Sylvain (28 ans, hétérosexuel, célibataire, petits boulots, participe à un forum) recherche ses vidéos par noms (d'actrice ou de réalisateur) et non par pratique sexuelle, pour s'assurer de « la qualité de l'image » et de « la passion des acteurs et des actrices ». Ces recherches sont informées par la lecture des critiques de films sur des forums et des blogs spécialisés. Wayne (30 ans, FtM, pansexuel, étudiant en cinéma) n'est pas du genre « à taper dans un moteur de recherche une pratique sexuelle en particulier », car « si elle est mal filmée, ça n'aura pas d'intérêt ». En matière de porno gay, sa consommation suit la découverte d'acteurs « qui apportent une manière de baiser que j'avais jamais vue avant » : au moment de l'entretien, il visionnait un à un tous les films de Dred Scott¹. Fabrice (44 ans, hétérosexuel, célibataire, technicien son, participe à un forum) achète uniquement les DVD de « deux ou trois réalisateurs qu'[il] adore » au sein du studio Evil Angel² pour « leur façon de filmer, l'éclairage et la mise en scène ». Là où le grand public voit dans l'éjaculation faciale une pratique sexuelle simplement plaisante, dégoûtante ou consternante, Fabrice la conçoit comme un code cinématographique qui définit le genre du gonzo :

Le code qui est pour moi le plus important, c'est ce qu'on appelle l'éjaculation faciale, qui est vraiment le truc qui, pour moi, justifie l'achat ou pas l'achat d'un DVD. [...] C'est une façon de filmer, de cadrer, de faire le montage, de montrer la fille, de montrer l'acte sexuel, une façon de montrer l'éjaculation, chose qui est primordiale pour finir la scène. Il faut que ce soit super soigné pour être réussi. Il y a certains réalisateurs dont je n'achète pas les films, parce que je sais qu'il tournent comme des sagouins, que les filles sont jamais mises en valeur, que c'est toujours mal éclairé. (Fabrice)

La passion porte sur le fruit d'un travail que seule une élite de connaisseurs est capable d'apprécier³. Là où le grand public ne voit dans le porno gonzo états-unien qu'un seul et même scénario qui se répéterait à l'infini, Fabrice différencie les singularités de chaque studio, de chaque réalisateur, de chaque actrice et, surtout, distingue les chefs-d'œuvre des navets :

Pour moi, la vraie découverte du gonzo, ça a été avec les premiers films de John Stagliano⁴. Là on rentre vraiment dans le dur. C'est là où j'ai découvert. Ça a été un truc pour moi... comme de découvrir Stanley Kubrick au cinéma ! Je me suis dit : c'est ça que j'ai envie de voir ! Ça a un côté à la fois très réaliste, et en même temps très soigné. [...] Et c'est là où les gens qui disent que le gonzo, c'est toujours la même chose, ils ont tort. Parce que je te montre

¹ Acteur pornographique gay états-unien, il a notamment tourné pour le studio Titan.

² Studio pornographique hétérosexuel états-unien fondé en 1989, souvent considéré comme l'inventeur du porno gonzo.

³ Sur l'expertise ordinaire des publics, voir Flichy Patrice, *Le Sacre de l'amateur. Sociologie des passions ordinaires à l'ère numérique*, Paris, Seuil, 2010.

⁴ Producteur et réalisateur états-unien, fondateur du studio Evil Angel.

un blow bang¹ d'une boîte de prod' sans moyens, et un truc fait par Jules Jordan, et ben y a pas photo ! C'est comme voir un Kubrick et voir un nanar sur n'importe quelle chaîne de la TNT. Il y a une grosse différence. (Fabrice)

Cette recherche de qualité pousse les passionnés à l'achat, malgré l'accès facile à des contenus gratuits. Gérard (62 ans, hétérosexuel, célibataire, retraité, participe à un forum) n'utilise par exemple internet que pour s'informer sur les nouveautés, lire les opinions des forumers et des bloggeurs et faire ses achats de films. Pour apprécier la qualité des films, il visionne des DVD sur un téléviseur à grand écran.

Les passionnés opposent au lieu commun « Quand on en a vu un, on les a tous vus », l'idée selon laquelle « toutes les pornographies ne se valent pas ». Devenir passionné implique alors d'apprendre à différencier et à hiérarchiser à l'intérieur de cet « univers de codes » (Fabrice) qu'est la pornographie. Le contre-modèle est ici le « spectateur lambda » qui se contente du « tout venant » et qui sera « satisfait d'une simple pénétration ». L'établissement de hiérarchies culturelles au sein de la pornographie, notamment lorsque celui-ci passe par la valorisation nostalgique d'un « âge d'or » de la pornographie tournée en bobines de trente-cinq millimètres, implique paradoxalement l'alignement des discours fans sur le discours anti-pornographie selon lequel la pornographie numérique se caractériserait par sa pauvreté esthétique². Contester la dévalorisation de la pornographie et la ridiculisation de ses publics ne conduit pas ici à valoriser toutes les pornographies ni à défendre tous les publics.

Alors que le mode de l'utilitarisme est souvent associé au fétichisme de la marchandise, que le mode de la mise à distance est souvent associé au mépris culturel et que le mode de la reprise en main est souvent associé à la pathologisation, le mode de la passion favorise la perception de la pornographie en tant que produit d'un travail. Il s'agit par conséquent du monde le plus favorable à l'instauration d'un rapport éthique aux images. Ce qui distingue d'ailleurs les forums de fans (de type La Cochonne) des forums de professionnel du porno (de type XStarsWorld), c'est la place accordée aux débats politiques relatifs à la pornographie en tant que représentation culturelle et en tant que secteur d'activité économique.

¹ Scène où une actrice fait des fellations à plusieurs acteurs en même temps.

² Pour une critique de la notion d'« âge d'or du porno », voir Paasonen Susanna et Saarenmaa Laura, « The Golden Age of Porn: Nostalgia and History in Cinema », in Susanna Paasonen, Kaarina Nikunen, Laura Saarenmaa (dir.), *Pornification: Sex and Sexuality in Media Culture*, Londres, Berg, 2007, p. 23-32.

2) Archiver, collectionner, mémoriser : les pratiques qui soutiennent la passion

La passion se construit à travers des pratiques d'archivage et de partage. Alors que dans le mode de la mise à distance, il s'agit de ne pas laisser de traces, il s'agit ici au contraire de constituer des archives, de se construire une culture pornographique, et de le mettre en scène publiquement.

La constitution d'archives pornographiques personnelles produit un renforcement du lien émotionnel non seulement avec un objet mais aussi avec un acteur, une actrice ou un moment important dans l'histoire d'un sous-genre pornographique ou d'une subculture sexuelle. Si Bertrand (42 ans, hétérosexuel, célibataire, petits boulots, participe à un forum, tient un blog) a dû se séparer d'une partie importante de sa collection de DVD au fil de ses déménagements, il conserve néanmoins précieusement les meilleurs films de ses deux actrices préférées. Conserver ces objets permet à Bertrand se remémorer les « coups de foudre » à l'origine de cette passion. Laurent (42 ans, gay, célibataire, cadre commercial) conserve, malgré son obsolescence technique, sa première VHS porno gay¹, qui condense ses souvenirs de découverte du milieu gay parisien dans les années 1990. De même, Fabrice (44 ans, hétérosexuel, en couple, technicien son, participe à un forum) ne se résout pas à se séparer de ses cartons de VHS pornos, qui contiennent des « perles rares » et des « titres collectors ». Wayne (30 ans, FtM, pansexuel, en couple, étudiant) souligne l'importance de l'objet matériel DVD, qui peut être manipulé et exposé chez soi, et qui contient souvent des bonus et un fascicule papier permettant un rapport plus complet à l'œuvre. Il conserve ainsi précieusement le DVD culte où François Sagat, un de ses acteurs préférés, apparaît pour la première fois à l'écran².

L'archivage peut aussi être mis en scène publiquement. Compter 186 DVD acquis au cours des quatre dernières années, permet à Gérard (62 ans, hétérosexuel, célibataire, retraité, participe à un forum) de souligner sa maîtrise de l'actualité des sorties pornographiques françaises et états-uniennes. De la même manière, Pierre (44 ans, hétérosexuel, célibataire, cuisinier, participe à un forum) ponctue son explication du mode de classification des dix mille vidéos pornos qu'il compte sur son disque dur externe par un : « Ah ben attends, moi, je

¹ *Légionnaires* (réal. Jean-Noël René Clair, 1992). L'attachement à cet objet est également discuté en chapitre 6.

² *Wesh Cousin 5. Relax Man* (prod. Citébeur, 2005).

suis un vrai passionné ! Tu crois quoi ?! ». La taille compte dans l'élaboration masculine d'une posture de passionné de pornographie.

Nous avons vu que l'oubli et la mise en scène de l'oubli des références pornographiques sont des manières de tenir cet univers culturel à distance de soi. Le mode de la passion repose inversement sur la maximisation de la mémorisation de ces références ainsi que sur la mise en scène d'un savoir encyclopédique. Pierre (44 ans, hétérosexuel, célibataire, cuisinier, participe à un forum) distingue par exemple son simple « goût » pour le football télévisé et sa « passion » pour le porno : s'il serait incapable de donner le nom du vainqueur de la dernière coupe d'Europe, il est en revanche capable de donner les noms des acteurs et actrices primé·e·s aux derniers AVN Awards¹. Alors que le mode de la mise à distance conduit à s'excuser d'avoir une culture pornographique, le mode de la passion conduit Wayne à regretter d'être « si peu pointu ». S'il regrette leur androcentrisme et leur hétérocentrisme, il admire les contributeurs au site Le Tag Parfait² pour l'étendue de leur culture pornographique. Wayne trouve par ailleurs que « c'est vachement plus dur de s'y connaître vraiment » à l'heure du visionnage en *streaming* sur les *porn tubes*. Les modes de construction des collections et des connaissances pornographiques évoluent avec les possibilités ouvertes et fermées par les changements technologiques.

3) Croiser et mélanger : la passion comme acte d'hybridation

Le mode de la passion se distingue ensuite des trois autres modes par les ponts qu'il établit entre la pornographie et un répertoire plus large de pratiques culturelles. Là où la cinéphilie traditionnelle marginalise la pornographie, le mode de la passion en fait un point nodal.

La passion pour les « cinémas de genre » qui sont « basés sur la sensation » est ce qui permet à Wayne (30 ans, FtM, pansexuel, en couple, étudiant en cinéma) de relier pornographie et films d'horreur – dans un geste similaire à la théorie des « genres filmiques corporels » (voir chapitre 2). Ce lien est notamment établi à travers l'intérêt qu'il porte au sous-genre du porno zombie³ dont il aime le côté « trash », « gore » et « expérimental ». L'intérêt pour la pornographie peut également participer des différentes modes d'exploration

¹ Cérémonie organisée par l'Adult Video Network, couramment appelée « Oscars du porno », qui récompense chaque année depuis 1984 les meilleur·e·s professionne·le·s de la pornographie états-unienne.

² Le Tag Parfait se présente comme « le premier magazine français sur la culture porn et la génération Youporn », www.letagparfait.com (consulté le 3 septembre 2015).

³ Wayne cite notamment les films *Otto* (2008) et *LA Zombie* (2010) du réalisateur gay canadien Bruce LaBruce, entre cinéma d'auteur, film d'horreur et film porno.

d'une subculture. Le goût de Wayne pour les films des studios Citébeur¹ et pour le porno hétéro états-unien des années 1970 s'inscrit dans un intérêt plus large pour les cultures hip-hop et disco. Cela implique une attention particulière aux musiques pornographiques :

Ça m'est arrivé d'entendre une musique incroyable dans un porno des années soixante-dix et ensuite d'aller la chercher, mais je l'ai pas trouvé. Je voulais la trouver pour la réécouter, parce qu'elle était vraiment bien. [...] C'est aussi parce que je suis fan de ce genre de musique, et de cette époque du porno, [...] Ça me fait tripper d'entendre de la disco pendant que je me branle ! Je trouve ça cool [rit] ! C'est une musique vachement sexuelle en fait, hyper rythmée. Moi, quand j'entends de la disco, j'ai juste envie de me lever et de bouger en fait. (Wayne)

La passion pour la pornographie peut également être un élément d'une culture politique transpédégouine*. La découverte du porno à la vingtaine coïncide avec le moment où Wayne découvre les militantismes féministes et LGBT, puis entame une transition de genre. Il souligne notamment l'importance pour lui de la subculture gay, par les multiples ponts qu'elle pose entre culture institutionnelle, culture pop et culture porno.

C'est aussi un moment où je savais pas encore de façon consciente – enfin pas avec ces mots-là – que j'étais trans. En même temps, j'étais vachement dans un rapport boulimique par rapport à la culture LGBT en général : notamment via le militantisme, mais aussi par rapport aux sujets de mémoire que j'avais choisis à la fac, le fait que je passais un peu mon temps aux Mots à la Bouche² à chercher des bouquins, que je m'occupais d'une association de cinéma LGBT. Donc le porno a participé d'un truc global en fait, pas d'un truc spécifiquement porno. Pour moi, le porno fait partie d'une culture plus large – en tout cas le porno gay. (Wayne)

L'hybridation de la pornographie avec d'autres formes culturelles occupe une place centrale dans la carrière de Bertrand (42 ans, hétérosexuel, célibataire, petits boulots, participe à un forum, tient un blog). Élevé dans une famille ouvrière de la banlieue parisienne, il découvre la représentation sexuelle à l'adolescence, à la fin des années 1970, à travers la bande dessinée érotique. À la vingtaine, alors qu'il travaille comme contrôleur de trains et qu'il voyage à travers la France, il se passionne pour les sex-shops, les peep-shows et les salles de cinéma X. Dans les années 1980, il se lance dans ce qu'il appellera plus tard le « psychédélik porn », soit l'hybridation de l'univers de la pornographie commerciale hétérosexuelle et de l'art psychédélique, inspiré de la contre-culture hippie des années 1960. Cela consiste d'abord en un travail d'assemblage de photos et de peinture abstraite, réalisé le plus souvent sous l'emprise de psychotropes hallucinogènes. Ce « psychédélik porn », Bertrand le relie aussi à sa participation dans les années 1990 à « la culture techno » qui est aussi « une culture du mix, du mélange : je retravaille le travail des autres ». Bertrand achète alors régulièrement des

¹ Studio pornographique gay français le plus populaire dans les années 2000. Son slogan est « Viens kiffer les mecs de téci ». La réception des vidéos produites par ce studio est analysée en chapitre 11.

² Librairie LGBT du quartier du Marais à Paris.

magazines de lettres érotiques amateurs et des magazines consacrés à l'actualité du cinéma pornographique.

La centralité de la pornographie dans les loisirs de Bertrand prend une nouvelle tournure lorsqu'il « flashe » successivement sur deux actrices, Chipy Marlow¹ et Olivia del Rio², auxquelles il décide de vouer un culte, lequel devient le principe organisateur de ses pratiques culturelles. Après l'acquisition d'un téléviseur et d'un magnétoscope, il se constitue une collection de cassettes VHS dans les années 1990, qui contient notamment des titres de « porno chic » français. Après l'acquisition d'un ordinateur connecté à l'internet bas débit en 2006, il se lance dans la participation à des discussions en ligne sur la pornographie, d'abord sur le forum du site de rencontres « coquines » Loveannu.com, puis sur le forum de fans de pornographie La Cochonne. C'est également le moment où il se lance dans la confection de remix numériques à partir de fichiers photos et vidéos qu'il télécharge *via* internet. Sur La Cochonne, Bertrand se lie d'amitié avec Pierre qui, au vu de son activité intense sur le forum, lui conseille de se lancer dans la tenue d'un blog sur la pornographie : « Un jour, il m'a dit "mais avec tous tes posts, pourquoi tu fais pas un site ou un blog ?" ». Bertrand travaillait alors sur un projet de blog consacré aux « grandes femmes qui ont fait l'histoire ». Mu par l'idée de ne pas faire un « simple site porno » mais de « faire quelque chose d'autre, de décalé » avec le porno, il décide de combiner ces deux projets en un seul blog, qu'il crée en 2007.

Je ne voulais pas faire du porno pour faire du porno. L'idée c'était d'en faire un truc poétique, d'en faire autre chose. Et aussi de dédramatiser. Et aussi toujours avec cette dimension politique des « grandes femmes qui font l'histoire ». Cette idée de la rencontre impossible entre deux mondes totalement différents que, moi, je fais se rencontrer. (Bertrand)

En mettant sur un même plan sa passion pour deux actrices pornos contemporaines (Chipy Marlow et Olivia del Rio) et pour trois militantes féministes des XVIII^e (Olympe de Gouges) et XIX^e siècles (Andrée Léo et Louise Michel), il s'agit de se faire rencontrer deux mondes qui ne sont pas si différents que cela aux yeux de Bertrand :

Les actrices pornos, on peut aussi en faire des icônes, c'est pas plus condamnable que le reste. C'est aussi des femmes qui suscitent l'admiration. (Bertrand)

Au fur et à mesure, Bertrand intègre à ce site internet personnel sa passion pour la poésie, pour le *heavy metal* et pour la transe psychédélique. Avec la numérisation de la pornographie,

¹ Actrice pornographique française ayant tourné 43 films entre 1996 et 2005.

² Actrice pornographique brésilienne ayant tourné plus de 250 films entre 1996 et 2005. Elle a commencé sa carrière en France et l'a poursuivie aux États-Unis.

son « psychédélik porn » passe au format GIF¹. À son entrée sur le blog de Bertrand, l'internaute se voit proposé différentes sections, correspondant chacune à une passion pour un objet culturel ou une figure starisée. Pour entrer dans la section pornographique, il faut d'abord indiquer que l'on est majeur avant d'être redirigé vers une page web désormais uniquement consacrée à l'actrice Olivia del Rio et qui « tourne autour de deux axes qui peuvent se confondre ou non : archivage et créations personnelles à partir de matériel la concernant ». Les créations personnelles couvrent un domaine étendu : une biographie extensive traite non seulement de la carrière de la *pornstar* mais également de son « avant » et de son « après » (elle avait déjà pris sa retraite au moment de l'entretien), la recension d'une trentaine de ses films, deux montages vidéos basés sur des photos de l'actrice, quelques collages photos « psychédéliques » et un poème rédigé sous forme d'ode d'un fan à son idole. En la croisant et en la mélangeant à ses autres centres d'intérêt (féminisme, *heavy metal*, culture hippie, poésie, etc.), ce pratiquant fait de la pornographie un des points nodaux de son activité culturelle.

4) Sensibilité kitsch, rire et ironie

La passion pour la pornographie peut se développer à la faveur d'une sensibilité kitsch, qui valorise par l'humour, l'ironie et la parodie les aspects « ridicule », « bancal » et « mal joué » du porno. Le goût de Bertrand pour la pornographie est aussi un attachement à une esthétique de série Z.

Les miches de la boulangère², j'en ai vu que le début, mais c'est un film qui m'a longtemps travaillé. C'est l'histoire d'une p'tite nana qui travaille chez le boulanger comme stagiaire. Il l'a fait s'habiller avec des bas, porte-jarretelles, etc. Là, on est vraiment dans le porno classique [sourit]. Je sais que tous les gens ils critiquent, mais moi j'aime bien. Ça colle tout à fait au porno, ce côté bancal, mal joué, ces scènes absurdes. [...] J'aime bien aussi La Belle des Vosges³, qui est vraiment un pur navet nanar, petit budget, où Chipyl Marlow joue mal. J'aime bien ce film, parce que pour moi le côté ridicule ça fait partie du porno. (Bertrand)

À travers cette sensibilité kitsch, le mode de la passion aborde la pornographie par le rire. En l'occurrence les longs-métrages pornographiques hétérosexuels français des années 1990 partagent avec les autres cinémas de genre appréciés par Bertrand le fait d'assumer un aspect antinaturaliste, d'être souvent produits avec peu de moyens et de comporter des ratés qui suscitent un fou rire à la fois bienveillant et ironique. C'est un rire similaire que Michel

¹ Ce format d'image est discuté en chapitre 8.

² *Les Miches de la boulangère* (réal. Michel Ricaud, prod. Marc Dorcel, 1993)

³ *La Belle des Vosges* (réal. Marc Paris et Christophe Robleur, 1997)

(43 ans, bisexuel, célibataire, cadre administratif) déploie lorsqu'il visionne des pastiches porno gay de péplums et de westerns hollywoodiens

C'est une sorte de péplum porno absolument délirant qui se passe à Rome. Les Romains ont chopé un chef barbare rebelle et ils le ramènent à la capitale. Ça se passe dans une espèce de fausse Rome en carton-pâte, avec un faux empereur romain qui ressemble à rien. Mais les gars sont franchement bien faits. Et puis le scénario est complètement délire. Ça me fait me marrer. J'ai aussi vu un western bisexuel l'autre fois, excellent ! Avec une ambiance de saloon, où les gens boivent du whisky. Enfin c'était une espèce d'univers complètement décalé et je trouve ça très beau, ça me plaît bien. Je crois que j'aime bien parce que ça assume vraiment le côté fictionnel et comédie en fait. Du coup, des fois, je me concentre moins sur l'action que sur l'ambiance. Parce que le scénario est un peu stéréotypé, mais l'excitation vient plus de l'ambiance, de l'environnement. (Michel)

Le rire est aussi une composante de l'attachement de Wayne (30 ans, FtM, pansexuel, en couple, étudiant en cinéma) aux acteurs Boris¹ et Harry Reems² devant lesquels il lui « arrive souvent de [se] marrer et de [se] branler en même temps ».

- Ça peut aller ensemble, rire et se branler ?
- C'est-à-dire que des fois je vais être en train de me branler, super excité, et d'un coup je vais voir un truc qui va me faire super rire, et ça va durer deux secondes, mais... Ouais, j'aime bien quand il y a du second degré. (Wayne)

L'humour et l'ironie sont également des composantes importantes des productions fans. Pierre (44 ans, hétérosexuel, célibataire, cuisinier) souligne le ton parodique des chroniques de film porno qu'il partageait *via* minitel dans les années 1990 :

J'étais un gros consommateur et j'ai commencé à y faire des résumés de films X. Je faisais des trucs fendards, qui sortaient complètement des résumés que tu trouvais sur les jaquettes des cassettes. Et j'avais beaucoup, beaucoup de lecteurs. (Pierre)

Alors que le rire est souvent pensé comme un état corporel incompatible avec l'excitation sexuelle, le mode de la passion les réunit en un même enthousiasme pornographique.

5) Des pratiques fan entre enthousiasme et honte culturelle

Le trait distinctif du mode de la passion est d'investir la pornographie avec enthousiasme. Cet enthousiasme peut par exemple se lire dans les propos de Bertrand (42 ans, hétérosexuel, célibataire, petits boulots, participe à un forum, tient un blog) lorsqu'il évoque les films cultes de ses deux actrices préférées :

¹ Acteur phare du studio gay Citébeur, Boris est « un lascar céfran très viril d'origine Russe. Un regard d'acier aussi dur que le reste », <http://citebeur.com/fr/modeles/detail/719-boris> (consulté le 3 septembre 2015).

² Un des plus célèbres acteurs pornographiques hétérosexuels masculins aux États-Unis dans les années 1970 et 1980. Il joue en 1972 le rôle du docteur dans *Gorge profonde* de Gerard Damiano.

Je tombe sur un magazine et paf ! [...] Putain la meuf ! Waouh, quoi. À partir de là, je ne m'intéresse plus qu'à ça : je veux trouver des trucs sur Chipy Marlow. [...] C'était vraiment les photos pornos les plus [insiste] fortes que j'ai jamais trouvées. (Bertrand)

La [insiste] grande rencontre avec Olivia c'est le film La Débauchée¹... [...] Quand je tombe sur ce DVD, je me dis que je tombe pile sur ce qu'il fallait ! C'est un porno chic américain. Toutes les scènes sont bien filmées. En plus je trouve qu'il y a quand même une démarche créative. Et puis, c'est le sommet d'Olivia del Rio. Toutes les scènes me plaisent [il tape dans ses mains, avec un grand sourire, puis marque une pause]. C'est peut-être mon DVD le plus important je dirais. (Bertrand)

Le rapport enthousiaste à ces objets cultes est soutenu par des pratiques de médiation et de reconnaissance. Faute de culte institutionnalisé de ces deux *porn stars*, Bertrand construit son propre mythe en leur écrivant des biographies et créant des galeries réunissant leurs plus belles photos². Il partage aussi son enthousiasme sur le forum La Cochonne, où les retours sur son travail créatif de fan sont dans l'ensemble encourageants. Bertrand y a aussi reçu de précieux conseils juridiques lorsque son blog a été menacé de fermeture pour violation du droit d'auteur par le manager d'Olivia del Rio. Il décrit les nombreux messages de soutien émanant de forumers comme une forme de reconnaissance de la valeur de son travail, à un moment où celle-ci était mise en question par la première intéressée.

La reconnaissance passe ensuite à travers les statuts d'« historique » et de « pilier » du forum auxquels les membres les plus actifs et les plus persévérants peuvent prétendre. Ces distinctions sont partagées par tous les « habitués » du forum, au-delà des amitiés et des inimités. Par exemple, si Bertrand « ne peu[t] pas supporter » untel, il « reconnaît[t] néanmoins sa qualité de forumer ». Parmi les usagers du forum, Pierre (44 ans, hétérosexuel, célibataire, cuisinier) distingue les internautes ordinaires, « des gens qui viennent pour poser des questions, pour trouver le nom d'un film », d'une élite d'internautes qualifiés :

Des gens qui ont une vraie culture, une culture extraordinaire et qui peuvent dire "C'est tel film" ou "C'est telle scène que tu cherches" et, ça, c'est exceptionnel ! [...] des gens qui ont une culture pornographique énorme, qui peuvent avoir 4 000, 5 000 films chez eux – je sais pas si t'imagines ce que c'est, mais c'est plus grand que le mur de ton salon. (Pierre)

La culture pornographique, en tant que ressource « extraordinaire » et « exceptionnelle », devient, dans l'espace restreint des sociabilités fans, une forme de capital subculturel³. Ce qui

¹ *La Débauchée* (prod. Colmax, 2003).

² Sur la construction du culte des icônes de la culture populaire par des communautés de fans, voir Le Guern Philippe, « Il n'y a pas d'œuvre culte, juste le culte des œuvres. Une approche constructiviste des cultes médiatiques », in Philippe Le Guern (dir.), *Les Cultes médiatiques. Culture fan et œuvres cultes*, Rennes, PUR, 2002, p. 13-38. Maigret Éric, « Du mythe au culte... ou de Charybde en Scylla ? Le problème de l'importation des concepts religieux dans l'étude des publics des médias », in Philippe Le Guern (dir.), *Les Cultes médiatiques. Culture fan et œuvres cultes*, op. cit., p. 97-112.

³ Thornton Sarah, *Club Cultures: Music, Media and Subcultural Capital*, Cambridge, Polity Press, 1995.

pourrait apparaître, aux yeux d'une personne non initiée, comme des objets et des images sans valeur, est requalifié au sein de l'espace du forum comme « une petite mine d'archives », pour reprendre l'expression que Bertrand utilise pour parler des divers documents qu'il a conservés au fil des années au sujet de ses deux actrices pornographiques préférées. La construction d'un enthousiasme durable pour la pornographie dépend de formes collectives et institutionnalisées de reconnaissance de la valeur des objets et des pratiques.

Encadré 11. La relation d'enquête comme scène de reconnaissance

« On est comme les autres, c'est une passion ! Avant tout, c'est une [insiste] passion. » (Pierre, 44 ans, hétérosexuel, célibataire, cuisinier).

Comme dans toute enquête sociologique sur une pratique culturelle *a priori* peu légitime, la relation d'enquête entre des passionnés et un sociologue devient elle-même une scène où se joue la reconnaissance de la valeur de la pratique.

Cet enjeu se manifeste dans l'écart entre la durée d'entretien initialement négociée (« entre une heure et une heure trente ») et la durée d'entretien effective (entre trois et six heures) avec la majorité des participants à l'enquête ayant des pratiques fans. Par exemple, Bertrand répond sans grand enthousiasme à ma demande d'entretien par mail : « *a priori*, pourquoi pas ». Il insiste ensuite sur le fait que l'entretien devra être court en raison d'un emploi du temps chargé. Si cet échange de courriel peut être d'abord être interprété comme l'expression d'une méfiance vis-à-vis des objectifs de ma recherche, elle peut aussi être entendue comme la construction d'un rapport de force : en tant que passionné de pornographie, Bertrand me fait savoir qu'il est un interlocuteur de valeur et qu'il est en position de fixer les termes de l'échange.

Les réticences initiales contrastent avec l'enthousiasme que Bertrand manifeste pendant un entretien de plus de six heures au total. Alors qu'il était arrivé à mon domicile à deux heures de l'après-midi, il n'en repart qu'à neuf heures du soir. Une fois l'entretien formellement fini, nous poursuivons la conversation quarante minutes de plus, après que Bertrand a relancé la conversation en m'expliquant le goût qu'il a à parler de son rapport à la pornographie : « c'est mon envie personnelle d'en parler aussi, de lâcher le truc ». La relation d'enquête offre par ailleurs à Bertrand un cadre d'écoute au sein duquel il peut exprimer le rapport ambivalent qu'il a envers cette passion.

Or, dans le cas de la subculture des fans hétérosexuels masculins de pornographie, cette reconnaissance est souvent fragile. La reconnaissance par les autres membres du forum de la valeur des pratiques de Bertrand ne suffit pas à contrebalancer l'incompréhension et le dénigrement dont elles font l'objet en dehors de ce cercle restreint d'initiés. Bertrand n'a pu partager cette passion que de manière très superficielle avec ses compagnes (il est aujourd'hui célibataire depuis sept ans). Il ne parle pas non plus de pornographie avec ses autres amis et il dissocie complètement son compte Facebook de son activité de fan de porno. Surtout, les actrices pornographiques auxquelles il consacre son travail de fan ont montré au mieux de l'indifférence et au pire de l'hostilité envers son travail. Face à ce déficit de reconnaissance,

Bertrand se protège en développant un rapport ironique à son travail et en insistant sur la distance qu'il entretient au rôle de « fan » (un terme qu'il refuse d'ailleurs en début d'entretien : « ça fait un peu le fanatique, avec la bave aux lèvres »). Parce que « pris au premier degré, son blog peut le faire passer pour un taré », il atténue désormais le côté « amoureux » de son travail de fan et en renforce le côté « ironique ». Au fil de l'entretien, l'enthousiasme et la revendication de la passion cèdent peu à peu du terrain au doute et à la tristesse. Il lui arrive en effet de ressentir de la honte à la lecture de ses écrits, dont il trouve que le côté « passionnel » est « dérangeant ». Aussi il en vient parfois à penser que le culte des *pornstars* est une « supercherie ». L'idée que la pornographie serait un monde passionnant et stimulant pour la créativité ne serait alors que « des histoires qu'on se raconte à nous-mêmes ».

Quel pourrait être l'intérêt de faire un site sur une personnalité du X ? Même si c'est créatif, tout ce qu'on veut, tout ce que j'y colle. Est-ce que ça a vraiment un intérêt pour les gens ? À part me faire plaisir, me créer mon petit univers... Est-ce que ça a vraiment un intérêt ? Bon ben vaut mieux que j'écarte cette question-là, parce que si je me pose la question, et que je suis sincère avec moi-même, eh ben je vais me répondre non. [...] Il vaut mieux pas trop que je m'interroge sur le sens de ce que je fais. Parce que, finalement, est-ce que ça a vraiment un sens de faire ça ? Après c'est vrai qu'on peut se dire : mais qu'est-ce qui a un sens [nous éclatons de rire] ? (Bertrand)

Cette perte de foi en sa passion pour la pornographie, que Bertrand dédramatise à travers le comique de l'absurde, l'amène à glisser progressivement du registre de la passion vers les registres de la mise à distance et de la reprise en main, et à voir l'énergie qu'il déploie dans les mondes de la pornographie comme un « laisser-aller ». Le fait de ne pas avoir compté son temps en passant des heures à faire « un travail de fourmi, de taré » (Bertrand) peut se transformer en impression d'avoir perdu son temps et de s'être enfermé dans une passion glauque. Un tel regard négatif sur sa pratique l'amène parfois à se débarrasser, sur un coup de tête, de pans entiers de ses archives personnelles.

Mais tout ça [ses collages porno-psychédéliques] j'ai fini par le balancer. De toute façon, avec le porno, je crois qu'il y a toujours eu un côté attraction/répulsion. (Bertrand)

La fragilité de la reconnaissance des pratiques de fans de pornographie rend le mode de la passion instable : la joie et l'enthousiasme se mêlent souvent à la honte et au dégoût. Une carrière de fan de porno ne semble pas pouvoir se dire de manière complètement indépendante du mode de la reprise en main et de son vocabulaire des « troubles du contrôle sexuel ».

Le mode de la passion étend le plaisir pornographique au-delà de l'espace-temps du visionnage et hybride la pornographie avec d'autres objets et pratiques culturels. Ce rapport enthousiaste à la pornographie est toutefois fragilisé par la faible reconnaissance collective de la pratique.

Conclusion : ceci n'est pas une pratique culturelle illégitime

Un raccourci sociologique présente parfois la pornographie comme une « pratique culturelle illégitime ». À rebours de ce verdict sociologique réducteur, qui produit en partie les effets qu'il décrit, ce chapitre a montré que la pornographie n'est pas en tous temps, en tous lieux et pour tous les publics une pratique culturelle illégitime.

Comme toute construction idéal-typique, ces quatre modes d'appropriation de la pornographie – l'utilitarisme, la mise à distance, la reprise en main et la passion – sont le produit d'une opération analytique de réduction logique. Différents moments de l'entretien sollicitent différentes facettes d'un rapport à la pornographie qui varie dans le temps et dans l'espace : le plaisir, l'enthousiasme, la lassitude, le dégoût et la honte coexistent souvent dans les configurations individuelles de la pratique.

L'usage masculin de pornographie n'en reste pas moins traversé par des rapports de classe. Cette pratique pose en effet surtout problème aux hommes des classes moyenne et supérieure dont le statut social dépend du capital culturel. Ce sont eux qui s'efforcent le plus de ne pas se laisser salir (mode de la mise à distance) ou tiré vers le bas (mode de la reprise en main) par cette pratique¹. Les chapitres 10 et 11 poursuivent ce questionnement sur le lien entre constructions de la masculinité et capital culturel, à travers une analyse du rapport ambivalent de cette catégorie d'hommes aux expressions sexuelles de la virilité.

¹ Il se pourrait que les rapports de classe affectent encore plus fortement l'usage de pornographie des femmes, puisque les déclarations de visionnage dans l'enquête Contexte de la Sexualité en France (CSF) baissent significativement (division par deux voire par trois) à mesure que l'on se déplace des classes populaires vers les classes moyenne et supérieure (voir chapitre 2).

Conclusion de la troisième partie

En laissant la question des représentations audiovisuelles au second plan, la partie III a décrit les effets genrés des usages des technologies numériques sur les espaces, les rythmes et les expériences corporelles au sein desquels ils interviennent.

Les pratiques d'archivage, de navigation et de visionnage participent d'abord de la production matérielle et symbolique de l'espace domestique. Deux configurations peuvent être distinguées : dans une première, plutôt racontée par les hommes en couple hétérosexuel, les spectateurs maintiennent leurs pratiques à la marge du foyer conjugal et familial, lequel est alors dépositaire de valeurs morales opposées à celles de la pornographie, comme la responsabilité et la propreté ; dans une seconde, plutôt racontée par les hommes célibataires les hommes couple gay, la pornographie s'intègre de manière banalisée aux routines domestiques de la vie quotidienne et participe pleinement à la production d'un sentiment hédoniste de « chez soi ».

Les pratiques de manipulation des techniques et des corps participent ensuite de la production des rythmes de la vie quotidienne, lesquels sont par ailleurs conditionnés par les rythmes du travail salarié. La qualification de l'énergie à l'œuvre dans les usages de la pornographie met en jeu la relation entre travail et loisir : la pornographie peut être décrite comme une énergie relaxante (après une journée de travail ou pendant un jour de pause), une énergie stimulante (le visionnage du matin en buvant le café) ou une énergie régulatrice (naviguer pour faire une pause). La pornographie peut aussi être décrite comme une énergie à surveiller lorsqu'elle détourne des activités productives.

Ces pratiques interviennent enfin dans les expériences sensibles du corps. La construction du genre de l'internaute intervient aussi bien à travers la vision et l'interprétation des corps qui s'affichent sur l'écran qu'à travers le toucher et la sensation de son propre corps. La mise en récit des intensités qui traversent et des performances qui organisent le corps des spectateurs pendant leurs sessions de navigation, de visionnage et de ré-imagination pornographique s'alignent en majorité sur le récit conventionnel de la sexualité masculine comme force intérieure naturelle à réguler par des pratiques d'extériorisation.

La partie IV replace les représentations audiovisuelles au centre de l'analyse, tout en continuant à les envisager sous le prisme de leur matérialité domestique et quotidienne.

L'enjeu est de comprendre ce que produit, en termes de politiques des représentations, une pratique de réception médiatique orientée vers la production de sensations et d'espace-temps agréables.

IV. Expérience spectatorielle et subjectivation

Introduction de la quatrième partie

La quatrième partie de la thèse s'intéresse à la manière dont l'expérience spectatorielle de la pornographie intervient dans des processus de subjectivation liés à la masculinité (chapitre 10 et 11) et à la santé sexuelle (chapitre 12), en contextes hétérosexuel et gay.

L'analyse porte sur l'articulation de deux types de récits : la mise en récit de l'expérience spectatorielle, c'est-à-dire des sensations et des représentations en jeu dans les processus de navigation de visionnage et de ré-imagination ; et la mise en récit d'une trajectoire et d'une identité sociale. Il s'agit ainsi de replacer les expériences spectatorielles dans des contextes de réception, pour interroger à la fois le conditionnement de l'expérience des sons et des images par la trajectoire sociale des publics, et le potentiel transformateur de l'expérience spectatorielle.

Les réponses des enquêtés à la question « Ce que tu aimes voir, c'est aussi ce que tu aimes faire ? » montrent que les controverses concernant les effets de la pornographie ont différemment affecté les spectateurs hétérosexuels et gays. D'un côté, la majorité des spectateurs hétérosexuels se saisit de cette question pour tenir à distance les représentations « extrêmes » de la soumission sexuelle féminine. De l'autre, la majorité des hommes gays répond à propos des fantasmes pornographiques de pénétration anale sans préservatif.

Les chapitres 10 et 11 partent du constat que la majorité des spectateurs hétérosexuels est attirée par la représentation de la disponibilité féminine, quand la majorité des spectateurs gays est attirée par la représentation hyperbolique de la masculinité. Les pratiques de réception de ces images sont resituées dans une configuration plus large de la pratique de la masculinité et des rapports de genre.

Le chapitre 12 part du constat que la majorité des spectateurs enquêtés, toutes orientations sexuelles confondues, préfère la pornographie sans préservatif. Il retrace les transformations amenées par la diffusion au cours des années 2000 des pratiques de visionnage de pornographie sans préservatif (le sous-genre du porno bareback) parmi les hommes gays, en prenant les pratiques des hommes hétérosexuels comme point de comparaison.

Chapitre 10. L'attrait pour la disponibilité féminine et la production hétéronormative de la masculinité

*« Les hommes ne peuvent s'imaginer
que dirigeant et contrôlant les femmes¹ »,
Nicole-Claude Mathieu.*

Un nouveau modèle de masculinité dirigeante, valorisant davantage la maîtrise de soi que le recours à la force physique, s'institutionnalise au XIX^e siècle². La domination politique, économique et culturelle exercée par les hommes des bourgeoisies européennes sur les femmes, les classes populaires et les populations colonisées passe dès lors en premier lieu par la domination de son propre corps. Comment interviennent les pratiques de relâchement autosexuel dans ces dynamiques masculines de contrôle de soi et de contrôle des autres ?

Ce chapitre part du constat de la prégnance, parmi les hommes hétérosexuels interrogés, d'un attrait pour les scénarios pornographiques représentant une féminité sexuellement disponible. La réception sur un mode hétéronormatif de ces images produit une performance de la masculinité emphatiquement « virile » et « normale ». La mise en cohérence de cette pratique corporelle avec les autres pratiques et discours de la masculinité dans lesquels les spectateurs hétérosexuels sont par ailleurs investis ne va pas de soi : il s'agit alors d'observer le processus de construction de la « masculinité hégémonique » au sens de l'articulation entre les différents modèles de masculinité auxquels adhèrent ces hommes (voir chapitre 3). L'attrait d'hommes hétérosexuels pour la pornographie hétérosexuelle conventionnelle ne conduit pas mécaniquement au renforcement de la domination masculine : il s'agit d'alors d'explorer les constructions alternatives de la masculinité qui, plus rarement, émergent de cet attachement culturel.

Dans les analyses qui suivent, la distinction de dynamiques hégémoniques (conservatrices et réactionnaire) et contre-hégémoniques (contenant les germes d'une autre hégémonie) n'est pas exclusive de la reconnaissance et de l'exploration des tensions et des

¹ Mathieu Nicole-Claude, « Quand céder n'est pas consentir. Des déterminants matériels et psychiques de la conscience dominée des femmes, et de quelques unes de leurs interprétations en ethnologie », in *L'Anatomie politique. Catégorisations et idéologies du sexe*, Paris, Éditions iXe, 2013, p. 152.

² Sohn Anne-Marie, *“Sois un Homme !” La construction de la masculinité au XIX^e siècle*, Paris, Seuil, 2009 ; Farges Patrick, « Masculinités et “masculinisme” ? (1880-1920) », colloque « Féminismes allemands (1848-1933) », Lyon, 2012 ; Walin Marie, « “Criar hombres y no fieras”, civilité et construction d'une masculinité hégémonique (Espagne, 1787-1868) », *Genre, sexualité & société [en ligne]*, n° 13, 2015.

ambivalences intra-individuelles. Les propos recueillis sont rarement univoques : les mêmes hommes qui expriment une envie de changement féministe tiennent la minute d'après des propos masculinistes. Les mouvements hégémoniques et contre-hégémoniques sont en fait des lignes de force qui traversent avec des intensités différentes l'ensemble des spectateurs hétérosexuels masculins interviewés – nous verrons dans le chapitre suivant que les tensions qui traversent les hommes gays et bisexuels sont en partie différentes.

A - La pratique hétéronormative de la navigation pornographique

L'analyse porte dans un premier temps sur les dynamiques de genre à l'œuvre dans des opérations telles que la sélection d'une vidéo, son interprétation et son investissement sensoriel. La pratique hétéronormative de la navigation pornographique produit une performance de genre que je nomme « hétéromasculinité pornographique ». Cette performance de la masculinité se construit à l'interface de scénarios pornographiques, où l'acteur porno incarne les valeurs conventionnellement masculines de la force physique et de la conquête hétérosexuelle, et de scripts masturbatoires, qui reprennent le récit conventionnellement masculin d'une force naturelle à extérioriser. Ces deux niveaux de scénarisation de la masculinité sont enchevêtrés dans une pratique hétéronormative de la navigation et du visionnage.

1) Les expressions du dégoût : les frontières affectives d'une appétence pornographique « normâle »

À travers les pratiques de navigation pornographique, certains actes et certains corps en viennent à être associés à des affects positifs (comme le plaisir), tandis que d'autres en viennent à être associés à des affects négatifs (comme le dégoût). Si internet donne accès à une grande diversité d'images pornographiques, la majorité des hommes hétérosexuels semble s'astreindre à une portion très limitée de la pornographie en ligne. Aussi, les affects négatifs se cristallisent-ils ici autour de corps et de pratiques historiquement marginalisés en raison de leur « déviance » de genre, de sexualité ou de « race ». L'analyse de l'expression des émotions négatives est alors une voie d'entrée pour saisir l'appétence pornographique hétérosexuelle masculine blanche « normale » par ses marges : à partir de « son en dehors constitutif¹ ». Par exemple, les réponses à la question « Est-ce qu'il y a des pornos que tu ne vois jamais ? » donnent lieu à une énumération des corps et des pratiques sexuelles jugées « dégoûtantes » :

Tout ce qui est gay, ça ne m'intéresse pas. Les scènes lesbiennes, ça ne m'intéresse pas du tout. Les trans non plus. [...] J'aime pas non plus tous les trucs qu'on pourrait appeler déviants : femmes enceintes, femmes poilues, obèses, nains. C'est des choses... [il fait une moue de dégoût et s'arrête] Non, les femmes grosses, les vieilles, j'aime pas ça. (Fabrice, 42 ans, marié, trois enfants, technicien son, membre d'un forum de fans)

¹ Les théories poststructuralistes de l'identité désignent par « en dehors constitutif » le processus d'exclusion constitutif de toute identité. Voir par exemple Hall Stuart, « Qui a besoin de l'identité ? », in Maxime Cervulle, (dir.), *Identités et cultures. Politique des cultural studies*, Paris, Éditions Amsterdam, 2008, p. 267-285.

Déjà tout ce qui est gay. Parce que ça me plaît pas du tout. Tout ce qui est zoophilie, scatophilie, SM. C'est des trucs qui ne me branchent pas du tout. Et du coup... je [sourit, gêné]... enfin voilà c'est l'effet inverse de ce que je recherche quand je regarde, donc du coup... surtout pas. (Nicolas, 29 ans, ingénieur de la vision, en couple)

« Gay » est souvent la première catégorie pornographique évoquée par les hommes hétérosexuels lorsqu'il s'agit de délimiter les contours d'une expérience pornographique plaisante. Cela indique la place singulière de l'homosexualité masculine dans l'imaginaire hétéronormatif masculin, où ce fantasme se voit attribuer le pouvoir de coller à la peau du public. Taper le mot « gay » dans un moteur de recherche, cliquer sur l'onglet « gay » d'un *porntube* – ou, comme nous le verrons dans un instant, faire « trop » attention aux hommes dans le porno hétéro – sont envisagées comme des pratiques identitaires (« être homosexuel ») et non seulement comme des pratiques de plaisir.

La catégorie « gay » est immédiatement suivie de la catégorie « *shemale* » ou « transsexuelle ». Suivent les catégories « SM », « uro », « scato », « zoophilie », « lesbienne », « grosse », « vieille », « poilue », « enceinte » – et ainsi de suite. Il est significatif que les hommes gays et les femmes trans soient mentionné·e·s dans une liste d'actes sexuels comprenant notamment la pédophilie et la zoophilie¹. Ces catégories ont pour seul point commun de se retrouver à l'extérieur d'un « cercle vertueux » de la « bonne sexualité »². Les entretiens ont ainsi été, sans grande surprise, un lieu de valorisation des corps « normaux » et, ainsi, de réaffirmation d'échelles de valeur hégémoniques relatives à ce qui constitue un corps ou un acte sexuel désirable.

La norme se niche aussi dans les silences. Louis (30 ans, ingénieur, célibataire) fait partie des enquêtés hétérosexuels qui, plutôt que de répondre par « gay » à la question « Qu'est-ce que tu ne regardes jamais ? » optent plutôt pour la stratégie de la mise sous silence du porno gay. Les minorités sexuelles et de genre ne sont présentes qu'en creux de son discours, lorsqu'il oppose de manière assez vague et générale le « normal » et le « sain » au

¹ On peut y voir une résonance avec les discours prononcés à l'Assemblée nationale en opposition aux lois ouvrant au Pacte civil de solidarité (PACS) puis au Mariage Pour Tous. Par contraste, lorsque je demande à Sébastien (37 ans, gay) s'il lui arrive de regarder du porno hétéro, il termine sa réponse avec une pointe d'ironie *queer* : « Très rarement. Je dois avoir une scène de porno hétéro dans mes 300 ou 400 gigas de vidéos pornos [nous sourions tous les deux]. Par contre, zoophilie oui [nous éclatons de rire] ! ». Le lesbianisme occupe une place plus ambivalente et c'est ici davantage le mot « lesbiennes » que la pratique du sexe entre femmes (telle qu'elle est couramment montrée dans la pornographie hétéronormée) qui est l'objet de dégoût.

² Gayle Rubin montre que la sexualité est un axe de stratification sociale relativement autonome. Elle propose dans « Penser le sexe », un texte précurseur de la théorie *queer*, plusieurs manières de visualiser la stratification sexuelle. Une de celles-ci est un diagramme circulaire à deux couches : au centre, le « cercle vertueux » de la « bonne sexualité » ; aux marges les « mauvaises » sexualités, associées au dégoût et à la pathologie. Rubin Gayle, « Penser le sexe », in *Anthropologie politique du sexe*, Paris, Epel, 2010, p. 135-210.

« tordu » et au « malsain ». En près de trois heures d'entretien enregistré et trente-huit pages de retranscription, Louis se contente d'une évocation défensive (« mais bon les mecs ça ne m'excite pas du tout ») ; le mot « hétéro » n'est quant à lui mentionné qu'une seule fois, par l'enquêteur.

Les expressions du dégoût ont également une dimension racialisée. Si Louis (30 ans, ingénieur, célibataire, blanc) met en avant le fait qu'il a déjà eu des relations sexuelles avec quatre femmes noires, cela ne l'empêche pas d'exprimer du dégoût pour la texture et l'odeur de leur peau. Comparées à une norme de féminité blanche, les femmes noires ne seraient pas de « vraies » femmes, car elles n'auraient pas suffisamment de hanches. Autrement dit, le corps des femmes noires met en crise la conception eurocentrée du binarisme hiérarchique masculin/féminin :

J'ai du mal... Je pense que c'est une question de grain de peau. C'est au niveau du toucher, au niveau de l'odeur, au niveau de... je sais pas, il y a quelque chose... et puis... [s'arrête] Tout le monde trippe sur le cul des Blacks, mais moi, j'ai l'impression de voir un gamin de 8 ans. C'est deux boules sans hanches. Et à chaque fois que je vois ça me... [signe de désapprobation de la tête, puis s'arrête] Je ne sais pas, pour moi, c'est pas un cul de femme. [Répète en insistant] C'est pas un cul de femme ! (Louis)

L'association, à travers la notion d'immatunité, entre différence raciale et manque de différenciation sexuelle est également formulée par Louis au sujet des femmes asiatiques :

Les Asiatiques, j'ai beaucoup fait aussi. Mais pareil, j'ai l'impression de baiser une nana de huit ans, comme ça : « ni-ni-ni-ni-ni » [bruit enfantin, qui sonne également comme un bruit « chinois »]. Elles ont pas cette présence, cette... [s'arrête] (Louis)

Par contraste avec les femmes noires et asiatiques, les femmes « de l'Est » (« de Bulgarie, de Hongrie, de je-ne-sais-quoi ») et « scandinaves » incarnent aux yeux de Louis un idéal de féminité blanche « grande », « fine », « pure », « saine » et « divine ». Louis est notamment « fou » de l'actrice hongroise Anita Blonde.

Non, vraiment j'ai du mal [avec les femmes noires]. Par contre, oui, tu me mets une nana de l'Est, là oui. C'est des déesses quoi ! [...] Ce que j'aime, c'est les nanas très athlétiques, très fines, très fines, très longilignes. [...] Elles se tiennent droites [mime : bombe le torse et se cambre légèrement], elles sont grandes... [...] Alors j'aime pas que ce soient des mecs non plus hein, mais... [...] Elles, elles sont bien faites ! Tu vois finement les abdos. Tu sens qu'elles sont saines. Elles ont une belle peau... Je sais pas comment expliquer, mais j'adore ! (Louis)

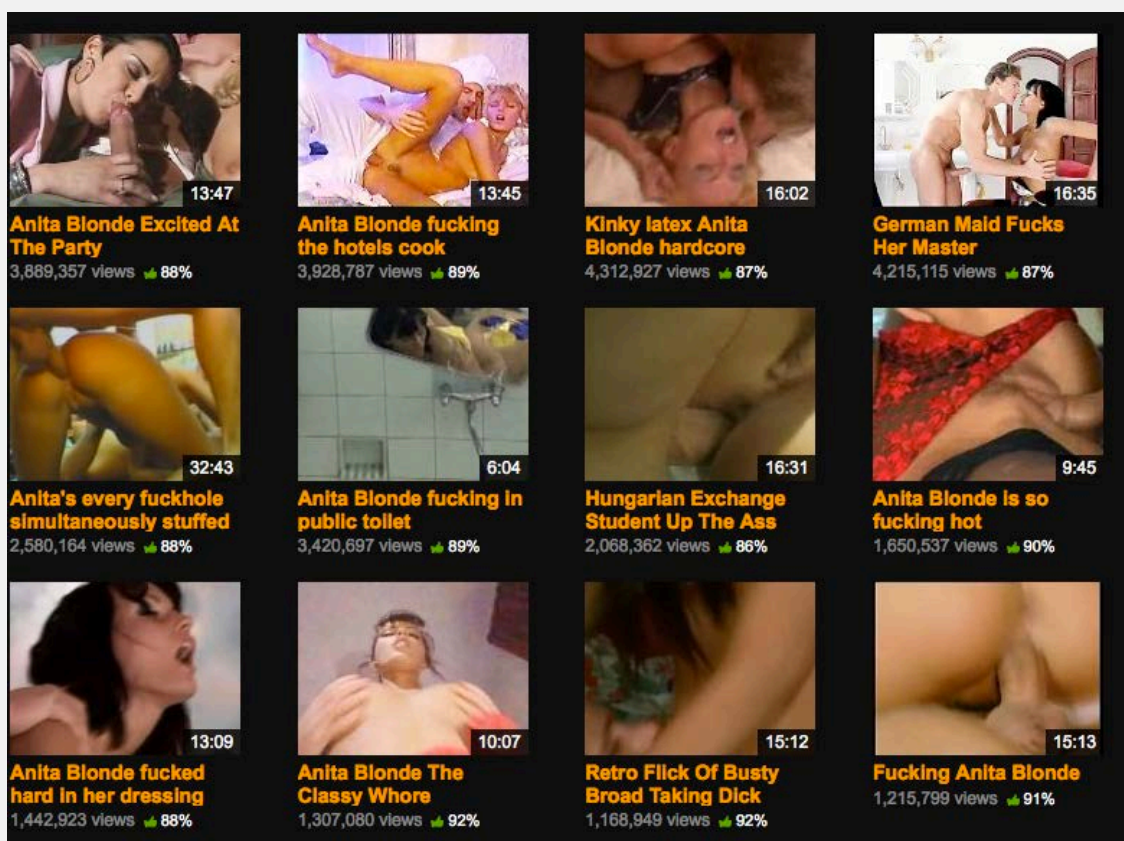
Au centre du regard pornographique occidental depuis la chute du Mur de Berlin, les femmes « de l'Est » incarnent de manière à la fois exotique et exemplaire le potentiel sexuel conjugué de l'hyperféminité et de la suprématie blanche. Cette incarnation exotique de la norme de la

féminité blanche est formulée par Pierre (44 ans, blanc, cuisinier, célibataire) à la fois comme un idéal et comme une différence raciale :

Les filles d'Europe de l'Est – celles qui font du X – la différence, c'est qu'elles n'ont pas de ventre, elles ont les seins bien fermes, des petites fesses. Même si on est Caucasiens en Europe, la morphologie est différente. (Pierre)

La célébration de la blancheur, à l'instar de la célébration de l'hétérosexualité, permet de réaffirmer le binarisme hiérarchique masculin/féminin. L'affirmation de la différence des sexes s'articule avec une valorisation des corps blancs. Si les expressions genrées, sexualisées et racialisées du dégoût sont voisines les unes des autres, c'est qu'elles participent d'une même dynamique : le racisme opère par la dévalorisation sexuelle et l'hétéronormativité par la dépréciation raciale¹.

Illustration 8. Premiers résultats pour une requête « Anita Blonde » sur le site web Pornhub.com (23 juillet 2015)



¹ La limite de la théorie de la stratification sexuelle proposée par Gayle Rubin est à ce titre qu'elle ne prend pas en compte la co-formation des hiérarchies sexuelles et raciales dans l'histoire états-unienne. Voir sur ce point Schueller Malini Johar, « Analogy and (White) Feminist Theory: Thinking Race and the Color of the Cyborg Body », *Signs*, vol. 31, n° 1, 2005, p. 63-92.

La sensation du dégoût et ses expressions réflexives ne conduisent toutefois pas mécaniquement à l'exclusion des corps abjects. Le dégoût peut se connecter de manière incontrôlable à la fascination et au plaisir pour faire émerger une expérience spectatorielle ambivalente. Voyons la manière dont Pierre (44 ans, cuisinier, célibataire, blanc) met en récit son expérience de la surprise lorsqu'il tombe par mégarde sur une vidéo présentant une femme transsexuelle qu'il avait imaginé cisgenre* :

C'est étrange parce que d'un coup tu fais [ton choqué] « Ah, il a une bite... !? » Surtout quand c'est la première fois que tu vois ça. (Pierre)

Le discours de Pierre pourrait bien sûr être soumis à une analyse critique en termes d'affirmation défensive d'une masculinité cisgenre hétérosexuelle « normale ». Ce spectateur parle en effet des femmes transsexuelles au masculin, utilise le terme controversé « *shemale* », valorise uniquement les femmes transsexuelles qui « passent » pour des femmes cisgenres (la seule fois où il dit avoir « bandé » face à une image de « *shemale* non-opérée » c'était parce qu'« on aurait vraiment dit une fille... vraiment, vraiment : un visage très doux ») et imagine que seuls des acteurs « bisexuels » peuvent tourner dans des pornos avec des femmes transsexuelles :

Bien sûr que, quand t'es hétéro, tu préfères une chatte, une toison, qu'elle soit épilée, imberbe. Bien sûr que c'est plus joli, c'est évident. (...). Et puis un cul de mec et un cul de nana, c'est pas pareil non plus. (Pierre)

Une lecture univoque de cet extrait d'entretien en termes de contrôle spéculaire des corps féminins « normaux » et d'exclusion des corps féminins « anormaux » est toutefois réductrice. Pour en restituer la complexité, plutôt que de prendre les mots au pied de la lettre pour en proposer une analyse textuelle froide et systématique, il faut en saisir la charge affective et prendre au sérieux l'effet de choc¹ que Pierre attribue à la vision des corps de femmes transsexuelles. Cet effet de choc tend à lui faire perdre le contrôle hétéronormatif de son propre corps, ce sur quoi il tient un discours réflexif, lorsqu'il identifie le « blocage » qui borne l'imagination hétérosexuelle masculine.

C'est ça qui gêne les hétéros ! Pour en avoir discuté avec des copains, oui, bien sûr que ça gêne. [...] Il y un blocage. (Pierre)

¹ Dans un texte fondateur des *porn studies* et des *black queer studies*, Kobena Mercer construit une position critique fondée sur la reconnaissance de l'ambivalence émotionnelle (entre plaisir et dégoût) de l'« effet de choc » dont différents publics font différemment l'expérience face à la représentation sexualisée du stéréotype de l'homme noir hypersexuel. Mercer Kobena, « Lire le fétichisme racial. Les photographies de Robert Mapplethorpe », in Florian Vörös (dir.), *Cultures pornographiques. Anthologie des porn studies*, Paris, Éditions Amsterdam, 2015, p. 111-160.

Ce « blocage » initial peut aussi bien se dénouer en une exclusion dégoûtée qu'en une inclusion fascinée des femmes transsexuelles à l'imaginaire hétéromasculin. Il s'agit en effet potentiellement d'un moment qui brouille la frontière entre dégoût et fascination. Le « blocage » hétéronormatif est ambivalent en ce qu'il est à la fois un lieu de prise de pouvoir sur les autres et un lieu de perte de contrôle sur son propre corps. Cette ambivalence du « blocage » explique en retour la mise en scène d'une posture spectatorielle distanciée et non affectée par certains spectateurs lorsqu'il est question de leurs dégoûts pornographiques. Ayant déjà « tout vu », Julien (28 ans, chef de produit touristique, célibataire) se dit « blasé » des images pornographiques les plus « bizarres ». L'affirmation hétéronormative de la masculinité n'implique donc pas seulement l'expression du dégoût pour les corps et les actes qui ne se conforment pas au binarisme hiérarchique masculin/féminin, elle implique également une immunisation émotionnelle contre la contagion affective. Cette immunisation émotionnelle peut être considérée comme une « technique de soi », au sens foucauldien d'une action de soi sur soi, orientée vers la neutralisation des expériences sensorielles ambivalentes et polymorphes.

2) Transgression sexuelle et conformisme de genre

« C'est pas bien mais ça va m'exciter » : la transgression des règles morales est au cœur de la dynamique de plaisir décrite par les spectateurs hétérosexuels enquêtés. Classiquement, la pornographie commerciale aguiche son public en insistant sur la dimension « perverse » de ses scénarios¹. Éviter à tout prix certains sous-genres pornographiques ne suffit alors pas à éviter le dégoût et le malaise. Face à un genre médiatique comme la pornographie basée sur la transgression des frontières morales², ce que partagent les spectateurs qui s'approprient la pornographie sur un mode hétéronormatif, ce n'est pas tant une cartographie morale fixe qu'un principe de classification des fantasmes séparant le « bon » du « mauvais », le « normal » de l'« anormal » et le « sain » du « malsain ». Ces oppositions sont fragiles et font l'objet de négociations envers soi-même (dans les routines de la vie quotidienne) et face à l'enquêteur (dans le contexte de l'entretien). Prenons l'exemple de l'érotisation de l'urine, qui dégoûte la majorité des spectateurs hétérosexuels interviewés. Louis (30 ans, ingénieur, célibataire) en apprécie la vision comme la pratique, en tout cas lorsque c'est un homme qui

¹ Paasonen Susanna, *Carnal Resonance: Affect and Online Pornography*, Cambridge, MIT Press, 2011, p. 59.

² Kipnis Laura, « Comment se saisir de la pornographie ? », in Florian Vörös (dir.), *Cultures pornographiques. Anthologie des porn studies*, Paris, Éditions Amsterdam, 2015, p. 27-44.

urine sur une femme, et non l'inverse. L'expression du goût pour l'uro ne prend toutefois pas chez lui la forme de la revendication d'un droit à la perversion mais plutôt l'affirmation d'une normalité sexuelle, qui passe par la stigmatisation d'autres pratiques, comme l'érotisation des matières fécales.

Par contre je m'arrête à la case scato. Là, pour de vrai, je me dis « Il y a un problème ! » C'est un peu nul de juger, mais clairement la nana... ou le mec... a un problème. C'est pas naturel ! (Louis)

Dans un contexte d'individualisation des normes sexuelles¹, la frontière séparant le moral et l'immoral n'est plus donnée à l'avance et doit faire l'objet d'une élaboration réflexive. Cela génère une incertitude que Louis s'efforce de neutraliser en opposant « les trucs tordus » et « les trucs normaux ». Pris dans une logique de surenchère, il va jusqu'à affirmer qu'il est « naturellement » attiré par les pratiques « naturelles ». La répétition à outrance de la catégorie sociale du « naturel » peut être envisagée comme une pratique de normalisation du plaisir². La normalisation des plaisirs déviants passe notamment par l'hétéronormativité. La sexualité *hard* est décrite comme « bonne » si elle reste « propre » : si le sperme est un liquide indispensable, le sang menstruel, l'urine, les excréments sont en revanche des fluides qui doivent être maintenus hors champ. La gérontophilie est quant à elle acceptable si elle est pratiquée par une jeune femme (pas trop jeune) et un vieil homme (pas trop vieux). Louis trouve un équilibre entre perversion et moralité dans les scénarios qui transgressent une règle sociale (par exemple l'inceste dans le cas du sexe entre jumelles) sans pour autant déstabiliser le binarisme hiérarchique masculin/féminin. L'équilibre entre transgression sexuelle et conformisme de genre est au cœur du mode d'appropriation hétéronormatif masculin de la pornographie.

3) La « bonne » et la « mauvaise » domination sexuelle

Les spectateurs interviewés passent leur chemin lorsqu'ils tombent sur des vidéos de domination féminine. Lorsque Sylvain (28 ans, célibataire, membre d'un forum de fans)

¹ Bozon Michel, « La nouvelle normativité des conduites sexuelles, ou comment mettre en cohérence les expériences intimes ? », in Jacques Marquet (dir.), *Normes et conduites sexuelles contemporaines*, Louvain-la-Neuve, Academia-Bruylant, 2014, p. 15-33.

² L'annexe 14 montre comment, sur la base d'une seule vidéo visionnée quelques jours avant l'entretien, Louis imagine cinq scénarios différents. Le passage d'un scénario à l'autre vise à tracer une frontière entre fantasmes acceptables et intolérables, laquelle ne cesse de se dérober sous ses pieds.

retrace le parcours de Mika Tan¹, il le raconte comme une « déviation » vers le « *hard* » et le « plus que *hard* », c'est-à-dire en fait vers le BDSM². Par contraste avec l'illustration 9, l'illustration 10 montre qu'une requête « Mika Tan » sur un *porn tube* grand public conduit principalement à des scénarios conventionnels de soumission féminine. La vignette en bas à gauche de l'illustration 10 (« *Mika is amazing when she is angry!* ») permet de voir que Pornhub valorise les vidéos de soumission féminine, sans pour autant exclure vidéos de domination féminine. L'exclusion de l'imaginaire masculin hétérocentré de la domination féminine n'est donc pas seulement imputable à l'architecture des *porn tubes* grand public³, elle est également le produit d'une volonté personnelle de ne pas être confronté à ces images.

Illustration 9. Les douze premiers résultats d'une recherche « Mika Tan » sur le site spécialisé Kink.com (consulté le 28 avril 2015)

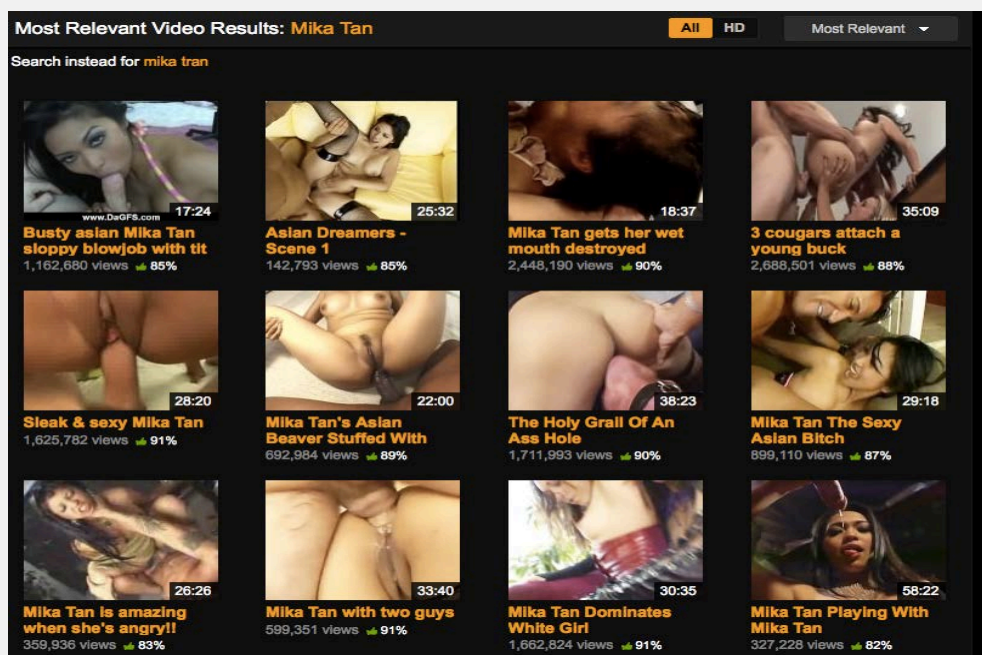


¹ Mika Tan est une actrice pornographique états-unienne qui débute sa carrière au début des années 2000 et se spécialise à la fin de cette même décennie dans le porno BDSM, jouant aussi bien le rôle de dominatrice que de soumise pour le studio Kink.com (notamment pour les séries « Men in Pain » et « Divine Bitches »).

² Bondage, domination, discipline, soumission, sadomasochisme.

³ Voir sur ce point Mazières Antoine, Trachman Mathieu, Cointet Jean-Philippe, Coulmont Baptiste et Prieur Christophe, « Deep Tags: Toward a Quantitative Analysis of Online Pornography », *Porn Studies*, vol. 1, n° 1-2, 2014, p. 80-95.

Illustration 10. Les douze premiers résultats d'une recherche « Mika Tan » sur le site grand public Pornhub.com (consulté le 28 avril 2015)



Domination féminine et domination masculine sont souvent renvoyées dos à dos, comme les deux revers d'une même pornographie « violente ». Dans ce discours, « violence » et « BDSM » sont des mots interchangeables. La stigmatisation morale dont les subcultures BDSM font l'objet permet, par contraste, d'affirmer la moralité de la domination masculine « vanille ». À la domination « saine » du porno hétéro conventionnel, s'oppose alors la domination « malsaine » et « dangereuse » du BDSM, assimilée aux *snuff movies*¹.

Parfois il y a un côté un peu rude. Et moi j'aime bien ça. Mais j'aime pas la violence. J'aime pas le SM. J'aime pas les snuff movies. Enfin tu vois. Le bondage, c'est pas un truc qui m'intéresse. Mais en revanche, parfois, ce petit rapport, un peu fétichiste, « femme soumise », ouais, ça j'aime bien. (Fabrice)

Lorsque Vincent (30 ans, cadre commercial, en couple) déplore l'excès de domination masculine dans la pornographie et que je lui demande s'il aime bien visualiser des actes de soumission masculine, il m'explique que ce n'est pas non plus la solution. La domination féminine ne saurait selon lui être qu'une pâle copie de la domination masculine.

Les scènes avec des femmes très dominantes, qui vont mimer le stéréotype de ce que fera l'homme, pour moi, c'est un genre de copier-coller qui n'est pas très intéressant. (Vincent)

Derrière cette dénonciation en apparence symétrique se cache en fait une perception différenciée de la domination féminine et de la domination masculine. Si ces spectateurs font

¹ Les *snuff movies* sont des films documentant de véritables actes de torture et de meurtre.

une distinction entre une « bonne » (modérée) et une « mauvaise » (excessive) domination masculine, toutes les formes de domination féminine sont en revanche envisagées comme « violentes ». Si la domination masculine peut s'intégrer à un scénario pornographique *soft* et « normal », la domination féminine ne peut être que *hard* et « BDSM ». La norme n'est donc pas un scénario sexuel symétrique ou réversible, mais bien un script sexuel organisé autour d'une domination masculine normalisée. Cette absence de symétrie est d'ailleurs assumée par Julien (28 ans, célibataire, chef de produit touristique, membre d'un forum de fans) lorsque je le pousse dans ses retranchements.

- Une levrette avec une fille, je ne trouve pas que ce soit de la domination.

- Et si la fille prend le mec en levrette avec un gode ceinture ?

- Ah oui. Mais là oui.

- Là, tu vois ça comme de la domination ?

- Ah oui. Ça oui. [...]

- Mais du coup j'ai l'impression que ta vision, elle n'est pas symétrique...

- Elle n'est pas symétrique, oui, oui. Il y a des trucs que je ferais, que j'aimerais pas trop qu'on me fasse. (Julien)

La domination féminine et la soumission masculine sont souvent décrites comme des pratiques à peine imaginables. Leur existence est jugée techniquement improbable par Gérard (62 ans, retraité, divorcé) qui les estime en contradiction avec les règles qui organisent la pornographie en tant que genre cinématographique (« C'est difficile à montrer ça au cinéma, en tout cas dans le film porno »). Ces spectateurs restent ainsi très attachés à l'opposition entre sujet masculin et objet féminin, qu'ils jugent constitutive du genre.

Dans le porno, si les filles sont prises comme des objets sexuels, là, oui, c'est masturbatoire. Mais dans l'autre sens, non. De toute façon il y a très peu de scènes comme ça. (Pierre, 44 ans, cuisinier, célibataire, membre d'un forum de fans)

La soumission masculine est présentée comme une pratique extrêmement rare, dont l'existence même serait incertaine, y compris selon les dires des passionnés les plus érudits.

C'est peut-être une position machiste, mais... Non, non... L'homme soumis, c'est une pratique que tu retrouves assez peu. Il y a certains films mais... [s'arrête] (Fabrice, 42 ans, technicien son, marié, trois enfants, membre d'un forum de fans)

C'est très rare les scènes où les mecs sont presque violés, où on leur arrache leurs vêtements, où les nanas les mettent dans un coin, leur défont la braguette, les sucent, etc. C'est très très rare. Je ne sais même pas si ça existe. J'ai peut-être dû le voir une ou deux fois... sur 30 000 scènes. (Pierre, 44 ans, cuisinier, célibataire, membre d'un forum de fans)

Ces spectateurs participent d'un processus hégémonique de naturalisation de l'ordre social qui consiste à justifier la domination masculine dans le domaine de la sexualité et à endiguer toute

représentation alternative de l'hétérosexualité. Les rouages de cette mécanique deviennent visibles lorsque j'oppose à Julien (28 ans, hétérosexuel, chef de produit touristique) une contradiction féministe¹ de l'idée selon laquelle la domination masculine serait « entre guillemets dans l'ordre de la nature », car « l'homme est un peu dominateur, la fille est réceptive ». Lorsque je lui demande en quoi consiste et où se joue cette « nature », Julien répond que « dans la structure du cerveau, la femme a envie d'être pénétrée. Et l'homme a envie de pénétrer ». Comme Colette Guillaumin le souligne, l'idée de nature amène les dominants à voir les dominés comme « physiologiquement organisés » et « physiologiquement programmés » pour leur condition de dominé : « le statut d'un groupe humain, comme l'ordre du monde qui le fait tel, est programmé de l'intérieur de la matière vivante² ». Lorsque j'oppose à Julien que beaucoup d'hommes cherchent des femmes qui voudraient les pénétrer avec un gode-ceinture, il formule une exception à cette idée de nature :

Parce qu'ils sont blasés d'un truc, ou ils découvrent autre chose. Il y a même des mecs qui essayent l'homosexualité. Ils essayent trois fois, et ils ne recommencent jamais. [...] Donc, à mon avis, naturellement, il y a ce rapport de domination de l'homme sur la femme. [...] D'ailleurs, quand on est avec une fille, c'est vrai, on peut, [insiste en ralentissant] de temps en temps, inverser les rôles. Ça n'empêche pas. Mais c'est vrai que, en principe, la fille fait la jolie, et c'est le mec qui vient... [mime le rôle sexuellement actif avec ses bras et son bassin]. C'est rare que ce soit l'inverse. (Julien)

La naturalisation de la domination masculine s'articule à la naturalisation de l'hétérosexualité. Toutefois, afin de ne pas passer pour homophobe, Julien précise que, s'il ne « faut pas que ce soit un prétexte pour dire que les homos sont anti-naturels », il existe en revanche bel et bien une « nature sexuelle fondamentale », qu'il définit en faisant une analogie avec la nature diurne de l'humanité ou encore avec le caractère naturel de la peur du vide. Afin de ne pas passer pour sexiste, il précise que cette « nature fondamentale » qui fait des individus masculins des animaux dominants et non-pénétrables ne s'applique que dans le domaine de la sexualité. La sexualité est présentée comme un « rapport charnel » qui relève de « l'instinct ». Lorsque je propose une réorientation *queer* de son projet de définition d'une « nature » sexuelle masculine, en faisant que remarquer le point névralgique du plaisir sexuel masculin – la prostate – est accessible par l'anus, le ton défensif de Julien se durcit. Pour lui, « si la prostate est placée là, c'est un hasard », alors que « le gland est en première ligne ». Inversement le vagin serait premièrement fait pour être pénétré, comme on l'observe chez

¹ Cet extrait d'entretien est retranscrit en annexe 12.

² Guillaumin Colette, « Pratique du pouvoir et idée de nature », in *Sexe, race et pratique du pouvoir*, Paris, Indigo-Côté-femmes, 2007, p. 57.

tous les animaux, de l'antilope au panda. Lorsque j'oppose à Julien que les autres mammifères ont une sexualité nettement plus polymorphe que celle représentée dans le scénario hétérosexuel conventionnel, il clôt le débat en invoquant un « blocage » personnel ;

Alors, moi, j'ai un blocage là-dessus. Alors pourquoi ? Je sais pas. C'est un truc qui m'a jamais attiré et je pense que ça ne m'attirera jamais. Je vois pourquoi... [s'arrête] Après c'est pas du machisme... ni... j'ai rien contre les homos. Donc c'est pas un rejet. C'est juste que... ça me dit rien. (Julien)

Ce « blocage » devient ensuite un « hérississement ». Julien ne « supporte pas » la vision de « femmes qui engodent ». Cette réaction défensive est complétée par la présentation de soi comme « blasé », même si Julien donne l'impression de serrer les fesses aussi fermement que possible en prononçant ces mots.

Ça me hérisse ! Bon alors je peux le voir hein, maintenant je suis blasé. Mais c'est vraiment un truc anti-anti-excitant. [...] Le fait de se faire enculer par une fille, c'est une horreur ! (Julien)

Ce qui est affirmé comme « naturel », « évident » et « allant de soi » par ces spectateurs est une idéologie hétérosexuelle qui dissocie les organes génitaux du reste du corps, code les pratiques d'extériorisation génitale comme « masculines » et les pratiques d'intériorisation génitale comme « féminines ». Cette configuration matérielle et discursive du visionnage autosexuel réaffirme le binarisme hiérarchique masculin/féminin et la centralité du pénis, tandis qu'elle marginalise les représentations alternatives de l'hétérosexualité et qu'elle efface les autres zones érogènes. Les sphincters et les muqueuses anales masculines ne font l'objet d'aucune pratique d'imagination (*via* des scénarios pornographiques) ou de sensation (*via* des scripts et techniques autosexuelles) dans le cadre de ce mode d'appropriation hétéronormatif de la pornographie.

4) Le genre de la « bonne » actrice

L'hétéronormativité porte à la fois sur la sélection des images, leur interprétation et sur incorporation. Le scénario pornographique hétérosexuel conventionnel, centré autour des pratiques de la fellation, de la pénétration vaginale et anale et de l'éjaculation faciale, n'exclut pas la possibilité de la mise en scène de l'appétence érotique et de la puissance sexuelle des femmes¹. Toutefois, la dynamique recherchée par la majorité des spectateurs hétérosexuels interviewés est plutôt celle de la soumission et de la disponibilité féminines au plaisir

¹ Le jeu de l'actrice Belladonna dans le porno gonzo états-unien hétérosexuel est analysé en ce sens par Maina Giovanna, « Grotesque Empowerment Belladonna's Strapped Dykes entre mainstream et queer », *Rue Descartes*, vol. 79, n° 3, 2013, p. 91-104.

masculin¹. Vincent (30 ans, cadre commercial, en couple) investit par exemple les scénarios hétérosexuels en se concentrant sur la manière dont « la femme est challengée par l'homme ».

C'est une forme de domination un peu plus psychologique aussi qui m'intéresse. Liée au fait que la femme va être, je vais employer un néologisme, challengée par l'homme. Il y a une manière de cadrer, de prendre la femme physiquement, pour la mettre dans une certaine position. Ça peut être attraper les cheveux, des choses comme ça. (Vincent)

Soumission féminine et féminité conventionnelle vont ici de pair. Si Pierre (44 ans, cuisiner, célibataire) aime que les actrices aient « de la personnalité », il ne faut pas pour autant qu'elles se comportent de manière trop « excitée » ou trop « masculine ».

Moi, ce que j'aime pas, c'est les filles excitées. Excitées, un peu à la limite de la nymphomanie, mais dans le sens contraire. C'est-à-dire qu'elles sont presque [insiste et prononce avec une voix grave et incisive] mecs... Elles sont presque mecs. Donc non, ça ne m'excite pas. Dans la vie non plus, ça ne m'excite pas. (Pierre)

La pornographie est investie comme un monde enchanté, où les femmes sont toujours enthousiastes à l'idée de faire plaisir aux hommes. Le plaisir de Fabrice (42 ans, technicien son, en couple) est lié à l'impression que « la femme que tu vois devant toi est prête à tout » et en « redemande encore ». En plus d'une exemplarité morphologique, les femmes « de l'Est » sont investies par ces spectateurs occidentaux d'une exemplarité culturelle : elles seraient l'incarnation la plus « pure » de l'idéal de sollicitude féminine. Lorsqu'il célèbre les actrices tchèques, Julien (28 ans, chef de produit touristique, célibataire) se réfère à la fois « la douceur des traits » et « la douceur du comportement », qui contrasterait avec celui de Françaises « casse-pieds », « mesquines » et « qui font la gueule pour rien ». Lorsque Louis (30 ans, ingénieur, célibataire) parle de l'actrice hongroise Anita Blonde, il associe les notions de féminité, de gentillesse, de douceur et de naïveté :

Il y avait cette nana qui vient de l'Est et qui parle très bien Français, qui a fait des films pornos et qui adore le sexe, elle est [voix féminine ingénue] toute mimi, elle parle comme ça, elle toute gentille tout temps. [...] Elle est trop gentille. Et puis elle a fait des scènes pornos, elle adore les filles, elle est très douce, elle est très très douce. Et c'est même pas de l'excitation, j'ai envie d'aller me frotter, de la caresser. Elle fait souvent des trucs avec des femmes, elle est très dans la douceur. [...] Elle m'excite à fond ! [...] Et ben ils vont faire une scène toute douce. Et j'adore [répète trois fois]. C'était quoi déjà ta question ? (Louis)

L'ensemble de ces représentations de la féminité étant fixées comme « naturelles », les actrices ayant eu recours à des modifications corporelles (par exemple une chirurgie mammaire) sont souvent dévalorisées.

¹ Sur la représentation de l'appétence sexuelle des femmes comme une disponibilité sexuelle aux hommes, voir Legouge Patricia, *Démocratie sexuelle, sexualité et rapports sociaux. Les représentations de la sexualité dans la presse*, thèse de doctorat, Strasbourg, université de Strasbourg, 2013.

J'aime pas quand la nature de quelque chose a été changée, travestie, bougée. J'aime pas les seins refaits. (Louis, 30 ans, ingénieur, célibataire)

La « nature » est ainsi une catégorie sociale au fort potentiel érotique.

5) Le genre du « bon » acteur

Si « un bon film porno, c'est d'abord un film où il y a des bonnes actrices » (Gérard, 62 ans, inspecteur de police à la retraite, divorcé), faut-il en conclure que le public hétérosexuel masculin est indifférent au jeu des acteurs ? Cette question intervient souvent plus tard dans les entretiens, à ma propre initiative et non sans faire l'objet de résistances de la part de certains spectateurs, peu enclins à parler de leur rapport aux acteurs masculins. Lorsqu'un discours sur le jeu des acteurs émerge, il est souvent précédé ou ponctué de précautions de langage. Il faut par exemple trois relances pour que Louis (30 ans, célibataire, ingénieur) accepte de partager son opinion sur la question :

- Est-ce que le corps et l'attitude de l'acteur, c'est des éléments importants pour faire une bonne scène ?

- *Non [...] encore une fois, l'acteur il va pas trop m'exciter, ce que je vais regarder, ce qui m'intéresse, c'est que ce que fait la nana.*

- Juste ce que fait la nana ? Ou ce que fait le mec aussi ?

- *Non, non, juste ce que fait la nana.*

- D'accord. Peu importe la qualité de sa « performance », comme tu disais tout à l'heure ?

- *Ça peut jouer aussi, mais c'est minime. Mais ça peut jouer aussi : s'il est vraiment très mauvais, je ne vais pas être excité. Sauf si l'actrice prend du plaisir. Parce qu'à chaque fois, ce qui m'excite. Le fait que, elle, elle prenne du plaisir à faire ce qu'elle fait, voilà, c'est ça. (Louis)*

Exprimer son goût pour le jeu de certains acteurs serait selon Julien (28 ans, célibataire, chef de produit touristique) une pratique « gay ou bi » ; se définissant défensivement comme hétérosexuel (un mot qu'il ne prononcera d'ailleurs pas une seule fois de tout l'entretien), il se montre gêné par la situation :

C'est peut-être parce que je ne suis pas gay, mais j'en ai vraiment rien à fiche [...] Un bon acteur, c'est celui qui reste un peu effacé... [reprend en se précipitant] Quand je dis ça, c'est que je pense que je suis [bafouille] ni gay, ni bi, ni rien du tout... Et donc faut pas qu'il soit trop présent. (Julien)

Bien que cet aspect soit souvent abordé avec réticence, un « bon » jeu d'acteur s'avère en réalité crucial aux dires des passionnés. Gérard (62 ans, divorcé, retraité) souligne la différence entre son corps vieillissant, affecté par des problèmes de santé, et le corps « musclé » et « sportif » des « beaux mecs » du porno.

- Parfois on se retrouve avec des types dans mon genre : avec le bide plein de bière [rit], en train de se branler frénétiquement... C'est vraiment pas terrible [rit] !

- C'est quoi un bon acteur ?

- Au début je pensais que c'était pas important. Je pensais que ça m'était égal. Et en fait si, c'est important. [...] Un bon acteur, à mon avis, il faut que ce soit ce que l'on appelle un beau mec : grand, musclé, sportif. C'est mieux. Ça donne à la scène beaucoup plus de vie, de mouvement, d'énergie. (Gérard)

Les deux principales qualités d'un acteur – « bien bander » et « bien dominer » – s'inscrivent dans une valorisation plus large, dans le domaine de la sexualité, de la force physique, du contrôle, de la santé et de la jeunesse. Au goût de Fabrice, spectateur exigeant en termes de qualité d'image (il ne visionne que des DVD Blu-ray de grands studios américains sur un téléviseur haute définition), un acteur porno doit être musclé, sportif, épilé, doté d'« un physique impeccable », avec « des boules de billard » et une « bite comme ça [mime 25 centimètres en souriant] ». La taille et la vitalité de l'érection sont parmi les premiers critères mentionnés :

D'abord il faut que le mec bande, parce que si le mec bande pas, moi, je zappe. [...] Si c'est de la défonce – vaginale, anale, double pénétration – bam bam bam [mime le piston en tapant son poing dans la paume de sa main] ça sera plus excitant avec une grosse bite. [...] La grosseur a une importance, à condition qu'elle soit bien raide. (Pierre)

Le plaisir d'incarner le pénis de l'acteur est traversé par des récits de conquête hétérosexuelle et de contrôle masculin.

La pénétration, c'est super. [...] Quand on parle de possession, hein, on est les rois nous les mecs ! Dès qu'on pénètre, on possède ! C'est comme ça. (Alain, 53 ans, célibataire, régisseur)

Ce récit prend parfois un tour plus agressif : Julien (28 ans, chef de produit touristique, célibataire) décrit l'acteur italien Rocco Siffredi¹ comme un « étalon baiseur qui va là pour cartonner », qui « est dans l'action », dont la spécialité est de « casser des femmes ». La description des érections masculines est par ailleurs souvent racialisée. On retrouve ici l'opposition eurocentrée entre le grand pénis noir et le petit pénis asiatique ; le pénis blanc « moyen » servant d'étalon de mesure².

Les Blacks – je suis désolé, on va encore... [sourit] – souvent ont des grosses bites, mais ils bandent à moitié. [...] Après, comme je te disais tout à l'heure, qu'elle soit blanche ou... [s'interrompt] Il y a très peu d'hommes asiatiques qui font du porno. Et puis ils ont presque des sexes comme nous donc, non, c'est moins attirant. Il faut quand même qu'il y ait une

¹ Célèbre acteur pornographique, parfois surnommé « l'étalon italien », en activité depuis 1987.

² Pour une généalogie de la mesure eurocentrée des pénis, de l'anthropologie coloniale à la pornographie contemporaine, voir : Fung Richard, « Looking for my Penis: The Eroticized Asian in Gay Video Porn », in *Bad Object-Choices* (dir.), *How do I Look? Queer Film and Video*, Seattle, Bay Press, 1991, p. 102-109.

grosseur [...] Par contre une bite Black qui rentre dans un cul ou dans un vagin bien profond, moi, ça m'excite. (Pierre, 44 ans, cuisinier, célibataire)

S'il doit « jouer le jeu » et « être à fond dans l'action », et si le charisme peut être un plus¹, le « bon » acteur est avant tout celui qui reste « discret » et « effacé », selon Bertrand (42 ans, célibataire, petits boulots). Le pénis en érection de l'acteur n'est intéressant, selon Fabrice (42 ans, en couple, technicien son) que dans la mesure où il donne accès à « l'intérieur » de l'actrice. Le goût pour les gros pénis est ainsi formulé comme une attirance hétérosexuelle pour la visualisation des effets d'une action (hyper)masculine sur un corps (hyper)féminin. L'acteur doit rester silencieux et se limiter à quelques obscénités. Il est investi comme « un outil, un godemichet humain » qui travaille en profondeur les orifices de l'actrice. Il doit savoir la dominer pour souligner et accentuer sa féminité, tout en s'effaçant et en réduisant sa présence visuelle et sonore au strict minimum². Il s'agit selon Vincent (30 ans, en couple, cadre commercial) de « mettre en valeur » le corps de l'actrice en tâchant de lui « laisser le premier rôle ». L'acteur pornographique français Manuel Ferrara fait l'unanimité contre lui parmi les spectateurs hétérosexuels interrogés, qui lui reprochent son « narcissisme » et son côté « Monsieur univers ».

Ce que j'aime pas chez Manu Ferrara, c'est qu'il se met trop en valeur, avec son côté [ton ironique] « French Lover », « le beau brun », « un peu ténébreux ». Il est toujours souvent dans des scènes « one on one », seul avec une fille. J'aime pas trop sa façon de se mettre toujours au centre de l'écran. On le voit trop. (Fabrice, 42 ans, technicien son, marié, trois enfants)

La valorisation de la transparence des acteurs peut conduire à une valorisation implicite des acteurs blancs par les spectateurs blancs. Si certains valorisent les pénis noirs pour leur taille, d'autres, comme Adrien (29 ans, artiste, célibataire, blancs) disent ne pas parvenir à « [s']identifier » aux acteurs noirs qui deviennent alors des obstacles plutôt que des vecteurs du plaisir. Pierre (44 ans, célibataire, cuisinier), qui aime se projeter dans les acteurs (« ça pourrait être moi qui baise ») ne peut s'identifier aux acteurs noirs (« on n'a pas la même

¹ Comme l'a montré Emily Shelton à propos de la construction d'un culte hétérosexuel masculin de l'acteur Ron Jeremy, le charisme des acteurs doit être désérialisé pour qu'une complicité homosociale s'installe avec le public. Si Bertrand (42 ans, petits boulots, célibataire) se montre très remonté contre les acteurs qui se mettent trop en avant (il cite Manuel Ferrara), il apprécie en revanche la « gouaille » de Roberto Malone qui, par ailleurs, « n'est pas un beau mec ». Shelton Emily, « A Star Is Porn: Corpulence, Comedy, and the Homosocial Cult of Adult Film Star Ron Jeremy », *Camera Obscura*, vol. 17, n° 3, p. 115-146.

² Les spectateurs hétérosexuels masculins se constituent ainsi en réaction par rapport à une évolution de la production hétérosexuelle qui cible de plus en plus les publics « féminins » et « gays » en proposant des éléments d'objectification du corps masculin. De la même manière que les représentations androcentrées de la féminité portent la marque d'un désir masculin, ce qui semble gêner ces spectateurs, c'est que ces nouvelles représentations de la masculinité hétérosexuelle portent la marque des désirs hétérosexuel féminin et homosexuel masculin.

couleur de peau, c'est clair ») que lorsque ceux-ci sont coupés au cadrage pour ne laisser apparaître que leur grand pénis en érection (« là, du coup, ça pourrait aussi être moi »).

Dans les films pornos, on fait complètement abstraction du personnage masculin. Il n'existe plus. Ou en fait abstraction, ou alors on l'investit totalement : il n'a pas de nom, pas d'identité, c'est nous. Enfin c'est moi en tout cas. Et du coup, il n'y a que la fille. [...] Le personnage masculin dans tous les cas, en aucun cas n'existe intellectuellement pour moi. Ce n'est pas ce que je regarde. (Nicolas, 29 ans, en couple, ingénieur)

Après l'équipe de production¹, le spectateur opère ici un second cadrage, qui renforce la transparence de l'acteur et l'hypervisibilité de l'actrice. Le placement hors champ du corps de l'acteur permet ici au spectateur de se projeter pleinement dans et sur le corps pénétré de l'actrice. La valorisation du jeu « énergique » et « discret » des acteurs est en effet associée à une attitude spectatorielle qui consiste à se concentrer sur les corps féminins, en faisant abstraction des corps masculins. On pourrait retrouver là l'alignement des regards masculins [*male gaze*] du réalisateur, de l'acteur et du spectateur théorisé par Laura Mulvey pour penser l'androcentrisme du cinéma hollywoodien classique (voir chapitre 2). Toutefois, la pornographie numérique est un média tout autant tactile que visuel (voir chapitre 8) et la dynamique de genre à l'œuvre dans les pratiques de réception ne saurait se réduire à un jeu de regards : il s'agit aussi pour l'internaute de s'aligner sur les sensations de l'acteur. S'« identifier vraiment au truc » signifie par exemple, pour un spectateur de porno gonzo comme Fabrice (42 ans, hétérosexuel, technicien son), avoir « l'impression que c'est ta bite qui est sur l'écran – un peu comme si t'étais dans un jeu vidéo », précise-t-il en riant. Or cette promiscuité tactile avec les corps qui s'affichent sur l'écran doit faire l'objet d'un ajustement hétéronormatif constant.

La production de l'hétéromasculinité est un processus fragile qui menace à tout moment d'être affecté par l'homoérotisme masculin induit par la proximité entre le corps du spectateur et le corps de l'acteur, des grognements aux éjaculations en passant par les érections. La mise en scène du dégoût est la manière la plus spectaculaire de tenir ce spectre de la promiscuité homosexuelle à distance². Les mises en scène de l'indifférence et de l'insensibilité sont

¹ La régulation hétéronormative du désir masculin passe, en production, par les acrobaties effectuées par les acteurs pour éviter tout contact sexuel, ainsi que par le travail de cadrage du caméraman puis du monteur, dont la consigne est de ne pas placer les corps masculins au centre de l'action. Voir Trachman Mathieu, *Le Travail pornographique. Enquête sur la production de fantasmes*, Paris, La Découverte, 2013, p. 239-257.

² Le dégoût hétéronormatif qu'inspire cette promiscuité semble se dire dans les termes similaires en réception et en production. Voici la manière dont Louis raconte son expérience de participation à un gang bang* avec quatre autres hommes lors d'un tournage pornographique amateur : « J'ai détesté ça. Ça puait le mec, ça puait la promiscuité, j'ai pas aimé ça. Tu sais le côté [halètement animal] “Hhhha... Hhhha... Hhhha...” moi j'aime pas ça. Et puis j'avais pas mon accès exclusif à la nana. Et moi, j'en ai besoin, j'ai besoin de ce contact ».

toutefois plus répandues. Lorsqu'il valorise les « beaux mecs » du porno pour les effets qu'ils produisent sur les corps des actrices, Gérard (62 ans, divorcé, retraité) précise immédiatement « *ce que l'on appelle un beau mec* », comme pour désobjectiver ce critère de beauté masculine. De même, Fabrice (42 ans, hétérosexuel, technicien son) termine sa description du « bon » acteur porno en précisant bien qu'il s'agit d'une « image d'Épinal » ; la reconnaissance du stéréotype permet de couper court à tout investissement érotique de la liste d'attributs sexuels masculins qu'il vient de citer. Souligner de manière trop appuyée les gestes et les mouvements par lesquels les acteurs masculins contribuent à son plaisir en tant que spectateur, ce serait ouvrir la voie à une connexion homoérotique avec les corps masculins représentés.

L'appropriation hétéronormative de la pornographie repose sur une épistémologie sexuelle qui investit les images pornographiques du pouvoir de faire confesser des vérités pré-discursives aux organes génitaux : l'érection causée par une représentation sexualisée de la masculinité serait une preuve d'homo ou de bisexualité. La frontière homo/hétéro est d'autant plus floue qu'elle n'est pas ici marquée par une différence de script sexuel (« scénario homme-femme » vs. « scénario homme-homme ») mais par une différence de projection subjective dans le script sexuel (« projection hétérosexuelle » vs. « projection homo-bisexuelle » dans un scénario hétérosexuel conventionnel). « Ne pas faire attention à l'acteur », c'est ajuster son rapport aux images et définir les limites de l'expérience spectatorielle. La déclaration défensive « je ne suis ni homo ni bi » (plus rarement « je suis hétéro ») dans les récits d'expérience spectatorielle peut alors être envisagée dans sa dimension performative : il s'agit d'une pratique discursive d'affirmation de la masculinité *via* la déclaration publique de l'absence d'attraction homoérotique.

L'« hétéromasculinité pornographique » est d'abord la performance corporelle et langagière d'une masculinité puissante et vigoureuse. Elle repose ensuite sur le plaisir de ressentir une féminité douce, soumise et disponible, ainsi que sur la maîtrise du dégoût et des sensations ambivalentes en jeu dans la navigation pornographique. Elle revendique enfin sa normalité par la stigmatisation des pratiques et des corps « autres », jugés abjects.

B - Hétéromasculinité pornographique et masculinité hégémonique

Élargir la focale des pratiques de navigation vers les divers mondes sociaux dans lesquels les hommes hétérosexuels interviewés sont investis permet de saisir la relation complexe entre « hétéromasculinité pornographique » et « masculinité hégémonique ». Cela revient à poser la question de la place des pratiques pornographiques par rapport à la « configuration de la pratique de genre qui incarne la réponse acceptée, à un moment donné, au problème de la légitimité du patriarcat¹ ». Si des consonances existent entre l'hétéromasculinité pornographique et les autres modèles de masculinité auxquels adhèrent les hommes hétérosexuels blancs de classe moyenne et supérieure interviewés, il existe aussi d'importantes dissonances, lesquelles donnent à voir les contradictions internes du processus de construction de la masculinité hégémonique.

1) L'usage de pornographie comme pratique de naturalisation de la masculinité hétérosexuelle

Les expériences de la masculinité générées par la navigation pornographique n'informent significativement les processus de subjectivation que dans la mesure où ces expériences entrent en consonance avec d'autres expériences ainsi qu'avec des définitions plus larges de la masculinité.

Le lien entre expérience pornographique et expérience de la masculinité peut d'abord être pensé à travers le schéma essentialiste selon lequel l'hétéromasculinité pornographique serait la version la plus « naturelle » de la masculinité. La pornographie montrerait et aurait le pouvoir de réveiller une virilité posée comme naturelle, c'est-à-dire intemporelle et universelle. Selon Nicolas (29 ans, en couple, ingénieur), la pornographie, en tant que « stimulus visuel qui, depuis toujours, déclenche une réaction chez l'être humain quoiqu'il arrive », sollicite chez les femmes et chez les hommes des « mécanismes différents ». La dimension corporelle (« neurochimique », « stimulus », « accouplement ») de la pornographie est invoquée pour naturaliser sa pratique de la masculinité. Pour traduire l'expression de Linda Williams de la construction hétérosexuelle de la féminité vers la construction hétérosexuelle de la masculinité, la pornographie est envisagée comme le lieu d'une « confession involontaire² » d'une « virilité » présociale.

¹ Connell Raewyn, *Masculinités. Enjeux sociaux de l'hégémonie*, Paris, Éditions Amsterdam, 2014, p. 74.

² Williams Linda, « La frénésie du visible. Pouvoir, plaisir et savoir pornographique moderne », in Florian Vörös (dir.), *Cultures pornographiques. Anthologie des porn studies*, Paris, Éditions Amsterdam, 2015, p. 102.

C'est un truc qui existera toujours, puisque ça a toujours existé. Et c'est pas plus mal [sourit] [...] C'est neurochimique. C'est un stimulus visuel qui, je pense, depuis la nuit des temps, déclenche quelque chose chez l'homme, quoi qu'il arrive. Tu peux rien y faire. Des images d'accouplement, tu peux pas... voilà. (Nicolas)

La critique des formes excessives que prennent les fantasmes de domination masculine dans la pornographie hétérosexuelle *hard* se fait souvent au nom d'une supposée « réalité » sexuelle : celle que tout le monde est censé avoir. Gérard (62 ans, célibataire, retraité) oppose par exemple le côté « extravagant » des performances de genre dans la pornographie au côté « banal » de celles qui organisent ses propres relations sexuelles. Cette opposition est posée comme évidente et l'enquêteur est censé savoir de quoi il est question. Lorsque je l'interroge sur le contenu de cette banalité, Gérard précise : « préliminaires, fellation et pénétration ». L'hétérosexualité du film porno et l'hétérosexualité de la chambre à coucher partagent alors le même scénario phallogocentré. Les critiques qui n'interrogent pas l'articulation idéologique selon laquelle les hommes seraient masculins, actifs, dominants et pénétrants, sont ainsi vouées à conférer une « vérité » et une « nature » à la pornographie hétérosexuelle androcentrée. Ce premier niveau fondamental de la vision du monde proposée par la pornographie hétéronormée n'est ici pas questionné, dans la mesure où il se fonde parfaitement dans le sens commun hétérosexuel masculin selon lequel : « Masculin une verge, féminin une chatte [rit]. Basique ! » (Pierre, 44 ans, célibataire, cuisinier).

Si les enquêtés hétérosexuels disent, dans le cadre de la relation d'enquête, trouver illégitimes les inégalités entre hommes et femmes dans le domaine du travail, ils les défendent dans le domaine de la sexualité, où les hommes seraient naturellement dominants¹. La naturalisation de la domination masculine *via* la représentation sexuelle n'est bien évidemment pas uniquement l'apanage de la pornographie. Cette naturalisation est également à l'œuvre dans d'autres expériences spectatorielles, comme celle du cinéma grand public. Lorsqu'il raconte son premier souvenir de sexualité à l'écran, le visionnage sur le poste de télévision familial du film *La guerre du feu*², Nicolas (29 ans, ingénieur, en couple) mime une masculinité hétérosexuelle « animale » et « sauvage », similaire à celle que beaucoup d'enquêtés miment – avec une certaine ironie – lorsqu'ils font référence à la virilité des acteurs pornos. L'idée que la masculinité hétérosexuelle s'exprimait à l'état brut à l'époque

¹ Sur ce point, voir Bajos Nathalie, Ferrand Michèle et Andro Armelle, « La sexualité à l'épreuve de l'égalité », in Nathalie Bajos, Michel Bozon (dir.), *Enquête sur la sexualité en France. Pratiques, genre et santé*, Paris, La Découverte, 2008, p. 545-568.

² *La Guerre du feu* (réal. Jean-Jacques Annaud, 1981).

préhistorique entre également en consonance avec l'idée d'une virilité qui serait réveillée par la vision d'images pornographiques.

Il y a trois des guerriers qui partent à la recherche du feu. Ils tombent sur une autre tribu, qui est plus avancée, qui a déjà développé le rire, etc. Là, il y a une scène où ces trois hommes se font capturer par la tribu. Ils les mettent dans une cage. Et puis ils leur envoient des femmes... enfin, des femmes... c'est plutôt des femelles en fait, parce qu'on est encore à un stade intermédiaire entre l'animal et l'homme. Et ils les prennent comme ça [mime le rôle sexuel actif], assez brutalement. (Nicolas)

Les attributs de l'hétéromasculinité pornographique sont ensuite les qualités valorisées dans d'autres activités « viriles », centrées autour de la force physique et de la vigueur masculine. De même que le visionnage de porno est souvent raconté comme une expérience sensorielle qui masculinise (voir chapitre 8), Louis (30 ans, en couple, ingénieur) confère aux films d'action ou d'aventure hollywoodiens « sans prise de tête », associés à une technologie audiovisuelle de pointe, le pouvoir d'exacerber son expérience sensible de la masculinité. La présence masculine qu'il déploie lors des séances de masturbation pornographique à domicile entre en résonance avec celle qu'il déploie dans une salle de cinéma : il s'agit de moments au cours desquels Louis se sent indissociablement « vivant » et « homme ».

Quand je vais au cinéma, j'y vais certainement pas pour me prendre la tête avec un film intelligent. Bon, faut pas qu'il soit trop con non plus hein. Mais si je paye dix ou douze euros, c'est pour avoir un Dolby Surround, une installation de fou et profiter d'une salle noire. C'est vraiment pas pour avoir des émotions et tous ces trucs-là. Si c'est pour avoir des émotions... [s'arrête] Alors là, je suis un mec dans toute sa puissance hein ! Là c'est du Star Wars, c'est du... Bon il faut que ce soit intelligent aussi, il ne faut pas que ce soit trop con non plus. Mais je vais sûrement pas aller voir les trucs du genre Les oiseaux se cachent pour mourir au cinéma. Au contraire, c'est même pire, ça va me frustrer, parce que je vais avoir envie d'exprimer certaines émotions, mais je ne vais pas pouvoir, parce qu'il y a du monde autour, et que je déteste les effusions de... J'ai de la pudeur quoi. Et ma pudeur, elle se joue pas comme tout le monde au niveau de mon sexe, elle se joue surtout au niveau de mes émotions. (Louis)

Cette recherche de sensations fortes et de puissance masculine se déploie également dans l'écoute musicale : le hard rock est, à l'instar du porno, un « défouloir » des « pulsions » de Louis. Concernant les activités sportives, Louis oppose la performance « naturelle » d'une masculinité « animale » dans les sports en plein air (canyoning, rafting, escalade), à la « gonflette en salle de gym » : « les appareils, c'est pas naturel », et cela renvoie à une masculinité urbaine artificielle, implicitement connotée comme féminine.

L'intégration de la pornographie hétérosexuelle à une stylisation de soi plus large est particulièrement visible dans le discours des hommes hétérosexuels investis dans une sexualité multipartenaire, comme Louis, qui a joué dans cinq films pornographiques amateurs et a participé à quelques soirées échangistes et Alain (53 ans, régisseur, célibataire) chez qui

le goût pour le porno amateur est lié à une pratique sexuelle voyeuriste sur des lieux de sexe en plein air (notamment dans des parcs et des parkings). Le goût pour la sexualité s'intègre ici à une stylisation de soi plus large en tant que « motard » et « baroudeur ». Ce style passe d'abord par une performance corporelle affirmée de la masculinité, avec moustache, muscles, tatouage, blouson en cuir et cigarillos. Elle passe ensuite par une présentation de soi comme un « homme libre », libéré des conventions du mariage hétérosexuel, tout en se montrant attaché aux rôles masculins et féminins traditionnels, notamment dans le domaine de la sexualité.

Lorsqu'elle entre en résonance avec d'autres pratiques de la masculinité, l'hétéromasculinité pornographique fixe le binarisme masculin/féminin dans le corps des hommes en leur conférant la sensation « immédiate » d'« être un homme ».

2) La virilité contre la masculinité : la domination du corps par l'esprit

Si la force physique et les compétences techniques des grands acteurs pornos sont valorisées dans la sphère sexuelle, ce ne sont toutefois pas des hommes qui « font rêver ».

Houla non je ne me suis jamais identifié aux acteurs. Ça ne m'a jamais fait rêver (Julien, 28 ans, chef de produit touristique, membre d'un forum de fans, réalisateur amateur de porno).

Les stars du cinéma d'action grand public ont une aura que les acteurs pornos n'ont pas¹. Reprenant en fin d'entretien les termes de ma problématique de recherche, Nicolas (29 ans, ingénieur, en couple) m'explique que les films d'action hollywoodien ont « beaucoup compté dans la construction de [s]a masculinité, beaucoup plus que le porno en tout cas ». Nicolas se plaît à me parler de son rapport intime aux prouesses corporelles de Bruce Willis, mais il insiste sur le fait que les acrobaties sexuelles de Rocco Siffredi ne l'ont jamais influencé. Si l'expression publique de l'identification à un acteur porno n'est pas convenable, l'identification à un acteur hollywoodien peut en revanche se dire et s'afficher² publiquement.

Bruce Willis qui sauve un immeuble pris en otage, tout seul, pieds nus, c'est quand même beaucoup plus impressionnant. Tu te dis « Putain, quand même, il en jette ! » Du coup on a beaucoup plus envie de ressembler à Bruce Willis qu'à Rocco Siffredi. Du coup, forcément,

¹ Dans le cinéma d'action, le rôle principal est dévolu aux hommes et le rôle de faire-valoir est dévolu aux femmes ; il en va inversement de la pornographie hétérosexuelle conventionnelle, où le rôle de l'acteur est de mettre en valeur l'actrice.

² Au sens littéral de l'expression, que l'on pense à la pratique du poster dans la chambre adolescente par exemple.

quand on essaie de représenter l'image qu'on veut donner de nous-même, on essaie plus de ressembler à Bruce Willis qu'à Rocco Siffredi. (Nicolas)

Sortie de son contexte sexuel, la virilité de l'acteur porno devient risible. Après avoir valorisé le jeu d'acteur viril de Rocco Siffredi, Julien (28 ans, célibataire, chef de produit touristique) finit par prendre ses distances avec cette expression de genre lorsque je l'interroge sur son rapport aux mots de masculinité et de virilité. Ces mots le sortent de l'imaginaire pornographique et l'amènent à mettre en perspective ce modèle de masculinité par rapport aux autres modèles de masculinité auxquels il adhère :

Être masculin c'est pas faire son Rocco Siffredi en mode « J'ai une grosse bite, je t'invite au resto, et tu me sucés dans les chiottes, et je le montre à tout le monde ». Et pour la féminité, pareil. C'est pas forcément de faire la pétasse qui fait... [s'arrête] Pour moi, la féminité, c'est des traits fins, des traits un peu slaves. Aussi, plus une fille est intelligente, plus je la trouve féminine. [...] Tiphany Doll¹, c'est une fille qui a fait un peu d'études, qui est un peu intelligente, qui réfléchit, qui lit des livres. Et ben elle, je la trouve beaucoup plus féminine. (Julien)

Réfléchir à la masculinité amène Julien à prendre ses distances envers les performances pornographiques de l'hypermasculinité « grosse bite » et de l'hyperféminité « pétasse », perçues comme populaires et vulgaires. La virilité pornographique n'est pas critiquée parce qu'elle est patriarcale, mais parce qu'elle est trop du côté du corps et insuffisamment du côté de l'esprit². Vincent (30 ans, cadre commercial, en couple) trouve le mot viril « idiot » et lui préfère le terme de « masculinité ». Il associe la virilité à des « clichés qui manquent de nuance », comme « le muscle », « la force physique qui domine ». En plaçant la virilité du côté de la superficialité, de la futilité et de la matérialité, Vincent use en fait d'une rhétorique misogyne de dévalorisation du féminin. S'il pratique lui-même la musculation dans une salle de gym, il trouve cette activité « complètement idiote ». Il précise les choses en distinguant son rapport réfléchi au corps du culte aveugle de la puissance par les autres clients de la salle de gym.

Je me suis rendu compte, en allant dans ces salles de muscu, qu'il y avait une espèce de culte de la puissance. Il y a en général le big boss, parce que c'est lui qui soulève le poids le plus lourd. Et puis il y a son dauphin qui est là pour le seconder. Il y a un rapport très asservi de l'un vis-à-vis de l'autre. Et pour moi, la virilité, c'est ça : des gens qui font des pompes, se regardent dans le miroir et sont presque amoureux de celui qui est plus fort qu'eux. Et je trouve que la virilité, c'est une forme non achevée de questionnement sur soi-même. (Vincent)

¹ Actrice pornographique française en activité depuis 2010.

² Dans son analyse de la représentation des muscles masculins dans le cinéma hollywoodien, Richard Dyer insiste sur l'importance de l'idée de la domination du corps par l'esprit dans la construction de la masculinité blanche. Dyer Richard, « The White Man's Muscles », in *White*, Londres, Routledge, 1997, p. 145-183.

Par contraste avec cette « forme inachevée du questionnement sur soi-même », la masculinité mise en avant par Vincent est réflexive¹. La finesse de l'esprit doit se refléter dans des muscles fins et sculptés.

Je ne pourrai pas accepter d'avoir trop de matière grasse. J'ai besoin de sentir que je suis tonique, que j'ai des muscles un peu dessinés. [...] Je ne parle pas d'une musculature très grosse mais, en tout cas, d'un dessin du corps. (Vincent)

La « vraie » masculinité ne se situe pas dans la sexualité (« avoir une grosse bite ») mais dans une certaine posture sociale – être responsable et tenir le rang d'un certain statut social, notamment associé aux rôles de « père » et de « manager » – qui implique la domination du corps par l'esprit. Hors du domaine de la sexualité, la virilité « animale » de l'acteur pornographique devient un contre-modèle à partir duquel les spectateurs de classe moyenne et supérieure donnent leur définition de la « vraie » masculinité. Là où la « virilité » serait une force extérieure, la « masculinité » est définie comme une force intérieure.

La virilité [...] c'est le fait d'avoir une certaine force et [pause] de savoir le montrer, de savoir le mettre en évidence, par son look, ou par sa façon de bouger son corps, ce genre de choses. Je pense que c'est plus quelque chose de visuel que quelque chose d'intérieur la virilité... pour moi. (Sylvain)

La masculinité est une question d'« assurance », de « responsabilité » et de « statut social ». Louis (30 ans, blanc, ingénieur, célibataire) pourfend l'excès et la vantardise sexuelle qu'il attribue aux acteurs pornographiques noirs. Certes, ils ont « une matraque à la place du sexe », mais ce ne sont pas des hommes qui « assurent » dans les autres domaines de la vie sociale. Selon Pierre (44 ans, cuisiner, célibataire) le lieu déterminant où il faut assurer en tant qu'homme est moins la sexualité que la famille et le travail.

On est tous des mecs mais... Pour moi, un mec, voilà, c'est un mec qui assure. Qui assure son statut soit de parent – parce que moi je suis papa. Son statut social aussi : ce qu'il est dans la société. S'il est employé, s'il est chef, directeur. La masculinité c'est ça. (Pierre)

La « bonne » masculinité se construit par distinction de classe avec la « virilité » supposée des hommes arabes et noirs des classes populaires. Cette lutte pour l'hégémonie au sein du groupe des hommes passe, dans le discours de Julien (28 ans, blanc, chef de produit touristique) par la dévalorisation de la « virilité » des « caïds » des « cités ».

- Pour toi, ça veut dire quoi, être masculin, ou être viril. Tu mets quoi derrière ces mots-là ?
- Ça n'a pas forcément quelque chose à voir avec le sexe. Pour moi, c'est plus tenir parole. Tenir parole, même à soi-même. Aller jusqu'au bout de ce que l'on veut. Plus que des traits physiques, c'est des traits de caractère. Mais c'est pas non plus « tenir parole » comme on dit dans les cités. Non, c'est pas ça. C'est plus quelqu'un qui va faire ce qu'il a à faire. C'est plus

¹ Pour le dire dans les termes de Colette Guillaumin, « les dominés sont dans la nature et la subissent, alors que les dominants surgissent de la nature et l'organisent » (p. 78).

ça que... d'avoir une grosse bite. [...] C'est aussi une certaine forme de respect. [Pause] C'est-à-dire qu'un mec qui va dire à une meuf « sale pute », même s'il fait le caïd, je trouve pas que ce soit très masculin. Être masculin, c'est justement être... une force tranquille. (Julien)

En s'opposant aux jeunes hommes non-blancs des quartiers populaires, Julien définit implicitement les traits de la masculinité « responsable » et « respectueuse » qu'il défend comme blanche et bourgeoise.

Il ne s'agit pas là de dire que les classes populaires sont particulièrement consommatrices de pornographie, mais plutôt d'avancer que, dans la mesure où le porno est considéré comme inférieur culturellement, il se trouve associé aux traits des classes populaires¹.

Dans le domaine de la sexualité, la « virilité » représente incontestablement une force physique « animale » et « sauvage » désirable. Sortie de ce domaine et replacée sur les autres scènes de la vie quotidienne, cette performance de la masculinité devient risible et consternante.

3) Les effets de la pornographie sur « les jeunes »

La réponse des hommes hétérosexuels à la question « Il y a toute une préoccupation autour des effets de la pornographie : qu'en penses-tu ? » est quasi unanime : si la pornographie n'a pas d'effet sur eux-mêmes, elle en a sur « les jeunes ». En posant cette question, il semblerait que j'aie sans le vouloir sommé les enquêtés de choisir entre les deux positions construites par le débat sur « les jeunes et la pornographie » : les « adultes (non-consommateurs) qui se préoccupent » et les « jeunes (consommateurs) qui posent problème ».

- Il y a beaucoup de préoccupations sur les effets que le porno aurait sur le comportement de ses spectateurs...

- *[Me coupe] Moi ? Est-ce que je me soucie de ce que le porno pourrait me faire ?*

- Non... enfin si... ça pourrait être ça, oui...

- *Non, moi je ne m'en soucie pas vis-à-vis de moi. Je m'en soucie vis-à-vis des publics non avertis. (Vincent, 30 ans, cadre commercial)*

La vulnérabilité des jeunes aux images pornographiques serait non seulement une question d'âge mais aussi de génération. Leur incapacité à distinguer « le fantasme » de « la réalité » serait en effet à la fois le produit d'une immaturité et d'une trop forte exposition à des médias sexuels. Cela même que les spectateurs enquêtés racontent à propos de leur propre trajectoire sexuelle, ils sont peu enclins à l'accorder aux « jeunes ». Après avoir longuement expliqué, sur un ton globalement positif, l'importance du visionnage de porno, comme forme

¹ Kipnis Laura, « Comment se saisir de la pornographie ? », *op. cit.*, p. 40.

d'exploration sexuelle avant son premier rapport¹, Sylvain s'inquiète ensuite de ces jeunes qui « découvrent le porno avant d'avoir des relations et qui sont quand même assez loin de savoir tout ça, d'être informés ». Selon qu'il s'agit d'un récit à la première (Nicolas) ou à la troisième personne (Pierre), un même âge (en l'occurrence, l'âge de 14 ans) peut être présenté comme un âge de maturité ou d'immaturité sexuelle. Pierre (44 ans, cuisinier, divorcé, célibataire, un enfant) oppose sa génération qui « sait que le porno c'est fantasmagique, que c'est pas la vraie vie » à la « génération Y » : « aujourd'hui, à 14-15 ans, les gamins ils ont déjà vu des pornos ! » Nicolas (30 ans, ingénieur, célibataire, sans enfants) estime en revanche que 14 ans est un âge mûr pour visionner de la pornographie.

Moi, le premier film porno sur lequel j'ai réussi à mettre la main, je devais avoir presque 14 ans. [...] J'étais à un âge où je pense que, psychologiquement, j'étais vraiment prêt. [...] Je pense que je faisais vachement la différence entre la fiction et le porno. (Nicolas)

À 12 ans, un « gamin » est en revanche trop jeune pour visionner de la pornographie.

Moi j'ai grandi avec internet, mais ça n'avait rien à voir avec ce que c'est aujourd'hui. [...] Aujourd'hui, il y a des gamins de 10-11-12 ans qui maîtrisent parfaitement internet, à un âge où on n'est pas encore prêt à voir des images comme ça, où on n'a pas la maturité [...] J'ai lu que deux garçons sur trois ont vu un film porno à 12 ans. Et une fille sur deux. Avant 12 ans ! (Nicolas)

Il s'agit en fait d'opposer une génération préservée et une génération affectée par la pornographie. Centrer le débat sur la jeune génération permet de préserver les adultes de tout soupçon. Ce discours s'apparente ainsi à une « cuirasse de vertu² » par laquelle il s'agit de se protéger en attaquant des publics « vulnérables » avec lesquels on partage pourtant une même condition de spectateur.

Je ne me rends pas encore compte si ça va avoir un effet sur le long terme sur le comportement de cette jeune génération. Je pense que sur les plus vieux, il n'y a pas de souci. (Nicolas)

À la différence des hommes gays (voir chapitres 6 et 11), les hommes hétérosexuels ne présentent jamais, dans le cadre de l'entretien, la pornographie comme une source positive d'éducation sexuelle. Le spectre du « consommateur violent » hante la question de l'apprentissage de gestes ou de pratiques *via* la pornographie, au point de devenir tabou. La seule « bonne » réponse à la question est alors de se présenter comme un spectateur « adulte » et « responsable » qui sait distinguer « le fantasme » de « la réalité ». Alors que

¹ Cette forme spécifique d'usage adolescent est discutée dans Smith Clarissa, Barker Martin et Attwood Feona, « Les motifs de la consommation de pornographie », in Florian Vörös (dir.), *Cultures pornographiques. Anthologie des porn studies*, Paris, Éditions Amsterdam, 2015.

² Humphreys Laud, *Le Commerce des pissotières. Pratiques homosexuelles anonymes dans l'Amérique des années 1960*, Paris, La Découverte, 2007, p. 143-160.

Fabrice (42 ans, technicien son, en couple, trois enfants) présente certaines de ses pratiques corporelles (comme faire des abdos tous les jours et de se raser les testicules) ainsi que sa sexualité de couple (visionnage d'un DVD pendant les ébats) comme inspirées de la pornographie gonzo états-unienne, la pornographie n'est jamais explicitement valorisée comme une forme d'apprentissage, malgré mes relances. Celles-ci sont en fait perçues par Fabrice comme une accusation implicite de violence sexiste qui, sur la défensive, recourt à la rhétorique du « *third person effect*¹ » :

- Il y a des choses que t'as appris en regardant du porno ?

- *Alors ça, je peux pas te dire, parce que la vie sexuelle, c'est quelque chose qui... [s'arrête] Alors je sais qu'on dit beaucoup maintenant que les ados grandissent avec le porno, qu'il faut faire attention. Moi, j'ai toujours aimé le porno, et j'ai toujours su que ce n'était pas la vraie vie. Je crois que c'est vraiment une question d'éducation. J'ai été, je pense, bien éduqué. J'ai été éduqué que par ma mère. Et je n'ai jamais manqué de respect à une femme. En aucune occasion. Donc je pense que ça n'a pas de lien de cause à effet. (Fabrice)*

Selon une logique similaire au discours médiatique porté au début des années 2000 sur les « tournantes » (voir chapitre 1), c'est en particulier la figure du « jeune de banlieue » qui est visée dans cette altérisation du problème des effets de la pornographie. La pratique ne pose problème selon Julien (28 ans, blanc, chef de produit touristique) que dans la mesure où elle se mêlerait à des « problèmes sociaux », tels que « la vie en bande dans les cités », qui amènent aux « tournantes ». L'imaginaire médiatique des « tournantes » n'est pas très éloigné quand Pierre (44 ans, cuisinier, membre d'un forum de fans de porno) s'insurge contre les « gamins de son immeuble » qui voudrait « soumettre » des filles à des « gang bang ».

Pour les gamins, parfois, faire un gang bang, prendre une nana à plusieurs, si c'est dans les films, c'est que c'est aussi dans la vraie vie. Je dis pas qu'ils sont tous comme ça, mais ce n'est plus pareil, on n'est plus sur le même truc. Moi j'ai entendu des gamins dans mon immeuble qui disaient « Ah ouais, elle est bonne, on la prendrait bien à plusieurs ! » Alors moi j'entends ça, je m'arrête et je dis « Pardon ? J'ai pas bien entendu... Une nana ça se prend pas à plusieurs les gars. Une nana faut tomber amoureux... » (Pierre, 44 ans, cuisinier, membre d'un forum de fans de porno)

Le discours des hommes hétérosexuels blancs de classes moyenne et supérieure s'aligne sur les entreprises de morale contre les « effets du porno » sur les « jeunes », afin de présenter leur idéal de masculinité « responsable » comme inaffectée par l'expérience spectatorielle de la pornographie.

¹ Le « *third person effect* » est initialement un mécanisme identifié par le psychologue Davison W. Phillips selon lequel une personne exposée à une technique de persuasion dans les médias de masse tend à penser que le message aura plus d'influence sur les autres que sur elle-même. Davison W. Phillips, « The Third-Person Effect in Communication », *Public Opinion Quarterly*, vol. 47, n° 1, 1983, p. 1-15.

Colette Guillaumin précisait que « si le groupe dominant se reconnaît des liens avec la nature, il ne se réduit pas à la nature¹ ». L'expression d'une force physique « animale » dans le domaine de la sexualité est un élément essentiel à la configuration hégémonique de la masculinité. En contexte bourgeois et blanc, la masculinité hégémonique se construit toutefois en même temps contre les connotations vulgaires de la « virilité ». Un travail de mise en cohérence idéologique est alors nécessaire pour gérer les tensions entre des investissements en partie contradictoires de la masculinité.

¹ Guillaumin Colette, « Pratique du pouvoir et idée de nature », *op. cit.*, p. 74.

C - La neutralisation de la critique et la défense du statu quo

L'analyse critique des constructions de la masculinité doit prendre en compte la réflexivité critique des individus masculins¹. L'expérience spectatorielle de la pornographie n'est jamais vierge de critique féministe et les hommes interrogés rendent compte de leur rapport aux images avec et surtout contre le féminisme. Le féminisme n'est alors pas un point de vue extérieur, mais un ensemble de points de vue qui organisent – y compris négativement, par réaction et opposition – les usages masculins de la pornographie. Les propos proféministes comme antiféministes construisent par rapport aux problématisations de la masculinité du « consommateur de porno » dans la sphère publique, qui se voient réactivées par le contexte de la relation d'enquête.

1) La mise à distance du stéréotype du « consommateur de porno »

Les paniques morales autour des « effets de la pornographie » produisent des figures indésirables telles que « le jeune de banlieue », « l'accro au porno » et « le consommateur violent ». Elles produisent aussi, plus implicitement, des figures désirables du « bon » spectateur (« distant », « réflexif », « modéré », « adulte », « rationnel ») qui deviennent la norme régulatrice de l'expérience spectatorielle des « mauvaises » images².

Il est significatif que, lors des entretiens, les hommes hétérosexuels interviewés passent en moyenne plus de temps à tenir à distance qu'à incarner le « consommateur de pornographie ». Cette mise à distance intervient à chaque fois que le fait d'être interpellé en tant que tel fait courir le risque de devenir l'objet parlé (plutôt que le sujet parlant) du débat public sur les effets de la pornographie. Le recours à la rhétorique de l'« homme de science³ » est alors une manière de reprendre le contrôle sur l'interaction, en tant que sujet désincarné. Par exemple, au début de chacune de nos deux rencontres, Gérard (62 ans, hétérosexuel, retraité, membre du forum La Cochonne) ne répond véritablement à aucune de mes questions sur ses propres préférences pornographiques. Mes relances entraînent des rires nerveux et des circonlocutions. Il clôt régulièrement ses réponses d'un « voilà », suivi d'un long silence, à

¹ Sur l'articulation entre sociologie critique et sociologie de la critique, voir Boltanski Luc, *De la critique. Précis de sociologie de l'émancipation*, Paris, Gallimard, 2009, p. 19-22.

² Theresa Cronin mobilise la notion foucauldienne de « censure productive » pour rendre compte des « bonnes » réactions corporelles qui sont attendues des publics des « mauvais » genres cinématographiques qui, comme le film d'horreur, font historiquement l'objet d'une régulation étatique. Cronin Theresa, « Media Effects and the Subjectification of Film Regulation », *The Velvet Light Trap*, n° 63, 2009, p. 3-21.

³ Je renvoie au chapitre 1 pour l'analyse de la construction historique de cette figure masculine et bourgeoise.

travers lequel il semble me signifier que l'on peut passer à autre chose. C'est particulièrement la verbalisation des mots-clés qu'il inscrit dans les moteurs de recherche des sites pornographiques sur lesquels il navigue qui installe un malaise dans la conversation. L'introduction dans la conversation des mots « *gang bang* » et « *bukkake* » gêne Gérard, qui s'efforce de tenir à distance le potentiel évocateur de ces mots, en les relativisant et les plaçant à distance de lui-même. Il met ainsi en scène la distance esthétique et le recul critique qui le sépare de ce vocabulaire pornographique vulgaire et objectifiant.

- Vous tapez quels mots-clés quand vous êtes sur un *porn tube* ?

- *Des choses comme le gang bang*, le bukkake*... [gêné] bon vous connaissez le vocabulaire hein. Alors là on est complètement en dehors de la réalité.*

- Et vous aimez bien le gang bang, le bukkake... les choses comme ça ?

- *Euh [gêné] oui, j'aime bien [longue pause]. Le porno aujourd'hui c'est plein de spécialités, de niches. C'est un genre qui pourrait très vite devenir monotone. C'est d'ailleurs ce que les anti-porno disent : c'est répétitif, c'est toujours pareil... Ben oui mais c'est vrai pour plein d'autres genres. Un polar américain c'est des voitures qui explosent, c'est des otages, et c'est toujours pareil aussi ! (Gérard)*

De même, la réticence à parler de ses propres sensations pornographiques est liée chez Julien (28 ans, hétérosexuel, chef de produit touristique) à la volonté de ne pas perdre le contrôle sur la relation d'enquête. Lors de notre entretien, il se conçoit davantage comme un informateur que comme un enquêté : plutôt que de parler de sa propre expérience (qu'il n'a de cesse de relativiser, en disant que la pornographie ne lui fait plus d'effet et suscite aujourd'hui avant tout de l'indifférence), il préfère parler de l'histoire de la pornographie, des transformations du métier d'acteur ou d'actrice, et des consommateurs (son travail en sex-shop l'a en effet amené à développer un point de vue ethnographique sur les goûts et les comportements des clients de l'établissement). Ses phases de visionnage intense de pornographie (sur lequel il préfère ne pas s'attarder) sont présentées comme des moments de « dépression » et de « laisser-aller », en opposition à un idéal de contrôle de soi et de rationalité sexuelle. Les sensations pornographiques opérant en deçà de l'intentionnalité du spectateur¹, leur verbalisation publique peut être associée à la crainte de « perdre la face ».

Ce modèle du spectateur incrédule, qui refuse de partager avec l'enquêteur ses moments de « suspension consentie de l'incrédulité », fait barrage à mes efforts pour faire parler les enquêtés de leur expérience spectatorielle, dans ses dimensions viscérales. Lorsque

¹ Parce qu'elles échappent au contrôle rationnel du corps, les intensités pornographiques sont souvent perçues comme une forme de passivité ou d'emprise de la sensation sur la réflexion. Voir Paasonen Susanna, « Disturbing, Fleshy Texts: Close Looking at Pornography », in Susanna Paasonen, Marianne Liljeström (dir.), *Working with Affect in Feminist Readings: Disturbing Differences*, Londres, Routledge, 2010.

je relance Gérard sur ce qu'il appelle un jeu d'actrice « convaincant », il se défend immédiatement de toute accusation de crédulité et d'incapacité à faire la différence entre fantasme et réalité. Il insiste sur sa posture de « voyeur » qui ne s'« identifie » pas aux acteurs, et met en avant une « bonne distance » avec les images. Lorsque je lui demande de me raconter une vidéo qui l'a récemment marqué, il précise de suite que la pornographie est « agréable à regarder » mais « ne [le] marque pas ». Les formules « s'identifier » et « être marqué » sont hantées du spectre de l'assujettissement total aux images pornographiques.

Alors convaincant, au sens de... Il faut bien se rendre compte que... Je ne sais pas si tous les consommateurs s'en rendent compte comme moi... C'est que la pornographie est un univers qui ne représente pas la vraie sexualité. C'est un univers fantasmatique. Quand on regarde une scène pornographique, on se trompe si on s'imagine que ce sera pareil quand on sera avec sa petite amie. [...] Je pense qu'il y a des gens qui doivent rentrer dans le jeu, et s'y croire un peu, oui pourquoi pas. Mais non, pour moi, c'est toujours important de garder mes distances. [...] J'ai toujours fait attention à garder mes distances, à ne pas y croire, à ne pas vivre le truc à cent pour cent. (Gérard)

La « bonne » distance spectatorielle fait écho aux définitions de la « bonne » masculinité analysées plus haut : dans un cas comme dans l'autre, la « responsabilité » et la « réflexivité » sont présentées comme les propriétés exclusives d'une fraction privilégiée du public.

2) La censure des fantasmes perçus comme sexistes et racistes

Les spectateurs tendent ensuite à euphémiser ou à nier leurs expériences pornographiques lorsqu'elles entrent en contradiction avec l'image qu'ils veulent donner d'eux-mêmes face à un enquêteur qui, en tant que sociologue, peut être perçu comme l'incarnation de certaines règles morales. Cette autocensure contraste avec la manière dont Wayne (30 ans, FtM, pansexuel, militant LGBT, étudiant) s'efforce de rendre compte dans un langage féministe de son attrait pour la représentation essentialisée de la masculinité hétérosexuelle :

- J'aime beaucoup les scénarios de domination [...] Je pense que c'est vachement lié aussi à cette idée que l'essence du mec, c'est d'être un violeur et d'exercer sa domination sur les meufs. À l'idée que, de toute façon, les meufs sont juste des trous pour tous les mecs. Et du coup je pense que c'est vachement lié au fait que, moi, je n'ai pas de bite, et que je ne suis pas un mec bio¹.

- En quoi c'est lié à ça ? Dans quel sens ?

- Comme je te disais, je fantasme pas mal sur des trucs que je ne peux pas faire. Et je n'ai pas une bite bio. Donc je pense que c'est pas mal lié à ça.

- C'est moins compliqué éthiquement de fantasmer là-dessus parce que, puisque t'as pas de bite bio, t'as une différence qui se crée entre le personnage fantasmé et le personnage réel... ?

¹ Un homme « bio » ou « cisgenre » est un terme qui désigne, par contraste avec les trans FtM (*Female-to-Male*), les hommes qui ont été assignés au sexe masculin à la naissance et qui ont été socialisés tout au long de leur vie en tant qu'hommes.

- [Coupe] *Je sais pas si c'est moins craignos [éclate de rire] !*

- ... J'essayais de mieux comprendre cette histoire de bio/trans [je ris]...

- *C'est que, comme je te disais, je fantasme sur des trucs que je ne peux pas faire. [...] Si tu te branles sur ces trucs-là, c'est parce que c'est des scénarios super essentialistes. Du coup, ça ne peut pas trop marcher avec des personnes queer et des prothèses. Si tu vas dans ces fantasmes-là, tu oublies [sourit, ironique] tes bonnes résolutions, tout ce que tu as appris. Tu vas au plus profond des trucs qui craignent politiquement. Et la vision essentialiste de la masculinité, ça en fait partie. (Wayne)*

La performance d'une masculinité « responsable » entraîne une réticence voire un refus des participants à verbaliser leur attirance sexuelle pour les formes les plus exacerbées de domination masculine et de soumission féminine. Adrien (29, en couple, artiste) préfère dans un premier temps de l'entretien parler de films expérimentaux et d'art et d'essai. Après s'être montré réticent, il commence à raconter, au bout d'une demi-heure d'entretien, comment il est attiré par des scénarios pornographiques hétérosexuels conventionnels *hard*. Lorsqu'en fin d'entretien Adrien est confronté à une critique féministe, il a le réflexe de désavouer une pratique dont nous venons pourtant de parler pendant plus d'une heure :

- Il y a une critique féministe du porno hétéro, qui dit que c'est un genre de film fait par et pour les mecs et souvent au détriment des femmes. Tu en penses quoi ?

- *Ouais je suis plutôt d'accord. Et d'ailleurs c'est une des raisons pour lesquelles je n'en regarde pas. Ou pas trop souvent. (Adrien)*

Cette autocensure porte notamment sur les scénarios qui mettent en scène l'agressivité, la violence, le viol et le non-consentement sexuel. Après avoir commencé par dire que les scénarios où l'actrice se fait « forcer » lui « parlent », Nicolas (29 ans, ingénieur, en couple) se reprend en relativisant cette attirance (« pas tout le temps ») et en la mettant à distance (« je saurais pas dire pourquoi »), coupant ainsi court à cet exercice d'introspection. Alors que Vincent (30 ans, hétérosexuel, cadre commercial) commence à parler de son goût pour les scènes de sodomie mettant en scène la soumission féminine, il s'arrête net pour préciser qu'il a « l'impression de garder un esprit critique vis-à-vis de ça ». Il insiste sur sa conscience du « côté programmé » et « artificiel » de « l'enchaînement des actes ». Il rajoute qu'il n'est « pas très fan de tout ce qui est scène brutale ». Lorsque je lui demande quelques instants plus tard ce qui constitue selon lui les éléments d'une bonne scène porno, il continue d'insister sur ce qu'il n'aime pas, en mettant à distance d'un même mouvement les scénarios et les publics « violents ». À la fin de cette séquence d'ajustement éthique de son rapport aux images, toute trace d'attirance pour la soumission féminine a fini par être effacée.

Dans un extrait d'entretien présenté en annexe 14, Louis oscille entre deux stratégies d'occultation de la tension entre ses fantasmes pornographiques « dégradants » et les

principes moraux qu'il souhaite mettre en avant. La première stratégie consiste à reconnaître à demi-mot la réalité de cette tension, matérialisée par un sentiment de « honte », en la formulant au conditionnel (« Non, moi je ne veux pas être lié à ces trucs-là. Ça me bousillera, vraiment, je ne supporterai pas ») et en s'arrêtant au milieu de ses phrases (« c'est ambigu chez moi, j'arrive pas à me... »). La seconde stratégie consiste tout simplement à nier la tension en alignant le récit d'expérience spectatorielle sur les principes moraux (« ce qui va m'exciter, c'est quand l'intention est très claire », « ça m'excite tant que la nana le désire » et « les trucs qui m'excitent la plupart du temps, ce sont des trucs que la nana met en place »). La combinaison de ces deux stratégies permet d'endiguer les critiques féministes qui sont amenées par l'enquêteur.

Ces spectateurs en position sociale dominante refusent de porter un discours critique sur leurs propres fantasmes : dès lors qu'un scénario est critiqué, il devient attribué à un public « autre », qui fait alors l'objet d'une condamnation morale.

Encadré 12. L'épouvantail américain

Les États-Unis sont régulièrement constitués dans le débat public en figure repoussoir à même de dédouaner les hommes blancs français du sexisme et du racisme¹. Ainsi, de manière prévisible, les enquêteurs font de la question raciale une question américaine. Cela passe par des choses aussi bénignes que prononcer le mot « interracial » avec un accent anglo-américain : « Ce qu'ils appellent le [prend un accent anglo-américain] « interracial » ne m'intéresse pas vraiment non plus » (Adrien, 29 ans, artiste, blanc, en couple). Ainsi, non seulement le sous-genre pornographique, mais les enjeux politiques qui le traversent, sont renvoyés à une réalité transatlantique. La dénonciation des excès de domination masculine dans la pornographie opère également souvent comme une dénonciation de la culture américaine. Le récit de la montée collective (de l'industrie pornographique) et individuelle (des goûts des consommateurs) vers des pratiques de plus en plus *hard* serait une « américanisation » du porno. Gérard (62 ans, blanc, retraité, divorcé) renvoie les « dérives de l'industrie porno » aux États-Unis, pays où les questions sexuelles seraient plus polarisées (il renvoie dos à dos « l'industrie » et « les féministes »). Bertrand (42 ans, blanc, petits boulots, célibataire), présente la mise en scène de la domination masculine dans le porno hétéro états-unien comme « sans limites », en faisant implicitement référence à un patriarcat français plus doux et civilisé. Louis (30 ans, blanc, ingénieur, célibataire) oppose un petit capitalisme pornographique à la française, respectueux, à un grand capitalisme pornographie états-unien, basé sur la violence et l'exploitation.

Les critiques antiracistes sont quant à elles endiguées à travers l'invalidation comme « raciste » de tout discours sur la « race² ». La négation de la « question raciale » est

¹ Fassin Éric, « L'épouvantail américain », *Vacarme*, vol. 4, n° 4-5, 1997, p. 66-68.

² Pour une critique de cette rhétorique pseudo-antiraciste, voir Balibar Étienne, « Le mot de "race" n'est pas de trop dans la Constitution française », *Mots*, n° 33, 1992, p. 241-256. Balibar Étienne, « Y a-t-il un néo-racisme ? », in Étienne Balibar, Immanuel Wallerstein (dir.), *Race, nation et classe. Les identités ambiguës*, Paris, La Découverte, 1997, p. 27-41.

paradoxalement une manière de profiter pleinement du potentiel érotique de la différence raciale. L'ensemble des enquêtés socialement perçus comme « blancs¹ » répond par la négative à la question « Est-ce que la couleur de peau a de l'importance pour toi à l'écran ? » Les formules du type « Je ne fais pas de différence... mais² » permettent le passage rapide de la négation de principe à l'affirmation de fait de la « race ». Les traits d'humour sur les pénis noirs, point de fixation historique des angoisses masculines blanches³, sont par une occasion régulière, dans l'entre-soi blanc de l'entretien, de renouer avec des « vérités biologiques » issues de l'anthropologie coloniale.

- Et est-ce que la couleur de peau ça a de l'importance pour toi à l'écran ?

- Aucune !

- Aucune ?

- Aucune !

- C'est pas un truc auquel tu fais attention ?

- Aucunement. Mais alors aucunement !

- Parce que c'est souvent spécifié dans le porno...

- Oui mais maintenant il y a de tout, tu sais. Regarde les grands films pornos américains : tu verras toujours au moins un homme black, parce que, vu la réputation qu'on leur fait... Qui est très souvent justifiée, vu la taille de leur engin... Par contre je ne trouve pas que ce soient des éjaculateurs. [...] Mais, non, non, franchement, la couleur, non, ça ne fait pas de différence (Alain, 53 ans, blanc, régisseur)

La question « Est-ce que la couleur de peau ça a de l'importance pour toi à l'écran ? » est en fait entendue comme « Es-tu raciste ? », ce qui conduit au déroulement d'un contre-argumentaire. Les deux réponses qui m'ont été le plus couramment opposées sont « Je ne suis pas raciste car je regarde des vidéos avec des Blacks⁴ » et « Le racisme est un phénomène qui m'est étranger ».

Le racisme ne me touche pas. [...] Je ne fais pas partie de ce milieu-là, vraiment pas. [...] Ça ne me touche pas, tu vois. C'est comme pour l'homophobie. C'est des mots qui n'existent pas pour moi. Enfin, je sais qu'ils existent, mais... (Alain, 53 ans, blanc, régisseur)

¹ L'usage des pronoms « on » et « nous » marque implicitement l'enquêteur et l'enquêté comme « blancs », tandis que les pronoms « eux » et « elles » positionnent les hommes et les femmes non-blanc·he·s comme extérieur·e·s à la conversation.

² Pour une analyse de ces rhétorique raciales qui ne s'assument pas en tant que telle, voir Guillaumin Colette, « Je sais bien mais quand même, ou les avatars de la notion "race" », *Le Genre humain. La science face au racisme*, vol. 1, 1981, p. 55-65.

³ Mercer Kobena, « Lire le fétichisme racial. Les photographies de Robert Mapplethorpe », *op. cit.* L'auteur identifie le mécanisme suivant dans les photographies d'hommes nus noirs par l'artiste gay états-unien : « je sais (qu'il n'est pas vrai que tous les Noirs ont une grosse bite) mais (dans mes photos, ils en ont une) », p. 124.

⁴ Cela fait écho à une autre phrase récurrente : « Je ne suis pas sexiste car j'aime les femmes ». Par ailleurs, l'utilisation du mot anglais « Black » plutôt que du mot français « Noir » participe de la négation de la question raciale française.

La manière la plus sûre de ne pas être « raciste », c'est alors de tenir ce mot à saine distance de soi.

Donc peut-être qu'il y a un truc racial derrière ? Mais je ne suis pas allé aussi loin, parce que je ne suis pas raciste. Mais une métisse m'attire, qu'elle soit très foncée ou très claire. (Pierre, 44 ans, blanc, cuisinier)

Deux performances de la blancheur ou, plus précisément, de la masculinité hétérosexuelle blanche, se complètent. Une performance privée recourt, dans le cadre des routines masturbatoires, à la vulgarité raciste des stéréotypes de « la Beurette dévoilée¹ » ou du « Noir à grosse bite », afin d'intensifier le plaisir. Une performance publique nie l'existence d'un tel plaisir privé, ce qui permet de se présenter comme extérieur au problème du racisme, qui serait soit le fait d'une minorité blanche déviante, soit le fait de ceux-là mêmes qui sont « obsédés » par cette question. La tension entre l'exacerbation de la différence raciale par une masculinité blanche « obscène² » et son euphémisation par une masculinité blanche « policée » travaille ainsi la relation d'enquête. Par exemple, pour préparer l'entretien avec Gérard (62 ans, blanc, divorcé, retraité), je consulte l'ensemble des publications associées à son pseudonyme sur le forum de fan *via* lequel nous nous sommes rencontrés. Protégé par le pseudonyme dans cet espace numérique consacré au partage de la passion pour la pornographie, Gérard parle sans précautions de langage de son intérêt pour l'actrice « Danny la beurette ». Lors de l'entretien, lorsque je lui demande si la couleur de peau a de l'importance à l'écran, il répond d'abord par la négative (« pour moi, ce n'est pas très important ») puis renvoie le problème du racisme au contexte états-unien : « dans le porno américain, il y a ce qu'ils appellent l'interracial [...] c'est quelque chose de typiquement américain »).

La tendance dominante parmi les spectateurs hétérosexuels blancs est de vouloir annuler rétrospectivement le fait d'avoir été excité par une image moralement problématique. Cette annulation rhétorique de l'événement corporel coupe court à l'exercice d'une réflexivité sur sa position dominante dans les rapports sociaux de genre et de race. L'hypothèse de la « conscience du dominant » interprète le fait de ne pas *rendre compte* de ses fantasmes en dehors de certains espaces protégés comme une stratégie pour ne pas *rendre de comptes* aux

¹ Fassin Éric et Trachman Mathieu, « Voiler les beurettes pour les dévoiler. Les double jeux d'un fantasme pornographique blanc », *Modern & Contemporary France*, vol. 21, n° 2, 2013, p. 199-217.

² Sur le lien entre pornographie et sensibilité « *white trash* » dans la culture états-unienne, voir Penley Constance, « Crackers and Whackers: The White Trashing of Porn », in Matt Wray, Annalee Newitz (dir.), *White Trash: Race and Class in America*, New York, Routledge, 1997, p. 89-112.

critiques féministes et antiracistes. L'hypothèse de « l'incompétence du dominant » conduit à observer cette incapacité à rendre compte comme l'absence de maîtrise d'un langage qui permettrait aux hommes hétérosexuels de formuler la manière dont leurs propres fantasmes sont façonnés par les rapports sociaux.

3) Masculinisme et antiféminisme

Tous les enquêtés reconnaissent, à un moment ou un autre de l'entretien, que le porno hétérosexuel conventionnel qu'ils apprécient est fait par et pour les hommes. Tous expriment par ailleurs un certain malaise par rapport à ces représentations de la domination masculine et de la soumission féminine. Cependant, le féminisme est davantage invoqué comme une cause que comme une solution à ce malaise. Les sensations de dégoût, de honte et frustration qui sont parfois associées aux pratiques de visionnage trouvent leur issue politique dans des discours masculinistes et antiféministes. La critique féministe est souvent intégrée à la conversation, prise en compte, puis écartée. Louis (30 ans, célibataire, ingénieur) commence ainsi par concorder avec la critique féministe de l'androcentrisme (« c'est vrai »), avant d'affirmer dans la phrase suivante que les féministes n'ont « rien compris » et de mobiliser le stéréotype antiféministe de « la nana mal dans sa peau ».

- Il y a une critique féministe du porno qui dit que le porno hétéro c'est un genre de cinéma qui est fait par et pour les hommes, et qui objectifie les femmes, qui les prend pour objet...

- *C'est vrai. Je pense que c'est vrai. Mais je trouve qu'elles ont rien compris ces nanas. Je pense que c'est vrai, qu'il faut faire très attention... [...] Mais je pense que ces nanas qui réagissent comme ça, elles sont très mal dans leur peau souvent. (Louis)*

La critique féministe se voit alors opposer une réponse masculiniste¹. Julien (28 ans, célibataire, chef de produit touristique) déplore le fait que la « violence » (il fait alors référence à la pratique de la fessée) soit valorisée lorsqu'elle est pratiquée par les femmes et dénoncée lorsqu'elle est pratiquée par les hommes. Les problèmes rencontrés par les femmes et les hommes dans les relations hétérosexuelles sont renvoyés au féminisme et à la misandrie. Julien se montre très véhément contre les femmes qui se moquent des hommes qui n'arrivent pas à obtenir une érection. Il estime que cela crée des garçons complexés par rapport à leur masculinité. Il s'agit autrement dit de présenter les hommes victimes d'inégalités liées à leur sexe et de faire reposer sur les femmes la responsabilité des normes de masculinité.

¹ Dupuis-Déri Francis, « Le discours de la “crise de la masculinité” comme refus de l'égalité entre les sexes. Histoire d'une rhétorique antiféministe », *Cahiers du Genre*, vol. 52, n° 1, 2012, p. 119-143.

La fille, elle peut mettre du lubrifiant, mais le mec, il n'a pas le droit de prendre du viagra. Si le mec prend du viagra, on va dire « il est vieux » ou « il bande mal » ou « il a un problème », « il est pas viril » quoi, « il a un problème dans sa virilité ». Alors qu'une fille qui ne mouille pas, on va dire « ma pauvre chérie, c'est le stress ». (Julien)

Dans une même rhétorique masculiniste, Louis (30 ans, célibataire, ingénieur) file la métaphore de la danse de salon pour expliquer comment les revendications féministes auraient bouleversé une l'« harmonie » des rapports entre les sexes. Pour lui, un homme est « un mâle [épelle] m-â-l-e, un maître ». Avant, il était reconnu comme « le cavalier, parce qu'il avait la force physique » qui dirigeait « la femme » qui, elle, a « la grâce ». Il s'agissait de rôles « établis par la nature ». Or les revendications féministes auraient mis fin à la magie de ce ballet hétérosexuel :

Aujourd'hui c'est un bordel pas possible ! On se marche sur les pieds. Parce que nous on devrait mener la danse, mais on nous a dit « Attention, tu veux mener la danse ? Mais ça veut dire que tu ne respectes pas les femmes ! » [...] On se force à essayer de retrouver une certaine nature, mais on ne sait plus ce qu'on est. (Louis)

Le discours masculiniste émerge parfois là où on s'y attend le moins. Juste après avoir exprimé son désir de voir la masculinité changer, Adrien (29 ans, en couple, artiste) enchaîne en fait sur un discours antiféministe justifiant les inégalités entre hommes et femmes.

Il y a une espèce de féminisme pourri, où les femmes veulent être l'égal des hommes, ce qui est impossible et qui, j'espère, n'arrivera jamais. Parce qu'elles ne sont pas nos égales. Nous ne sommes pas leurs égales [sic. : se reprend au dernier moment pour construire la symétrie]. Les hommes sont les hommes, les femmes sont les femmes. L'homme ne peut pas être l'égal de la femme. La femme ne peut pas être l'égal de l'homme. [...] Quand la femme revendique l'égalité avec l'homme, j'ai envie de dire « Vous oubliez qu'il y a des hommes qui ont conscience qu'ils sont différents de vous et qui veulent que ça reste comme ça ». (Adrien)

La reconnaissance des sentiments d'insatisfaction exprimés par les femmes ne conduit pas nécessairement les hommes à une volonté de changement. Plusieurs spectateurs sont persuadés que les femmes n'aiment pas l'éjaculation faciale (c'est l'avis de Fabrice, 42 ans, en couple) ou la soumission sexuelle (c'est l'avis de Pierre, 44 ans, célibataire) sans qu'aucune autre conséquence n'en soit tirée. De même, la croyance en une construction sociale plutôt qu'en un ancrage naturel de la masculinité hétérosexuelle ne conduit pas nécessairement à un désir de changement. Lorsque Nicolas (30 ans, ingénieur, en couple) s'empare en fin d'entretien de la question de la « construction de la masculinité », il envisage en fait ce processus comme déjà accompli et irréversible. L'affirmation du binarisme hiérarchique masculin/féminin dans la sexualité ne passe alors plus par la nature, mais par

l'invocation d'une « seconde nature¹ ». La justification du *statu quo* peut par ailleurs amener les enquêtés à quitter temporairement le registre de la « différence des sexes » pour adopter celui de leur indifférenciation. Le fait que des femmes regardent du porno *hard* est en effet couramment invoqué pour invalider l'hypothèse d'un porno hétéro conventionnel majoritairement fait « par et pour » les hommes. Nicolas (30 ans, en couple, ingénieur) souligne que certaines femmes ont des fantasmes similaires à ceux des hommes – tout en réaffirmant une différence irréductible entre sexualités masculine et féminine.

Les passionnés de pornographie peuvent mobiliser une expertise masculine pour porter une accusation en incompetence aux féministes « qui n'y connaissent rien », même lorsqu'elles travaillent dans le monde du porno. Misogynie et mépris de classe² se conjuguent lorsque Julien (28 ans, célibataire, chef de produit touristique) s'attaque aux « pétasses » qui ont réalisé le film *Baise-Moi*³ et qui « filment très mal ». La critique féministe est par ailleurs moquée sur un registre anti-intellectualiste. Gérard (62 ans, divorcé, retraité) dit ne pas comprendre les tentatives de trouver des alternatives au scénario androcentré de la pornographie hétérosexuelle conventionnelle, étant donné que le porno « n'est pas un geste créatif » et qu'« il ne faut pas en attendre de grandes réflexions » : « il ne faut pas demander au porno plus qu'il ne peut en donner » (Gérard). Selon cette perspective, un film porno ne peut être « bandant » – et donc être un « bon » film – que s'il respecte les conventions genrées de la pornographie hétérosexuelle androcentrée. Si une réalisatrice peut amener une « douceur » féminine, elle ne peut en revanche pas, selon Pierre (44 ans, hétérosexuel, cuisinier, célibataire), couper au scénario conventionnel et à la division hétérosexuelle du travail qu'elle implique.

Le point de vue d'une femme sera toujours différent de celui d'un homme, ça c'est clair. Il y aura peut-être plus de douceur dans la façon d'amener les choses. Mais ça va toujours se terminer avec pipe, vaginal et anal ! (Pierre)

La possibilité d'une représentation non-hétéronormée et non-androcentrée de la sexualité est posée comme improbable, voire inimaginable.

¹ Pour une critique *queer* des discours conservateurs sur la masculinité hétérosexuelle comme « seconde nature » qui serait impossible à transformer, voir Bourcier Marie-Hélène, « La fin de la domination (masculine). Pouvoir des genres, féminismes et post-féminisme queer », *Multitudes*, vol. 12, n° 2, 2003, p. 69.

² Simonin Damien, « Définir la pornographie. Le cas de *Baise-moi* (France, 2000) », colloque « La pornographie en France, XIX^e-XX^e siècles », Versailles Saint-Quentin, 2011.

³ *Baise-moi* (réal. Virginie Despentes et Coralie Trinh-Thi, France, 2000).

4) Une masculinité « décomplexée »

L'infirmité des critiques féministes et antiracistes s'accompagne de la formulation d'une idéologie libérale orientée vers la justification du *statu quo*. Les idées selon lesquelles les fantasmes pornographiques seraient le produit de la rencontre naturelle entre une offre et une demande et le travail des actrices relèverait d'un « choix¹ » sont très populaires parmi les enquêtés. La capacité à « faire la différence entre la fiction et la réalité » mise en avant par les spectateurs hétérosexuels masculins repose également sur une conception idéaliste de la subjectivité. En effet, avancer que l'activité fantasmatique n'aurait aucun effet sur la « réalité », c'est s'attribuer le pouvoir de contrôler rationnellement sa propre manière de voir et de ressentir le monde.

L'alternative aux politiques féministes d'égalité est ensuite trouvée dans un récit d'émancipation psychologique² d'une masculinité « complexée » vers une masculinité « décomplexée » (« naturelle », « sans prise de tête »). Si Julien (28 ans, célibataire, chef de produit touristique) était à l'adolescence complexé par son physique et par son échec dans la séduction hétérosexuelle, il est progressivement devenu un homme « normal ». Cette normalité se définit à la fois contre le machisme et contre le féminisme, présenté comme « castrateur ».

Quand j'étais gamin, j'étais un peu complexé quand même là-dessus [sur la masculinité et la virilité]. Je suis petit, déjà. Donc ça n'aide pas. Je ne suis pas forcément baraqué. Ça n'aide pas non plus. [...] Après, quand j'ai eu des nénettes, je ne me débrouillais pas trop mal. Personnellement, non, je me vivais comme un gars normal quoi. [...] Mais bon ça fait très longtemps que je ne suis pas complexé. J'ai assez confiance en moi. C'est peut-être aussi ma famille. Mon père n'a jamais été ni macho, ni quoi que ce soit. Et ma mère n'a jamais été castratrice. Donc il n'y a jamais eu de complexe. (Julien)

La masculinité complexée peut aussi bien être « trop » que « pas assez » virile. La masculinité décomplexée se construit contre les hommes « à problèmes », qui expriment excessivement (le contre-modèle du « macho ») ou insuffisamment (le contre-modèle du « geek ») leur « nature » virile. Si Nicolas (30 ans, ingénieur, en couple) se rappelle qu'il n'était pas très fort en sport à l'adolescence, il insiste sur le fait qu'il n'avait « pas de complexe particulier vis-à-vis de ça non plus ». La « bonne » masculinité est une question d'équilibre (« ne pas être dans l'excès ») et de naturel (« ne pas trop se poser la question »). Les sentiments d'insatisfaction

¹ Pour une critique matérialiste de l'idée travail des actrices comme « choix », Merteuil Morgane, « Le travail du sexe contre le travail », *Revue Période [en ligne]*, 2014. Trachman Mathieu, *Le Travail pornographique. Enquête sur la production de fantasmes*, Paris, La Découverte, 2013, p. 272.

² Je m'inspire ici de l'analyse de Scott Joan, « Émancipation et égalité : une généalogie critique », *Contretemps [en ligne]*, 2014.

et d'inadaptation par rapport aux normes de genre trouvent une issue dans une performance de la masculinité « cool » qui s'accommode du *statu quo*.

Le rapport aux autres hommes qui visionnent de la pornographie, ainsi que le rapport à la critique féministe, sont déterminants dans la relation que les spectateurs hétérosexuels masculins entretiennent avec les images. Il y a d'abord un enjeu de distinction : se présenter comme « responsable » et « réflexif » permet de se distancier des « mauvais » spectateurs. Il y a ensuite un enjeu de justification : ne pas rendre compte de son expérience de la pornographie permet de ne pas avoir à rendre de comptes à la critique féministe. La formulation d'un idéal de masculinité « décomplexée » permet d'invalider cette critique tout en maintenant un ordre de genre inégalitaire.

D - Au-delà de la masculinité hétérosexuelle

Le visionnage de pornographie, aussi conventionnelle soit-elle, ne conduit pas mécaniquement à des constructions conventionnelles de la masculinité. Les dynamiques hégémoniques étudiées plus haut coexistent alors avec des dynamiques contre-hégémoniques, plus rares.

1) L'élargissement du répertoire de l'hétérosexualité masculine

La navigation pornographique peut participer d'un élargissement du répertoire¹ sinon des pratiques du moins des fantasmes sexuels. La passion pour la pornographie et la curiosité envers les mondes de la sexualité en ligne amènent certains hommes hétérosexuels à naviguer au-delà du périmètre pornographique de l'hétérosexualité masculine « normale ». « Voir de tout », « être respectueux » et « être ouvert » figurent parmi les dispositions qui sont mises en avant par ces passionnés et ces curieux. Pour Pierre (42 ans, célibataire, cuisinier), un des « piliers » du forum La Cochonne, la critique des hiérarchies sexuelles est partie intégrante de la passion pour la pornographie. Il se fait ainsi le défenseur de toute sexualité entre personnes adultes et consentantes et aime apprendre des cultures sexuelles qui lui sont *a priori* étrangères.

Même si c'est pas mon truc, j'ai une curiosité. Et quand t'es curieux, tu vas jusqu'au bout dans ton surf sur Internet. T'as des hétéros qui te diront « Ah non, moi, les gays, j'irai jamais regarder ». Moi j'ai des copains gays, donc deux mecs qui s'embrassent ou qui se branlent, ça ne me choque pas. C'est une sexualité. Chacun a la sienne. (Pierre)

La diversité des pornographies visionnées par Pierre s'est accrue depuis que, en plus de son emploi de cuisinier, il effectue des missions de rédaction et d'indexation de contenus pour une plateforme de diffusion de vidéos pornographiques à la demande (VOD). À partir d'un disque dur externe comprenant plusieurs dizaines de vidéos, qu'il reçoit chaque mois par la poste, ce travail précaire² consiste à trouver un titre, écrire un synopsis et indexer les vidéos. Écrire des synopsis pour du porno BDSM* et du porno gay l'a amené à se familiariser avec des cultures sexuelles dont il ignorait tout ou presque.

Je fais des descriptifs parfois sur du scato [...] des trucs avec des mecs qui portent des couches-culottes, qui pissent dans les couches, qui reniflent les couches, qui les lèchent. [...]

¹ Sur la notion de « répertoire sexuel », voir : Bozon Michel, « Pratiques et rencontres sexuelles : un répertoire qui s'élargit », in Nathalie Bajos, Michel Bozon (dir.), *Enquête sur la sexualité en France. Pratiques, genre et santé*, Paris, La Découverte, 2008, p. 273-295.

² Sur les nouvelles formes de travail précaire qui se développent avec la transition de la pornographie vers le numérique, voir annexe 15.

Je fais des descriptifs, mais ça ne me fait aucun effet, j'aime pas ça. [...] J'ai décrit aussi des scènes BDSM, avec des aiguilles dans les tétons, dans le pénis, dans les couilles, dans les petites lèvres, les grandes lèvres. Des coups de fouets, etc. (Pierre)

Ce travail amène Pierre à maîtriser les codes de cultures sexuelles dont il ignorait auparavant tout et à communiquer l'intensité sensorielle de scénarios pornographiques qui, pourtant, le laissent souvent indifférents. Le défi du travail de Pierre – en cela assez proche du travail de l'ethnologue – est alors de transcrire des sensations qu'il ne ressent lui-même pas forcément.

J'ai aussi fait des descriptifs de scènes homos. J'en ai pas fait beaucoup. Évidemment, c'est une sexualité qui m'est étrangère. Que j'arrive à résumer, mais de manière beaucoup plus imagée que la sexualité hétéro. Ça me file pas la gaule, mais les autres non plus tu me diras parce que je suis concentré sur le fait d'écrire. (Pierre)

Si internet facilite l'accès discret à des représentations et expériences sexuelles diverses, la curiosité de Bertrand (42, célibataire, petits boulots, tient un blog, participe à un forum) est antérieure au développement du web : il lui était déjà arrivé de voir des films pornos gays en salle de cinéma dans les années 1980. Il mentionne cette expérience, qui l'a visiblement marqué, sans faire plus de commentaires. La diversification des pratiques de visionnage de Julien (28 ans, hétérosexuel, célibataire, chef de produit touristique) est quant à elle intervenue au sein d'un sex-shop à Montpellier, qu'il a d'abord fréquenté comme client, avant d'être employé comme vendeur. Cet emploi l'a amené à « voir de tout », y compris des choses qu'il n'aimait pas, comme le « BDSM crade » et le « scato ». À la différence de Pierre, qui se montre affecté, Julien met toutefois en avant une indifférence blasée envers cette diversité sexuelle à travers laquelle il se présente (« je m'en fous, je peux même manger devant [rit] ! »). La découverte de cultures sexuelles marginalisées peut amener ces hommes hétérosexuels à interroger leur position sociale dominante dans un système de stratification sexuelle¹. Le discours hétérocentré sur la « normalité » et la « naturalité » sexuelle est alors remplacé par un discours plus relativiste sur une sexualité banalement « hétéro », « classique », « conventionnelle », « vanille » ou « basique ».

La découverte de nouvelles représentations sexuelles peut participer d'un déplacement de l'imaginaire et de la subjectivité. Si Pierre adopte le principe du « chacun sa sexualité », l'usage de pornographie est pour d'autres un moyen de mettre un pied en dehors de l'hétérosexualité. Si Christophe (30 ans, en couple hétérosexuel, enseignant-chercheur) « ne [s']imagine pas trop dans une relation homo », « ça [lui] arrive de regarder des pornos gays ». Il se rappelle d'une époque où il pouvait se masturber en pensant à des scénarios

¹ Je renvoie ici à la théorie politique de la sexualité de Gayle Rubin présentée au début du chapitre.

homoérotiques, mais se refusait à visionner du porno gay. Il a aujourd'hui franchi le cap et admet aujourd'hui volontiers qu'il a des « fantasmes gays ».

Pendant un moment, j'avais du mal à passer à la première étape de matérialisation [sourit] qui est le fait d'avoir une image ou une vidéo qui corresponde à ce fantasme. Je ne sais plus quand j'ai franchi ce cap, mais ça fait tout de même assez longtemps. [...] Ça fait partie de ces choses pour lesquelles je ne me vois pas bien passer du fantasme à la mise en pratique. Mais je pense que ça fait très longtemps que je peux avoir des fantasmes gays. (Christophe)

L'autosexualité pornographique constitue un espace d'orientation sexuelle relativement autonome par rapport à la sexualité à deux : si Christophe est dans une relation hétérosexuelle monogame, sa compagne sait que ses fantasmes autosexuels incluent des fragments de vidéo pornographique gay. Le porno gay est d'ailleurs aussi un espace d'exploration de la passivité et de la pénétrabilité masculines, lesquelles entrent en résonance avec les pratiques de soumission qu'il a pu développer avec sa compagne :

Le fantasme gay que je peux avoir, avec ou sans vidéo, c'est systématiquement dans des positions passives. C'est pas forcément en rupture totale avec la vidéo hétéro, parce que je peux avoir le même type de fantasme dans un scénario hétéro. (Christophe)

Ce monde autosexuel peut aussi bien être investi comme un espace parallèle (opposition entre « fantasme » et « réalité ») que comme un espace de transition vers une configuration alternative de la pratique sexuelle (lorsque « fantasme » et « réalité » entrent en consonance). Les pratiques de réception de pornographie deviennent des technologies sexuelles, au sens foucauldien d'une opportunité de transformation et d'amélioration de soi. C'est notamment à travers le visionnage de pornographie gay que Michel (43 ans, bisexuel, célibataire, cadre administratif) a récemment, après quinze ans de mariage hétérosexuel, affirmé des attirances homoérotiques et une identité bisexuelle. La médiation visuelle est centrale dans ce processus d'exploration sensorielle et d'affirmation minoritaire. Michel se dit en effet moins attiré par « le sexe masculin » que par « ses images » :

C'est à ce moment là que j'ai découvert que l'image masculine m'attirait beaucoup – à vrai dire le sexe infiniment moins mais... L'image masculine m'attirait beaucoup, donc sa représentation à l'écran c'est quelque chose qui m'a attiré assez vite. (Michel)

À défaut de constituer un espace de transformation, l'autosexualité pornographique peut être un espace d'inflexion sexuelle. Pierre (44 ans, célibataire, cuisinier) commence par présenter le fait de « ne pas bander » devant des représentations érotisées de « *shemales* » comme la preuve de son hétérosexualité. Puis il se rappelle s'être déjà masturbé devant une telle image, sans en avoir eu « honte ». La question défensive « Suis-je homo ? Suis-je bisexuel ? » est remplacée par une conception plus ouverte de l'hétérosexualité masculine. La confrontation des hommes hétérosexuels à des sous-genres pornographiques marginalisés peut ainsi, en

érodant les barrières affectives (dégoût, honte, angoisses) qui endiguent le désir hétérosexuel masculin « normal », participer d'un décentrement voire d'une sortie de l'identification hétérosexuelle.

2) L'inflexion du scénario pornographique hétérosexuel de domination masculine

« De toute façon, il y a toujours un qui domine l'autre » : à l'instar d'Alain (53 ans, célibataire, régisseur), la majorité des spectateurs de pornographie enquêtés ont du mal à imaginer un plaisir sexuel qui n'implique pas de jeux de domination. Aussi, aucun des spectateurs enquêtés ne dit apprécier les scénarios pornographiques de domination féminine et de soumission masculine. Si Mathias (41 ans, projectionniste, célibataire) se dit en faveur de l'égalité femmes-hommes, il peine à imaginer ce que cela pourrait donner au niveau des représentations sexuelles :

- Dans le rapport entre les hommes et les femmes, je suis pour l'égalité. Après, comment est-ce que je m'en empare ? Comment je le réalise ? C'est un autre problème. Mais j'ai vraiment envie qu'on aille vers plus d'égalité. Mais c'est clair que je n'ai pas envie de le voir à l'image. Mais si, en même temps, je serais content que certains films pornos, ou qui viennent de la pornographie mais qui ripent sur autre chose, me montrent autre chose que ce schéma-là.

- Ce serait quoi alors une pornographie égalitaire ?

- Égalitaire, non, j'en sais rien, et je ne veux pas le savoir. (Mathias)

Que le script hétérosexuel organisé autour des binarismes masculin/féminin, dominant/dominé et pénétrant/pénétré soit un horizon indépassable, n'empêche toutefois pas de se débattre à l'intérieur de cet espace, en l'occurrence à travers l'imagination de soi dans des corps féminins soumis et humiliés. Dans ces fantasmes autosexuels, Mathias s' imagine en effet « à quatre pattes, avec une bite dans la bouche et une bite dans le cul ». L'attrance pour et le désir d'incarner cette féminité soumise convergent alors en un même point : « Si j'ai envie de me branler, je me retrouve dans cette position ». Lorsqu'il navigue sur internet, Mathias recherche « des gang bang, des choses assez fortes en humiliation de femmes, beaucoup de fist, vaginal et anal ». Il affectionne aussi les bandes-dessinées « sado-maso hétéro, vraiment avec les pires clichés en fait ». Il « regarde de tout, et tant qu'à faire les trucs les plus crades et les plus humiliants ». Il est en particulier attiré par les scénarios d'humiliation sexuelle de femmes blanches par des hommes noirs. La masculinité noire permet d'intensifier l'extase féminine des actrices blanches¹. Il en va de même avec les

¹ La subjectivation de genre suit ici une ligne raciale : de la même manière que certains spectateurs hétérosexuels blancs disent ne pas parvenir à « s'identifier » aux acteurs noirs et donc éviter les vidéos qui en mettent en scène,

acteurs âgés, qui viennent souligner par contraste la jeunesse des actrices. Mathias présente explicitement ces fantasmes comme « hétéros », « sexistes » et « racistes ».

Alors ça ne m'exempt pas de racisme du tout. Il y a clairement quelque chose de l'ordre de la ségrégation dans ma manière de voir. [...] J'ai bien conscience que ce que je regarde n'est pas du tout valorisant pour les femmes. Et même ce que je cherche, c'est justement des images de femmes soumises et tout ça. En sachant que, finalement, j'ai une énorme admiration pour elles. Et que, en fin de compte, je ne fantasme que d'être à leur place [sourit]. (Mathias)

Avec ces fantasmes, Mathias ne sait « pas trop [se] positionner vis-à-vis » des critiques féministes du porno : d'un côté il cite plusieurs références féministes pro-sexe¹ ; de l'autre côté, la culpabilité qu'il évoque à plusieurs reprises n'est pas sans rappeler celle mise en scène par les militants anti-pornographie pro-féministes².

Je suis dans ce rapport-là : je culpabilise sur les images que je regarde, je trouve qu'elles sont avilissantes pour les femmes, je pense que c'est pas bien. (Mathias)

Mathias ressent du dégoût pour la masculinité, qu'il associe aux qualités « bourrin » et « relou », ainsi qu'à la domination et au viol. Il « dévalue » sa « part masculin » qu'il voit comme un « côté négatif » et aimerait explorer davantage sa part féminine. Il exprime le sentiment d'être bloqué par la manière dont son corps est socialement construit et perçu en tant qu'homme – Mathias mesure un mètre quatre-vingt-cinq, a de larges épaules et un visage carré. Il n'envisage pas pour autant une transition vers un genre féminin ou vers l'homo ou la bisexualité. Si Mathias se dit « bisexuel dans [s]a tête », cette identification ne découle pas tant du plaisir de voir une sexualité entre hommes que du plaisir à s'imaginer soumis et pénétré analement « en tant que femme ». Le sens – au double sens de la signification et de la direction – de cette pratique autosexuelle est confus et incertain. Mathias ne sait pas non plus s'il a envie de passer à l'acte et d'entamer une relation BDSM en tant que soumis avec une femme : « Je ne sais pas si j'ai envie de le faire en fait, ce qui est là, dans ma tête ». Dès lors, la sexualité à deux pratiquée par Mathias reste relativement inchangée, alternant phases de célibat et phase de sexualité de couple qu'il décrit comme conventionnelle. Plutôt que comme des espaces d'expérimentation alternative, ses dernières expériences de sexualité conjugale ont été le lieu d'une réaffirmation de la masculinité sexuellement dominatrice. L'enchevêtrement de désirs contradictoires semble le faire tourner en rond.

Mathias se positionne par contraste avec l'hypermasculinité noire pour faire l'expérience par procuration de l'humiliation féminine le temps d'un fantasme autosexuel.

¹ Notamment Despentes Virginie, *King Kong théorie*, Paris, Le livre de poche, 2007.

² Voir notamment Jensen Robert, *Getting Off: Pornography and the End of Masculinity*, Boston, South End Press, 2007.

À défaut de tracer une voie alternative, l'exemple de Mathias illustre l'inflexion de la masculinité hétérosexuelle qui peut advenir à l'intérieur même des pratiques de réception de pornographie hétérosexuelle conventionnelle.

3) Culte de la puissance sexuelle féminine et passivité masculine

Le « fan » est souvent représenté comme immature sexuellement, dans une relation d'échec par rapport aux normes de genre¹. Le fan, qui plus est de pornographie, resterait dans le domaine du « faux », de l'« irréel », du « rêve » et ne serait pas capable de conquérir de « vraies » femmes. Sa passivité et sa passion en font l'envers du modèle du citoyen masculin actif, adulte, rationnel et en contrôle. Ce stigmatisme peut toutefois être retourné en une célébration de la puissance sexuelle féminine et de l'impuissance masculine. L'évocation par Bertrand (célibataire, petits boulots, 42 ans) de sa passion pour l'actrice Olivia del Rio peut donner lieu à une telle stylisation de soi, même si elle est en partie malheureuse. Le culte de la *porn star* est pour Bertrand une forme de subordination masculine à une puissance sexuelle féminine². Le fait de « ne pas se sentir à l' hauteur » de l'hyperféminité hypersexuelle de cette actrice est structurant. Bertrand investit en parallèle l'imaginaire de l'adolescence comme lieu de résistance par rapport aux normes de la masculinité.

Je ne me sens pas... Alors là je vais rentrer dans les trucs très personnels... Je ne me sens pas un homme tel que c'est défini dans une société. [...] L'homme viril, costaud, machin, tout ça. L'image qui est vendue de l'homme. Je ne me sens pas homme comme ça. Je me sens resté ado. De toute façon, c'est un de mes problèmes... psychanalytiques [rit]. Déjà quand j'étais gamin, je voulais pas être adulte. Très tôt je me suis rendu compte que le monde des adultes, c'était pas mon truc. (Bertrand)

Il présente sa passion pour la pornographie comme une forme de rébellion rock'n'roll.

Je crois que j'ai toujours été dans un truc de gaminerie aussi par rapport au porno. Je me suis toujours inventé des emblèmes, des passions. À un moment c'était AC/DC, ça a été quelque chose de très puissant dans ma vie. Bon après c'est sûr que le hard-rock, c'est moins gênant qu'une actrice porno [rit] ! (Bertrand)

En s'étant retiré du marché hétérosexuel depuis dix ans et en se consacrant pleinement à la tenue d'un blog et à la participation sur des forums de fans de porno, Bertrand a développé un

¹ Jenkins Henry, *Textual Proachers: Television Fans and Participatory Culture*, New York, Routledge, 1992, p. 9-49.

² Ce scénario pornographique de l'activité féminine et de la passivité masculine est également identifiable dans le sous-genre de la « *jerk off instruction* », littéralement « instruction pour la branlette », où une actrice parle face caméra et interpelle un spectateur disposant d'un pénis à masturber. Cette interpellation peut se faire sur un mode autoritaire² et reprendre certains des codes de la domination féminine (*fem dom*) tels que le contrôle féminin sur le corps masculin et la frustration du plaisir masculin. Si c'est uniquement le pénis qui est sollicité dans ce scénario (souvent par un mime de masturbation pénienne de la part de l'actrice), ce pénis est présenté comme lieu de perte de contrôle davantage que de prise de contrôle.

rapport fétichiste à la sexualité, au sens psychanalytique de la substitution de l'objet érotique (les femmes) pour sa médiation pornographique (la représentation pornographique de la féminité), ce qui, d'un point de vue hétéronormatif, fait de lui un « pervers » en échec par rapport à la norme de l'hétérosexualité « normale » adulte. L'impuissance peut être investie par des hommes comme un lieu à la fois de plaisir et de dissidence envers les normes et les hiérarchies de genre. La soumission à une aura sexuelle féminine peut s'articuler au rejet du modèle hégémonique de l'homme séducteur, conquérant et sexuellement « actif ». Ces pratiques fétichistes recèlent un potentiel de déplacement des binarismes masculin/féminin actif/passif et peuvent être un des points d'articulation d'une configuration de la masculinité qui ne soit plus construite autour du contrôle de soi et du contrôle des autres. Cette situation de décalage par rapport à la norme hétérosexuelle est toutefois associée chez Bertrand à des sentiments ambivalents.

Aujourd'hui, à 42 ballets, je me rends compte que fuir le monde adulte, tu peux pas, finalement. En même temps, je ne me sens pas dedans, décalé. Pas à ma place. C'est aussi peut-être pour ça que je me suis construit ce monde avec Olivia del Rio. Je ne me sentirais pas à la hauteur face à une femme comme ça... purement sexuelle... (Bertrand)

Les positions masculines excentriques produites par la passion pour la pornographie sont des points d'observation intéressants des normes de genre et de sexualité. Participer à un forum, tenir un blog, retourner le stigmate du « fan de porno » sont en effet des pratiques qui amènent à sortir du répertoire conventionnel de l'hétérosexualité masculine, à se trouver en porte-à-faux face aux modèles normatifs de masculinité hétérosexuelle « saine » et « conquérante », à visionner des productions pornographiques se réclamant du féminisme et à se tenir informé des débats féministes relatifs au travail du sexe et aux représentations sexuelles. Un tel constat vient contredire l'hypothèse qui guide les recherches anti-pornographie selon laquelle les attitudes sexistes des hommes seraient positivement corrélées à l'intensité de l'usage de pornographie ; au contraire, plus l'investissement subjectif dans les pratiques pornographiques est grand, plus la réflexivité envers les modèles dominants de masculinité tend à s'accroître. Une plus grande conscience de la manière dont la sexualité est traversée par des rapports de pouvoir ne débouche toutefois pas mécaniquement sur une volonté de changer les choses : un certain cynisme vis-à-vis des rapports de genre prédomine parmi les passionnés de pornographie interrogés.

Alors que Gérard tient dans l'ensemble une ligne argumentative antiféministe et refuse de se positionner subjectivement par rapport au sexisme, une question que je pose à la fin de

notre second entretien l'amène à porter un regard réflexif inédit et inattendu sur son attirance pour des scénarios qu'il qualifie de sexiste :

- Est-ce que vous pensez que le porno... que certains pornos... renforcent le sexisme ?

- *[Réfléchit longuement] Je ne sais pas s'il le renforce, mais il le reflète en tout cas. [Pause – je hoche de la tête pour l'encourager] Ouais, j'essaye d'être un peu plus précis... [Pause] Parce que dans les sociétés occidentales on est quand même très dans le rapport de domination. On a beau dire que depuis trente ans ça a changé, je trouve que ça n'a pas beaucoup changé quand même. Et le porno eh bien il montre ça. [...] Ce genre de scènes me gêne un peu. En même temps, je crois qu'elles m'attirent. (Gérard)*

Si c'est l'enquêteur qui amène la question du sexisme, la question intéresse l'enquêté, qui s'attache à y répondre avec le plus de précision possible. Il s'oppose alors aux « vantards » qui prétendent ne pas être affectés par la pornographie. Par ailleurs, la position de Gérard, en tant qu'homme retraité et divorcé, consommateur de porno et client de travailleuses du sexe, n'étant plus engagé que dans des rapports sexuels explicitement tarifés avec des femmes, l'amène à porter un regard lucide sur le « schéma prostitutionnel » – autrement dit les « échanges économique-sexuels¹ » – qui structure les rapports entre hommes et femmes jusque dans le mariage.

Il peut ainsi y avoir, en particulier chez les fans de pornographie, des critiques de la masculinité hégémonique et une volonté de changement. Ces velléités sont toutefois souvent confuses. Aussi, si le rapport de fans à la pornographie est socialisée, il l'est dans un cadre hétérosexuel masculin non-mixte qui oriente les participants vers le conservatisme.

¹ Trachman Mathieu, « La banalité de l'échange. Entretien avec Paola Tabet », *Genre, sexualité & société*, n° 2, 2009.

Conclusion : politique de la virilité hétérosexuelle

L'expression sexuelle de la virilité est un élément aussi déterminant qu'ambivalent pour la construction de la masculinité hégémonique dans le contexte des classes moyenne et supérieure blanches françaises.

La pratique hétéronormative de la navigation pornographique génère une performance de la masculinité « virile » et « normale ». Cette performance repose d'abord sur des pratiques de sélection et d'interprétation des vidéos. Au-delà de la diversité de la pornographie accessible en ligne et des lectures qui peuvent en être faites, cette pratique de réception cherche et ré-imagine un scénario hétérosexuel conventionnel centré autour de la disponibilité sexuelle féminine et de la vigueur physique masculine. Cette performance repose ensuite sur des pratiques de canalisation du plaisir par le pénis et de contrôle des sensations ambivalentes. Face aux représentations sexuelles jugées « anormales », l'expression du dégoût coexiste avec le contrôle émotionnel de soi, orienté vers la neutralisation de la fascination. Lors du visionnage d'une vidéo hétérosexuelle, le fait de « ne pas faire attention à l'acteur » est une pratique discursive qui s'efforce de prévenir l'avènement de connexions homoérotiques masculines. La production hétéronormative de la masculinité n'est pas tant le fait des images que le fait de l'action exercée par les spectateurs sur eux-mêmes à travers les images.

Cette performance de la virilité est souvent appréhendée, dans sa dimension « sauvage » et « animale », comme la plus « naturelle » qui soit. L'expression de la « virilité naturelle » est à la fois posée comme un fondement de l'identité masculine et comme un comportement problématique à euphémiser voire à dénier et à condamner. Moins le statut social des spectateurs dépend d'un capital physique et plus il dépend d'un capital culturel, plus cette virilité est perçue, dans le cadre de la relation d'enquête, comme risible et consternante. Aux définitions de la masculinité autour des notions de force physique et de vigueur sexuelle (principalement accolées aux hommes arabes et noirs et/ou de classes populaires), les hommes blancs de classe moyenne et supérieure interrogés opposent les notions de contrôle du corps par l'esprit et de responsabilité. À ceux qui pensent que la masculinité se situe entre les jambes, ces hommes opposent qu'elle réside avant tout dans le fait d'« assurer » et de tenir un certain rang social, par exemple associé aux rôles de « père » et de « manager ».

La négation, l'euphémisation et le contrôle du corps sont ici aussi importants que son affirmation virile. Les spectateurs dépensent une énergie considérable à mettre à distance le

stéréotype du consommateur de pornographie crédule, hors de contrôle et violent. Ils ne portent aucun discours, positif ou négatif, sur la pornographie comme forme d'éducation sexuelle qui leur aurait permis d'apprendre ou de comprendre leur corps ou celui des femmes. Le discours en réception s'aligne ainsi sur le modèle du spectateur distant et rationnel construit en creux des discours publics sur la vulnérabilité des « accros au porno » et la dangerosité des « jeunes de cités » impliqués dans des « tournantes ». Dès lors qu'un fantasme pornographique est qualifié de « violent » ou d'« irresponsable », il est attribué à un public « autre » et fait l'objet d'une condamnation morale. Il s'agit ainsi de se présenter comme irréprochable.

La masculinité de ces spectateurs se construit, dans le cadre de la relation d'enquête, à la fois contre la pornographie et contre le féminisme. Aux performances hyperboliques de la masculinité et de la féminité et à la mise en scène spectaculaire de la domination sexuelle est opposée la « réalité » d'une domination masculine plus ordinaire dans le domaine de la sexualité. Aux politiques féministes d'égalité est opposé un récit d'émancipation psychologique d'une masculinité « complexée » vers une masculinité « décomplexée », à la fois « naturelle » et « sans prise de tête ».

Même les usages de la pornographie les plus évidemment hétéronormatifs participent ainsi de manière complexe et ambivalente (non mécanique) aux processus de normalisation et de naturalisation de l'ordre de genre.

Chapitre 11. L'attrait pour l'hypermasculinité et la production homonormative de la masculinité

« Notre culture pornographique ne doit pas être revendiquée comme un droit à l'occupation d'un espace patriarcal ; elle doit être une force destructrice ou, du moins transformatrice de cet espace¹ », Tom Waugh.

La masculinité homosexuelle est souvent envisagée comme étant, par définition, subordonnée à la masculinité hétérosexuelle. Dans *Masculinités*, Raewyn Connell avance que « l'oppression situe, parmi les hommes, les masculinités homosexuelles au bas de la hiérarchie de genre ». En effet, « dans l'idéologie patriarcale, le gay est le dépositaire de tout ce qui se trouve symboliquement expulsé de la masculinité hégémonique, du goût sophistiqué pour la décoration d'intérieur jusqu'au plaisir anal² ». En somme, « l'interprétation de l'homosexualité masculine par la culture patriarcale est simple : les gays manqueraient de masculinité³ ». Les gays sont alors pensés par la sociologue australienne comme un groupe social occupant structurellement une position « subordonnée » par rapport à la « masculinité hégémonique », elle-même pensée comme intrinsèquement hétérosexuelle. À l'issue d'une enquête auprès d'hommes gays vivant à Sydney, intitulée « Un gay très hétéro », Connell décrit toutefois une forte adhésion des gays ayant participé à son enquête par entretien biographique aux définitions hégémoniques de la masculinité – notamment *via* le rejet de l'efféminement – dans les domaines du travail et de la sexualité.

La relation ambivalente des subcultures gays au patriarcat est théorisée de manière plus dynamique par Demetriakis Demetriou⁴, qui abandonne le postulat d'une masculinité hégémonique nécessairement hétérosexuelle. Dans le contexte des revendications féministes de la deuxième vague des années 1970 et du *backlash* conservateur des années 1980, il souligne d'une part que certains traits historiquement marqués comme gays, comme la douceur, sont désormais intégrés aux pratiques et représentations hégémoniques de la

¹ Waugh Thomas, « Men's Pornography: Gay vs. Straight », *Jump Cut*, n° 30, 1985 (ma traduction).

² Connell Raewyn, *Masculinités. Enjeux sociaux de l'hégémonie*, Paris, Éditions Amsterdam, 2014, p. 76.

³ *Ibid.*, p. 131.

⁴ Demetriou Demetriakis Z., « La masculinité hégémonique. Lecture critique d'un concept de Raewyn Connell », *Genre, sexualité & société*, n° 13, 2015.

masculinité dans les sociétés capitalistes avancées¹ et, d'autre part, que les subcultures gays investissent désormais des pratiques et des représentations hypermasculines, notamment à travers la figure du « clone² ». Demetriou retrace ainsi un double mouvement par lequel les représentations hégémoniques empruntent aux représentations gays, et inversement.

Sur un même registre, Alan Sinfield identifie deux postulats problématiques et très courants dans les études gays. Ce théoricien de la dissidence sexuelle – la version *queer* du matérialisme culturel britannique – critique d'abord l'idée selon laquelle l'homosexualité, en tant que désir pour « le même », ne serait pas travaillée par l'érotisation des rapports sociaux de genre, de classe et de race³. Il critique ensuite le postulat selon lequel les incarnations masculines et les désirs pour la masculinité relèveraient en contexte gay que du jeu, du simulacre et de la parodie, sans aucun lien avec les définitions hégémoniques de la masculinité⁴.

Les recherches sur l'homonormativité, qui se développent depuis le début des années 2000 dans le cadre des études *queer*, observent quant à elles que les formes dominantes de la visibilité commerciale et politique gay en Amérique du Nord et en Europe de l'Ouest renforcent plus qu'elles ne contestent le binarisme hiérarchique masculin/féminin⁵. Ces recherches analysent également la participation des hommes gays blancs des classes moyenne et supérieure des grandes métropoles occidentales aux politiques de contrôle et de marginalisation des groupes raciaux subalternes (notamment les Musulmans), fondées sur l'invocation de la violence archaïque, sexiste et homophobe de ces nouvelles classes dangereuses⁶. L'homonormativité désigne alors un enchevêtrement de processus politiques, économiques et culturels orientés vers l'assimilation d'une frange privilégiée d'hommes gays

¹ Demetriou se base sur des recherches sur l'évolution de la mode masculine, comme celles de Nixon Sean James, *Hard Looks: Masculinities, Spectatorship and Contemporary Consumption*, New York, Palgrave Macmillan, 1996.

² Demetriou se base ici sur les recherches sur les performances de la masculinité dans les subcultures gays britanniques. Blachford Gregg, « Male Dominance and the Gay World », in Kenneth Plummer (dir.), *The Making of the Modern Homosexual*, Londres, Hutchinson, 1981, p. 184-210.

³ Sinfield Alan, *On Sexuality and Power*, Columbia University Press, 2005, p. 1.

⁴ *Ibid*, p. 44.

⁵ Halberstam Judith, *Female Masculinity*, Durham, Duke University Press, 1998. Stryker Susan, « Transgender History, Homonormativity and Disciplinarity », *Radical History Review*, vol. 100, 2008, p. 145-157.

⁶ Puar Jasbir, *Homonationalisme. Politiques queer après le 11 septembre*, Paris, Éditions Amsterdam, 2012.

à l'ordre sexiste et raciste des sociétés capitalistes avancées¹. Les représentations pornographiques gays jouent un rôle culturel déterminant dans ces processus².

Ce chapitre interroge la manière dont les usages de la pornographie interviennent dans la production des masculinités gays. Il se situe dans le prolongement du chapitre 6, qui a montré la forte intégration de la culture pornographique gay aux espaces de drague gay, ainsi que l'érosion de la frontière entre producteurs et consommateurs de pornographie gay, avec l'importance croissante jouée par la mise en scène visuelle et textuelle de soi *via* les sites de rencontre et les applications géolocalisées. La masculinité « brute », dans son articulation avec les signifiants « virile », « naturelle » et « vraie » apparaît à l'issue de cette enquête comme un des principaux foyers idéologiques, à partir desquels les désirs et les corps prennent forme dans les espaces sexuels gays parisiens. Dans le prolongement du chapitre 8, il s'agit de saisir cette construction idéologique du désir homosexuel masculin dans ses dimensions viscérales. En effet, puisque la pornographie donne à ressentir tout autant qu'elle donne à imaginer la masculinité, il s'agit de prêter une attention particulière à la dimension sensible et, en particulier tactile, du désir de manipuler et/ou d'incarner une masculinité « brute ».

¹ Duggan Lisa, *The Twilight of Equality? Neoliberalism, Cultural Politics, and the Attack on Democracy*, Boston, Beacon Press, 2004.

² Cervulle Maxime et Rees-Roberts Nick, *Homo Exoticus. Race, classe et critique queer*, Paris, Armand Colin-INA, 2010.

A - Attirance pornographique et orientation sexuelle

Avant de s'intéresser aux masculinités gays, il s'agit de clarifier la relation entre goût pornographique (par exemple le goût pour le porno gay) et orientation sexuelle (par exemple le fait de s'identifier comme gay). La rencontre avec les sons et les images pornographiques est faite d'intensités sensorielles polymorphes : une multiplicité de connexions charnelles imprévisibles se nouent entre le corps du public et les corps représentés à l'écran. Cette dimension préconsciente de l'expérience spectatorielle (le domaine de l'affect) est inséparable du travail réflexif de mise en forme de ces sensations (le domaine de l'émotion). En m'inspirant de la phénoménologie *queer* de l'orientation sexuelle développée par Sara Ahmed¹, j'interroge l'énergie déployée par les spectateurs et spectatrices pour *orienter* l'expérience des images et *s'orienter* à travers les pratiques de réception.

1) Pratiques pornographiques et identification sexuelle : une relation contingente

Tant les identités sexuelles (« gay », « lesbienne », « bisexuel·le », « hétérosexuel·le », « pansexuel·le », etc.) que les genres pornographiques (« porno hétéro », « porno gay », « porno lesbien », « porno bisexuel », etc.) sont le produit d'histoires spécifiques. La distinction entre homosexualité et hétérosexualité fait l'objet d'une première conceptualisation scientifique dans le dernier quart du XIX^e siècle puis se diffuse au début du XX^e siècle² pour progressivement devenir un mode de classification qui organise l'ensemble de la production culturelle³. La distinction entre pornographies « hétérosexuelle » et « gay » ne se stabilise que dans les années 1970⁴. Aussi, l'émergence d'une autoproduction lesbienne

¹ Ahmed Sara, *Queer Phenomenology: Orientations, Objects, Others*, Durham, Duke University Press, 2006.

² Foucault Michel, *Histoire de la sexualité, tome 1 : La volonté de savoir*, Paris, Gallimard, 1976. Davidson Arnold, *L'Émergence de la sexualité. Épistémologie historique et formation des concepts*, Albin Michel, 2005. Chaperon Sylvie, *Les Origines de la sexologie, 1850-1900*, Paris, Louis Audibert, 2007.

³ Sedgwick Eve Kosofsky, *L'Épistémologie du placard*, Paris, Éditions Amsterdam, 2008. Katz Jonathan Ned, *L'Invention de l'hétérosexualité*, Paris, Epel, 2001. Halperin David, *Cent ans d'homosexualité et autres essais sur l'amour grec*, Paris, Epel, 2000.

⁴ Thomas Waugh souligne la porosité des sexualités « homo » et « hétéro » dans la photographie et le film pornographique jusque dans les années 1970. Waugh Thomas, *Hard to Imagine: Gay Male Eroticism in Photography and Film from Their Beginnings to Stonewall*, New York, Columbia University Press, 1996. Mathieu Trachamn retrace l'invention dans cette même décennie du film pornographique hétérosexuel : Trachman Mathieu, *Le Travail pornographique. Enquête sur la production de fantasmes*, Paris, La Découverte, 2013.

queer à partir des années 1980 a tout autant été une affirmation publique de désirs lesbiens que la production de plaisir sexuels défiant les binarismes masculin/féminin et homo/hétéro¹.

Aborder les catégorisations sexuelles dans une perspective constructiviste² permet d'interroger la mise en récit par les publics des relations complexes entre leurs goûts pornographiques et les catégorisations sexuelles qu'ils mobilisent pour se définir. L'identification sexuelle des enquêtés se base sur leur auto-catégorisation. Par exemple, si l'on pourrait être tenté de qualifier Didier (45 ans, technicien informatique) de « bisexuel » dans la mesure où il est marié avec une femme, tout ayant des rapports sexuels occasionnels avec des hommes, je fais le choix d'utiliser le terme « homo », puisque c'est le terme qu'il emploie pour se définir.

Je peux coucher avec des filles quand même. Même si ce n'est pas un besoin, que c'est pas quelque chose que je recherche, j'arrive aussi à le faire... même si les filles ne m'intéressent pas particulièrement. Alors je sais pas comment me définir, je sais pas si je suis homo, bi... On pourrait dire « bi » par la pratique mais, non, je suis « homo » dans ma tête. (Didier)

Le tableau 4 indique qu'il n'y a pas de correspondance nécessaire entre les identifications sexuelles et les habitudes pornographiques. Dans leurs usages autosexuels, certains gays (comme Gaëtan, 35 ans) préfèrent visionner de la pornographie hétérosexuelle, tandis que certaines lesbiennes (comme Giovanna et Tom, 24 et 29 ans) préfèrent visionner du porno gay. Aussi, comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, il arrive à certains hommes hétérosexuels (comme Christophe, 34 ans) de visionner du porno gay.

2) Hétérosexualité obligatoire et cohérence identitaire : l'orientation normative du plaisir pornographique

Depuis que la sexualité est liée « à la fois à la prohibition verbale et à l'obligation de dire la vérité, de cacher ce que l'on fait et de décrypter qui l'on est³ », le plaisir de manipuler, voir et ressentir les objets pornographiques est *orienté* par deux injonctions normatives : l'hétérosexualité obligatoire et la cohérence identitaire. L'hétérosexualité obligatoire⁴ opère

¹ Butler Heather, « Que dit-on d'une lesbienne aux doigts longs ? Le développement d'une pornographie lesbienne et gouine », in Florian Vörös (dir.), *Cultures pornographiques. Anthologie des porn studies*, Paris, Éditions Amsterdam, 2015.

² Broqua Christophe, « L'homosexualité comme construction sociale. Sur le tournant constructionniste et ses prémices », *Genre, sexualité & société*, hors-série n° 1, 2011.

³ Foucault Michel, « Les techniques de soi », in *Dits et écrits II*, Paris, Gallimard, 2001, p. 1602.

⁴ Rubin Gayle, « Marché aux femmes », in Rostom Mesli (dir.), *Surveiller et jouir. Anthropologie politique du sexe*, Paris, Epel, 2011, p. 23-82. ; Rich Adrienne, *La Contrainte à l'hétérosexualité et autres essais*, Genève et Lausanne, Mamamélis-Nouvelles Questions Féministes, 2010.

sur le terrain de la réception de pornographie sous la forme d'une injonction : pour les personnes assignées femmes, à désirer de manière féminine des hommes masculins ; pour les personnes assignées hommes, à désirer de manière masculine des femmes féminines. La cohérence identitaire est une injonction faite aux spectateurs et spectatrices de formuler logiquement, à travers une « identité » ou une « orientation », la relation entre son sexe, le sexe de ses fantasmes, le sexe de ses partenaires. L'exemple historique du pléthysmographe (chapitre 1) montre comment la réaction des organes génitaux face à des représentations sexuelles a été investie comme un lieu de confession de vérités pré-discursives¹ : le plaisir pris face aux images pornographiques aurait le pouvoir de dire la vérité sur l'identité du spectateur ou de la spectatrice.

Les formes de conscientisation de ces injonctions normatives sont liées aux positions des spectateurs et spectatrices dans les rapports sociaux de sexe et de sexualité, sans être pour autant mécaniquement déterminées par ces positions. La construction de l'hétérosexualité masculine à travers le visionnage de pornographie hétérosexuelle reste largement invisible à elle-même. Plusieurs des spectateurs hétérosexuels interviewés n'ont pas prononcé une seule fois le terme « hétérosexuel » au cours des entretiens. Les spectateurs hétérosexuels qui se montrent les plus réflexifs envers la spécificité hétérosexuelle de leurs fantasmes et de leurs pratiques sont aussi les plus socialisés aux cultures gays et lesbiennes. La passion pour la pornographie et pour la diversité des subcultures sexuelles qui en produisent est une des voies par lesquelles des hétérosexuel·le·s peuvent se socialiser à des codes et à des affects non-hétérosexuels.

La pornographie gay, sous ses diverses formes médiatiques (film, vidéo, magazine, petites histoires, etc.) et à travers sa présence directe (dans les saunas, sex-clubs et sex-shops) et indirecte (de par sa participation à la définition des corps et des désirs gays) occupe depuis les années 1970 une place importante dans les processus de construction identitaire des hommes gays et bisexuels². Alors que la culture populaire a constitué historiquement un des principaux lieux de formation d'une sensibilité gay³ et que les écrans sont l'une des interfaces d'un rapport gay au monde, la réception de porno gay permet le décodage et l'investissement

¹ Butler Judith, *Trouble dans le genre. Pour un féminisme de la subversion*, op. cit.

² Dyer Richard, « Le porno gay, un genre filmique corporel et narratif », in Florian Vörös (dir.), *Cultures pornographiques. Anthologie des porn studies*, Paris, Éditions Amsterdam, 2015. Escoffier Jeffrey, *Bigger Than Life: The History of Gay Porn Cinema From Beefcake to Hardcore*, Philadelphie, Running Press, 2009.

³ Dyer Richard, *A Culture of Queers*, Londres et New York, Routledge, 2002.

de certaines manières d'être, de faire, de voir et de ressentir¹. Plusieurs spectateurs gays racontent ainsi avoir « découvert » ou « compris » qu'ils étaient gays face à un écran. Gaëtan (35 ans, gay, commerçant) a par exemple « su » qu'il était « pédé » lors du visionnage de son premier porno hétéro à l'âge de 12 ans. Cela n'est pas spécifique à la pornographie et peut être étendu à toutes les représentations médiatiques qui offrent aux publics non-hétérosexuels une compréhension du fonctionnement du binarisme hétéro/homo. C'est en effet au même âge, lors du visionnage familial d'un film grand public, *La Cage aux folles* (réal. Edouard Molinaro, 1978), que Philippe (36 ans, gay, employé de librairie) « comprend » qu'il est « pédé ». La compréhension de sa place dans l'ordre des sexes et des sexualités est alors indissociable de la compréhension des articulations idéologiques qui structurent le sens commun d'une société hétéropatriarcale selon lequel « être attiré par les hommes » et « être efféminé » seraient des qualités indissociables.

C'est en voyant ce jour-là ce film pour la deuxième fois à la télé, à 11 ans, que j'ai compris que « être homo », « être une folle » et « aimer les garçons », tout ça s'imbriquait, faisait un puzzle, qui faisait que « Tadah... Je suis pédé ! » [...] Ce soir-là, j'étais avec mes parents dans le salon à regarder ce film et, tout d'un coup, ça a été « Mon Dieu, en fait, je suis pédé... » Le fait que j'aime bien les garçons, ça veut dire que je suis homo : c'est pas tout le monde qui aime les garçons. (Philippe)

La pornographie gay peut ensuite être invoquée, dans certaines interactions hétéronormatives, comme la « preuve » d'une déviance sexuelle. Cette rhétorique de la preuve intervient notamment dans le contrôle parental : les parents de Matteo (30 ans, gay, enseignant-chercheur), qu'il décrit comme catholiques et conservateurs, ont « découvert » l'homosexualité de leur fils adolescent à travers les magazines pornographiques gays qu'il cachait dans sa chambre. Elle peut également réguler la circulation du désir au sein d'un groupe de pairs : les amis de la cité HLM de Sébastien (37 ans, gay, enseignant secondaire) avec qui il échangeait des magazines hétérosexuels (*Union*) ont émis des doutes à son sujet lorsqu'ils l'ont surpris avec un magazine gay (*HH*). Aussi, lorsque Didier (45 ans, gay, technicien informatique) commence à télécharger (*via* des BBS² puis de plateformes de pair-à-pair) et à archiver dans son disque dur des photos et des vidéos pornographiques, il prend

¹ Pour les hommes gays investis dans une sexualité multipartenaire *via* les technologies numériques, ces pratiques de réception sont indissociables de pratiques amateurs de production de pornographie (voir chapitre 6).

² « Les Bulletin Board Systems (BBS), ou babillards électroniques, constituent des réseaux organisés autour de serveurs hébergeant messageries et/ou données. Leurs usages, tout au long des années 1980, ont préfiguré ceux de l'internet, en tant que réseau de réseaux, et plus particulièrement du web, ces deux derniers prenant réellement leur essor au milieu des années 1990. » Note de Fred Pailler dans sa traduction de : Mowlabocus Sharif, « Porno 2.0 ? La centralité de l'utilisateur dans la nouvelle industrie du porno en ligne », in Florian Vörös (dir.), *Cultures pornographiques. Anthologie des porn studies*, Paris, Éditions Amsterdam, 2015, p. 225-248.

soin de « mettre un peu de tout » afin que son goût pour le porno gay n'éveille pas de soupçons, « comme ça, si on me posait des questions, je pouvais répondre qu'il y en avait pour tous les goûts », précise-t-il en riant.

Cette rhétorique de la preuve travaille avant tout les hétérosexuels. Dans la dynamique de la relation d'enquête avec les hommes hétérosexuels, le fait d'afficher un goût et une connaissance du porno gay a fonctionné comme un *coming-out* gay. Cette rhétorique prend la forme de la paranoïa homophobe chez ceux qui disent ne pas visionner de pornographie gay et ne pas prêter attention aux hommes dans la pornographie hétéro car il ne « sont pas » gays. Avec plus de nuances, Vincent (30 ans, hétérosexuel, en couple, cadre commercial) hiérarchise ainsi les sensations « passagères » qu'il éprouve face à des pornographies « bisexuelles » et « transsexuelles » et les sensations plus durables et « réelles » qu'il éprouve face à la pornographie hétérosexuelle conventionnelle :

Si j'ai regardé dix mille films pornographiques, j'ai peut-être dû regarder une vingtaine ou une trentaine de fois des films faisant intervenir des hommes bisexuels avec des femmes, ou des transsexuelles. Ouais, ça m'est arrivé. J'ai même ressenti une certaine forme d'excitation... qui, pour le coup, est retombée tout de suite après. C'était peut-être lié, dans mon esprit, à une forme de... ouais, d'excitation de la chair, c'est comme ça que je dirais. [Pause] [...] Mais j'ai pas une attirance naturelle, comme ça, pour des hommes. La question a été résolue assez facilement. Mais par contre, c'est pas quelque chose que j'exclus en termes d'excitation sexuelle, purement sexuelle. (Vincent)

Une rhétorique de la preuve, mais aussi de la logique, de la causalité et de l'évidence est souvent mobilisée pour mettre en récit l'expérience des sons et des images pornographiques. Les différents temps de l'ajustement discursif de Sylvie (29 ans, en couple hétérosexuel, standardiste) entre ses attirances pornographiques plurielles (elle visionne des pornos hétérosexuels, gays et lesbiens) et son identification comme bisexuelle en sont une autre illustration. Dans un premier temps de l'entretien, Sylvie met en récit un plaisir de voir et de ressentir polymorphe (« dès qu'il y a des corps qui se frottent, ça m'émoustille »). Elle explique ensuite le fait que certains genres pornographiques lui procurent plus de plaisir que d'autres en recourant à une explicitation de son identité de « femme bisexuelle » attirée par des hommes (masculins) et des femmes (féminines) depuis une position de femme (féminine). Si elle préfère le porno lesbien au porno gay, « c'est normal », parce qu'elle est « [elle]-même une fille ». Aussi, si elle préfère le porno hétéro au porno lesbien, c'est parce que :

Souvent, les lesbiennes, elles ressemblent un peu à des camionneurs... Et moi j'avoue que si j'ai envie d'aller voir un camionneur, je préfère allez voir un mec. Je préfère les filles féminines. (Sylvie)

Plutôt que comme un effet (le produit d'un processus de rationalisation discursive de son rapport à l'image), l'identité est mobilisée dans les récits d'expérience spectatorielle comme une cause : elle serait le principe explicatif des goûts, des fantasmes et des sensations pornographiques. C'est ainsi « en tant que bisexuel » que Stéphane (24 ans, en couple gay, artiste plasticien) est attiré aussi bien par le porno gay que par le porno hétéro, par contraste avec des gays qui, selon lui (et il se trompe), seraient uniquement attirés par du porno gay.

En tant que bisexuel, je suis aussi sensible aux films hétéros qu'aux films gays. Je serais même peut-être plus sensible à certains films hétéros qu'aux films gays. Donc c'est pas nécessairement une caractéristique que je partage avec le gay lambda. Le gay lambda, ce qui l'intéresse c'est le film porno gay. (Stéphane)

En suivant ce présupposé selon lequel l'identité sexuelle expliquerait les goûts pornographiques, il est alors tout aussi « logique » que Didier (45 ans, gay, en couple hétérosexuel, technicien informatique) ne prenne pas de plaisir lors du visionnage d'une vidéo porno hétéro où les hommes ne prendraient pas de plaisir :

Quand je regarde de l'hétéro, si les hommes ne prennent pas de plaisir, ça ne m'excite pas. Mais quand les hommes prennent du plaisir, oui. Ce qui est logique d'ailleurs. (Didier)

L'après-midi même de ce premier entretien, réalisé un mardi matin à mon domicile, Éric m'écrit un long email (voir annexe 11) où il revient sur ce premier récit d'expérience spectatorielle « en tant que spectateur gay » qu'il juge rétrospectivement comme une mauvaise représentation de ses pratiques pornographiques et des intensités sensorielles qui les traversent. Dans un effort redoublé d'introspection et de sincérité, Didier propose un second récit d'expérience spectatorielle, plus complexe. Dans une situation où son identification en tant que gay peut potentiellement se voir invalidée par l'invocation de sa vie en couple hétérosexuel, le contraste entre les deux récits invite à voir comme une pratique de réassurance identitaire l'affirmation selon laquelle, en tant que gay, il ne serait attiré que par le plaisir émanant des corps masculins.

La difficulté à trouver un langage pour penser ensemble attirances polymorphes et identifications se retrouve chez de nombreux spectateurs et spectatrices. L'absence de lien « logique » entre fantasmes pornographiques, relations sexuelles et auto-identification sexuelle est particulièrement difficile à formuler. Faisant implicitement référence à la fiction normative d'un « psychisme gay », Bernard (54 ans, médecin) trouve par exemple « bizarre », en tant que gay, de s'« identifier » aux acteurs plutôt qu'aux actrices des vidéos pornos hétéros.

[À propos du film du premier samedi du mois sur Canal+ dans les années 1990] Contrairement à d'autres, je ne m'identifiais pas du tout à la récipiendaire [sourit]. Je

m'identifiais plus au mec. C'est bizarre... [Pause, puis reprend] [...] Peut-être une forme de bisexualité. [...] Cela dit, j'ai eu à cette époque, une période relativement bi : j'ai eu une copine pendant une période, une année ou deux. Ça s'est d'autant mieux passé qu'elle n'attendait absolument pas une relation sexuelle, mais plutôt quelque chose de plus intellectuel et de plus amical. Si relation sexuelle il y a eu, c'est à l'issue d'un processus normal de tendresse. Voilà. Mais c'était pas le sexe pour le sexe. Je la vois toujours d'ailleurs. Elle habite à Bruxelles. Et puis après j'ai fait mon choix hein [sourit] ! (Bernard)

Le dispositif de l'entretien semble encourager les enquêtés à reconstruire leur trajectoire sexuelle selon des principes de logique, de cohérence et de continuité¹. La continuité de l'expérience visuelle (« j'ai toujours regardé les garçons ») et charnelle de la pornographie (« c'est toujours le mec qui me fait bander ») est invoquée pour construire une continuité identitaire. C'est chez les spectateurs à la trajectoire sexuelle la plus « illogique » – faite de ruptures biographiques, de transitions abruptes et de passage d'une identité sexuelle à une autre – que ce travail de rationalisation *ex-post* est le plus visible. Jean-Claude (52 ans, gay, huissier) a vécu en couple hétérosexuel marié avec enfants pendant quinze ans. Après son divorce, il a vécu quelques années en célibataire, a eu deux courtes relations amoureuses avec des femmes, a découvert la sexualité multipartenaire gay et en est finalement venu à se définir comme gay. Il est depuis cinq ans en couple non-cohabitant avec un homme qui est de vingt ans son cadet. Malgré cette trajectoire sexuelle non-linéaire, il insiste sur le fait qu'il n'a « pas d'attrance pour les femmes » et qu'il a « toujours regardé les mecs », qu'il considère comme ses « premières amours ». Il mobilise notamment la continuité des sensations éprouvées devant les revues pornos gay, ainsi que face aux hommes croisés dans la rue, comme signe, voire comme preuve d'une continuité identitaire gay par-delà le temps. Michel (43 ans, bisexuel, cadre administratif) a également vécu pendant une quinzaine d'années en couple hétérosexuel, avant de divorcer, de s'investir de plus en plus dans la sexualité gay et de faire son coming-out de bisexuel. Son récit oscille entre celui de la rupture biographique et celui de la découverte d'une identité toujours-déjà-là. Lorsqu'il invoque sa première expérience de lecture homoérotique, faite au hasard dans un recueil de nouvelles érotiques prêtées par un ami, c'est pour se rappeler le corps hétéronormé et la vision hétérocentrée du monde qu'il avait à l'époque :

J'ai découvert le sexe avec ça [les magazines pornos et les recueils de nouvelles érotiques] en fait, quand j'avais 12-13 ans. C'est avec ça que j'ai découvert ce que c'était que la masturbation. Et surtout ce que c'était le produit de la masturbation. C'est un truc qui m'a marqué, je ne m'imaginai pas ça comme ça [rit]. Enfin bon c'est le genre de choses qu'on

¹ Bourdieu Pierre, « L'illusion biographique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 62-63, 1986, p. 69-72. Bozon Michel, « Orientations intimes et constructions de soi. Pluralité et divergences dans les constructions de la sexualité », *Sociétés contemporaines*, n° 41-42, 2001, p. 11-40.

s'échangeait quand on était ados. Je me souviens surtout d'un livre qu'un pote m'avait passé qui était en gros hétéro à 95 % mais qui comportait une nouvelle homo. Ça m'avait carrément fait décoller ce truc-là. Et pourtant à l'époque, honnêtement, la question ne se posait pas. J'avais jamais couché avec personne. J'étais... comme tu disais je sais plus trop comment... [Cherche ses mots] Hétéro... centré. Ou hétéro... normé. Enfin bon je m'interrogeais pas trop quoi. Mais ça, ça m'avait carrément interpellé ! (Michel)

Ce récit de la rupture se superpose à un récit de la découverte d'une identité toujours-déjà-là. Le vocabulaire de la « découverte », par sa référence à une identité pré-discursive, est ce qui permet à Michel de considérer rétrospectivement ses quinze ans de vie en couple hétérosexuel comme « une parenthèse ».

J'ai découvert un peu par hasard il y a une vingtaine d'années, à la fois que j'avais une sexualité plus compliquée que je ne l'imaginais, et dans le même temps que... Et c'est aussi à ce moment-là que j'ai découvert le porno gay. J'avais 21-22 ans. Je connaissais bien sûr le porno hétéro depuis un moment... J'aimais bien ça... Et c'est vrai que, là, j'ai découvert un autre monde. Et bon c'est vrai que du fait de mon histoire qui fait que bon alors... J'ai découvert finalement que j'étais bisexuel. (Michel)

La régulation identitaire de l'appétence pornographique des hommes gays n'est pas réductible à la question de l'hétéronormativité ; elle prend notamment la forme homonormative de l'invocation d'un désir gay « normal » pour la « vraie » masculinité. Comme nous le verrons dans la suite de ce chapitre, le rejet de l'efféminement se fait souvent au nom d'une définition de l'homosexualité comme une sexualité « entre hommes ».

3) Plaisirs *queer* : le cas du visionnage de porno gay au sein d'une subculture lesbienne

Le cas du visionnage de porno gay au sein de la subculture lesbienne *queer* permet de mieux comprendre le processus de stabilisation du rapport entre attirance pornographique et identité sexuelle et offre un exemple d'alternative à l'affirmation homosexuelle par la mise en récit d'une cohérence identitaire. Giovanna (24 ans, étudiante) et Tom (29 ans, étudiante) sont toutes les deux au moment de l'entretien des spectatrices de porno gay se définissant comme lesbiennes et fortement socialisées en milieu transpédégouine*. Elles commencent par raconter leur désintérêt, voire leur consternation, envers les scènes pseudo-lesbiennes de la pornographie hétéronormée. Giovanna se dit « horripilée » par ces scènes qui sont « tout sauf lesbiennes » dans la mesure où les corps féminins sont représentés depuis un point de vue masculin hétéronormé.

Les nanas, c'est souvent des actrices qu'ils ont choisi pour exciter des mecs, donc qui sont dans des canons esthétiques qui vont correspondre... qui vont plus plaire à des mecs hétéros qui ont envie de voir des filles ensemble. Ça va être des filles ultra-féminines, blondes ou brunes, plutôt blanches, fines, gros seins, ongles très longs, hyper-maquillées machin... et qui

se tripotent vaguement... alors déjà se tripoter entre filles avec des ongles de trois mètres, à moins d'avoir des tendances un peu SM, c'est pas très agréable ! (Giovanna)

Giovanna et Tom n'apprécient ni le porno hétéro ni le porno pseudo-lesbien. Si elles soulignent l'importance de l'existence des autoproductions lesbiennes et *queer*, qu'elles visionnent lors de festivals et de rassemblements politiques, elles n'en font pas usage dans leurs routines autosexuelles. Faisant le constat de l'absence de représentation sexuellement stimulante du plaisir féminin, elles se tournent vers le porno gay.

Quasiment toutes mes copines lesbiennes préfèrent le porno gay au porno hétéro. Et le porno lesbien j'en parle même pas parce qu'on les voit jamais [...] La sexualité entre les mecs elle est mieux filmée qu'entre les nanas. [...] Dans les deux cas, dans les pornos hétéros mais aussi dans les pornos gays, c'est des trucs faits qui sont avant tout pour des hommes (Giovanna)

Tom avait déjà eu entre les mains à l'adolescence un numéro de *Honcho*¹, qui lui avait beaucoup plu. Giovanna visionne son premier porno gay à l'âge de vingt ans, au cours d'une navigation sexuelle en ligne. Toutes deux racontent dans un premier temps la tension qui a pu se créer entre leur identification lesbienne et leur attirance pour le porno gay :

Je me suis vraiment posé la question vingt fois. Je me suis vraiment demandé ce qui fait que je suis plus excitée par un porno pédé que par un porno lesbien. [...] Pour moi c'était le mystère... j'avais bien essayé d'avoir des rapports sexuels avec des mecs, j'avais dû essayer trois fois mais ça avait jamais été le top. (Giovanna)

C'est pas un truc évident au début parce que tu te demandes « Ça veut dire quoi ? Peut-être que je suis hétéro... ? » [...] Et puis tu te dis « Merde, je suis pas pédé non plus ! » [éclate de rire]. Au tout début je pensais que j'étais tarée ! Mais après j'en ai discuté avec une amie et elle m'a dit « Mais ouais, moi aussi ! » (Tom)

L'injonction à la cohérence identitaire amène spontanément Tom et Giovanna à voir leur attirance pour le sexe explicite entre hommes comme une « confession involontaire² » de bisexualité, voire d'hétérosexualité : si, en tant que « femmes », elles sont excitées par des « hommes », n'est-ce pas qu'elles seraient, *en vérité*, et contrairement à ce que leurs relations amoureuses et leurs sociabilités amicales et militantes leur feraient croire, hétérosexuelles ? Le dépassement progressif de cette question, qu'elles se posent aujourd'hui avec distance et amusement, s'est fait par la découverte et l'appropriation d'une conception alternative de l'identification lesbienne. La socialisation à cette conception alternative passe par les réseaux subculturels amicaux et militants. Giovanna formule d'ailleurs constamment son rapport personnel au porno gay à travers la médiation d'un « nous » lesbien :

¹ *Honcho* est un magazine porno gay édité aux États-Unis de 1978 à 2009.

² J'emprunte l'expression à Williams Linda, « La frénésie du visible. Pouvoir, plaisir et savoir pornographique moderne », in Florian Vörös (dir.), *Cultures pornographiques. Anthologie des porn studies*, Paris, Éditions Amsterdam, 2015, p. 102-103.

Quasiment toutes mes copines lesbiennes préfèrent le porno gay [...] La réponse à laquelle moi je suis arrivée, nous on est arrivées, c'est que... [...] Et c'est marrant mais on est pas mal de lesbiennes comme ça. Enfin en tout cas mes partenaires avec qui j'ai pu en discuter. (Giovanna)

Tom insiste plus spécifiquement sur l'importance d'une relation amoureuse avec une lesbienne états-unienne, au cours de laquelle elle s'est socialisée à l'usage du porno gay et du gode-ceinture. Insérée dans une relation sexuelle, la vidéo porno gay, dont le pénis est souvent le point focal, prend la même signification que le godemichet. C'est un signifiant masculin qui se voit resignifié dans le cadre d'une « morale lesbienne » (Tom) et incorporé à une économie de plaisirs *queer*.

Le rapport à la bite, il est compliqué chez les lesbiennes. Il y a plein qui disent : « Si j'ai besoin d'un gode, j'ai qu'à me taper un mec » [...] Moi c'est avec mon ex, une américaine, que j'ai commencé à utiliser des pornos pédés à deux. [...] Il n'y avait pas de limite au niveau... pas de la morale... mais disons que ça se faisait à partir d'une morale lesbienne [...] C'est avec elle que je me suis désinhibée, que je me suis rendue compte que je pouvais baiser avec des godes, me faire goder, et du coup kiffer voir des mecs... enfin kiffer des pornos gays sans que soit un problème du genre « Faut que je me remette en question, peut-être que je suis hétéro... ou bi... ou je sais pas trop quoi encore. » (Tom)

Cette conception alternative du lien entre identification, relations et fantasmes sexuels repose ensuite sur le refus de considérer les fantasmes comme le lieu de révélation d'une quelconque vérité pré-discursive du sujet :

Il y a toute une différence entre ce que j'aime faire, ce que j'aime voir à l'écran et mes fantasmes où là il peut y avoir des trucs super hétéros, des trucs centrés sur la bite [...] C'est marrant parce que, dans mes fantasmes, la bite, c'est beaucoup plus fort que la chatte en fait [...] Par contre j'aime bien voir des fellations entre mecs, alors que quand une nana fait une fellation à un mec, déjà j'aime moins. Alors peut-être que c'est parce que perso je suis pas une fan des fellations... je suis lesbienne [rit]... Et, du coup, voir une fille faire une fellation, ça m'excite pas trop. Et pourtant, dans mes fantasmes, la fellation, je trouve ça super excitant. Et entre deux mecs j'arrive vraiment beaucoup plus à m'exciter, enfin j'adore. (Giovanna)

Le visionnage de porno gay prend un sens particulier pour Tom qui, en tant que *butch*¹, se reconnaît davantage dans les représentations de la masculinité (lorsqu'elle est non-hétérosexuelle) que dans les représentations de la féminité (y compris lesbienne), aussi bien dans la pornographie que face à d'autres genres médiatiques. Tom met en récit une appropriation homoérotique masculine du porno gay tout à fait similaire à celle des hommes gays et bisexuels interviewés. Elle cherche des « gros baraqués », « militaires », des « grosses bites » et du « *hard* », opposant le caractère « faux » et « artificiel » du porno pseudo-lesbien au plaisir « brut » du porno gay et tire son plaisir d'une essentialisation de la masculinité. Tom met en récit de manière réflexive une attirance pour une masculinité homonormée (sans

¹ Lesbienne masculine.

dysfonctionnements érectiles, sans verges trop courtes ou qui ne bandent pas assez, sans hommes trop maigres ou trop gros), manipule avec éloquence les codes de la sexualité gay et navigue avec aisance à travers ses scénarios et ses atmosphères.

L'énergie qui me ressemble le plus c'est plus celle des pornos pédés. [...] Je prends à peu près tout mais après quand c'est des crevettes j'aime pas. Je préfère les gros balaises, limite qui se tapent des trips militaires ou qui font des trucs en uniforme. [...] Pour moi, une bite, elle est forcément en érection dans ma tête. Une bite qui ne bande pas, je ne vais même pas l'envisager comme un truc sexuel. [...] J'aime les scènes dans des caves, qui te donnent l'impression que c'est des mecs hétéros qui vont se cacher pour aller baiser. (Tom)

Ce que Tom apprécie particulièrement, c'est le mélange de pratiques *hard* et de sensualité proposé par certains pornos gays. À la différence des « plans gynécos » du porno hétéro, Tom apprécie à la fois la « violence » de la « rugosité » et l'« érotisme » des « câlins » du porno gay.

Il y a une complicité chez les acteurs et on sent qu'ils sont amoureux [...] On sent que, au-delà du cul, il y a une complicité (Tom)

Cette appropriation homoérotique du porno gay s'inscrit plus largement dans une stylisation sexuelle de soi inspirée des formes subculturelles d'hypermasculinité gay.

Mon rapport à la masculinité, il est pas le même qu'une fem¹ [...] Quand moi je fais du sexe, il faut que ce soit... rugueux... donc peut-être que ma manière de baiser se rapproche plus de celle... enfin pas que toutes les lesbiennes soient toutes des chochottes hein [rit] ! Mais je me retrouve plus dans la sexualité du porno pédé que dans les rares pornos lesbiens que j'ai pu voir. (Tom)

De même, au cinéma, Tom est souvent plus marquée par les histoires gays que par les histoires lesbiennes. L'amour « rugueux » entre les deux cowboys de *Brokeback Mountain* (réal. Ang Lee, 2005) l'a ainsi particulièrement touchée.

*Finalelement je m'identifierais peut-être plus à ce genre de personnages là qu'à des héroïnes de films lesbiens parce que... Bon bah, tu vois comment je suis quoi, je suis butch... Et je m'identifie plus à des personnages pédés en fait. D'ailleurs depuis tout à l'heure j'essaie de te retrouver des films lesbiens qui m'ont marquée, mais j'en trouve pas en fait... enfin qui m'auraient marqué autant que *Brokeback Mountain*. (Tom)*

Tom a par ailleurs eu des rapports sexuels avec des hommes cisgenres entre 15 et 23 ans et il lui arrive régulièrement de « rouler des pelles à des pédés » dans des soirées mixtes transpédégouines. Son rapport aux représentations sexuelles de la masculinité gay se fait moins sur le registre « Ouais, j'aimerais bien que ce mec me prenne » que sur le registre « J'aimerais bien le voir en action » depuis une position masculine de voyeur qui l'amène à

¹ Lesbienne féminine.

« mater en tant que mec ». Tom se projette en tant qu'homme aussi bien lorsqu'elle visionne du porno que du cinéma grand public.

Ça me plairait d'être dans cette relation, mais en étant moi-même un gars, [mais] dans la vie de tous les jours, j'ai aucune envie de devenir un gars. (Tom)

Les récits biographiques et spectatoriels de Giovanna et Tom témoignent donc de l'existence d'articulations subculturelles dissidentes entre fantasmes, relations et identifications sexuelles. La connaissance pratique (c'est-à-dire orientée vers la résolution d'un problème concret) élaborée par Tom et Giovanna fait écho au célèbre passage de *La pensée straight* où Monique Wittig affirme :

Qu'est-ce que la femme ? [...] Franchement, c'est un problème que les lesbiennes n'ont pas, simple changement de perspective, et il serait impropre de dire que les lesbiennes, vivent, s'associent, font l'amour avec des femmes car la-femme n'a de sens que dans les systèmes de pensée et les systèmes économiques hétérosexuels. Les lesbiennes ne sont pas des femmes¹.

L'affirmation d'une appropriation lesbienne du porno gay coexiste toutefois chez ces deux spectatrices avec la frustration de ne pas disposer de meilleures représentations du plaisir lesbien. Aussi, et malgré les éléments de réponse collective fournis par la culture féministe *queer* au sein de laquelle elles évoluent, la question du « Pourquoi ? » de leur attirance pour le porno gay reste déstabilisante.

S'il n'y a pas de relation de cause à effet entre orientation sexuelle et goûts pornographiques, il y a toutefois une injonction faite au public de produire un récit logique et cohérent de liens pourtant contingents entre fantasmes, relations et identification sexuelle. Certaines subcultures sexuelles, comme la subculture lesbienne *queer*, offrent toutefois des ressources critiques pour penser et expérimenter ses sensations corporelles au-delà des injonctions hétéronormatives et homonormatives à la cohérence identitaire.

¹ Wittig Monique, *La Pensée straight*, réédition, Paris, Éditions Amsterdam, 2007 [1978], p. 61.

B - « Un homme, un vrai » : les usages du porno gay entre homonormativité et hybridité de genre

La production pornographique gay est depuis le début des années 2000 dominée par de nouveaux canons esthétiques mettant davantage en avant les poils, la barbe, les crânes rasés, les muscles et les tatouages. Des studios tels que Treasure Island Media en Californie, Cazzo Films à Berlin ou Citébeur et Eric Vidéos à Paris incarnent cette évolution et figurent parmi les studios les plus cités par les hommes gays et bisexuels interrogés. De ces entretiens se dégage un goût prédominant pour les représentations d'une masculinité « brute ». Cette attirance ambivalente est prise entre deux dynamiques : d'une part une définition normative de l'homosexualité comme sexualité « entre hommes » ; d'autre part, la mise en récit d'une attirance polymorphe pour la masculinité « brute » où propriétés masculines et féminines viennent s'hybrider.

Illustration 11. « Nathan démonté par Peto Coast XXL », EricVideos.com, mis en ligne le 4 février 2011



1) Une masculinité « virile », « authentique » et « dominatrice »

« À partir du moment où il y a du mec très viril et très rasé, je tombe sous le charme » : cette affirmation de Laurent (42 ans, gay, cadre commercial) résume bien le type d'attirance pour la masculinité qui prédomine parmi les spectateurs gays enquêtés. Les spectateurs gays attirés par cette masculinité « brute » convergent notamment autour du corps de la *porn star* néerlandaise Peto Coast qui, au moment des entretiens réalisés à travers le dispositif A (2010-2012) tournait notamment des scènes pour le studio parisien Eric Vidéos. Sébastien (37 ans, gay, en couple, enseignant dans le secondaire) est l'enquêté qui parle le plus abondamment de cette attirance pour les performances de la masculinité de Peto Coast. Le culte de cet acteur

est indissociablement un culte de son hypermasculinité et de son hypersexualité. Dans la pornographie gay, comme dans la pornographie hétérosexuelle, l'hyperbole de genre est un mode efficace de production du plaisir sexuel.

Il y a un acteur qui me fait vraiment [insiste et répète] bien triper dans le bareback, c'est Peto Coast. Il a d'abord un physique qui me fait vraiment... Enfin je trouve qu'il a du chien. C'est pas un beau gosse dans le sens podium ou mannequin, mais il pue le sexe, même quand tu le vois habillé. (Sébastien)

Cette hypermasculinité hypersexuelle se présente sous la forme de textures « brutes », comme le toucher d'une cuisse musclée et poilue ou la tessiture d'une voix grave¹. Dans sa description du film *Légionnaires*², où de « vrais militaires » se masturbent en solo face caméra, Laurent souligne la manière dont l'expérience sensible de la proximité (médiatisée) de corps à la masculinité exacerbée passe aussi par l'immersion spectatorielle dans une atmosphère « brute ».

Imagine une chambre, dans un hôtel un peu minable, où t'arrives à attirer un légionnaire. Il débarque avec son truc, il se branle devant toi. [...] Il y a un côté brut aussi au niveau du son. Puisque dans la cassette, à un certain moment, t'entends les bruits, à l'extérieur dans un village, d'un chien qui aboie. C'est ce côté brut. [...] L'endroit est brut, c'est moins scénarisé, c'est un peu plus brut de fonderie (Laurent)

« Brut » désigne alors simultanément un effet de réalité et la production d'une tension homoérotique emphatiquement masculine. La célébration de la masculinité « brute » est avant tout une pratique matérielle d'intensification sexuelle du corps. La dimension essentialiste de l'idéologie de la masculinité « brute » se révèle ensuite par la manière dont elle se construit en opposition à une masculinité « artificielle ». Ce rejet est notamment celui des corps bodybuildés, lisses et épilés, jugés insuffisamment masculins, proposés par les studios gays californiens classiques des années 1980 et 1990 tels que Falcon. L'opposition brut/artificiel repose ici sur les oppositions amateur/professionnel, vrai/faux et masculin/féminin. La valorisation technique des textures médiatiques et corporelles « amateurs » et « authentiques » est aussi une forme de valorisation essentialiste d'une « vraie » masculinité. De la même manière, Gaëtan (35 ans, gay, commerçant) présente son attirance pour « le mec naturel, que tu pourrais croiser dans la rue » par contraste avec « le film tout bien ficelé, où ils sont au bord d'une piscine à Los Angeles, musclés, imberbes ». Pendant que nous regardons un extrait issu du site Eric Vidéos, où un jeune homme « viril », habillé « streetwear »,

¹ Sur l'importance du son dans la vidéo pornographique gay, voir Morris Paul et Paasonen Susanna, « Risk and Utopia: A Dialogue on Pornography », *GLQ: A Journal of Lesbian and Gay Studies*, vol. 20, n° 3, 2014, p. 215-239.

² René-Clair Jean-Noël, *Légionnaires*, JNRC, 1994.

marche le long d'un mur du dix-huitième arrondissement parisien arborant des fresques hip-hop, Jean-Claude (52 ans, gay, huissier) commente : « c'est plus nature ». Plus tôt dans l'entretien, il avait critiqué les corps « apprêtés, bodybuildés et huilés » du studio Falcon. La différence entre masculinités « naturelles » et « artificielles », selon Pascal (46 ans, gay, attaché commercial), autant une question de corps qu'une question de lieu et de scénario :

[Un mauvais film porno, c'est...] un film où les mecs sont imberbes, trop bodybuildés, où ils sortent de chez le coiffeur avec une mise en pli ou un truc comme ça, au bord d'une piscine, sous le soleil de Floride. [...] J'aime pas trop parce que ça fait complètement artificiel. Moi j'aime bien les trucs qui paraissent plus naturels. Je sais pas genre, dans une caserne, dans un stade, chez les pompiers, sur un chantier. Je sais que ça paraît un peu idiot de dire que ça fait plus naturel. Mais j'aime pas les trucs qui font trop organisés. J'aime bien les trucs un peu improvisés, qui démarrent comme ça. Ça m'amuse, je trouve ça excitant. (Pascal)

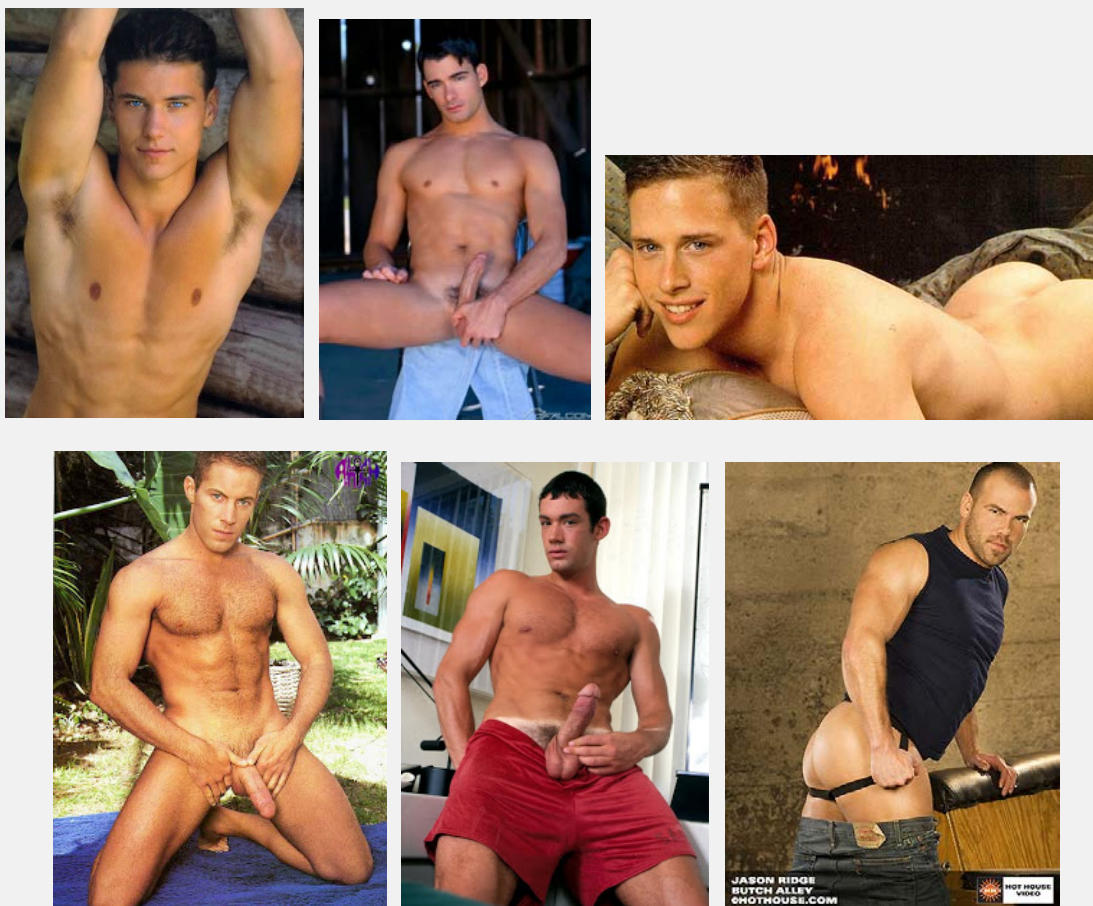
Le « vrai » plaisir de ressentir la « vraie » masculinité se nourrit également de l'articulation idéologique entre « virilité » et « domination ». Face aux vidéos de Peto Coast, toute la « densité charnelle de la vision¹ » de Sébastien (37 ans, gay, en couple, enseignant dans le secondaire) se concentre sur sa performance de la domination masculine :

Dans les scènes avec Peto Coast, le physique du passif m'importe assez peu. Parce que c'est sur Peto Coast que mon attention va se focaliser. [...] Il a une façon de baiser qui est assez dominatrice, assez virile, et qui est super trippante. Je parle même pas de la taille de sa queue – je trouve que c'est presque un peu trop d'ailleurs [sourit]. Mais ouais, c'est sa façon de bouger, sa façon de tenir la tête du mec quand il suce. [...] Il y a vraiment cette volonté d'agir en macho, avec le côté « C'est mon plaisir qui compte, pas le tien ». Même si le passif prend certainement beaucoup de plaisir. (Sébastien)

Hypermasculinité, jeux de domination et pratiques *hard* vont souvent de pair, que les enquêtés jouent dans leurs relations sexuelles le rôle « actif », « passif » ou les deux. Lorsqu'il visionne du porno, Laurent (42 ans, gay, technicien) « focalise sur le dominant, sur l'engin qu'il a entre les mains et sur ce qu'il pourra en faire ». De même, lorsqu'il explique son goût pour le studio berlinois Cazzo Films, Matteo (30 ans, gay, enseignant-chercheur) invoque à la fois « les mecs bien musclés, bien poilus », « tout ce qui est uro » et « les plans de domination et de séquestration ». La métaphore du « combat de coq », employée par Philippe (35 ans, gay, libraire) et Laurent (42, gay, cadre commercial), raconte enfin la construction d'une tension homoérotique masculine selon un récit de l'homosexualité masculine comme compétition entre mâles dominants.

¹ Williams Linda, « Corporealized Observers: Visual Pornography and the “Carnal Density of Vision” », in Patrice Petro (dir.), *Fugitive Images: From Photography to Video*, Bloomington et Indianapolis, Indiana University Press, 1994, p. 3-41.

Illustration 12. L'évolution des goûts de Sébastien. De gauche à droite et de haute en bas : Lukas Ridgeston, Eric Hanson, Jeremy Penn, Logan Reed, DC Chandler, Jason Ridge



2) La coproduction de la masculinité et de l'âge

Plusieurs spectateurs gays âgés de 35 ans et plus racontent une réorientation du désir autour de corps plus « virils » et « matures » et de pratiques plus « *hard* », une fois passé un certain seuil d'âge, souvent celui de la trentaine ou de la quarantaine. Ils racontent le passage d'une attirance pour les « minets », c'est-à-dire les jeunes hommes minces et glabres, vers une attirance pour des hommes plus mûrs. Sébastien (37 ans, gay, en couple, enseignant secondaire) a commencé sa trajectoire de spectateur de porno gay avec les films du studio tchèque Bel Ami. Il a d'abord été attiré par la « plastique irréprochable » du « sublmissime » Lukas Ridgeston. Il est ensuite passé à Eric Hanson, « un brun de chez Falcon, du même style que Ridgeston, mais un peu plus étudiant américain » et à Jeremy Penn, « du même style, mais en blond ». Toujours au sein du studio Falcon, son attention a ensuite été captée par Logan Reed, « un mec plus mature, 35-40 ans, très [répète trois fois] sexy ». Sébastien poursuit son récit, en montant en intensité lorsqu'il se rappelle, comme d'un souvenir

agréable, le corps de DC Chandler, « du genre actif, beau gosse, tout ça » qui lui « rappelait un amant que j'avais eu, et avec lequel y avait eu un truc assez fort ». Le paroxysme du récit est atteint avec l'évocation de Jason Ridge, qui lui rappelle les hommes hypermasculins qu'il voit boire des pintes de bières, dans un accoutrement « jean, t-shirt, baskets », devant le bar Le Cox dans le quartier du Marais à Paris.

La quarantaine, [insiste] sublimissime, [insiste] super sensuel. Il va autant dans le hard que dans le soft et il est autant actif que passif. Parfois il fait aussi de l'uro, ce genre de choses. Cuir aussi, même si c'est moins mon truc. [...] C'est le genre de mec que tu trouves au Cox. Il est vraiment [insiste et répète] super sensuel ! (Sébastien)

L'écart entre fantasmes de jeunesse (Lukas Ridgestone, Eric Hanson, Jeremy Penn) et fantasmes matures (Logan Reed, DC Chandler, Jason Ridge) est à la fois une différence de genre (plus viril), de sexualité (plus *hard*) et d'âge (plus mature).

Quand j'avais 20 ans, je kiffais sur les minets de Bel Ami. Maintenant j'en ai 37. Je continue à trouver Lukas Ridgestone super mignon, mais, sexuellement, je me tournerai plus vers un type comme Jason Ridge, parce qu'il m'inspirera plus sensuellement que l'autre, qui a un physique plus clinique et une sexualité plus basique, plus frigide. Pas frigide mais moins animale, voilà. Beaucoup plus neutre, plus aseptisé. [...] Érotiquement parlant, au niveau du feeling, il me convient moins aujourd'hui (Sébastien)

Pascal (46 ans, gay, attaché commercial) raconte une progression similaire vers une attirance pour une masculinité plus mature, plus virile et plus *hard*. Il raconte cette évolution comme une transition du « bodybuildé » au « viril » et de l'« artificiel » vers le « naturel ». Goûts pornographiques et choix des partenaires sexuels suivent la même progression.

En fait je suis passé des films américains aux films berlinois. Je suis passé des films américains avec les mecs bodybuildés et permanentés au bord de la piscine à quelque chose de plus hard, de plus viril, de plus naturel. [...] En vieillissant tes goûts sexuels changent et évoluent. Quand j'avais 18 ans, je craquais sur des blonds aux yeux bleus, qu'ils soient imberbes ou pas d'ailleurs, je m'en foutais. Alors que maintenant j'aime plutôt les bruns bien poilus. (Pascal)

Le goût prédominant parmi les gays multipartenaires des années 2000-2010 est à la fois une question de génération et d'âge : le désir de manipuler et d'incarner une masculinité brute se retrouve notamment (mais pas nécessairement¹) chez les hommes gays de 35 ans et plus. Cela amène à souligner la dimension évolutive et pragmatique du désir sexuel, qui s'adapte à l'expérience et aux opportunités.

¹ Par contraste, Didier (45 ans, gay, en couple hétérosexuel, technicien) est inquiet des conséquences de son attirance persistante pour les « minets de vingt ans », malgré les années qui passent. Cela s'inscrit dans une angoisse plus large liée au vieillir gay.

3) Rejet de l'efféminement et désir homosocial masculin

Le goût pour la masculinité brute coexiste avec le rejet de l'efféminement et la définition de l'homosexualité masculine comme « sexualité entre (vrais) hommes ». Selon la perspective homonormative, les hommes qui ont des relations sexuelles avec des hommes se divisent en deux catégories figées et hiérarchisées : les « virils », dont il s'agit de se rapprocher, et les « efféminés », qu'il s'agit de tenir à distance. Les qualités masculines et féminines sont alors envisagées comme deux ensembles exclusifs l'un de l'autre. Sébastien (37 ans, gay, enseignant dans le secondaire) le dit clairement : « un mec efféminé, c'est sûr que j'aurais du mal à le voir viril ». Lorsqu'il m'explique l'importance des poils pour l'aspect érotique d'un homme, Pascal (46 ans, gay, cadre commercial) ponctue sa démonstration par l'exclamation : « Sinon, autant être avec une femme à la limite ! ». L'affirmation du binarisme masculin/féminin passe souvent par le bon sens de la blague potache. La complicité gay (réactivée par la relation d'enquête) est alors fondée sur un désir supposé commun pour les hommes « masculins » et « virils ».

Pour moi, un homme doit être masculin et viril. C'est ce qui nous intéresse, nous les homos [rit] ! (Didier, 45 ans, gay, en couple hétérosexuel, technicien informatique)

Les oppositions authentique/artificiel et amateur/professionnel tendent à se juxtaposer avec les oppositions hétérosexuel/homosexuel et viril/efféminé. L'image des acteurs gays bodybuildés et épilés californiens, à la masculinité « artificielle » (connoté comme homosexuelle), est la figure contre laquelle se construit un idéal de masculinité normalisée (connoté comme hétérosexuelle). L'érotisation de la normalité est saillante dans le goût de Bernard (54 ans, gay, médecin) et de Laurent (42 ans, gay, cadre commercial) pour la masculinité « classique » des « monsieur tout-le-monde » et des « mecs passe-partout » contre les « modèles », les « stéréotypes » et les « accessoires ».

Je rentre complètement dans le cadre de la virilité [...] Pas forcément le muscle, pas forcément la dimension surnaturelle de la queue, mais tout au moins un aspect et un comportement, on va dire, quand même, classiques. Le monsieur-tout-le-monde que tu rencontres dans la vie courante. Et qui te fait fantasmer. [...] Je ne cherche pas de stéréotypes. Il y a eu beaucoup de stéréotypes dans le film X, du petit minet au gros macho. L'accessoire, personnellement, ne me fait pas bander. (Bernard)

Jean-Noël René-Clair c'est un peu mon chouchou parce qu'on y retrouve tout ce que j'aime [...] Un aspect naturel. Des sous-vêtements virils. [...] Des mecs assez passe-partout, avec un réel plaisir. J'ai rarement vu des mecs autant prendre leur pied que dans ses films. J'ai l'impression que les acteurs se font [insiste] vraiment plaisir. [...] Il faut toujours que ce soient des modèles que je pourrais rencontrer dans la vraie vie. (Laurent)

Le rejet de l'efféminement se double de la ségrégation raciale pour exclure les hommes asiatiques des espaces gays blancs. Les hommes gays et bisexuels interrogés sont unanimes :

les Asiatiques manqueraient de poils, de muscle, de longueur de pénis, de masculinité et de sexualité. Tout en affirmant que « la couleur de peau n'a pas d'importance », Matteo (30 ans, gay, blanc, enseignant-chercheur) affirme qu'il « n'aime pas les Asiatiques » car « ils ne sont pas assez virils ». La reconnaissance du caractère raciste de cette exclusion produit un sentiment de gêne chez Frédéric (28 ans, gay, blanc, architecte) :

- Est-ce qu'il y a des types de corps que t'aimes voir en particulier dans le porno ?

- *Oui. Alors... Je sais que c'est très répandu... Je ne suis pas du tout attiré par les Asiatiques. C'est peut-être un inconscient collectif chez les Occidentaux vis-à-vis de ce peuple [...]*

- C'est quoi qui ne te plaît pas chez les Asiatiques ?

- *[Réfléchit] Non... c'est horrible... si je peux pas dire... [rit, gêné] (Frédéric)*

Le sentiment de culpabilité laisse toutefois intact l'articulation idéologique qui valorise les corps blancs « virils » et dévalorise les corps asiatiques « efféminés » :

Je recherche pas forcément les grosses bites, mais il y a des limites, et je trouve qu'ils ne dégagent pas assez de sexualité. Il n'y a rien qui m'émoustille chez eux. (Frédéric)

Lorsqu'il me raconte la manière dont il choisit ses partenaires sexuels en ligne en fonction de leurs photos de profil, Matteo (30 ans, gay, italien, enseignant-chercheur) m'explique qu'il cherche avant tout « un homme qui est [insiste] un homme ». L'emphase de Matteo est destinée à communiquer l'intensité sexuelle de la visualisation des corps masculins. De la même manière, lorsqu'il oppose les « mecs tranquilles » qui l'attirent et les mecs « trop maquillés » qu'il lui arrive de croiser dans le quartier du Marais, il parle avant tout des envies qui le traversent. Cette intensité sensorielle de la visualisation du corps masculin est toutefois également une forme d'intensification idéologique : l'attrait viscéral pour la représentation visuelle de la masculinité « brute » se coule alors dans une définition normative de l'homosexualité masculine comme « monde d'hommes », à laquelle il fournit en retour sa substance érotique. On glisse en effet souvent de récits d'expériences spectatorielles agréables vers l'affirmation de vérités plus générales relatives à la masculinité. Le goût de Laurent (42 ans, gay, cadre commercial) pour les rapports « furtifs » entre hommes fait par exemple écho à la manière dont il valorise les hommes « discrets » par contraste avec une certaine exubérance homosexuelle et à des formes de stylisation féminine de soi.

- Et les mecs avec qui t'as baisé, ou avec qui tu as eu des relations amoureuses, ça a toujours été des mecs plutôt masculins et virils ?

- *Oui. [Pause] Oui, oui, moi, quand ça commence à crier un peu trop, à être très maniéré, là non [mimique de rejet], je me ferme.*

- C'est quoi que t'aimes pas là-dedans ?

Le manque de discrétion. [...] J'adore la masculinité et tout ce qui s'en dégage [...] Ce côté viril m'a toujours excité quoi. J'aime les mecs. Et j'aime les mecs qui ressemblent à des mecs, et qui se comportent comme des mecs. Donc c'est un peu, je te dis, le refus de vouloir des mecs ressemblant trop à des nanas, ou se comportant trop comme des nanas. (Laurent)

La normalité recherchée dans la sexualité est liée à la recherche de normalité dans les autres domaines de la vie sociale. Le désir de Matteo pour les « hommes qui sont des hommes » s'inscrit dans une valorisation plus large des comportements masculins aux dépens des comportements féminins.

Si moi j'aime un homme, j'aime [insiste] un homme, je n'aime pas une femme cachée dans un homme. Sinon, j'aurais à disposition les femmes. Et même si, sans entrer dans le détail de mes préférences sexuelles, je préfère être plutôt actif, je n'aime pas un mec [insiste] passif.

- Comment ça « passif » ?

- Trop efféminé. J'aime un mec qui est un homme. Et j'aime faire l'amour avec lui parce qu'il est un homme. (Matteo)

La masculinité homonormative se déploie à la fois par l'activation d'un imaginaire binaire (où les folles sont assimilées à des « femmes cachées dans des corps d'hommes ») ainsi que d'une complicité avec les hommes hétérosexuels dans l'appropriation des femmes (« avoir les femmes à sa disposition »). Revenant de manière réflexive sur sa trajectoire sexuelle, Matteo construit un lien entre le modèle de masculinité hétéronormatif auquel il a été socialisé lors de son enfance, les types masculins qu'il désire et le type de masculinité homonormative qu'il incarne aujourd'hui. Dans la famille catholique et de droite de la bourgeoisie milanaise au sein de laquelle il a été élevé, régnait « une idée de la masculinité claire, nette, définie, sans autre choix ». C'est selon lui cette éducation rigide qui l'a amené, lors de son entrée dans la sexualité gay, à l'âge de 17 ans, à être « dérangé », voire à « détester » les hommes efféminés. Il tient aujourd'hui un discours plus politiquement correct, sous lequel point toujours une aversion pour les hommes efféminés.

Si au début j'étais un peu fâché avec les manifestations un peu exagérées d'une certaine féminité, je me suis ensuite dit que, d'un côté politique, bon, d'accord, ça va quoi, c'est aussi un moyen de revendication. Mais ce n'est pas le type de mec que j'aime. (Matteo)

Matteo revendique le statut d'homosexuel « normal ». Il oppose en effet les « homosexuels normaux » – qui lui ressemblent socialement – aux autres populations homosexuelles, comme « les Queers¹ » qu'il croise dans le quartier du Marais ou sur les sites de drague, sans pour autant entrer en interaction avec elles. Aux antipodes de la dissidence de genre et de

¹ Terme que Matteo utilise pour parler des gays qui « se maquillent ».

sexualité¹, cette acception homonormative du désir gay s'inscrit dans le continuum patriarcal du « désir homosocial masculin² », c'est-à-dire du désir d'être entre hommes, sans femmes et sans folles.

On est surtout au début [insiste] des hommes. Et puis, par accident, on est des hommes qui aiment les hommes. (Matteo)

L'attrait pour la masculinité « brute » s'inscrit ici dans un projet hégémonique.

4) Hypermasculinités « active », « passive » et « auto-reverse »

Deux formes d'incarnation de la masculinité « brute » coexistent. La première est une hypermasculinité « active », qui reconduit l'articulation hétéronormative des binarismes masculin/féminin et actif/passif. La seconde est une hypermasculinité « passive » ou « auto-reverse », au sein de laquelle les signifiants de la masculinité « brute » viennent s'hybrider avec des éléments féminins.

Trois enquêtés gays disent ne jamais pratiquer ni n'imaginer dans leurs fantasmes la sodomie en tant que « passifs ». La pratique d'intensification sexuelle du corps *via* le recours à la pornographie et à la masturbation pénienne produit chez ces hommes gays une position spectatorielle assez similaire à l'hétéromasculinité pornographique (voir chapitre 10). L'absence de réversibilité des rôles est toutefois plus réflexive chez les gays que chez les hétérosexuels. Alors que les hommes hétérosexuels ne parlent en général de réceptivité anale masculine qu'à la suite de mes interrogations, l'absence de sexualisation de son propre anus fait l'objet d'explications spontanées et détaillées chez les gays. Matteo (30 ans, gay, célibataire, enseignant-chercheur) visionne de manière indifférenciée du porno hétéro et du porno gay et s'imagine à chaque fois dans la position dominante. Il renvoie son incapacité à s'imaginer en tant que « passif » dans ses fantasmes masturbatoires à un blocage dans ses pratiques sexuelles :

Je m'identifie beaucoup plus au dominant. Encore une fois, je ne me suis jamais fait prendre par un gars et c'est quelque chose que j'ai quand même beaucoup de mal à imaginer. Je ne vais pas dire que c'est quelque chose qui ne se fera jamais, mais j'ai quand même du mal à l'imaginer. C'est-à-dire que, plus exactement, pour en arriver là, il faudrait vraiment que je sois dans une vraie relation avec quelqu'un. Je ne peux pas imaginer de faire ce genre de choses avec un gars que je rencontre dans la rue. Non, c'est un truc que je peux carrément pas imaginer. (Matteo)

¹ La rhétorique de la « libération gay » est présente dans l'entretien avec Matteo, mais elle ressemble davantage à un discours de circonstance qu'à un discours qui résonne avec l'expérience subjective.

² Sedgwick Eve Kosofsky, *Between Men: English Literature and Male Homosocial Desire*, New York, Columbia University Press, 1985.

Pascal (46 ans, gay, en couple, attaché commercial) se projette également dans un rôle masculin et dominant, aussi bien dans le porno hétéro que dans le porno gay. Il prend plaisir à s'imaginer pénétrer des hommes pénétrateurs, dans un rôle de toute-puissance sexuelle. Cela coexiste avec une conception de son propre corps comme non pénétrable¹.

Je me dis que je pourrais arriver par derrière et puis prendre l'actif. C'est toujours dans la suite de mon trip : prendre les mecs qui ont des grosses queues, prendre des actifs, etc. J'ai un grand truc par rapport à ça. [...] Je crois que c'est un peu le fait de me dire : je pourrais le prendre lui, je pourrais la prendre elle quoi. C'est un peu le fait d'être dans la toute-puissance : je suis un super mec parce que je pourrais me faire les deux quoi. Bon, on a les fantasmes qu'on peut hein [rit, gêné] ! (Pascal)

Bernard (54 ans, gay, médecin), qui se trouve dans la même situation, insiste sur la force de la connexion entre absence de sexualité anale réceptive et absence de fantasmes de soumission sexuelle, tout en laissant la porte ouverte à une inversion des rôles dans ses relations sexuelles si la dynamique s'y prête.

Dans la relation de domination, je suis plutôt dans le rôle actif on va dire. [...] L'inverse ne me fait pas fantasmer personnellement. Tout simplement parce que, dans la vraie vie, je n'ai pas d'intérêt pour ça. Même si parfois... si la situation s'y prête... je peux me faire entraîner vers ce genre de pratique. Tout dépend du mec en fait (Bernard)

L'attrait pour la masculinité « brute » n'est toutefois pas nécessairement dirigé autour du pénis. Lorsqu'il navigue sur XTube, Philippe (36 ans, gay, employé de librairie) écarte les scènes de pénétration pour visionner essentiellement des vidéos de « *muscle worship* » (« culte du muscle ») qui érotisent la texture de bras et de muscles masculins. Lorsque Laurent (42 ans, gay, cadre commercial) décrit son attrait pour les « *powerbottom* » (« passifs puissants ») et plus généralement pour « le côté passif mais masculin d'un mec », il rappelle (à travers la conjonction « mais ») le lien entre les oppositions masculin/féminin et actif/passif à travers, tout en les réarticulant de manière inversée : le goût pour l'hypermasculinité peut aussi être un goût pour la passivité sexuelle². Le plaisir gay de voir et de ressentir les expressions sexuelles de la masculinité peut également intégrer des performances de la masculinité par des actrices. Lorsque Frédéric (28 ans, gay, architecte) a par exemple une passion pour les « éjaculations énormes » de femmes : il « aime bien cette touche de masculinité dans le comportement sexuel des femmes ».

¹ Sur le lien entre masculinité et impénétrabilité, voir Saez Javier et Carrascosa Sejo, *Por el culo. Políticas anales*, Barcelone et Madrid, Egales, 2011.

² Gary Dowsett propose l'expression d'« appétence anale » et d'« anus actif » pour penser cet organe autrement que par la passivité. Dowsett Gary, *Practicing Desire: Homosexual Sex in the Age of AIDS*, Stanford, Stanford University Press, 1996, p. 205.

Tout en opérant à l'intérieur de l'idéologie hétérosexuelle qui code l'extériorisation comme masculine et l'intériorisation comme féminine, des hommes gays cisgenres parlent de leurs propres pratiques autosexuelles dans un vocable hybridant le masculin et le féminin. Dans une dynamique de féminisation et d'animalisation de soi, Jean-Claude (52 ans, gay, huissier) parle tout au long de l'entretien de ses « tétines », qui occupent une place importante dans sa sexualité. Jean-Claude parle également de l'anus (le sien, celui de ses partenaires et celui des acteurs pornos qu'il apprécie) comme d'une « chatte de mec », reprenant à son compte un terme d'usage courant sur les sites de drague et de porno gay. La sexualité gay *hard* devient alors le lieu de dynamiques conjointes de masculinisation et de féminisation¹. Le fait de « bien encaisser » quand il se fait « défoncer la chatte » ou « travailler les tétines » est le lieu d'affirmation d'une hypermasculinité que l'on peut qualifier de passive et de féminisée, et qui désarticule l'association entre masculinité, pénis et activité sexuelle.

J'aime bien le SM, le travail des tétines, le bondage, les menottes, les harnais [...] le léchage de bottes, bouffage de cul. [...] Je suis un peu maso. [...] J'aime bien vraiment la maîtrise du master [...] C'est vrai que moi j'aime bien les trucs un peu hard et un peu fétiches. [...] J'aime bien être soumis hein. (Jean-Claude)

Les discours homonormatifs sur la sexualité « entre hommes » peuvent ainsi coexister avec des attirances et des performances de genre plus polymorphes, où la masculinité « brute » vient s'hybrider avec des éléments féminins. Le discours homonormatif sur l'homosexualité masculine comme sexualité « entre hommes » doit alors être envisagé dans sa fonction de réassurance identitaire, par rapport aux gratifications symboliques et matérielles que confère la conformation au binarisme masculin/féminin dans le contexte d'une société fortement hétéronormative et d'espaces gays fortement homonormatifs.

¹ Eve Kosofsky Sedgwick propose d'envisager le genre non pas comme un plan à une dimension au sein duquel un processus de féminisation impliquerait une démasculinisation, mais comme un plan orthogonal où masculinisation et féminisation peuvent aller de pair. Sedgwick Eve Kosofsky, « Gosh, Boy George, You Must Be Awfully Secure in Your Masculinity! », in Maurice Berger, Brian Wallis, Simon Watson (dir.), *Constructing Masculinity*, Londres et New York, Routledge, 1995, p. 11-20.

C - Straight guy for the gay eye : l'appel de la masculinité hétérosexuelle

Le plaisir de ressentir la masculinité « brute » est accentué, dans le discours de plusieurs enquêtés, par sa catégorisation comme « hétérosexuelle ». Le plaisir de voir la masculinité hétérosexuelle est aussi ancien que la culture visuelle gay moderne. Ce plaisir a pris un éventail assez large de significations dans les sociétés ouest-européennes et nord-américaines au XX^e siècle. Les magazines *beefcakes*¹ ont par exemple permis la circulation de représentations homoérotiques à l'apparence « normale » et « naturelle », échappant ainsi à la censure homophobe². À partir des années 1990, le *gay-for-pay*, c'est-à-dire la participation d'acteurs hétérosexuels et l'intégration de personnages présentés comme hétérosexuels au monde du porno gay, a connu un développement important, aussi bien en France (Jean-Noël René-Clair dès les années 1990) qu'aux États-Unis (les studios Broke Straight Boys, Bait Bus et Straight Guy for the Gay Eye dans les années 2000). Une requête « hétéro » ou « *straight* » sur un site internet porno grand public conduit d'ailleurs moins vers des actes hétérosexuels que vers des contenus homoérotiques : notamment des scènes de masturbation (des hommes « hétéros » se masturbent pour vous devant leur webcam) ou des scènes de sexe entre hommes (entre hommes « hétéros »). Dans ses usages ordinaires, l'appropriation gay de représentations de la masculinité « hétéro » est traversée par deux dynamiques contradictoires mais souvent coexistantes : d'un côté un détournement *queer* de la masculinité hétérosexuelle et, de l'autre, son incarnation homonormative.

1) La diversité des expériences gays du porno hétérosexuel

Saisir l'attrait pour la masculinité « hétérosexuelle » implique dans un premier temps de comprendre le rapport des spectateurs gays et bisexuels au regard hétérosexuel masculin qui organise la pornographie hétérosexuelle conventionnelle. Le genre pornographique dominant est avant tout critiqué en ce qu'il laisse peu de place pour le déploiement d'un désir homoérotique masculin. Les techniques de cadrage et de montage des vidéos maintiennent en effet les corps masculins (à l'exception des pénis) aux marges de l'écran voire dans une position de hors-champ. C'est la raison pour laquelle Philippe (36 ans, gay, libraire) ne

¹ Magazines crypto-gays qui, des années 1930 aux années 1960, présentent de jeunes hommes musclés dans des contextes sportifs. Le titre le plus connu est *Physique Pictorial*, publié par la Athletic Model Guild.

² Waugh Thomas, *Hard to Imagine*, op. cit. Escoffier Jeffrey, *Bigger Than Life*, op. cit.

visionne pas de porno hétéro, qu'il associe avant tout à un souvenir de frustration sexuelle adolescente.

Le problème du porno hétéro, en tant que jeune homo, c'est que c'était super axé sur la fille, et qu'il n'y avait pas le mec, et ça c'était super frustrant. (Philippe, 37 ans, gay, libraire)

Après le cadrage, c'est l'absence de soin apporté au casting masculin qui est regrettée par les spectateurs gays et bisexuels. Ceux qui, à l'instar de Bruno (53 ans, gay, cadre commercial), sont peu attirés par la pornographie hétérosexuelle, mettent en cause la plastique des acteurs.

Ça m'est arrivé d'en regarder, mais je trouve que globalement les mecs y sont pas si bien que ça. [...] Je trouve que les acteurs sont globalement beaucoup moins sexy que dans les films gays. Ce qui veut dire, que manifestement, ce qui est recherché, l'objet de l'attention, c'est les filles. Pour autant que je puisse moi en juger, parce que je suis moins expert [sourit], elles sont nettement mieux que les mecs. (Bruno)

Si Gaëtan (35 ans, gay, commerçant) visionne principalement du porno hétéro, car cela lui procure davantage de sensations que le porno gay, il regrette que les acteurs soient parfois « un peu trop des bas-fonds de la rue » et que leur « esthétique laisse parfois à désirer ». Cette frustration fait écho à l'énervement de Sylvie (30 ans, bisexuelle, standardiste) envers les pornographes « moches » qui usent de leur position pour « se taper des nanas magnifiques ».

Pierre Woodman, je sais pas comment il fait, mais il est vraiment moche. Enfin il les paye quoi c'est tout, bien sûr. Mais du coup quand je mate ses vidéos, j'essaie vraiment de faire abstraction de son corps parce que, franchement, les nanas qu'il se tape, elles sont trop belles quoi ! Elles sont magnifiques ! (Sylvie)*

La frustration liée à l'absence d'ouverture homoérotique des vidéos par et pour les hommes hétérosexuels peut s'inscrire dans une critique plus large de la masculinité hétérosexuelle. Plusieurs enquêtés gays et bisexuels se moquent ainsi de la manière dont l'hétéromasculinité pornographique manque de sensualité et réduit le sexuel au génital. Bernard (54 ans, gay, médecin) insiste par contraste sur l'importance de la sensation douce de la chair, des poils et des fluides dans son attrait pour les représentations homoérotiques de la masculinité. Les films hétéros, où « on aborde de manière directe le rapport bucco-génital sans préliminaires » le laissent alors sur sa faim. Le plaisir est alors avant tout celui de se moquer des chorégraphies hétéronormées qui évitent à tout prix le contact sexuel entre hommes :

Ça m'amuse beaucoup les films hétéronormés où, quand il y a deux hommes et une femme, les hommes font les pires acrobaties pour ne pas se froter [nous rions]. Alors que d'une certaine façon, la membrane qui sépare le vagin de l'anus est tellement fine, quelques dixièmes de millimètres, que, forcément, les queues des deux mecs ont un rapport direct. Alors leurs acrobaties pour éviter que deux couilles se touchent... Je crois que ces acrobaties elles mériteraient une recherche en elles-mêmes [nous rions] ! Non, mais c'est ridicule ! (Bernard)

L'appropriation homoérotique de pornographie hétérosexuelle conventionnelle est une pratique ancienne qui a récemment acquis une visibilité médiatique *via* des blogs comme

Fuck Yeah Friendly Fire !, qui propose une curation de vidéos et de captures d'écran qui saisissent des failles gay dans l'économie hétéronormative de la pornographie hétérosexuelle conventionnelle¹. Ce visionnage gay de pornographie hétérosexuelle est une forme de détournement qui peut être associé à une critique de l'hétéromasculinité. Lorsqu'il visionne du porno hétéro, Didier (47 ans, gay, blanc en couple hétérosexuel interracial, technicien) a « vraiment l'impression que l'esprit des hommes hétéros, il est fermé en fait » et que « c'est toujours pareil : les Noirs ont des gros sexes et les filles hurlent ». Aussi, dans le sillage du porno hétéro « pour femmes », un porno hétéro « pour gays » est commercialisé par le studio Straight Guy for the Gay Eye :

En gros c'est des hétéros qui baisent mais tout est centré sur le mec et c'est pensé à destination des pédés. Et la fille, tu l'oublies, parce que c'est des beaux hétéros. (Philippe)

Ces productions ciblent et amplifient un goût gay pour le porno hétéro, qui est souvent formulé comme un goût pour une forme spécifique de mise en scène de la masculinité :

Dans un porno hétéro, je vois la beauté de l'homme. (Matteo, 30 ans, gay, enseignant-chercheur)

On peut voir des films hétéros tout en se régaland sur les hommes aussi. (Marc, 47 ans, bisexuel, ingénieur)

De la frustration au plaisir, du goût au dégoût et de la célébration à la consternation, il existe donc une large palette de rapports gays à la pornographie hétérosexuelle.

2) « C'est peut-être un homo, mais il ne peut qu'être hétéro » : entre ironie et essentialisme

Face aux « vrais hétéros » mis en avant par certaines productions pornos gays, le discours du public oscille entre ironie et essentialisme. Les vidéos les plus commentées sont ici celles du studio Bait Bus², lesquelles suivent toujours le même scénario : une équipe de quatre personnes, composée d'un conducteur, d'un caméraman (assis sur le siège avant du minibus), d'une actrice (assise sur le siège arrière) et d'un acteur (caché dans le coffre) naviguent dans une ville états-unienne à la recherche d'un homme « vraiment » hétérosexuel. Voici la manière dont Laurent (42 ans, gay, cadre commercial) raconte la suite :

On fait croire à l'hétéro qu'il va pouvoir baiser avec la nana pour cent dollars. La nana lui montre sa chatte. Et puis il lui bouffe la chatte, elle le suce. Et puis à un certain moment la nana lui dit « Je vais faire un peu mieux. On va faire quelque chose de plus excitant. Je vais te

¹ Mowlabocus Sharif, « Porno 2.0 ? La centralité de l'utilisateur dans la nouvelle industrie du porno en ligne », *op. cit.*

² Studio pornographique en ligne états-unien dont le slogan est « *Staight men getting busy with gay sex* » (« Des hommes hétéros se mettent aux sexe gay »).

bander les yeux. Et on va continuer. » Sauf que derrière la banquette, il y a un mec qui prend le relais. Et, quand l'hétéro qui est en train de se faire sucer voit que c'est un mec, au premier abord, il gueule. Et là le chauffeur, qui est aussi le patron, il dit « Je rajoute 100 dollars et pour 200 dollars, tu me niques le petit jeune. » Et puis le mec, il y va. [...] Donc c'est l'histoire du vrai mec qui va niquer la petite tapette. Sa virilité, tu n'y touches pas. [...] Puis, à la fin de son coup, le mec descend du bus. Et au moment où le chauffeur doit lui donner les 200 dollars, il accélère et ils se barrent tous avec le mini-van et l'argent. (Laurent)

Illustration 13. Capture d'écran du site Baitbus.com (10 juillet 2015)



Ce scénario ne semble pouvoir susciter l'excitation que dans la mesure – c'est en tout cas l'expérience des participant·e·s à l'enquête – où le spectateur ou la spectatrice s'engage dans une suspension temporaire de l'incrédulité¹. Si Sébastien (37 ans, gay, enseignant dans le secondaire) reconnaît le potentiel érotique d'une telle mise en scène de la masculinité hétérosexuelle, il ne parvient pas, ne serait-ce que l'espace d'un visionnage, à se persuader de l'authenticité des scènes proposées par le studio Bait Bus. La « vraie » hétérosexualité doit donc être « crédible » pour susciter l'immersion sensorielle.

A priori c'est vraiment le trip qui me fait kiffer. Prendre le premier quidam, plutôt bien foutu et puis le pervertir. Mais j'arrive pas y croire. Je ne sais pas pourquoi, je n'y arrive pas. Et pourtant, j'en ai regardé. [...] Le moment le moins crédible, vraiment, c'est quand on enlève le bandeau des yeux et que le mec joue à « Oh mais qu'est-ce que c'est que ça !? Non je ne veux plus ! Ah !... Oh puis finalement si... » [...] Et puis après tu revois le même acteur dans un autre studio deux semaines plus tard. [...] Ça ne marche pas, c'est à la limite du ridicule. (Sébastien)

La frontière qui sépare la crédulité de l'incrédulité est en fait instable et sujette à de constantes renégociations. D'un côté, Frédéric (28 ans, gay, architecte) affirme que les vidéos de Baitbus

¹ La notion de « suspension consentie de l'incrédulité » est discutée en chapitre 8.

sont de « gros mensonges » car « tu vois cinquante fois le même acteur avoir sa première fois avec un autre mec ». De l'autre, il aime à penser qu'il y a du vrai dans l'hétérosexualité des acteurs de Bait Bus. L'enthousiasme de Laurent (42 ans, gay, cadre commercial) pour les vidéos de légionnaires de Jean-Noël René Clair est retombé (« ça m'a un peu calmé, ça m'a un peu refroidi ») lorsqu'il a découvert que les hommes qui se masturbent devant la caméra sont en réalité des « gays du Marais » qui « jouent les militaires hétéros ». Ce refroidissement n'est toutefois que passager et l'attachement de Laurent envers cette image de la masculinité « hétérosexuelle » perdure quinze après le premier visionnage.

[Il prend la VHS du film Légionnaires entre les mains] Alors lui, tu vois, c'est vraiment [insiste] le profil de mec qui pourrait me faire faire n'importe quoi. Et là, je veux dire, le visuel : le mec en slip, un slip bien chargé, des cuisses poilues, un mec viril, un regard vicieux. Hétéro. Il ne peut qu'être hétéro ce mec ! C'est peut-être un homo, je ne sais pas, mais en tout cas il ne peut qu'être hétéro. (Laurent)

Illustration 14. Jacquette de la cassette VHS du film *Légionnaires* (réal. J.-N. René-Clair, 1994)



Le plaisir de voir la masculinité hétérosexuelle entre chez Laurent en consonance avec le plaisir d'avoir des rapports sexuels avec des hommes « hétéros » ou « bisexuels ». Les récits de masturbation pornographique et les récits de « plans culs » organisés autour d'un même désir de « convaincre un hétéro », « dominant » et « viril », afin de « s'occuper de lui ».

La bisexualité est pour moi encore plus excitante que l'homosexualité. Je suis vraiment encore plus excité à savoir que je vais rencontrer, ou que le mec sur une vidéo est bi, que s'il est homo. [...] C'est la dominance, la virilité. Je me suis toujours plu à baiser avec des mecs virils, ou masculins. [...] Ça c'est un gros gros gros fantasme. (Laurent)

Dans les scénarios pornographiques comme dans les scénarios de drague, Laurent se doute d'une supercherie mais préfère ne pas savoir, car l'ignorance des coulisses de la mise en scène de la masculinité hétérosexuelle est la garantie du plaisir.

- Le mec que t'as rencontré par Grindr, et avec qui tu baises à Pigalle, pour lui, vous êtes deux hétéros qui se branlent ensemble devant du porno hétéro ?

- Oui, voilà. Et de son côté, il a aussi des amis avec qui il se branle. Hétéros aussi. Ou soi-disant hétéros. On en reste au niveau du fantasme. Pas besoin d'aller plus loin. Rien à foutre de savoir qu'il raconte des trucs... [s'arrête] C'est pour ça que, derrière ça, il y a peut-être des mensonges, mais je m'en fous. C'est tellement excitant. (Laurent)

La fragilité de ce script sexuel est que, comme l'admet Pascal (46 ans, gay, attaché commercial), l'authenticité hétérosexuelle de la virilité risque de s'évanouir au moment même où celle-ci devient accessible au désir homosexuel.

Ça m'est arrivé quelques fois dans ma vie de me faire des hétéros. Enfin pas vraiment des hétéros puisqu'ils acceptaient de se faire prendre, donc des soi-disant hétéros, ou en tout cas des mecs qui étaient plus hétéros que bis... Et ça c'est mon grand truc. (Pascal)

L'attrait pour la masculinité hétérosexuelle dans les cultures sexuelles gays numériques contemporaines repose sur un paradoxe. D'un côté, la masculinité « hétérosexuelle » est fantasmée comme étant une performance « naturelle » de la masculinité. De l'autre, les enquêteurs insistent avec ironie sur le caractère « soi-disant hétéro » des protagonistes du scénario, ainsi que sur les artifices qui rendent possible la suspension consentie de l'incrédulité. Cette appréhension de la masculinité hétérosexuelle comme produit d'un travail de scénarisation est par ailleurs favorisée par les allers-retours constants entre scénarios pornographiques (les vidéos de Bait Bus), scripts intrapsychiques (les fantasmes masturbatoires) et scripts interpersonnels (la drague en ligne ou dans la rue). L'entrechoc de ces différents niveaux de scénarisation de la sexualité induit une série de mises en abyme qui fragilise l'appréhension de la masculinité hétérosexuelle comme « événement spontané » et révèle sa condition de « spectacle savamment orchestré et chorégraphié¹ ». Le plaisir de l'essentialisation de la « masculinité hétéro » coexiste donc avec la conscience du caractère artificiel de toute performance de la masculinité « naturelle ». C'est là que se loge l'ambivalence culturelle de l'attrait pour le porno gay « hétéro » : l'objet du désir est un modèle de masculinité hégémonique qui est successivement valorisé comme « naturel » et moqué comme étant le produit d'un scénario improbable.

¹ Williams Linda, *Hard Core: Power, Pleasure and the « Frenzy of the Visible »*, 2^e édition, Berkeley, University of California Press, 1999, p. 48. Cité in Dyer Richard, « Idol Thoughts: Orgasm and Self-Reflexivity in Gay Pornography », in *More Dirty Looks: Gender, Pornography and Power*, Londres, BFI, 2004, p. 108.

3) Le goût pour l'hétérosexualité comme forme de complicité masculine

L'attrait gay pour la masculinité hétérosexuelle peut s'inscrire dans un projet hégémonique. L'usage de pornographie participe alors d'un projet de genre à la fois spécifiquement gay (« la sexualité entre hommes ») et en position de complicité avec la masculinité hétérosexuelle conventionnelle.

Le visionnage indifférencié de pornos gays et hétéros s'accompagne souvent, chez les hommes gays interviewés, d'une indifférence envers les débats féministes. La majorité des spectateurs gays interrogés aborde de manière similaire les rapports de pouvoir genrés des pornos gays et hétéros. Lorsque Pascal (46 ans, gay, attaché commercial) visionne du porno hétéro, l'actrice est envisagée comme un simple substitut de l'acteur gay passif. Quelle que ce soit la sexualité représentée (« un trou est un trou »), Pascal cherche des pratiques *hard* (« des pipes à la chaîne ») et des rapports de domination/soumission (« des nanas ou des mecs qui se font prendre »).

Dans le porno gay, je fantasme beaucoup sur le passif qui se fait prendre par tous les autres. J'aurais envie d'être parmi les autres, et de le prendre aussi. Dans le porno hétéro, pour moi la nana elle substitue simplement le passif du film gay et puis voilà, je transpose quoi. Y a rien de particulier par rapport à ça en fait. Pour résumer les choses de manière triviale, un trou est un trou [rit, gêné] (Pascal)

La pornographie hétérosexuelle est ici vue à travers le prisme d'une sensibilité *trash* apolitique qui appréhende l'érotisation des rapports sociaux comme un simple jeu sexuel. Ainsi, pour Gaëtan (35 ans, gay, commerçant) plus le porno hétéro est *hard* et *trash* plus il se rapproche des standards de la sexualité gay.

Si c'est juste fellation et pénétration par la chatte, non, ça, ça me gonfle. Il faut que ce soit dans l'anus, faut que ça jouisse dans la bouche... enfin tu vois quoi !? [nous rions] (Gaëtan)

Et, lorsqu'il regarde ces vidéos, Laurent (gay, 42 ans, cadre commercial) se dit surtout qu'il envie aux femmes le fait d'avoir un vagin en plus d'un anus.

La seule chose que je leur envie, c'est de pouvoir se faire niquer proprement et tranquillement sans avoir à se préparer des heures – je te fais pas de description plus poussée [sourit] (Pascal)

L'indifférence vis-à-vis du féminisme peut se muter en défense masculiniste. Lorsque je l'interroge sur les critiques féministes du porno hétéro, Laurent se positionne en solidarité vis-à-vis des hommes hétérosexuels – lesquels forment d'ailleurs la majeure partie de son cercle de sociabilité amicale, qui comporte peu de femmes. Si la vision « macho » de la sexualité proposée par le porno hétéro conventionnel lui semble « caricaturale », il se dit entièrement

satisfait de la situation et se fait un défenseur *du statu quo* patriarcal dans les représentations. Aussi, il n'hésite pas à recourir au stéréotype sexiste du consumérisme féminin pour discréditer la politisation féministe des représentations sexuelles.

- Il y a une critique féministe du porno hétéro qui dit que c'est un genre filmique fait par et pour les hommes, au détriment des femmes. Tu en penses quoi de ça ?

- *C'est ça qui est bien. Pas que ce soit fait au détriment des femmes, mais qu'il y ait cette vision on va dire très très très machiste de la vidéo, moi, ça m'arrange ! C'est ce qui m'excite ! [...] Heureusement qu'il y a cette vision dominant/dominé et mâle/femelle. Je trouve ça... ça m'arrange. Dans le cinéma hétéro ça m'arrange, parce que ça m'excite. [...] Est-ce que vraiment les femmes ont besoin de critiquer ce genre de trucs, alors qu'elles font un achat débridé de gadgets sexuels ? (Laurent)*

La spécificité des hommes gays qui occupent une position sinon dominante (Laurent est cadre commercial) du moins confortable (Pascal est attaché commercial) dans les rapports de classe grâce au capital économique (plutôt qu'au capital culturel) est de recourir à des arguments anti-intellectualistes. Pascal coupe ainsi court à mes questions en opposant la simplicité des plaisirs corporels à l'absurdité des interprétations intellectuelles.

Pour moi, ça m'excite, ça me fait me branler. Point. (Pascal)

Au paradigme du « *male gaze* » de Laura Mulvey, selon lequel le corps érotisé de l'actrice est objectivé simultanément par les regards masculins du réalisateur, de l'acteur et du spectateur, se substitue ici le modèle de la « triangulation homosociale » théorisé par Eve Sedgwick¹, selon lequel l'actrice n'est là que pour permettre le rapprochement homoérotique des corps masculinisés de l'acteur et du spectateur. Il faut sortir du corpus d'entretien et se tourner vers les écrits du journaliste et militant de la lutte contre le sida Didier Lestrade pour trouver la formulation la plus éloquente de cette revendication masculiniste gay à un plaisir pornographique hétéropatriarcal :

Bref, le porno hétéro rapproche des hommes qui étaient éloignés les uns des autres. On est de plus en plus de gays à être énormément à l'aise avec les hétéros parce qu'ils comprennent qu'au-delà de l'orientation sexuelle, on a la même bite et ce qui était vu comme hétéro normatif, ou impérialiste machiste, en fait on s'en fout. On a le besoin de jouir et il est le même. Et si ça vous pose un problème, GTFO [Get The Fuck Out]. On est des dudes [mecs]. (Didier Lestrade)

Si aucun des enquêtés cités dans cette section n'adopte le récit de la « haine de soi », et si Didier Lestrade est un des militants gays français les plus célèbres, c'est que l'attrait pour la masculinité hétérosexuelle n'est en rien incompatible avec une affirmation identitaire homosexuelle. La valorisation de la masculinité hétérosexuelle s'inscrit ainsi dans un projet de genre hégémonique spécifiquement gay.

¹ Sedgwick Eve Kosofsky, « Gender Asymmetry and Erotic Triangles », *Between Men*, op. cit., p. 21-28.

4) La mise à distance critique de la masculinité hétérosexuelle

Le plaisir de la conformation, le temps du visionnage, à l'idéologie de genre dominante, n'est ainsi pas incompatible avec l'élaboration de pratiques de genre dissidentes et d'une conscientisation pro-féministe. Après avoir expliqué qu'il est attiré par « *le mec*, l'archétype viril, macho, qui utilise la gonzesse pour son plaisir », Sébastien (37 ans, enseignant secondaire, gay) met ce script sexuel à distance en précisant qu'il s'agit de « fantasmes de mauvais films pornos hétéros ». La réflexivité critique peut d'ailleurs être inscrite au sein même des espaces sexuels gays, puisque Sébastien continue en expliquant que la mention « J'ai des fantasmes de mauvais film porno hétéro » figure sur son profil Recon, un site de rencontre gay spécialisé dans le fétichisme et le BDSM. L'érotisation du pouvoir masculin doit selon Sébastien suivre une éthique selon laquelle le « domi » (rappelons-nous que Sébastien est fan de Peto Coast) doit se soucier de son soumis (ou « lope »). Le bon dominateur est celui qui sait mettre en scène la prise de plaisir égoïste (associée à la masculinité hétérosexuelle), tout en se souciant de l'effet qu'il produira à la fois sur sa « lope » et sur le spectateur.

Je pense que le domi prend en fait du plaisir à donner du plaisir de cette façon-là. C'est pas juste « Je prends mon plaisir à moi et je t'emmerde » parce que ça, ça me fait chier. Le domi qui fait pas attention à sa lope, moi, ça me stresse. (Sébastien)

La « lope » (homme soumis dans un scénario sexuel gay *hard*) peut ainsi devenir une position depuis laquelle se construit un sentiment de solidarité envers les femmes qui sont traitées de « salopes » en raison de leur apparence ou de leur comportement. L'investissement réflexif de la « vraie » masculinité participe alors d'une intensification de la conscience du sexisme et de la misogynie, notamment dans leurs dimensions sexuelles. Lorsque nous abordons les questions féministes, Stéphane (24 ans, bisexuel, artiste) se montre très remonté contre ceux et celles qui estiment que la soumission sexuelle est *a priori* avilissante. Il revendique, par contraste un droit de toutes et tous à l'expérimentation sexuelle *via* la soumission *hard*. Cette revendication s'intègre dans une critique plus large des normes de pudeur et des conventions bourgeoises et s'intègre à la sensibilité *trash* (propos obscènes, humour vulgaire) que Stéphane déploie tout au long de notre conversation.

Curieusement, on parle de la femme avilie, mais on ne dit jamais que dans les films gays où l'homme a la croupe tendue comme ça et l'autre se met à califourchon sur lui pour le baiser... là qui parle de l'avilissement ? [...] Ça emmerde « Madame Figaro », « Femme Actuelle », une femme qui prend plaisir dans une tournante. Or quel est le meilleur symbole de la liberté et de l'égalité sexuelle qu'une femme qui prend son pied au même titre qu'un mec ? Qui prend sans attendre l'aval de la société, sans attendre l'aval des autres femmes. (Stéphane)

La revendication du droit à la soumission sexuelle s'accompagne d'une critique des logiques misogynes de rabaissement sexuel qui, selon lui, saturent le porno hétéro, par contraste avec un porno gay plus positif vis-à-vis de la sexualité des soumis.

C'est vrai que les femmes, elles sont un peu rabaisées quand même dans les trucs hétéros [...] Tandis que dans le porno homo, le mec qui fait la salope, c'est consenti. Puis je trouve que ça rabaisse pas particulièrement. (Stéphane)

Une autre ressource subculturelle qui permet d'inscrire l'attrait pour la masculinité « hétéro » au développement d'une conscience minoritaire propre est la sensibilité *camp* – une stratégie de dissolution du binarisme masculin/féminin par la théâtralité¹. Philippe est un homme gay de 36 ans qui travaille comme employé dans une librairie et cohabite avec son compagnon. Pour Philippe, dans un « bon » porno hétéro, qui met en valeur l'acteur, la présence féminisée de l'actrice peut, par contraste, venir masculiniser les attributs et les attitudes de l'acteur à l'écran et, ainsi, intensifier le plaisir. Il met en relation le plaisir qu'il prend à voir la mise en scène des rapports de pouvoir genrés dans le porno hétéro et dans le porno gay, qu'il s'agisse de la relation entre un homme et une femme ou de la relation entre un homme « plus viril » et un homme « plus fragile ».

Dans une espèce de trip, de fantasme, le mec hétéro n'est pas exclu de mes fantasmes. Quand je le vois se taper une nana, ça m'excite, et c'est pas parce qu'il va se taper un mec que ça va être plus excitant, même si c'est plus facile parce que tu peux plus t'y projeter. Ce rapport du mec face à la nana, ça sublime entre guillemets sa masculinité par rapport à la fille et du coup ça amène d'autant plus. Le rapport d'un mec très viril à un mec plus fragile peut être vachement touchant, enfin pour moi, assez excitant. (Philippe)

Philippe explique cet attrait pour la masculinité hétérosexuelle par la formation de son imaginaire érotique dans le contexte de l'omniprésence de la représentation de la compétition entre hommes et de la « survirilité » dans les années 1980. Il porte un regard ironique sur les images hypermasculines devant lesquelles il a eu ses premiers « émois » sexuels :

À l'époque t'avais une dominante de l'image de l'esprit de compétition. C'était le début de l'ère fitness à mort, des vidéos de Jane Fonda. Je me rappelle de cette image de survirilité, qui par moments était un peu jouée. Et quand j'étais ado, j'étais « Ouaouh ! » Je regardais la télé, j'étais là [il mime une montée de chaleur et un battement d'éventail] J'en pouvais plus [il rit]. (Philippe)

Il rapproche notamment son attirance pour les représentations de la masculinité hétérosexuelle avec les films hollywoodiens dont le héros a « toujours un peu le même profil du mec très mec, un peu protecteur, vachement masculin, vachement viril ». Dans le porno hétéro de son adolescence comme dans le cinéma grand public de son enfance – il cite notamment le film

¹ Le Talec Jean-Yves, *Folles de France. Repenser l'homosexualité masculine*, Paris, La Découverte, 2008, p. 79-119.

Tarzan (réal. John Derek, 1981) – le jeune Philippe opère par détournement des performances de l'hypermasculinité (Tarzan joué par Miles O'Keefe) et de l'hyperféminité (Jane joué par Bo Derek, mais aussi les « folles » du cinéma mainstream puisqu'il mentionne aussi *La cage aux folles*) pour se construire son propre univers homoérotique dans un contexte d'hégémonie hétérosexuelle. En se mettant en scène dans le contexte d'un visionnage familial et en opposant sa vision à celle de son père, Philippe présente l'appropriation gay de la masculinité hétéro comme une forme de braconnage dissident.

Je me rappelle d'un autre exemple de film : une fois on matait Tarzan avec mes parents parce que mon père voulait voir Bo Derek dans le rôle de Jane. Sauf que le Tarzan était une espèce de bombe incroyable et le film était pas mal tourné autour du corps du mec. Et il y avait plein de scènes où on filmaït vraiment son corps en tant que plastique aussi agréable à regarder que celui de Bo Derek avec son petit maillot trempé. Et je me rappelle d'une scène où il dort et Bo Derek commence à caresser avec son doigt sur son corps, à caresser son bras, ses pecs, son dos et tout... elle arrive sur la taille et elle en faisait le tour en la caressant. Et là [il rit] je vois mon père à côté qui était là hmm... [son de plaisir] et moi j'en pouvais plus. Voilà, je me rappelais de ce film comme quelque chose d'assez chaud. Et bon, c'était marrant parce que c'était le même film mais avec deux vues un peu différentes. (Philippe)

Philippe relie son attirance pour une masculinité « hétéro », « naturelle », « pas affectée », « qui protège » à son propre efféminement. Comme chez la majorité des spectateurs gays qui mettent en récit cet attrait, le fantasme du « mec hétéro » est un fantasme gay pour « plus viril que soi ».

Pour moi, la virilité ça a toujours été une attitude que je trouvais insuffisamment marquée chez moi. Et qui, du coup, était une attirance. D'où le fait que j'ai toujours aimé des gens qui étaient plus grands que moi... C'était la force... La sensation de se sentir protégé. Et je me rappelle de projections d'images que j'avais quand j'avais 9 ou 10 ans qui, sur le moment, ne m'avaient pas forcément marqué. Ou de rêves que je faisais, avant même d'être pubère. Où il y avait toujours comme ça des personnages. Ça pouvait être des copains, un poil plus grands que moi, un poil plus costauds que moi. [...] C'est une forme d'attitude et de côté naturel. Ce qui fait que – et ce qui me facilite pas les choses [sourit] – mais je flashe assez souvent sur des mecs qui sont hétéros. (Philippe)

Les oppositions masculin/féminin, hétéro/homo, attirant/repoussant, rassurant/inquiétant et protection/danger sont ici simultanément convoquées et déplacées. Chez certains spectateurs gays, le goût pour la masculinité hétérosexuelle s'inscrit dans un désir de normalité sociale plus large. Chez d'autres, la mobilisation de ressources subculturelles, comme les pratiques corporelles BDSM ou l'ironie *camp*, viennent pervertir de l'intérieur le binarisme hiérarchique masculin/féminin.

L'idée selon laquelle l'hétérosexualité serait naturelle a été contestée par les politiques de libération gay. La charge érotique à laquelle le signifiant « hétéro » continue d'être associé

indique toutefois une persistance altérée de cette idée dans l'imaginaire collectif gay métropolitain. D'un point de vue érotique, l'hétérosexualité peut receler la promesse d'une masculinité plus « naturelle », « crue » ou « authentique ». Le plaisir du « naturel » est indissociable des gratifications associées à la conformité de genre. Si les désirs sexuels ne déterminent pas mécaniquement les désirs politiques, l'attrait gay pour la masculinité hétérosexuelle semble majoritairement participer d'un projet de genre conservateur.

D - Le gay blanc et le garçon arabe : le fétiche de la masculinité « lascar »

Nous avons déjà vu que la quête de la « vraie » masculinité exclut tendanciellement les hommes asiatiques des espaces sexuels gays blancs. Il s'agit désormais de voir comment cette masculinité « brute » est souvent marquée comme « noire » ou « arabe » par un public gay se positionnant implicitement ou explicitement comme « blanc ». La figure du « lascar¹ » est devenue centrale dans l'imaginaire pornographique gay français des années 2000², dans un contexte plus large de focalisation médiatique sur la supposée violence sexiste et homophobe des jeunes hommes arabes des classes populaires françaises³. Partant du constat que la co-construction de l'arabité et de l'hypermasculinité est centrale dans les récits d'expérience spectatorielle des hommes gays interviewés, cette dernière partie examine les dynamiques croisées de genre, de sexualité, de classe et de race à l'œuvre dans l'attrait et la répulsion pour la masculinité « lascar ». L'analyse porte notamment sur les récits d'expérience spectatorielle des scénarios pornographiques « Arabe sur Blanc », notamment proposées par le studio Citébeur⁴.

1) Dire la « race » dans la culture gay commerciale

Parmi les spectateurs blancs interviewés, ceux qui sont fortement investis dans les mondes de la drague gay en ligne (sites de rencontre, applications géolocalisées) tendent à être plus enclins à mobiliser des catégories ethnoraciales telles que « Noir », « Arabe », « Asiatique », « Latino », et, dans une moindre mesure, « Blanc ». À l'instar des hommes hétérosexuels (voir chapitre 10), les hommes gays et bisexuels blancs peu investis dans les mondes de la drague en ligne tendent, par contraste, à mobiliser les catégories ethnoraciales avec réticence. Marc (47 ans, bisexuel, ingénieur) passe par exemple par de longues circonvolutions avant de parvenir à exprimer, à demi-mot, que la « race » façonne ses fantasmes masturbatoires.

¹ Selon le Centre national des ressources textuelles et linguistiques, le terme lascar désigne d'abord au XVI^e siècle les matelots hindous. Dans le langage familier contemporain, le terme désigne un individu rusé et hardi. Plus récemment, il est en est venu à désigner le style masculin des jeunes hommes non-blancs des classes populaires.

² Cervulle Maxime et Rees-Roberts Nick, *Homo exoticus. Race, classe et critique queer*, Paris, Armand Colin-INA, 2010 p. 67-79.

³ Guénif-Souilamas Nacira et Macé Éric, *Les Féministes et le garçon arabe*, La Tour d'Aigues, L'Aube, 2004.

⁴ Les enquêtés tendent à associer au studio Citébeur toutes les vidéos mettant en scène des scénarios interraciaux situés dans les marges urbaines de grandes villes françaises. La spécificité du studio Citébeur est toutefois d'être dirigé par Stéphane Chibikh, un homme gay d'origine kabyle, de ne pas présenter les performances de l'hypermasculinité arabe ou noire comme « hétérosexuelle » et de s'être adapté aux critiques qui lui ont été formulées concernant l'association arabe-actif/blanc-passif.

Lorsque je lui demande ce qu'il aime voir en termes de pornographie, il commence par énoncer une liste des genres pornographiques qui ne l'excitent pas, puis fini par faire mention de son goût pour « la série des Arabes ». Mal à l'aise avec une telle irruption de la vulgarité raciste au sein d'une conversation entre deux hommes blancs diplômés, Marc se reprend en parlant plus vaguement de « ce studio avec loulous de banlieue là ». Cette déclaration semble vécue par Marc comme une confession honteuse et il s'empresse de se dissocier d'un goût pornographique qui ne le représenterait pas, en tant qu'homme mesuré (pas « violent ») et distingué (pas « vulgaire »). Dans la suite de l'entretien, il ne prononcera pas une seule fois le mot « Blanc » et s'arrêtera souvent au milieu du mot « Arabe ».

Ah si, je vais te dire une série qui me plaît... mais en même temps ça m'agace de me dire que ça me plaît... [je souris, il se rassoit] C'est la série des Arabes [gêné, se reprend]... Les loulous de banlieue là... [cherche ou fait semblant de chercher]

- Citébeur ?

- Voilà, les Citébeur. Et ça, ça m'agace de me dire que j'apprécie ça. Mais bon...

- Explique-moi ton dilemme...

- Écoute, voilà, moi je suis absolument pas... Enfin je suis pas dans la domination, dans la violence ou la vulgarité... ou... Or ce qui est véhiculé dans ces films-là, c'est quand même plutôt ça. Et donc ça m'agace d'être en contradiction avec moi-même. (Marc)

D'autres se montrent en revanche beaucoup plus directs dans la mise en récit sexuel de la « race ». Ce que Laurent (42 ans, blanc, gay, cadre commercial) apprécie dans les vidéos du studio Citébeur, c'est « le contraste d'un Beur qui nique un petit Français ». Dans les DVD pornographiques qu'il achète et dans les vidéos qu'il visionne en streaming sur internet, Laurent est en quête de « mecs typés », de « survets' », de « corps bronzés » et du type d'acteur qui « impose [...] par sa présence, par sa couleur de peau, par sa grandeur, par le fait qu'il a un gros morceau ». Laurent ne prononce le mot « Blanc » qu'à la suite de l'introduction du mot par l'enquêteur et avec des précautions de langage (« le type européen, ou le type blanc on va dire »). Il répète en revanche de manière décomplexée les mots « Beur » et « Rebeu » et raconte avec enthousiasme la beauté intense du contraste des couleurs de peau.

- Ça a de l'importance pour toi, visuellement, la couleur de peau dans le porno ?

- Bah je pense que le... la... et peu importe le sens... mais le contraste de la couleur de peau, c'est super... [se reprend] Pour moi, je trouve que c'est quelque chose d'assez beau et d'excitant à voir. Donc, du coup, aussi bien le Black qui va baiser le petit Blanc, que le contraire. Ouais, je trouve que c'est... Ouais, c'est... ça me procure une excitation assez... assez importante. (Laurent)

La performance de cet acteur sera d'autant plus excitante qu'elle sera située dans un « squat », où « un petit Rebeu surprend un petit Céfran » et où « des mecs qui dominant n'hésitent pas à s'occuper franchement de petits jeunes français dociles ». Ce scénario pornographique fait écho aux scripts sexuels interpersonnels qui s'activent lorsque Laurent drague *via* une application géolocalisée. En ouvrant sous mes yeux son tableau de bord Grindr, Laurent m'explique :

Le visuel, là aussi, m'intéresse et m'interpelle. Dès que c'est un Rebeu, dès que c'est... Hop [clique sur un profil] Tu vois un peu le profil des mecs qui m'intéressent. [...] Mon profil préféré, c'est un Beur actif. (Laurent)

Laurent se montre par contraste déçu de l'efféminement de la majorité des gays arabes qu'il croise dans le quartier du Marais :

Sauf que la réalité c'est que, quand tu vas dans le Marais, tous les Beurs, ils sont très très efféminés. Et c'est tout sauf excitant. (Laurent)

Ce contraste entre discours complexés et décomplexés sur la « race » s'explique en partie par le fait que la culture gay commerciale est un espace où l'usage érotisé des catégories ethnoraciales (par exemple sur les sites de rencontre et les applications géolocalisées) est d'usage plus banalisé que dans d'autres arènes publiques davantage marquées par l'injonction républicaine à ne pas dire la « race¹ ».

2) L'exotisme gay, entre culture et nature, centre et périphérie

Les représentations pornographiques des masculinités « noire », « arabe » et « latino » sont souvent catégorisées par les spectateurs blancs comme « exotiques ». Cette catégorie prend sens dans le rapport spatial vis-à-vis des périphéries coloniales et urbaines² développé par des spectateurs gays blancs habitant les quartiers centraux d'une métropole (post)coloniale. L'expérience racialisée que Laurent a des sites pornographiques et des sites de rencontre gays entre en résonance avec un autre moment de sa vie quotidienne, également décisif dans la construction de son regard sur les hommes arabes : l'aller-retour à travers la Seine-Saint-Denis³ qu'il effectue tous les jours en train de banlieue pour se rendre sur son lieu de travail.

¹ Sur cette injonction, voir Cervulle Maxime, *Dans le blanc des yeux. Diversité, racisme et médias*, Paris, Éditions Amsterdam, 2013 ; Michel Noémi, « Quand les mots et les images blessent. Postcolonialité, égalité et politique des actes de discours en Suisse et en France », Genève, université de Genève, 2014.

² Bourge Jean-Raphaël, « Des colonies aux banlieues. Un continuum pornographique », colloque international « Les hétérotopies sexuelles : formes et pratiques du désir d'ailleurs », Bruxelles, Université Libre de Bruxelles, 2008.

³ Département dont le taux de pauvreté est deux fois supérieur à la moyenne nationale (26,9 % contre 14 % en 2012 selon l'Insee).

La navigation en ligne et le voyage en train sont deux moments de la vie quotidienne qui s'entrecroisent (Laurent dit jeter un coup d'œil régulier à son tableau de bord Grindr lors de cet aller-retour quotidien) pour construire le fantasme de l'homme arabe inaccessible.

Depuis quinze ans je traverse toute la Seine-Saint-Denis en RER et... ça m'excite beaucoup [rit]! [...] Je suis très très content d'utiliser cette ligne, où je voyage avec tous mes fantasmes, le matin et le soir. Ce qui m'a valu parfois quelques rencontres dans le RER. Des parties de branle, sans se toucher. [...] T'as un Beur en face de toi, et tu te paluches la teub devant lui. Et lui aussi. Et c'est super excitant! Bon, là, les wagons commencent à arriver avec des caméras, alors... C'est un peu moins excitant. Mais à part ça, c'est [insiste] super excitant! (Laurent)

Jean-Claude (52 ans, blanc, gay, huissier), réduit dans sa mobilité en raison de problèmes de santé, investit les représentations pornographiques des masculinités « exotiques » comme un prolongement de fantasmes qu'il a développé lors de ses séjours touristiques, notamment au Mexique. Ses récits d'expérience spectatorielle invoquent des contrées aussi lointaines qu'imaginaires (elles sont le produit de l'eurocentrisme) où le métissage et la chaleur des tropiques auraient produit de nouvelles races d'hommes à la virilité exacerbée et à la sexualité débridée.

Un autre truc qui me plaît beaucoup, c'est le porno avec des Latinos... [...] Il y a beaucoup de Brésiliens très beaux... Les Mexicains aussi... Alors voilà, j'aime bien ces trucs-là, ça m'intéresse... bien que je ne sois jamais allé qu'au Mexique. Bon alors les Mexicains qui sont d'origine indienne, je peux pas dire qu'ils m'intéressent particulièrement. Mais par contre les métis... mais plus ceux d'Amérique du Sud que ceux d'Amérique du Nord... Les Afro-Indiens, les Afro-Hispaniques, les Afro-Portugais... en général ils sont très, très, beaux dans les films pornos. (Jean-Claude)

Le regard touristique¹ que Jean-Claude porte sur ces masculinités exotiques est sous-tendu par une classification anthropométrique de la taille des pénis. Sans grande surprise² ce principe eurocentré de classification des pénis place les Asiatiques en bas et les Africains en haut d'une échelle qui prend pour étalon de mesure un pénis blanc imaginé comme de taille moyenne. Jean-Claude envisage en effet la diversité des « races » en fonction de la taille de leur pénis et de leur potentiel sexuel.

- Je crois que j'ai couché avec toutes les races. Alors en me baladant dans le quartier, je me disais qu'il me manque les Indo-Pakistanaï [rit]. Il y a en a des très beaux. Je passe rarement par ici, donc j'en ai pas mal profité pour mater. Mais non, les Asiat, je peux pas dire qu'ils me passionnent tellement, parce que moi de toute manière je suis passif, et bon ils sont pas réputés pour avoir des membres surdimensionnés. Bien que la taille de la queue, c'est pas le truc le plus important hein. Mais j'aime bien sucer et là par contre c'est important...

¹ Urry John, *The Tourist Gaze*, 2^e édition, Londres, Sage, 2002.

² Cela confirme en effet les analyses de Fung Richard, « Looking for my Penis: The Eroticized Asian in Gay Video Porn », in *Bad Object-Choices* (dir.), *How do I Look? Queer Film and Video*, Seattle, Bay Press, 1991, p. 102-109.

- Donc c'est plus Citébeur ?
- *Oui les Beurs. Et puis les Blacks, oui. Mais plutôt les Antillais, tu vois.*
- C'est quoi la spécificité des Antillais par rapport aux autres Blacks ?
- *Ben c'est la queue hein ! [rit] Quoique leur réputation est un peu surfaite. (Jean-Claude)*

L'opposition centre/périphérie se double, dans l'expérience de ces spectateurs, à l'opposition culture/nature. Les vidéos « chaudes » et « violentes » de Citébeur sont positionnées aux marges d'un processus de civilisation, marquées par l'absence d'égalité et d'autocontrôle sexuel¹. La « chaleur » qui se dégage de la « virilité extrême » et des pratiques « hard » des acteurs de Citébeur permet à Michel (43 ans, blanc, bisexuel, cadre administratif) de « se lâcher » et de s'imaginer dans des rôles sexuels qu'il ne pourrait pas « assumer » dans ses propres relations sexuelles.

C'est assez chaud quand même, c'est assez hard donc c'est vrai que j'aime bien... et puis le côté un peu « C'est moi qui suis le chef, c'est moi qui commande, c'est moi qui tiens le manche » si je puis me permettre... donc voilà. [...] c'est tellement extrême que jamais je pourrais assumer ce rôle-là. Il y a trop de choses qui me retiendraient de moi. Je ne pourrais pas me lâcher comme ça. Je ne pourrais pas traiter quelqu'un avec autant de... Enfin je ne pourrais pas à ce point considérer comme un objet la personne avec qui je couche. Je serais incapable d'aller jusque-là. (Michel)

Les scénarios pornographiques interracialisés sont de même un espace d'exploration autosexuelle de sensations qui sont, pour Marc (47 ans, bisexuel, ingénieur informatique), au-delà des « limites du raisonnable ». L'intensité sexuelle *hard* de la « domination » et de la « violence » contraste avec la réalité plus *soft* et de ce qu'il « vit dans ses alcôves ». Marc renvoie cette différence d'intensité sexuelle à une différence de valeur en opposant le monde inégalitaire des scripts interracialisés avec le principe de réversibilité des rôles qui doit selon lui organiser toute relation sexuelle égalitaire.

Je n'assume peut-être pas les tendances de domination ou de soumission que je peux avoir. C'est très... ce que je ressens moi... c'est très... c'est comme tout le monde. Je veux dire... Quand on s'entend bien avec son partenaire, chacun, à un moment... Enfin, moi ça me plaît quand chacun à son tour on est le dominant et le dominé. [...] Si c'est quelque chose qui tourne, qui est bien partagé et qui reste dans les limites du raisonnable... Je pense que c'est ce que l'on vit tous dans nos alcôves... Et je trouve que, là, c'est juste un petit peu plus. (Marc)

« Viril », « hard », « chaud », « extrême », « homophobe », « phallogocentrique », « objectifiant », « violent » : les fantasmes interracialisés sont formulés par ces hommes blancs de classes moyenne et supérieure comme la transgression d'une norme de bon comportement bourgeois : le relâchement sexuel, l'érotisation de la domination et la vulgarité raciste sont autant de « mauvais » comportements qui procurent du plaisir. On retrouve ici l'idée selon laquelle les

¹ Guénif-Souillamas Nacira et Macé Éric, *Les Féministes et le garçon arabe*, op. cit.

peuples colonisés auraient « un accès secret au plaisir intense, et notamment aux plaisirs charnels¹ ». À l'intensité de ces pratiques autosexuelles s'oppose une réalité plus « raisonnable », où l'on ose moins « se lâcher ». L'hypermasculinité arabe devient alors « le piment, le condiment qui vient épicer le plat fade de la culture blanche² ».

3) Le sexe, point de fixation du stéréotype racial

Les performances des masculinités « arabe », « noire », « de l'Est » et « latino » sont souvent lues par les hommes gays blancs comme des performances de la masculinité hétérosexuelle. Les dynamiques de valorisation et de dévalorisation de la « nature » sexuelle du « mec hétéro » et du « lascar » se croisent alors en un même point.

Tout en étant associés à des comportements excessifs et pervers, les hommes arabes et noirs tendent à être envisagés comme intrinsèquement hétérosexuels. Plusieurs spectateurs préfèrent voir les acteurs noirs dans le porno hétéro plutôt que dans le porno gay. Gaëtan (35 ans, blanc, gay, commerçant) a une affection particulière pour les scénarios hétérosexuels où un homme noir pénètre une femme blonde, dont l'intensité sexuelle passe par l'essentialisation de la masculinité noire (« il faut dire qu'en général ils ont des beaux corps et des bites énormes », « avec les Blacks on est jamais déçus »). Pour Gaëtan comme pour Sylvie (29 ans, asiatique, standardiste, bisexuelle, en couple avec un homme noir) imaginer les hommes noirs comme « gays » ou comme « passifs » dans un scénario sexuel ne « marche » pas. Ce spectateur gay blanc et cette spectatrice bisexuelle asiatique se disent tous les deux incapables de se masturber devant des représentations sexuelles d'hommes noirs qui ne seraient pas alignées selon l'axe « Noir = masculin = hétérosexuel = actif = non pénétré ».

C'est vrai que je suis plus choquée quand je vois un film gay avec... enfin pas choquée, mais surprise... quand je vois un film gay avec des Blacks, que des films gays avec des Blancs... ou avec des acteurs d'autres couleurs, d'autres origines. Parce que pour moi... je sais pas... c'est peut-être un peu cliché ce que je vais dire... mais pour moi les Blacks représentent une certaine notion de la virilité qui fait que, je me dis, ça va pas trop dans le sens de... enfin vraiment j'aime moins. C'est peut-être aussi parce que mon petit copain est Noir, je ne sais pas. Finalement, je commence à avoir des préjugés à la con, hein ! Mais c'est vrai que ça me dérange plus... enfin disons que je ne vais pas me masturber devant quoi. (Sylvie)

Un des principaux ressorts de l'excitation sexuelle ressentie par les publics blancs du studio Citébeur est l'effet de choc lié au fait que l'« on a du mal à s'imaginer ces pratiques-là chez

¹ hooks bell, « Eating the Other: Desire and Resistance », in *Black Looks: Race and Representation*, Boston, South End Press, 1992, p. 34.

² *Ibid.*, p. 21.

ces mecs-là » (Tom, 29 ans, blanche, lesbienne, petits boulots). S'accordant sur le fait que l'« on ne les imaginerait pas comme ça », Marc (47 ans, blanc, bisexuel, ingénieur) explique :

Ces films laissent croire... enfin ils jouent sur... enfin qu'on pourrait croire qu'ils sont hétéros... alors qu'en fait, ils le sont pas du tout. (Marc)

Comme le dit Philippe (35 ans, blanc, gay, libraire) à propos des « prods de l'Est », c'est « ce petit côté pseudo-hétéro qui est quand même bien excitant aussi ». Michel (43 ans, blanc, bisexuel, cadre administratif) compare quant à lui les performances des acteurs arabes de Citébeur à celles des acteurs de porno hétérosexuel, en prenant ses distances par rapport à la violence sexuelle constitutive de ces deux représentations de la masculinité :

C'est un peu comme dans les pornos hétéros où les mecs sont des surhommes qui ont un sexe de 30 centimètres de long et qui baisent pendant 30 minutes et où la femme est quand même assez globalement instrumentalisée. C'est quand même très phallogéométrique. (Michel)

La réception des scénarios pornographiques « Arabe sur Blanc » de (ou attribués à) Citébeur s'inscrit dans une construction culturelle plus large des hommes arabes comme attirants et repoussants car misogynes et homophobes. Après avoir investi cet imaginaire avec enthousiasme, Laurent (42 ans, blanc, gay, cadre commercial) envisage désormais « le style... racaille... survet', capuche, skets' et tout ça » comme une présence homophobe au sein des espaces sexuels gays :

- [Sur les sites de rencontre] il y a beaucoup le look « cité » et « racaille ». Je suis passé par une phase où j'étais un peu excité par ça. Et puis je suis plus tellement excité par ce... [s'arrête]

- *Qu'est-ce qui te plaisait là-dedans ?*

- [Longue pause, réfléchit] *Ce qui m'a plu à une époque, c'est qui me déplaît maintenant. C'est-à-dire qu'il y avait des représentations de la relation avec l'homosexuel passif, qui portaient en elle une forme de violence. Et donc je suis passé par une phase où ça m'attirait. Et je suis maintenant plutôt dans une phase où cet aspect-là des choses me gêne un peu.*

- *Qu'est-ce qui te gêne là-dedans ?*

- *Le fait que beaucoup d'entre eux se présentent comme des mecs hétéros ou bisexuels. Je veux dire, n'assument pas... [s'arrête et reprend] Et ont une représentation du pédé qui est très, très dévalorisante quand même. (Laurent)*

L'hétérosexualité, par la force d'essentialisation que ce signifiant possède, vient fixer l'hypermasculinité arabe.

4) Entre attirance et répulsion : le clivage de la subjectivité blanche

Le sexe du « lascar » est simultanément un lieu de plaisir et de danger dans le récit des hommes gays blancs interrogés. Selon le principe du « clivage de la subjectivité blanche¹ », les affects positifs de la négrophilie et les affects négatifs de la négrophobie partagent un même terrain idéologique colonial. Sur le mode de la confession raciste en situation d'entre-soi blanc, Frédéric (28 ans, blanc, gay, architecte) exprime le rôle moteur de la « peur » de la « peau sombre » dans son attirance pour les représentations sexuelles des hommes noirs.

C'est ce qui est différent de nous. Et je pense qu'on est tous plus ou moins un peu raciste, de manière sournoise. Ce qui ne nous ressemble pas nous fait peut-être inconsciemment un petit peu plus peur. [...] Les Noirs, par le côté de leur peau sombre, peuvent faire un peu peur. (Frédéric)

La dialectique du plaisir et du danger est au cœur de la discorde autour des « vidéos de racaille » qui a opposé Laurent (42 ans, blanc, gay, cadre commercial) et son désormais ex-compagnon, avec qui il est resté ami. Ce dernier, qui semble partager la même position que Laurent dans les rapports sociaux de classe et de race, voyait les « mecs typés » par lesquels son conjoint était attiré comme « de la racaille », terme que Laurent utilise en revanche positivement lorsqu'il parle de ses fantasmes sexuels. Les deux partenaires semblent en fait s'accorder sur le danger représenté par les « racailles » ; leur divergence porte uniquement sur l'intérêt ou non d'érotiser leur masculinité.

Ce qui l'énervait, c'est que je fantasme autant sur les mecs typés que, lui, il perçoit plus comme de la racaille qu'autre chose. Alors que moi, les films qui mettent en scène des Rebeus, je trouve qu'ils jouent sur le côté superficiel de la racaille, mais... bon... ça va plus m'exciter qu'autre chose. [...] Lui il lie le profil du Rebeu qu'il voit sur la vidéo au profil du Rebeu qui pique dans la rue, qui vole... Bon bref. Il a une mauvaise vision. [...] Il ne comprend pas que ce genre de profil puisse m'exciter. (Laurent)

Un mélange d'attirance et de répulsion traverse également le récit que Marc (47 ans, blanc, bisexuel, ingénieur) propose du « côté un peu exotique » des « derniers films un peu orientaux de Cadinot », ces « films *Nomades*²-ou-je-sais-pas-quoi où ils partent dans je-sais-plus-quel-pays, en Tunisie-ou-je-sais-pas-quoi ». D'un côté, Marc trouve « très chouette, très excitante et très dépaysante » cette histoire de « gens qui rencontrent des gars du pays », avec « de la mixité dans les relations sexuelles », d'autant plus que cela ne lui est « jamais arrivé » d'avoir

¹ Hall Stuart, « Le blanc de leurs yeux : idéologies racistes et médias », in Maxime Cervulle (dir.), *Identités et cultures. Politiques des cultural studies*, Paris, Éditions Amsterdam, 2007, p. 259-264 ; Mercer Kobena, « Lire le fétichisme racial. Les photographies de Robert Mapplethorpe », in Florian Vörös (dir.), *Cultures pornographiques. Anthologie des porn studies*, Paris, Éditions Amsterdam, 2015, p. 118.

² *Nomades* est une série de six films réalisés et produits par Jean-Daniel Cadinot dans les années 2000, qui mettent en scène un tourisme sexuel gay français en Tunisie. Les titres des films sont : *Bazaar Hotel, Plaisirs d'Orient, Les Portes du désir, Princes pervers, Parfums érotiques* et *Trésors secrets*.

une relation sexuelle avec un homme arabe. De l'autre, si cette expérience est plaisante « à l'écran », pour « le côté un peu fantasmagorique de l'image », il n'est pas sûr qu'une telle « aventure [l]e brancherait en fait plus que ça ». La mise à distance du fantasme est plus explicite chez Jean-Claude (52 ans, blanc, gay, huissier) : la volonté de voir le potentiel érotique de la différence raciale des hommes arabes coexiste ici avec le soutien explicite aux politiques de contrôle social et de ségrégation des Arabes et des Musulmans. Jean-Claude investit d'abord pleinement le récit orientaliste de la sexualité archaïque, perverse et débordante de l'homme arabe :

On a tendance à dire que les Arabes, enfin les Musulmans en général, ils sont souvent homos dans leur jeunesse parce que les relations avec les filles sont beaucoup plus compliquées que chez nous. (Jean-Claude)

La valorisation du « bon niqueur » coexiste avec la méfiance envers les « voleurs » et les « escrocs ».

Les Musulmans qui baisent ensemble, ça j'aime bien. Mais j'entamerais pas une relation, tarifée ou pas tarifée, avec un Beur. J'aurais trop peur de me faire escroc'. Puis je me suis déjà fait avoir une fois, donc... je ne leur donne plus... Par contre je connais un escort Beur, celui-là oui par contre, parce que c'est un garçon de confiance et tout, et puis c'est un bon niqueur. Donc j'aime bien regarder des films pornos où y en a, mais je ne veux pas de relations avec eux. (Jean-Claude)

L'attirance et la répulsion envers les « lascars » sont les deux faces d'un même stéréotype.

Illustration 15. Page d'accueil du site internet de Citébeur (consulté le 25 juillet 2015)



5) Fétichisme racial et regard blanc

Les spectateurs blancs s'accordent sur le fait que les vidéos de Citébeur sont « stéréotypées » et « caricaturales », au sens où elles mettent en sons et en images un « fantasme » qu'ils ne confondent pas avec « la réalité ». Sébastien (37 ans, gay, blanc, enseignant secondaire) insiste sur la dimension artificielle de ce fantasme ainsi que sur le travail professionnalisé de performance du genre et de la race qui les rend possible :

C'est clair que les films de Citébeur fonctionnent uniquement sur ce stéréotype-là. On sort pas de stéréotype de la caillera. Même si les mecs qui jouent dedans sont peut-être pas du tout des cailleras. (Sébastien)

Il mobilise son expérience d'enseignant en zone d'éducation prioritaire (ZEP) auprès de jeunes garçons noirs et arabes de classe populaire pour distinguer différentes performances de la masculinité et envisager son « fantasme caillera » comme un « trip » qui implique un « déguisement », une « devanture » virile, derrière laquelle se cache quelque chose de « plus tendre ». Mobilisant une sensibilité *camp* qui amène à voir la masculinité comme une mascarade, Sébastien raisonne en termes de construction sociale du stéréotype :

Le fantasme caillera c'est d'abord le déguisement [sourit]. C'est le jogging, c'est la basket. Parfois la casquette. C'est la coupe à ras. Il peut y avoir le collier de barbe qui entoure le visage. Et puis y a une attitude : un peu macho, voire même un peu agressive, super virile. Même si ce genre de gamins... Bon, moi, les gamins que j'ai au bahut ils ont 12-13-14 ans et je vois très bien comment ça marche. Je vois bien que derrière ça, il y a quelque chose de plus tendre. C'est juste une devanture. Mais voilà, c'est cette façade qui me fait un peu tripper. (Sébastien)

La frontière entre « fantasme » et « réalité », « déguisement » et « physique » s'érode rapidement pour laisser place à une opposition entre un « nous » non marqué (mais bien blanc) et un « eux » indissociablement jeune, arabe, populaire et « lascar ». La reconnaissance du caractère culturellement construit du stéréotype cède alors la place à un investissement essentialiste de son potentiel sexuel. Tout en insistant qu'il s'agit de « [s]on fantasme » et que « c'est pas du tout une critique par rapport à leur mode de vie », Sébastien en vient à figer le « lascar » en une identité raciale caractérisée à la fois par des traits physiques (nez, pénis, couleur) et comportementaux (arrogance, agressivité, vantardise). La reconnaissance de l'arbitraire du signe racial coexiste avec son inscription sexuelle dans la peau des hommes qui en sont porteurs.

Et puis c'est vrai qu'il y a un côté... Il y a le physique maghrébin aussi qui me... Voilà, le côté un peu nez busqué... La couleur de peau, ouais, ça peut le faire... la bite circonscrite, ça peut aussi être excitant. Généralement, en plus, ils ont généralement assez... Enfin dans le fantasme – mais même dans ce que j'ai pu vivre – ils sont assez bien montés généralement. Et c'est surtout l'attitude. L'attitude un peu supérieure. Un peu roi de la cité quoi. Ça, ça peut vraiment me faire kiffer. (Sébastien)

À l’instar de la presse gay française¹, les spectateurs gays et bisexuels blancs interrogés sont beaucoup plus enclins à parler de la violence sexiste et homophobe dans les quartiers populaires qu’à parler de la violence de classe et de race dans les espaces gays. À mes questions sur les critiques antiracistes du porno, Laurent (42 ans, gay, blanc, cadre commercial) oppose une vision idéalisée de la communauté gay.

Non. Non, non. S’il y a bien une communauté où on s’accepte, c’est celle-là [...] En sens inverse, pour avoir vu des reportages et des choses comme ça, effectivement, il y a beaucoup d’homophobie dans les cités. Et il y a notamment peut-être plus de préjugés, liés au poids de la religion. Enfin moi je l’attribue plus au poids de la religion qu’à la couleur de peau quoi... enfin chez les Rebeus. (Laurent)

À l’exception de Stéphane (24 ans, bisexuel, métis) et de Didier (47 ans, gay, marié à une femme noire), les spectateurs gays enquêtés adhèrent à une conception du racisme comme déviance individuelle et non comme inégalité systémique. Cela conduit à une perception de soi (blanc) et de son environnement social (blanc) comme non affectés par le racisme.

Je ne me considère pas du tout comme raciste. [...] Les gens qui me sont proches, c’est pas du tout des racistes. C’est pas des gens intolérants. Généralement, ce sont tout le temps des gens ouverts à d’autres cultures. [...] Vu que j’ai pas de gens qui réagissent comme ça autour de moi, je suis vraiment incapable d’émettre un avis là-dessus. (Sébastien)

Cette conception du racisme comme déviance individuelle (plutôt que comme forme d’inégalité systémique) est associée à la croyance idéaliste selon laquelle il suffirait au public blanc de « faire la différence entre le fantasme et la réalité » pour effacer l’empreinte subjective des représentations racialisées.

Ce stéréotype-là est clairement un fantasme pour moi, ça c’est sûr, je l’assume. Maintenant, je sais que la vie réelle, c’est pas un fantasme. Voilà. Je sais que ces mecs sont là pour de la vidéo, c’est pas forcément des cailleras. Je suis assez persuadé qu’ils n’en sont pas du tout dans la vie de tous les jours. (Sébastien)

Malgré les relances, la question du lien entre construction de la masculinité gay blanche via le fantasme du lascar ne parvient pas à intéresser les enquêtés.

Je me fous de l’impact que ça peut avoir. Enfin non, je ne m’en fous pas, mais je suis incapable de te dire. (Sébastien)

À vrai dire, je m’en fiche un peu. Et puis comme je suis contre la repentance... J’en ai vraiment marre de cette repentance sans arrêt... [...] Parce que moi je ne suis pas responsable de ce que mes... nos ancêtres ont pu faire. Donc voilà, moi j’ai aucun... [pause] Si c’est une belle baise, moi je suis preneur... sans aucune mauvaise conscience par rapport au passé colonial. (Jean-Claude)

¹ Pour une analyse croisée du traitement du racisme et de l’homophobie par le magazine *Têtu*, voir Agard Jones Vanessa, « “Le jeu de qui ?” Les politiques sexuelles aux Antilles », *Comment s’en sortir ?*, n° 1, 2015.

Comment comprendre que les hommes gays blancs enquêtés envisagent la figure pornographique du « lascar » comme un « stéréotype » et une « caricature » tout en la ramenant, *in fine*, à la supposée « nature » des jeunes hommes arabes des classes populaires ? En invitant à « venir kiffer les mecs de téci » (illustration 15), Citébeur cible un public extérieur à l'action, non-beur et n'habitant pas les cités, implicitement posé comme blanc. Or si les enquêtés portent un discours critique sur la construction de la masculinité lascar, ils n'en portent aucun sur la construction de la masculinité blanche, qu'il s'agisse de celle des personnages blancs, ou de celle du spectateur blanc idéal qui est implicitement interpellé. Le processus de production culturelle des stéréotypes raciaux reste incompris par un public blanc qui se focalise sur les performances de l'arabité sans parvenir à discerner le regard blanc qu'elles stimulent et activent.

Pour le dire dans les termes de la théorie féministe du cinéma d'inspiration psychanalytique¹, le fétichisme racial est l'opération de visualisation du corps (pénis, nez, survêtement, casquette, etc.) par laquelle les spectateurs blancs maîtrisent la différence raciale à la fois excitante et dangereuse de l'homme arabe. Pour le dire en termes marxistes², le public blanc, en adhérant à la construction idéologique de la blancheur comme invisible à elle-même, cède au fétichisme de la marchandise, en extrayant cette expérience visuelle de la différence raciale des rapports racialisés de production et de consommation qui la rendent matériellement possible.

Le déficit de la réflexivité blanche joue un rôle actif dans la marginalisation des jeunes hommes non-blancs de classe populaire des espaces gays comme des autres espaces sociaux implicitement marqués comme blancs. Suivre l'hypothèse de la « conscience du dominant » conduit à voir ce déficit comme une stratégie mise en place pour profiter pleinement des gratifications sociales liées à une position dominante dans les rapports sociaux. Suivre l'hypothèse de « l'incompétence du dominant » conduit à voir ce déficit comme un manque de lucidité concernant les formes de participation involontaire à des formes de stigmatisation et de marginalisation sociale.

¹ Mulvey Laura, « Visual Pleasure and Narrative Cinema », *Screens*, vol. 16, n° 3, 1975, p. 6-18.

² Marx Karl, *Le Capital, Livre I*, Paris, PUF, 1993, p. 81-83.

Conclusion : politique de la virilité gay

Les espaces gays consacrés à la sexualité récréative, au sein desquels la circulation d'images pornographiques joue un rôle structurant, sont centrés autour d'une représentation de la masculinité « brute », « authentique », « vraie » et « naturelle », parfois catégorisée comme « hétérosexuelle » et « arabe ». Si cet ensemble de représentations de la masculinité est profondément ambivalent, il est majoritairement pris dans une logique homonormative, qui définit l'homosexualité masculine comme une sexualité entre hommes non-efféminés, la place dans une position de complicité avec la masculinité hétérosexuelle conventionnelle.

La sociologie des masculinités peut en tirer deux enseignements. D'un côté, les hommes gays peuvent tout à fait occuper des positions dominantes dans les rapports de genre et adhérer, en tant qu'hommes gays, à des projets de genre hégémoniques. L'association récurrente par les sciences sociales entre masculinités gays et masculinités subordonnées est donc erronée. D'un autre côté, la virilité n'est pas la garantie d'une position dominante dans les rapports de genre. Dans les discours des enquêtés gays comme dans le discours des enquêtés hétérosexuels, la virilité est une valeur très fortement prisée dans le domaine de la sexualité. Toutefois, une fois sortie du domaine de la sexualité, la virilité, en tant que forme d'expression corporelle excessive associée à un manque de « civilisation », fait l'objet de politiques de marginalisation ciblant spécifiquement les hommes non-blancs des classes populaires.

Chapitre 12. L'attrait pour la pénétration sans préservatif et le rapport subjectif au VIH/sida

*« Ce nouveau corps filmique, plus vrai que nature, incarne un idéal de visibilité¹ »,
Linda Williams.*

La transmission sexuelle du VIH est, avec les violences envers les femmes, un des problèmes sociaux au sujet desquels les effets des images pornographiques sur les comportements sexuels masculins ont été interrogés avec le plus d'insistance. Cette question émerge dans les années 2000, dans un moment de développement rapide de la production et de la diffusion du sous-genre de la pornographie gay bareback (sans préservatif), alors que les taux d'incidence et de prévalence du VIH restent élevés parmi les homosexuels masculins².

Des entretiens réalisés dans le cadre de cette enquête ressort un goût nettement prédominant pour la visualisation de la pénétration pénis/vagin et pénis/anus sans préservatif, aussi bien parmi les spectateurs de porno gay que de porno hétéro. C'est ce goût pour la représentation sexuelle de pratiques comportant un risque – plus ou moins important selon le contexte – de transmission sexuelle du VIH que ce chapitre examine.

Avancer que les images pornographiques n'ont pas d'effet direct sur les comportements préventifs n'équivaut pas à dire que l'appropriation de ces représentations par les publics ne compte pas dans la construction des rapports subjectifs au risque de contamination, à sa prévention ou à la maladie. Cela revient plutôt à comprendre comment l'attrait pour les représentations du sexe sans préservatif compte différemment en fonction des contextes. Le travail de contextualisation nécessite une attention aux significations culturelles associées aux fluides corporels, aux organes sexuels muqueux et au latex. Un premier temps de l'analyse compare alors les significations associées à ces images dans la pornographie gay et dans la pornographie hétérosexuelle.

¹ Williams Linda, « La frénésie du visible. Pouvoir, plaisir et savoir pornographique moderne », in Florian Vörös (dir.), *Cultures pornographiques. Anthologie des porn studies*, Paris, Éditions Amsterdam, 2015, p. 96.

² Le Vu Stéphane et Velter Annie, « Incidence de l'infection par le VIH dans un échantillon d'hommes ayant des relations sexuelles avec des hommes à Paris. Enquête Prevagay 2009 ANRS-InVS », *Bulletin épidémiologique hebdomadaire*, n° 46-47, 2012, p. 537-540. Broqua Christophe, Lert France et Souteyrand Yves, *Homosexualités au temps du sida. Affirmation sociale et tensions identitaires*, Paris, ANRS, 2003. Bozon Michel et Doré Véronique, *Sexualité, relations et prévention chez les homosexuels masculins. Un nouveau rapport au risque*, Paris, ANRS, 2007.

Le seul lien de cause à effet que je prends pour objet, entre pratiques de visionnage de pornographie d'une part et pratiques sexuelles à deux ou plus d'autre part, est celui que les enquêtés reconstruisent rétrospectivement dans le cadre de l'entretien. Le second temps de l'analyse porte alors sur l'inscription de la représentation explicite du sexe sans préservatif dans les quotidiens sexuels des hommes gays multipartenaires.

A - Les problématiques du risque dans la sphère publique

Depuis le début de l'épidémie, la pornographie audiovisuelle a été problématisée dans deux directions par les associations de lutte contre le sida (et, dans un second temps, par les pouvoirs publics) : d'une part, la question de la santé des acteurs et des actrices et, de l'autre, la question de l'influence des images sur les comportements du public. Les modes de problématisation sont très différents pour la pornographie gay et pour la pornographie hétérosexuelle.

1) La pornographie gay comme moyen de promotion du *safer sex*

Au cours de la deuxième moitié des années 1980, et suite à un grand nombre de contaminations et de décès parmi les acteurs, les studios de porno gay se convertissent aux règles du sexe à moindre risque [*safer sex*]¹. À partir du début des années 1990, l'ensemble de la production pornographique visuelle gay présente les pénétrations pénis/anus avec préservatif et l'éjaculation masculine en dehors des orifices muqueux que sont la bouche et l'anus. La pose des préservatifs et l'application du gel lubrifiant restent toutefois le plus souvent hors champ. Pour la plupart des longs-métrages pornographiques gays vendus en VHS dans les années 1990, l'objectif des studios est de rendre les outils de prévention – et donc la référence au sida – les plus discrets possibles.

De nouvelles démarches de promotion du sexe gay à moindre risque par la vidéo explicite émergent en parallèle. Contrairement aux long-métrages, ces courtes vidéos d'éducation sexuelle sont guidées par un souci de visibilité maximale des outils et techniques de prévention, tels que les préservatifs interne et externe, le gel lubrifiant, les gants en latex ou les digues dentaires. Ces vidéos émanent de studios professionnels² comme d'associations de santé communautaire comme Gay Men's Health Crisis³ à New York ou AIDS Hilfe⁴ à

¹ Escoffier Jeffrey, *Bigger Than Life: The History of Gay Porn Cinema From Beefcake to Hardcore*, Philadelphie, Running Press, 2009, p. 177-204.

² On peut notamment citer les films suivants : *Life Guard* (prod. HIS Video/VCA, 1985), *Play Safely* (prod. Fantasy Productions, 1986), *Top Man* (prod. Catalina/Newport, 1988), *Turbo Charge Trailer* (prod. Surge Studios, 1988).

³ *Gay Men Health Crisis Safe Sex Short Series* (réal. Gregg Bordowitz et Jean Carlomusto, 1989). Les réalisateurs sont revenus sur cette expérience dans un texte publié trois ans plus tard : Bordowitz Gregg et Carlomusto Jean, « Do It! Safer Sex Porn for Girls and Boys Comes of Age », in Allan Klusacek, Ken Morrison (dir.), *A Leap in the Dark*, Montréal, Vehicule Press, 1992.

⁴ *Safer Sex Promotion Videos* (réal. Wieland Speck, 1992). Le réalisateur est revenu peu après sur cette expérience dans Speck Wieland, « Porno? », in Martha Gever, John Greyson, Pratibha Parmar (dir.), *Queer Looks: Perspectives on Lesbian and Gay Film and Video*, New York et Londres, 1993, p. 348-354.

Berlin. À Paris, l'association Santé et Plaisir Gai organise des *jerk off parties*¹ et des dépliants représentant en bande dessinée les techniques de sexe à moindre risque.

Illustration 16. Al Parker et Justin Cade dans *Turbo Charge Trailer* (prod. Surge Studios, 1988) – captures d'écran



La fin des années 1980 peut ainsi être décrite comme un moment historique de convergence entre la pornographie gay et la promotion de la santé sexuelle. La conversion de la pornographie gay au sexe à moindre risque se présente comme une réconciliation entre « culture de la sexualité » (basée sur le plaisir) et « culture de la prévention » (basée sur la responsabilité)². Les codes du porno gay sont envisagés par les associations de santé communautaire comme un langage vernaculaire à même de rendre attrayantes ces nouvelles techniques de réduction des risques auprès des publics gays³. L'évaluation par une équipe de recherche-action du dépliant de promotion érotisée du *safer sex* de l'association Santé et Plaisir Gai atteste par exemple d'une réception très positive de la part du public⁴.

¹ Séance de visionnage collectif masturbatoire de pornographie. Sur la naissance de cette pratique sexuelle dans les années 1970 entre New York et San Francisco, voir Laqueur Thomas, *Le Sexe en solitaire. Contribution à l'histoire culturelle de la sexualité*, Paris, Gallimard, 2005, p. 424 et suivantes. Sur leur importation en Europe au moment de la crise du sida, voir Pollak Michael et Schiltz Marie-Ange, « De nouveaux comportements parmi les homosexuels : évaluation du rôle des "Jack Off Parties" à Paris et Amsterdam », résultats de l'enquête présentés lors des sessions d'affichage à la cinquième Conférence internationale sur le sida à Montréal, 1989

² Dodier Nicolas, « Les premières années de l'épidémie de sida et la conversion politique du mouvement homosexuel », in Christophe Broqua, France Lert, Yves Souteyrand (dir.), *Homosexualités au temps du sida. Tensions sociales et identitaires*, Paris, ANRS, 2003. p. 1-17.

³ Patton Cindy, « Visualizing Safe Sex: When Pedagogy and Pornography Collide », in Diana Fuss (dir.), *Inside/Out: Lesbian Theories, Gay Theories*, Londres et New York, Routledge, 1991 ; Patton Cindy, « Safe Sex and the Pornographic Vernacular », in Bad Object-Choice (dir.), *How do I Look? Queer Film & Video*, Seattle, Bay Press, 1991.

⁴ Pollak Michael *et al.*, « Évaluation d'un dépliant safer sex », *Bulletin épidémiologique hebdomadaire*, n° 50, 1990.

Ces nouveaux discours de prévention, ancrés dans la politique et dans la culture gay, ambitionnent de faire passer la masturbation pornographique de la honte vers le sentiment d'*empowerment* minoritaire. La littérature d'évaluation de ces campagnes de prévention sexuellement explicites n'est toutefois pas entièrement positive. Certaines voix s'inquiètent par exemple des effets potentiellement normatifs de ce nouveau modèle du « bon gay », vis-à-vis duquel de nombreux publics gays se sentent en décalage¹. Aussi, si le visionnage masturbatoire de pornographie acquiert dans le contexte des années 1980 et 1990 le nouveau statut de pratique *safe*, il n'en devient pas pour autant nécessairement une pratique heureuse.

Pour moi, le porno c'était aussi une manière de prendre du plaisir sans prendre de risques, parce que tu coupes tout contact physique. Ça me rappelle ce film où Sandra Bullock et Sylvester Stallone vont faire l'amour et elle lui explique que la nouvelle manière de faire c'est avec un casque et sans se toucher : on n'échange plus de fluides pour éviter les maladies et les contaminations. Ça me fait penser à ça parce que regarder du porno, ça aseptise complètement les relations, vu qu'il n'y en a plus. (Didier)

Didier (45 ans, séronégatif, gay, en couple hétérosexuel, technicien informatique) fait ici référence à une scène du film de science-fiction hollywoodien *Demolition Man* (réal. Marco Brambilla, 1993) pour évoquer son rapport au plaisir et au risque. Sur le ton de la tristesse, il explique qu'il a « échappé au sida » en désertant la sexualité à deux, au profit de l'autosexualité pornographique.

2) Le bareback, un signifiant glissant

Le terme de *barebacking* provient de la culture nord-américaine du rodéo, où il se réfère initialement au fait de monter un cheval « à cru » [*raw*], c'est-à-dire sans selle. Dans les années 1990, alors que l'expérience de la séropositivité au VIH est profondément transformée, pour ceux qui bénéficient de la mise sur le marché des thérapies antirétrovirales, ce mot est resignifié pour désigner les plaisirs du sexe anal sans préservatif et du partage des fluides entre hommes gays séropositifs². Ce terme prend son sens dans le contexte particulier de la sociabilité que les hommes gays séropositifs ont élaborée depuis les années 1980 dans

¹ Fung Richard, « Shortcomings: Questions about Pornography as Pedagogy », in Martha Gever, John Greyson, Pratibha Parmar (dir.), *Queer Looks: Perspectives on Lesbian and Gay Film and Video*, New York et Londres, Routledge, 1993, p. 355-367.

² Rofes Eric, « Desires as Defiance: Gay Male Sexual Subjectivities and Resistance to Sexual Health Promotion », *Health Education Journal*, vol. 61, n° 2, 2002, p. 125-137. Race Kane, « Engaging in a Culture of Barebacking: Gay Men and the Risk of HIV Prevention », in Kelly Hannah-Moffat, Pat O'Malley (dir.), *Gendered Risks*, Abingdon, Routledge Cavendish, 2007.

les grandes métropoles nord-américaines¹. De médiatisations en recontextualisations, l'usage du terme « bareback » se répand dans la culture gay et dans les discours de santé publique et en vient à se référer à toute forme de pénétration pénis/anus sans préservatif, en dehors d'un cadre conjugal, entre des hommes s'identifiant comme gays, dans le contexte des pays du Nord².

Illustration 17. Dawson dans *Dawson's 20 Load Weekend* (réal. Max Sohl, prod. Treasure Island Media, 2004) – photographies tirées du site web du studio



La pornographie bareback naît à la fin des années 1990 en Californie. Le geste fondateur de ce sous-genre pornographique est la transgression de la règle du port du préservatif qui avait été établie pour les tournages de porno gay à la fin des années 1980. Ses deux séquences clés sont la pénétration anale « crue » et les éjaculations abondantes dans les orifices muqueux³. Ces numéros sexuels sont intégrés à une esthétique plus large de la

¹ Adam Barry, « Constructing the Neoliberal Sexual Actor: Responsibility and Care for the Self in the Discourse of Barebackers », *Culture, Health and Sexuality*, vol. 7, n° 4, 2005, p. 333.

² Broqua Christophe, *Agir pour ne pas mourir ! Act up, les homosexuels et le sida*, Paris, Presses de Sciences Po, 2006 ; Le Talec Jean-Yves, « Le bareback. Affirmation identitaire et transgression », in Christophe Broqua, France Lert, Yves Souteyrand (dir.), *Homosexualités au temps du sida. Affirmation sociale et tensions identitaires*, Paris, Éditions ANRS-CRIPS, 2003, p. 221-244 ; Le Talec Jean-Yves, « Bareback et construction sociale du risque lié au VIH chez les hommes gay », in Michel Bozon, Véronique Doré (dir.), *Sexualité, relations et prévention chez les homosexuels masculins. Un nouveau rapport au risque*, Paris, Éditions ANRS-CRIPS, 2007, p. 71-86 ; Girard Gabriel, *Les Homosexuels et le risque du sida. Individu, communauté et prévention*, Rennes, PUR, 2013, p. 95-131.

³ Une analyse textuelle de la pornographie audiovisuelle bareback états-unienne est proposée par Dean Tim, *Unlimited Intimacy: Reflections on the Subculture of Barebacking*, Chicago, University Of Chicago Press, 2009, p. 97-144. ; Vörös Florian, « Les transformations de la volonté de sa/voir pornographique après trente ans de

déviance et de la transgression, impliquant tatouages, piercings, virilité ouvrière, sexe en groupe et urophilie. Si ce sous-genre est exclu dans les années 2000 de la plupart des espaces dédiés à la célébration du porno gay (festivals, cérémonies, journalisme spécialisé, établissements commerciaux), la pornographie bareback gagne néanmoins en importance et en popularité. D'abord clandestin, le goût pour le porno bareback se formule en France dans un premier temps à travers des blogs proposant des curations amateur et des forums de discussion spécialisés¹. Au fil des années 2000, la majorité des producteurs et des distributeurs incluent des scènes de bareback à leur catalogue. Ericvideos.com est aujourd'hui le principal studio bareback français. Au fur et à mesure de sa banalisation, le bareback perd de sa spécificité esthétique et nombreux sont les studios qui représentent aujourd'hui la pénétration pénis/anus sans aucune référence à la subculture du barebacking². La description et l'indexation collaborative des contenus sur les plateformes de visionnage de vidéos en *streaming* contribuent à la diversification des usages du mot « bareback » : une telle requête sur un *porn tube* peut en effet conduire à des extraits de films pornographiques pré-sida (aussi indexés comme « *precondom* »), à des vidéos de couples gays amateur, ou encore à des scènes de sexe sans préservatif hétérosexuelles, bisexuelles et présentant des femmes trans.

La signification initialement restreinte du bareback s'élargit et se déplace à travers ces différents usages du terme. Aussi, à travers ce processus, les représentations du sexe anal gay sans préservatif passent de rares et confidentielles au début des années 1990 à abondantes et accessibles en quelques clics à la fin des années 2000. La question des possibles « effets positifs » des messages de prévention sexuellement explicites cède alors progressivement sa place à la question des « effets négatifs » de la vidéo bareback.

3) La question de l'influence du porno bareback

La prise de parole publique d'hommes gays séropositifs sur la pratique du sexe anal sans préservatif conduit à d'importantes controverses dans les espaces gays et de la lutte contre le sida. Aux États-Unis, la controverse autour du barebacking est enclenchée à partir de 1997

sida. À propos de Dean Tim, *Unlimited Intimacy: Reflections on the Subculture of Barebacking* », *Genre, sexualité & société*, n° 4, 2010.

¹ Notamment celui du site BarebackZone (présenté en annexe 5). Sur les communautés numériques bareback anglophones, voir Mowlabocus Sharif, « Life Outside the Latex: HIV, Sex and the Online Barebacking Community », in Kate O'Riordan, David J. Phillips (dir.), *Queer Online: Media Technology and Sexuality*, New York, Peter Lang, 2007, p. 217-233.

² Mowlabocus Sharif, Harbottle Justin et Witzel Charlie, « Porn Laid Bare: Gay Men, Pornography and Bareback Sex », *Sexualities*, n° 16, 2013, p. 523-547.

l'espace de la lutte contre le sida. Après avoir participé à ce projet, Act Up Paris se retourne contre les sex-shops qui distribuent la brochure à leur client tout en continuant à vendre des DVD de porno bareback. Le discours de l'association porte d'abord sur les conditions de travail et la santé des acteurs¹. L'argumentaire déborde toutefois rapidement sur la question des « effets » sur les publics : Act Up Paris accuse ceux qui produisent et diffusent des films bareback de « banaliser² » l'épidémie et construire « un imaginaire érotique lié à la prise de risque³ », là où les pornographes devraient faire preuve d'exemplarité communautaire. L'association en appelle également à la « responsabilité » des consommateurs⁴. Les diffuseurs de porno bareback se défendent de l'accusation en soulignant que les DVD pornographiques sont toujours présentés avec des messages d'accompagnement. Selon Jacky Fougeray, gérant des sex-shops Menstore, la « vraie ligne jaune » est « celle qui sépare les productions présentant des scènes non protégées sans ostentation de celles qui vantent le bareback de façon prosélyte⁵ ». Le sexe anal sans préservatif serait ainsi plus dangereux lorsqu'il serait revendiqué.

Cette configuration du débat laisse plusieurs dimensions du problème impensées. Les enjeux de droit du travail et de santé des acteurs tendent d'abord à être réduits à la question du port ou non du préservatif ; or l'absence de préservatif ne signifie pas l'absence de stratégie de réduction des risques vis-à-vis du VIH et des autres infections sexuellement transmissibles. Le débat tend ensuite à se focaliser sur les expressions les plus revendicatives du barebacking, en laissant au second plan les représentations du risque qui interviennent en dehors de son esthétique transgressive. Une recherche-action britannique croisant analyse textuelle de pornographies sans préservatif et entretiens collectifs avec divers groupes d'hommes gays a pourtant montré qu'une vidéo de pénétration pénis/anus est moins souvent

¹ À la différence du débat nord-américain, les acteurs et les réalisateurs de porno bareback n'interviennent pas dans ce débat, qui oppose d'un côté les militants d'Act Up Paris et les journalistes du magazine gay *Têtu* et, de l'autre, les sex-shops Menstore et le magazine gratuit gay *Illico* (qui appartiennent au même groupe économique).

² Emmanuel Château, co-président d'Act Up Paris, cité in Mascarello Myriam, « Porno à haut risque », *Transversal*, n° 31, 2006, p. 5-8.

³ Emmanuel Château, co-président d'Act Up Paris, cité in Raynal Florence, « Internet, un nouvel enjeu pour la prévention », *Transversal*, n° 26, 2005, p. 16-22.

⁴ « Quand aux amateurs, il est temps qu'ils se mobilisent. Comment pouvez-vous tolérer que ces producteurs et diffuseurs spéculent sur vos goûts, vos envies ? Voir des gens se contaminer, cela vous excite ? Qu'attendez-vous pour réagir et demander à ces diffuseurs de retirer leurs productions bareback », Act-Up Paris, *Action*, n° 85, janvier 2003.

⁵ Fougeray Jacky, « Lettre ouverte aux lecteurs et clients du groupe Illico », *E-Illico.com*, disponible à l'adresse : <http://v2.e-illico.com/article.htm?rubrique=dossiers&articleID=11249> (consulté le 6 janvier 2010).

décodée comme « à risque » lorsqu'elle n'est pas associée aux codes les plus spectaculaires du barebacking¹. Enfin, un autre impensé de cette construction du problème est que les hommes qui ont des rapports homosexuels sans préservatifs visionnent aussi de la pornographie hétérosexuelle ; et secondairement, que les femmes constituent une partie non négligeable du public du porno gay bareback².

Encadré 13. La prévention du VIH sur les tournages pornographiques

Il est possible de distinguer quatre types de gestion du risque du VIH et des autres IST sur les tournages pornographiques.

1) L'absence de port du préservatif et le dépistage obligatoire du VIH. Il s'agit du mode de réduction des risques le plus couramment utilisé sur les tournages hétérosexuels. Aux États-Unis, le test VIH des acteurs et des actrices est obligatoire et centralisé depuis 1998 par une seule institution : la Adult Industry Health Care Foundation³. En France, les acteurs et les actrices doivent se présenter sur les tournages avec un test VIH datant de moins de trois mois⁴. Les films destinés à la diffusion télévisée doivent toutefois être tournés avec préservatifs.

2) Le port du préservatif obligatoire et l'absence de discrimination selon le statut sérologique. C'est le mode de prévention qui prévalait *a priori* sur l'ensemble des tournages de porno gay entre la fin des années 1980 et la fin des années 1990.

3) Les tournages de porno bareback n'utilisent ni préservatif ni test VIH, puisque les acteurs sont présumés séroconcordants (séropositifs). Peu d'informations sont disponibles sur les techniques de réduction des risques employées pour les autres IST.

4) Sur les tournages de porno féministes, lesbien, trans et *queer*, le choix des outils de réduction des risques est en principe laissé à l'appréciation des actrices et acteurs⁵.

4) Une faible problématisation du risque dans la pornographie hétérosexuelle

Les gays constituent le seul public pour lequel les campagnes de prévention du VIH empruntent régulièrement les codes visuels de la pornographie. Les discours de prévention

¹ Mowlabocus Sharif *et al.*, « Porn Laid Bare: Gay Men, Pornography and Bareback Sex », *op. cit.*

² Neville Lucy, « Male Gays in the Female Gaze: Women who Watch M/M Pornography », *Porn Studies*, vol. 2, n° 2-3, 2015, p. 192-207.

³ Ce mode de réduction des risques fait débat, notamment depuis le vote en 2012 d'une loi (dite « Measure B ») interdisant la pornographie sans préservatif dans le comté de Los Angeles.

⁴ Trachman Mathieu, *Des hétérosexuels professionnels. Genre, sexualité et division du travail dans la pornographie française (1975-2010)*, thèse de doctorat en sociologie, Paris, EHESS, 2011, p. 253-272.

⁵ Une description de ces pratiques est proposée par Chrestian Aurélie, *Cinéma pornographique queer, lesbien et trans accessible en France. Enjeux politiques*, mémoire de master 2 « Genre, politique, sexualité », Paris, EHESS, 2009, p. 79-82.

tendent en effet à être nettement moins sexualisés lorsqu'ils s'adressent aux autres publics, notamment hétérosexuels¹. Si la représentation pornographique des techniques du sexe hétéro à moindre risque est parfois utilisée comme forme ludique de prévention², notamment à destination des publics multipartenaires³, monde de la prévention et monde de la pornographie restent disjoints en contexte hétérosexuel.

Le risque de transmission du VIH est ensuite nettement moins problématisé concernant les représentations pornographiques hétérosexuelles. Les premières initiatives de promotion de l'usage du préservatif sur les tournages interviennent au début des années 1990 dans la pornographie hétérosexuelle française. Proposant des films pornographiques à ses abonnés depuis 1985, la chaîne Canal+ lance à partir de 1993 une politique d'incitation au port du préservatif et de financement de courts-métrages de prévention sexuellement explicité⁴. À partir de 2003, le préservatif est obligatoire pour tous les films projetés sur la chaîne cryptée. En 1995, le psychosociologue Alain Giami remet à la Direction Générale de la santé un rapport qui recense et analyse les initiatives de promotion des techniques du sexe à moindre risque par la pornographie⁵.

¹ Wilton Tamsin, *Engendering AIDS: Deconstructing Sex, Text and Epidemic*, Londres, Sage, 1997, p. 86-101.

² Voir Philpott Anne, Knerr Wendy et Boydell Vicky, « Pleasure and Prevention: When Good Sex is Safer Sex », *Reproductive Health Matters*, vol. 14, n° 28, 2006, p. 23-31.

³ Albury Kath, « Iloveclaude.com: Pornographic Vernacular in Sexual Health Promotion for Women », *Porn Studies*, vol. 2, n° 2-3, 2015, p. 222-236.

⁴ La chaîne a par exemple cofinancé avec le Comité français d'éducation à la santé (CFES) la série de courts-métrages sexuellement explicites *À coups sûrs* diffusée sur la chaîne cryptée en mars 1998.

⁵ Giami Alain, *Pornographie et prévention du VIH : étude exploratoire. Rapport de fin de contrat à la Direction générale de la santé*, Paris, DGS, 1995.

Illustration 19. Les premiers résultats pour une requête « cream pie » sur xvideos.com (consulté le 9 septembre 2015)



La pénétration pénis/vagin sans préservatif reste dans la pornographie hétérosexuelle une norme faiblement questionnée. À la différence des catégories gays du « bareback » et du « nokapote », la pornographie sans préservatif n'est pas marquée en tant que telle par les producteurs et les diffuseurs de porno hétéro. S'il existe une proximité entre les codes visuels du bareback et ceux du *cream pie*¹ ou du *bukkake*², sous-genres pornographiques qui ont en commun de reposer sur l'érotisation du contact entre le sperme et les muqueuses anales, vaginales et buccales, aucun élément narratif ne fait directement référence au VIH dans les sous-genres hétérosexuels.

La question du préservatif dans la pornographie hétérosexuelle refait surface, dans la presse spécialisée, à chaque nouveau cas de contamination d'un acteur ou d'une actrice au cours ou en marge d'un tournage. Le premier cas avéré de séroconversion sur un tournage français en avril 1995 fait l'objet de deux numéros spéciaux « sida » dans *Hot Vidéo*, le magazine de référence en matière de vidéo pornographique hétérosexuelle³. L'arrêt des

¹ Scène pornographique où une actrice masturbe et suce plusieurs acteurs avant de se faire éjaculer sur le corps et le visage (existe aussi en version homosexuelle masculine).

² Scène pornographique hétérosexuelle de pénétration pénis/vagin et/ou pénis/anus où l'éjaculation externe est remplacée par une éjaculation interne suivie d'un gros plan sur les orifices de l'actrice expulsant le sperme (voir illustration 19).

³ « Dossier spécial sida », *Hot Vidéo*, n° 66, juin 1995, p. 62-73. « Dossier préservatif », *Hot Vidéo*, n° 69, octobre 1995, p. 106-111. Je remercie Mathieu Trachman de m'avoir signalé ces publications.

tournages pornographiques aux États-Unis en 2004 suite au diagnostic consécutif de quatre cas de VIH conduit à un troisième numéro spécial¹.

La problématisation du VIH dans la pornographie hétérosexuelle se fait ensuite par importation du débat gay. La controverse qui fait suite à la publication de la brochure de prévention *Les génies du porno* conduit en 2006 à un débat plus large concernant la prévention dans et par la pornographie². Saisi par Act Up Paris, le Conseil Supérieur de l'Audiovisuel (CSA) prend la décision d'interdire « la diffusion de programmes à caractère pornographique dans lesquels des relations sexuelles entre partenaires occasionnels ne sont pas protégées », au nom d'un « risque d'incitation à des comportements préjudiciables à la santé publique ou à des comportements délinquants³ ». Cette décision est avant tout symbolique, car les chaînes télévisées qui diffusent de la pornographie exigent déjà le port du préservatif. La symbolique est toutefois forte dans la mesure où la pornographie sans préservatif est considérée par une autorité de régulation publique comme délinquante.

La question de l'influence de la pornographie hétérosexuelle sur les comportements préventifs est par ailleurs souvent soulevée à propos du jeune public. La diffusion sans accompagnement de messages de prévention de représentations pornographiques de pénétration pénis/vagin et pénis/anus sur les plateformes de visionnage gratuit en ligne est notamment pointée du doigt. Cette préoccupation s'inscrit en général dans une vision de la pornographie comme source d'éducation sexuelle purement négative, en termes de « risques » et de « dangers »⁴.

Après avoir vu que, à l'échelle de la lutte contre le sida, le risque est davantage interrogé dans la pornographie gay que dans la pornographie hétérosexuelle, il s'agit de

¹ « Dossier sida », *Hot Vidéo*, n° 165, 2004, p. 116-123.

² Voir par exemple la tribune « Sida : porno sans capote, danger assuré » co-signée dans *Libération* le 23 juin 2006 par des actrices de porno hétéro (Ovidie, Brigitte Lahaie, Estelle Desanges et Elena Karel), des acteurs de porno gay (Luc Loïc et Mathieu Mallet) et des associations de lutte contre le sida (Act Up Paris et Couples contre le sida).

³ Conseil supérieur de l'audiovisuel, *Saisine d'Act Up sur la diffusion de programmes pornographiques montrant des relations sexuelles non protégées : le CSA écrit aux opérateurs concernés*, 2006, disponible à l'adresse : www.csa.fr/actualite/decisions/decisions_detail.php?id=114321.

⁴ C'est notamment la position tenue par Benoît Félix, directeur du Centre régional d'information et de prévention du sida (Cripts) d'Île-de-France. Voir par exemple son interview « Offrir d'autres modèles que le porno », dans le dossier Raynal Florence, « Des ados moins préoccupés par le VIH », *Transversal*, n° 22, 2004, p. 4-8. Pour une analyse des discours d'éducation sexuelle sur la pornographie, voir Albury Kath, « Porn and Sex Education, Porn as Sex Education », *Porn Studies*, vol. 1, n° 1-2, 2014, p. 172-181.

comparer les goûts homo et hétérosexuel masculins pour la représentation explicite de la pénétration pénienne sans préservatif.

B - Le plaisir de voir le sexe « cru » : une question de genre ?

Au cours des entretiens, le thème de la représentation des fluides corporels, des orifices muqueux et du latex émerge soit de manière spontanée, soit en réponses à mes questions « Est-ce que la présence du préservatif à l'écran fait une différence ? » et « Il y a une préoccupation autour des effets de la pornographie sans préservatif sur les comportements du public : tu en penses quoi ? ». Trois spectateurs gays (Philippe, Andrew, Didier) et un spectateur hétérosexuel (Sylvain) préfèrent la pornographie avec préservatif. Ils invoquent à la fois des considérations éthiques (la protection des acteurs) et des considérations d'ordre esthétique et érotique (le porno sans préservatif leur paraît « dégoûtant » et « glauque »). Les 26 autres hommes cisgenres interviewés préfèrent, avec différents degrés d'intensité, la pornographie sans préservatif.

1) Fantômes gays : le plaisir « cru » de la masculinité « brute »

Avec les spectateurs gays, ce thème émerge dès le début de l'entretien, notamment en réponse à la question « Est-ce que ce que tu aimes voir à l'écran, c'est aussi ce que tu aimes faire ? ». Je n'emploie le terme « bareback » que lorsqu'il a été utilisé par l'enquêté. Ne pas imposer le terme « bareback » dans la conversation vise d'abord à limiter les effets d'autocensure potentiellement liés à la connotation morale négative dont le terme peut se charger dans certains contextes. Il s'agit par ailleurs de laisser aussi ouvert que possible l'éventail des significations associées à l'absence de préservatif et à l'érotisation du sperme. La plupart des enquêtés gays et bisexuels utilisent le terme « bareback » comme synonyme de « pénétration pénis/anus sans préservatif ». À travers ce mot, les enquêtés tendent toutefois à articuler la représentation pornographique avec d'autres significations culturelles. D'un côté, lorsque je demande à Pascal (46 ans, séronégatif, gay, cadre commercial, en couple) et à Michel (43 ans, séronégatif, bisexuel, cadre administratif, célibataire) ce qu'ils aiment en matière de pornographie, ils me répondent « J'aime le porno très hard, avec du bareback et des trucs assez extrêmes » et « J'aime tout ce qui est bien hard, tout ce qui est bareback ». De l'autre côté, lorsque je demande à Didier (45 ans, séronégatif, gay, technicien son, en couple hétérosexuel) si la présence du préservatif fait une différence, il répond :

Moi ça ne m'a jamais gêné. Pour moi, ça ne fait pas de différence. Parce que je sais qu'il y en a qui recherchent des vidéos uniquement bareback, mais non, pour moi, ça ne fait aucune différence. Que ce soit homo, hétéro, ça ne me dérange pas, ça fait partie des choses naturelles. C'est pas du tout un critère de choix. Je dirais même que... le bareback ça me paraît souvent être des trucs plus violents aussi. Déjà il y a la violence de ne pas utiliser de

capote, de prendre un risque. Et puis d'autre part je pense, même si j'en regarde peu, que c'est des vidéos plus violentes, plus crues entre guillemets. (Didier)

« Tout ce qui est bareback », « très hard », « extrême », « violent » : dès ses premières occurrences, le mot « bareback » est formulé dans une chaîne de significations qui déborde de la seule question de la présence ou de l'absence du préservatif. De la même manière, lorsque je demande à Laurent de revenir sur ce qui lui plaît dans ce sous-genre pornographique, il me répond :

La multitude des corps. Des corps [insiste] tout de suite à poil. Des grosses bites. L'état pur du... L'état le plus... La vision la plus animale du corps d'un mec. Avec des poils. L'enchevêtrement des corps. Des rapports directs. Pas de palabre. Pas de scénario. Le côté un peu figé, avec des branlettes, m'excite. Ce que j'aime bien dans le bareback américain, c'est la caméra un peu louche, les gros plans qui sont pas trop propres. Le côté amateur [...] Le côté brut : je m'installe, je me branle. C'est fait à la maison. C'est fait entre copains. Le côté naturel. Et puis des lieux assez excitants : une chambre d'hôtel où t'as le mec qui débarque, des chiottes, des bars. Des endroits très bruts. (Laurent)

Ce que la subculture du barebacking reprend au rodéo, c'est l'idée de « monter à cru ». Le signifiant « cru » est ici polysémique et renvoie aux notions de « direct », « brut », « rugueux », « chaud », « animal », « authentique », « naturel » et « intense ». Il s'oppose à ce qui est « froid », « clinique », « insipide », « propre », « lisse » et « monotone ». L'attrait pour la pornographie bareback n'est pas seulement l'attrait pour la pornographie sans préservatif : il est indissociable de l'attrait pour les performances de la masculinité « brute », que nous avons examiné dans le chapitre précédent.

2) Fantasmés hétérosexuels masculins : le plaisir de la pénétration « naturelle »

Avec les spectateurs hétérosexuels, ce thème n'arrive en général que plus tardivement dans l'entretien et à ma propre initiative. Ces enquêtés se montrent parfois surpris par la question et ce n'est qu'en y réfléchissant sur le moment qu'ils se rendent compte, soit qu'ils préfèrent nettement voir les pénétrations pénienues sans préservatif, soit que cela leur est relativement indifférent. Dans l'ensemble, ils tombent très rarement sur des représentations visuelles ou écrites du préservatif au cours de leurs navigations pornographiques en ligne. Le porno avec préservatif est souvent un souvenir ancien, qui date par exemple de l'époque du visionnage du film du premier samedi du soir sur Canal+ enregistré sur une cassette VHS. Les spectateurs hétérosexuels qui participent à des forums de fans de porno se distinguent par leur connaissance des débats relatifs au port du préservatif sur les tournages et à la santé des acteurs et des actrices.

Si tous connaissent l'existence de l'objet, le préservatif ne fait pas partie de l'univers érotique de tous les hommes hétérosexuels. Le sida est souvent perçu comme quelque chose d'étranger à son propre monde, renvoyé à « l'Afrique » et aux « homosexuels ». Bertrand (42 ans, hétérosexuel, célibataire) dit par exemple n'avoir jamais vraiment utilisé de préservatif (avec une ex-partenaire, « une fois on a essayé, mais ça a pas marché ») et n'avoir jamais fait le test de dépistage du VIH (« Non, pareil, j'en ai jamais eu besoin »). Certains partagent aussi leur difficulté à mettre un préservatif, soit parce qu'il limite les sensations, soit parce qu'ils ne se sentent pas capables d'en négocier l'usage avec leurs partenaires.

Les termes utilisés par les spectateurs hétérosexuels pour valoriser la pornographie sans préservatif sont en partie similaires à ceux utilisés par les gays : ces scènes ont un aspect « vrai », « authentique » et « intense ». Là où le préservatif instaure une « séparation », son absence permet le « vrai contact », le « truc le plus pur ». Une première différence entre les récits des hommes gays et hétérosexuels concerne la place du VIH. Les récits de la visualisation pornographique des pénétrations pénis/vagin et pénis/anus ne font ici pas référence au risque.

Le cœur idéologique de la valorisation de l'absence de préservatif n'est ensuite pas, chez les hétérosexuels, un homoérotisme « brut » mais plutôt la célébration du caractère « naturel » de la pénétration pénis/vagin sans préservatif. Selon cette perspective, la pénétration avec préservatif ne serait pas une « vraie » pénétration. Au sexe « artificiel » avec préservatif (ce « corps étranger »), s'opposerait un sexe « naturel » sans artifice. Le préservatif est renvoyé à une culture technique de gestion du risque, là où le script hétérosexuel de la pénétration pénis/vagin sans préservatif relèverait d'une nature humaine intemporelle. Cette naturalisation de la pénétration pénis/vagin s'associe souvent à une conception purement phallogénée du plaisir sexuel masculin. Par exemple, pour Alain (53 ans, hétérosexuel, régisseur, célibataire), mettre un préservatif, équivaldrait à perdre tout contact corporel avec sa partenaire.

Pour moi, la capote, c'est comme une planche à clou pour faire du vélo. C'est l'objet qui est venu [insiste] s'interposer entre les gens. Parce que du moment où tu rentres ta queue dans une capote, ou que tu mets une capote sur ta queue, comme tu veux... eh ben le corps n'a plus de contact. (Alain)

L'affirmation de la centralité du pénis et de la naturalité du contact pénis/vagin est une pratique d'affirmation de la masculinité qui ne coïncide toutefois pas nécessairement avec les pratiques effectives. En effet, Alain pratique le voyeurisme sur des lieux de drague (parcs et parkings), où (entre autres par peur de contracter des IST) il n'a de contact génital qu'avec

lui-même. Ce qui l'amène à affirmer « Dans le cul, il y a plein d'autres trucs amusants que la pénétration ! ». Il n'en reste pas moins qu'il ne cesse de replacer son pénis au centre de son récit.

Une deuxième différence entre les récits d'expérience spectatorielle des hommes hétérosexuels et gays se situe dans la catégorisation genrée des fluides corporels. La préférence pour le porno sans préservatif va souvent de pair avec un goût pour la mise en scènes de la sueur, de la bave du sperme et parfois aussi de l'urine. Le goût hétérosexuel masculin pour la vision du contact pénis/vagin et sperme/muqueuses se formule le plus souvent quand comme une expérience d'intensification sexuelle du pénis, et la vision de l'éjaculation externe (notamment faciale) comme un goût pour la vision de la soumission féminine. Dans ces scénarios, c'est par ailleurs toujours l'actrice et non l'acteur qui se retrouve « souillée » et dont la « dégradation » corporelle est érotisée. Dans ce mode d'appropriation hétéronormatif de la pornographie, le sujet masculin de la vision est clairement distingué de l'objet féminin du désir. Par exemple, le plaisir de voir l'éjaculation est, chez Alain, un plaisir d'incarner une masculinité conquérante qui extériorise son plaisir en le projetant sur des corps féminins (« c'est le summum du truc pour un homme »). Par contraste, le plaisir raconté par les gays est plus polymorphe : plaisir d'éjaculer, de faire éjaculer et de recevoir l'éjaculation y sont entremêlés.

Quand je me fais sucer et que le mec prend mon jus dans la bouche, ça m'excite grave. Et pareil pour l'inverse, quand je suce et que le mec jouit dans ma gueule, j'adore ça. J'adore sentir cette queue qui tressaute. Et je retrouve ça dans les vidéos. C'est-à-dire que je transpose le plaisir que je peux avoir dans la vie réelle dans la vidéo. (Sébastien, 37 ans, gay, enseignant secondaire en couple non-monogame)

Si les codes visuels du barebacking gay et du *cream pie* hétérosexuel sont en apparence similaire, ils sont pris dans des « chorégraphies genrées¹ » et dans une « économie politique du désir² » différente.

3) Plaisirs consonants et plaisirs dissonants

Parmi les spectateurs qui préfèrent la pornographie sans préservatif, on peut distinguer quatre configurations :

¹ Paasonen Susanna, « Repetition and Hyperbole: The Gendered Choreographies of Heteroporn », in Karen Boyle (dir.), *Everyday Pornography*, Londres et New York, Routledge, 2010, p. 63-76.

² Damian-Gaillard Béatrice, « L'économie politique du désir dans la presse pornographique hétérosexuelle masculine française », *Questions de communication*, n° 26, 2014, p. 39-54.

- a) Ceux qui n'ont pas eu de relation sexuelle avec autrui au cours des douze derniers mois : deux hommes hétérosexuels séronégatifs célibataires (Bertrand et Pierre).
- b) Ceux qui n'ont pratiqué que la pénétration avec préservatif au cours des douze derniers mois : un homme séropositif (Gaëtan) en couple avec un homme séronégatif, des célibataires multipartenaires séronégatifs aussi bien gays (Frédéric, Matteo et Bernard) que bisexuels (Stéphane, Marc et Michel) et hétérosexuels (Louis, Gérard, Alain et Julien).
- c) Ceux qui pratiquent la pénétration sans préservatif uniquement avec leur partenaire principal, présumé séronégatif : des hommes séronégatifs (ayant récemment été) en couple monogame hétérosexuel (Vincent, Nicolas, Christophe, Fabrice, Adrien et Mathias) ou homosexuel (Antoine et Pascal) ; des hommes séronégatifs hétérosexuels (Fabrice) et gays (Jean-Claude) qui ont une sexualité sans préservatif au sein de leur couple et avec préservatif avec des partenaires occasionnels.
- d) Ceux qui pratiquent la pénétration sans préservatif avec des partenaires occasionnels présumés séroconcordants : il s'agit d'hommes gays multipartenaires séropositifs (Laurent et Bruno) ou séronégatif (Sébastien).

Les analyses qui suivent se concentrent sur les expériences consonantes et dissonantes du porno bareback par les hommes gays et bisexuels. La pornographie sans préservatif peut entrer en consonance avec ses propres expériences sexuelles (sa « mémoire sexuelle incorporée », ses « archives somatiques¹ ») en sollicitant le « souvenir » et la « sensation » de « ce que j'aime faire avec mes partenaires ». Le plaisir de l'échange de fluides et du contact entre les peaux et les muqueuses est alors un plaisir qui est traduit et transposé de la sexualité à plusieurs vers l'autosexualité pornographique, et vice-versa. La pornographie sans préservatif peut venir « confirmer » et « renforcer » un désir qui est alors « assumé ».

La pornographie sans préservatif peut inversement devenir dissonante avec l'expérience sexuelle lorsqu'elle donne à voir « ce que je ne peux pas faire », « ce que l'on ne peut plus faire depuis l'arrivée du sida », « ce que je ne dois pas faire » ou « ce que je ne devrais pas faire ». La pornographie est alors envisagée comme « un simple fantasme » sur lequel on ne fait « pas de fixation » et que l'on sait « distinguer de la réalité ».

¹ Je renvoie au chapitre 8 pour une discussion de ce concept de Susanna Paasonen.

L'analyse de ses consonances et de ces dissonances permet de comprendre la place du visionnage de pornographie sans préservatif dans le rapport subjectif au risque VIH.

C - Les interactions sexuelles sans préservatif

Parmi les spectateurs gays, le visionnage et le partage de pornographie bareback peut participer de la construction d'un mode de vie gay multipartenaire organisé autour de la pénétration sans préservatif et de l'échange de fluides. Parmi les spectateurs hétérosexuels interviewés, le visionnage de scènes de pénétration pénis/vagin sans préservatif et renvoie avant tout à l'expérience d'une sexualité conjugale monogame.

1) La place du porno bareback dans la sexualité gay multipartenaire sans préservatif

Le visionnage de pornographie sans préservatif peut être un élément dans la construction d'une carrière de barebacker. La notion de carrière¹ se réfère ici à la genèse et au développement d'activités considérées comme « déviantes » par une majorité morale. Elle dirige l'attention vers les processus sociaux à travers lesquels émergent des expériences et des identités controversées. Cette notion est ici mobilisée à propos des normes de prévention, afin de rendre compte des transformations subjectives à l'œuvre dans la transition au cours des années 2000 de trois hommes gays du respect vers la transgression de la règle du port du préservatif avec des partenaires occasionnels de statut sérologique incertain². Bruno, Laurent et Sébastien sont tous les trois dans des relations conjugales de long terme et expriment principalement leur sexualité en dehors du couple, avec des partenaires occasionnels. Leur engagement dans une sexualité multipartenaire sans préservatif coïncide avec le désinvestissement de la sexualité de couple. Le récit de chacun de ces trois hommes gays articule de manière différente le lien entre scénarios pornographiques, scripts intrapsychiques et scripts interpersonnels sans préservatif.

Bruno (53 ans, séropositif) entame cette transition à la fin des années 1990, alors qu'il est encore séronégatif et que la vidéo bareback est très peu accessible en France. Il découvre d'abord la sexualité sans préservatif, puis le porno bareback, et ce n'est qu'ensuite que sa séropositivité au VIH est diagnostiquée. Son récit commence un soir de 1997, où il était de sortie au Far West, un cinéma gay du quartier Strasbourg-Saint-Denis, à Paris, qui a depuis fermé :

¹ Becker Howard, *Outsiders. Études de sociologie de la déviance*, Paris, Métailié, 1985, p. 48-62.

² Pour une analyse des sentiments d'appartenance communautaire en jeu dans ces trajectoires, voir Girard Gabriel, *Les Homosexuels et le risque du sida. Individu, communauté et prévention*, op. cit., p. 256-277.

J'étais dans une cabine, je suce un mec et il me jouit dans la bouche, par surprise. Et j'ai fait un scandale ! Le mec je l'ai pris par... [s'arrête] Je ne suis pas du tout violent, j'ai jamais appris à me battre, mais je l'ai recouvert d'injures, je l'ai secoué et je l'ai fait sortir de la cabine. J'ai hurlé dans tout le cinéma. [...] Je lui ai dit « T'es une ordure ! Comment tu peux faire des choses comme ça !? » Il y a eu la colère. Et puis une fois que j'avais lâché mon linge sale, je me suis effondré. Je me suis mis à chialer comme une madeleine. En étant paniqué. Bon j'ai recraché, bien sûr. (Bruno)

L'année d'après, en 1998, Bruno entame une relation BDSM avec un homme de Toulouse, qu'il descend voir à chaque vacance. Lors de leur deuxième séjour ensemble, ils ont des rapports pénis/anus sans préservatifs. Alors que sa première expérience de prise de risque avait été associée au dégoût et à la colère, la deuxième est associée à un plaisir ambivalent : d'un côté il est angoissé par le risque de contamination, de l'autre les sensations qu'il éprouve sont très plaisantes.

Et là, il m'a pris sans capote. Et là, j'ai été... Ma réaction a été complètement autre, parce que j'ai eu l'impression de découvrir quelque chose. J'étais angoissé, j'étais un peu... Et puis j'étais en train de culpabiliser en me disant « tu dois pas faire ça, faut pas : arrête, arrête, arrête. » C'est l'histoire du diable et de l'ange : l'ange te dit « arrête » et le diable « amuse-toi ». Et c'est le « amuse-toi » qui l'a emporté. Et à partir de là, ça a un peu été un déclic dans ma sexualité. (Bruno)

Ce « déclic », qui amène Bruno à repenser son rapport au sexe sans préservatif et à l'échange de fluides, ne devient effectif que quelques années après. Bruno commence à avoir régulièrement des « pratiques de ce genre-là » à partir de 2001. Ces rapports sont alors encore espacés dans le temps et marqués par le sentiment de culpabilité. Au fil des rencontres de partenaires pratiquant le sexe anal sans préservatif, il finit par visionner, au cours d'un plan à plusieurs organisés dans un appartement, la vidéo porno bareback nord-américaine. Bruno garde un souvenir à la fois vif (« j'étais scotché ») et confus de ce film (« c'était un film en noir et blanc... avec des scènes d'uro... »). La découverte du porno bareback est surtout pour lui la découverte d'une représentation inédite des corps d'hommes gays séropositifs :

J'étais scotché [...] de voir un film comme ça, avec des mecs qui vraiment étaient canons, hyper bien gaulés. Ça renvoyait – surtout à l'époque – à une image totalement différente de ce qu'on voyait de la situation à l'époque. Parce qu'il y avait quand même des milliers de personnes qui étaient soit malades, ou qui étaient déjà décédées. Là, on voyait des mecs qui étaient pas forcément très jeunes, mais qui étaient super beaux, super bien gaulés, super bien montés. Et qui avaient l'air, physiquement, en pleine forme. C'était un contraste perturbant. (Bruno)

Bruno découvre ensuite le site de rencontre BarebackZone¹, où il prend l'habitude de naviguer de profil en profil et de consulter les photos et les histoires pornographiques amateurs qui sont partagées dans la section forum du site. Depuis peu, Bruno s'est d'ailleurs

¹ Ce site est présenté en annexe 5.

mis à écrire et à y publier lui-même des histoires. Celles-ci sont à la fois inspirées de ses propres expériences (il demande parfois l'autorisation à ses partenaires d'y faire référence) et des vidéos bareback qu'il visionne (il apprécie notamment les vidéos de Peto Coast¹). Cette pratique d'écriture vient combler le manque de scénario qu'il reproche aux vidéos bareback qu'il visionne. Il s'est aussi fait prendre quelques fois en photos au cours de plans cul avec des partenaires rencontrés en ligne, qui lui ont ensuite demandé son autorisation pour les publier. Bruno a une expérience ambivalente de BarebackZone : d'un côté il vient combler un besoin de sentiment de communauté ; de l'autre, les échanges autres que strictement sexuels y sont assez limités.

Au départ, je suis allé sur ce site parce que c'est perturbant d'avoir ce genre de pratiques. J'ai eu un vrai besoin de sentir, de faire partie d'une communauté. D'être entouré de gens qui vont te [insiste] comprendre, sans forcément être proches. Au début j'écrivais beaucoup de post, puis je me suis rendu compte que très peu de gens les lisaient et que les retours étaient pas toujours très sympas. (Bruno)

Laurent (42 ans, séropositif) découvre la sexualité gay multipartenaire lors de son arrivée à Paris, en provenance d'un village du Sud-Ouest de la France, au début des années 1990. Durant ses premières années parisiennes, il travaille comme serveur dans un bar gay du Marais et fréquente assidûment les sex-clubs et les sex-shops. Il découvre sa sérologie positive en 1994, juste avant l'arrivée des traitements antirétroviraux. Son goût pour le porno bareback ne se développe que dix ans plus tard, « vers 2005 », croit-il se souvenir – soit au moment de la controverse opposant l'association Act Up Paris à la chaîne de sex-shops Menstore.

J'ai découvert le porno bareback par BBZ [BarebackZone]. C'est un mec avec qui j'ai fait un plan qui m'a parlé de ce site. Après j'en ai aussi entendu parler en lisant Têtu. J'ai vu qu'il y en avait qui étaient pour, d'autres qui étaient contre, parce que ça dévalorisait et que ça mettait en danger les gens. Tout ce côté un peu sulfureux m'a attiré. Et j'ai commencé à en acheter.

Laurent achète dans la foulée ses premiers DVD du studio Treasure Island lors de vacances à Amsterdam et Berlin. Il apprécie les « looks très virils » des acteurs de ce studio et se constitue rapidement une importante collection – il se présente à l'entretien avec une pochette pleine de DVD du mythique studio californien. Laurent commence au même moment à pratiquer une sexualité qu'il qualifie de « bareback » avec des partenaires sexuels occasionnels, séropositifs comme lui, qu'il rencontre *via* internet. Voici la manière dont il négocie la présence ou l'absence du préservatif dans ces échanges en ligne :

¹ Cet acteur est présenté en chapitre 11.

Déjà, j'aborde la sexualité, la séropositivité. Si le mec veut baiser sans capote, on baise sans capote. S'il veut baiser avec capote, on baise avec capote. Et la plupart du temps, sur Grindr, je baise avec capote. Sauf si vraiment le mec, dans la discussion, me dit qu'il veut baiser sans. Pour les plans sans capote, je passe plutôt par BBZ [BarebackZone] (Laurent)

Sébastien (37 ans, séronégatif) ne découvre l'imaginaire bareback qu'à la fin des années 2000. Il est attiré par « le trip du sperme » et « le côté un peu interdit » de ces scénarios sexuels. Au-delà des films catégorisés comme bareback, il note un accroissement de pratiques telles que « l'éjaculation en bouche » dans les vidéos pornographiques qu'il visionne. Au fur et à mesure, cette pratique de visionnage « a un peu changé [sa] façon de pratiquer personnelle ». Si le désir du sperme et de la pénétration pénis/anus « à cru » en tant qu'« actif » était déjà présent, il a été augmenté par la découverte du porno bareback. En parallèle, il s'est mis à « ressentir de moins en moins de sensation » dans ses rapports sexuels avec préservatif.

C'est totalement stupide, mais c'est en voyant des films pornos où le mec prenait tout en bouche, etc., que j'ai commencé à me lâcher sur le sujet. Mais j'en avais déjà envie. [...] Alors après, quid de la poule et de l'œuf. [...] Je pense sincèrement que la vidéo m'a un peu influencée sur le sujet. [...] C'est en commençant à voir des films pornos avec du jus en bouche, que je me suis autorisé à commencer à avoir ce genre de pratiques. Parce que j'en ai terriblement envie, et que ça me fait vraiment tripper. (Sébastien)

Ainsi il arrive de temps en temps à Sébastien de rencontrer des hommes qui se présentent comme séronégatifs (même si « rien ne me dit qu'ils le sont vraiment ») sur BarebackZone pour avoir des rapports non protégés avec eux. Sébastien tient à se montrer « responsable » de cette pratique et ne veut pas se « chercher d'excuses en parlant d'influence de la pornographie ». Il s'informe sur le sujet et garde pour règle de n'avoir de rapports sans préservatifs qu'avec des hommes qui se sont déclarés comme séronégatifs par écrit. Sébastien entretient un rapport ambivalent à cette pratique : d'un côté il « prend un super pied » et « baiser sans capote c'est quand même meilleur au niveau des sensations », de l'autre « ça [le] fait chier » et il « flippe ». D'abord parce que son compagnon, avec qui il est en couple depuis plus de dix ans (« il ne se passe plus rien de sexuel entre nous ») réproouve fortement ces pratiques sexuelles. Ensuite parce qu'il n'a « pas envie d'être dépendant d'une médication contraignante » comme un traitement antirétroviral.

De la même manière que la pornographie occupe une place importante dans les sociabilités multipartenaires gays en général (voir chapitre 6), le visionnage, le partage et la production amateur de porno bareback sont des pratiques importantes dans la construction d'une sexualité multipartenaire gay sans préservatif.

2) Le réalisme amateur conjugal de la pornographie sans préservatif

La pornographie sans préservatif renvoie surtout les hommes hétérosexuels interrogés à leurs souvenirs de sexualité conjugale.

Par contraste avec l'imaginaire de « prostitution » auquel il associe le port du préservatif dans une partie de la pornographie hétérosexuelle professionnelle, Vincent (30 ans, hétérosexuel, cadre commercial, en couple) apprécie l'« authenticité » de la pornographie amateur, qui est « plus proche d'une relation sexuelle que je peux avoir avec une petite amie ».

L'éjaculation dans le vagin ou dans l'anus, caractéristique des vidéos de *cream pie* vient ensuite évoquer une sexualité plus « banale » et moins « extravagante » que l'éjaculation externe. Pour les spectateurs qui, comme Gérard (62 ans, hétérosexuel, retraite, divorcé) opposent le « fantasme » de la pornographie hétérosexuelle *hard* à la « réalité » de l'hétérosexualité *soft*, le *cream pie* donne au fantasme une touche excitante de réalité.

Comme spectateur, j'aime bien ce qu'on appelle les éjacs internes, le cream pie. Peut-être parce que c'est ce qui se rapproche le plus du vrai sexe, d'une relation sexuelle normale, banale. Parce que bon des filles qui aiment bien se prendre des douches de sperme, en prendre de partout sur le visage, sur les yeux, franchement, j'en ai jamais connu. [rit] (Gérard)

Les vidéos de *cream pie* proposent en fait une amplification visuelle du contact pénis/vagin et sperme/muqueuse dans l'hétérosexualité conjugale. Selon Pierre (44 ans, hétérosexuel, cuisinier, célibataire) le *cream pie* conjugue le plaisir pervers du « voyeur » avec le souvenir plaisant de la pénétration pénis/vagin avec ses ex-partenaires.

C'est comme dans la vraie vie. Enfin dans la vie sans capote. [...] Bien sûr que dans la vraie vie, je ne regarde pas le sperme sortir d'une chatte. Mais il y a un côté excitant de voir une nana qui pète du sperme par le cul. Mais mes partenaires si j'éjacule dans leur chatte ou dans leur trou du cul, je ne vais pas me poster derrière à regarder comment ça sort [sourit]. Il y a un côté voyeur. (Pierre)

La pornographie sans préservatif est ainsi racontée par les hommes hétérosexuels comme une forme légèrement déformée et déviante de sexualité conjugale.

La comparaison entre les expériences gays et hétérosexuelles montre que les résonances entre scénarios pornographiques et scripts interpersonnels sont très diverses. La pornographie sans préservatif peut aussi bien renvoyer à des formes de sexualité multipartenaire « déviantes » qu'au scénario conjugal « normal ».

D - Les interactions sexuelles avec préservatif

Chez les gays plus souvent que chez les hétérosexuels, la pornographie est invoquée comme un espace fantasmatique de liberté sexuelle qui contraste avec les règles de prévention qui enserrant la sexualité multipartenaire réelle.

1) La sexualité sans préservatif comme utopie pornographique

Si le porno bareback se présente à l'origine comme un divertissement fait par et pour des hommes gays séropositifs multipartenaires, les contours de ce genre pornographique sont devenus au fil des années de plus en plus flous et ses publics sont devenus de plus en plus divers. Il semblerait que le public principal du porno bareback soit aujourd'hui des hommes séronégatifs qui ont une connaissance limitée de cette subculture et qui utilisent aussi souvent que possible des préservatifs avec leurs partenaires occasionnels de statut sérologique incertain. Dans le récit d'expérience spectatorielle des membres de ce public, la sensation de « libération » des fluides et du contact entre les peaux prend son épaisseur par contraste avec les règles, les peurs et les angoisses qui organisent par ailleurs la rencontre sexuelle gay.

Non sans rappeler la manière dont les studios de porno gay nord-américain remarquent leurs films pré-sida comme des films « bareback », les années 1970 sont souvent invoquées par les publics gays comme une époque où « tout était possible » parce que le VIH n'était pas encore là. Pour Bernard (54 ans, gay, médecin, en couple) qui avait 21 ans en 1981 lors du premier diagnostic de ce qui deviendra quelques années plus tard le syndrome d'immunodéficience acquise, cela semble « évident qu'il est plus facile de fantasmer sur le sexe non protégé, surtout pour une génération comme la mienne ». Pascal (46 ans, gay, attaché commercial) ne s'est jamais vraiment fait au préservatif. Avant sa récente mise en couple monogame, il lui arrivait souvent de « glisser » de la règle du sexe protégé. Il se rappelle de son entrée dans la sexualité à l'aube des années 1980 comme d'un « paradis perdu » où il a découvert la sexualité gay multipartenaire dans les parcs, en plein air. Bien qu'Antoine (35 ans, gay, vendeur) ait actuellement une sexualité sans préservatif dans le cadre de son couple monogame et qu'il n'ait pas connu personnellement l'époque pré-sida, il investit lui aussi ce discours nostalgique :

Ça rappelle peut-être l'époque d'avant le sida, où on se prenait moins la tête, où y avait pas de contraintes, où on n'avait pas peur. Donc ça permet de se libérer de ce qu'on est obligés de vivre au quotidien. Même si certains le vivent finalement... vivent le risque au quotidien, bêtement mais... donc y a ce côté fantasmes et libéré de ce qu'on est obligés de vivre, de cette prévention qu'on nous impose. (Antoine)

Cet investissement du porno bareback comme d'un « paradis perdu » est également présent dans le récit de Gaëtan (35 ans, séropositif, gay, commerçant, en couple) qui, après avoir connu une vie sexuelle multipartenaire (et avoir tourné dans un film pornographique professionnel) est désormais dans une relation conjugale monogame avec un partenaire séronégatif, avec qui il utilise le préservatif, et qui a une image négative de son passé sexuel.

Dans le porno, dans le fantasme, tu peux te laisser aller. Par contre dans la vie réelle, tu dois toujours faire attention à la capote, à pas jouir dans la bouche, etc. Alors si quand je mate un porno, c'est encore pour voir ce truc chiant [rit], il y a vraiment aucun intérêt quoi ! (Gaëtan)

La rhétorique de la catharsis, selon laquelle le visionnage masturbatoire de bareback permettrait de ne pas passer à l'acte, est mobilisée par Gaëtan (qui « expulse » ses fantasmes) et par Pascal (pour qui c'est une « béquille »). Le porno bareback est alors un complément à une sexualité conjugale vécue comme insuffisante¹.

2) La mise à distance de la pornographie bareback

L'exotisation du caractère « transgressif » du porno bareback est une manière de le visionner tout en le tenant à distance de sa propre réalité sexuelle. Michel (43 ans, séronégatif, bisexuel, cadre commercial, célibataire) voit le bareback comme « la transgression ultime » et c'est précisément parce qu'il s'agit de quelque chose qu'il ne pourra jamais faire dans sa propre sexualité que c'est un fantasme opératoire pour ses pratiques autosexuelles. Jean-Claude (52 ans, séronégatif, huissier, en couple non-monogame) est fasciné par le vocabulaire mystérieux de la culture bareback, qui participe du frisson transgressif du visionnage de pornographie.

L'exotisation du porno bareback peut s'associer à sa pathologisation. Frédéric (28 ans, séronégatif, gay, architecte, célibataire) apprécie le porno bareback pour les « orgasmes gigantesques » et les « éjaculations abondantes » que ce genre met en avant. Bien que ces images lui procurent du plaisir et fassent partie de ses routines autosexuelles, il les juge moralement condamnables (« je pense que c'est mal ») et pense qu'elles sont le fait de personnes « stupides » qui veulent s'« autodétruire ». Ce jugement moral négatif s'inscrit dans une vision négative plus large du mode de vie gay multipartenaire (il trouve les bars gays et les sex-clubs « extrêmement tristes » et « potentiellement dangereux ») et dans une forte angoisse de contracter le VIH (« même avec un préservatif, j'ai tout le temps peur d'attraper le sida »). Il fréquente ces lieux uniquement par nécessité (« en me sentant sale ») et adhère à

¹ Je renvoie ici à la présentation du mode « utilitariste » en chapitre 9.

l'idéal d'une sexualité conjugale domestique avec « un copain qui soit de style étudiant, charmant ». La pornographie bareback est alors la figure repoussoir contre laquelle il construit son désir d'une vie homosexuelle normale, propre et intégrée. De la même manière, Antoine (35 ans, séronégatif, gay, vendeur, en couple monogame) explique que si c'est un fantasme attirant cela n'en reste pas moins une réalité dont il préfère se tenir éloigné. Il oppose également une sexualité conjugale constructive à une sexualité multipartenaire à risque « destructrice ». Le bareback est ici à la fois un fantasme où l'on se laisse aller et une figure repoussoir contre laquelle on construit sa propre réalité sexuelle saine et sûre.

3) Les hommes hétérosexuels multipartenaires

L'opposition entre « fantasme » et « réalité » renvoie le plus souvent chez les hommes hétérosexuels à l'opposition entre des scénarios pornographiques de disponibilité et d'insatiabilité sexuelle féminine et une réalité hétérosexuelle plus contrainte (voir chapitres 6 et 10). La valorisation des fantasmes sans préservatif par contraste avec les impératifs de prévention est toutefois également présente dans cette opposition, même si elle est moins centrale. Adrien (29 ans, hétérosexuel, artiste plasticien, célibataire) ne visionne pas de pornographie avec préservatif parce que cela le renvoie à « quelque chose de quotidien ». De même, Fabrice (42 ans, hétérosexuel, technicien, en couple) oppose la « bonne réalité » à laquelle renvoie la pornographie sans préservatif et la « réalité triste » à laquelle renvoie la pornographie avec préservatif. Si Louis (30 ans, séronégatif, hétérosexuel, ingénieur, célibataire) préfère visionner la pornographie sans préservatif, il insiste sur le fait qu'il « n'y a pas moyen de baiser sans capote » parce qu'il « flippe » trop vis-à-vis du risque de transmission du VIH. Pour Gérard (62 ans) et Pierre (44 ans), tous deux récemment divorcés, le plaisir de voir la pénétration sans préservatif se charge d'intensité à travers le souvenir de leur sexualité de couple et par contraste avec la « limite » et la « contrainte » posées par les préservatifs qu'ils utilisent aujourd'hui.

Conclusion : scripts dissonants et sujets fragmentés

L'attrait pour la représentation pornographique du sexe « cru » et la lassitude envers le préservatif ont été problématisés dans la sphère publique comme un phénomène spécifiquement gay¹. La comparaison entre les récits d'expérience spectatorielle des hommes hétérosexuels et gays permet toutefois d'observer une valorisation similaire de la pénétration sans préservatif comme plus « vraie » et plus « intense ». Ces termes sont toutefois connotés de manière différente dans le discours de ces deux publics : le public gay l'articule davantage à un goût pour la masculinité « brute », quand le public hétérosexuel l'articule davantage à un goût pour la « nature » hétérosexuelle. Surtout, il s'agit d'un goût plus significatif pour les gays, dans un contexte de forte prévalence et de forte incidence du VIH.

La focalisation sur la pénétration pénis/anus dans les années 1970², l'arrivée du préservatif dans les années 1980 et le retour à la pénétration « crue » avec le porno bareback représentent trois tournants importants dans la représentation audiovisuelle explicite de l'homosexualité masculine. Le porno bareback ne constitue ni un retour en arrière ni un oubli du sida, mais plutôt une mise en scène hyper-ritualisée de l'absence du préservatif³. L'opposition entre pornographies gays avec et sans préservatif s'articule à des chaînes de signification plus large mobilisant notamment les oppositions normal/déviant, soft/hard, conventionnel/extrême et propre/sale. L'entrelacement de ces oppositions implique que les représentations de la pénétration pénis/anus qui ne sont pas associées à l'esthétique bareback tendent à être moins souvent décodées comme « à risque ». Le risque tend en effet à être moins visible lorsqu'il est représenté dans le « cercle vertueux » de la sexualité « bonne », « normale » et « naturelle »⁴. Dans un contexte culturel où le risque est associé au bareback et où le bareback est assimilé à une « déviance », le risque devient invisible lorsqu'il advient sans la fétichisation du sperme.

Les velléités de censure du porno bareback, loin d'avoir neutralisé son pouvoir d'attraction, l'ont en fait amplifié. Le porno bareback attire justement parce qu'il est « sulfureux », « dégradant » et « sale ». Cette inversion des valeurs morales par laquelle

¹ Notamment à travers les thèmes du « relâchement » et du *relapse*, voir Girard Gabriel, *Les Homosexuels et le risque du sida. Individu, communauté et prévention*, *op. cit.*, p. 75-94.

² Escoffier Jeffrey, *Bigger Than Life*, *op. cit.*, p. 185.

³ Voir sur ce point Mowlabocus Sharif *et al.*, « Porn Laid Bare: Gay Men, Pornography and Bareback Sex », *op. cit.*

⁴ Rubin Gayle, « Penser le sexe », in *Anthropologie politique du sexe*, Paris, Epel, 2010, p. 135-210.

l'abject devient source de plaisir peut d'abord être rapport à une certaine forme de sensibilité minoritaire gay¹, mais elle est également un trait plus général de la pornographie commerciale, qui aguiche ses publics par l'obscénité². La proximité sémantique entre les expressions du dégoût et du plaisir envers le porno bareback peut s'expliquer par le fait que celles-ci participent d'une même « économie affective³ », par laquelle la condamnation morale intensifie le plaisir ob/scène (hors de la scène de l'énonciation publique) de voir et de ressentir.

La diffusion des fantasmes bareback, couplée à la condamnation morale de ses consommateurs, a enfin entraîné une fragmentation des subjectivités sexuelles gays. Pour le dire dans les termes de John Gagnon et William Simon, les spectateurs de porno bareback qui utilisent le plus souvent possible le préservatif dans le cadre de leur sexualité multipartenaire tendent à faire l'expérience d'une tension entre « scripts intrapsychiques » et « scripts interpersonnels » : si leurs fantasmes bareback sont bien partie prenante de leur réalité autosexuelle quotidienne, les cantonner au rôle de « fantasme » en les opposant à la « réalité » permet de les maintenir hors de la sphère d'expression publique de leur sexualité. La tension entre le « fantasme », au sens de « ce que j'aimerais faire » et la « réalité » au sens de « ce que je ne peux pas faire » joue un rôle important dans le façonnement du rapport aux scénarios bareback : le plaisir de voir et de ressentir « librement » ne peut pas être séparé de l'impression d'être par ailleurs « contraint » et « limité ». Si les hommes séropositifs investis dans une sexualité multipartenaire sans préservatif ont pu développer une nouvelle sociabilité à travers la subculture du barebacking, ils se sont quant à eux vus stigmatiser dans leur entourage proche. Chez les uns comme chez les autres, la centralité culturelle des fantasmes d'échange de fluides et de sexe anal sans préservatif, couplée au stigmate du « barebacker » ont conduit à une difficulté à porter une parole publique sur ses fantasmes.

Ces analyses se basent sur des entretiens réalisés entre 2008 et 2012. Or, en janvier 2008, l'avis émis par la Commission fédérale suisse pour les problèmes liés au sida (connu sous l'appellation de « *Swiss statement* ») affirme qu'une personne séropositive ne souffrant d'aucune autre maladie sexuellement transmissible et qui suit un traitement antirétroviral

¹ Halperin David, *Que veulent les gays ? Essai sur le sexe, le risque et la subjectivité*, Paris, Éditions Amsterdam, 2010.

² Paasonen Susanna, *Carnal Resonanc: Affect and Online Pornography*, Cambridge, MIT Press, 2011, p. 59.

³ Ahmed Sara, *The Cultural Politics of Emotion*, Edinburgh, Edinburgh University Press, 2004, p. 44-49.

efficace ne transmet pas le virus par le biais de contacts sexuels¹. Par ailleurs, les essais de prophylaxie pré-exposition (PrEP), par laquelle une personne séronégative réduit son risque d'infection en prenant un traitement antirétroviral préventif, ont démontré leur efficacité². Ces deux changements étendent les situations où la pénétration pénis/anus entre hommes n'est plus une pratique à haut risque de transmission du VIH. Ils inaugurent une nouvelle phase de la promotion de la santé sexuelle gay, où l'incitation au changement de comportement sexuel devient de moins en moins centrale. Les scénarios culturels de la sexualité anale dans les contextes multipartenaires gays devraient alors connaître des transformations importantes dans les années à venir.

¹ Pietro Vernazza *et al.*, « Les personnes séropositives ne souffrant d'aucune autre MST et suivant un traitement antirétroviral efficace ne transmettent pas le VIH par voie sexuelle », *Bulletin des médecins suisses*, n° 89, 2008, disponible à l'adresse : www.unige.ch/sciences-societe/socio/fes/4814/0533/6055/Vernazza_2008.pdf.

² ANRS, « Un grand succès dans la lutte contre le VIH/sida. Un médicament pris au moment des rapports sexuels réduit efficacement le risque d'infection », 2014, disponible à l'adresse : www.anrs.fr/VIH-SIDA/Sante-publique-Sciences-sociales/Actualites/Un-grand-succes-dans-la-lutte-contre-le-VIH-sida.-Un-medicament-pris-au-moment-des-rapports-sexuels-reduit-efficacement-le-risque-d-infection.

Conclusion de la quatrième partie

Si la circulation des images pornographiques est fortement globalisée, leur réception prend avant tout sens à l'échelle des différentes problématisations nationales des effets de la pornographie. Les impensés des discours qui, dans la sphère publique française, traitent des « effets » de la pornographie sont également les impensés de discours de réception des images par les spectateurs.

Le chapitre 10 a montré que la focalisation, dans le débat public, sur les mises en scènes pornographiques les plus sensationnalistes de la domination masculine et de la soumission féminine favorise, en réception, la naturalisation du script hétérosexuel de la domination masculine « normale ». Les chapitres 10 et 11 ont présenté la négation de la question raciale dans la sphère publique française comme une des composantes de l'incapacité des publics blancs à percevoir leurs propres fantasmes comme étant traversés par des rapports sociaux de race. Le chapitre 12 enfin, a montré que la dénonciation des formes les plus spectaculaires de la mise en scène du sexe anal sans préservatif et de l'éjaculation sur les muqueuses renvoie à la plus faible interrogation, parmi les spectateurs de porno gay, des pratiques sexuelles potentiellement à risque lorsqu'elles sont représentées en dehors de l'esthétique transgressive du barebacking.

Dans chacun de ces cas, l'adhésion à une norme de « bon » spectateur – qui ne voit que les « bonnes » images et qui sait distinguer « les fantasmes » de « la réalité » – réduit les capacités de réflexion et d'intervention des publics sur les images qui nourrissent leur monde autosexuel.

Conclusion générale

L'usage autosexuel domestique de la vidéo pornographique en ligne par les hommes est un élément à la fois substantiel et ambivalent des constructions contemporaines de la masculinité. L'enquête en réception auprès d'un public d'hommes hétéros, bisexuels et gays, de classes moyenne et supérieure, socialement perçus comme blancs – menée par un spectateur parmi les autres, orienté vers un projet de connaissance particulier – rend à la fois compte de consonances et de dissonances entre cette pratique et les modèles hégémoniques de masculinité.

La matérialité des usages de la pornographie

Le rôle joué par cette pratique dans les rapports de genre a été appréhendé à partir d'une sociologie des contextes au sein desquels interviennent les usages masculins de la pornographie, contre les raisonnements en termes d'effets directs des images sur les comportements.

La question des effets de la pornographie est le produit d'une histoire culturelle qui s'ouvre au XIX^e siècle avec les premières pratiques modernes de censure de l'« obscène ». Juristes, bibliothécaires et historiens de l'art établissent alors de nouveaux critères de censure qui prétendent à l'objectivité, en se basant sur les notions de pudeur, de morale et d'ordre social. Ces censeurs se sentent investis de la mission de prévenir les désordres sociaux liés à l'accessibilité de la pornographie aux publics subalternes – les jeunes, les femmes, les classes laborieuses et les populations colonisées – perçus comme « vulnérables » et « dangereux ». À la servitude corporelle de ces publics animalisés et infantilisés, s'oppose la maîtrise de soi de l'« homme de science », « adulte » et « civilisé ». Cet homme de science doit être transparent à lui-même pour devenir le témoin modeste des effets de la pornographie sur « les autres ».

Le projet conservateur d'une science « neutre et objective » des effets de la pornographie est approfondi au XIX^e siècle par des savants-moralistes puis, dans la deuxième moitié du XX^e siècle, par la psychologie, la psychiatrie et certaines branches de la sociologie. La transformation des normes sexuelles dominantes à partir des années 1970, avec l'avènement de l'idéal d'une sexualité conjugale régulière comme lien de plaisir et source de bien-être, conduit à la problématisation plus spécifique des usages « excessifs », désormais

considérés comme relevant de la catégorie des « troubles du contrôle sexuel ». L'opposition entre un « nous » adulte, blanc et bourgeois qui se contrôle et un « eux » jeune, non-blanc et populaire à contrôler ré-émerge aujourd'hui à travers la figure médiatique du « jeune de banlieue » impliqué dans des « tournantes ». La réorientation depuis les années 1970 du problème des effets de la pornographie sur les masculinités « déviantes » conduit à une invisibilisation des lectrices et des spectatrices de pornographie, public pourtant de plus en plus important.

Au-delà de leurs importantes divergences tant théoriques que stratégiques, les différents courants féministes d'analyse des représentations pornographiques convergent sur le principe général de leur performativité : les fantasmes participent de la production de la réalité sociale. La représentation sexuelle est un front dans une lutte culturelle dont l'un des enjeux est le démantèlement des binarismes hiérarchisant masculin/féminin, actif/passif, pénétrant/pénétré et dominant/dominé. Mon approche reprend l'axiome du caractère déterminant des représentations pornographiques, tout en remplaçant les sons, les images, les textes et les objets techniques dans les contextes de réception au sein desquels ils se matérialisent.

Les usages masculins de la pornographie – naviguer et cliquer, visionner et écouter, se saisir et se laisser saisir, effacer et archiver, taire et discuter, ressentir et ré-imaginer – interviennent à trois niveaux dans les rapports de genre : la formation des sociabilités, l'organisation des espace-temps domestiques et, surtout, la production de la subjectivité.

La formation des sociabilités masculines

Les mots, images et objets pornographiques façonnent des sociabilités. Alors que les sensations et les émotions en jeu dans l'usage de pornographie sont souvent envisagées comme une force anémique de dissolution du lien social, le plaisir de partager des représentations sexuelles est en réalité un principe organisateur pour de multiples formes de sociabilité masculine.

Parmi les spectateurs enquêtés, trois modèles de sociabilité pornographique ont été distingués. Un premier groupe a peu voire pas de pratiques de partage de pornographie : il s'agit là d'une activité strictement individuelle. Un deuxième groupe, principalement constitué d'hommes gays, a des pratiques de partage exclusivement orientées vers la rencontre sexuelle : ils partagent leurs goûts, leurs fantasmes et leurs photos avec des partenaires sexuels occasionnels. Un troisième groupe a un partage intense de pornographie

au sein d'un cercle restreint : il s'agit notamment de passionnés qui développent des liens d'amitié à travers des forums de fans. Trois mondes homosociaux masculins, générés par ces pratiques de partage, ont alors été observés.

Le monde de la camaraderie masculine hétéronormative s'appuie sur le langage commun de l'humour obscène. Les affects mis en circulation par l'évocation d'un imaginaire sexuel hétéronormé participent, chez ceux qui répondent positivement à cette interpellation, à la production d'un sentiment d'appartenance au groupe des hommes. Dans un contexte de politisation féministe des représentations sexuelles, la camaraderie masculine est vécue comme un espace où l'on peut parler de sexualité à l'abri du jugement des femmes et des féministes. La pornographie peut toutefois devenir une menace pour cette camaraderie lorsqu'elle induit une promiscuité (homo)sexuelle des corps et qu'elle fait émerger les figures perverses de l'« obsédé sexuel » et de l'« homosexuel ». La pornographie ne devient en fait un vecteur d'homosocialité hétéronormative que dans la mesure où elle permet de formuler un imaginaire d'hétérosexualité conquérante, tout en tenant à distance le spectre de l'homosocialité masturbatoire.

Le monde des fans de pornographie et le monde de la sexualité multipartenaire gay se situent à la fois en continuité et en rupture par rapport à cette camaraderie masculine. Le forum internet de fans de pornographie observé permet à des hommes hétérosexuels (ou à quiconque se fait passer pour tel) de parler publiquement de leurs fantasmes et de leurs pratiques masturbatoires, avec la protection du pseudonymat et à l'abri de toute stigmatisation en tant que « pervers » ou « obsédés ». Les passionnés de pornographie reprennent certains des traits de la camaraderie masculine, tels que l'humour obscène, qu'ils associent à une célébration de la masturbation et de l'imagination (hétéro)sexuelle.

La pornographie sert enfin de vecteur au contact sexuel entre hommes dans des espaces gays le plus souvent organisés autour d'une norme de virilité, de jeunesse et de validité. Les pratiques de partage et d'échange de photographies pornographiques sont aussi anciennes que la formation des socialités homosexuelles masculines modernes à partir de la fin du XIX^e siècle. Dans les dispositifs de visionnage collectif – le cinéma porno (années 1970), la cabine de sex-shop (années 1980), puis le visionnage à domicile (années 1990) – la pornographie est un spectacle participatif dont le public est le principal protagoniste. Prendre une photo érotisée de soi est aujourd'hui un passage obligé pour la rencontre sexuelle en ligne *via* des sites internet et des applications géolocalisées. Tandis que l'opposition entre

« fantasme » et « réalité » structure le discours des hommes hétérosexuels monogames, la consommation et la production amateur de pornographie s'inscrivent, pour les homo et bisexuels masculins multipartenaires, dans une socialisation plus large aux codes et aux affects des subcultures sexuelles auxquelles ils participent. Les constructions pornographiques de la masculinité passent dès lors autant par les plateformes de visionnage en ligne que par les sites de rencontre de partenaires sexuels occasionnels.

L'organisation des espace-temps domestiques

L'usage de pornographie participe ensuite de la production d'espaces et de temporalités domestiques. La description ethnographique a tracé les contours de deux économies morales domestiques au sein desquelles les usages masculins de la pornographie interviennent différemment.

Au sein d'une première économie morale domestique, la pornographie prend la forme d'une énergie dangereuse à marginaliser. Cette configuration domestique, héritière de la conception bourgeoise du foyer comme lieu de reproduction sociale *via* le travail des femmes, repose sur une division hétérosexuelle des temps et des espaces où la pornographie est, du point de vue des hommes, un loisir toléré par les conjointes mais contraire à une morale envisagée à la fois comme féminine, conjugale et familiale. L'inscription occasionnelle de la pornographie dans le script sexuel conjugal ne bouleverse pas nécessairement cet agencement. Aussi, une représentation dominante du couple, hétérosexuel comme homosexuel, constitue le recours à la pornographie en menace pour la construction d'un désir conjugal épanoui et l'envisage comme contraire aux principes de fidélité amoureuse et de réciprocité du désir sexuel. Si la pornographie est facilement accessible *via* des meubles domestiques (ordinateur, télévision) et des technologies mobiles (téléphones, tablettes), elle reste ici une pratique culturelle invisible. Cette invisibilité est maintenue par des horaires de visionnage dans des temps creux (tard le soir par exemple), par l'effacement des traces d'usage (par exemple à travers la suppression de l'historique de navigation), ainsi que par des pratiques d'archivage discret (comme le stockage de sa collection de DVD dans un faux-plafond).

Au sein d'une seconde économie morale domestique, notamment mise en place par les célibataires et les télétravailleurs, la pornographie est une énergie banalisée, qui occupe une place relativement indifférenciée par rapport aux autres usages des technologies numériques et aux autres pratiques corporelles de tous les jours et de toutes les nuits. La navigation

pornographique est alors enchevêtrée dans les routines de la vie quotidienne qui participent de la production d'un sentiment de bien-être domestique et de quotidienneté. Il peut par exemple s'agir de la navigation du matin (avec le café) ou du soir (avec une bière) lorsque la consultation des messages professionnels et personnels coexiste avec la navigation sur des sites pornographiques. Il peut aussi s'agir d'une pause pour « déstresser » lors d'une journée de télétravail. Cette économie morale fait tangentiellement coexister l'hédonisme et la productivité en un même espace-temps.

La production autosexuelle de soi

Naviguer, visionner, ré-imaginer, se saisir et se laisser saisir sont des pratiques de soi qui façonnent des sensations et construisent des imaginaires sexuels. L'« autosexualité » désigne d'abord un nouvel espace d'élaboration de soi qui émerge au XIX^e siècle sous l'effet conjoint de la massification des technologies de visualisation du corps et de l'individualisation de la sexualité. Le maniement et la visualisation des représentations sexuelles – sur des écrans désormais tactiles, interactifs et proches du regard – sont aussi des pratiques de manipulation et d'observation de soi.

La navigation pornographique est avant tout une quête de plaisir. L'« autosexualité » désigne alors simultanément un ensemble de pratiques discursives (« taper un mot-clé », « cliquer sur un *tag* », « se faire des films ») et non-discursives (« froter », « caresser », « haleter », etc.) orientées vers l'intensification de la sensation. L'activation sexuelle du corps de l'internaute passe souvent par la suspension consentie de l'incrédulité et la croyance réflexive en un plaisir « vrai », « authentique » et « non-simulé » des corps représentés à l'écran. Le visionnage sollicite non seulement le regard et l'ouïe, mais aussi l'odorat, le goût et, surtout, le toucher. Dans les récits d'expérience spectatorielle, la tactilité (ressentir, être touché) et le mouvement (être attiré, ému, magnétisé) priment sur la vision. La mémoire incorporée des sons et des images est ensuite intensifiée et régulée à travers des pratiques discursives de retour réflexif sur soi. Cette réflexivité est notamment encadrée par des injonctions hétéronormatives et homonormatives à la mise en cohérence sexuelle de soi.

La construction du genre à travers l'usage de pornographie est indissociablement un processus de sensation (matérielle) et de représentation (idéologique) du corps : de son propre corps et de son rapport à la variété des corps humains. L'engendrement de l'internaute passe d'abord par des gestes et des postures spectatorielles, c'est-à-dire des manières de se saisir et

de se laisser saisir par les sons et les images, comme par exemple à travers la pratique qui consiste à synchroniser son éjaculation sur celle des acteurs. La production du genre passe ensuite par la régulation des rythmes corporels, par exemple à travers le récit conventionnellement masculin du désir sexuel comme force agressive trouvant son origine à l'intérieur du corps et devant faire l'objet de pratiques d'extériorisation régulières. La construction du genre passe également par l'activité de re-scriptage, à travers laquelle les scénarios pornographiques sont ré-imaginés en direct, pendant le visionnage, ou en différé, dans le flot chaotique d'imagination sexuelle de la vie quotidienne.

Les sensations et représentations expérimentées dans l'espace-temps de l'autosexualité domestique n'affectent durablement et significativement le processus de subjectivation – autrement dit, ne deviennent déterminantes – que dans la mesure où elles entrent en consonance avec les pratiques et les conceptions de la masculinité qui sont considérées comme « bonnes », « normales » et « légitimes » dans les autres domaines de la vie sociale. Parmi les hommes interrogés, la comparaison d'une part des hétérosexuels avec les gays et, d'autre part, de ceux dont la position sociale dépend fortement du capital culturel avec ceux qui en dépendent peu, permet de distinguer différentes formes de masculinité hégémonique.

Expression sexuelle de la virilité et masculinité hégémonique

La virilité fabriquée, entre autres, par les usages hétéronormatifs et homonormatifs de la pornographie, est un élément aussi important que problématique pour les projets de genre conservateurs qui animent au XXI^e siècle les hommes blancs de classe moyenne et supérieure.

L'usage hétéronormatif de pornographie participe d'un processus d'organisation des imaginaires et des corps autour des axes d'opposition homme/femme, masculin/féminin, pénétrant/pénétré et dominant/dominé. Si internet donne accès à une grande diversité d'images pornographiques, le mode d'appropriation hétéronormatif se limite à une portion très limitée de la pornographie en ligne. La navigation y est guidée par la volonté d'éviter les images « dégoûtantes » : une catégorie large, aux contours variables, qui peut aller de la zoophilie à l'homosexualité masculine, en passant par les femmes trans, non-blanches, « grosses », « poilues » et le BDSM. Le visionnage est ici traversé par une tension : le plaisir est souvent intensifié à travers la transgression des règles morales (par exemple, imaginer un scénario d'inceste), tandis que la moralité de la pratique passe par l'invocation d'une sexualité « propre », « saine » et « normale », à l'abri des mondes marginaux du plaisir « sale »,

« malsain » et « anormal ». Le frisson de la perversité sexuelle est alors compensé par l'imagination de rôles de genre conventionnels.

Si les vidéos pornographiques hétérosexuelles peuvent se prêter à une multiplicité de lectures, par exemple attentives aux mises en scène de l'appétence érotique et de la puissance sexuelle des femmes, les spectateurs masculins privilégient ici l'idée de disponibilité sexuelle féminine. La pornographie en ligne est investie comme un monde enchanté, où les femmes sont toujours enthousiastes à l'idée de faire plaisir aux hommes. Tout en sachant « bien bander » et « bien dominer », les acteurs doivent quant à eux rester discrets afin de faciliter l'accès au corps de l'actrice et de prévenir toute connexion homoérotique masculine. Ces pratiques de visualisation et de ré-imagination s'agencent à des pratiques corporelles de canalisation du plaisir par le pénis.

La condamnation, sur un mode hétéronormatif, des représentations pornographiques les plus spectaculaires de la domination masculine – en lien avec leur dénonciation dans la sphère publique – se fait au nom du caractère plus « naturel » du script hétérosexuel de domination masculine « normal », que les pornographies plus *soft* partagent avec de nombreux autres genres médiatiques (comme le cinéma traditionnel par exemple) moins souvent critiqués dans la sphère publique. Le principe de l'égalité entre les femmes et les hommes est accepté, sauf dans le domaine de la sexualité. Les spectateurs défendent l'idée selon laquelle les corps masculins et féminins sont naturellement programmés pour le script hétérosexuel conventionnel.

Cette performance corporelle et langagière d'une masculinité forte, vigoureuse et dominatrice entre en consonance avec la masculinité déployée dans des activités basées sur la force physique et la quête de sensations fortes, comme par exemple le sport en plein air, le visionnage de films d'action ou l'écoute de hard-rock. Ceci est particulièrement le cas des spectateurs pour qui la pornographie joue avant tout une fonction corporelle d'extériorisation des pulsions (mode « utilitariste ») et dont le statut social ne dépend pas du capital culturel. En revanche, pour les hommes dont la position sociale dominante dépend du capital culturel, cette virilité n'a de valeur que sexuelle. Sortie de ce domaine et replacée sur les autres scènes de leur vie quotidienne, cette performance de la masculinité devient risible et consternante. Les représentations pornographiques hyperboliques de la masculinité et de la féminité sont jugées « vulgaires » et « superficielles ». Ces hommes ne situent pas la « vraie masculinité » dans le domaine de la sexualité, mais dans les domaines familiaux et professionnels, en lien

avec les rôles du père et du manager. La masculinité blanche et bourgeoise, souvent construite par contraste avec les « jeunes de banlieue », se présente comme une capacité de contrôle de soi et de contrôle des autres qui implique la domination du corps par l'esprit.

Dans le mode homonormatif d'appropriation de la pornographie, le désir sexuel pour et l'identification à un modèle de masculinité vont de pair. La recherche d'une masculinité « brute », « virile » « authentique » et « naturelle » donne sa substance érotique à une conception idéologique de l'homosexualité comme sexualité entre « vrais » hommes. Une telle définition divise les hommes qui ont des relations sexuelles avec des hommes en deux catégories figées et hiérarchisées : d'un côté les « virils », dont il s'agit de se rapprocher et, de l'autre, les « efféminés » qui sont tenus à distance. Cette sociabilité homonormative est organisée autour de l'envie d'être « entre hommes », sans les femmes et sans les « folles ». Ce principe général se décline de différentes manières. L'attrait érotique pour la masculinité « normale » et « passe-partout » peut résonner avec le désir d'incarner soi-même la norme masculine dans les autres domaines de la vie sociale. Le goût pour les rapports « furtifs » et « discrets » entre hommes peut se couler dans la valorisation d'une masculinité conventionnelle. L'indexation des idéaux de beauté masculine sur une norme de virilité blanche conduit à la dévalorisation de l'efféminement supposé des hommes asiatiques. Le mélange d'attraction et de répulsion envers le stéréotype pornographique du « lascar » peut participer de la marginalisation des jeunes hommes noirs et arabes des quartiers populaires.

Si la force « brute » et « animale » est le mode d'expression de la masculinité hégémonique dans le domaine de la sexualité, en contexte hétéro comme en contexte gay, cette virilité doit en revanche être euphémisée dans les domaines familiaux et professionnels, sous peine d'être perçue comme « vulgaire », « déviante » et « violente ». L'attrait érotique pour la virilité, même lorsqu'elle est connotée comme « hétérosexuelle » n'est en rien incompatible avec la « fierté » homosexuelle. Le goût érotique parmi les gays pour la masculinité « hétéro » se coule souvent dans un projet de genre homonormatif, qui place la masculinité gay en position de complicité (et non de subordination) par rapport à la masculinité hétérosexuelle conventionnelle¹.

¹ Je reprends ici les concepts de masculinités « marginalisée », « subordonnée » et « complice » élaborés par Connell Raewyn, *Masculinités. Enjeux sociaux de l'hégémonie*, Paris, Éditions Amsterdam, 2014 [1995], p. 74-79.

Les constructions alternatives de la masculinité

L'usage masculin de pornographie ne reproduit pas mécaniquement des rapports de genre asymétriques. La masculinité hégémonique coexiste, au sein d'un même public, avec des dynamiques de genre alternatives.

La passion pour la pornographie et la curiosité envers les mondes de la sexualité en ligne amènent certains hommes hétérosexuels à naviguer au-delà du périmètre pornographique de l'hétérosexualité masculine « normale ». Plus l'investissement subjectif dans les pratiques pornographiques est grand, plus la réflexivité envers les modèles dominants de masculinité tend à s'accroître. L'autosexualité pornographique peut alors être un lieu d'inflexion des fantasmes (par exemple à travers l'inclusion de scénarios « bisexuels » et « transsexuels ») voire de rupture dans une trajectoire sexuelle (par exemple, devenir gay ou bisexuel à travers l'usage de pornographie). La passion pour la pornographie peut par ailleurs être un espace de célébration de la puissance sexuelle féminine et de définition de la masculinité hétérosexuelle au-delà du contrôle de soi et du contrôle des autres. L'imagination de soi comme simultanément « féminin » et « soumis » dans la ré-imagination des scénarios pornographiques hétérosexuels conventionnels peut participer d'un décentrement par rapport à la masculinité hétérosexuelle. Parmi les passionnés de pornographie, le retournement du stigmate dévirilisant du « geek » qui serait un « loser » par rapport à la norme de la conquête hétérosexuelle, peut s'articuler à des éléments de critique plus générale des normes et des hiérarchies de genre. Ces tendances contre-hégémoniques sont toutefois neutralisées par le cadre hétérosexuel masculin non-mixte de la subculture des fans de pornographie hétérosexuel, qui incite les participants à une attitude conservatrice.

Les hommes gays et bisexuels disposent de plus d'opportunités d'exercer une réflexivité sur les constructions de la masculinité, du fait de leurs positions dans les rapports sociaux de sexualité. Le désir homosexuel produit d'abord une position excentrique par rapport au regard hétérosexuel masculin qui organise les représentations sexuelles les plus visibles et les plus accessibles. Le désir pour la « vraie » masculinité est ensuite un investissement érotique codé comme « féminin » qui peut générer une position privilégiée pour prendre conscience du sexisme et de la misogynie, notamment dans leurs dimensions sexuelles. La définition normative de l'homosexualité comme sexualité entre « vrais » hommes coexiste en fait souvent avec un désir plus polymorphe d'incarner et de manipuler la masculinité « brute », où propriétés masculines et féminines viennent s'hybrider. C'est

notamment le cas dans le vocabulaire de la sexualité gay *hard* où les tétons deviennent des « tétines » et les anus deviennent des « chattes de mecs ». L'attrait pour la masculinité « brute » n'est par ailleurs pas nécessairement organisé autour du pénis et peut se focaliser sur le buste, les bras ou les fesses. Le brouillage entre fantasme pornographique et réalité sexuelle constitue une autre opportunité, pour ceux qui participent aux mondes de la sexualité multipartenaire gay, d'intensifier la réflexivité par rapport aux normes de genre. Scénariser un « plan cul » et charger une photo de soi en ligne sont en effet des pratiques de mise en scène homoérotique de la masculinité qui peuvent faire advenir une conception du genre comme mascarade et comme construction narrative, plutôt que comme expression naturelle.

Position sociale dominante et réflexivité critique

Les hommes blancs de classe moyenne et supérieure interviewés se montrent dans l'ensemble peu enclins à se lancer dans une entreprise de réflexivité sur la manière dont leurs fantasmes sont façonnés par les rapports sociaux de genre, de classe et de race. Suivre l'hypothèse de la « conscience du dominant » conduit à voir cette autocensure comme une stratégie mise en place pour profiter pleinement des gratifications sociales liées à une position dominante dans les rapports sociaux. Ne pas rendre compte de ses fantasmes permet de ne pas avoir de compte à rendre à la critique féministe. La présentation de la « responsabilité » et de la « réflexivité » face aux images comme les propriétés exclusives d'une élite masculine, ainsi que l'invocation de la vulnérabilité des « jeunes de banlieue », peuvent être considérées comme des stratégies de diversion et d'évitement de la critique. Inversement, suivre l'hypothèse de « l'ignorance du dominant » conduit à voir ces silences comme les signes d'une absence de maîtrise d'un langage qui permettrait à ces hommes de formuler de manière critique des fantasmes organisés par une idéologie de genre conservatrice ou réactionnaire. Suivre une telle hypothèse conduit alors à identifier les mécanismes qui conduisent à un blocage à la fois subjectif (vis-à-vis de soi) et expressif (vis-à-vis d'autrui) de la réflexivité.

La faible valeur conférée à la pornographie par une partie du public interrogé est une première source de blocage de la réflexivité. L'appréhension de la pornographie par rapport à ses effets somatiques sur une interaction sexuelle avec autrui (« se chauffer », « amorcer la pompe », « pimenter ») ou sur soi-même (« se vider », « se relaxer », « se détendre », « satisfaire ses besoins », « se passer les nerfs ») place les publics dans un rapport oblique par rapport aux enjeux de politique des représentations. Le mépris culturel envers la « vulgarité »

de la pornographie et de ses publics (mode de la « mise à distance ») décourage, parmi ceux dont la position dépend du capital culturel, une prise de parole publique en tant que spectateur de pornographie. Le discours sur l'addiction à la pornographie (mode de la « reprise en main ») tend à transformer en un problème médical la question féministe de l'attachement masculin à des fantasmes pornographiques de soumission féminine *hard*.

La norme du « bon » spectateur construite par la problématisation publique des usages « déviants » est une restriction posée à la réflexivité critique. Le stéréotype du consommateur « violent » amène les spectateurs hétérosexuels à dénier, notamment lorsqu'ils sont confrontés à la critique féministe, toute forme d'érotisation des rapports de pouvoir. L'injonction à dissocier les (mauvais) fantasmes pornographiques de la (bonne) sexualité de couple, les dissuade ensuite d'élaborer un discours sur ce qu'ils auraient appris ou compris du genre et de la sexualité *via* le porno. Chez les spectateurs socialement perçus comme blancs, l'injonction à ne pas voir la différence raciale devient une volonté de ne pas voir le racisme et conduit à une incapacité à rendre compte, dans un discours critique, des expériences de la blancheur produites par les pratiques pornographiques. Le recours à une conception idéaliste et libérale de l'individu capable de distinguer ses « fantasmes » de sa « réalité » empêche enfin ces hommes d'intervenir sur les effets matériels de leurs pratiques.

L'attachement émotionnel aux projets de genre conservateurs

Comment les hommes adhèrent-ils à la masculinité hégémonique ? Dans le cadre de son « analyse matérialiste de la conscience », Nicole-Claude Mathieu pose dans « Quand céder n'est pas consentir » la question du « consentement » des hommes à des rapports sociaux de sexe asymétriques¹. L'anthropologue rejette le matérialisme réductionniste qui sous-tend l'explication par l'« intérêt objectif » des hommes au maintien des inégalités matérielles entre les sexes : la complexité du « champ de la conscience » n'est pas réductible à un simple reflet de la « position objective de classe² ». Abandonner l'axiome de la « détermination en dernière instance » conduit à poser le caractère déterminant non seulement des positions de

¹ « S'il faut parler de consentement à la domination, c'est de celui... des dominants », Mathieu Nicole-Claude, « Quand céder n'est pas consentir. Des déterminants matériels et psychiques de la conscience dominée des femmes, et de quelques unes de leurs interprétations en ethnologie », in *L'Anatomie politique. Catégorisations et idéologies du sexe*, Paris, Éditions iXe, 2013 [1985], p. 200-204.

² *Ibid.*, p. 129.

travailleuse et de travailleur, dans les rapports de production et de reproduction, mais aussi des positions de consommatrice et de consommateur.

Les sensations et les émotions en jeu dans les usages de la culture populaire sont une source de connaissance précieuse pour comprendre l'attachement des hommes à des projets de genre conservateurs. Prenons l'exemple de l'engouement des spectateurs de pornographie pour la vision de masculinités et de féminités qu'ils qualifient de « naturelles ». L'invocation de la « nature » est ici une quête de plaisir, où la sensation est orientée vers sa propre réalisation, avant d'être une position idéologique. Le goût pour les représentations « naturelles » du sexe est un penchant pour les états corporels auxquelles elles permettent d'accéder avant d'être un consentement aux visions du monde qu'elles proposent. Pour le dire en convoquant Colette Guillaumin, l'attachement à l'« idée de nature¹ » par les publics de la culture populaire est un attachement aux affects positifs que cette idée met en circulation, avant d'être une conviction idéologique conservatrice.

L'adhésion à la masculinité hégémonique est un attachement aux mécanismes de plaisir assurés par les pratiques de la masculinité conventionnelle et au bonheur garanti par les projets de genre conservateurs. Les processus hégémoniques qui traversent la culture populaire sont des processus de concentration des sensations et des émotions positives autour d'un répertoire limité de pratiques et d'aspirations.

¹ Guillaumin Colette, *Sexe, race et pratique du pouvoir. L'idée de nature*, Paris, Indigo-Côté-femmes, 2007 [1992].

Bibliographie générale

- Adam Barry, « Constructing the Neoliberal Sexual Actor: Responsibility and Care for the Self in the Discourse of Barebackers », *Culture, Health and Sexuality*, vol. 7, n° 4, 2005, p. 333-346.
- Adam Philippe, « Bonheur dans le ghetto ou bonheur domestique ? Enquête sur l'évolution des expériences homosexuelles », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 128, 1999, p. 58-72.
- Adams-Thies Brian, « Choosing the Right Partner Means Choosing the Right Porn: How Gay Porn Communicates in the Home », *Porn Studies*, vol. 2, n° 2-3, 2015, p. 123-136.
- Agard Jones Vanessa, « “Le jeu de qui ?” Les politiques sexuelles aux Antilles », *Comment s'en sortir ?*, n° 1, 2015.
- Ahmed Sara, « Communities that Feel: Intensity, Difference and Attachment », in Anu Koivunen, Susanna Paasonen (dir.), *Affective Encounters*, Turku, University of Turku, 2001, p. 10-25.
- Ahmed Sara, *The Cultural Politics of Emotion*, Edinburgh, Edinburgh University Press, 2004.
- Ahmed Sara, *Queer Phenomenology: Orientations, Objects, Others*, Durham, Duke University Press, 2006.
- Ahmed Sara, « Imaginary Prohibitions: Some Preliminary Remarks on the Founding Gestures of the “New Materialism” », *European Journal of Women's Studies*, vol. 15, n° 1, 2008, p. 23-39.
- Ahmed Sara, *The Promise of Happiness*, Durham, Duke University Press, 2010.
- Ahmed Sara, « Les rabats-joie féministes (et autres sujets obstinés) », trad. d'Oristelle Bonis, *Cahiers du genre*, n° 53, 2012, p. 77-98.
- Ahmed Sara, *Willful Subjects*, Durham, Duke University Press, 2014.
- Ahmed Sara et Stacey Jackie (dir.), *Thinking Through the Skin*, Londres et New York, Routledge, 2001.
- Akrich Madeleine, Callon Michel et Latour Bruno (dir.), *Sociologie de la traduction. Textes fondateurs*, Paris, Presses des Mines, 2006.
- Albury Kath, Crawford Kate, Byron Paul et Mathews Brian, *Young People and Sexting in Australia: Ethics, Representation and the Law. Final Report*, Sydney, University of New South Wales, 2013.
- Albury Kath, « Porn and Sex Education, Porn as Sex Education », *Porn Studies*, vol. 1, n° 1-2, 2014, p. 172-181.

- Albury Kath, « Iloveclaude.com: Pornographic Vernacular in Sexual Health Promotion for Women », *Porn Studies*, vol. 2, n° 2-3, 2015, p. 222-236.
- Albury Kath, « Selfies, Sexts and Sneaky Hats: Young People's Understandings of Gendered Practices of Self-Representation », *International Journal of Communication*, vol. 9, 2015, p. 1734-1745.
- Alizart Mark, Hall Stuart, Macé Éric et Maigret Éric, *Stuart Hall*, Paris, Editions Amsterdam, 2007.
- Alpatraum Lux, « Fantasy, Reality, and the Myth of “Real Sex”: What “Porn Sex vs. Real Sex” Gets Wrong », *Boinkology 101: Exploring the Overlap Between Sex and Tech [en ligne]*, 2013.
- Althusser Louis, « Idéologie et appareils idéologiques d'État (Notes pour une recherche) », in *Positions*, Paris, Les Éditions Sociales, 1976, p. 67-125.
- Anderson Perry, *Sur le marxisme occidental*, Paris, Maspero, 1977.
- Arambourou Clément et Paoletti Marion (dir.), « Dossier. La virilité mise à mâle », *Travail, genre et sociétés*, n° 29, 2013.
- Arppe Tina, « Rousseau, Durkheim et la constitution affective du social », *Revue d'histoire des sciences humaines*, n° 13, 2005, p. 5-31.
- Attwood Feona, « Reading Porn: The Paradigm Shift in Pornography Research », *Sexualities*, vol. 5, n° 1, 2002, p. 91-105.
- Attwood Feona, « What Do People Do with Porn? Qualitative Research into Consumption, Use and Experience of Pornography and Other Sexually Explicit Media », *Sexuality and Culture*, vol. 9, n° 2, 2005, p. 65-86.
- Attwood Feona, « “Other” or “One of Us”? The Porn User in Public and Academic Discourse », *Participations: Journal of Audience and Reception Studies*, vol. 4, n° 1, 2007.
- Attwood Feona (dir.), *Porn.com: Making Sense of Online Pornography*, Londres, Peter Lang, 2010.
- Attwood Feona, « The Paradigm Shift: Pornography Research, Sexualization and Extreme Images », *Sociology Compass*, vol. 5, n° 1, 2011, p. 13-22.
- Attwood Feona, Bale Clare et Barker Meg, *The Sexualization Report*, 2013.
- Auray Nicolas, « Sociabilité informatique et différence sexuelle », in Danièle Chabaud-Rychter, Delphine Gardey (dir.), *L'Engendrement des choses. Des hommes, des femmes et des techniques*, Paris, Éditions des archives contemporaines, 2002, p. 68-94.
- Bachmann Laurence, « Du “jerk” au “nice guy”. Transformation du genre dans la baie de San Fransisco », *LIVES Working Papers*, n° 32, 2014, p. 1-25.

- Baecque Antoine (de), *La Cinéphilie. Invention d'un regard, histoire d'une culture. 1944-1968*, Paris, Fayard, 2003.
- Baril Alexandre, « Transsexualité et privilèges masculins : fiction ou réalité ? », in Line Chamberland *et al.* (dir.), *Diversité sexuelle et constructions de genre*, Québec, Presses de l'Université du Québec, 2009, p. 263-295.
- Bajos Nathalie et Ludwig Dominique, « Risque construit et objectivation du risque : deux approches de l'adaptation au risque de transmission sexuelle du sida », in Nathalie Bajos, Michel Bozon, Alain Giami, Véronique Doré (dir.), *Sexualité et sida. Recherches en sciences sociales*, Paris, ANRS, 1995.
- Bajos Nathalie et Bozon Michel (dir.), *Enquête sur la sexualité en France. Pratiques, genre, santé*, Paris, La Découverte, 2008.
- Bajos Nathalie et Bozon Michel, « Les transformations de la vie sexuelle après cinquante ans : un vieillissement genre », *Genre, sexualité & société*, n° 6, 2011.
- Bajos Nathalie et Bozon Michel, « Sexualité et appartenance sociale à l'âge adulte », *Raison présente*, n° 183, 2012, p. 23-44.
- Bajos Nathalie, Ferrand Michèle et Andro Armelle, « La sexualité à l'épreuve de l'égalité », in Nathalie Bajos, Michel Bozon (dir.), *Enquête sur la sexualité en France. Pratiques, genre et santé*, Paris, La Découverte, 2008, p. 545-568.
- Balibar Étienne, « Le mot de "race" n'est pas de trop dans la Constitution française », *Mots*, n° 33, 1992, p. 241-256.
- Balibar Étienne, « Y a-t-il un néo-racisme ? », in Étienne Balibar, Immanuel Wallerstein (dir.), *Race, nation et classe. Les identités ambiguës*, Paris, La Découverte, 1997, p. 27-41.
- Barrett Michèle, *The Politics of Truth: From Marx to Foucault*, Londres, Polity Press, 1992.
- Barrett Michèle, *Women's Oppression Today: The Marxist/Feminist Encounter*, 3^e édition, Londres et New York, Verso, 2014 [1980].
- Barthes Roland, « L'effet de réel », *Communications*, vol. 11, n° 1, 1968, p. 84-89.
- Baudry Patrick, *La Pornographie et ses images*, Paris, Armand Colin, 1997.
- Becker Howard, *Outsiders. Études de sociologie de la déviance*, Paris, Métailié, 1985.
- Beasley Christine, « Rethinking Hegemonic Masculinity in a Globalizing World », *Men and Masculinities*, vol. 11, n° 1, 2008, p. 86-103.
- Beaud Stéphane, « L'usage de l'entretien en sciences sociales. Plaidoyer pour l'entretien ethnographique », *Politix*, vol. 9, n° 35, 1996, p. 226-257.
- Beaud Stéphane et Lahire Bernard, « Variations autour des effets de légitimité dans les enquêtes sociologiques », *Critiques sociales*, n° 8-9, 1996, p. 93-101.

- Beaudouin Valérie, Cardon Dominique et Smoreda Zbigniew, « Sociabilités et entrelacement des médias », in Philippe Moati (dir.), *Nouvelles technologies et modes de vie. Aliénation ou hypermodernité ?*, La Tour-d'Aigues, Éditions de l'Aube, 2005, p. 99-123.
- Beauthier Régine, Méo Jean-Mathieu et Truffin Barbara, *Obscénité, pornographie et censure. Les mises en scène de la sexualité et leur (dis)qualification (XIX^e-XXI^e siècles)*, Bruxelles, Éditions de l'Université Libre de Bruxelles, 2010.
- Béjin André et Pollak Michael, « La rationalisation de la sexualité », *Cahiers internationaux de sociologie*, n° 62, 1977, p. 105-125.
- Bellour Raymond, *Le Corps du cinéma. Hypnoses, émotions, animalités*, Paris, POL, 2009.
- Benjamin Walter, *Charles Baudelaire*, Paris, Payot, 1979.
- Berger Alan, Simon William et Gagnon John, « Youth and Pornography in Social Context », *Archives of Sexual Behavior*, vol. 2, n° 4, 1973, p. 279-308.
- Berger Peter, Luckmann Thomas, *La construction sociale de la réalité*, Paris, Armand Colin, 2012.
- Bergström Marie, « La loi du supermarché ? Sites de rencontres et représentations de l'amour », *Ethnologie française*, vol. 43, n° 3, 2013, p. 433-442.
- Bergström Marie, *Au bonheur des rencontres. Sexualité, classe et rapports de genre dans la production et l'usage des sites de rencontres en France*, thèse de doctorat en sociologie, Paris, IEP de Paris, 2014.
- Berlant Lauren et Warner Michael, « Sex in Public », *Critical Inquiry*, vol. 24, n° 2, 1998, p. 547-566.
- Bernard de Raymond Antoine et Parasie Sylvain, « Les sciences sociales au prisme de l'alimentation (avant-propos) », *Terrains & travaux*, vol. 9, n° 2, 2005, p. 3-11.
- Bernstein Elizabeth, « The Meaning of the Purchase: Desire, Demand and the Purchase of Sex », *Ethnography*, vol. 2, n° 3, 2001, p. 389-420.
- Bertini Marie-Joseph, « Un mode original d'appropriation des Cultural Studies : les études de genre appliquées aux SIC. Concepts, théories, méthodes et enjeux », *MEI, Revue internationale de Communication*, n° 24-25, 2005, p. 116-124.
- Bessin Marc, « Du balai et du fusil. L'apprentissage de la domination masculine à l'armée », in Marc Bessin (dir.), *Autopsie du service militaire, 1965-2000*, Paris, Autrement, 2002, p. 117-123.
- Bessin Marc, Bretin Hélène, Gaudillère Jean-Paul, Jami Irène, Murard Numa et Simon Patrick (dir.), « Dossier. Les hommes en crise ? Le masculin en questions », *Mouvements*, n° 31, 2004.
- Biasin Enrico, Maina Giovanna et Zecca Federico (dir.), *Porn After Porn: Contemporary Alternative Pornographies*, Milan, Mimesis International, 2014.

- Bidet Alexandra, « La multi-activité, ou le travail est-il encore une expérience ? », *Communications*, vol. 89, n° 2, 2011, p. 9-26.
- Bigot Régis, Croutte Patricia et Daudey Emilie, *La Diffusion des technologies de l'information et de la communication dans la société française*, Paris, Crédoc, 2013.
- Bilge Sirma, « De l'analogie à l'articulation. Théoriser la différenciation sociale et l'inégalité complexe », *L'Homme et la société*, vol. 176-177, n° 2, 2011, p. 43-64.
- Blachford Gregg, « Male Dominance and the Gay World », in Kenneth Plummer (dir.), *The Making of the Modern Homosexual*, Londres, Hutchinson, 1981, p. 184-210.
- Blanchet Alain et Gottman Anne, *L'Enquête et ses méthodes. L'entretien*, 2^e édition, Paris, Armand Colin, 2007.
- Boggio Éwanjé-Épée Félix, « L'hégémonie au regard des politiques sexuelles et nationales du socialisme bolchévique dans la Russie révolutionnaire », *Genre, sexualité & société*, n° 13, 2015.
- Boltanski Luc, *De la critique. Précis de sociologie de l'émancipation*, Paris, Gallimard, 2009.
- Boni-Le Goff Isabel, *Le Sexe de l'expert. Régimes de genre et dynamiques des inégalités dans l'espace du conseil en management*, thèse de doctorat en sociologie, Paris, EHESS, 2013.
- Bonnafous Simone, Jouët Josiane et Rieffel Rémy (dir.), « Dossier. Une communication sexuée ? », *Réseaux*, n° 120, 2003.
- Bordowitz Gregg et Carlomusto Jean, « Do It! Safer Sex Porn for Girls and Boys Comes of Age », in Allan Klusacek, Ken Morrison (dir.), *A Leap in the Dark*, Montréal, Vehicule Press, 1992.
- Bou Stéphane, « Cinéphilie », in Philippe Di Folco (dir.), *Dictionnaire de la pornographie*, Paris, PUF, 2005, p. 102-103.
- Bouchard Julie et Froissart Pascal (dir.), « Dossier. Sexe et communication », *MEI, Revue internationale de communication*, n° 20, 2004.
- Boullier Dominique, *La Télévision telle qu'on la parle. Trois études ethnométhodologiques*, Paris, l'Harmattan, 2004.
- Bourcier Marie-Hélène, *Queer Zones. Politique des identités sexuelles et des savoirs*, Paris, Éditions Amsterdam, 2006 [2001].
- Bourcier Marie-Hélène, « La fin de la domination (masculine). Pouvoir des genres, féminismes et post-féminisme queer », *Multitudes*, vol. 12, n° 2, 2003, p. 69.
- Bourcier Marie-Hélène, « Porno lesbien », « Post-pornographie », in Philippe Di Folco (dir.), *Dictionnaire de la pornographie*, Paris, PUF, 2005, p. 374-376 et p. 378-380.
- Bourcier Marie-Hélène et Molinier Pascale (dir.), « Dossier. Les fleurs du mâle. Masculinités sans hommes ? », *Cahiers du Genre*, n° 45, 2008.

- Bourdieu Pierre, *La Distinction. Critique sociale du jugement*, Paris, Minuit, 1979.
- Bourdieu Pierre, « L'illusion biographique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 62-63, 1986, p. 69-72.
- Bourdieu Pierre, Boltanski Luc, Castel Robert et Chamboredon Jean-Claude, *Un art moyen. Essai sur les usages sociaux de la photographie*, Paris, Minuit, 1965.
- Bourge Jean-Raphaël, « Des colonies aux banlieues : un continuum pornographique », communication au colloque « Les hétérotopies sexuelles : formes et pratiques du désir d'ailleurs », Bruxelles, Université Libre de Bruxelles, 2008.
- Bourge Jean-Raphaël, « Sex Wars and Queer Theory : le laboratoire pornographique », *MAG Philo [en ligne]*, n° 29, 2012.
- Boyle Karen, « Porn Consumers' Faces: Mainstream Media, Address and Representation », in Karen Boyle (dir.), *Everyday Pornography*, Londres et New York, Routledge, 2010, p. 134-146.
- boyd danah, « L'échange de sextos et son impact sur le secteur des technologies », *Politiques des affects [en ligne]*, trad. Fred Pailler, 2012 [2011].
- Bozon Michel, « La fréquentation des cafés dans une petite ville ouvrière. Une sociabilité populaire autonome ? », *Ethnologie française*, vol. 2, 1982, p. 137-146.
- Bozon Michel, « Apprivoiser le hasard. La conscription au XIX^e siècle », *Ethnologie française*, n° 2-3, 1987, p. 291-301.
- Bozon Michel et Lemel Yannick, « Les petits profits du travail salarié. Moments, produits et plaisirs dérobés », *Revue française de sociologie*, vol. 31, no 1, 1990, p. 101-127.
- Bozon Michel et Leridon Henri, « Les constructions sociales de la sexualité », *Population*, vol. 48, n° 5, 1993, p. 1173-1195.
- Bozon Michel, « Les significations sociales des actes sexuels », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 128, 1999, p. 3-23.
- Bozon Michel, « Les cadres sociaux de la sexualité », *Sociétés contemporaines*, n° 41-42, 2001, p. 5-9.
- Bozon Michel, « Orientations intimes et constructions de soi. Pluralité et divergences dans les constructions de la sexualité », *Sociétés contemporaines*, n° 41-42, 2001, p. 11-40.
- Bozon Michel, « La nouvelle normativité des conduites sexuelles, ou comment mettre en cohérence les expériences intimes ? », in Jacques Marquet (dir.), *Normes et conduites sexuelles contemporaines*, Louvain-la-Neuve, Academia-Bruylant, 2004, p. 15-33.
- Bozon Michel, « Pratiques et rencontres sexuelles. Un répertoire qui s'élargit », in Nathalie Bajos, Michel Bozon (dir.), *Enquête sur la sexualité en France. Pratiques, genre et santé*, Paris, La Découverte, 2008, p. 273-295.
- Bozon Michel, *Sociologie de la sexualité*, 3^e édition, Paris, Armand Colin, 2013 [2002].

- Bozon Michel et Giami Alain, « Les scripts sexuels ou la mise en forme du désir. Présentation de l'article de John Gagnon », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 128, 1999, p. 68-72.
- Bozon Michel et Doré Véronique, *Sexualité, relations et prévention chez les homosexuels masculins. Un nouveau rapport au risque*, Paris, ANRS, 2007.
- Broqua Christophe, *Agir pour ne pas mourir ! Act up, les homosexuels et le sida*, Paris, Presses de Sciences Po, 2006.
- Broqua Christophe (dir.), « La construction sociale de l'homosexualité », *Genre, sexualité & société*, hors-série, n° 1, 2011.
- Broqua Christophe et Deschamps Catherine (dir.), *L'Échange économique-sexuel*, Paris, Éditions de l'EHESS, 2014.
- Broqua Christophe, Lert France et Souteyrand Yves, *Homosexualités au temps du sida. Affirmation sociale et tensions identitaires*, Paris, ANRS, 2003.
- bruce, « Chercher l'idole », *Poli - Politique de l'image*, n° 9, 2014, p. 62-69.
- Brunsdon Charlotte, *The Feminist, the Housewife and the Soap Opera*, Oxford, Clarendon Press, 2000.
- Brunsdon Charlotte et Morley David, *The Nationwide Television Studies*, Londres, Routledge, 1999.
- Burch Noël et Sellier Geneviève, *Le Cinéma au prisme des rapports de sexe*, Vrin, 2009.
- Burke Nathaniel, « Positionality and Pornography », *Porn Studies*, vol. 1, n° 1-2, 2014, p. 71-74.
- Butler Heather, « Que dit-on d'une lesbienne aux doigts longs ? Le développement d'une pornographie lesbienne et gouine », trad. par Nelly Quemener, in Florian Vörös (dir.), *Cultures pornographiques. Anthologie des porn studies*, Paris, Éditions Amsterdam, 2015.
- Butler Judith, *Le Pouvoir des mots. Discours de haine et politique du performatif*, Paris, Éditions Amsterdam, 2004.
- Butler Judith, *Trouble dans le genre. Pour un féminisme de la subversion*, Paris, La Découverte, 2005.
- Butler Judith, *Ces corps qui comptent. De la matérialité et des limites discursives du "sexe"*, Paris, Éditions Amsterdam, 2009.
- Buzzell Timothy, « Demographic Characteristics of Persons Using Pornography in Three Technological Contexts », *Sexuality and Culture*, vol. 9, n° 1, 2005, p. 28-48.
- Cahen Murielle, « La consultation de sites pornographiques constitue-t-elle une faute grave ? », *Legavox [en ligne]*, 2012.

- Cardon Dominique, *La Démocratie Internet. Promesses et limites*, Paris, Seuil, 2010.
- Cardon Dominique et Granjon Fabien, « Éléments pour une approche des pratiques culturelles par les réseaux de sociabilités », in Olivier Donnat, Paul Tolila (dir.), *Le(s) Public(s) de la culture. Politiques publiques et équipements culturels*, Presses de Sciences Po, Paris, 2003.
- Caron David, *The Nearness of Others: Searching for Tact and Contact in the Age of HIV*, Londres et Minneapolis, University of Minnesota Press, 2014.
- Carrigan Tim, Connell R. W. et Lee John, « Toward a New Sociology of Masculinity », *Theory and Society*, vol. 14, n° 5, 1985, p. 551-604.
- Carter Angela, *The Sadeian Woman and the Ideology of Pornography*, New York, Penguin, 1979.
- Casilli Antonio A., *Les Liaisons numériques. Vers une nouvelle sociabilité ?*, Paris, Seuil, 2010.
- Casilli Antonio A. et Coville Marion, « Corps en ligne, corps hors ligne. Entretien avec Antonio A. Casilli », *Poli - Politique de l'image*, n° 4, 2011, p. 127-145.
- Cefaï Daniel et Pasquier Dominique (dir.), *Les Sens du public. Publics politiques, publics médiatiques*, Paris, PUF, 2003.
- Certeau Michel (de), *L'Invention du quotidien, vol. 1: Arts de faire*, Paris, Union Générale d'Éditions, 1980.
- Cervulle Maxime, « Teresa de Lauretis et la politique des différences », *Mouvements*, n° 57, 2009, p. 138-154.
- Cervulle Maxime, *L'Écran blanc. Diversité, rapports sociaux de « race » et sociologie des spectateurs de cinéma*, thèse de doctorat, Paris, université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, 2011.
- Cervulle Maxime, « L'expérience spectatorielle comme technique de soi racialisante », *Recherches en communication*, n° 36, 2012, p. 101-118.
- Cervulle Maxime, « La conscience dominante. Rapports sociaux de race et subjectivation », *Cahiers du Genre*, n° 53, 2012, p. 37-54.
- Cervulle Maxime, *Dans le blanc des yeux. Diversité, racisme et médias*, Paris, Éditions Amsterdam, 2013.
- Cervulle Maxime, « La sexualisation normative de l'espace public », *Hermès, la revue*, n° 69, 2014, p. 146-151.
- Cervulle Maxime et Clair Isabelle, « Matérialismes féministes », appel à contribution pour le numéro 4 de la revue *Comment s'en sortir ? [en ligne]*, 2014.
- Cervulle Maxime, Coville Marion et Quemener Nelly (dir.), « Les imaginaires comestibles », *Poli - Politique de l'image*, n° 7, 2013.

- Cervulle Maxime et Quemener Nelly, *Cultural Studies. Théories et méthodes*, Paris, Armand Colin, 2015.
- Cervulle Maxime, Quemener Nelly et Vörös Florian (dir.), *Matérialismes, culture et communication, vol. 2 : Cultural Studies, théories féministes et postcoloniales*, Paris, Presses des Mines, à paraître.
- Cervulle Maxime et Rees-Roberts Nick, *Homo Exoticus. Race, classe et critique queer*, Paris, Armand Colin-INA, 2010.
- Champagne John, « “Stop Reading Films!”: Film Studies, Close Analysis, and Gay Pornography », *Cinema Journal*, vol. 36, n° 4, 1997, p. 76-97.
- Chaperon Sylvie, *Les Origines de la sexologie, 1850-1900*, Paris, Louis Audibert, 2007.
- Chartier Roger (dir.), *Pratiques de la lecture*, Paris, Payot, 2003.
- Chetcuti Natacha et Greco Luca (dir.), *La Face cachée du genre*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2012.
- Chibois Jonathan et Pailler Fred, « Une métaphore digestive de l'exercice réflexif. Ethnographie, épistémologie(s) et écriture », in Matthieu Quidu (dir.), *Épistémologie du corps savant, tome 1 : Le chercheur et la description scientifique du réel*, Paris, L'Harmattan, 2014, p. 219-240.
- Chrestian Aurélie, *Cinéma pornographique queer, lesbien et trans accessible en France. Enjeux politiques*, mémoire de master 2 « Genre, politique, sexualité », Paris, EHESS, 2009.
- Christiansen Kerrin, « Behavioural Correlates of Testosterone », in Eberhard Nieschlag, Hermann Behre (dir.), *Testosterone: Action, Deficiency, Substitution*, 2e édition, Heidelberg, Springer, 1998, p. 107-142.
- Church-Gibson Pamela (dir.), *More Dirty Looks: Gender, Pornography and Power*, Londres, British Film Institute, 2004.
- Church Gibson Pamela et Kirkham Neil, « Revisiting Dirty Looks », *Porn Studies*, vol. 1, n° 1-2, 2014, p. 41-52.
- Ciclitira Karen, « Pornography, Women and Feminism: Between Pleasure and Politics », *Sexualities*, vol. 7, n° 3, 2004, p. 281-301.
- Citton Yves et Lordon Frédéric (dir.), *Spinoza et les sciences sociales. De la puissance de la multitude à l'économie des affects*, Paris, Éditions Amsterdam, 2008.
- Clair Isabelle, « La découverte de l'ennui conjugal », *Sociétés contemporaines*, vol. 83, n° 3, 2011, p. 59-81.
- Clair Isabelle, *Sociologie du genre*, Paris, Armand Colin, 2012.
- Clair Isabelle, « Pourquoi penser la sexualité pour penser le genre en sociologie ? », *Cahiers du genre*, vol. 54, n° 1, 2013, p. 93-120.

- Clover Carol J., « Her Body, Himself: Gender in the Slasher Film », *Representations*, n° 20, 1987, p. 187-228.
- Coladonato Valerio, « Genre et formes d'hégémonie dans les études sur les stars », *Genre, sexualité & société*, n° 13, 2015.
- Comella Lynn, « Studying Porn Cultures », *Porn Studies*, vol. 1, n° 1-2, 2014, p. 64-70.
- Comella Lynn et Tirant Shira, *New Views on Pornography: Sexuality, Politics, and the Law*, Westport, Praeger, 2014.
- Connell Raewyn, *Masculinités. Enjeux sociaux de l'hégémonie*, sous la direction de Meoïn Hagège et Arthur Vuattoux, trad. de M. Cervulle, M. Duval, C. Garrot, C. Richard, F. Vörös, Paris, Éditions Amsterdam, 2014 [1995].
- Connell Raewyn, « Hégémonie, masculinité, colonialité », *Genre, sexualité & société*, n° 13, 2015.
- Connell R. W. et Messerschmidt James W., « Hegemonic Masculinity: Rethinking the Concept », *Gender & Society*, vol. 19, n° 6, 2005, p. 829-859.
- Cornell Drucilla (dir.), *Feminism and Pornography*, Oxford, Oxford University Press, 2000.
- Coulomb-Gully Marlène, « Les sciences de l'information et de la communication : une discipline *Gender blind* ? », *Questions de communication*, n° 15, 2009, p. 129-153.
- Coulomb-Gully Marlène, « Féminin/masculin : question(s) pour les SIC », *Questions de communication*, n° 17, 2010, p. 169-194.
- Conseil supérieur de l'audiovisuel, *Saisine d'Act Up sur la diffusion de programmes pornographiques montrant des relations sexuelles non protégées : le CSA écrit aux opérateurs concernés*, 2006.
- Cooper Alvin (dir.), *Cybersex: The Dark Side of the Force. A Special Issue of the Journal of Sexual Addiction and Compulsion*, New York, Routledge, 2000.
- Cooper Alvin, Sherer Coralie, Boies Sylvain et Gordon Barry, « Sexuality on the Internet: From Sexual Exploration to Pathological Expression », *Professional Psychology: Research and Practice*, vol. 30, n° 2, 1999, p. 154-164.
- Cordonnier Valérie, « Cybersexe et addiction: quelle thérapie ? », *Sexologies*, vol. 15, n° 3, 2006, p. 202-209.
- Cossée Claire, « Les différents visages de la culture dans l'œuvre de Colette Guillaumin : une lecture diachronique », in Maxime Cervulle, Nelly Quemener, Florian Vörös (dir.), *Matérialismes, culture et communication, volume 2: Cultural Studies, théories féministes et postcoloniales*, Presses des Mines, à paraître.
- Coulmont Baptiste, *Sex-shops. Une histoire française*, Paris, Dilecta, 2007.
- Crapanzano Vincent, « Réflexions sur une anthropologie des émotions », *Terrain. Revue d'ethnologie de l'Europe*, n° 22, 1994, p. 109-117.

- Crenshaw Kimberle, « Mapping the Margins: Intersectionality, Identity Politics and Violence against Women of Color », *Stanford Law Review*, vol. 43, n° 6, 1991, p. 1241-1299.
- Cronin Theresa, « Media Effects and the Subjectification of Film Regulation », *The Velvet Light Trap*, n° 63, 2009, p. 3-21.
- Dalibert Marion, « Le marquage socio-discursif de la race par le genre Les « roms », les Tunisiens, les Ukrainiens et les habitants des banlieues françaises dans les médias », *Revue française des sciences de l'information et de la communication [en ligne]*, n° 4, 2014.
- Damian-Gaillard Béatrice, « Les romans sentimentaux des collections Harlequin. Quelle(s) figure(s) de l'amoureux ? Quel(s) modèle(s) de relation(s) amoureuse(s) ? », *Questions de communication*, n° 20, 2011, p. 317-336.
- Damian-Gaillard Béatrice, « Le courrier des lecteurs et des lectrices d'Union. Scripts culturels de l'amour sexuel », *Le Temps des médias*, vol. 19, n° 2, 2012, p. 130.
- Damian-Gaillard Béatrice, « Entretiens avec des producteurs de la presse pornographique. Des rencontres semées d'embûches... », *Sur le journalisme*, vol. 1, n° 1, 2012.
- Damian-Gaillard Béatrice, Montañola Sandy et Olivesi Aurélie (dir.), *L'Assignation de genre dans les médias. Attentes, perturbations, reconfigurations*, Rennes, PUR, 2013.
- Damian-Gaillard Béatrice, « L'économie politique du désir dans la presse pornographique hétérosexuelle masculine française », *Questions de communication*, n° 26, 2014, p. 39-54.
- Damian-Gaillard Béatrice, *Enquêter sur la presse pornographique hétérosexuelle masculine en France. Fortunes et infortunes d'une chercheuse au pays du Hard Core*, Habilitation à diriger des recherches en sciences de l'information et de la communication, université de Rennes 1, Rennes, 2015.
- Damian-Gaillard Béatrice et Trachman Mathieu, « Le sexuel, le savant et le vulgaire. Retour sur deux enquêtes sur la pornographie », in Christine Guionnet, Sophie Rétif (dir.), *Exploiter les difficultés méthodologiques*, Rennes, PUR, 2015, p. 47-66.
- Darnton Robert, *Édition et sédition. L'univers de la littérature clandestine au XVIII^e siècle*, Paris, Gallimard, 1991.
- Daryl Slack Jennifer, « The Theory and Method of Articulation in Cultural Studies », in David Morley, Kuan-Hsing Chen (dir.), *Stuart Hall: Critical Dialogues in Cultural Studies*, Londres et New York, Routledge, 1996.
- Davidson Arnold, *L'Émergence de la sexualité. Épistémologie historique et formation des concepts*, Paris, Albin Michel, 2005.
- Davison W. Phillips, « The Third-Person Effect in Communication », *Public Opinion Quarterly*, vol. 47, n° 1, 1983, p. 1-15.
- Dayan Daniel, « Les mystères de la réception », *Le Débat*, n° 17, 1992, p. 146-162.

- Dayan Daniel, « Télévision : le presque public », *Réseaux*, n° 100, 2000, p. 427-456.
- Dean Tim, *Unlimited Intimacy: Reflections on the Subculture of Barebacking*, Chicago, University of Chicago Press, 2009.
- Debenest Pauline, Gay Vincent et Girard Gabriel, *Féminismes au pluriel*, Paris, Syllepse, 2010.
- Défenseur des droits, *Enfants et écrans. Grandir dans un monde numérique*, La documentation française, 2012.
- Delany Samuel, *Times Square Red, Times Square Blue*, New York, NYU Press, 1999.
- Deleuze Gilles, *Critique et clinique*, Paris, Minuit, 1993.
- Deleuze Gilles, « Les plissements ou le dedans de la pensée (subjectivation) », in *Foucault*, Paris, Minuit, 2004, p. 101-130.
- Deleuze Gilles et Guattari Félix, *Capitalisme et schizophrénie, vol. 1 : L'anti-Oedipe*, Paris, Minuit, 1972.
- Deleuze Gilles et Guattari Félix, *Capitalisme et schizophrénie, vol. 2 : Mille plateaux*, Paris, Minuit, 1980.
- Deleuze Gilles et Guattari Félix, *Qu'est-ce que la philosophie ?*, Paris, Minuit, 1991.
- Delphy Christine, « Féminisme et marxisme », in Margaret Maruani (dir.), *Femmes, genre et société. L'état des savoirs*, Paris, La Découverte, 2005.
- Delphy Christine, *L'Ennemi principal, tome 1 : Économie politique du patriarcat*, 4^e édition, Paris, Syllepse, 2013.
- Delphy Christine, *L'Ennemi principal, tome 2 : Penser le genre*, 3^e édition, Paris, Syllepse, 2013.
- Demetriou Demetrakis Z., « La masculinité hégémonique. Lecture critique d'un concept de Raewyn Connell », *Genre, sexualité & société*, n° 13, 2015.
- Denouël Julie, « Expression de soi et modalités de reconnaissance en ligne. Éléments pour une approche interactionnelle et socio-discursive des identités numériques », in Hélène Bourdeloie, David Douyère (dir.), *Méthodes de recherche en sciences de l'information et la communication*, Paris, Mare&Martin, 2014, p. 209-225.
- Deschamps Catherine, *Le Miroir bisexuel. Socio-anthropologie de l'invisible*, Paris, Balland, 2002.
- Despentes Virginie, *King Kong théorie*, Paris, Le livre de poche, 2007.
- Devereux Georges, *De l'angoisse à la méthode dans les sciences du comportement*, Paris, Flammarion, 1980.

- Devreux Anne-Marie, « Les rapports de sexe sont un rapport social et les hommes en sont un des termes », *Cahiers de l'Après*, vol. 1, n° 7, 1988, p. 150-157.
- Di Folco Philippe (dir.), *Dictionnaire de la pornographie*, Paris, PUF, 2005.
- Djavadzadeh Keivan, « Trouble dans le gangsta-rap. Quand des rappeuses s'approprient une esthétique masculine », *Genre, sexualité & société*, n° 13, 2015.
- Dodier Nicolas, « Les premières années de l'épidémie de sida et la conversion politique du mouvement homosexuel », in Christophe Broqua, France Lert, Yves Souteyrand (dir.), *Homosexualités au temps du sida. Tensions sociales et identitaires*, Paris, ANRS, 2003.
- Donnat Olivier (dir.), *Les Pratiques culturelles des Français à l'ère numérique. Enquête 2008*, Paris, La Découverte, 2009.
- Donnat Olivier, « Dossier. Passionnés, fans et amateurs », *Réseaux*, n° 153, 2009.
- Dorlin Elsa, « Les putes sont des hommes comme les autres. », *Raisons politiques*, vol. 11, n° 3, 2003, p. 117-132.
- Dorlin Elsa, « Sexe, genre et intersexualité. La crise comme régime théorique », *Raisons politiques*, vol. 18, n° 2, 2005, p. 117.
- Dorlin Elsa, « Le grand strip-tease. Féminisme, nationalisme et burqa en France », in Achille Mbembe, Françoise Vergès (dir.), *Ruptures postcoloniales*, Paris, La Découverte, 2010, p. 429-442.
- Dorlin Elsa, *Sexe, genre et sexualités*, Paris, PUF, 2008.
- Dowsett Gary, *Practicing Desire: Homosexual Sex in the Age of AIDS*, Stanford, Stanford University Press, 1996.
- Duggan Lisa, *The Twilight of Equality? Neoliberalism, Cultural Politics, and the Attack on Democracy*, Boston, Beacon Press, 2004.
- Duggan Lisa et Hunter Nan, *Sex Wars: Sexual Dissent and Political Culture*, New York et Londres, Routledge, 2006.
- Dulong Delphine, Guionnet Christine et Neveu Erik (dir.), *Boys don't cry! Les coûts de la domination masculine*, Rennes, PUR, 2012.
- Dupuis-Déri Francis, « Le discours de la "crise de la masculinité" comme refus de l'égalité entre les sexes. Histoire d'une rhétorique antiféministe », *Cahiers du Genre*, vol. 52, n° 1, 2012, p. 119-143.
- Dupuis-Déri Francis, « La banalité du mâle. Louis Althusser a tué sa conjointe, Hélène Rytman-Legotien, qui voulait le quitter », *Nouvelles Questions Féministes*, vol. 34, n° 1, 2015, p. 84-101.
- Dworkin Andrea, « La pornographie et le désespoir », in Laura Lederer (dir.), *L'Envers de la nuit*, Montréal, Les Éditions du remue-ménage, 1982.

- Dworkin Andrea et MacKinnon Catharine A., *Pornography and Civil Rights: A New Day for Women's Equality*, Minneapolis, Organizing Against Pornography, 1988.
- Dyer Richard, *Heavenly Bodies: Film Stars and Society*, Routledge, 1987.
- Dyer Richard, *White*, Londres, Routledge, 1997.
- Dyer Richard, *A Culture of Queers*, Londres et New York, Routledge, 2002.
- Dyer Richard, *Only Entertainment*, 2^e édition, Londres, Routledge, 2002.
- Dyer Richard, « Idol Thoughts: Orgasm and Self-Reflexivity in Gay Pornography », in *More Dirty Looks: Gender, Pornography and Power*, Londres, BFI, 2004, p. 102-109.
- Dyer Richard, « Le porno gay, un genre filmique corporel et narratif », trad. de Fred Pailler, in Florian Vörös (dir.), *Cultures pornographiques. Anthologie des porn studies*, Paris, Éditions Amsterdam, 2015 [1985], p. 45-60.
- Eck Beth A., « Men Are Much Harder: Gendered Viewing of Nude Images », *Gender and Society*, vol. 17, n° 5, 2003, p. 691-710.
- Edelman Elijah Adiv, « The Cum Shot: Trans Men and Visual Economies of Ejaculation », *Porn Studies*, vol. 2, n° 2-3, 2015, p. 150-160.
- Edelman Lee, *L'Impossible homosexuel. Huit essais de théorie queer*, Paris, Epel, 2013.
- Elias Norbert, *La Civilisation des mœurs*, Paris, Pocket, 1973.
- Elias Norbert, *Mozart. Sociologie d'un génie*, Paris, Seuil, 1991.
- Elias Norbert et Dunning Eric, *Sport et civilisation. La violence maîtrisée*, Paris, Fayard, 1994.
- Ellis John, « Photography/Pornography/Art/Pornography », *Screen*, vol. 21, n° 2, 1980, p. 81-108.
- El-Tayeb Fatima, *European Others: Queering Ethnicity in Postnational Europe*, Minneapolis, University Of Minnesota Press, 2011.
- Escoffier Jeffrey, *Bigger Than Life: The History of Gay Porn Cinema From Beefcake to Hardcore*, Philadelphie, Running Press, 2009.
- Ethis Emmanuel, *Sociologie du cinéma et de ses publics*, Paris, Armand Colin, 2009.
- Fabre Clarisse et Fassin Éric, *Liberté, égalité, sexualités. Actualité politique des questions sexuelles*, Paris, Belfond, 2003.
- Farges Patrick, « Masculinités et "masculinisme" ? (1880-1920) », communication au colloque « Féminismes allemands (1848-1933) », Lyon, 2012.
- Fassin Éric, *L'Inversion de la question homosexuelle*, Paris, Éditions Amsterdam, 2005.

- Fassin Éric, *Le Sexe politique. Genre et sexualité au miroir transatlantique*, Paris, Éditions de l'EHESS, 2009.
- Fassin Éric et Trachman Mathieu, « Voiler les beurettes pour les dévoiler. Les double jeux d'un fantasme pornographique blanc », *Modern & Contemporary France*, vol. 21, n° 2, 2013, p. 199-217.
- Favret-Saada Jeanne, *Les Mots, la Mort, les Sorts*, Paris, Gallimard, 1977.
- Federici Silvia, *Caliban et la sorcière. Femmes, corps et accumulation primitive*, Paris, Entremonde, 2014 [2004].
- Feminist Anti-Censorship Task Force (dir.), *Caught Looking: Feminism, Pornography and Censorship*, 3^e édition, New Haven, Longriver Books, 1992.
- Fiske John, « Moments de télévision : ni le texte, ni le public », in Macé Éric, Maigret Éric, Glévarec Hervé (dir.), *Cultural Studies. Anthologie*, Paris, Armand Colin, 2008, p. 190-211.
- Flichy Patrice, *Le Sacre de l'amateur. Sociologie des passions ordinaires à l'ère numérique*, Paris, Seuil, 2010.
- Flood Michael, « Exposure to Pornography Among Youth in Australia », *Journal of Sociology*, vol. 43, n° 1, 2007, p. 45-60.
- Forrest Amy E., « Discipling Deviant Women: The Critical Reception of *Baise-moi* », *Gender Forum [en ligne]*, n° 46, 2013.
- Fortunati Leopoldina, *The Arcane of Reproduction: Housework, Prostitution, Labour and Capital*, New York, Autonomedia, 1995.
- Foucault Michel, *Naissance de la clinique. Une archéologie du regard médical*, Paris, PUF, 1963.
- Foucault Michel, *Histoire de la sexualité, tome 1 : La volonté de savoir*, Paris, Gallimard, 1976.
- Foucault Michel, *Histoire de la sexualité, tome 2 : L'usage des plaisirs*, Paris, Gallimard, 1984.
- Foucault Michel, « Le jeu de Michel Foucault », in *Dits et écrits II*, Paris, Gallimard, 1994 [1977], p. 298-329.
- Foucault Michel, « Usages des plaisirs et techniques de soi », in *Dits et écrits II*, Paris, Gallimard, 1994 [1983], p. 1358-1380.
- Foucault Michel, « Les techniques de soi », in *Dits et écrits II*, Paris, Gallimard, 1994 [1984], p. 1602-1632.
- Foucault Michel, *Il faut défendre la société*, Paris, Gallimard-Le Seuil, 1997.

- Frau-Meigs Divina, Jehel Sophie ET Collectif Interassociatif Enfance et Médias (CIEM), *L'Environnement médiatique des jeunes de 0 à 18 ans. Que transmettons-nous à nos enfants ? Rapport à M^{me} Ségolène Royal, ministre déléguée à la Famille, à l'Enfance et aux Personnes handicapées*, Paris, 2002.
- Freud Sigmund, *Trois essais sur la sexualité*, Paris, Gallimard, 1962.
- Freund Kurt, « A Laboratory Method for Diagnosing Predominance of Homo- or Hetero-Erotic Interest in Male », *Behaviour Research and Therapy*, vol. 1, 1963, p. 85-93.
- Friedman Andrea, « Sadists and Sissies: Anti-pornography Campaigns in Cold War America », *Gender & History*, vol. 15, n° 2, 2003, p. 201-227.
- Fung Richard, « Looking for my Penis: The Eroticized Asian in Gay Video Porn », in Bad Object-Choices (dir.), *How do I Look? Queer Film and Video*, Seattle, Bay Press, 1991, p. 102-109.
- Fung Richard, « Shortcomings: Questions about Pornography as Pedagogy », in Martha Gever, John Greyson, Pratibha Parmar (dir.), *Queer Looks: Perspectives on Lesbian and Gay Film and Video*, New York et Londres, Routledge, 1993, p. 355-367.
- Gaither George, « The Effect of Condoms in Sexually Explicit Narratives on Male Sexual Arousal », *Journal of Sex & Marital Therapy*, vol. 2, n° 2, 1996.
- Gagnon John, *Les Scripts de la sexualité. Essais sur les origines culturelles du désir*, trad. de Marie-Hélène Bourcier, Paris, Payot, 2008.
- Gagnon John et Schmidt Gunter, « Revisiting the Text: An Interview with John Gagnon », *Sexual Conduct*, 2^e édition augmentée, New Brunswick et Londres, Aldine, 2004, p. 308-323.
- Gagnon John et Simon William, *Sexual Conduct: The Social Sources of Human Sexuality*, New Brunswick et Londres, Transaction Publishers, 2004 [1973].
- Glévarec Hervé, « La fin du modèle classique de la légitimité culturelle », in Éric Macé, Éric Maigret (dir.), *Penser les médiacultures*, Armand Colin-INA, 2005, p. 69-102.
- Glévarec Hervé, *La Sériphilie. Sociologie d'un attachement culturel*, Paris, Ellipses, 2012.
- Glévarec Hervé, *La Culture à l'ère de la diversité. Essai critique trente ans après La Distinction*, La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube, 2013.
- Glévarec Hervé, « Les cultural studies sont-elles des paradigmes ? Communauté paradigmatique et épistémologique avec la sociologie », *Questions de communication*, vol. 25, n° 1, 2014, p. 187-195.
- Gaines Jane, « White Privilege and Looking Relations: Race and Gender in Feminist Film Theory », *Cultural Critique*, n° 4, 1986, p. 59-79.
- Gaissad Laurent, « De vrais hommes entre eux. Lieux de drague et socialisation sexuelle au masculin », *Sextant*, vol. 29, 2009, p. 45-60.

- Gaissad Laurent, « La démence ou la dépense ? Le circuit festif gay entre consommation et consommation », *Ethnologie française*, vol. 43, n° 3, 2013, p. 409-416.
- Garlick Steve, « Taking Control of Sex? Hegemonic Masculinity, Technology, and Internet Pornography », *Men and Masculinities*, vol. 12, n° 5, 2010, p. 597-614.
- Gay Men's Health Charity, « Fancy a Bit of Porn? », 2012, disponible à l'adresse : www.gfma.org.uk.
- Geertz Clifford, « La description dense. Vers une théorie interprétative de la culture », in *L'Enquête de terrain*, La Découverte-Mauss, 2003, p. 208-233.
- Georges Fanny, *Identités virtuelles. Les profils d'utilisateur du web 2.0*, Paris, Questions théoriques, 2010.
- Giami Alain, *Pornographie et prévention du VIH : étude exploratoire. Rapport de fin de contrat à la Direction générale de la santé*, Paris, DGS, 1995.
- Giami Alain, « Que représente la pornographie ? », in Simone Bateman (dir.) *Morale sexuelle*, Paris, CNRS, 2004, p. 33-65.
- Giami Alain, « Préface. John Gagnon et la perspective des scripts de la sexualité », in *Les Scripts de la sexualité. Essais sur les origines culturelles du désir*, Paris, Payot, 2008, p. 7-36.
- Giami Alain, de Colomby Patrick et groupe ACSF, « La vie sexuelle des amateurs de pornographie », *Sexologies*, vol. 6, n° 22, 1997, p. 40-47.
- Gibson Pamela Church et Gibson Roma, *Dirty Looks: Women, Pornography, Power*, Londres, British Film Institute, 1993.
- Girard Gabriel, « France. Les jeunes gais des années 2000 : une population "vulnérable" ? », in Véronique Blanchard, Régis Révenin, Jean-Jacques Yvorel (dir.), *Les Jeunes et la sexualité. Initiations, interdits, identités (XIX^e-XXI^e siècle)*, Paris, Autrement, 2010, p. 340-351.
- Girard Gabriel, *Les Homosexuels et le risque du sida. Individu, communauté et prévention*, Rennes, PUR, 2013.
- Glévarec Hervé, « Le problème de la réception », in Hervé Glévarec, Éric Macé, Éric Maignet (dir.), *Cultural Studies. Anthologie*, Paris, Armand Colin-INA, 2008, p. 132-137.
- Glévarec Hervé, *La Sériphilie. Sociologie d'un attachement culturel*, Paris, Ellipses, 2012.
- Glévarec Hervé, « Les cultural studies sont-elles des paradigmes ? Communauté paradigmatique et épistémologique avec la sociologie », *Questions de communication*, vol. n° 25, n°1, 2014, p. 187-195.
- Goffman Erving, *La Mise en scène de la vie quotidienne, tome 1 : La présentation de soi*, Paris, Minuit, 1973.

- Goldmann Lucien, « *L'Idéologie allemande et Les Thèses sur Feuerbach* », *L'Homme et la société*, vol. 7, n° 1, 1968, p. 37-55.
- Gombault Vincent, « Deux ménages sur trois disposent d'internet chez eux », *Insee Première*, n° 1340, 2011.
- Gourarier Mélanie, « Négocier le genre ? Une ethnologue dans une société d'hommes apprentis séducteurs », *Journal des anthropologues*, n° 124-125, 2011, p. 159-178.
- Gourarier Mélanie, *Séduire les femmes pour s'apprécier entre hommes. Une ethnographie des sociabilités masculines hétérosexuelles au sein de la Communauté de séduction en France*, thèse de doctorat en anthropologie sociale, Paris, EHESS, 2012.
- Gourarier Mélanie, « Quand le trouble amoureux contrarie le masculin. La gestion des émotions amoureuses au sein de la Communauté de la séduction en France », *Sociologie et sociétés*, vol. 46, n° 1, 2014, p. 37-57.
- Gourarier Mélanie, Rebucini Gianfranco et Vörös Florian, « Penser l'hégémonie », *Genre, sexualité & société*, n° 13, 2015.
- Gramsci Antonio, *Guerre de mouvement et guerre de position*, Razmig Keucheyan (dir.), Paris, La fabrique, 2011.
- Granjon Fabien, « Le "non-usage" de l'internet. Reconnaissance, mépris et idéologie », *Questions de communication*, n° 18, 2010, p. 37-62.
- Granjon Fabien, « Amitiés 2.0. Le lien social sur les sites de réseaux sociaux », *Hermès*, n° 59, 2011, p. 99-104.
- Granjon Fabien, Lelong Benoît, Metzger Jean-Luc (dir.), *Inégalités numériques. Clivages sociaux et modes d'appropriation des TIC*, Paris, Hermès, 2011.
- Granjon Fabien, *Reconnaissance et usages d'internet. Une sociologie critique des pratiques de l'informatique connectée*, Paris, Presses des Mines, 2012.
- Granjon Fabien (dir.), *De quoi la critique est-elle le nom ?*, Paris, Mare & Martin, 2013.
- Granjon Fabien, « Sciences sociales critiques et cultural studies », *Questions de communication*, n° 25, 2014, p. 197-222.
- Granjon Fabien, « Du (dé)contrôle de l'exposition de soi sur les sites de réseaux sociaux », *Les Cahiers du numérique*, vol. 10, 2014, p. 19-44.
- Granjon Fabien, « Des fondements matérialistes de la critique », *Revue française des sciences de l'information et de la communication*, n° 6, 2015.
- Granjon Fabien, Blanco Catherine, Le Saulnier Guillaume et Mercier Grégory, « Sociabilités et familles populaires. Une socio-ethnographie de la mise en contact », *Réseaux*, vol. 145-146, n° 6, 2008, p. 117-157.
- Granjon Fabien et Denouël Julie, « Exposition de soi et reconnaissance de singularités subjectives sur les sites de réseaux sociaux », *Sociologie*, vol. 1, n° 1, 2010, p. 25-43.

- Granjon Fabien et Denouël Julie, « Penser les usages sociaux des technologies numériques d'information et de communication », in Julie Denouël, Fabien Granjon (dir.), *Communiquer à l'ère numérique. Regards croisés sur la sociologie des usages*, Paris, Presses des Mines, 2011, p. 7-43.
- Gregg Melissa, *Work's Intimacy*, Londres, Polity Press, 2011.
- Griffiths Mark, « Does Internet and Computer Addiction Exist? Some Case Study Evidence », *CyberPsychology & Behavior*, vol. 3, n° 2, 2000, p. 211-218.
- Grossberg Lawrence, « Is there a Fan in the House? The Affective Sensibility of Fandom », in Lisa A. Lewis (dir.), *The Adoring Audience: Fan Cultures and Popular Media*, Londres et New York, Routledge, 1992, p. 50-65.
- Grossberg Lawrence, « History, Politics and Postmodernism: Stuart Hall and Cultural Studies », in David Morley, Kuan-Hsing Chen (dir.), *Stuart Hall: Critical Dialogues in Cultural Studies*, Londres et New York, Routledge, 1996, p. 151-173.
- Grossberg Lawrence, « The Context of Audiences and the Politics of Difference », in *Bringing It All Back Home: Essays in Cultural Studies*, Durham et Londres, Duke University Press, 1997, p. 320-342.
- Grossberg Lawrence, « Wandering Audiences, Nomadic Critics », in *Bringing It All Back Home: Essays in Cultural Studies*, Durham et Londres, Duke University Press, 1997, p. 305-319.
- Grosz Elizabeth, *Volatile Bodies: Towards a Corporeal Feminism*, Bloomington, Indiana University Press, 1994.
- Guénif-Souilamas Nacira, « The Other French Exception: Virtuous Racism and the War of the Sexes in Postcolonial France », *French Politics, Culture & Society*, vol. 24, n° 3, 2006, p. 23-41.
- Guénif-Souilamas Nacira et Macé Éric, *Les Féministes et le garçon arabe*, La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube, 2004.
- Guillaumin Colette, *L'Idéologie raciste. Genèse et langage actuel*, Paris, Mouton, 1972.
- Guillaumin Colette, « Je sais bien mais quand même, ou les avatars de la notion "race" », *Le Genre humain. La science face au racisme*, vol. 1, 1981, p. 55-65.
- Guillaumin Colette, *Sexe, race et pratique du pouvoir*, Paris, Côté-femmes, 2007 [1992].
- Gunther Albert C., « Overrating the X-Rating: The Third-Person Perception and Support for Censorship of Pornography », *Journal of Communication*, vol. 45, n° 1, 1995, p. 27-38.
- Hägström-Nordin E., Hanson U., Tydén T., « Associations Between Pornography Consumption and Sexual Practices Among Adolescents in Sweden », *International Journal of STD & AIDS*, vol. 16, n° 2, 2005, p. 102-107.
- Halberstam Judith, *Female Masculinity*, Durham, Duke University Press, 1998.

- Halberstam Judith, « Oh Behave! Austin Powers and the Drag Kings », *GLQ: A Journal of Lesbian and Gay Studies*, vol. 7, n° 3, 2001, p. 425-452.
- Hall Stuart, « Signification, Representation, Ideology: Althusser and the Post-Structuralist Debates », *Critical Studies in Mass Communication*, vol. 2, n° 2, 1985, p. 91-114.
- Hall Stuart, « Codage/décodage », trad. de Michèle Albaret et Marie-Christine Gamberini, *Réseaux*, vol. 12, n° 68, 1994, p. 27-39.
- Hall Stuart, « The Problem of Ideology: Marxism without Guarantees », in David Morley, Kuan-Hsing Chen (dir.), *Stuart Hall: Critical Dialogues in Cultural Studies*, Londres et New York, Routledge, 1996, p. 25-46.
- Hall Stuart, *Identités et cultures. Politiques des cultural studies*, sous la direction de Maxime Cervulle, trad. de Christophe Jacquet, 2^e édition augmentée, Paris, Éditions Amsterdam, 2008.
- Hall Stuart, *Le Populisme autoritaire. Puissance de la droite et impuissance de la gauche au temps du thatchérisme et du blairisme*, Paris, Éditions Amsterdam, 2008.
- Hall Stuart, *Identités et cultures, vol. 2 : Politiques des différences*, sous la direction de Maxime Cervulle, trad. de Aurélien Blanchard et Florian Vörös, Paris, Éditions Amsterdam, 2013.
- Halperin David, *Cent ans d'homosexualité et autres essais sur l'amour grec*, Paris, Epel, 2000.
- Halperin David, *Saint Foucault*, Paris, Epel, 2000.
- Halperin David, *Que veulent les gays ? Essai sur le sexe, le risque et la subjectivité*, Paris, Éditions Amsterdam, 2010.
- Hamel Christelle, « “Faire tourner les meufs”. Les viols collectifs : discours des médias et des agresseurs », *Gradhiva*, n° 33, 2003, p. 85-92.
- Hans Marie-Françoise et Lapouge Gilles, *Les Femmes, la pornographie, l'érotisme*, Paris, Seuil, 1978.
- Haraway Donna, *Manifeste cyborg et autres essais. Sciences, fictions, féminismes*, sous la direction de Laurence Allard, Delphine Gardey, Nathalie Magnan, Paris, Exils, 2007.
- Hardy Simon, *Softcore Pornography and Heterosexual Men: The Reader, the Autor, his Woman and her Lover*, Londres et Washington, Cassell, 1998.
- Hemmings Clare, « Invoking Affect: Cultural Theory and the Ontological Turn », *Cultural Studies*, vol. 19, n° 5, 2005, p. 548-567.
- Hemmings Clare, « Affective Solidarity: Feminist Reflexivity and Political Transformation », *Feminist Theory*, vol. 13, n° 2, 2012, p. 147-161.
- Hennen Peter, *Faeries, Bears, and Leathermen: Men in Community Queering the Masculine*, Chicago, University of Chicago Press, 2008.

- Hennion Antoine, *La Passion musicale. Une sociologie de la médiation*, Paris, Métailié, 2007.
- Hermes Joke, « Médias, signification et vie quotidienne », in Macé Éric, Maigret Éric, Glévarec Hervé (dir.), *Cultural Studies. Anthologie*, Paris, Armand Colin, 2008, p. 223-231.
- Hills Matt, *Fan Cultures*, Londres et New York, Routledge, 2002.
- Hillis Ken, Paasonen Susanna et Petit Michael, *Networked Affect*, Cambridge, MIT Press, 2015.
- Hofer Kristina Pia, « Pornographic Domesticity: Amateur Couple Porn, Straight Subjectivities, and Sexual Labour », *Porn Studies*, vol. 1, n° 4, 2014, p. 334-345.
- Hoggart Richard, *La Culture du pauvre. Étude sur le style de vie des classes populaires en Angleterre [The Uses of Literacy: Aspects of Working-Class Life]*, trad. de Françoise et Jean-Claude Garcias, Paris, Minuit, 1970 [1955].
- hooks bell, « Eating the Other: Desire and Resistance », in *Black Looks: Race and Representation*, Boston, South End Press, 1992, p. 21-40.
- hooks bell, « The Oppositional Gaze: Black Female Spectators », in *Black Looks: Race and Representation*, Boston, South End Press, 1992, p. 115-131.
- hooks bell, *We Real Cool: Black Men and Masculinity*, New York et Londres, Routledge, 2004.
- Humphreys Laud, *Le Commerce des pissotières. Pratiques homosexuelles anonymes dans l'Amérique des années 1960*, Paris, La Découverte, 2007.
- Hunt Lynn (dir.), *The Invention of Pornography: Obscenity and the Origins of Modernity, 1500-1800*, New York, Zone Books, 1993.
- Hunt Lynn (dir.), *The New Cultural History: Studies on the History of Society and Culture*, Berkeley, University of California Press, 1989.
- Illouz Eva, *Hard romance. Cinquante nuances de Grey et nous*, Paris, Seuil, 2014.
- Irvine Janice, « Regulating Passions: The Invention of Inhibited Sexual Desire and Sexual Addiction », in Jennifer Terry, Jacqueline Urla (dir.), *Deviant Bodies: Critical Perspectives on Difference in Science and Popular Culture*, Bloomington, Indiana University Press, 1995.
- Irvine Janice, « Is Sexuality Research “Dirty Work”? Institutionalized Stigma in the Production of Sexual Knowledge », *Sexualities*, vol. 17, n° 5-6, 2014, p. 632-656.
- Jablonski Olivier, Le Talec Jean-Yves et Sidéris Georges (dir.), *Santé gaie*, Paris, L'Harmattan et Éditions Pepper, 2010.
- Jacobs Katrien, Janssen Marije et Pasquinelli Matteo (dir.), *C'lick Me: A NetPorn Studies Reader*, Amsterdam, Institute for Network Cultures, 2007.

- Jagose Annamarie, *Orgasmology*, Durham et Londres, Duke University Press, 2012.
- Jauréguiberry Francis et Proulx Serge, *Usages et enjeux des technologies de communication*, Toulouse, Érès, 2011.
- Jarrett Kylie, « The Relevance of “Women’s Work” Social Reproduction and Immaterial Labor in Digital Media », *Television & New Media*, vol. 15, n° 1, 2014, p. 14-29.
- Jenkins Henry, *Textual Proachers: Television Fans and Participatory Culture*, New York, Routledge, 1992.
- Jenkins Henry, « La “filk” et la construction sociale de la communauté des fans de science-fiction », in Macé Éric, Maigret Éric, Glévarec Hervé (dir.), *Cultural Studies. Anthologie*, Paris, Armand Colin, 2008, p. 212-222.
- Jenkins Henry, *La Culture de la convergence. Des médias au transmédia*, Paris, Armand Colin-INA, 2013.
- Jensen Robert, *Getting Off: Pornography and the End of Masculinity*, Boston, South End Press, 2007.
- Jensen Robert, « Pornography is What the End of the World Looks Like », in Karen Boyle (dir.), *Everyday Pornography*, Londres et New York, Routledge, 2010, p. 105-113.
- Johansson Thomas et Hammarén Nils, « Hegemonic Masculinity and Pornography », *Journal of Men’s Studies*, vol. 15, 2007, p. 57-70.
- Jouanno Chantal, *Contre l’hypersexualisation. Un nouveau combat pour l’égalité*, Sénat, 2012.
- Jouët Josiane, *L’Écran apprivoisé. Télématique et informatique à domicile*, Issy-les-Moulineaux, CNET, 1987.
- Jouët Josiane, « Le vécu de la technique. La télématique et la micro-informatique à domicile », *Réseaux*, vol. 5, n° 25, 1987, p. 119-141.
- Jouët Josiane, « L’informatique sans le savoir », *Culture technique*, n° 21, 1990, p. 216-222.
- Jouët Josiane, « Retour critique sur la sociologie des usages », *Réseaux*, vol. 18, n° 100, 2000, p. 487-521.
- Jouët Josiane, « Technologies de communication et genre », *Réseaux*, vol. 120, n° 4, 2003, p. 53-86.
- Jouët Josiane, « Des usages de la télématique aux Internet Studies », in Julie Denouël, Fabien Granjon (dir.), *Communiquer à l’ère numérique. Regards croisés sur la sociologie des usages*, Paris, Presses des Mines, 2011, p. 45-90.
- Jouët Josiane, Dakhliia Jamil et Poels Géraldine, « Le minitel rose. Du flirt électronique... et plus, si affinités : Entretien avec Josiane Jouët », *Le Temps des médias*, vol. 19, n° 2, 2012, p. 221-228.

- Juffer Jane, *At Home with Pornography: Women, Sex and Everyday Life*, New York, NYU Press, 1998.
- Juffer Jane, « Sexual Technologies/Domestic Technologies: Pornography as an Everyday Matter », in Tony Bennett, Elizabeth Silva (dir.), *Contemporary Culture and Everyday Life*, British Sociology Association-Sociology Press, 2005, p. 71-88.
- Juffer Jane, « There's No Place Like Home: New Developments on the Domestic Front », in Pamela Church-Gibson (dir.), *More Dirty Looks: Gender, Pornography and Power*, 2^e édition, Londres, British Film Institute, 2005, p. 45-58.
- Julliard Virginie, « Pour une intégration du genre dans les sciences de l'information et de la communication », *Questions de communication*, n° 16, 2009, p. 191-209.
- Julliard Virginie, « Un mode d'appropriation des gender studies par les sciences de l'information et de la communication : la sémiotique du genre », *Questions de communication*, vol. 25, n° 1, 2014, p. 223-243.
- Jullier Laurent, *Qu'est-ce qu'un bon film ?*, Paris, La Dispute, 2012.
- Jullier Laurent et Leveratto Jean-Marc, *Cinéphiles et cinéphilies. Une histoire de la qualité cinématographique*, Paris, Armand Colin, 2010.
- Katz Jonathan Ned, *L'Invention de l'hétérosexualité*, Paris, Epel, 2001.
- Katz Elihu, « Lire la réception à travers le modèle des effets limités. Actualités de Paul Lazarsfeld », in Cécile Méadel (dir.), *La Réception*, Paris, CNRS Éditions, 2009, p. 47-67.
- Katz Elihu et Lazarsfeld Paul, *Influence personnelle*, Paris, Armand Colin-INA, 2008.
- Kaufmann Jean-Claude, *L'Entretien compréhensif*, Paris, Armand Colin, 2011.
- Kendall Christopher, *Gay Male Pornography: An Issue of Sex Discrimination*, Vancouver et Toronto, UBC Press, 2004.
- Kendrick Walter, *The Secret Museum: Pornography in Modern Culture*, New York, Viking, 1987.
- Kergoat Danièle, « Dynamique et cosubstantialité des rapports sociaux », in Elsa Dorlin (dir.), *Sexe, race, classe. Pour une épistémologie de la domination*, Paris, PUF, 2009.
- Keucheyan Razmig, *Le Constructivisme. Des origines à nos jours*, Paris, Hermann, 2007.
- Keucheyan Razmig, « Culture, information et subalternité. Antonio Gramsci », in Fabien Granjon (dir.), *Matérialismes, culture et communication, vol. 1*, Paris, Presses des Mines, à paraître.
- Khalifa Dominique, *La Culture de masse en France, tome 1 : 1860-1930*, Paris, La Découverte, 2001.
- Kimmel Michael, *Men Confront Pornography*, New York, Plume, 1991.

- Kipnis Laura, « Comment se saisir de la pornographie ? », trad. de Clémence Garrot, in Florian Vörös (dir.), *Cultures pornographiques. Anthologie des porn studies*, Paris, Éditions Amsterdam, 2015 [1996], p. 27-44.
- Koivunen Anu et Paasonen Susanna (dir.), *Affective Encounters*, Turku, University of Turku, 2001.
- Koop Everett Charles, « Report of the Surgeon General's Workshop on Pornography and Public Health », *American Psychologist*, vol. 42, n° 10, 1987, p. 944-945.
- Kirkham Pat et Skeggs Beverley, « Pornographies, Pleasures and Pedagogies in the UK and the US », *Jump Cut*, n° 40, 1996, p. 106-113.
- Kriegel Blandine, *La Violence à la télévision. Rapport à M. Jean-Jacques Aillagon, ministre de la Culture et de la Communication*, Paris, ministère de la Culture et de la Communication, 2002.
- Kulick Don, « La vie sexuelle des anthropologues. Subjectivité érotique et travail ethnographique », trad. de Frédéric Haon, *Genre, sexualité & société*, n° 6, 2011.
- Kulick Don et Willson Margaret, *Taboo: Sex, Identity and Erotic Subjectivity in Anthropological Fieldwork*, Londres et New York, Routledge, 1995.
- Kunert Stéphanie, *Publicité, genre et stéréotypes*, Fontenay-le-Comte, Lussaud, 2014a.
- Kunert Stéphanie, « La querelle de la "nature" », *Hermès*, n° 69, 2014b, p. 141-145.
- Kunert Stéphanie, « Les métadiscours pornographiques », *Questions de communication*, vol. 26, n° 2, 2014c, p. 137-152.
- Kunert Stéphanie, « Renouveler le matérialisme depuis ses marges. La sémioclastie créative de Wittig », in Maxime Cervulle, Nelly Quemener, Florian Vörös (dir.), *Matérialismes, culture et communication, vol. 2 : Cultural Studies, théories féministes et postcoloniales*, Paris, Presses des Mines, à paraître.
- Laclau Ernesto et Mouffe Chantal, *Hégémonie et stratégie socialiste. Vers une politique démocratique radicale*, Besançon, Les solitaires intempestifs, 2009 [2001].
- Lahire Bernard, *La Culture des individus. Dissonances culturelles et distinctions de soi*, Paris, La Découverte, 2004.
- Lahire Bernard, « Individu et mélange des genres », *Réseaux*, vol. 22, n° 126, 2004, p. 89-111.
- Lajeunesse Simon Louis et Deslauriers Jean-Martin, « Point de vue masculin de la pornographie. Des fantasmes à la réalité », *Sexologie actuelle*, n° 13, 2011, p. 4-11.
- Laplanche Jean et Pontalis Jean-Bernard, *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, PUF, 2007.
- Laqueur Thomas, *Le Sexe en solitaire. Contribution à l'histoire culturelle de la sexualité*, trad. de Pierre-Emmanuel Dauzat, Paris, Gallimard, 2005 [2003].

- Latour Bruno, *Nous n'avons jamais été modernes. Essai d'anthropologie symétrique*, Paris, La Découverte, 1991.
- Laumann Edward, Gagnon John, Michael Robert et Michaels Stuart, *The Social Organization of Sexuality: Sexual Practices in the United States*, Chicago, The University of Chicago Press, 1992.
- Lauretis Teresa (de), « Eccentric Subjects: Feminist Theory and Historical Consciousness », *Feminist Studies*, vol. 16, n° 1, 1990, p. 115-150.
- Lauretis Teresa (de), « La technologie du genre », in *Théorie queer et cultures populaires de Foucault à Cronenberg*, trad. de Marie-Hélène Bourcier, Paris, La Dispute, 2007 [1987], p. 37-94 .
- Lauretis Teresa (de), « Culture populaire, fantasmes publics et privés. Féminité et fétichisme dans *M. Butterfly* de David Cronenberg », in *Théorie queer et cultures populaires. De Foucault à Cronenberg*, trad. de Marie-Hélène Bourcier, Paris, La Dispute, 2007 [1999], p. 123-181.
- Lazarsfeld Paul, « Sur les techniques de construction des typologies dans les sciences sociales », in Raymond Boudon (dir.), *Philosophie des sciences sociales*, Paris, Gallimard, 1970, p. 361-374.
- Lazzarato Maurizio, *Puissances de l'invention. La psychologie économique de Gabriel Tarde contre l'économie politique*, Paris, Les empêcheurs de penser en rond, 2002.
- Le Douarin Laurence, « Hommes, femmes et micro-ordinateur. Une idéologie des compétences », *Réseaux*, vol. 149-174, n° 1, 2004, p. 149.
- Le Guern Philippe (dir.), *Les Cultes médiatiques. Culture fan et œuvres cultes*, Rennes, PUR, 2002.
- Le Guern Philippe, « Aimer l'eurovision, une faute de goût ? Une approche sociologique du fan club français de l'eurovision », *Réseaux*, n° 141-142, 2007, p. 231-265.
- Le Grignou Brigitte, *Du côté du public. Usages et réceptions de la télévision*, Paris, Economica, 2003.
- Le Renard Amélie, « “On n'est pas formatés comme ça en Occident”. Masculinités en compétition, normes de genre et hiérarchies entre nationalités dans une multinationale du Golfe », *Sociétés contemporaines*, n° 94, 2014, p. 41-67.
- Le Talec Jean-Yves, « Le bareback. Affirmation identitaire et transgression », in Christophe Broqua, France Lert, Yves Souteyrand (dir.), *Homosexualités au temps du sida. Affirmation sociale et tensions identitaires*, Paris, Éditions ANRS-CRIPS, 2003, p. 221-244.
- Le Talec Jean-Yves, « Bareback et construction sociale du risque lié au VIH chez les hommes gay », in Michel Bozon, Véronique Doré (dir.), *Sexualité, relations et prévention chez les homosexuels masculins. Un nouveau rapport au risque*, Paris, Éditions ANRS-CRIPS, 2007, p. 71-86.

- Le Talec Jean-Yves, *Folles de France. Repenser l'homosexualité masculine*, Paris, La Découverte, 2008.
- Le Vu Stéphane, Velter Annie *et al.*, « Incidence de l'infection par le VIH dans un échantillon d'hommes ayant des relations sexuelles avec des hommes à Paris. Enquête Prevagay 2009 ANRS-InVS », *Bulletin épidémiologique hebdomadaire*, n° 46-47, 2012, p. 537-540.
- Lederer Laura (dir.), *L'Envers de la nuit*, Montréal, Les éditions du remue-ménage, 1982.
- Legouge Patricia, *Démocratie sexuelle, sexualité et rapports sociaux. Les représentations de la sexualité dans la presse*, thèse de doctorat en sociologie, Strasbourg, université de Strasbourg, 2013.
- Lelong Benoît et Martin Olivier (dir.), « Dossier. Internet en famille », *Réseaux*, n° 123, 2004.
- Léobon Alain, *Rencontres en ligne, sexualité et comportements à risque chez les internautes gays et bisexuels français. Résultats du « Net Gay Baromètre 2009 »*, 2009. Disponible à l'adresse : www.gaystudies.org/NGB2009FR.
- Lépinard Éléonore et Molinier Pascale, « Entretien avec Teresa de Lauretis », *Mouvements*, n° 57, 2009, p. 84-88.
- Leraton René-Paul, *Gay Porn. Le Film porno gay : histoire, représentations et construction d'une sexualité*, Paris, H&O éditions, 2002.
- Lerch Arnaud, « Réécrire le script ? Conjugalité et sexualité dans les couples gais non exclusifs », in Virginie Descoutures, Marie Digoix, Éric Fassin, Wilfried Rault (dir.), *Mariages et homosexualités dans le monde*, Paris, Autrement, 2008, p. 177-187.
- Leveratto Jean-Marc, *Introduction à l'anthropologie du spectacle*, Paris, La Dispute, 2006.
- Leveratto Jean-Marc, « Le goût du sexe. Un sociologue au salon de l'érotisme », *Corps*, n° 9, 2011, p. 226-238.
- Levine Martin et Troiden Richard, « The Myth of Sexual Complusivity », *The Journal of Sex Research*, vol. 25, n° 3, 1988, p. 347-363.
- Levinson Sharman, « La place de l'expérience des enquêteurs dans une enquête sensible », in Nathalie Bajos, Michel Bozon (dir.), *Enquête sur la sexualité en France. Pratiques, genre et santé*, Paris, La Découverte, 2008, p. 485-508.
- Liberman Rachael, « "It's a Really Great Tool": Feminist Pornography and the Promotion of Sexual Subjectivity », *Porn Studies*, vol. 2, n° 2-3, 2015, p. 174-191.
- Lignon Fanny (dir.), *Genre et jeux vidéos*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 2015.
- Lindgren Simon, « Widening the Glory Hole: The Discourse of Online Porn Fandom », in Feona Attwood (dir.), *Porn.com: Making Sense of Online Pornography*, Londres, Peter Lang, 2010, p. 171-185.

- Livingstone Sonia, « On the Material and the Symbolic: Silverstone's Double Articulation of Research Traditions in New Media Studies », *New Media and Society*, vol. 9, n° 1, 2007, p. 16-24.
- Livingstone Sonia, Görzig Anke, Haddon Leslie et Olafsson Kjartan (dir.), *Risk and Safety on the Internet: The Perspective of European Children*, Londres, LSE, 2011.
- Loftus David, *Watching Sex: How Men Really Respond to Pornography*, New York, Thunder's Mouth Press, 2002.
- Lordon Frédéric, *La Société des affects. Pour un structuralisme des passions*, Paris, Seuil, 2013.
- Lotringer Sylvère, *À Satiété*, Paris, Éditions du Rocher, 2006.
- Lucas Michael, *Gigolo*, Lucas Entertainment, 2007.
- Macé Éric, Maigret Éric et Glévarec Hervé (dir.), *Cultural Studies. Anthologie*, Paris, Armand Colin, 2008.
- Macé Éric, *Les Imaginaires médiatiques. Une sociologie postcritique des médias*, Paris, Éditions Amsterdam, 2006.
- MacKinnon Catharine A., *Ce ne sont que des mots*, Paris, Des femmes, 2007.
- Maigret Éric, « "Strange grandit avec moi". Sentimentalité et masculinité chez les lecteurs de bandes dessinées de super-héros », *Réseaux*, n° 95, 1995.
- Maigret Éric, « Du mythe au culte... ou de Charybde en Scylla ? Le problème de l'importation des concepts religieux dans l'étude des publics des médias », in Philippe Le Guern (dir.), *Les Cultes médiatiques. Culture fan et oeuvres cultes*, Rennes, PUR, 2002, p. 97-112.
- Maigret Éric, « Le rapport Kriegel, ou le bégaiement de la mythologie des effets », *Médiamorphoses*, n° 10, 2004, p. 84-86.
- Maigret Éric, « Après le choc des cultural studies », in Éric Macé, Éric Maigret (dir.), *Penser les médiacultures*, Paris, Armand Colin-INA, 2005, p. 17-40.
- Maigret Éric, *Sociologie de la communication et des médias*, 2^e édition, Paris, Armand Colin, 2007.
- Maigret Éric, « L'ethnographie des publics », in Hervé Glévarec, Éric Macé, Éric Maigret (dir.), *Cultural Studies : Anthologie*, Paris, Armand Colin-Ina, 2008, p. 171-175.
- Maigret Éric, « Bande dessinée et postlégitimité », in Éric Maigret, Matteo Stefanelli (dir.), *La Bande dessinée. Une médiaculture*, Paris, Armand Colin-INA, 2012, p. 130-148.
- Maigret Éric, « Ce que les cultural studies font aux savoirs disciplinaires. Paradigmes disciplinaires, savoirs situés et prolifération des studies », *Questions de communication*, n° 24, 2013, p. 145-167.

- Maigret Éric, « Ce que les cultural studies font aux savoirs disciplinaires. Retour sur un débat », *Questions de communication*, n° 26, 2014, p. 177-195.
- Maigret Éric, « Les cultural studies avec ou contre le “tournant matérialiste” ? Réflexions sur les apports de Lawrence Grossberg », in Maxime Cervulle, Nelly Quemener, Florian Vörös (dir.), *Matérialismes, culture et communication, vol. 2 : Cultural Studies, théories féministes et postcoloniales*, Paris, Presses des Mines, à paraître.
- Maina Giovanna, « Grottesque Empowerment Belladonna’s Strapped Dykes, entre mainstream et queer », *Rue Descartes*, vol. 79, n° 3, 2013, p. 91-104.
- Maines Rachel P., *Technologies de l’orgasme. Le vibromasseur, l’« hystérie » et la satisfaction sexuelle des femmes*, trad. de Oristelle Bonis, Paris, Payot, 2009.
- Marcus Steven, *The Other Victorians: A Study of Sexuality and Pornography in Mid-Nineteenth-Century England*, nouvelle édition, New Brunswick et Londres, Transaction Publishers, 2008.
- Marks Laura Helen, « How Did You Get into This? Notes From a Female Porn Scholar », *Colaboração Internacional*, vol. 2, n° 2, 2014, p. 120-130.
- Martin Laurent, « Jalons pour une histoire culturelle de la pornographie en Occident », *Le Temps des médias*, vol. 1, n° 1, 2003, p. 10-30.
- Mascarello Myriam, « Porno à haut risque », *Transversal*, n° 31, 2006, p. 5-8.
- Mauss Marcel, « Les techniques du corps », *Journal de Psychologie*, vol. 32, n° 3-4, 1936.
- Marwick Alice et boyd danah, « To See and Be Seen: Celebrity Practice on Twitter », *Convergence: The International Journal of Research into New Media Technologies*, vol. 17, n° 2, 2011, p. 139-158.
- Marx Karl, *Le Capital, Livre I*, Paris, PUF, 1993.
- Marx Karl et Engels Friedrich, *L’Idéologie allemande*, Paris, Les éditions sociales, 2012.
- Marzano Michela, « La pornographie et la construction de l’imaginaire amoureux », *VEI Enjeux*, n° 128 « rapports de sexe, rapports de genre. Entre domination et émancipation », 2002, p. 158-175.
- Marzano Michela, *La Pornographie ou l’épuisement du désir*, Paris, Buchet/Chastel, 2003.
- Marzano Michela, *Malaise dans la sexualité. Le piège de la pornographie*, Paris, Lattès, 2006.
- Massumi Brian, *Parables for the Virtual: Movement, Affect, Sensation*, Durham et Londres, Duke University Press, 2002.
- Mathieu Lilian, « Repères pour une sociologie des croisades morales », *Déviance et Société*, n° 29, 2005, p. 3-12.

- Mathieu Lilian, *La Fin du tapin. Sociologie de la croisade morale pour l'abolition de la prostitution*, Paris, François Burin, 2014.
- Mathieu Nicole-Claude, « Bourdieu ou le pouvoir auto-hypnotique de la domination masculine », *Esprit*, n° 604, 1999, p. 286-324.
- Mathieu Nicole-Claude, *L'Anatomie politique. Catégorisations et idéologies du sexe*, nouvelle édition augmentée, Paris, Éditions iXe, 2013 [1991].
- Mathieu Nicole-Claude, « Homme-culture et femme-nature? », in *L'Anatomie politique. Catégorisations et idéologies du sexe*, nouvelle édition augmentée, Paris, Éditions iXe, 2013 [1973], p. 41-57.
- Mathieu Nicole-Claude, « Quand céder n'est pas consentir. Des déterminants matériels et psychiques de la conscience dominée des femmes, et de quelques-unes de leurs interprétations en ethnologie », in *L'Anatomie politique. Catégorisations et idéologies du sexe*, Paris, Éditions iXe, 2013 [1985], p. 121-208.
- Mattelart Armand, *L'Invention de la communication*, Paris, La Découverte, 2011.
- Mattelart Armand et Neveu Erik, *Introduction aux Cultural Studies*, Paris, La Découverte, 2008.
- Mattelart Armand, *Communication, idéologie et hégémonies culturelles, tome 1*, sous la direction de Fabien Granjon et Michel Sénécals, Paris, Presses des Mines, 2015.
- Mazières Antoine, Trachman Mathieu, Cointet Jean-Philippe, Coulmont Baptiste et Prieur Christophe, « Deep Tags: Toward a Quantitative Analysis of Online Pornography », *Porn Studies*, vol. 1, n° 1-2, 2014, p. 80-95.
- Méadel Cécile (dir.), *La Réception*, Paris, CNRS Éditions, 2009.
- McKee Alan, « The Need to Bring the Voices of Pornography Consumers into Public Debates about the Genre and its Effects », *Australian Journal of Communication*, vol. 32, n° 2, 2005, p. 71-94.
- McKee Alan, Albury Kath et Lumby Catharine, *The Porn Report*, Melbourne, Melbourne University Press, 2008.
- McNair Brian, « Rethinking the Effects Paradigm in Porn Studies », *Porn Studies*, vol. 1, n° 1-2, 2014, p. 161-171.
- Mensah Maria Nengeh, Thiboutot Claire et Toupin Louise, *Luttes XXX. Inspirations du mouvement des travailleuses du sexe*, Montréal, Les éditions du remue-ménage, 2011.
- Mercer Kobena, « Lire le fétichisme racial. Les photographies de Robert Mapplethorpe », trad. de Maxime Cervulle, in Florian Vörös (dir.), *Cultures pornographiques. Anthologie des porn studies*, Paris, Éditions Amsterdam, 2015 [1994], p. 111-160.
- Merteuil Morgane, « Le travail du sexe contre le travail », *Revue Période [en ligne]*, 2014.

- Michel Noémi, *Quand les mots et les images blessent. Postcolonialité, égalité et politique des actes de discours en Suisse et en France*, thèse de doctorat en sciences politiques, Genève, université de Genève, 2014.
- Michel Noémi, « Judith Butler et les (re-)mises en scène du corps et de la matérialité », in Maxime Cervulle, Nelly Quemener, Florian Vörös (dir.), *Matérialismes, culture et communication, vol. 2 : Cultural Studies, théories féministes et postcoloniales*, Paris, Presses des Mines, à paraître.
- Michelat Guy, « Sur l'utilisation de l'entretien non-directif en sociologie », *Revue française de sociologie*, vol. 16, 1975, p. 229-247.
- Miller-Young Mireille, *A Taste for Brown Sugar: Black Women and Pornography*, Durham, Duke University Press, 2014.
- Molinier Pascale, « Virilité défensive, masculinité créatrice », *Travail, genre et sociétés*, vol. 3, n° 1, 2000, p. 25.
- Morley David, « La réception des travaux sur la réception. Retour sur le “Public de Nationwide” », in Macé Éric, Maigret Éric, Glévarec Hervé (dir.), *Cultural Studies. Anthologie*, Paris, Armand Colin, 2008, p. 154-170.
- Morley David, « Analyse comparée des décodages différentiels selon les groupes », in Macé Éric, Maigret Éric, Glévarec Hervé (dir.), *Cultural Studies. Anthologie*, Paris, Armand Colin, 2008, p. 138–153.
- Morris Paul, « No Limits: Necessary Danger in Male Porn », World Pornography Conference, Los Angeles, 1998.
- Morris Paul et Paasonen Susanna, « Risk and Utopia: A Dialogue on Pornography », *GLQ: A Journal of Lesbian and Gay Studies*, vol. 20, n° 3, 2014, p. 215-239.
- Möser Cornelia, « Néo-matérialisme. Un nouveau courant féministe ? », in Maxime Cervulle, Nelly Quemener, Florian Vörös (dir.), *Matérialismes, culture et communication, vol. 2 : Cultural Studies, théories féministes et postcoloniales*, Paris, Presses des Mines, à paraître.
- Mowlabocus Sharif, « Gaydar: Gay Men and the Pornification of Everyday Life », in Susanna Paasonen, Kaarina Nikunen, Laura Saarenmaa (dir.), *Pornification. Sex and Sexuality in Media Culture*, Oxford, Berg Publishers, 2007, p. 61-72.
- Mowlabocus Sharif, « Life Outside the Latex: HIV, Sex and the Online Barebacking Community », in Kate O’Riordan, David J. Phillips (dir.), *Queer Online: Media Technology and Sexuality*, New York, Peter Lang, 2007, p. 217-233.
- Mowlabocus Sharif, *Gaydar Culture: Gay Men, Technology and Embodiment in the Digital Age*, Farnham, Ashgate, 2010.
- Mowlabocus Sharif, Harbottle Justin et Witzel Charlie, « Porn Laid Bare: Gay Men, Pornography and Bareback Sex », *Sexualities*, n° 16, 2013, p. 523-547.

- Mowlabocus Sharif, « Porno 2.0 ? La centralité de l'utilisateur dans la nouvelle industrie du porno en ligne », trad. de Fred Pailler, in Florian Vörös (dir.), *Cultures pornographiques. Anthologie des porn studies*, Paris, Éditions Amsterdam, 2015 [2010], p. 225-248.
- Mowlabocus Sharif et Wood Rachel, « Introduction: Audiences and Consumers of Porn », *Porn Studies*, vol. 2, n° 2-3, 2015, p. 118-122.
- Mucchielli Laurent, *Le Scandale des « tournantes ». Dérives médiatiques, contre-enquête sociologique*, Paris, La Découverte, 2005.
- Mulvey Laura, « Visual Pleasure and Narrative Cinema », *Screens*, vol. 16, n° 3, 1975, p. 6-18. [Partiellement traduit par V. Hébert et B. Reynaud : Mulvey Laura, « Plaisir visuel et cinéma narratif », *CinémAction*, n° 67, 1993, p. 17-23.]
- Mulvey Laura, « Afterthoughts on “Visual Pleasure and Narrative Cinema” inspired by *Duel in the Sun* », *Framework*, n° 15-16-17, 1981, p. 12-15.
- Nash Jennifer, « Strange Bedfellows: Black Feminism and Antipornography Feminism », *Social Text*, vol. 26, n° 497, 2008, p. 51-76.
- Neville Lucy, « Male Gays in the Female Gaze: Women who Watch M/M Pornography », *Porn Studies*, vol. 2, n° 2-3, 2015, p. 192-207.
- Newton Esther, « My Best Informant's Dress: The Erotic Equation in Fieldwork », in *Margaret Mead Made Me Gay: Personal Essays, Public Ideas*, Durham, Duke University Press, 2000, p. 243-257.
- Nguyen Tan Hoang, *A View from the Bottom: Asian American Masculinity and Sexual Representation*, Durham et Londres, Duke University Press, 2014.
- Nielsen Silja, Paasonen Susanna et Spisak Sanna, « “Pervy Role-Play and Such”: Girls' Experiences of Sexual Messaging Online », *Sex Education*, à paraître.
- Nixon Sean James, *Hard Looks: Masculinities, Spectatorship and Contemporary Consumption*, New York, Palgrave Macmillan, 1996.
- Odin Roger, « La question du public. Une approche sémio-pragmatique », *Réseaux*, n° 99, 2000, p. 49-72.
- Ogien Ruwen, *Penser la pornographie*, Paris, PUF, 2003.
- O'Hara Scott, *Autopornography: A Memoir of Life in the Lust Lane*, New York et Londres, Harrington Park, 1997.
- O'Leary A., Muench F., Morgenstern J., Parsons J. T. et Bimbi D. S., « HIV Risk Behavior of Men who Have Sex with Men (MSM) Who Report Difficulty Controlling Sexual Behavior (Poster Presentation) », 15^e World AIDS Conference, Bangkok, 2004.
- Ovidie, *Porn Manifesto*, Paris, Flammarion, 2002.

- Paasonen Susanna, « Healthy Sex and Pop Porn: Pornography, Feminism and the Finnish Context », *Sexualities*, vol. 12, n° 5, 2009, p. 586-604.
- Paasonen Susanna, « Disturbing, Fleshy Texts: Close Looking at Pornography », in Susanna Paasonen, Marianne Liljeström (dir.), *Working with Affect in Feminist Readings: Disturbing Differences*, Londres, Routledge, 2010.
- Paasonen Susanna, « Repetition and Hyperbole: The Gendered Choreographies of Heteroporn », in Karen Boyle (dir.), *Everyday Pornography*, Londres et New York, Routledge, 2010, p. 63-76.
- Paasonen Susanna, « Labors of Love: Netporn, Web 2.0, and the Meanings of Amateurism », *New Media & Society*, vol. 12, n° 8, 2010, p. 1297-1312.
- Paasonen Susanna, *Carnal Resonance: Affect and Online Pornography*, Cambridge, MIT Press, 2011.
- Paasonen Susanna, « Grains of Resonance: Affect, Pornography and Visual Sensation », *Somatechnics*, vol. 3, n° 2, 2013, p. 351-368.
- Paasonen Susanna, « Between Meaning and Mattering: On Affect and Porn Studies », *Porn Studies*, vol. 1, n° 1-2, 2014, p. 136-142.
- Paasonen Susanna, « Étranges promiscuités. Pornographie, affects et lecture féministe », trad. de Lee Lebel-Canto, in Florian Vörös (dir.), *Cultures pornographiques. Anthologie des porn studies*, Paris, Éditions Amsterdam, 2015 [2007], p. 61-80.
- Paasonen Susanna, Nikunen Kaarina et Saarenmaa Laura (dir.), *Pornification: Sex and Sexuality in Media Culture*, Oxford, Berg Publishers, 2007.
- Paasonen Susanna et Saarenmaa Laura, « The Golden Age of Porn: Nostalgia and History in Cinema », in Susanna Paasonen, Kaarina Nikunen, Laura Saarenmaa (dir.), *Pornification: Sex and Sexuality in Media Culture*, Londres, Berg, 2007, p. 23-32.
- Paasonen Susanna et Vörös Florian, « Affects et pornographies numériques. Entretien avec Susanna Paasonen », *Poli - Politique de l'image*, n° 9, 2014, p. 80-89.
- Paicheler Agnès, « Essor et faillite d'une entreprise moraliste. La croisade antipornographique entre deux siècles (Belle époque - Années folles) », Paris, IEP de Paris, 1997.
- Paicheler Geneviève, *Prévention du sida et agenda politique. Les campagnes en direction du grand public, 1987-1996*, Paris, CNRS Éditions, 2002.
- Pailler Fred, « Chatroulette : et le sexe devint l'erreur du web 2.0 », *Poli - Politique de l'image*, n° 4, 2011, p. 81-96.
- Pailler Fred, « Le California, un cinéma pornographique. Entretien avec Hans S. », *Poli - Politique de l'image*, n° 9, 2014a, p. 32-38.
- Pailler Fred, « Qu'est-ce qu'un site de rencontre ? », *Politiques des affects [en ligne]*, 2014b.
- Pailler Fred et Casilli Antonio A., « S'inscrire en faux : les fakes et les politiques de l'identité

- des publics connectés », *Communication*, vol. 33, n° 2, à paraître.
- Paperman Patricia et Stavo-Debauge Joan, « Alfred Schütz : Situations de crise et réalités multiples dans “le monde de la vie de tous les jours” », in Danielle Chabaud-Rychter, Virginie Descoutures, Anne-Marie Devreux, Eleni Varikas (dir.), *Sous les sciences sociales le genre*, Paris, La Découverte, 2010, p. 203-230.
- Parent-Duchâtelet Alexandre, *La Prostitution dans la ville de Paris*, sous la direction d’Alain Corbin, Paris, Seuil, 2008 [1836].
- Parvez Fareen, « The Labor of Pleasure: How Perceptions of Emotional Labor Impact Women’s Enjoyment of Pornography », *Gender and Society*, vol. 20, n° 5, 2006, p. 605-631.
- Pasquier Dominique, « “Chère Hélène”. Les usages sociaux des séries collège », *Réseaux*, vol. 13, n° 70, 1995, p. 9-39.
- Pasquier Dominique, « Des audiences aux publics. Le rôle de la sociabilité dans les pratiques culturelles », in Olivier Donnat, Paul Tolila (dir.), *Le(s) Public(s) de la culture. Politiques publiques et équipements culturels*, Paris, Presses de Sciences Po, 2003, p. 109-119.
- Pasquier Dominique, « La culture comme activité sociale », in Éric Macé, Éric Maigret (dir.), *Penser les médiacultures*, Paris, Armand Colin-INA, 2005, p. 103-120.
- Pasquier Dominique et Jouët Josiane, « Les jeunes et la culture de l’écran. Enquête nationale auprès des 6-17 ans », *Réseaux*, vol. 92-93, n° 1, 1999, p. 25-102.
- Passeron Jean-Claude, « L’usage faible des images. Enquêtes sur la réception de la peinture », in *Le Raisonnement sociologique*, Paris, Albin Michel, 2006, p. 399-442.
- Patterson Zabet, « Going On-Line: Consuming Pornography in the Digital Era », in Linda Williams (dir.), *Porn Studies*, Durham, Duke University Press, 2004, p. 104-123.
- Patton Cindy, « Safe Sex and the Pornographic Vernacular », in Bad Object-Choice (dir.), *How do I Look? Queer Film & Video*, Seattle, Bay Press, 1991.
- Patton Cindy, « Visualizing Safe Sex: When Pedagogy and Pornography Collide », in Diana Fuss (dir.), *Inside/Out: Lesbian Theories, Gay Theories*, Londres et New York, Routledge, 1991.
- Paveau Marie-Anne, *Le Discours pornographique*, Paris, La Musardine, 2014a.
- Paveau Marie-Anne, « Extension du domaine de la pornographie. Les techniques sexuelles du corps », *Poli - Politique de l’image*, n° 9, 2014b, p. 12-20.
- Paveau Marie-Anne, « Sluts and goddesses. Discours de sexpertes entre pornographie, sexologie et prostitution », *Questions de communication*, vol. 26, n° 2, 2015, p. 111-135.
- Payne Robert, « “Str8acting” », *Social Semiotics*, vol. 17, n° 4, 2007, p. 525-538.

- Peignot Étienne-Gabriel, *Dictionnaire critique, littéraire et bibliographique des principaux livres condamnés au feu, supprimés ou censurés*, Paris, Renouard, 1806.
- Penley Constance, « Crackers and Whackers: The White Trashing of Porn », in Matt Wray, Annalee Newitz (dir.), *White Trash: Race and Class in America*, New York, Routledge, 1997, p. 89-112.
- Pheterson Gail, *Le Prisme de la prostitution*, Paris, L'Harmattan, 2001.
- Philpott Anne, Knerr Wendy et Boydell Vicky, « Pleasure and Prevention: When Good Sex is Safer Sex », *Reproductive Health Matters*, vol. 14, n° 28, 2006, p. 23-31.
- Piotte Jean-Marc, *La Pensée politique de Gramsci*, Montréal, Lux Éditeur, 2010.
- Plummer Ken, « Queers, Bodies and Postmodern Sexualities: A Note on Revising the “Sexual” in Symbolic Interactionism », *Qualitative Sociology*, vol. 26, n° 4, 2003, p. 515-530.
- Plummer Ken, *Telling Sexual Stories: Power, Change and Social Worlds*, Londres et New York, Routledge, 2002.
- Pollak Michael, Pelé Gérard, Charfe Yves, Boisson Pierre, Bergès Olivier, Marty-Lavauzelle Arnaud *et al.*, « Évaluation d'un dépliant safer sex », *Bulletin épidémiologique hebdomadaire*, n° 50, 1990.
- Pollak Michael et Schiltz Marie-Ange, « De nouveaux comportements parmi les homosexuels. Évaluation du rôle des “Jack Off Parties” à Paris et Amsterdam », résultats de l'enquête présentés lors des sessions d'affichage à la cinquième Conférence internationale sur le sida à Montréal, 1989.
- Poulin Richard, *Sexualisation précoce et pornographie*, Paris, La Dispute, 2009.
- Pourésy Émile, *La Gangrène pornographique, choses vues*, Saint-Blaise et Roubaix, Foyer solidariste, 1908.
- Preciado Beatriz, *Manifeste contra-sexuel*, Paris, Balland, 2000.
- Preciado Beatriz, *Testo junkie. Sexe, drogue et biopolitique*, Paris, Grasset, 2008.
- Preciado Beatriz, « The Architecture of Porn: Museum Walls, Urban Detritus and Stag Rooms for porn-prosthetic Eyes », in Tim Stüttgen (dir.), *Post Porn Politics: Queer-Feminist Perspective on the Politics of Porn Performance and Sex-Work as Culture Production*, Berlin, b_books, 2010, p. 23-33.
- Preciado Beatriz, *Pornotopie. Playboy et l'invention de la sexualité multimédia*, Paris, Flammarion, 2011.
- Prévost-Bault Marie-Pascale, « Cartes postales coquines et grivoises de la Grande Guerre », in François Rouquet, Fabrice Virgili, Danièle Voldman (dir.), *Amours, guerre et sexualité*, Paris, Gallimard, 2007, p. 38-47.

- Probyn Elspeth, « La télévision et ses lieux. Pour une théorie féministe de la réception télévisuelle », *Cinemas. Revue d'études cinématographiques*, vol. 2, n° 2-3, 1992, p. 193-207.
- Probyn Elspeth, *Carnal Appetites: FoodSexIdentities*, Londres et New York, Routledge, 2000.
- Proulx Serge et Laberge Marie-France, « Vie quotidienne, culture télé et construction de l'identité familiale », *Réseaux*, vol. 13, n° 70, 1995, p. 121-140.
- Pruvost Geneviève, « Le hors-travail au travail dans la police et l'intérim », *Communications*, vol. 89, n° 2, 2011, p. 159-192.
- Puar Jasbir, *Homomonationalisme. Politiques queer après le 11 septembre*, trad. de Maxime Cervulle et Judy Minx, Paris, Éditions Amsterdam, 2012.
- Quadland Michael C., « Compulsive Sexual Behavior: Definition of a Problem and an Approach to Treatment », *Journal of Sex & Marital Therapy*, vol. 11, n° 2, 1985, p. 121-132.
- Quemener Nelly, « Quand le patriarcat n'est plus là. Masculinités et humour dans les dispositifs de talk-show en France », *Recherches en Communication*, n° 28, 2007, p. 135-144.
- Quemener Nelly, « Ces femmes qui font rire. Du stéréotype féminin aux "nouvelles féminités" dans les talk-shows en France », *Sociologie de l'Art*, vol. 17, n° 2, 2011, p. 14-30.
- Quemener Nelly, *Le Pouvoir de l'humour. Politiques des représentations dans les médias en France*, Paris, Armand Colin-INA, 2014.
- Quemener Nelly, « Relooquez-vous ! Des plateformes numériques à l'appui du spectateur expert de son propre look », *Études de communication*, vol. 44, n° 1, 2015, p. 29-46.
- Race Kane, « Engaging in a Culture of Barebacking: Gay Men and the Risk of HIV Prevention », in Kelly Hannah-Moffat, Pat O'Malley (dir.), *Gendered Risks*, Abingdon, Routledge Cavendish, 2007.
- Race Kane, « Les technologies de drague dans la vie gay », *Poli - Politique de l'image*, n° 9, 2014, p. 50-61.
- Radway Janice, *Reading the Romance: Women, Patriarchy and Popular Literature*, 2^e édition, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1991.
- Radway Janice, « Reception Study: Ethnography and the Problem of Dispersed Audiences and Nomadic Subjects », *Cultural Studies*, vol. 2, n° 3, 1988, p. 359-376.
- Radway Janice, « Lectures à "l'eau de rose". Femmes, patriarcat et littérature populaire », in Hervé Glevarac, Éric Macé, Éric Maignet (dir.), *Cultural Studies. Anthologie*, Paris, Armand Colin, 2008, p. 176-189.

- Ramlagun Pamela, « “Don’t Call me Weird, but I Normally Watch Porn”: Girls, Sexuality and Porn », *Agenda*, vol. 26, n° 3, 2012, p. 31-37.
- Raynal Florence, « Des ados moins préoccupés par le VIH », *Transversal*, n° 22, 2004, p. 4-8.
- Raynal Florence, « Internet, un nouvel enjeu pour la prévention », *Transversal*, n° 26, 2005, p. 16-22.
- Rebucini Gianfranco, *Les Masculinités au Maroc. Pour une anthropologie des genres et des sexualités dans la ville de Marrakech*, thèse de doctorat en anthropologie sociale, Paris, EHESS, 2009.
- Rebucini Gianfranco, « Masculinités hégémoniques et “sexualités” entre hommes au Maroc. Entre configurations locales et globalisation des catégories de genre et de sexualité », *Cahiers d’études africaines*, n° 209-210, 2013, p. 387-415.
- Rebucini Gianfranco, « Matérialisme queer et marxisme. Cultures et matérialité des formations sexuelles », in Maxime Cervulle, Nelly Quemener, Florian Vörös (dir.), *Matérialismes, culture et communication, vol. 2 : Cultural Studies, théories féministes et postcoloniales*, Paris, Presses des Mines, à paraître.
- Rétif de La Bretonne Nicolas-Edme, *Le Pornographe, ou Idées d’un honnête homme sur un projet de règlement pour les prostituées, propre à prévenir les malheurs qu’occasionne le “publicisme” des femmes, avec des notes historiques et justificatives*, Londres, J. Nourse, 1769.
- Rich Adrienne, *La Contrainte à l’hétérosexualité et autres essais*, Genève et Lausanne, Mamamélis-Nouvelles Questions Féministes, 2010.
- Riesman Judith, *The Psychopharmacology of Pictorial Pornography: Restructuring Brain, Mind and Memory & Subverting Freedom of Speech*, Crestwood, The Institute for Media Education, 2000.
- Rivière Carole Anne, « La spécificité française de la construction sociologique du concept de sociabilité », *Réseaux*, n° 123, 2004, p. 207-231.
- Rofes Eric, « Desires as Defiance: Gay Male Sexual Subjectivities and Resistance to Sexual Health Promotion », *Health Education Journal*, vol. 61, n° 2, 2002, p. 125-137.
- Roux Sébastien, *No money, no honey. Économies intimes du tourisme sexuel en Thaïlande*, Paris, La Découverte, 2011.
- Rubin Gayle, « Marché aux femmes. “Économie politique” du sexe et systèmes de sexe/genre », in *Surveiller et jouir. Anthropologie politique du sexe*, trad. de Nicole-Claude Mathieu, Paris, Epel, 2011 [1975], p. 23-82.
- Rubin Gayle, « Penser le sexe. Pour une théorie radicale de la politique de la sexualité », in *Surveiller et jouir. Anthropologie politique du sexe*, Paris, Epel, 2010 [1984], p. 135-210.

- Rubin Gayle, « Les catacombes. Temple du trou du cul », in *Surveiller et jouir. Anthropologie politique du sexe*, trad. de Rostom Mesli, Paris, Epel, 2010 [1991], p. 225-256.
- Rubin Gayle, « La lutte contre la pornographie. Une erreur sur toute la ligne », in *Surveiller et jouir. Anthropologie politique du sexe*, trad. de Rostom Mesli, Paris, Epel, 2010 [1993], p. 275-315.
- Ryberg Ingrid, « Carnal Fantasizing: Embodied Spectatorship of Queer, Feminist and Lesbian Pornography », *Porn Studies*, vol. 2, n° 2-3, 2015, p. 161-173.
- Saadaoui Linda, *Traitement et interventions médiatiques autour des « tournantes » en France*, thèse de doctorat en sciences de l'information et de la communication, Metz, université Paul Verlaine, 2010.
- Saemmer Alexandra, *Rhétorique du texte numérique*, Villeurbanne, Presses de l'ENSSIB, 2015.
- Saez Javier et Carrascosa Sejo, *Por el culo. Politicas anales*, Barcelone et Madrid, Egales, 2011.
- Salazar L. F., Di Clemente R. J., Wingood G. M., Lang D. L. et Daluga N. A., « Teens' Exposure to Pornography and its Relation to STD/HIV Associated Risk Behaviors », 12^e World AIDS Conference, Mexico, 2008.
- Sandri Eva, « La sérendipité sur Internet : égarement documentaire ou recherche créatrice ? », *Cygne noir. Revue d'exploration sémiotique [en ligne]*, n° 1, 2013.
- Schnapper Dominique, *La Compréhension sociologique. Démarche de l'analyse typologique*, édition revue et augmentée, Paris, PUF, 2005.
- Schueller Malini Johar, « Analogy and (White) Feminist Theory: Thinking Race and the Color of the Cyborg Body », *Signs*, vol. 31, n° 1, 2005, p. 63-92.
- Schlagdenhauffen Régis, « Parler de sexualité en entretien. Comment rendre publics des propos privés », *Hermès*, n° 69, 2014, p. 34-38.
- Schütz Alfred, *Le Chercheur et le quotidien. Phénoménologie des sciences sociales*, Paris, Klincksieck, 2008.
- Scott Joan, « Genre. Une catégorie utile d'analyse historique », *Les Cahiers du GRIF*, vol. 37, n° 1, 1988, p. 125-153.
- Scott Joan, « Émancipation et égalité. Une généalogie critique », *Contretemps [en ligne]*, 2014.
- Secrétariat d'État aux droits des femmes et à la formation professionnelle, *L'Image des femmes dans la publicité*, Paris, La Documentation française, 2001.
- Sedgwick Eve Kosofsky, *Between Men: English Literature and Male Homosocial Desire*, New York, Columbia University Press, 1985.

- Sedgwick Eve Kosofsky, « Gosh, Boy George, You Must Be Awfully Secure in Your Masculinity! », in Maurice Berger, Brian Wallis, Simon Watson (dir.), *Constructing Masculinity*, Londres et New York, Routledge, 1995, p. 11-20.
- Sedgwick Eve Kosofsky, *Touching Feeling: Affect, Pedagogy, Performativity*, Durham, Duke University Press, 2003.
- Sedgwick Eve Kosofsky, *L'Épistémologie du placard*, trad. de Maxime Cervulle, Paris, Éditions Amsterdam, 2008.
- Segal Lynne, McIntosh Mary (dir.), *Sex Exposed: Sexuality and the Pornography Debate*, 2^e édition, New Brunswick, Rutgers University Press, 1993 [1992].
- Sellier Geneviève et Viennot Élianie (dir.), *Culture d'élite, culture de masse et différence des sexes*, Paris, L'Harmattan, 2004.
- Sellier Geneviève, « Gender studies et études filmiques », *Cahiers du Genre*, n° 38, 2005.
- Senft Theresa, *Camgirls: Celebrity and Community in the Age of Social Networks*, New York, Peter Lang, 2008.
- Shelton Emily, « A Star Is Porn: Corpulence, Comedy, and the Homosocial Cult of Adult Film Star Ron Jeremy », *Camera Obscura*, vol. 17, n° 3, p. 115-146.
- Sigel Lisa, « L'obscénité entre de mauvaises mains. Cartes postales et expansion de la pornographie en Grande-Bretagne et dans le monde atlantique, 1880-1914 », trad. de Lee Lebel-Canto, in Florian Vörös (dir.), *Cultures pornographiques. Anthologie des porn studies*, Paris, Éditions Amsterdam, 2015 [2005], p. 197-224.
- Silverstone Roger, *Television and Everyday Life*, New York, Routledge, 1994.
- Silverstone Roger et Haddon Leslie, « Le télétravail et révolution des relations entre le domicile et le travail », *Réseaux*, vol. 79, n° 5, 1996, p. 57-71.
- Silverstone Roger, Hirsch Eric et Morley David, « Information and Communication Technologies and the Moral Economy of the Household », in Roger Silverstone, Eric Hirsch (dir.), *Consuming Technologies: Media and Information in Domestic Spaces*, Londres, Routledge, 1992, p. 15-31.
- Simay Philippe, *Walter Benjamin, d'une ville à l'autre. Capitales de la modernité*, Paris, Éditions de l'Éclat, 2005.
- Simmel Georg, *Sociologie et épistémologie*, Paris, PUF, 1981.
- Simon William et Gagnon John H., « Sexual Scripts: Permanence and Change », *Archives of Sexual Behavior*, vol. 15, n° 2, 1986, p. 97-121.
- Simon William et Schmidt Gunter, « Desire is a Fuzzy Matrix: An Interview with William Simon », in *Sexual Conduct: The Social Sources of Human Sexuality*, New Brunswick et Londres, Aldine, 2004, p. 297-308.

- Simonin Damien, « Définir la pornographie. Le cas de *Baise-moi* (France, 2000) », communication au colloque « La pornographie en France, XIX^e- XX^e siècles », Versailles Saint-Quentin, 2011.
- Singly François (de), « Les habits neufs de la domination masculine », *Esprit*, n° 196, 1993, p. 58-61.
- Smith Clarissa, *One for the Girls! The Pleasures and Practices of Reading Women's Porn*, Bristol, Intellect, 2007.
- Smith Clarissa et Attwood Feona, « Anti/pro/critical Porn Studies », *Porn Studies*, vol. 1, n° 1-2, 2014, p. 7-23.
- Smith Clarissa, Barker Martin et Attwood Feona, « Les motifs de la consommation de pornographie », trad. de Lee Lebel-Canto, in Florian Vörös (dir.), *Cultures pornographiques. Anthologie des porn studies*, Paris, Éditions Amsterdam, 2015 [2014], p. 249-276.
- Sohn Anne-Marie, « Sois un Homme ! » *La construction de la masculinité au XIX^e siècle*, Paris, Seuil, 2009.
- Sonnet Esther, « Erotic Fiction “by Women for Women”: The Pleasures of Post-Feminist Heterosexuality », *Sexualities*, vol. 2, n° 2, 1999, p. 167-187.
- Sontag Susan, « L'imagination pornographique », in *L'Œuvre parle, Oeuvres complètes*, Paris, Christian Bourgois, 2009.
- Soulez Guillaume, *Quand le film nous parle. Rhétorique, cinéma et télévision*, Paris, PUF, 2011.
- Sparks Colin, « Stuart Hall, Cultural Studies and Marxism », in David Morley, Kuan-Hsing Chen (dir.), *Stuart Hall: Critical Dialogues in Cultural Studies*, Londres, Routledge, 1996, p. 71-102.
- Speck Wieland, « Porno? », in Martha Gever, John Greyson, Pratibha Parmar (dir.), *Queer Looks: Perspectives on Lesbian and Gay Film and Video*, New York et Londres, 1993, p. 348-354.
- Stein Arlene et Plummer Ken, « “I Can't Even Think Straight”: “Queer” Theory and the Missing Sexual Revolution in Sociology », *Sociological Theory*, vol. 12, n° 2, p. 178-187.
- Stoian Elena, « Sexe on-line. Animateurs, clients et production de scénarios sexuels », *Genre, sexualité & société*, n° 2, 2009.
- Stoltenberg John, *Refuser d'être un homme. Pour en finir avec la virilité*, Paris, Syllepse, 2013.
- Stone Sandy, « The Empire Strikes Back: A Posttranssexual Manifesto », in Kristina Straub, Julia Epstein (dir.), *Body Guards: The Cultural Politics of Gender Ambiguity*, Londres et New York, Routledge, 1991, p. 280-304.

- Stora-Lamarre Annie, *L'Enfer de la III^e République. Censeurs et pornographes (1881-1914)*, Paris, Imago, 1989.
- Stryker Susan, « Transgender History, Homonormativity and Disciplinarity », *Radical History Review*, vol. 100, 2008, p. 145-157.
- Tabet Paola, *La Grande Arnaque. Sexualité des femmes et échange économique-sexuel*, Paris, L'Harmattan, 2004.
- Tabet Paola et Trachman Mathieu, « La banalité de l'échange. Entretien avec Paola Tabet », *Genre, sexualité & société*, n° 2, 2009.
- Taormino Tristan, Penley Constance, Parreñas Shimizu Celine et Miller-Young Mireille (dir.), *The Feminist Porn Book: The Politics of Producing Pleasure*, New York, The Feminist Press, 2013.
- Taraud Christelle (dir.), *Les Féminismes en questions. Éléments pour une cartographie*, Paris, Éditions Amsterdam, 2005.
- Thiers-Vidal Léo, *De « L'Ennemi Principal » aux principaux ennemis. Position vécue, subjectivité et conscience masculines de domination*, Paris, L'Harmattan, 2010.
- Thornton Sarah, *Club Cultures: Music, Media and Subcultural Capital*, Cambridge, Polity Press, 1995.
- Tin Louis-Georges, « Homosexualités », in Philippe Di Folco (dir.), *Dictionnaire de la pornographie*, Paris, PUF, 2005, p. 215-220.
- Tomkins Silvan et Mccarter Robert, « What and Where Are the Primary Affects? Some Evidence for a Theory », *Perceptual and Motor Skills*, vol. 18, 1964, p. 119-158.
- Trachman Mathieu, *Des hétérosexuels professionnels. Genre, sexualité et division du travail dans la pornographie française (1975-2010)*, thèse de doctorat en sociologie, Paris, EHESS, 2011.
- Trachman Mathieu, « Le métier de pornographe. Rhétorique, contrôle et savoirs d'un groupe professionnel discrédité », *Sociologie du travail*, vol. 53, n° 4, 2011, p. 444-459.
- Trachman Mathieu, *Le Travail pornographique. Enquête sur la production de fantasmes*, Paris, La Découverte, 2013a.
- Trachman Mathieu, « Une "planque pour mater des culs" ? Sexualisation et déssexualisation dans une enquête sur la pornographie », *Terrains & travaux*, n° 23, 2013b, p. 195-213.
- Trachman Mathieu, « Hiérarchie des salaires et plaisir au travail dans la pornographie », *Ethnologie française*, vol. 43, n° 3, 2013c, p. 417-424.
- Tzankova Veronika, « Watching Porn in Turkey: Women, Sex, and Paradigm Shifts », *Porn Studies*, vol. 2, n° 2-3, 2015, p. 208-221.
- Ullén Magnus, « Pornography and its Critical Reception: Towards a Theory of Masturbation », *Jump Cut*, n° 51, 2009.

- Urry John, *The Tourist Gaze*, 2^e édition, Londres, Sage, 2002.
- Voléry Ingrid et Tersigni Simona, « La masculinité hégémonique au crible de l'âge », *Genre, sexualité & société*, n° 13, 2015.
- Vörös Florian, « Les usages sociaux du film pornographique gai. La consommation de pornographie au prisme de l'homo/hétérosexualité », mémoire de master 2, Paris, IEP de Paris, 2008.
- Vörös Florian, « L'invention de l'addiction à la pornographie », *Sexologies*, vol. 18, n° 4, 2009, p. 270-276.
- Vörös Florian, « La régulation des effets de la pornographie », *Hermès*, n° 69, 2014, p. 124-128.
- Vörös Florian, « Partager l'intimité des publics. Genre, sexualité et complicité hégémonique », *Sciences de la société*, n° 153, 2014.
- Vörös Florian, « Domesticated Porn: Gendered Embodiment in Audience Reception Practices of Pornography », in Enrico Biasin, Giovanna Maina, Federico Zecca (dir.), *Porn After Porn: Contemporary Alternative Pornographies*, Milan, Mimesis International, 2014, p. 241-256.
- Vörös Florian, « Raw Fantasies: An Interpretative Sociology of What Bareback Porn Does and Means to French Gay Male Audiences », in Rodrigo Borba, Branca Falabella Fabricio, Elizabeth Sara Lewis, Diana Pinto (dir.), *Queering Paradigms 4*, New York, Peter Lang, 2014, p. 321-344.
- Vörös Florian, « Introduction. Le porno à bras-le-corps : genèse et épistémologie des porn studies », in *Cultures pornographiques. Anthologie des porn studies*, Paris, Éditions Amsterdam, 2015, p. 5-24.
- Vörös Florian, « Troubling Complicity: Audience Ethnography, Male Porn Viewers and Feminist Critique », *Porn Studies*, vol. 2, n° 2-3, 2015.
- Walin Marie, « "Criar hombres y no fieras". Civilité et construction d'une masculinité hégémonique (Espagne, 1787-1868) », *Genre, sexualité & société*, n° 13, 2015.
- Walkowitz Judith, « Male Vice and Female Virtue: Feminism and the Politics of Prostitution in Nineteenth-century Britain », in Ann Snitow, Christine Stansell, Sharon Thompson (dir.), *Powers of Desire: The Politics of Sexuality*, New York, Monthly Review Press, 1983, p. 419-438.
- Waugh Thomas, « Men's Pornography: Gay vs. Straight », *Jump Cut*, n° 30, 1985.
- Waugh Thomas, *Hard to Imagine: Gay Male Eroticism in Photography and Film from Their Beginnings to Stonewall*, New York, Columbia University Press, 1996.
- Waugh Thomas, « Homosociality in the Classical Stag Film: Off-Screen, On-screen », in Linda Williams (dir.), *Porn Studies*, Durham et Londres, Duke University Press, 2004, p. 127-141.

- Weber Max, *Économie et société*, Paris, Plon, 1971.
- Weeks Jeffrey, *Sexualité*, Lyon, PUL, 2014.
- Williams Linda, « Film Bodies: Gender, Genre, and Excess », *Film Quarterly*, vol. 44, n° 4, 1991, p. 2-13.
- Williams Linda, « Corporealized Observers: Visual Pornography and the “Carnal Density of Vision” », in Patrice Petro (dir.), *Fugitive Images: From Photography to Video*, Bloomington et Indianapolis, Indiana University Press, 1994, p. 3-41.
- Williams Linda, *Hard Core: Power, Pleasure and the “Frenzy of the Visible”*, 2^e édition, Berkeley, University of California Press, 1999.
- Williams Linda, « Second Thoughts on Hard Core: American Obscenity Law and the Scapegoating of Deviance », in Pamela Church-Gibson (dir.), *More Dirty Looks: Gender, Pornography and Power*, Londres, British Film Institute, 2004, p. 165-175.
- Williams Linda (dir.), *Porn Studies*, Durham, Duke University Press, 2004.
- Williams Linda, *Screening Sex. Une histoire de la sexualité sur les écrans américains*, trad. de Raphaël Nieuwjaer, Paris, Capricci, 2014 [2008].
- Williams Linda, « La frénésie du visible. Pouvoir, plaisir et savoir pornographique moderne », trad. de Marion Duval, in Florian Vörös (dir.), *Cultures pornographiques. Anthologie des porn studies*, Paris, Éditions Amsterdam, 2015 [1989], p. 83-110.
- Williams Raymond, *Keywords: A Vocabulary of Culture and Society*, Londres, Fourth Estate, 1988.
- Williams Raymond, *Television: Technology and Cultural Form*, Londres et New York, Routledge, 2003.
- Williams Raymond, « Base et superstructure dans la théorie culturelle marxiste », in *Culture & matérialisme*, Paris, Les prairies ordinaires, 2009, p. 25-56.
- Wilson W. Cody, « Pornography: The Emergence of a Social Issue and the Beginning of Psychological Study », *Journal of Social Issues*, vol. 29, n° 3, 1973, p. 7-17.
- Wilton Tamsin, *Engendering AIDS: Deconstructing Sex, Text and Epidemic*, Londres, Sage, 1997.
- Wingood G.M. et al., « Exposure to X-rated Movies and Adolescents’ Sexual and Contraceptive-Related Attitudes and Behaviors », *Pediatrics*, vol. 107, n° 5, 2001, p. 1116-1119.
- Wittig Monique, *La Pensée straight*, réédition, Paris, Éditions Amsterdam, 2013 [1978].
- Wolff Benjamin, *La Routinisation d’une catégorie politique. Sociologie comparée des discours publics sur la pornographie (1975-2010)*, mémoire de master 2, Paris, EHESS, 2012.

Women's Studies Group, *Women Take Issue*, Londres, Hutchinson, 1978.

Wood Rachel, « Sexual Consumption within Sexual Labour: Producing and Consuming Erotic Texts and Sexual Commodities », *Porn Studies*, vol. 2, n° 2-3, 2015, p. 250-262.

Woolf Virginia, *Une chambre à soi*, Paris, Pocket, 2001.

Young Kimberley, « Internet Addiction: The Emergence of a New Clinical Disorder », *CyberPsychology & Behavior*, n° 1, 1998, p. 237-244.

Zimmer Jacques (dir.), *Le Cinéma X*, Paris, La Musardine, 2002.

Table des illustrations

Illustration 1. Le pléthysmographe pénien.....	42
Illustration 2. L’iconographie de la chute dans l’addiction à la pornographie.....	47
Illustration 3. Encart publicitaire extrait du site xhamster.com	226
Illustration 4. Capture d’écran du film <i>Le Clan</i>	273
Illustration 5. Onglet « gay » du site www.xvideos.com	325
Illustration 6. « Cytheria & her awesome squirting pussy »	333
Illustration 7. « Michael Lucas escorts Jason Ridge »	334
Illustration 8. Premiers résultats pour une requête « Anita Blonde » sur le site web Pornhub.com	408
Illustration 9. Les douze premiers résultats d’une recherche « Mika Tan » sur le site spécialisé Kink.com	412
Illustration 10. Les douze premiers résultats d’une recherche « Mika Tan » sur le site grand public Pornhub.com	413
Illustration 11. « Nathan démonté par Peto Coast XXL »	470
Illustration 12. L’évolution des goûts de Sébastien	473
Illustration 13. Capture d’écran du site Baitbus.com	484
Illustration 14. Jaquette de la cassette VHS du film <i>Légionnaires</i>	485
Illustration 15. Page d’accueil du site internet de Citébeur.....	501
Illustration 16. Al Parker et Justin Cade dans <i>Turbo Charge Trailer</i>	510
Illustration 17. Dawson dans <i>Dawson’s 20 Load Week end</i>	512
Illustration 18. Affiches de l’association Act Up Paris pour la Marche des fiertés gays et lesbiennes de 1999.	514
Illustration 19. Les premiers résultats pour une requête « cream pie » sur xvideos.com.....	518

Table des matières

<i>Remerciements</i>	5
<i>Résumé et mots-clés</i>	7
<i>Abstract and Keywords</i>	9
<i>Sommaire</i>	11
<i>Introduction générale</i>	15
Les enjeux de la recherche sur la pornographie	15
Les enjeux de la recherche sur les masculinités	18
Le cheminement d'une question de recherche	20
L'organisation du manuscrit.....	23
<i>I. Épistémologie des effets de la pornographie</i>	27
Introduction de la première partie	29
Chapitre 1. Généalogie du regard médical sur les effets de la pornographie	31
A - Connaître pour contrôler : genèse d'un regard médical.....	34
1) La censure de l'obscène, première forme d'objectivation des effets de la pornographie.....	34
2) La lutte contre la pornographie et la mise en place d'un dispositif biopolitique de régulation des corps.....	37
3) Crise définitionnelle de l'obscénité et avènement d'une science des effets de la pornographie	39
B - Le danger internet : entreprises de morale contemporaines.....	44
1) L'invention de l'addiction à la pornographie.....	44
2) Jeunesse victime et jeunesse coupable.....	50
3) La vulnérabilité aux effets de la pornographie dans les discours de prévention du VIH.....	55
Conclusion : la persistance du regard médical	58
Chapitre 2. Cartographie des approches féministes de la représentation pornographique	61
A - Les théories féministes anti-pornographie de l'expérience spectatorielle	62
1) <i>Sex wars</i> : le débat féministe sur la censure de la pornographie.....	62

2) La performativité de la pornographie : Catharine MacKinnon et le féminisme « radical » anti-pornographie	64
3) La théorie de la déshumanisation pornographique de Michela Marzano et le problème de la « dégradation de l'image de la femme ».....	67
4) Les limites d'une théorie « clés en main » de l'effet idéologique de la pornographie	70
B - Repenser l'expérience spectatorielle avec les porn studies.....	73
1) Un changement de paradigme dans la politique féministe des représentations sexuelles	73
2) Au-delà du « <i>male gaze</i> » : une intervention dans la théorie féministe du cinéma..	76
3) Genre filmique corporel et « frénésie du visible ».....	78
4) Le tournant affectif des <i>porn studies</i> et les intensités tactiles des pornographies numériques	81
5) Réflexivité sensorielle et analyse critique.....	84
C - Les enquêtes sur les pratiques de réception de la pornographie	86
1) La difficile émergence des enquêtes auprès des publics de la pornographie.....	86
2) Caractérisation sociodémographique du public de la pornographie : l'apport des enquêtes quantitatives	91
3) Les enquêtes qualitatives sur les constructions du genre.....	93
Conclusion : le dénominateur commun des approches féministes.....	96
Chapitre 3. Une sociologie matérialiste de la réception des médias	97
A - La matérialité des rapports sociaux : articulation, hégémonie et constructions idéologiques de la masculinité	99
1) Au-delà du matérialisme mécaniste	99
2) Repenser la détermination avec le concept d'articulation	103
3) La conflictualité idéologique comme lutte d'articulation.....	105
4) La production culturelle de l'hégémonie	107
5) La masculinité hégémonique comme mécanisme articulatoire	109
6) La pluralité des expressions de la masculinité hégémonique	111
B - La matérialité du corps : les affects, les émotions et la construction sensorielle de la masculinité.....	115
1) L'hypothèse d'une autonomie des affects.....	115
2) L'enchevêtrement des affects et des émotions.....	118
3) La matérialisation corporelle de l'idéologie	121
C - Scripts sexuels et subjectivation.....	124
1) La construction sociale de la sexualité.....	124
2) Scénarios culturels, scripts interpersonnels et scripts intrapsychiques	125

3) La matérialité des scripts pornographiques.....	127
4) Fantômes publics et fantômes privés chez Teresa de Lauretis.....	129
5) Autonomisation des scripts intrapsychiques, autosexualité et subjectivation	131
D - Du texte médiatique aux contextes de réception des médias	134
1) La réception comme production de sens.....	134
2) La réception comme production de sensation.....	136
3) Ethnographie des usages et rapports sociaux.....	138
4) Ethnographie matérialiste des contextes.....	140
Conclusion : définition de l'objet et de la problématique de recherche.....	143
Conclusion de la première partie	145
<i>II. La vie sociale des mots, images et objets pornographiques</i>	<i>147</i>
Introduction de la deuxième partie.....	149
Chapitre 4. Saisir la réception : méthodologie de l'enquête de terrain.....	153
A - Définir un public	155
1) Trois modes de recrutement.....	155
<i>Encadré 1. Deux enquêtes concurrentes auprès des fans du forum La Cochonne</i>	<i>157</i>
<i>Encadré 2. La plus-value des entretiens avec des spectateurs passionnés.....</i>	<i>159</i>
2) La focale sur les masculinités socialement dominantes.....	161
B - Entrer sur un terrain intime	165
1) De « monsieur-tout-le-monde » à « consommateur de porno ».....	165
2) Que risque-t-on à dévoiler ses fantasmes ?.....	166
3) La gêne, un sentiment contagieux.....	169
4) Huis clos.....	171
5) Ressources subculturelles	173
C - Une rencontre sexuelle	177
1) Le « plan cul » comme cadre de référence	177
2) La circulation du plaisir entre enquêteur et enquêté	178
D - De l'empathie à la critique	183
1) Une posture horizontale et empathique.....	183
2) La transition vers une attitude critique.....	185
E - Saisir l'expérience spectatorielle	193
1) Solliciter la mémoire corporelle du public.....	193
2) La reconstitution des parcours pornographiques en ligne.....	197

F - Une démarche compréhensive	198
1) Reconstruire son rapport à la pornographie face à l'enquêteur	198
2) La sensation et l'émotion comme ressources heuristiques	201
3) Méthodologie d'analyse du discours	202
Conclusion. Porosités ethnographiques	204
Chapitre 5. Parler de pornographie entre amis	207
A - Désir homosocial masculin et complicité hégémonique.....	209
1) Un lieu commun de la camaraderie masculine	209
2) Un sentiment masculin de libération sexuelle	212
3) Un public aveugle à sa position dominante	214
4) Les injonctions contradictoires faites aux femmes	216
5) Le discrédit des points de vue féminins et féministes.....	218
B - La régulation sexuelle de l'homosocialité masculine	221
1) Masturbation collective et conjuration de l'homoérotisme	221
2) Le « frustré » et l'« obsédé » : contre-modèles d'une masculinité « conquérante »	223
C - « Sortir le porno du placard » : l'expression de soi en tant que spectateur de pornographie.....	228
1) La subculture masculine des fans de pornographie hétérosexuelle	228
<i>Encadré 3. L'usage du pseudonyme sur les forums de discussion.....</i>	<i>229</i>
2) Le porno gay comme culture commune.....	234
3) La publicisation des fantasmes dans les espaces militants	236
Conclusion. Faire public à travers la pornographie.....	242
Chapitre 6. Le partage de pornographie entre partenaires sexuels	243
A - Conjugalités hétérosexuelles et gays.....	245
1) Le cloisonnement entre sexualité récréative masculine et conjugalité hétérosexuelle	245
<i>Encadré 4. Le cas des gays et les bisexuel-le-s en couple hétérosexuel.....</i>	<i>251</i>
2) Intégrer la pornographie hétérosexuelle conventionnelle au script hétérosexuel conjugal	251
3) Recourir à des pornographies alternatives pour changer l'hétérosexualité	256
4) Le couple gay à l'épreuve de la pornographie	258
B - Sexualités multipartenaires gays	266
1) « Pimenter » et « amorcer la pompe » : l'intensification sexuelle de l'interaction	266
2) Le visionnage homosocial masculin comme spectacle participatif	268

3) Pornographie amateur, microcélébrité et reconnaissance sociale.....	274
<i>Encadré 5. Qu'entend-on par « porno 2.0 » ?</i>	274
4) Le mode de vie multipartenaire gay comme objet de fantasme.....	280
Conclusion : dénaturiser le partage entre « fantasme » et « réalité ».....	283
Conclusion de la deuxième partie	285
III. L'usage de pornographie comme séquence de la vie quotidienne	289
Introduction de la troisième partie	291
Chapitre 7. Sentiments domestiques : la temporalité et la spatialité de l'usage autosexuel de pornographie.....	293
A - L'espace domestique des pratiques autosexuelles	296
1) Une chambre à soi : masturbation, espace domestique et autonomie sexuelle.....	296
<i>Encadré 6. Les technologies mobiles, ou l'intimité pornographique en dehors des murs du foyer.....</i>	<i>298</i>
2) En cachette : la place du porno dans le foyer conjugal et familial	299
3) Bonheurs célibataires : ludification de l'espace domestique, économie morale du foyer et reproduction sociale	302
4) Matérialité technique du « jardin secret » et la spatialité domestique du fantasme	305
B - Routines quotidiennes et temporalités domestiques.....	307
1) Les usages multitâches de l'ordinateur et la production des rythmes de la vie quotidienne	307
<i>Encadré 7. Visionner du porno au travail.....</i>	<i>309</i>
2) Entre routine et évasion : le script du décontrôle masturbatoire.....	312
Conclusion : espace-temps pornographiques	317
Chapitre 8. À la recherche de l'intensité sexuelle : le plaisir de naviguer et de visionner	319
A - L'expérience spectatorielle comme expérience multi-sensorielle	321
1) Qu'est-ce qu'un bon porno ?.....	321
<i>Encadré 8. Les métaphores culinaires</i>	<i>323</i>
2) Ressentir les sons et les images	324
3) L'« identification » comme intensité de la relation spectatorielle.....	327
4) Rythmes audiovisuels et immédiateté sexuelle.....	328
<i>Encadré 9. Les métaphores techniques des usages de la pornographie en ligne</i>	<i>329</i>

B - Rhétoriques de l'authenticité.....	332
1) Suspension consentie de l'incrédulité et maximisation de l'intensité sensorielle .	332
2) Authenticité professionnelle	335
3) Authenticité amateur.....	337
C - Scripts et techniques autosexuelles	341
1) L'appareillage technique et la scénarisation du sexe en solitaire	341
2) La masturbation comme pratique masculinisante.....	342
3) La centralité du pénis éjaculateur	345
4) La subjectivation genrée comme processus de visualisation et de manipulation ..	348
D - Parcours numériques	350
1) La sérendipité.....	350
2) L'individualisation du rythme.....	352
E - L'imagination pornographique dans les routines de la vie quotidienne.....	354
1) L'imagination avant et pendant le visionnage	354
2) La stabilisation de la relation entre « sujet » et « objet » du fantasme	355
3) L'imagination après le visionnage	356
Conclusion : la fabrique sensorielle du genre	358
Chapitre 9. La valeur des émotions pornographiques.....	359
<i>Encadré 10. La quantité et la qualité des affects en jeu dans l'usage de pornographie : quatre modes idéaux-typiques d'appropriation</i>	<i>361</i>
A - L'utilitarisme, ou le bonheur simple de la pornographie.....	362
1) Une esthétique agréable pour un moment confortable	362
2) Abondance, flânerie et sensibilité consumériste.....	363
3) Substitut ou complément ? La pornographie comme soin.....	366
B - La mise à distance, ou comment ne pas se laisser salir.....	369
1) Une pratique insignifiante.....	369
2) Une pratique vulgaire.....	371
3) Une pratique à dissimuler	373
C - La reprise en main, contre la « dépendance » et la « compulsion ».....	376
1) Agir sur la « dépendance » au visionnage de pornographie et reconstruire l'hétérosexualité masculine	376
2) Gérer l'« addiction » à la drague en ligne : la place de la sexualité dans les modes de vie gays multipartenaires.....	379
D - La passion pour la pornographie comme genre et comme subculture.....	383
1) Différencier et hiérarchiser : le discernement du cinéphile	383

2) Archiver, collectionner, mémoriser : les pratiques qui soutiennent la passion.....	386
3) Croiser et mélanger : la passion comme acte d'hybridation	387
4) Sensibilité kitsch, rire et ironie	390
5) Des pratiques fan entre enthousiasme et honte culturelle.....	391
<i>Encadré 11. La relation d'enquête comme scène de reconnaissance.....</i>	<i>393</i>
Conclusion : ceci n'est pas une pratique culturelle illégitime.....	396
Conclusion de la troisième partie.....	397
<i>IV. Expérience spectatorielle et subjectivation.....</i>	<i>399</i>
Introduction de la quatrième partie	401
Chapitre 10. L'attrait pour la disponibilité féminine et la production hétéronormative de la masculinité.....	403
A - La pratique hétéronormative de la navigation pornographique	405
1) Les expressions du dégoût : les frontières affectives d'une appétence pornographique « normale »	405
2) Transgression sexuelle et conformisme de genre	410
3) La « bonne » et la « mauvaise » domination sexuelle	411
4) Le genre de la « bonne » actrice	416
5) Le genre du « bon » acteur.....	418
B - Hétéromasculinité pornographique et masculinité hégémonique	423
1) L'usage de pornographie comme pratique de naturalisation de la masculinité hétérosexuelle.....	423
2) La virilité contre la masculinité : la domination du corps par l'esprit.....	426
3) Les effets de la pornographie sur « les jeunes »	429
C - La neutralisation de la critique et la défense du statu quo	433
1) La mise à distance du stéréotype du « consommateur de porno ».....	433
2) La censure des fantasmes perçus comme sexistes et racistes	435
<i>Encadré 12. L'épouvantail américain.....</i>	<i>437</i>
3) Masculinisme et antiféminisme	440
4) Une masculinité « décomplexée »	443
D - Au-delà de la masculinité hétérosexuelle.....	445
1) L'élargissement du répertoire de l'hétérosexualité masculine.....	445
2) L'inflexion du scénario pornographique hétérosexuel de domination masculine .	448
3) Culte de la puissance sexuelle féminine et passivité masculine	450
Conclusion : politique de la virilité hétérosexuelle.....	453

Chapitre 11. L'attrait pour l'hypermasculinité et la production homonormative de la masculinité 455

A - Attirance pornographique et orientation sexuelle	458
1) Pratiques pornographiques et identification sexuelle : une relation contingente	458
2) Hétérosexualité obligatoire et cohérence identitaire : l'orientation normative du plaisir pornographique	459
3) Plaisirs <i>queer</i> : le cas du visionnage de porno gay au sein d'une subculture lesbienne	465
B - « Un homme, un vrai » : les usages du porno gay entre homonormativité et hybridité de genre	470
1) Une masculinité « virile », « authentique » et « dominatrice »	470
2) La coproduction de la masculinité et de l'âge	473
3) Rejet de l'efféminement et désir homosocial masculin	475
4) Hypermasculinités « active », « passive » et « auto-reverse »	478
C - Straight guy for the gay eye : l'appel de la masculinité hétérosexuelle	481
1) La diversité des expériences gays du porno hétérosexuel	481
2) « C'est peut-être un homo, mais il ne peut qu'être hétéro » : entre ironie et essentialisme	483
3) Le goût pour l'hétérosexualité comme forme de complicité masculine	487
4) La mise à distance critique de la masculinité hétérosexuelle	489
D - Le gay blanc et le garçon arabe : le fétiche de la masculinité « lascar »	493
1) Dire la « race » dans la culture gay commerciale	493
2) L'exotisme gay, entre culture et nature, centre et périphérie	495
3) Le sexe, point de fixation du stéréotype racial	498
4) Entre attirance et répulsion : le clivage de la subjectivité blanche	500
5) Fétichisme racial et regard blanc	502
Conclusion : politique de la virilité gay	505

Chapitre 12. L'attrait pour la pénétration sans préservatif et le rapport subjectif au VIH/sida 507

A - Les problématisations du risque dans la sphère publique	509
1) La pornographie gay comme moyen de promotion du <i>safer sex</i>	509
2) Le bareback, un signifiant glissant	511
3) La question de l'influence du porno bareback	513
<i>Encadré 13. La prévention du VIH sur les tournages pornographiques</i>	516
4) Une faible problématisation du risque dans la pornographie hétérosexuelle	516

B - Le plaisir de voir le sexe « cru » : une question de genre ?	521
1) Fantasmes gays : le plaisir « cru » de la masculinité « brute »	521
2) Fantasmes hétérosexuels masculins : le plaisir de la pénétration « naturelle »	522
3) Plaisirs consonants et plaisirs dissonants	524
C - Les interactions sexuelles sans préservatif	527
1) La place du porno bareback dans la sexualité gay multipartenaire sans préservatif	527
2) Le réalisme amateur conjugal de la pornographie sans préservatif	531
D - Les interactions sexuelles avec préservatif	532
1) La sexualité sans préservatif comme utopie pornographique	532
2) La mise à distance de la pornographie bareback	533
3) Les hommes hétérosexuels multipartenaires	534
Conclusion : scripts dissonants et sujets fragmentés.....	535
Conclusion de la quatrième partie	539
 <i>Conclusion générale</i>	 <i>541</i>
 <i>Bibliographie générale.....</i>	 <i>553</i>
 <i>Table des illustrations</i>	 <i>597</i>
<i>Table des matières</i>	<i>599</i>

